

DICTIONNAIRE

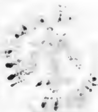
POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES.

TOME TRENTE-TROISIEME.



DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

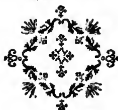
TANT SACRÉS QUE PROFANES,

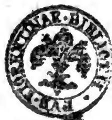
CONTENANT

LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE ET LES ANTIQUITÉS.

Par M. SABBATHIER, Professeur Émérite au College de Châlons-sur-Marne, Secrétaire perpétuel de l'Académie de la même Ville, Associé de l'Académie Étrusque de Cortone, de l'Académie Royale de Prusse, &c.

TOME TRENTE-TROISIEME.





A PARIS,

Chez DELALAIN l'Aîné, Libraire, Rue Saint Jacques.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AUTRES OUVRAGES
DU MÊME AUTEUR,

Qui se trouvent chez le même Libraire.

1.° Essai Historique-Critique sur l'Origine de la Puissance temporelle des Papes; Ouvrage qui a remporté le Prix de l'Académie Royale de Prusse. Nouvelle édition.

2.° Le Manuel des Enfans, ou les Maximes des Vies des Hommes Illustres de Plutarque. 1. *Vol. in*-12.

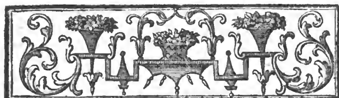
3.° Recueil de Dissertations sur divers sujets de l'Histoire de France. 1. *Vol. in*-12.

4.° Les Mœurs, Coûtumes & Usages des anciens Peuples. 3. *Vol. in*-12. & 1. *Vol. in*-4.°

5.° Les Exercices du Corps chez les Anciens. 2. *Vol. in*-12. & 2. *Vol. in*-8.°

6.° Recueil de Planches pour l'Intelligence de ce Dictionnaire. 1.e, 2.e, 3.e, 4.e, 5.e, 6.e, 7.e & 8.e Livraison.





DICTIONNAIRE
POUR L'INTELLIGENCE
DES AUTEURS CLASSIQUES,
GRECS ET LATINS,
TANT SACRÉS QUE PROFANES,
CONTENANT
LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE ET LES ANTIQUITÉS.



PENTÉCONTORE, *Pentecontoros*, Πεντηκόντορος, vaiſſeau à cinquante rames. *Voyez* vaiſſeau.

PENTÉCOTE, *Pentecoſte*, Πεντηκοστὴ, c'eſt-à-dire, cinquantieme, nom d'une fête ſolemnelle parmi les Juifs, ainſi nommée parce qu'ils la célébroient le cinquantieme jour après la Pâque, en mémoire de ce que cinquante jours après leur ſortie d'Égypte, Dieu avoit donné à leurs peres la loi ſur le mont Sinaï par le miniſtere de Moïſe.

La Pentecôte eſt auſſi une fête ſolemnelle parmi les Chrétiens, & célébrée en mémoire de la deſcente du Saint Eſprit. Les Apôtres, après l'aſcenſion de Jeſus-Chriſt, s'étant retirés à Jéruſalem dans une même maiſon, que l'on dit avoir été celle de Marie, Mere de Jean, & qui étoit ſur la Montagne de Sion, y attendirent le Saint Eſprit, que le Sauveur leur avoit promis. Et le jour de la

Pentecôte, vers la troisieme heure du jour, c'est à dire, sur les neuf heures du matin, on entendit tout d'un coup un grand bruit comme d'un vent impétueux, qui venoit du Ciel, & qui remplit toute la maison où les Disciples étoient rassemblés. En même tems, ils virent paroître comme des langues de feu, qui se partagerent, & s'arrêterent sur chacun d'eux & aussi-tôt ils furent remplis du Saint Esprit, & commencerent à parler diverses langues, selon que le Saint Esprit leur mettoit les paroles à la bouche.

Il y avoit alors à Jérusalem des Juifs pieux & craignant Dieu, de toutes sortes de nations; & au bruit qui s'étoit fait entendre dans la maison où étoient les Apôtres, il s'y assembla un grand nombre de personnes, qui se trouverent fort surprises d'entendre tous ceux qui étoient dans la maison parler diverses langues. Les uns se contenterent de les admirer; mais, d'autres s'en moquerent, disant que ces gens étoient pleins de vin nouveau. Alors, Saint Pierre prenant la parole, leur dit: « Ces gens que » vous voyez, ne sont point » ivres, puisqu'il n'est encore » que la troisieme heure du jour.» [Les jours de fête on ne mangeoit pas avant midi, sur-tout on ne goûtoit rien avant l'heure de Tierce ou neuf heures du matin, qui étoit une heure de prieres.] « Mais, ajouta-t-il, » vous voyez l'accomplissement » de ce qui a été dit par le Prophete Joel. Je répandrai mon » esprit sur toute chair; vos fils » & vos filles prophétiseront, » vos jeunes gens auront des visions, & vos veillards auront » des songes. Je ferai paroître » en haut des prodiges dans le » Ciel, & en bas des signes extraordinaires sur la terre; & » pour lors quiconque invoquera le nom du Seigneur, » sera sauvé.» Après cela, il leur parla de Jesus-Christ, de sa mort, de sa résurrection, & de la descente du Saint-Esprit, dont ils voyoient des effets si sensibles.

A ces paroles, ceux qui écoutoient Saint-Pierre, furent touchés de componction, & lui dirent, & aux autres Apôtres: » Mes freres, que faut-il que » nous fassions? Saint-Pierre » leur répondit: Faites pénitence, & que chacun de vous soit » baptisé au nom de Jesus-Christ, » pour obtenir la rémission de » vos péchés; & vous recevrez » le Saint-Esprit.» Il continua à les instruire par divers autres discours, & on en baptisa ce jour-là environ trois mille. Voilà ce qui se passa le jour de la Pentecôte de l'an 33 de l'Ere Chrétienne.

Les Juifs nomment aussi la Pentecôte, la fête des semaines, parce qu'elle se célebre à la fin des sept semaines, qu'on compte depuis la Pâque. Elle est encore appellée dans l'Ecriture, le jour des prémices, parce qu'on offroit ce jour-là au temple les prémices des fruits. Elle est de plus nommée le jour de la mois-

ſon, parce qu'on commençoit alors à couper le grain. Il étoit ordonné d'offrir deux gâteaux faits de froment nouveau ; c'étoient les prémices du pain, qui étoit fait avec du levain. Le grand Prêtre en prenoit un pour lui, l'autre étoit partagé entre les Prêtres. On ne les portoit point ſur l'autel d'où le levain étoit abſolument banni. On immoloit auſſi différentes victimes, comme deux veaux & un bélier en holocauſte, ſept agneaux en hoſties pacifiques, & un bouc pour le péché.

Les Juifs modernes célebrent cette fête pendant deux jours, qui ſont gardés comme ceux de la fête de Pâque ; c'eſt-à-dire, qu'on ne travaille point dans ce tems-là, & qu'on ne traite d'aucune affaire. Léon de Modene rapporte que c'eſt une tradition chez les Juifs, que la loi leur fut donnée ce jour-là ſur le mont Sinaï. C'eſt pourquoi, ils ont accoutumé d'orner les Synagogues & les lieux où l'on lit, & même leurs maiſons, avec des roſes & des fleurs accommodées en couronnes & en feſtons. M. Simon, dans ſon ſupplément aux cérémonies des Juifs, compare la Pentecôte des Chrétiens avec celle des Juifs. Il dit que comme ce fut ce jour-là que Dieu donna aux Iſraëlites la loi ſur la montagne de Sinaï, qui parut toute en feu, de même les Apôtres reçurent ce même jour la nouvelle loi, étant remplis du Saint-Eſprit, qui deſcendit ſur eux avec un grand bruit, comme il eſt marqué dans les actes des Apôtres. Il ajoute que la Pentecôte des Chrétiens a été principalement inſtituée pour honorer le jour que la nouvelle loi fut imprimée par le Saint-Eſprit dans le cœur des Apôtres, à l'imitation de la loi qui avoit été donnée à Moïſe un pareil jour, ſur des tables de pierre.

On ne trouve pas dans le texte de l'Ecriture, ni dans Joſephe, que la Pentecôte parmi les Juifs ait eu une octave, quoiqu'elle fût une des trois ſolemnités, où tous les mâles devoient paroître devant le Seigneur.

PENTÉLÉE, *Penteleon*, (a) Πεντέλειον, ville du Péloponneſe. Plutarque, qui dit que cette ville fut priſe par Cléomene, ſemble la placer dans l'Achaïe.

PENTÉLIQUE [Le mont], *Mons Pentelicus*, (b) ὄρος Πεντελικόν, montagne de Grece dans l'Attique. Cette montagne étoit ſurtout célebre par ſes carrieres de marbre. On y voyoit une ſtatue de Minerve.

C'eſt encore aujourd'hui le mont Pentéli, ou, comme les Grecs modernes prononcent, Pendéli ; c'étoit auſſi une bourgade de la tribu Antiochide.

PENTERE, *Penteres*, (c) Πεντήρης, vaiſſeau à cinq rangs de rame. *Voyez* vaiſſeau.

(a) Plut. T. I. p. 812, 1045. Plut. T. I. p. 105.
(b) Pauſ. p. 30, 60, 443, 449, 450.
(c) Hirt, Panſ. de Bell. Alex. p. 713.

PENTÉSYRINGUE, *Pentesyringis*, Πεντεσύριγγος, machine de bois à cinq trous, où l'on entravoit chez les Grecs, les jambes, les bras & la tête des criminels, afin qu'ils ne pussent se remuer. Aristote, parlant d'un orateur célebre, nommé Peusippe, qui, quoique paralytique, tâchoit de brouiller l'État, ajoute : « Il est étrange » que cet homme arrêté par une » maladie pire que la Pentésy» ringue, ait l'esprit si remuant.» Cette métaphore, agréable en Grec, perd sa grace dans notre langue; parce que des figures, qui représentent des images, ne touchent point les personnes à qui ces images sont inconnues.

Ce mot est composé de πέντε, *quinque*, cinq, & σύριγξ, *fistula*, canal, conduit.

PENTHÉE, *Pentheus*, (a) Πενθεὺς, fils d'Echion & d'Agavé, succéda à Cadmus son grand-pere au royaume de Thebes. S'étant moqué des cérémonies qui se pratiquoient dans les fêtes consacrées à Bacchus, il fut déchiré & mis à mort par les Bacchantes.

Ovide raconte cette aventure d'une maniere poëtique. Penthée tourne en ridicule les prédictions de Tirésias, & défend à ses gens d'aller au-devant de Bacchus, & de lui rendre de l'honneur. Au contraire, il leur commande de le prendre, & de l'amener lié devant lui. Mais, Bacchus, pour se rire de cet impie, prend la forme d'Acete, l'un de ses compagnons, & souffre qu'on le présente à ce Prince, & qu'on le mette en prison, d'où il sort sans que personne s'en apperçoive ; & pour se venger de Penthée, il met un si grand trouble dans l'esprit de sa mere & de ses tantes, qu'elles déchirent cet impie, & le font misérablement mourir.

On peut considérer Penthée dans cette fable sous deux personnages différens, sous celui de bon Prince & sous celui de Tyran. En effet, quelques uns rapportent que Penthée étoit un grand Roi, qui, ayant voulu s'efforcer de bannir l'ivrognerie de son royaume, fut maltraité par ses sujets & déchiré, pour ainsi dire, par leurs médisances & leurs injures. Car, il y en a eu beaucoup parmi les Payens qui ont été maltraités pour avoir voulu condamner de semblables désordres. Mais, d'autres ont dit que ce fut un tyran & un impie qui exerca toutes sortes de cruautés sur les prêtres de la religion de son païs; que ses plus proches parens se persuaderent qu'on ne devoit point avoir d'alliance avec un homme qui n'en vouloit point avoir avec les dieux, & que la religion leur paroissant préférable à

(a) Ovid. Metam. L. III. c. 9. & *seq.* Virg. Æneid. L. IV. v. 469, 470. Horat. L. II. Ode. 16. v. 14. L. I. Epist. 16. v. 73. Lucian. T. VIII. p. 385. Plut. T. I. pag. 564. Pausf. p. 35, 88, 549. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. IV. p. 237, 238, 262. T. VI. p. 127, 128.

la proximité du ſang, ils avoient eux mêmes travaillé à délivrer leur païs de cet ennemi des dieux & des hommes ; car, il eſt bien difficile qu'un Prince qui ne connoît pas Dieu, ait de l'amour pour ſes ſujets. Enfin, Penthée eſt déchiré par ſa propre mere, pour montrer que les impies ne doivent point trouver d'amis, ni enfin aucun refuge, même parmi leurs parens, & ceux qui les touchent de plus près.

Mais, cette fable peut auſſi ſe rapporter à la nature, & nous croirions que par Bacchus, métamorphoſé en Acete, on veut marquer la ſaiſon que la vigne commence à donner quelque eſpérance, ſans toutefois qu'on puiſſe connoître s'il y aura beaucoup de vin, ou s'il y en aura peu ; que l'on dépeint par Penthée le mauvais tems qui arrive d'ordinaire, quand la vigne eſt près de fleurir, ou qu'elle eſt déjà en fleur, & que par Agavé, qui tue ſon fils en faveur de Bacchus, on nous figure la terre, qui, ceſſant enfin de faire monter des vapeurs en l'air, ôte la matiere du mauvais tems. En effet, il ſemble qu'Agavé vienne de ἀγαυὸς, qui ſignifie merveilleux & vénérable, qui ſont deux épithetes, aſſez convenables à la terre. Car, ſi on la conſidere comme la mere de tous les vivans, n'eſt-elle pas vénérable en cette qualité de mere? & ſi on la conſidere avec la vertu qu'elle a de produire & de nourrir toutes choſes, y a-t-il rien de plus merveilleux?

PENTHÉE, *Penthea*, Princeſſe qui étoit fille de Cadmus & d'Hermione.

PENTHELE, *Penthelus*, (*a*) le même que Penthile. *Voyez* Penthile.

PENTHÉMIMÉRIS, *Penthemimeris*, Πενθημιμερὶς; c'eſt dans la Poëſie Grecque & Latine, une partie d'un vers, compoſée de deux pieds & d'une ſyllable longue, comme

Nos patri | æ fi | nēs, &c.

Ce mot eſt formé de πέντε, *quinque*, cinq, ἡμισὺς, *dimidius*, moitié, & μέρος, *pars*, partie, c'eſt à dire, cinq demi-meſures, chaque pied dans la Poëſie Grecque étant compoſé de deux demi-meſures, & la ſyllable longue en formant une.

PENTHÉSILÉE, *Penthesilea*, (*b*) Reine des Amazones, ſuccéda à Orithye. Ayant volé au ſecours de Troie, aſſiégée par les Grecs, elle y perdit la vie, après s'être ſignalée entre les plus braves guerriers par des exploits dignes d'une éternelle mémoire. La perte de cette Reine & celle de ſon armée diminuerent ſi conſidérablement le nombre & les forces des Amazones, que ſe défendant à peine

(*a*) Vell. Paterc. L. I. c. 1.

(*b*) Juſt. L. II. c. 4. Virg. Æneid. L. I. v. 494. *& ſeq.* L. XI v. 662. *& ſeq.* Plin. T. I. p. 415.

contre leurs voisins, elles traînerent une vie obscure jusqu'au regne d'Alexandre le Grand.

Penthésilée fut tuée par Achille. Homere ne parle point de cette Princesse; mais, Virgile en fait une mention honorable. Il représente Penthésilée à la tête d'un bataillon d'Amazones, armées de légers boucliers en forme de croissant. Cette belliqueuse fille, ajoute Virgile, ceinte d'une écharpe d'or, & le sein découvert, paroissoit dans la mêlée, osant attaquer tous les guerriers. Pline dit qu'elle inventa la hache d'armes.

PENTHILE, *Penthilus*, (*a*) Πενθίλος, fils d'Oreste. C'étoit un bâtard, qu'Oreste avoit eu d'Erigone, fille d'Égisthe. Il s'empara de l'isle de Lesbos.

PENTHILE, *Penthilus*, (*b*) Πενθίλος, avoit eu pour pere Péríclymene.

PENTRES, *Pentri*, (*c*) peuplé d'Italie, dans le Samnium. Tite-Live fait mention de ce peuple, & dit que leur Capitale étoit la ville de Bovianum. *Voyez* Bovianum.

PÉNULE, *Penula*, (*d*) en Grec Φαινόλη, ou Φελόνη, espece de manteau des Romains, long, étroit, qui n'étoit ouvert que par le haut. On le vêtoit en passant la tête par cette ouverture, & on ne le prenoit que pour se garantir de la pluie & du froid. C'étoit proprement un manteau de campagne, quoiqu'on le portât aussi en ville dans les grands froids. Horace parle de la Pénule dans son epître à Bullatius.

Incolumi Rhodos, & Mitylene pulchra facit, quod
Penula solstitio.

« Si votre esprit, mon cher » Bullatius, étoit dégagé des » passions qui le tourmentent, » vous ne trouveriez pas plus » de plaisir à demeurer à Rhodes ou à Mitylene, toutes » charmantes que sont ces villes, qu'à porter un gros manteau au mois de juin. »

Spartien remarque qu'Adrien, faisant la fonction de Tribun du peuple, eut un heureux présage de la continuation de cette dignité dans sa personne par la perte qu'il fit de son manteau, appellé Pénule, que les Tribuns portoient dans le tems de pluie ou de neige, & dont les Empereurs ne se servoient jamais.

La Pénule servoit aux femmes aussi bien qu'aux hommes. L'Empereur Alexandre Sévere défendit aux Matrones de la porter à la ville, & le leur permit seulement à la campagne. On ne sçait pas bien la raison de cette défense. Lampridius & les autres Historiens des Augustes racontent si succinctement les faits, qu'ils passent légerement sur une infinité de choses, & donnent la torture aux commentateurs.

Suidas dit que la Pénule étoit

(*a*) Pausf. p. 117, 160, 292, 407.
(*b*) Pausf. p. 117.
(*c*) Tit. Liv. L. IX, c. 31.

(*d*) Horat. L. I. Epist. 11. v. 17, 18. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. III. p. 14, 15, 37.

la même chose que l'Epheftride; & l'Epheftride, felon quelques uns, ne différoit pas de la Chlamyde.

PENUS, *Penus*, nom que les Romains donnoient au fanctuaire du temple de Vefta.

PÉON, *Pæon*, (*a*) Παίων, fameux médecin, dont la race venoit d'Égypte, où tous les hommes étoient d'excellens médecins, parce que le fertile terroir de cette contrée produifoit une infinité de plantes bonnes & mauvaifes. Péon paffoit dans la fable pour être le médecin des Dieux. Dans le cinquieme livre de l'Iliade, Homere nous apprend que le dieu Mars ayant été bleffé par Diomede fut guéri par Péon.

« Péon, dit Homere, mettant fur fa bleffure un beaume » exquis, le guérit fans peine; » car, dans un Dieu, il n'y a » rien de mortel. Comme on » voit le lait, dès qu'une main » habile y a mêlé le fuc amer » qui a la vertu de le faire cailler, fe prendre à mefure » qu'on le remue, de même le » médecin des Dieux n'eut pas » plutôt appliqué fur la bleffure » du Dieu des combats fon » beaume falutaire, qu'elle fut » entierement confolidée. »

Homere, felon la remarque de Madame Dacier, ne fe fert de la comparaifon du lait, que pour faire voir avec quelle promptitude une plaie fe guérit & fe ferme, à mefure que le médecin des Dieux y verfe un beaume exquis. Homere ne pouvoit choifir une comparaifon plus vive, plus jufte, ni en même tems plus agréable que celle du lait qui fe caille par la préfure qu'on y met. Car, elle peint fi bien la chofe, qu'on la voit devant fes yeux. Il faut avertir que dans le texte d'Homere, les anciens, au lieu de περιστρέφεται, ont lu avec raifon περιτρέφεται, c'eft-à-dire, fe coagule, fe caille, fe fige. Euftathe attribue cette correction à Hérodien.

Il y en a qui prétendent que le nom de Péon avoit été donné à Apollon; que ce nom n'eft point un nom propre, mais un nom commun à tous les médecins; & que dans fa fignification Grecque, il veut dire guérir.

PÉON, *Pæon*, (*b*) Παίων, un des fils d'Endymion, donna fon nom à la Péonie. *Voyez* Péonie.

PÉON, *Pæon*, (*c*) Παίων, fils d'Antiloque, eut plufieurs fils, qui, chaffés de Meffene par les Héraclides, fe retirerent à Athenes, où leurs defcendans furent appellés Péonides.

PÉON, *Pæon*, (*d*) Παίων, fut pere d'Agaftrophus, que Diomede fit tomber fous fes coups.

PÉON, *Pæon*, (*e*) nom d'une

(*a*) Homer. Iliad. L. V. v. 899. & feq. Odyff. L. IV. v. 232. Virg. Æneid. L. VII. v. 769. L. XII. v. 401. Mém. de l'Acad. des Infcr. & Bell. Lettr. T. VI. p. 569.

(*b*) Pauf. p. 287, 288.

(*c*) Pauf. p. 117.

(*d*) Homer. Iliad. L. XI. v. 339.

(*e*) Quintilian. L. IX. c. 4.

forte de pied de vers. On l'appella ainsi, dit on, parce qu'il dominoit dans les hymnes ou cantiques, nommés Péans. Quintilien en attribue l'invention à un médecin, nommé Péon. Ce pied consistoit en quatre syllabes, dont trois devoient être breves & une longue; mais, celle-ci pouvoit être disposée de quatre manieres. 1.° Avant toutes les breves, comme dans *diligere*. 2.° Après une breve, comme dans *superbia* ; 3.° Après deux breves, comme *alienus*; 4.° Après toutes les breves, comme dans *temeritas*.

PÉONIDES, *Pæonidæ*, Παιονίδαι les descendans de Péon, fils d'Antiloque. *Voyez* Péon.

PÉONIE, *Pæonia*, (*a*) Παιονία, contrée d'Europe dans la Macédoine, située selon les uns vers le fleuve Axius, & selon d'autres vers le fleuve Strymon. Selon Pausanias, elle prit son nom de Péon fils d'Endymion. Inconsolable d'avoir été vaincu dans une occasion importante, Péon alla chercher fortune loin de sa patrie ; & s'étant arrêté sur les bords du fleuve Axius, il donna son nom au païs, qui depuis fut appellé Péonie.

Les Péoniens furent transportés d'Europe en Asie par Darius ; & voici à quelle occasion cela arriva. Pigrès & Mastyès, tous deux Péoniens, allerent un jour trouver ce Prince à Sardis, dans le dessein de se rendre maîtres de leur patrie & d'en usurper la domination, & menerent avec eux leur sœur, qui étoit bien faite, & d'une belle taille. Ayant appris que Darius étoit logé dans un des fauxbourgs de la ville, ils habillerent leur sœur le plus magnifiquement qu'il leur fut possible, & l'envoyerent à l'eau avec un pot sur la tête, menant après elle un cheval, dont la bride étoit passée dans son bras, & ayant en main une quenouille qu'elle filoit. Darius, la voyant passer, la considéra attentivement, parce qu'elle ne faisoit pas une chose qu'eût accoutumé de faire une Persanne, ou une Lydienne, ou enfin quelqu'autre femme d'Asie. Il envoya donc quelques uns de ses gardes, avec ordre d'observer pourquoi elle menoit un cheval avec elle. Quand elle fut arrivée à la riviere, elle fit boire son cheval, elle remplit d'eau son pot, & après cela elle s'en retourna par le même chemin, portant son pot sur sa tête, remenant son cheval comme elle l'avoit amené, & filant tout de même sa quenouille. Darius, étonné de ce que ses gardes lui en avoient rapporté, & de ce qu'il avoit

(*a*) Pauf. p. 288, 632. Herod. L. V. c. 12. & *seq*. L. VII. c. 113, 124. Just. L. VII. c. 1. Strab. p. 6, 323, 331. Plut. T. I. p. 640. Dio. Cass. p. 413. Appian. p. 757, 758. Q. Curt. L. IV. c. 9, 12. Tit. Liv. L. XXXIII. c. 19. L. XXXVIII. c. 17. L. XXXIX. c. 53. L. XL. c. 3. L. XLII. c. 51. L. XLV. c. 29. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 3. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 587.

vu lui même, fit venir cette femme, & lui demanda d'où elle étoit; & ses deux freres, qui avoient vu tout ce qui s'étoit passé, répondirent qu'ils étoient Péoniens, & qu'elle étoit leur sœur. Alors, Darius leur demanda qui étoient les Péoniens, en quel endroit de la terre ils habitoient, & pourquoi ils étoient venus à Sardis. Ces jeunes hommes lui répondirent qu'ils y étoient venus pour se donner à lui; que la Péonie étoit sur le fleuve du Strymon qui n'étoit pas éloigné de l'Hellespont, & que les Péoniens étoient descendus des Troyens qui se sauverent du sac de Troie. Ils lui apprirent donc en détail toutes ces choses, l'assurerent que toutes les femmes des Péoniens étoient aussi laborieuses que leur sœur, & lui dirent qu'elle n'avoit rien fait que les autres n'eussent accoutumé de faire. En même tems, Darius écrivit à Mégabyse, qu'il avoit laissé Gouverneur en Thrace, & lui commanda de faire passer en Asie les Péoniens, leurs enfans & leurs femmes. Le courrier, qu'il envoya porter cet ordre, fit beaucoup de diligence; & aussi-tôt que Mégabyse eut reçu les lettres de Darius, il commanda aux Capitaines de Thrace de se tenir prêts, & mena une armée contre la Péonie. Les Péoniens, voyant que les Perses venoient contre eux avec une armée, assemblerent toutes leurs forces, & les firent marcher du côté de la mer; s'imaginant que les Perses entreroient de ce côté-là, & qu'on les déferoit facilement, pendant qu'ils descendroient de leurs vaisseaux pour donner bataille. Ainsi, les Péoniens se tinrent prêts pour empêcher Mégabyse d'entrer dans leur païs avec une armée; mais, les Perses, ayant eu avis que les Péoniens avoient résolu de s'assembler pour leur fermer le passage du côté de la mer, se détournerent vers les montagnes, & se dérobant à leurs ennemis ils se jetterent dans leurs villes, dont ils n'eurent pas grande peine à se rendre maîtres, parce qu'ils les trouverent désertés & sans défense. Quand les Péoniens eurent appris cette nouvelle, ils se dissiperent aussitôt, se retirerent chacun dans leurs villes, & enfin ils se rangerent sous l'obéissance des Perses; de sorte que des Péoniens ceux qu'on appelloit Syropéoniens, les Péoples, & ceux qui habitoient jusqu'au lac Prasiade, furent tirés de leurs anciennes habitations, & delà menés en Asie.

Les Péoniens qui demeuroient sur le lac Prasiade, le rendoient habitable en cette maniere. Il y avoit des pieces de bois plantées dans ce lac, qui faisoient un passage assez étroit pour y entrer de la terre ferme. Autrefois, les habitans de ce lieu les y plantoient en commun pour s'en servir comme d'un pont, & depuis ils firent cette ordonnance, que chacun pour

chaque femme qu'il épouseroit, (car chacun en avoit plusieurs) y planteroit trois pieces de bois qu'il prendroit sur le mont Orbele. C'étoit sur cette espece de pont que chacun avoit son logement, où étoit pratiquée une ouverture, par laquelle on descendoit dans le lac. Ils attachoient par le pied leurs petits enfans avec une corde, de peur qu'ils ne tombassent dans l'eau, & nourrissoient de poisson leurs chevaux & leurs bêtes de somme. Au reste, ce lac étoit si poissonneux, que quand on avoit descendu un panier par l'ouverture qui conduisoit de chaque maison dans l'eau, on le retiroit peu à peu plein de poissons de deux especes, dont les uns étoient appellés papraces, & les autres tilons.

Justin nomme un Roi de Péonie, c'est Pélégon. Pausanias en nomme un autre ; il l'appelle Dropion.

Comme la partie se prend souvent pour le tout, la Péonie est prise quelquefois pour la Macédoine.

Tite-Live dit que l'Emathie s'appella autrefois Péonie. Il parle ailleurs de la partie de la Péonie qui étoit située le long de l'Axius & de celle qui s'étendoit au delà de ce fleuve. Il met dans la Péonie la ville de Stobes.

Il y en a qui confondent les Péoniens avec les Pannoniens. Cependant, ce sont deux peuples tout à fait différens. Dion Cassius les distingue très bien. Il dit que les Pannoniens habitent le long du Danube, depuis le Norique jusqu'à la Mysie Européenne, & qu'ils sont voisins de la Dalmatie. A l'égard des Péoniens, il les met sur le mont Rhodope, & sur la côte de la Macédoine.

M. Fréret ne voudroit pas qu'on distinguât les Péoniens des Pannoniens.

« Thucydide, dit-il, emploie » le nom de *Pæones*, comme » celui de plusieurs petits peu- » ples habitués sur les deux » bords du Strymon. Strabon » l'étend jusqu'à une partie » de la Macédoine, & assure » que les Pélagons étoient Péo- » niens. Dion Cassius ne veut » pas que ce nom soit le même » que celui des Pannoniens ; » cependant, plusieurs écri- » vains les ont confondus, & » nous croyons qu'il avoit la » même origine, quoique les » Romains eussent restraint le » nom de Pannonie au païs » compris entre le Danube, la » Drave & la Save. Ce nom » de Péoniens se donnoit à des » peuples très éloignés les uns » des autres. Homere joint les » Péoniens aux Léleges & aux » Pélasges de l'Asie mineure, » sujets de Priam ; ainsi, ce » nom semble avoir encore été » de même que ceux d'Illy- » riens, de Thraces & de Ge- » tes, une désignation vague » ou une épithete qui pouvoit » convenir à la plupart des peu- » ples de la nation des Mysiens. »

PÉONIEN ÉPIBATE, (*a*) nom d'un rhythme. Le rhythme Péonien Épibate étoit composé 1.° D'un *frappé* ou d'une longue; 2.° D'un *levé* ou d'une autre longue; 3.° D'un double *frappé* ou de deux longues; 4°. D'un *levé* ou d'une cinquieme longue. En voici la forme (-l-l--l-l).

PÉONIENNE, *Pæonia*, surnom qu'on donnoit à Minerve conservatrice de la santé, parce qu'elle présidoit à la médecine, & qu'elle conservoit la santé, de παίων, dont on peut voir ci-dessus la signification, au premier article de Péon.

PÉONIENS, *Pæones*, Παίονες, les habitans de la Péonie. *Voyez* Péonie.

PÉONIQUE, (*b*) nom d'un des trois rhythmes de la musique des anciens. Les deux autres étoient le rhythme dactylique, & le rhythme iambique.

On rapportoit au rhythme Péonique non seulement les quatre péons, mais aussi tous les autres pieds, dont la mesure se battoit à deux tems inégaux, suivant la proportion de trois à deux, ou de deux à trois.

Plutarque nomme le rhythme Péonique dans la proportion sesquialtere ou de trois à deux, composé d'une longue & de trois breves; & comme cette longue, dans cet assemblage, peut occuper quatre places différentes, cela forme autant de pieds différens appellés Péons, premier, deuxieme, troisieme, & quatrieme, parce qu'ils étoient singulierement usités dans ces hymnes d'Apollon qu'on nommoit péans.

PÉONIUS, *Pæonius*, (*c*) Παιώνιος, fameux architecte, Éphésien, eut part à la construction du temple de Diane d'Éphese.

PÉOPLES, *Pæoplæ*, (*d*) Παιόπλαι, peuple de Thrace du nombre de ceux qu'on appelloit Péoniens. Hérodote dit que les Péoples habitoient au-dessus du mont Pangée vers le Septentrion.

PÉPARÉTHIENS, *Peparethii*, les habitans de l'isle de Péparéthos. *Voyez* Péparéthos.

PÉPARÉTHOS, *ou* PÉPARÉTHUS, *Peparethos*, *Peparethus*, (*e*) Πεπάρηθος, isle de la mer Egée, une des quatre que Pline dit être situées devant le mont Athos. Il met celle de Péparéthos à neuf mille pas de cette montagne. Strabon range l'isle de Péparéthos au nombre de celles qui étoient devant Magnésie, à l'entrée du golfe Thermaïque.

Cette isle avoit une ville du même nom. Elle fut autrefois appellée Evœnus, c'est-à-dire,

(*a*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lettr. T. XVII. p. 103.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Lettr. T. XVII. p. 120, 110, 121.

(*c*) Roll. Hist. Anc. T. V. p. 577.

(*d*) Herod. L. V. c. 15. L. VII. c. 113.

(*e*) Plin. T. I. p. 214, 718. Strab. p. 124, 436. Ptolem. L. III. c. 13. Tit. Liv. L. XXVIII. c. 5. L. XXXI. c. 28. Ovid. Metam. L. VII. v. 370. Diod. Sicul. p. 507.

fertile en vin. Elle produisoit en effet d'excellent vin & de très bonnes olives. Pline dit que le médecin Apollodore, conseillant le roi Ptolémée touchant le vin qu'il devoit boire, préféra celui de Péparéthos. Ovide fait l'éloge des olives de cette isle :

Et Gyaros, nitidæque ferax Peparethos olivæ.

Les Géographes modernes appellent cette isle Lemene, Seraquino & Opula. Le P. Hardouin dit qu'on la nomme Pipéri.

PÉPHRÉDO, *Pephredo*, (*a*) une des filles de Phorcys & de Céto. Le nom de Péphrédo, par transposition Perphédo, est, selon M. Fourmont, un mot Phénicien, & il signifie *navis aquaria*, mot à mot *cisterna ad viam sufficiens*, ou *abundans*.

PEPLE, *Peplus*, *Peplum*, (*b*) Πέπλος, Πέπλον, habit de femme ou de Déesse, manteau léger, sans manches, brodé ou broché d'or ou de pourpre, attaché avec des agraffes sur l'épaule ou sur le bras.

Voilà l'habillement dont on paroit anciennement les statues ou autres représentations des Dieux & des Déesses. C'est pour cela qu'Homere donne l'épithete de devin au Peple de Vénus, & dit que les Graces l'avoient fait de leurs propres doigts.

On voit dans les monumens anciens que le Peple s'attachoit avec des agraffes, *per fibulas*, tantôt sur l'épaule droite, tantôt sur la gauche, quelquefois sur les deux épaules, & souvent au-dessous des mammelles sur le bras droit; d'où il paroît qu'Eustathe n'a pas assez consulté les antiquités, quand il prétend que le Peple couvroit toujours le côté gauche, & que ses deux aîles, comme il les nomme, du devant & du derriere, ne s'attachoient ensemble que du côté droit.

Le nom de voile fut donné à tous les Peples consacrés aux Divinités célestes ; témoin ce que dit Virgile du fameux peple de Minerve à Athenes; aussi dans Porphyre, le Ciel est appellé *Peplos*, comme le voile des Dieux.

Les Peples n'étoient pas toujours traînans, mais quelquefois retroussés ou même attachés avec des ceintures. Ils laissoient communément une partie du corps nu & à découvert, comme chez les Lacédémoniens, qui les attachoient avec des agraffes sur les deux épaules. Aussi quand Homere dit de Minerve, qu'elle ôta son peple pour endosser le harnois, ce Poëte par ces paroles nous la représente toute nue ; ce qui n'étoit pas une chose nouvelle à cette Déesse, puisqu'il en coûta la vue à Tirésias.

(*a*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lettr. T. VII. p. 231, 232.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. III. p. 36. T. IV. p. 152. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lettr. T. V. p. 268.

Après tout, les Peples n'ont pas seulement été donnés aux femmes & aux Déesses, mais aussi aux Dieux & aux hommes; c'est ce qu'on peut recueillir des monumens anciens qui nous restent, indépendamment du témoignagne d'Eschyle, de Théocrite & autres. Dans Sophocle, le manteau fatal que Déjanire envoie à Hercule, y est souvent appellé du nom de *Peplos*; & Eustathe qui en fait la remarque, cite encore à ce sujet Eurypide. Eschyle parle des Peples du roi de Perse; & Xénophon, de ceux de l'Arménien Tigrane. Synésius appelle du nom de Peple la robe triomphale des Romains. Nous ne disons rien du Peple des époux & des épouses.

Du reste, nous savons que ces Peples étoient d'ordinaire blancs. On les faisoit dans l'Orient de byssus, & ils formoient une étoffe très légere. Il faut encore ajouter qu'on les faisoit de diverses couleurs, *versicolores*; de sorte que dans Homere, la mere d'Hector cherche à offrir à Minerve celui qui se trouveroit être le plus grand & le plus bigarré. C'est aussi ce que fait Hélene à l'égard de Télémaque dans l'Odyssée. De là vient qu'Eschyle désigne un Peple par le mot de ποίκιλμα, à cause de sa bigarrure, *variis liciis textus*; mais, indépendamment de la couleur, le Peple étoit d'ordinaire brodé, frangé, & tissu d'or & de pourpre. Tels étoient sur-tout ces *Pepli barbarici* dont parle Eschyle, & qu'il représente fort différens de ceux qui étoient usités en Grece, *Pepli dorici*.

Enfin, le mot *Peple* signifie quelquefois un drap mortuaire; mais alors, ils étoient très simples & sans bigarrure, du moins chez les Grecs. Eschyle, dans son Agamemnon, dit que le Peple, dont Patrocle fut enveloppé, étoit simple, sans bigarrure; au lieu que quand il parle des funérailles d'Hector, il lui donne un peple ou drap mortuaire teint de pourpre; ainsi qu'il pouvoit convenir à un barbare à l'égard des Grecs. Tous ces faits sont justifiés par une infinité de passages, qu'il eût été trop long de citer ici.

Nous ajouterons seulement que le fameux Peple de Minerve étoit une robe blanche, sans manches, & toute brochée d'or, sur laquelle on voyoit représentées les grandes actions de la Déesse, de Jupiter & des Héros. On portoit ce Peple dans les processions des grandes Panathénées, qui se faisoient tous les cinq ans, ou plutôt on transportoit ce voile célebre sur un vaisseau le long du Céramique, jusqu'au temple de Cérès, d'où on le remenoit aussi-tôt pour le conserver dans la citadelle. Les Dames Romaines imiterent l'usage d'Athenes, en offrant tous les cinq ans en grande pompe une robe magnifique à Minerve.

PÉPON, *Pepon*, (a) Πέπων,

(a) Homer. Hymn. in Mercur.

dont il est fait mention dans l'hymne à Mercure, qu'on attribue à Homere.

PÉPONITE, *Peponita*, (*a*) nom que Xiphilin donne à la femme de Julius Sabinus.

PEQUES, *Peches*, (*b*) Πήχεις, nom que les Égyptiens donnoient aux petits enfans.

PERCENNIUS, *Percennius*, (*c*) Auteur d'une sédition dans l'armée de Pannonie, après la morr d'Auguste, l'an de Jesus-Christ 14.

Percennius avoit été autrefois chef de quelqu'une de ces factions Théatrales, qui causoient souvent à Rome tant de fracas dans les jeux. Depuis, il s'étoit fait soldat; mais, il avoit retenu, de sa fréquentation avec les comédiens, un babil audacieux & l'effronterie de faire le harangueur. Saisissant donc le moment critique, où les esprits d'une multitude ignorante commençoient à fermenter, dans l'incertitude de leur sort sous le nouveau gouvernement, Percennius se mit à répandre des semences de révolte, d'abord par des entretiens particuliers & nocturnes; puis sur le soir, lorsque les meilleurs & les plus sages s'étoient retirés, il amassoit & ameutoit tout ce qu'il y avoit de plus corrompu dans l'armée. Enfin, lorsqu'il se vit secondé, devenu plus hardi, il tenoit presque des assemblées, où il mettoit le feu par les discours les plus séditieux.

La multitude, qui écoutoit Percennius, lui applaudit avec grand tumulte; & pour appuyer ses discours & s'animer eux-mêmes, ils montroient avec des reproches amers, les uns les marques des coups qu'ils avoient reçus de leurs Officiers, les autres leurs cheveux blancs, la plupart leurs habits tout usés & leurs corps à dimi-nus. Enfin, ils en vinrent à cet excès de fureur, que de violer les premieres loix de la discipline, en entreprenant de réunir en une seule légion les trois dont l'armée étoit composée. En même tems, ils commencerent à dresser un tribunal de gazons, comme s'ils eussent voulu faire un nouvel Empereur. Car, c'étoit une prérogative du Généralissime, que de monter sur un tel tribunal. Pendant qu'ils travailloient, arrive Junius Blésus leur Commandant, qui, à force de réprimandes & de représentations, parvint, quoiqu'avec peine, à appaiser la sédition; & sans doute que Percennius subit la juste peine qu'il avoit méritée.

PERCOPE, *Percope*, (*d*) Περκώπη, ville située sur le bord de la mer, & qui existoit du tems de la guerre de Troie,

(*a*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lettr. T. VI. p. 671.

(*b*) Lucian. T. II. p. 443.

(*c*) Tacit, Annal. L. I. c. 16. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 291. *& suiv.*

(*d*) Homer. Iliad. L. XI, v. 229.

puisqu'il en est fait mention dans Homere.

Eustathe croit que Percope & Percote, sont deux villes différentes, toutes deux sur le rivage de l'Hellespont du côté de l'Asie; mais, il y a plus d'apparence que n'est qu'une seule & même ville. Strabon ne connoît que Percote.

PERCORE, *Percore*, ou plutôt Percote. *Voyez* Percote.

PERCOSIENS, *Percosii*, Περκώσιοι, les habitans de la ville de Percote. *Voyez* Percote.

PERCOTE, *Percote*, (*a*) Περκώτη, ville de l'Asie mineure dans la Troade. Il en est fait mention dans Homere. Strabon place cette ville entre Abyde & Lampsaque.

Plutarque, d'après quelques auteurs qu'il cite, met Percote au nombre des deux villes qu'Artarxexe donna à Thémistocle, pour l'entretien de ses meubles & de ses habits. On ne sauroit décider si elle étoit bâtie sur le bord de la mer, ou à quelque distance dans les terres. La plupart des anciennes places de ces quartiers sont si peu connues, que ceux qui en veulent dire quelque chose, ne s'accordent point. C'est la plainte que faisoit Strabon.

PERDICCAS I, *Perdiccas*, (*b*) Περδίκκας, succéda à Caranus au royaume de Macédoine, selon Justin. D'autres disent qu'il succéda à Thurimas vers l'an 713 avant Jesus-Christ, & qu'il regna quarante-huit ans.

Ce Prince, fameux par les actions de sa vie, le fut encore plus par les dernieres paroles qu'il prononça avant sa mort; paroles non moins véritables, dit Justin, que si un Dieu même les eût prononcées. Accablé de vieillesse, & près de rendre le dernier soupir, il montra à son fils Argée l'endroit où il vouloit être enterré; & après lui avoir commandé qu'on en fit non-seulement le lieu de sa sépulture, mais encore de celle de tous ses descendans, il lui prédit que tant que son tombeau seroit celui des Princes de sa race, son royaume seroit leur héritage. Un scrupule, superstitieusement fondé sur cette prédiction, a fait croire que sa postérité s'étoit éteinte en Alexandre le Grand, parce que ce dernier n'avoit pas fait son tombeau de celui de ses ancêtres.

PERDICCAS II, *Perdiccas*, (*c*) Περδίκκας, fils d'Alexandre I, succéda à son pere, l'an 436 avant Jesus-Christ, & eut beaucoup de part aux affaires de la Grece, pendant la guerre du Péloponnese. Mécontent des Athéniens, il persuada aux habitans de la Chalcidique de renoncer à leur alliance; & de plus il leur pro-

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 342. Strab. p. 586, 590. Plut. T. I. p. 127. Plin. T. I. p. 288.

(*b*) Just. L. VII. c. 2.

(*c*) Diod. Sicul. p. 304, 312, 313. Thucyd. p. 38. *&* *seq.* Demosth. Orat. de Republ. Ordinand. p. 126. & advers. Aristocr. p. 757.

posa d'abandonner toutes les villes qu'ils occupoient le long de la mer, & de se rassembler dans une seule, qui s'appelloit Olynthe.

L'an 428 avant Jesus-Christ, Sitalcès, roi de Thrace, entreprit de détrôner Perdiccas Mais, ses efforts furent inutiles, il fut obligé de ramener ses troupes en Thrace, après avoir fait alliance avec Perdiccas. Le regne de ce Roi de Macédoine fut de vingt-trois ans. Il eut pour successeur Archélaüs, l'an 416 avant Jesus-Christ.

Démosthene parle d'un Perdiccas, qui étoit roi de Macédoine, lorsque les Perses furent taillés en pieces à Platées par les Grecs, & qui acheva de détruire ceux des barbares qui s'étoient sauvés du carnage. Ce Perdiccas ne sauroit être aucun des deux précédens. Mais, il pourroit être placé entre les deux.

PERDICCAS III, *Perdiccas*, (*a*) Περδίκκας, fils d'Amyntas & d'Eurydice. Diodore de Sicile dit qu'après la mort d'Amyntas, arrivée l'an 370 avant Jesus-Christ, Alexandre son fils aîné prit les rênes du Gouvernement, mais que Ptolémée, fils naturel d'Amyntas, l'ayant tué en trahison, se mit à sa place, & que Perdiccas s'étant défait de celui-ci par la même voie, monta sur le trône. Très peu de tems après, ajoute Diodore de Sicile, Perdiccas fut vaincu & tué dans une bataille que lui livrerent les Illyriens. Il avoit regné cinq ans, & il eut pour successeur Philippe son frere.

Le récit d'Eschine n'est pas tout à fait le même en ce qui regarde Perdiccas. Selon Eschine, après la mort d'Alexandre, le trône appartenoit de droit à Perdiccas; mais, un Prince de la famille royale, nommé Pausanias, voulut le lui disputer. Heureusement pour Perdiccas, Iphicrate capitaine Athénien, s'étant trouvé dans le voisinage, chassa Pausanias, & mit l'héritier légitime en possession du trône. Le nouveau Roi ne fut pas long-tems tranquille. Un nouvel ennemi, plus redoutable encore que le premier, troubla bientôt son repos. C'étoit Ptolémée son frere, que nous avons dit être fils naturel d'Amyntas. Peut-être étoit-il l'aîné, & prétendoit-il qu'en cette qualité il devoit regner. Les deux freres s'en rapporterent au jugement de Pélopidas, général des Thébains, plus respecté encore pour sa probité que pour sa bravoure. Il prononça en faveur de Perdiccas. Mais, peu de tems après, ainsi qu'il a été dit ci-dessus, Perdiccas fut tué par les Illyriens.

(*a*) Diod. Sicul. p. 488, 497, 510. Æschin. Orat. de Legat. p. 399, 400. Just. L. VII. c. 4, 5. Corn. Nep. in Iphicr. c. 3. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 375, 458. & *suiv.*

Juſtin cependant aſſure que ce Prince fut mis à mort par Eurydice ſa mere.

PERDICCAS, *Perdiccas*, (a) Περδίκκας, un des principaux Généraux des troupes d'Alexandre le Grand, eut la plus grande part aux conquêtes de ce Prince. Un jour, Alexandre diſtribuant ſes revenus à ſes amis, & ſes largeſſes ayant tout abſorbé, Perdiccas lui demanda ce qu'il réſervoit pour lui même. Alexandre lui répondit: *l'eſpérance. Et bien*, repliqua Perdiccas, *nous partagerons donc votre eſpérance, nous qui partagerons vos travaux;* & il refuſa généreuſement le don que le Roi lui avoit aſſigné. Son exemple fut ſuivi de quelques autres amis d'Alexandre.

Ce Prince, près de rendre le dernier ſoupir, tira ſon anneau du doigt, & le remit à Perdiccas. Cette marque de préférence calma la diviſion qui commençoit à ſe gliſſer parmi les prétendans à l'Empire. Car, quoiqu'il ne l'eût pas poſitivement nommé ſon ſucceſſeur, il ſembloit pourtant l'avoir déſigne en quelque maniere. Après la mort du Roi arrivée l'an 324 avant Jeſus Chriſt, les principaux Officiers s'aſſemblerent pour régler l'état préſent des affaires. Perdiccas fut d'avis d'attendre les couches déjà prochaines de Roxane qui étoit groſſe de plus de huit mois; que ſi elle mettoit un fils au jour, il falloit le donner pour ſucceſſeur à ſon pere. D'autres furent d'un ſentiment contraire; mais, celui de Perdiccas l'emporta d'un commun conſentement. On prit donc le parti d'attendre que Roxane fût accouchée. La Cavalerie ſe rangea de cet avis.

Mais, les troupes de pied, qu'on n'avoit point appellées à l'aſſemblée, en furent indignées, & proclamerent Roi Aridée, fils de Philippe, & frere d'Alexandre. En même tems, on envoya des gens pour tuer Perdiccas, comme chef de la faction oppoſée. Mais, Perdiccas s'arma de ſon épée, & d'une réſolution ſi courageuſe que les Satellites n'oſerent approcher de lui, quoiqu'avec des paroles injurieuſes il les défiât au combat. Il pouſſa la fermeté encore plus loin. Il alla de ſon mouvement trouver les gens de pied, & les ayant aſſemblés, il leur remontra de quel crime ils vouloient ſe ſouiller; qu'ils conſidéraſſent contre qui ils avoient pris les armes; que ceux à qui ils en vouloient, étoient Macédoniens, & non Perſes, leurs compagnons, &

(a) Corn. Nep. in Eumen c. 2. *& ſeq.* Juſt. L. XII. c. 15. L. XIII. c. 2. *& ſeq.* L. XIV c. 4. Diod. Sicul. p. 592, 621. *& ſeq* Q Curt. L. III. c. 9. L. IV. c. 3. 16. L. VII. c. 6. L. VIII. c. 5, 10, 14. L. IX. c. 1. L. X. c. 5. *& ſeq;* Plut. T. I. 587, 671, 689, 707: Pauſ. p. 10. Roll. Hiſt. Anc. T. III. p. 801. T. IV. p. 23. *& ſuiv.*

non leurs ennemis ; que la plûpart étoient même leurs parens, & tous, leurs compagnons ; qu'ils avoient combattu sous les mêmes étendards, & couru les mêmes périls ; qu'ils préparoient un spectacle bien agréable à leurs ennemis qui se consoleroient de la douleur d'avoir été vaincus, par la joie de voir leurs vainqueurs s'entrecouper la gorge, & appaiser de leur propre sang les manes de ceux qu'ils avoient tués en tant de combats. Perdiccas, ayant prononcé ce discours avec son éloquence naturelle, sçut si bien les persuader qu'ils se rangerent de son avis & l'élurent même pour leur chef. Alors, la cavalerie s'étant réconciliée avec l'infanterie, consentit au couronnement d'Aridée, pourvu qu'on conservât une partie de l'Empire au fils d'Alexandre, s'il lui en naissoit un.

Perdiccas fut établi régent sous Aridée. Mais, brûlant du désir de se venger des auteurs de la sédition, il s'avisa tout d'un coup d'ordonner pour le lendemain la purification de l'armée, à cause de la mort du Roi. Après que les soldats sous les armes se furent rendus dans la plaine destinée à cette cérémonie, il fit de son autorité privée sortir des rangs les plus mutins de chaque compagnie, & commanda qu'on les livrât secrétement au supplice. Après cela, il partagea l'Empire entre les Grands, tant pour éloigner ceux qui pourroient être jaloux de sa puissance, qu'afin qu'ils lui fussent tous redevables de la leur.

Dans la suite, Perdiccas conduisit en personne une armée contre Ariarathe roi de Cappadoce. Ariarathe s'étoit préparé à faire une bonne défense. Il avoit trente mille hommes de pied, & une nombreuse cavalerie. Perdiccas le battit, le fit prisonnier, extermina sa famille, & mit Eumene en possession de son gouvernement. Il vouloit, par cet exemple de sévérité, intimider les peuples, & arrêter les séditions, conduite très sage, & absolument nécessaire dans la conjoncture d'un nouveau gouvernement, où tout fermente dans un État, & où tout est prêt à se soulever. Ensuite, il passa dans la Pisidie pour châtier Isaure & Laranda, deux villes qui s'étoient révoltées, après avoir tué leurs gouverneurs.

Au sortir de cette expédition, Perdiccas épousa deux femmes, Nicée fille d'Antipater qu'il avoit déjà fiancée, & Cléopatre propre sœur d'Alexandre fille de Philippe fils d'Amyntas. Perdiccas, qui vouloit succéder à l'empire d'Alexandre, avoit d'abord cherché à mettre Antipater dans ses intérêts, & c'est dans cette vue que ne se trouvant pas tout seul assez fort, il avoit recherché son alliance. Mais, quand on eut remis entre ses mains toute l'autorité de son maître,

& qu'il se vit l'arbitre du partage entre les Rois successeurs, il changea de vue & de conduite, & se hâta d'épouser Cléopatre, espérant de gagner par cette alliance les Macédoniens, & de se faire accorder par eux en considération de cette Princesse la supériorité sur les autres Rois. Cependant, pour couvrir un peu cette vue, & pour ne pas se rendre Antipater absolument contraire, il épousa Nicée. Mais, Antigonus le plus politique & le plus intriguant de tous les Capitaines successeurs d'Alexandre, & qui d'ailleurs étoit lié d'amitié avec Antipater, pénétra le dessein de Perdiccas, & dès lors résolut sa perte. Il fit courir d'abord contre lui des accusations calomnieuses, qui n'alloient pas à moins qu'à lui faire perdre la vie; & par un autre tour de dissimulation, il soutenoit que Perdiccas se laveroit aisément de tous ces reproches. Mais, en même tems, jugeant à propos de se mettre en sûreté lui même, il résolut de quitter l'Asie, passa en Grece, & alla trouver Antipater & Cratérus, qui étoient occupés à faire la guerre aux Étoliens, & leur découvrit tout le plan de Perdiccas. Ils s'accommoderent sur le champ avec les Étoliens, & marcherent du côté de l'Hellespont, pour observer les mouvemens de leur nouvel ennemi; & afin de fortifier leur parti, ils engagerent dans leurs intérêts Ptolémée gouverneur d'Égypte.

Perdiccas de son côté, assemblant de même ses amis & tous les Officiers de ses troupes, leur demanda quel parti seroit le plus avantageux, ou de passer actuellement dans la Macédoine, ou d'aller auparavant porter la guerre à Ptolémée. L'avis général fut de commencer par Ptolémée & de terminer les affaires de l'Asie, avant que d'entreprendre l'expédition de la Macédoine. Perdiccas envoya donc Eumene avec un nombre suffisant de troupes, pour fermer les passages de l'Hellespont par où les secours pourroient venir à Ptolémée; & lui même partit aussi-tôt de la Pisidie, pour aller attaquer cet adversaire jusques dans l'Égypte, qui étoit le centre de sa domination. Il passa par Damas & par la Palestine.

Arrivé aux bouches du Nil, Perdiccas campa dans le voisinage de la ville de Peluse. Mais, pendant qu'il s'occupoit à dessécher un ancien marais, le fleuve qui grossissoit alors, renversa tous ses ouvrages; & plusieurs de ses amis passerent dans le parti de Ptolémée. Car, Perdiccas étoit sanguinaire de son naturel; & cherchant à diminuer l'autorité des autres chefs, successeurs d'Alexandre comme lui, il tentoit de réunir en sa personne l'Empire entier du feu Roi. Pour réparer ses pertes, Perdiccas attiroit auprès de lui les principaux chefs.

Il faisoit des présens aux uns & de grandes promesses aux autres, & les engageoit ainsi dans les périls auxquels il s'exposoit pour satisfaire son ambition particuliere. Il partit dès le soir avec toute son armée du lieu où il campoit sans dire où il la menoit; & au bout d'une marche précipitée qui dura toute la nuit, il la fit camper le long du Nil auprès d'un fort qu'on appelloit le mur des Chameaux.

De là il se mit en marche dès le point du jour, ayant pour avant-garde les éléphans suivis des porte-boucliers, des porte-échelles, & autres soldats armés pour un siege. Ils avoient en queue l'élite de la cavalerie, que Perdiccas avoit dessein de faire tomber sur les troupes de Ptolémée, si elles paroissoient. A peine étoient-ils à moitié chemin, qu'ils apperçurent sa cavalerie marchant déjà à la défense du fort qu'ils prétendoient attaquer. Quoique les troupes de Ptolémée eussent hâté le pas, & fussent entrées dans le fort au son des trompettes, & avec de grands cris, dans le dessein même d'attester leur présence ou leur prise de possession; les gens de Perdiccas ne se rebuterent point, & se placerent hardiment devant les murailles. Ptolémée avoit pour lui l'avantage du poste, & Perdiccas celui du nombre. Mais enfin, les uns & les autres ayant passé la journée entiere dans la fatigue & dans le péril, Perdiccas fit sonner la retraite & rappella ses troupes au camp. Mais, partant en silence dès cette nuit même, il vint dans un lieu situé à l'opposite de Memphis, où le Nil se partageant, forme une isle capable de contenir une grande armée. C'est-là qu'il fit passer ses troupes à gué; ce qui ne s'exécuta point sans beaucoup de peine de leur part, à cause de la profondeur du fleuve en cet endroit. Car, l'eau qui leur montoit jusqu'aux joues, les ébranloit encore par son courant, & leur rendoit leurs armes très difficiles à porter.

Perdiccas, à la vue de ce danger, avoit fait placer une file d'éléphans dans ce fleuve même, sur la gauche de ses soldats, pour diminuer un peu par cet obstacle la rapidité de son cours & le poids de ses eaux; & il faisoit tenir sa cavalerie sur la droite pour recevoir ceux que le courant pourroit emporter, & les aider à gagner l'autre rive. Mais, il arriva quelque chose d'extraodinaire & d'incroyable à l'occasion de ce passage, car les premiers étant arrivés heureusement à l'autre bord, ceux qui les suivoient furent exposés à des dangers terribles. Le fleuve, sans qu'on en vît ou qu'on en sçût même aucune cause, s'enfla tout d'un coup, & submergeant un grand nombre de soldats, les jetta tous dans une frayeur & dans un danger terribles.

Par cet inconvénient, il fut impossible à Perdiccas de faire passer le reste de son armée ; ce qui le mit dans une grande perplexité. Car, ceux des siens qui étoient déjà sur l'autre rive ne suffisoient pas contre les ennemis, & le reste ne pouvoit plus joindre le corps d'armée. Là-dessus il prit le parti, non moins fâcheux que nécessaire, de rappeller les premiers. Dans ce retour sinistre, ceux qui sçavoient le mieux nager, & à qui il restoit d'ailleurs assez de forces, arriverent après bien des efforts, & ayant perdu la moitié de leurs armes, sur le rivage d'où ils étoient d'abord partis. Tout le reste fut enseveli dans les eaux, ou porsé entre les mains des ennemis qui les attendoient en plus d'un endroit, ou enfin dévoré par les monstres que le fleuve nourrit dans son sein. La perte qui se fit en cette rencontre de plus de mille hommes, entre lesquels étoient quelques-uns des Capitaines les plus distingués, aliéna extrêmement les esprits à l'égard de Perdiccas; au lieu que Ptolémée recueillant les corps que le flot apportoit de son côté, les faisant brûler avec décence & envoyant fidelement leurs cendres à leurs parens, s'attira la bienveillance du parti contraire. La nuit étant venue, tout le camp de Perdiccas retentit de gémissemens & de lamentations sur la perte de tant d'hommes morts sans combat, & dont la plus grande partie avoit servi de proie aux monstres du Nil. La plûpart des chefs s'assembloient comme pour le juger, & toute la phalange avec des tons menaçans sembloit lui annoncer sa défection. En effet, les principaux Capitaines au nombre de cent leverent l'étendard de la révolte. Le plus considérable d'entr'eux étoit Python, qui avoit vaincu les Grecs déserteurs, & qui avoit été un des plus braves Capitaines du feu Roi. Enfin, les cavaliers, ayant formé la conspiration entr'eux, se transporterent dans la tente de Perdiccas & l'égorgerent, l'an 322 avant Jesus-Christ.

PERDIX, *Perdix*. *Voyez* Talus.

PERDIX, *Perdix*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* chevaux du Cirque.

PERDUELLIO. (*a*) Nos auteurs traduisent toujours ce mot par rébellion, crime de rébellion ; mais, ce n'est point cela. *Perduellio* étoit un crime qu'on poursuivoit devant le peuple dans ses assemblées par Centuries. On appelloit *Perduellis*, celui qui étoit coupable de quelque attentat contre la République ; les anciens donnoient le nom de Perduelles aux ennemis, comme on le voit dans Plaute. On réputoit

(*a*) Tit. Liv. L. XXVI. c. 3.

coupable de Perduellion, celui qui avoit violé les loix qui favorisoient le droit des Citoyens & la liberté du peuple. Tel étoit, par exemple celui qui avoit donné atteinte à la loi Porcia, établie l'an de Rome 556, par P. Porcius Læca tribun du peuple, ou à la loi Sempronia. On en trouve un exemple concernant la loi Porcia dans Valere Maxime. La premiere de ces loix, défendoit de battre ou de tuer un citoyen Romain; la seconde, défendoit de décider de la vie d'un citoyen Romain sans l'ordre du peuple, à qui appartenoit le droit légitime de se réserver cette connoissance; aussi étoit-ce un crime de leze-Majesté ou de Perduellion des plus atroces, que d'y donner atteinte.

PERE des Mysteres secrets de Mithras. *Voyez* Pater.

PERE, *Pater*, Πατὴρ, terme qui désigne la relation la plus étroite & la plus intime qu'il y ait dans la nature.

On ne connoît jamais bien la joie des Peres ni leurs chagrins, dit un auteur morderne, parce qu'ils ne peuvent exprimer leur plaisir, & qu'ils n'osent parler de leurs peines. L'amour parternel leur rend les soins & les fatigues plus supportables: mais, il rend aussi les malheurs & les pertes doublement amers. Toutefois si cet état augmente les inquiétudes de la vie, il est mêlé de plaisirs indicibles, & a l'avantage d'adoucir les horreurs & l'image de la mort.

Chez les Romains le pouvoir des peres sur leurs enfans étoit extrêmement étendu; ils devoient tuer ceux qui leur naissoient avec des difformités considérables; ils avoient aussi droit de vie & de mort sur ceux mêmes qui étoient bien constitués, & pouvoient aussi les exposer & leur faire souffrir toutes sortes de supplices. Les Gaulois & plusieurs autres nations pratiquoient la même chose; mais, ce pouvoir trop rigoureux fut restraint par Justinien. *Voyez* enfant.

Dans l'Ecriture, le nom de Pere, outre sa signification ordinaire, en a quelques autres qui y ont un rapport indirect. Dieu est appellé le Pere de tous les hommes comme Créateur & conservateur de toutes les créatures. Pere désigne quelquefois l'ayeul, le bisayeul, l'auteur même d'une famille, quelqu'éloigné qu'il en soit; ainsi, Abraham est dit le pere de plusieurs nations. Pere marque encore les Rois, les Magistrats, les Supérieurs, les Maîtres; il dénote aussi les personnes âgées. Il marque enfin l'auteur ou l'inventeur de quelque chose. Satan est pere du mensonge. *Jubal fuit pater canentium cytharâ.* Jubal fut le premier qui instruisit les hommes à jouer de la cythare, ou qui inventa cet instrument de musique.

PÉREBES, *Perabi*, (*a*) Περαιβοὶ, peuple de Thessalie, selon Hérodote & Homere. Les Pérebes de ces deux auteurs sont les mêmes que d'autres appellent Perrhebes. *Voyez* Perrhebes.

PÉRÉBIE, *Perabia*, Περαιβία, païs que d'autres nomment Perrhébie. *Voyez* Perrhébie.

PÉRECCHO, *Pereccho*, (*b*) Περεκχὼ, ville de la basse Galilée, une de celles que Joseph fils de Simon fit fortifier.

PÉRÉE, *Peraa*, Περαία, Περαίη, terme qui signifie une contrée, située au delà de la mer ou d'un fleuve. Il vient de πέρα, *ultra*, au-delà.

PÉRÉE, *Peræa*, (*c*) Περαία, Περαίη, contrée de Palestine, située au-delà & à l'orient du Jourdain. Quelquefois, la Pérée se prend dans un sens plus étendu pour tout le païs que les Israëlites possédèrent anciennement au-delà de ce fleuve, & dont une partie tomba entre les mains des Gentils. C'est dans ce sens que Josephe appelle Gadara, métropole de la Pérée; mais, la Pérée propre étoit la partie Méridionale, qui comprenoit les tribus de Ruben & de Gad.

Une grande partie de la Pérée étoit seche, déserte, & incapable de produire des fruits propres à nourrir les hommes. Il y avoit néanmoins des endroits dont la terre étoit si excellente, qu'il n'y avoit point de plante qu'elle ne pût nourrir; & l'on y voyoit en abondance des vignes, des olives & des palmiers, parce que les torrens qui tomboient des montagnes l'arrosoient, & que des sources qui couloient sans cesse, la rafraîchissoient durant les grandes chaleurs de l'été. Ce païs s'étendoit en longueur depuis Machéron jusqu'à Pella, & en largeur depuis Philadelphie jusqu'au Jourdain. Pella le terminoit du côté du septentrion; le Jourdain, du côté de l'occident; le païs des Moabites, du côté du midi; & l'Arabie Sibonitide, Philadelphie & Gérasa, du côté de l'orient.

PÉRÉE, *Peraa*, (*d*) Περαία, Περαίη, contrée de l'Asie mineure, située dans la Carie, vis-à-vis l'isle de Rhodes. C'étoit une contrée maritime à laquelle on donna le nom de Pérée des Rhodiens, parce que ces peuples s'en rendirent maîtres anciennement. Le Périple de Scylax paroît faire mention de cette contrée, dans sa description de la Carie, & il la nomme *Rhodiorum Regio*; mais, il n'y met pas la ville de Caunus, que Strabon y renferme. Cet auteur dit que les Cariens avoient secoué le joug des

(*a*) Herod. L. VII, c. 128. Homer. Iliad. L. II. v. 256.

(*b*) Joseph. de Bell. Judaïc. L. II. pag. 823.

(*c*) Plin. T. I. p. 261. Joseph. de Bell. Judaïc. L. III. p. 833. Crév. Hist. des Emp. T. III. p. 391, 424 & *suiv.*

(*d*) Strab. p. 651. Tit. Liv. L. XXXII. c. 33, 35. L. XXXIII. c. 18.

Rhodiens ; mais que les Romains les forcerent de retourner sous l'obéissance de leurs anciens maîtres. Il appelle indifféremment ce païs *Rhodiorum Peræa* & *Rhodia continentis*. Quant aux bornes qu'il lui donne, elles étoient telles en avançant de l'orient : « Dædala, lieu » ou village, faisoit le com» mencement, & le mont Phœ» nix la fin. » Ce mont appartenoit aux Rhodiens, & étoit par conséquent compris dans la Pérée.

PÉRÉE, *Peræa*, (*a*) Περαία, Πέραιν, ville, qui fut prise de force par Antiochus, l'an 190 avant J. C. Tite-Live, de qui nous apprenons cette circonstance, assure que la ville de Pérée étoit une colonie des Mityléněens. Mais, il n'en dit pas assez pour faire juger dans quel païs on doit placer cette ville. On peut seulement croire qu'elle n'étoit pas éloignée d'Adramytte.

PEREGRINI. Les Romains appelloient *Peregrinos*, tous les peuples soumis à leur domination, à qui ils avoient laissé leur ancienne forme de gouvernement.

PÉRÉGRINUS [de la mort de], *de morte Peregrini*, (*b*) περὶ τῆς Περεγρίνου τελευτῆς, titre d'un dialogue de Lucien. C'est l'Histoire de la vie & de la mort d'un Philosophe, qui se brûla publiquement aux jeux Olympiques. Rien n'est si propre que ce dialogue de Lucien à nous donner une juste idée de ce faux Philosophe, qui par une hypocrisie audacieuse en imposoit même à des hommes élevés au-dessus du vulgaire, ensorte qu'Aulu-Gelle, qui vivoit de son tems, a fait de lui une mention très-honorable. Ce fut néanmoins un fourbe, habile à couvrir du manteau de Philosophe, alors respecté, les désordres & les crimes les plus affreux ; & le moindre de ses vices étoit une vanité folle, & un amour extravagant de la gloire, auquel il sacrifia enfin jusqu'à sa vie. *Voyez* l'article suivant.

PÉRÉGRINUS, *Peregrinus*, (*c*) Περεγρῖνος, Philosophe Cynique, surnommé Protée, né à Parium, ville voisine de Lampsaque sur la cote de l'Hellespont, mena une jeunesse très-dérèglée, & s'attira même par sa mauvaise conduite de fâcheuses affaires, dont il se tira très-mal, avec beaucoup d'ignominie & beaucoup d'argent. Ces premiers crimes le conduisirent au Parricide. Il trouvoit que son pere vivoit trop long-tems, & impatient de jouir de sa succession, il l'étouffa. L'éclat que fit parmi ses concitoyens une action si abominable, obligea Pérégrinus de prendre la fuite. Il erra en di-

(*a*) Tit. Liv. XXXVII. c. 21.
(*b*) Lucian. T. II. p. 756 & *seq.*
(*c*) Lucian. T. II. p. 756. & *seq.* Crév. Hist. des Emp. T. IV. p. 400. & *suiv.*

vers païs, & étant venu dans la Palestine, il y embrassa le Christianisme, comme une ressource dans la détresse où il se voyoit. Car, on ne peut se persuader qu'il y allât de bonne foi, ni que sa conversion ait été sincere. Il paroît bien plus vraisemblable qu'un homme, couvert de crimes avant & depuis la profession du Christianisme, ne fit que se masquer dans l'intervalle; & que les Chrétiens, gens simples, incapables d'artifice, pleins d'ingénuité & de candeur, furent trompés par un hypocrite consommé.

Il les fascina si bien, qu'ils l'éleverent au saint ministere; & devenu Prêtre, ou même Évêque il fut arrêté pour ce sujet & mis en prison au tems de la persécution de Trajan, ou, plus probablement peut-être, sous Adrien. Lucien, ennemi déclaré des Chrétiens, rend ici, contre son intention, un glorieux témoignage à leur charité & à leur zele envers ceux qui souffroient pour la cause de leur divin Maître. Ils révéroient Pérégrinus comme un confesseur de Jesus-Christ, & ils n'omirent rien pour parvenir à le tirer des chaînes. N'ayant pu y réussir, ils lui procurerent tous les soulagemens imaginables. Tous les matins, on voyoit à la porte de la prison, dit Lucien, de vieilles femmes, des veuves, des enfans orphelins. Leurs Magistrats [c'est-à-dire apparemment les Prêtres & les Diacres] gagnoient par argent les géoliers, & entrant dans la prison, ils y passoient les nuits avec leur confrere, & y faisoient apporter dequoi manger, assaisonnant leurs repas de conservations & de lectures pieuses. C'étoit en Syrie que Pérégrinus étoit détenu prisonnier, & il venoit de plusieurs villes de l'Asie Mineure, des députations de Chrétiens chargés d'aumônes. Car, il est incroyable, continue le même écrivain, quel empressement & quelle ardeur les chrétiens témoignent dans ces occasions. Ils ont appris de leur Maître à se regarder tous comme freres; & détachés de la vie, flattés de l'idée d'une heureuse immortalité, ils prodiguent leurs biens, dont ils pensent que l'usage appartient à tous en commun.

Pérégrinus étoit disposé à souffrir la mort par vaine gloire, si nous en croyons Lucien; & il n'y a pas d'impossibilité, puisque ce même motif le précipita dans la suite, comme nous le verrons, dans les flammes. Mais, Dieu ne permit pas qu'un hypocrite méritât aux yeux des hommes la couronne sacrée du Martyre. Le Gouverneur de Syrie, qui aimoit la Philosophie & les lettres, crut devoir user de clémence envers un homme qui se faisoit passer pour Philosophe; ou bien il le méprisa trop pour le juger digne d'être donné en spectacle, même par le supplice. Il le renvoya donc

& le mit en liberté.

Pérégrinus joua encore pendant quelque tems le rôle de Chrétien, qu'il allioit, selon le rapport de Lucien qui paroît peu croyable en cette partie, avec l'équipage de Cynique, le manteau, la besace, & le bâton. Mais enfin, convaincu d'avoir manqué à quelqu'une des observances Chrétiennes, c'est-à-dire, reconnu par les Chrétiens pour un fourbe qui les avoit trop long-tems dupés, il fut retranché de leur société, & par conséquent privé des secours qui lui avoient fourni jusques-là une ample subsistance.

Il se trouva alors dans un extrême besoin, parce qu'il avoit abandonné à ses compatriotes la succession de son pere, estimée trente talens, pour étouffer les clameurs qui s'élevoient contre lui au sujet du parricide dont il s'étoit rendu coupable. Quand il eut perdu les aumônes des Chrétiens, il voulut revenir contre cette donation. Mais, il ne put obtenir la récision d'un acte qu'il avoit fait de sa propre volonté. Il prit encore une fois le parti de s'éloigner de sa patrie, où il étoit trop connu, & s'étant retiré en Égypte, il se livra tout à fait à l'impudence Cynique, & se fit un fonds de l'admiration des sots, qui prenoient son audace pour liberté, & son effronterie pour vertu. Il est à croire que ce fut alors qu'il se donna le surnom de Protée, dans lequel il se complaisoit beaucoup, & qui lui convenoit parfaitement, après toutes les vicissitudes d'une vie qui avoit pris tant de formes.

Confirmé dans l'exercice de la licence Cynique, il voulut faire briller ses talens sur le plus grand théatre du monde, & vint à Rome. Là il aboyoit contre tout le monde, & singulierement contre l'Empereur, dont la bonté & la douceur [il s'agit apparemment de Tite Antonin] lui promettoient l'impunité. Il ne se trompa pas. L'Empereur méprisa l'insolence de Pérégrinus, & il eut même quelque considération pour le nom de Philosophe dont ce misérable se paroit. Néanmoins, le Préfet de la ville, homme sage, crut devoir prévenir les suites que pouvoit avoir des excès qui trouvoient même des admirateurs, & il chassa de Rome le dangereux Cynique. La gloire de Pérégrinus s'accrut de cette disgrace, & ses partisans en prirent occasion de le vanter comme un généreux Philosophe, à qui sa liberté avoit attiré le bannissement.

Il passa en Grece, où il continua de se signaler par son audace à tout blâmer. Un homme illustre dans la littérature, & qui tenoit un haut rang parmi les Grecs, [ces caracteres semblent désigner Hérode Atticus] avoit à ses frais amené de l'eau à la ville d'Olympie, qui en manquoit. Cette magnifique & utile dépense, dont il n'y avoit personne qui ne fit l'éloge,

devint la matiere des invectives de Pérégrinus. Il prétendit que fournir à une ville où s'assembloit toute la Grece, un secours aussi nécessaire que celui de l'eau, c'étoit amollir les Grecs; au lieu qu'il falloit les endurcir, en les accoutumant à souffrir la soif. Et lui même cependant il ne la souffroit pas, & il buvoit de cette eau dont l'usage lui paroissoit si pernicieux pour les autres. Ses déclamations ne lui réussirent pas pour cette fois. Peu s'en fallut que la multitude indignée ne le lapidât, & il n'évita la mort qu'en se sauvant dans le temple de Jupiter Olympien. Il chanta la palinodie aux jeux olympiques qui suivirent, & il prononça devant la Grece assemblée le panégyrique de celui à qui elle étoit redevable de l'eau amenée à Olympie.

Cette aventure fut une tache pour sa gloire, qui d'ailleurs n'étant fondée que sur des fanfaronnades insensées ne pouvoit se soutenir long-tems. Il voyoit avec douleur l'admiration se refroidir, & il ne sçavoit par quel moyen la ranimer & lui rendre sa vigueur, ayant épuisé tous les stratagêmes que sa vanité démesurée avoit pu lui suggérer. Enfin, il s'avisa d'un expédient qui ne seroit jamais venu dans l'esprit de personne. Il déclara solemnellement dans la célébrité des jeux olympiques qui s'exécuterent, l'an de Jesus-Christ 161, qu'à la prochaine Olympiade, en présence de toute la Grece, il se jetteroit au milieu des flammes d'un bûcher allumé. Il prenoit terme, comme l'on voit. D'une Olympiade à l'autre il devoit s'écouler quatre années, & durant cet espace, un vieillard, tel qu'il étoit alors, pouvoit espérer qu'une mort plus douce viendroit le dispenser d'exécuter sa parole. S'il se flattoit de cette idée, il se trompa. Sa carriere le mena jusqu'aux jeux olympiques de l'an 165, & il fallut remplir son engagement. Car, la vanité folle qui le lui avoit fait contracter, ne lui permit pas de reculer. Il vint donc aux jeux, & il y fit les apprêts de la scene avec tout le faste capable d'éblouir les yeux du vulgaire.

Nous apprenons de Lucien, témoin oculaire de ce qu'il raconte, qu'un disciple de Pérégrinus, nommé Théagene, harangua la multitude, & fit un éloge pompeux de son Protée, & de la résolution où il étoit de mourir comme Hercule dans les flammes. Il l'éleva au-dessus de Diogene, d'Antisthene qui avoit fondé la secte Cynique, de Socrate; il le mit en parallele avec Jupiter; « Les « deux chef d'œuvres les plus » merveilleux, disoit-il, que » renferme l'univers, sont Jupiter Olympien & Protée. » Mais, l'un est l'ouvrage de » Phidias, & l'autre celui de » la nature. Hélas! ce digne » objet de notre vénération va

» passer du séjour des hommes » à celui des dieux, porté par » les flammes qui lui serviront » de char; & il nous laisse » orphelins. » En prononçant ces paroles, il s'agitoit jusqu'à se mettre en sueur, il versoit des larmes, il portoit la main à ses cheveux comme pour les arracher, prenant garde néanmoins de ne pas tirer trop fort. Les Cyniques, qui l'avoient accompagné, mirent fin à cette comédie, en emmenant leur Orateur, qu'ils environnoient & qu'ils s'efforçoient de consoler.

Ce n'étoit pas sans nécessité que Pérégrinus faisoit jouer ces ressorts. Bien des gens soupçonnoient le vrai motif de sa résolution désespérée, & le taxoient de vainegloire. On sçavoit qu'il n'étoit rien moins que brave, & que la mort destituée d'appareil & d'éclat lui avoit fait peur plus d'une fois. Lucien rapporte qu'en traversant avec lui dans un même vaisseau la mer Égée, il le vit, dans un mouvemenr de tempête qui commençoit à soulever les flots, oublier toute sa Philosophie, & se lamenter avec les femmes. Peu de jours avant sa mort, il eut un accès de fievre, causé vraisemblablement par son intempérance. Le Médecin qu'il manda, le trouva se roulant par terre, criant qu'il ne pouvoit supporter l'ardeur qui le dévoroit, & demandant de l'eau froide pour se rafraîchir. Après lui avoir ordonné ce qu'il jugeoit à propos, le médecin lui représenta que, puisqu'il souhaitoit si fort de mourir, c'étoit pour lui une bonne fortune que d'être conduit au tombeau par la fievre, sans recourir à un bûcher ni au feu. « La dif- » férence est grande, répondit » Pérégrinus. La mort dans » mon lit ne feroit pas égale- » ment glorieuse. »

De pareils traits le décéloient; & d'ailleurs, toute sa vie fut décrite & peinte des plus vives couleurs par un homme qui le connoissoit bien, & qui, dès que Théagene eut fini son discours, se hâta de le relever, & sans donner à l'auditoire le tems de se séparer, traça un tableau de Pérégrinus, qui n'étoit pas propre à lui attirer l'admiration. En effet, plusieurs de ceux qui étoient présens, demeurerent persuadés que ce faux Philosophe avoit bien raison de vouloir périr par le feu, qui est le supplice dû aux impies & aux parricides.

Cependant, Pérégrinus ne se déconcerta point; & comptant sur l'imbécillité du grand nombre, il se flatta que l'extraordinaire de sa mort emporteroit les applaudissemens qu'il se proposoit pour récompense. D'ailleurs, il n'étoit plus tout à fait le maître de s'en dédire, & les Cyniques, qui sans faire le même sacrifice que leur chef, prétendoient partager sa gloire, le poussoient en avant, & ils ne lui auroient pas permis de revenir sur ses pas

Il fit donc bonne contenance, & il ne s'occupa que de la pensée de donner du relief & de la pompe à l'exécution de ses engagemens. Il employa les derniers jours de vie qui lui restoient, à dresser pour toutes les principales villes de l'univers des avis, des leçons & des especes de testamens politiques & moraux, qu'il leur envoya par quelques uns de ses disciples à qui il faisoit prendre la qualité de Couriers du Royaume des morts.

Aux approches du jour fatal, il se présenta au milieu de l'assemblée à Olympie, & exposa dans une harangue les motifs de la résolution qu'il avoit prise. Après s'être peint lui même en beau, après avoir vanté les dangers qu'il avoit courus, les peines qu'il avoit souffertes pour l'avancement de la Philosophie, il conclut en disant qu'il vouloit couronner une vie toute d'or, par une fin qui en fût digne; qu'après avoir vécu comme Hercule, il prétendoit mourir comme Hercule, & comme lui se perdre dans les airs. « Je me propose, ajouta-» t-il, d'apprendre aux hom-» mes par mon exemple de » quelle maniere ils doivent » mépriser la mort. Ainsi, au » lieu qu'Hercule n'a eu pour » témoin de sa mort que le » seul Philoctete, il faut que » tous les hommes soient té-» moins de la mienne. »

Lucien conjecture avec beaucoup de probabilité, que le plan de Pérégrinus étoit d'obtenir la gloire d'une mort volontaire sans passer jusqu'à l'effet. Il espéroit que sa constance admirée inspireroit à ses auditeurs le désir de le retenir de force, & de mettre obstacle à son dessein. Il y eut véritablement quelques dupes, qui, versant des larmes, lui crierent: *Conservez-vous pour le bonheur de la Grece.* Mais, d'autres plus résolus & moins aisés à éblouir, pousserent des cris tout contraires. *Qu'il exécute*, disoient ils, *ce qu'il a promis.* Pérégrinus fut consterné. La pâleur, qui paroissoit dès auparavant sur son visage, augmenta considérablement. Il trembla de tout le corps; & ne pouvant achever son discours, il prit le parti de se retirer. Une multitude immense le reconduisit, spectacle doux pour sa vanité. Il reprit ses esprits & son assurance; & il regardoit avec complaisance cette foule dont il étoit suivi, ne faisant pas réflexion que les criminels que l'on mene au supplice, sont encore mieux accompagnés.

Enfin, la célébrité des jeux étant achevée, Pérégrinus annonça pour la nuit suivante la consommation de son œuvre. On avoit préparé d'avance le bûcher, & arrangé dans un fossé creux de six pieds une pile de bois le plus sec & le plus aisément inflammable, bordée de broussailles & de sarmens. Pérégrinus attendit pour paroître que la lune fût levée. Car, il

vouloit que cet astre éclairât un si beau spectacle, & en fût témoin. Il s'avança alors escorté de ses fideles Cyniques, portant un flambeau à la main, lui & toute sa suite. Arrivés près du bûcher, Pérégrinus, s'arrêta vis-à-vis, & ses compagnons y mirent le feu de tous les côtés. La flamme s'étant tout d'un coup élevée, Pérégrinus quitta son manteau, sa besace, & ce bâton rival de la massue d'Hercule, & il parut en chemise fort sale. Il prit de l'encens de l'un de ses ministres, & tourné vers le midi, [car cette circonstance étoit du cérémonial] il jetta l'encens sur le feu. Ensuite, il dit ce peu de mots: *Génies de mon pere & de ma mere, recevez-moi favorablement.* On s'étonna qu'il invoquât le Génie de son pere, à qui il avoit ôté la vie. Peut-être son intention étoit-elle de protester contre les bruits qui couroient sur ce sujet à sa honte. Quoi qu'il en soit, après cette courte invocation, il sauta au milieu des flammes; & on le perdit de vue dans le moment.

Lucien, qui étoit présent, trouva dans cette scene tragi-comique belle matiere à exercer son talent pour la plaisanterie; & par ses propos malins, il irrita tellement les Cyniques, qu'il les vit près de lever le bâton sur lui. Il se retira, & chemin faisant il rencontra grand nombre de curieux, qui venoient trop tard après la chose. Fatigué de leurs interrogations, il s'en vengea en embellissant son récit de merveilles de son invention, & en faisant partir un vautour du milieu des flammes. On l'écouta avidement, & il eut le plaisir de voir son mensonge faire fortune. A quelque distance, il trouva un vieillard à barbe vénérable, qui d'un ton d'enthousiaste racontoit à une multitude attroupée, qu'il avoit vu un vautour partir du bûcher & s'élever dans les airs.

Telle fut la fin de l'insensé Pérégrinus, homme, qui jamais, dit Lucien, ne s'étoit proposé le vrai pour but, qui avoit toujours rapporté ses actions & ses paroles à la vaine gloire & aux applaudissemens du vulgaire; possédé de cette aveugle manie jusqu'à se jetter dans les flammes pour se procurer des louanges, de la jouissance desquelles il se privoit par l'action même dont elles devoient être la récompense.

PÉRENNA [ANNA]. *Voyez* Anna Pérenna.

PÉRENNIS, *Perennis*, (*a*) appellé par les Grecs Pérennius, Περέννιος, flatteur intéressé & ambitieux, qui voulut élever sa fortune sur la ruine des vrais amis que Marc-Aurele avoit laissés à son fils Commode. Ce favori, né en Italie, & s'é-

(*a*) Herodian. p. 19. *& seq.* Dio. Cass. p. 821. Crév. Hist. des Emp. T. IV. p. 480. *& suiv.*

tant acquis quelque réputation dans le ſervice, avoit été fait par Commode préfet du Prétoire, & donné pour collegue à Tarruntius Paternus, qui tenoit la même charge par le choix de Marc-Aurele. Le nouveau préfet du Prétoire s'étudia à flatter la pente violente qu'il connoiſſoit au jeune Prince pour le plaiſir; il le débaraſſoit du ſoin faſtidieux des affaires; il ſe chargeoit de tout le poids du gouvernement. Il gagna ainſi la confiance de Commode; & ſans perdre de tems, il travailla tout de ſuite à lui rendre ſuſpecte & odieuſe la ſévérité des anciens Miniſtres, qui l'exhortoient ſans ceſſe à prendre par lui même connoiſſance de ſes affaires, & à s'occuper de ſoins dignes d'un Empereur. Il réuſſit ſans peine auprès d'un Prince facile & pareſſeux; bien-tôt lui ſeul eut du crédit; & l'on s'apperçut que ſon plan alloit juſqu'à faire périr ceux à qui il avoit ôté l'amitié du Prince; & qu'auſſi avide de richeſſes que de pouvoir & d'honneurs, il ſe propoſoit, en les ſoumettant à des condamnations injuſtes, de profiter de leurs dépouilles.

Toute la vieille Cour fut allarmée; & Lucille, ſœur de Commode, vint joindre des piques & des intrigues de femme au mécontentement général contre le mauvais gouvernement. En un mot, il ſe forma un complot, qui ne réuſſit pas. Pérennis, aux vues duquel cet évenement étoit ſi favorable, ſe chargea avec joie d'informer de la conjuration. Les chefs furent tout d'un coup découverts & condamnés. Tarruntius Paternus ſe trouva de ce nombre.

Pérennis, reſté ſeul préfet du Prétoire par la mort de Tarruntius Paternus, & ayant affaire à un Prince qui craignoit le travail, & ne reſpiroit que le plaiſir, réuniſſoit en lui ſeul toute l'autorité du gouvernement, & il le fit dégénérer en une horrible tyrannie. Il renverſa toutes les loix; il ſe défit de tous ceux qui lui portoient ombrage, tuant les uns, exilant les autres, & s'appropriant la dépouille de tous. Aucun ordre, aucune condition n'étoit à l'abri de ſa cruelle avarice. Non ſeulement les Sénateurs, mais les riches provinciaux, les femmes mêmes dont l'opulence tentoit ſon avidité, périſſoient ſous de fauſſes accuſations; &, ce qui paroîtroit incroyable, ſi la tyrannie connoiſſoit des bornes, les perſonnes contre leſquelles on ne pouvoit rien imaginer qui les rendît coupables, on les perſécutoit comme ayant eu la volonté de nommer Commode leur héritier, & lui faiſant attendre trop long tems leur ſucceſſion. Sur-tout Pérennis s'attachoit à exterminer les anciens amis de Marc-Aurele, ou du moins à les éloigner de la Cour.

Commode, ainſi privé par ſon perfide Miniſtre de ſes bons & fideles ſerviteurs, de tous

ceux qui étoient capables d'une sincere affection pour lui, devenoit une proie sans défense; & Pérennis, dont l'ambition aspiroit au Trône, croyoit n'avoir plus qu'un pas à faire pour y monter. Pendant qu'il disposoit de tout dans Rome avec un pouvoir absolu, qu'il s'y faisoit des créatures par ses largesses, qu'il y réduisoit au silence par la terreur tous ceux qu'il ne pouvoit gagner, il avoit revêtu son fils, encore très-jeune, du commandement des armées d'Illyrie; & il comptoit qu'après qu'il auroit ôté la vie à Commode, ce qui lui paroissoit fort aisé, les troupes commandées par son fils l'établiroient en pleine & solide possession de la souveraine puissance.

Ses desseins criminels furent découverts. Commode, quoique troublé, feignit d'abord de n'en rien croire. Mais, il lui étoit resté quelques nuages dans l'esprit. Les ennemis de Pérennis s'en apperçurent, & vinrent à l'appui. Il en avoit beaucoup. Orgueilleux & insolent, comme le font d'ordinaire les favoris, il s'étoit rendu odieux à toute la Cour. Le Prince, ébranlé par les discours qui retentissoient de toutes parts à ses oreilles, reçut dans le même tems des preuves palpables & sensibles de l'infidélité du préfet du Prétoire. Quelques soldats de l'armée d'Illyrie s'étant échappés du camp, lui apporterent des monnoies frappées par l'ordre du fils de Pérennis avec l'empreinte de son visage & de son nom.

C'en étoit sans doute assez pour le perdre. Une députation militaire, envoyée contre lui, acheva sa ruine. Quinze cens soldats arriverent à Rome, chargés par l'armée de la grande Brétagne, dont ils faisoient partie, de se plaindre de la tyrannie que Pérennis exerçoit sur les troupes, de l'accuser d'intrigues tramées par lui pour faire son fils Empereur, & en conséquence de demander son supplice & sa mort. Commode ouvrit enfin les yeux. Pérennis fut déclaré ennemi public, & livré aux soldats, qui l'outragerent en mille façons & le mirent en pieces. Sa femme, sa sœur, ses deux fils, dont l'un commandoit l'armée d'Illyrie, & l'autre y avoit un emploi important, suivirent son malheureux sort; & cette maison, un peu auparavant si puissante, fut détruite en un instant, sans qu'il en restât de vestige. Pérennis ne peut pas avoir été plus de trois ans préfet du Prétoire.

Dans ce que nous avons rapporté de sa conduite, nous avons préféré l'autorité d'Hérodien suivi de Lampride à celle de Dion Cassius. Ce dernier, comble d'éloges le favori, que les autres peignent avec de si noires couleurs. Il ne lui reproche que d'avoir causé le désastre de Tarruntius Paternus son collegue pour demeurer seul en possession de la charge de préfet du Prétoire. Du reste, il le

loue

loue comme un Ministre désintéressé & incorruptible, comme n'ayant jamais rien fait pour ses intérêts, comme s'étant rendu le soutien de son Prince & de l'État, & il blâme Commode de l'avoir lâchement abandonné aux clameurs séditieuses des soldats. Il est pourtant difficile de supposer qu'Hérodien ait inventé les faits qu'il allegue, & Dion Cassius pourroit avoir eu quelque raison particuliere de flatter la mémoire de Pérennis. Quoi qu'il en soit du motif, son témoignage n'a point paru à M. de Tillemont, qui le suit pourtant volontiers, devoir ici emporter la balance.

PERES CONSCRITS, *Patres Conscripti*. *Voyez* Conscrits [Peres]

PERFICA, *Perfica*, (a) Déesse qui rendoit les plaisirs parfaits. Les anciens n'ont point eu de divinité qui fît plus mal ses fonctions. Où est le plaisir entierement pur & parfait? Rien n'est plus vrai, ni n'a été dit d'une maniere plus touchante, que la plainte de Lucrece sur la petite poinie d'amertume qui se mêle à tous nos plaisirs :

Adeo de fonte leporum
Surgit amari aliquid, mediisque in floribus angit.

PERGAMA, (b) nom de la citadelle de Troye. Elle étoit située dans le lieu le plus élevé de la ville. C'est de-là que les lieux élevés ont été appellés du nom de *Pergama*.

Comme les Poëtes sont dans l'usage de prendre la partie pour le tout, Virgile se sert souvent du nom de *Pergama* pour signifier la ville de Troye.

PERGAME, *Pergamus*, *Pergamum*, (c) Πέργαμον, ville de l'Asie mineure, dans l'Éolide. Pline dit que c'étoit la plus célebre & la plus considérable des villes de l'Asie mineure. Il ajoute que le Sélinus couloit au travers de Pergame, & que le Cétius, sorti du mont Pindase, passoit devant la ville. Selon Strabon, c'étoit le Caïcus qui arrosoit Pergame. Mais, l'assertion de Pline paroît mieux fondée; & c'est à l'opinion de ce Géographe que M. d'Anville paroît s'en être rapporté dans sa carte de l'Asie mineure.

Selon Pausanias, Pergame prit son nom de Pergamus, le dernier des trois fils que Pyrrhus avoit eus d'Andromaque.

(a) Antiq expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 409.

(b) Virg. Æneid. L. I. v. 470, 655. L. II. v. 177. & Alib. Passim. Ovid. Metam. L. XII. c. 14.

(c) Plin. T. I. p. 283, 690. Strab. p. 609, 615, 623 & seq. Pauf. pag. 8, 13, 19. Ptolem. L. V c. 2. Corn. Nep. in Annib. c. 10, 11. Tit. Liv. L. XXIX. c. 11. L. XXXI. c. 46. L. XXXV. c. 13. L. XXXVII. c. 18. & seq. L. XLII. c. 18. Plut. T. I. p. 493, 943 Just. L. XIII. c. 2. Cæs. de Bell. Civil. L. III. p 609, 679. Apocal. c. 2. v. 12. & seq. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 10, 11. Hist. Rom. T. IV. p 292. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. T. VI. p. 182. T. IX. p. 398, 404. T. XII. p. 404. & suiv.

» L'avantage que les Pergaméniens remporterent sur les » Gaulois, dit le même Pausanias, est attesté par des dépouilles qu'ils conservent en» core, & par un ancien ta» bleau qui représente leur » combat. Quant au païs qu'ils » habitent, c'est le même que » l'on appelloit autrefois la » Teuthranie, & qu'ils disent » avoir été consacré aux dieux » Cabires. Pour eux, ils se » vantent d'être descendus de » ces Arcadiens qui passerent » en Asie avec Téléphus. Peut» être ont-ils eu d'autres guer» res que la renommée ne nous » a point apprises; mais au » moins, sont-ils connus par » trois exploits dignes de mé» moire; le premier, d'avoir » conquis l'Empire de la basse » Asie; le second, d'avoir chas» sé les Gaulois d'un païs où » ils s'étoient cantonnés; & le » troisieme d'avoir osé combat» tre sous la conduite de Té» léphus contre les troupes » d'Agamemnon, lorsque les » Grecs s'égarerent en allant » à Troye, & que prenant les » terres des Mysiens pour un » païs ennemi ils voulurent les » ravager. »

Il n'est pas douteux que Pergame n'ait été pendant plusieurs siecles également considérable, & par le nombre des habitans, & par la magnificence des ouvrages publics qui la décoroient. Elle fut en partie redevable de sa grandeur à Lysimachus, qui s'en rendit le maître après la célebre victoire que ses alliés & lui remporterent sur Antigonus, le plus puissant des Capitaines d'Alexandre le Grand. La situation de cette place étoit extrêmement avantageuse, & le vainqueur la fortifia de nouveau, & cela dans la vue d'y renfermer les immenses richesses qu'il avoit accumulées.

Philétere faisoit alors une figure très-distinguée à la cour de Lysimachus. Sa fidélité & sa rare prudence lui avoient mérité les bonnes graces de ce Prince, qui lui confia la garde de ses trésors & le Gouvernement de Pergame. Tous les anciens le regardent comme le fondateur de la Monarchie depuis si connue sous ce nom dans l'Histoire Romaine. L'obscurité de sa naissance ne lui promettoit pas un si haut degré d'élévation.

Après avoir gouverné pendant vingt-ans cette petite souveraineté, il la laissa à Eumene I. son neveu. Celui-ci augmenta sa principauté de quelques villes, qu'il prit sur les Rois de Syrie, ayant vaincu dans un combat Antiochus fils de Séleucus. Il regna vingt-deux ans.

Attale I, son cousin germain, lui succéda. Il prit le titre de Roi après avoir vaincu les Galates, & le transmit à sa postérité, qui en jouit jusques à la troisieme génération. Il aida les Romains dans la guerre contre Philippe. Il mourut après avoir

regné quarante-trois ans, & laissa quatre fils.

Eumene II, son aîné, lui succéda. Ce fut lui qui fonda la fameuse Bibliotheque de Pergame; il regna trente-neuf ans, & laissa la couronne à son frere Attale sous la qualité de tuteur d'un fils qu'il avoit eu de Stratonice, sœur d'Ariarathe roi de Cappadoce. Les Romains augmenterent considérablement ses États, après la victoire qu'ils remporterent sur Antiochus le Grand.

Attale II épousa Stratonice veuve de son frere, & prit grand soin de son neveu, à qui il laissa la couronne, après l'avoir portée vingt-un ans.

Attale III, surnommé Philométor, se distingua par ses cruautés & son extravagance. Il mourut après un regne de cinq ans, & laissa les Romains héritiers de ses richesses & de son Royaume.

Aristonic, qui prétendoit devoir y succéder, voulut défendre ses droits contre les Romains. Après une guerre de quatre ans, le royaume de Pergame fut réduit en province Romaine. Ce Royaume, selon le témoignage de Syncelle, avoit duré l'espace de cent cinquante-quatre ans; calcul qui ne differe point de celui de Strabon.

C'est à Pergame qu'on inventa l'usage du parchemin. Pline, sur le témoignagne de Varron, donne à cette ville la gloire de l'invention d'une chose qui assure une sorte d'immortalité aux hommes. Claude Galien, fameux Médecin, & grand Philosophe, étoit de Pergame, ainsi que le Rhéteur Apollodore, précepteur d'Auguste; & Denys surnommé Atticus.

On assure qu'Auguste traita si favorablement Pergame, qu'il permit à cette ville de lui dédier un Temple à lui & à la ville de Rome.

On lit dans l'Apocalypse: « Écrivez à l'Ange ou à l'Évêque de l'Église de Pergame. » Voici ce que dit celui qui a » en sa bouche l'épée à deux » tranchans, & bien affilée. Je » sçais quelles sont vos œuvres, » & que vous habitez où est le » trône de Satan, que vous » avez conservé mon nom, & » n'avez point renoncé ma foi, » lorsqu'Antipas mon témoin » fidele a souffert la mort parmi vous où Satan habite. » Mais, j'ai quelque chose à » vous reprocher; c'est que » vous avez parmi vous des » gens qui tiennent la doctrine » de Balaam, lequel enseignoit » à Balac à jetter des pierres » d'achoppement devant les en» fans d'Israël, pour leur faire » manger ce qui avoit été offert » aux Idoles, & les faire tom» ber dans la fornication. C'est » ainsi que vous en avez aussi » parmi vous qui tiennent la » doctrine des Nicolaïtes, ce » que je hais. Faites pareille» ment pénitence, sinon j'irai » bientôt à vous, & je combat-

» trai contre eux avec l'épée » de ma bouche. »

Quelques uns ont cru que l'Ange de Pergame, dont il est parlé ici, étoit Saint Carpe, qui fut martyrisé à Pergame, comme nous l'apprenons d'Eusebe. Mais, il ne nous apprend pas qu'il fut alors Évêque de cette Église. Le Martyrologe romain le fait Évêque de Thyatire. D'ailleurs, Saint Carpe est mort sous l'empire de Dece. Ainsi, il n'est pas croyable que ce soit lui qui ait été Évêque de Pergame sous Dioclétien.

Pergame devint depuis ce tems-là le siege d'un Évêché, qui étoit d'abord suffragant de Smyrne, & eut dans la suite le titre de Métropole.

La ville de Pergame est encore connue aujourd'huy par les Turcs & par les Grecs, sous le nom de Pergamo. Elle est à trente-quatre milles de Smyrne, & vingt de Thyatire, assise au pied d'une montagne qu'elle a au nord, dans une belle plaine fertile en grains. Dans le quartier Oriental de la ville, on voit les ruines d'un Palais; c'étoit peut-être la demeure des Rois du païs. De toutes les colomnes qui embellissoient cet édifice, il n'en reste que cinq belles de marbre poli, hautes de vingt-un pieds, & l'on en voit encore quelques unes de l'autre côté de la rue. Vers la pointe méridionale de la ville, il y a aux deux côtés du grand chemin deux petites collines artificielles, sur lesquelles étoient deux petits forts, pour garder l'entrée de la ville, & au levant il y en avoit deux autres semblables. On voit près de-là un grand vase de marbre de vingt-un pieds de tour, gravé d'un bas-relief d'hommes à cheval, fort bien travaillé. Le long de la montagne vers le sud-ouest, se voient les ruines d'un aquéduc, qui a encore six arcades sur un ruisseau, & au midi de ces arcades il y en a six autres, avec de grandes voutes, que les Turcs appellent *Kisserai*. Delà, en tirant encore plus vers le Sud, on trouve les ruines d'un théâtre, sur le penchant de la colline, d'où la vue est très-belle sur la plaine. Parmi les débris de marbre, on trouve une belle inscription ancienne, consacrée par le Sénat & par le peuple de Pergame, à l'honneur de Catius Antius Aulus Julius Quadratus, qui avoit été deux fois Consul & Proconsul d'Asie, outre plusieurs charges & emplois qu'il avoit eus dans diverses provinces particulieres, comme en Crete & en Chypre, Éparque de Syrie, sous l'empereur Trajan, & grand bienfaiteur de Pergame, comme le porte l'inscription.

Les Chrétiens de Pergame sont aujourd'huy dans un pauvre état. Leur Église Cathédrale de Saint-Jean est à l'Orient, mais entierement ruinée. Elle a cinquante-six pas de longueur, sur trente-deux de largeur. Les Turcs ont pris les

pieces des colomnes de la nef pour mettre sur leurs tombeaux. Le corps du bâtiment n'étoit que de briques. La ville est peuplée de deux ou trois mille Turcs, & il n'y a que douze ou quinze misérables familles de chrétiens Grecs qui cultivent la terre. Il leur reste une église dédiée à Saint Théodore, Évêque de Smyrne, sous le Diocese de laquelle ils sont compris.

PERGAME, *Pergamus*, *Pergamum*, (*a*) Πέργαμον, ville située dans l'isle de Crete. On lit, dans Velleius Paterculus, qu'Agamemnon ayant été jetté dans cette isle par la tempête, y fonda trois villes, Mycenes, Tégée & Pergame; cette derniere en mémoire de sa victoire. Virgile cependant attribue la fondation de cette ville à Énée, à qui il fait dire : « A peine eûmes-nous pris terre, que je » commençai à former une ha- » bitation, & à élever les murs » d'une ville, à laquelle je » donnai le nom de Pergame, » pour la rendre plus agréable » à ses habitans. Je les exhortai » à aimer cette nouvelle de- » meure & à s'y fortifier. »

Plutraque dit, après Aristoxene, que les habitans de l'isle de Crete montroient le tombeau de Lycurgue dans le territoire de Pergame, près du grand chemin. Cette ville, selon Servius, étoit située près de Cydonie; mais, étoit-elle à la droite ou à la gauche? Scylax, dans son Périple, semble lever la difficulté, en plaçant au septentrion du territoire de Pergame le temple de Diane, appellé *Dictymnaeum*, que Strabon met près de Cydonie.

PERGAME, *Pergamus*, *Pergamum*, (*b*) Πέργαμον, ville de Thrace dans les terres. Ptolémée la place entre Topiris & Trajanopolis. Elle porte aujourd'huy le même nom, car elle s'appelle Pergamar.

PERGAME, *Pergamus*, *Pergamum*, (*c*) Πέργαμον, ville de l'Asie mineure, dans la Lydie, selon Xénophon. Un des Éditeurs de cet Historien Grec remarque à la marge, que cette ville devroit plutôt être placée dans la Mysie; c'est-à-dire, qu'il l'entend de la célebre Pergame, que nous avons placée dans l'Éolide.

PERGAME, *Pergamus*, (*d*) Πέργαμος, nom d'un mur au païs des Pieres. *Voyez* Pieres.

PERGAMÉE, *Pergamea*, ville de Crete, selon Virgile. D'autres disent Pergame. *Voyez* Pergame.

PERGAMENA CIVITAS; la ville de Pergame. *Voyez* Pergame.

PERGAMÉNIENS, *Pergameni*, les habitans de Pergame. *Voyez* Pergame ville d'Éolide.

(*a*) Vellei. Patercul. L. I. c. 1. Virg. Æneid. L. III. v. 130. & *seq.* Plut. T. I. p. 59. Strab. p. 479. Plin. T. I. p. 209.

(*b*) Ptolem. L. III. c. 11.

(*c*) Xenoph. p. 425.

(*d*) Herod. L. VII. c. 112.

PERGAMIE, *Pergamia*, (*a*) Περγαμία, nom que Plutarque donne au territoire de la ville de Pergame, dans l'isle de Crete. *Voyez* Pergame.

PERGAMUS, *Pergamus*, (*b*) Πέργαμος, fils de Pyrrhus & d'Andromaque, alla chercher fortune en Asie; & s'étant arrêté dans la Teuthranie où regnoit Arius, il tua ce Prince dans un combat singulier, se mit à sa place, & donna son nom à une ville où l'on voyoit encore du tems de Pausanias le monument héroïque d'Andromaque, qui l'avoit suivi en Teuthranie.

PERGASUS, *Pergasus*, (*c*) Πέργασος, fut pere de Déicoon, qui tomba sous les coups d'Agamemnon.

PERGE, *Perga*, *Perge*, (*d*) Πέργη, ville de l'Asie mineure dans la Pamphylie. Strabon, Ptolémée & Pline mettent cette ville dans les terres; & Pomponius Méla la place entre les fleuves Œstros & Cataractes. Ce dernier nous apprend qu'il y avoit un temple de Diane Pergée, ainsi appellée du nom de cette ville. Ce temple, selon Strabon, étoit situé sur une hauteur voisine de la ville. Ortelius dit, sur le témoignage de Sophien, qu'on la nomme présentement Pirgi.

Il est fait mention de Perge dans les actes des Apôtres. Comme elle n'étoit pas maritime, il faut, ou que Saint Paul ait remonté le fleuve Œstros, ou Cestros pour y arriver, ou qu'il y soit arrivé par terre.

La ville de Perge est renommée par la naissance d'Apollonius, surnommé le grand Géometre, auquel Cardan donne le septieme rang parmi les esprits les plus subtils. Il vivoit sous la cent trente-quatrieme Olympiade, vers l'an 244 avant Jesus-Christ, & au commencement du regne de Ptolémée Evergete, roi d'Égypte. Cette ville étoit Episcopale. On trouve dans le concile de Nicée tenu l'an de Jesus-Christ 325, la souscription de Callinicus *Pergensis*, & Berenianus assista à celui d'Ephese de l'an 431.

Il nous reste une médaille de l'empereur Nerva, sur laquelle on lit entre autres choses DIANA PERG, c'est-à-dire, *Diana Pergæa*, Diane Pergée.

Cicéron assure que le temple de Diane de Perge étoit remarquable par son antiquité & par sa sainteté, & que malgré cela il fut pillé par Verrès.

PERGÉE, *Pergæa*, Περγαῖα, surnom donné à Diane, à cause du culte qu'on lui rendoit à Perge. *Voyez* Perge.

PERGÉENS, *Pergenses*, les habitans de la ville de Perge. *Voyez* Perge.

(*a*) Plut. T. I. p. 59.
(*b*) Pauf. p. 19.
(*c*) Homer. Iliad. L. V. v. 535.
(*d*) Strab. p. 667. Ptolem L. V. c. 5. Plin. T. I. p. 271. Pompon. Mel. p. 72. Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 37. Cicer. in Verr. L. I. c. 54. Actu. Apost. c. 13. v. 14.

PERGUS, *Pergus*, (a) lac de Sicile, situé à cinq milles de la ville d'Enna, du côté du midi. Les Poëtes disent que ce fut près de ce lac que Pluton enleva Proserpine. Comme les anciens avoient beaucoup de vénération pour le lac Pergus, on croit que c'est de ce lac que Claudien entend parler dans ces vers :

...... Admittit in altum
Cernenteis oculos; & latè pervius humor
Ducit inoffensos liquido sub gurgite visus;
Imaque perspicui prodit secreta profundi.

Ce lac a quatre milles de circuit ; & au lieu qu'il se trouvoit autrefois au milieu d'une forêt, aujourd'huy ses bords sont plantés de vignes. On n'y voit point de poissons ; mais, on y pourroit pêcher une quantité prodigieuse de couleuvres.

On appelle aujourd'huy ce lac Coridan, ou, selon d'autres, le lac de Castro Joanni.

ΠΕΡΙΑΚΤΟΙ, (b) machines théatrales. Les Grecs appelloient ainsi des machines qui se tournoient en un moment, & montroient une face de peinture conforme au sujet que l'on jouoit. C'étoit du haut de ces machines que les Dieux parloient.

PÉRIANDRE, *Periander*, (c) Περίανδρος, fils de Cypsele I. tyran de Corinthe, succéda à son pere dans la souveraineté de son païs. Selon d'autres, il changea lui même le premier le gouvernement de Corinthe. Parvenu à ce haut degré de puissance, Périandre écrivit une lettre circulaire à tous les Sages, pour les inviter à venir passer quelque tems chez lui, comme ils avoient été l'année précédente à Sardes chez Crésus. Les Princes alors se croyoient fort honorés de recevoir chez eux de tels hôtes. Plutarque décrit le repas qu'il leur donna, dont il fait remarquer que l'honnête simplicité, proportionnée au goût & au caractere des Conviés, lui fit plus d'honneur, que n'auroit pu faire la plus grande magnificence. Les propos de table étoient tantôt graves & sérieux, tantôt gais & enjoués. *Quel est*, proposa quelqu'un, *le gouvernement populaire le plus parfait? Celui*, répondit Solon, *où une injure faite à un particulier intéresse tous les citoyens.* Bias : *où la loi tient lieu de Tyran.* Thalès, *où les habitans ne sont ni trop riches ni trop pauvres.* Anacharsis : *où la vertu est en honneur, & le vice abhorré.* Pit-

(a) Ovid. Metam. L. V. c. 11.
(b) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf Tom. III. p. 244
(c) Diog. Laërt. p. 65. *& seq.* Suid. T. II. p. 487. Plut. T. I. p. 80, 84. Herod. L. I. c. 20. *& seq.* L. III. c. 48. *& seq.* Pauf. p. 137, 655. Roll. Hist Anc T. II. p. 14, 76. *& suiv.* Mém de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr T. VII. p. 170, 171, 172, 370, 372. T XIV. p. 363. *& suiv.* T. XXI. p. 231. *& suiv.*

tacus; *où les dignités ne sont accordées qu'aux gens de bien*, & *jamais aux méchans*. Cléobule : *où les citoyens craignent plus le blâme, que la loi*. Chilon : *où les loix sont écoutées & ont du crédit, non les Orateurs*. Sur tous ces avis, Périandre conclut que le gouvernement populaire le plus parfait seroit celui qui approcheroit le plus de l'Aristocratique, où l'autorité est entre les mains d'un petit nombre de gens de bien.

Il fut assez doux au commencement de son regne, mais il devint ensuite très-cruel. Il écrivit à un autre Tyran, pour sçavoir comment il devoit se conduire. Celui-ci, pour toute réponse, mena le courier dans une piece de bled, & en s'y promenant abattit avec sa canne tous les épis qui étoient plus élevés que les autres. Périandre comprit sans peine le sens de cette espece d'énigme, qui l'avertissoit de se défaire des citoyens les plus puissans de Corinthe pour mettre sa vie en sûreté. Mais, si l'on en croit Plutarque, il ne put goûter un avis si cruel.

Il avoit voué aux Dieux une statue d'or, s'il remportoit la victoire aux jeux Olympiques. Pour s'acquiter de son vœu, il dépouilla les dames de Corinthe de tous leurs ornemens, de tous leurs bijoux, & de tout ce qu'elles avoient de plus précieux. Voilà une belle maniere d'honorer les Dieux !

Entre autres bonnes actions qu'on attribue à Périandre, il réconcilia les Athéniens avec ceux de Mitylene. Ce Tyran aimoit la paix; & pour en jouir plus sûrement, il se rendit formidable à ses voisins, en faisant construire & équiper un grand nombre de vaisseaux, qui lui acquirent l'empire de la mer. Il fit mourir des matelots Corinthiens, qui avoient jetté Orion dans la mer à son retour de Sicile, pour avoir ses richesses. Mais, s'il se distingua par ce trait de justice, il s'abandonna à plusieurs crimes énormes; car, il commit un inceste avec sa propre mere, tua sa femme Mélisse, fille de Proclès, roi d'Epidaure & de Samos, porté à cette violence par les faux rapports de ses Concubines. Leur calomnie ayant ensuite été découverte, il les fit brûler; & ne pouvant souffrir les regrets de Lycophron, son second fils, sur la mort de sa mere, il l'envoya en exil dans l'isle de Corcyre. Mais sur la fin de ses jours, il fit proposer à Lycophron de venir regner à Corinthe en sa place, ce qu'il accepta. Cet article de leur réconciliation fut funeste à Lycophron; car, les habitans de l'isle, pour se défendre de la domination de Périandre, qui devoit regner chez eux en la place de son fils, tuerent ce jeune Prince. Son pere conçut une si grande douleur de sa mort, qu'après avoir puni par de cruels supplices ceux qu'il en croyoit les auteurs, il donna ordre de me-

ner trois cens de leurs petits-enfans à Sardis pour les faire eunuques. Les Samiens, ayant appris cet ordre sanglant, enleverent ces innocens & les sauverent de la colere de Périandre, qui en mourut de chagrin & de dépit.

On voit que Périandre étoit un de ces hommes ambitieux qui, après avoir joui long-tems de tous les avantages que peut procurer la tyrannie, ont été accablés de malheurs & de chagrins dans leur vieillesse. Meurtrier de sa femme, objet d'horreur pour ses propres enfans, détesté de tous ses sujets, il se vit sans appui sur la fin de sa vie, & il eut le chagrin en mourant de voir tomber avec lui sa puissance & la famille des Cypsélides. Voilà à quoi aboutirent les inquiétudes & les allarmes continuelles que lui causa la crainte de perdre ses États; voilà quel fut le fruit des meurtres & des violences de toute espece qu'il commit par le conseil de Thrasybule tyran de Milet.

Il vécut en tout quatre-vingts ans, & en regna quarante. Mais, à quel tems précis rapporter les quarante années de la tyrannie de Périandre? C'est ce qui n'est pas sans difficulté, quoique les Chronologistes modernes les plus célebres, à commencer par Scaliger, & à finir par Newton, s'accordent à placer la mort de ce tyran à la fin de la XLVIII.e Olympiade, autrement en l'an 585 avant l'Ere Chrétienne. Ce sentiment est à peu près celui d'Eusebe & de Diogene Laërce. Eusebe rapporte l'époque de Périandre au commencement de la XXXVIII.e Olympiade, c'est l'an 628 avant l'Ere Chrétienne; & Diogene Laërce dit aussi que Périandre florissoit à la même Olympiade XXXVIII.e Mais, suivant M. de la Nauze qui se fonde sur l'autorité d'auteurs beaucoup plus anciens que ceux que nous venons de citer, loin que l'on doive rapporter la mort de ce tyran à la fin de la XLVIII.e Olympiade, il faut la placer environ la LVIII.e Olympiade; ce qui fait une différence de dix Olympiades ou d'environ quarante ans. Ainsi, comme Périandre a regné précisément quarante ans, il sembleroit que les Chronologistes postérieurs ont placé la mort de ce Prince vers le tems même où les auteurs de la premiere antiquité avoient mis le commencement de son regne. A ce compte, Cypséle sera mort, & Périandre aura commencé à régner en l'an 585, à la fin de la XLVIII.e Olympiade, & voilà pourquoi l'Olympiade suivante, autrement l'Olympiade XLIX.e fut celle où les jeux Isthmiens, interrompus sous la tyrannie de Cypsele, recommencerent à être célébrés par les Corinthiens.

Les cruautés de Périandre n'empêcherent pas qu'il ne passât pour un des plus sages hommes de la Grece. Ses maximes étoient de ne jamais laisser

échapper son secret, de garder sa parole, & cependant de ne point faire scrupule de la rompre, lorsque ce qu'on a promis est contraire à ses intérêts; d'avoir soin non seulement de punir les crimes, mais encore de prévenir les mauvaises intentions de ceux qui les veulent commettre, &c. Mais, il y en a, tels que Sotion, Héraclide & Pamphila, qui distinguent le tyran de Corinthe de Périandre l'un des sept Sages. Ce dernier avoit écrit en vers Élégiaques ses préceptes de religion, de morale & de politique; & quoique les vers d'Homere, qui, selon Athénée, négligeoit la mesure en faveur du chant, soient au jugement du même auteur, moins réguliers que ceux de Périandre & des autres Sages, nous croyons qu'en perdant leurs écrits, nous avons infiniment plus perdu du côté de la morale, que du côté de la Poësie.

Nous devons remarquer que Périandre, fils de Cypsele, est appellé tyran des Ambraciens par Aristote & par Maxime de Tyr. Aristote dit que le peuple, ayant chassé Périandre, recouvra son ancienne liberté.

PÉRIARQUE, *Periarchus*, (a) Περίαρχος, capitaine Lacédémonien. L'an 395 avant Jesus-Christ, se trouvant à la tête de quatre-vingt-cinq vaisseaux, il marcha à la rencontre de la flotte des Perses, près de Cnide; & dès qu'il l'apperçut, il fit force de voile pour tomber sur elle, & ce premier choc lui donna d'abord de l'avantage. Mais, comme les galeres du Roi s'avancerent en grand nombre pour lui résister, ses alliés chercherent bientôt leur sûreté en s'approchant du rivage. Pour lui, jugeant qu'il ne convenoit pas à un Spartiate de reculer, il continua de combattre avec une valeur extraordinaire, & après avoir fait périr un grand nombre d'ennemis, il fut tué en soutenant le nom & la gloire de sa patrie. Conon poursuivit jusqu'au rivage les vaisseaux qui y cherchoient un asyle & en prit cinquante. La plupart de ceux qui étoient dedans, se jetterent dans la mer, pour gagner le bord à la nage; & là même on en prit jusqu'à cinq cens. Le reste de la flotte se sauva dans le port de Cnide.

Nous devons observer que ce Périarque, dont le nom se lit ainsi dans Diodore de Sicile, est le même que d'autres nomment Pisandre. *Voyez* Pisandre.

PÉRIBASIE, *Peribasia*, (b) un des surnoms que l'antiquité avoit attribués à Vénus.

PÉRIBŒE, *Peribœa*, (c) Περίβοια, fille d'Alcathoüs, roi de Mégare, devint femme de

(a) Diod. Sicul. p. 441.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 171.

(c) Athen. p. 557. Plut. T. I. p. 13. Pausf. p. 29, 78, 79. Xenoph. p. 973. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 283.

Télamon roi de Salamine, & mere d'Ajax. Il paroît d'après Plutarque, que Télamon, ayant eu d'abord un commerce trop libre avec Péribœe, s'enfuit. Alcathoüs, s'appercevant de l'aventure, & croyant que le coup étoit parti de quelqu'un de ses sujets, donna ordre à un de ses gardes de jetter Péribœe dans la mer. Le garde touché de compassion aima mieux la vendre. Le vaisseau qui la portoit, aborda à Salamine. Télamon y acheta Péribœe, qui accoucha d'Ajax. Au reste, soit par la faute des Copistes, ce qui est fort probable, ou autrement, les uns nomment cette Princesse Pétibœe, d'autres, Éribœe; d'autres encore, Mélibœe, comme on lit dans Athénée; & d'autres enfin, Phérébœe. L'auteur, que l'on vient de citer, dit qu'elle fut mariée à Thésée. Il est difficile de sçavoir si ce fut avant que d'avoir épousé Télamon ou après. Ici, comme dans beaucoup d'autres occasions, la fable & l'histoire sont tellement mêlées, qu'on ne sçauroit bien les débrouiller.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Athénée n'est pas le seul qui donne Péribœe pour femme à Thésée. Plutarque confirme cette assertion. On lit dans Pausanias qu'Alcathoüs envoya sa fille Péribœe avec Thésée, comme une portion du tribut que les Athéniens devoient payer tous les ans aux Crétois; que Minos devint amoureux de Péribœe, mais que Thésée ne voulut point souffrir qu'il satisfît sa passion.

PÉRIBŒE, *Peribœa*, (*a*) Περίϐοια la plus belle femme de son tems, étoit fille d'Eurymédon, roi des Géans. Elle épousa Neptune, & eut de ce Dieu un fils, qui fut nommé Nausithoüs.

PÉRIBŒE, *Peribœa*, Περίϐοια, épousa, selon quelques uns, Icarius, & en eut Pénélope.

PÉRIBŒE, *Peribœa*, (*b*) Περίϐοια, fille d'Hipponoüs. Œnée, roi de Calydon, après la mort de sa femme, voulut épouser Péribœe, qu'Hipponoüs lui avoit envoyée pour qu'il la châtiât de ce qu'elle s'étoit laissé séduire par un prêtre de Mars, quoiqu'elle publiât que ce Dieu lui même en avoit été amoureux. Elle eut d'Œnée Tydée, pere de Diomede.

PÉRIBŒE, *Peribœa*, (*c*) Περίϐοια, Nymphe, l'aînée des filles d'Acessamene, épousa le fleuve Axius, duquel elle eut Péligon.

PÉRIBONIUS, *ou* PÉRIBOMIUS, *Peribonius*, *Peribomius*, (*d*) dont Juvénal fait mention dans une de ses Satyres. « Péribonius, dit ce Poëte, est » bien plus sincere dans ses sen-

(*a*) Homer. Odyss. L. VII. v. 56. & *seq.*

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VII. p. 171, 172.

(*c*) Homer. Iliad. L. XXI. v. 141. & *seq.*

(*d*) Juven. Satyr. 2. v. 16. & *seq.*

» timens. Pour moi, dit ce scélérat, j'impute au destin tous les vices que les hommes ne déguisent pas ; leur franchise est digne de pitié, & leur folie les excuse. Mais, ceux-là sont plus méchans qui parlent des mœurs en gens séveres, & qui discourant de la vertu menent une vie dissolue. »

PÉRICIONIUS, *Pericionius*, un des surnoms que l'on avoit donnés à Bacchus.

PÉRICLÈS, *Pericles*, (*a*) Περικλῆς. Athénien distingué par la naissance & par les richesses, mais sur tout par le grand art de parler & par la science militaire, étoit fils de Xantippe & d'Agariste, de la tribu Acamantide, du bourg de Cholargue. On raconte qu'Agariste, étant grosse de Périclès, songea une nuit qu'elle accouchoit d'un lion, & quelques jours après elle accoucha de Périclès, qui étoit très-bien formé de tout le reste du corps, mais qui avoit la tête trop longue & mal proportionnée ; delà vient que presque toutes ses statues avoient le casque en tête, les sculpteurs ayant voulu, selon Plutarque, cacher ce défaut.

La plûpart des écrivains assurent que Périclès apprit la musique d'un certain Damon ; mais, Aristote prétend qu'il l'apprit de Pythocleidès. Périclès fut aussi disciple de Zénon d'Élée, qui traitoit de la Physique à la maniere de Parménide. Mais, celui qui fut le plus assidu auprès de Périclès, qui lui donna cette grandeur d'ame, & cette fierté trop roide pour un État démocratique, en un mot, celui qui lui éleva le cœur & l'esprit, & qui lui inspira cette gravité & cette majesté, qui éclatoient dans ses mœurs & dans ses manieres ; ce fut Anaxagore de Clazomene, que l'on appelloit de son tems l'Intelligence. Ce Philosophe instruisit à fond son disciple de cette partie de la Philosophie qui regarde les choses naturelles, & qui pour cette raison est appellée Physique. Cette étude lui donna une force & une grandeur d'ame qui l'éleverent au-dessus d'une infinité de préjugés populaires & de vaines observances généralement établies de son tems, qui, dans les affaires d'État & dans les entreprises de la guerre, rompoient souvent les mesures les plus sages & les plus nécessaires, ou les faisoient souvent échouer par de scrupuleux délais, autorisés & couverts du voile de la religion. Tantôt c'étoient des songes ou des augures, tantôt d'effrayans phénomenes, comme des éclipses de soleil ou de lune ; d'autrefois des présages & des pressentimens, sans parler des folies de l'astrologie judiciaire. La connoissance des choses naturelles,

(*a*) Plut. T. I. p. 152. *& seq.* Diod. Sicul. p. 286. *& seq.* Thucyd. p. 72. *& seq.* Pauf. p. 44, 54. Corn. Nep. in Alcibiad. c. 2. Just. L. III. c. 6, 7. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 290. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. T. VII. pag. 284. T. IX. p. 192. *& suiv.* T. XII. p. 156. T. XIII. p. 146, *& suiv.*

dégagée des basses & timides superstitions qu'engendre l'ignorance, lui inspira, dit Plutarque, une piété solide envers les Dieux, accompagnée d'une fermeté d'ame inébranlable, & d'une tranquille espérance des biens qu'on doit attendre d'eux. Quelque attrait qu'eût pour lui cette étude, il ne s'y livra pas en Philosophe, mais s'y appliqua en politique; & il sçut, chose fort difficile, se prescrire des bornes dans la carriere de la science.

Mais, le talent que Périclès cultiva avec le plus de soin, parce qu'il le regardoit comme l'instrument le plus nécessaire à quiconque veut conduire & manier le peuple, fut celui de la parole. En effet, c'est par-là que dans une république comme celle d'Athenes, on dominoit dans les assemblées, qu'on entraînoit les suffrages, qu'on se rendoit maître des affaires, & qu'on exerçoit sur les esprits & sur les cœurs un empire absolu. Il tourna donc toutes ses vues de ce côté-là; il rapporta & fit servir à ce but toutes ses autres connoissances, & tout ce qu'il avoit appris d'Anaxagore; mettant, pour nous servir de l'expression même de Plutarque, l'étude de la Philosophie à la teinture de la Rhétorique; c'est-à-dire, que pour orner & embellir son discours, il prêtoit à la force & à la solidité du raisonnement les couleurs & les graces de l'éloquence.

Il n'eut pas lieu de se repentir du tems qu'il avoit donné à cette étude, car le succès passa toutes ses espérances. Les Poëtes de son tems disoient de lui qu'il foudroyoit, qu'il tonnoit, qu'il mettoit toute la Grece en mouvement, tant il excelloit dans le talent de la parole. Il avoit de ces traits vifs & perçans qui touchent & qui pénetrent, & son discours laissoit toujours dans l'esprit des auditeurs comme une pointe & un aiguillon. Il sçavoit joindre l'agrément à la force, & Cicéron remarque que dans le tems même qu'il combattoit avec le plus de fermeté le goût & les désirs des Athéniens, il avoit l'art de rendre populaire la sévérité même & l'espece de dureté avec lesquelles il parloit contre les flatteurs du peuple. On ne pouvoit se défendre de la solidité de ses raisonnemens; ni de la douceur de ses paroles; ce qui faisoit dire que la Déesse de la persuasion avec toutes ses graces résidoit sur ses levres. Aussi, comme un jour on demandoit à Thucydide, son adversaire & son rival, qui de lui ou de Périclès luttoit le mieux: « Quand je l'ai renversé par » terre en luttant, repliqua-t-il, » il assure le contraire avec » tant de force, qu'il persuade en effet à tous les assistans, » contre le témoignagne de leurs » propres yeux, qu'il n'est » point tombé. » Il n'étoit pas moins prudent & réservé dans ses discours, que fort & véhément; & l'on a remarqué qu'il

ne parla jamais en public sans avoir prié les Dieux de ne pas permettre qu'il lui échappât aucune expression qui ne fût propre à son sujet, ou qui pût choquer le peuple. Quand il devoit paroître dans l'assemblée, avant que de sortir, il se disoit à lui même : *Songe bien, Periclès, que tu vas parler à des gens libres, à des Grecs, à des Athéniens.*

Un des premiers soins de Périclès fut aussi d'étudier à fond le génie des Athéniens, afin de connoître les ressorts secrets qu'il falloit mettre en mouvement pour les faire agir, & la maniere dont il falloit se conduire à leur égard pour gagner leur confiance. Car, c'est en cela sur-tout qu'anciennement ces grands hommes faisoient consister leur habileté & leur politique. Il reconnut, par les réflexions qu'il faisoit sur tout ce qui s'étoit passé de son tems, que ce qui dominoit dans ce peuple, étoit une haine souveraine de la tyrannie, & un amour violent de la liberté, qui lui inspiroit des sentimens de crainte, de jalousie, & de défiance à l'égard des citoyens qui étoient trop distingués par leur naissance, par leur mérite personnel, par leur propre crédit, ou par celui de leurs amis. Outre qu'il ressembloit fort à Pisistrate par la douceur de sa voix & par sa grande facilité à parler, il avoit aussi beaucoup de son air & des traits de son visage; & il remarqua que les plus vieux de la ville, qui avoient pu voir le tyran, étoient extrêmement frappés de cette ressemblance. D'ailleurs, il étoit fort riche, d'une naissance illustre, & avoit beaucoup d'amis fort puissans. Afin donc de ne se point rendre suspect au peuple, & pour ne point réveiller sa jalousie, il évita d'abord de se mêler des affaires publiques qui demandoient une résidence assidue à la ville, & ne songea à se distinguer qu'à la guerre & dans les dangers.

Mais, voyant Aristide mort, Thémistocle chassé, & Cimon retenu la plupart du tems hors de la Grece par des guerres étrangeres, il commença à se produire en public avec plus de hardiesse, & se tourna entierement du côté du peuple, non par goût ni par inclination, car son caractere n'étoit nullement populaire, mais pour écarter de soi tout soupçon qu'il songeât à la tyrannie, & encore plus pour se faire un ferme rempart contre le crédit & l'autorité de Cimon, qui étoit déclaré pour le parti des Nobles. En même tems, il changea toutes ses façons de faire, & sa maniere de vivre, & prit en tout le caractere & la conduite d'un homme d'État, tout occupé des affaires, tout consacré au public. Jamais il ne paroissoit dans les rues que pour aller à l'assemblée du peuple, ou au conseil. Il renonça tout d'un coup à tous les festins, aux assemblées, & aux autres plaisirs

de cette nature, auxquels il étoit accoutumé ; & pendant tout le tems qu'il gouverna la République, qui fut assez long, on ne le vit jamais aller souper chez ses amis, qu'une seule fois aux noces d'un de ses plus proches parens.

Il sçavoit que le peuple, naturellement léger & inconstant, se dégoûte ordinairement de ceux qui sont toujours sous ses yeux, & qu'un trop grand empressement à lui plaire le lasse & l'importune ; & l'on remarque que cette conduite nuisit beaucoup à Thémistocle. Pour éviter cet inconvénient, il alloit rarement aux assemblées, & ne se présentoit devant le peuple que par intervalle, afin de s'en faire désirer, & de conserver auprès de lui un crédit toujours nouveau, & qui ne fût point usé & comme flétri par une trop grande assiduité ; se réservant avec prudence pour les grandes & importantes occasions. C'est ce qui fit dire qu'il imitoit Jupiter, qui, selon le sentiment de quelques Philosophes, ne s'occupoit dans le gouvernement du monde que des grands évenemens, & laissoit le soin du détail à des divinités subalternes. En effet, pour ce qui regardoit toutes les affaires de peu d'importance, Périclès les faisoit par l'entremise de ses amis, & par quelques orateurs qu'il avoit en sa disposition, du nombre desquels étoit Éphialte.

Il mit toute son application & toute son industrie à se concilier la faveur du peuple, pour contrebalancer le crédit & la gloire de Cimon. Mais, il ne pouvoit égaler la magnifique & généreuse libéralité de son rival, qui par ses richesses immenses, se trouvoit en état de faire des largesses, qui à peine paroissoient croyables, tant elles sont éloignées de nos mœurs. Ne pouvant l'égaler de ce côté-là, il employa un autre moyen, non moins éfficace peut-être, mais certainement moins légitime & moins honorable, pour gagner la populace. Il fut le premier qui fit partager aux citoyens les terres conquises, qui leur fit distribuer pour leurs jeux & pour leurs spectacles les deniers publics, & qui leur attribua des salaires pour toutes leurs fonctions publiques ; de sorte qu'on leur donnoit régulierement de certaines sommes, tant pour leur place aux jeux, que pour leur assistance aux tribunaux & au jugement des affaires On ne peut dire combien cette malheureuse politique devint funeste à la République, & combien elle entraîna de maux après elle. Car, ces nouveaux établissemens, outre qu'ils épuisoient le trésor public, rendirent le peuple somptueux & dissolu ; au lieu qu'auparavant il étoit sobre & modeste, & se contentoit de gagner par son travail à la sueur de son corps de quoi subsister.

C'est par ces moyens que Périclès s'étoit acquis un tel cré-

dit sur l'esprit du peuple, qu'on pourroit dire que sous un gouvernement Républicain, il s'étoit fait un pouvoir monarchique, donnant à la ville tel mouvement qu'il lui plaisoit, & dominant avec une autorité absolue dans les assemblées. Aussi Valere Maxime ne met-il presque point d'autre différence entre Pisistrate & lui, sinon que l'un exercoit la tyrannie par la force des armes, & l'autre par le talent de la parole, dans lequel il s'étoit heureusement exercé sous Anaxagore. Ce crédit, quelque énorme qu'il fût, n'empêchoit point la Comédie de lancer contre lui en plein théatre plusieurs traits de satyre des plus piquans; & l'on ne voit point qu'aucun des Poëtes qui le maltraitoient avec une telle hardiesse, ait été jamais ni puni, ni même repris par le peuple. Peut-être étoit-ce prudence & politique pour Périclès, de ne point entreprendre de réprimer cette licence du théatre, ni de fermer la bouche aux Poëtes, pour amuser & contenter le peuple par ce vain phantôme de liberté, & pour l'empêcher de s'appercevoir qu'en effet il étoit dominé & asservi. Périclès, pour mieux affermir son crédit, forma un dessein bien hardi & bien périlleux. Il entreprit d'affoiblir & d'abaisser le tribunal de l'Aréopage, dont il n'étoit pas, parce que le sort ne lui étoit jamais échu d'être ni Archonte, ni Thesmotethe, ni Roi des sacrifices, ni Polémarque. Périclès, profitant de l'absence de Cimon qu'il avoit fait exiler, fit agir sous main Éphialte, qui lui étoit entierement dévoué, & vint à bout d'humilier cette illustre compagnie, qui faisoit la principale force des Nobles. Le peuple, enhardi par une si puissante faction, bouleversa tout l'ancien ordre du gouvernement, renversa toutes les loix fondamentales & les anciennes coutumes, ôta au sénat de l'Aréopage la connoissance de la plupart des causes qui alloient devant lui, ne lui laissant que les plus communes & en très-petit nombre, & se rendit maître absolu de tous les tribunaux.

Pendant l'exil de Cimon, les Lacédémoniens étant entrés avec une grosse armée dans le territoire de Tanagre, & les Athéniens s'étant avancés contre eux, Cimon, malgré son exil, alla se mettre en bataille avec ceux de sa tribu, voulant courir le même danger que ses citoyens, & détruire par ses actions le reproche qu'on lui avoit fait de favoriser le parti de Lacédémone; mais, les amis de Périclès s'étant ligués l'en empêcherent & le forcerent de se retirer comme banni. Ce fut ce qui obligea Périclès à combattre cette journée-là avec une ardeur extrême, en n'épargnant point sa vie & en s'exposant aux plus grands dangers. Aussi effaça-t-il par sa valeur tous ceux qui se trouverent à cette bataille. Les amis de Cimon, que Péri-
clès

clès accusoit d'être complices ; furent tous tués. Les Athéniens, voyant qu'ils avoient été battus sur leurs frontieres, se repentirent bientôt d'avoir chassé Cimon, & mouroient d'envie de le rappeller, sur-tout parce qu'ils s'attendoient bien que le printems suivant ils auroient sur les bras une terrible guerre. Periclès, s'étant apperçu de ce changement, ne balança point à leur donner cette satisfaction ; & dressant lui même le décret, il rappella Cimon qui ne fut pas plutôt de retour, qu'il parvint à réconcilier les deux villes ; car, les Lacédémoniens avoient autant d'affection pour lui, que d'aversion pour Périclès & pour les autres gouverneurs.

Mais, Cimon étant mort peu de tems après, la Noblesse, voyant Périclès au plus haut degré de la puissance & fort au-dessus de tous les autres citoyens, chercha à lui opposer un homme qui pût en quelque façon lui tenir tête & empêcher cette grande autorité de dégénerer en monarchie. Elle lui opposa donc Thucydide du bourg d'Alopece, beau-frere de Cimon, homme d'une sagesse éprouvée, qui n'avoit pas à la vérité les grandes qualités de Périclès pour la guerre, mais qui n'étoit pas moins propre que lui à conduire & à manier à son gré les assemblées du peuple. Périclès de son côte se mit à lâcher encore plus la bride au peuple, & à chercher à lui plaire en tout. Il ne se passoit point de jour qu'il ne lui procurât des spectacles, des banquets, des fêtes ou autres divertissemens, cherchant à entretenir la ville dans des plaisirs honnêtes, dont les Muses fussent toujours.

D'un autre côté, il envoyoit tous les ans à la guerre soixante vaisseaux sur lesquels un grand nombre de pauvres citoyens étoient soudoyés huit mois de l'année, & travailloient à se rendre bons hommes de mer. De plus, il établit plusieurs colonies, & en envoya une de trente citoyens dans la Chersonnese, une de cinq cens à Naxe, une de deux cens cinquante à Andros, & une autre de mille dans le païs des Bisaltes en Thrace. Il en envoya aussi une nombreuse en Italie, quand on eut bâti Sibaris, qui fut appellée *Thurii*, ou la ville des Thuriens ; ce qu'il fit pour décharger la ville d'une multitude oisive qui devenoit tous les jours plus dangereuse & plus suspecte par son oisiveté, pour subvenir aux nécessités du peuple, & pour retenir les alliés dans la crainte & dans le respect, en établissant chez eux de véritables Athéniens, comme autant de garnisons qui les empêcheroient de penser à des nouveautés.

Mais, ce qui fit le plus de plaisir à Athenes, & qui contribua le plus à son ornement, ce qui étonna le plus toute la terre, & qui seul peut servir

de témoignagne à la Grece, que tout ce qu'on a dit de sa puissance & de ses anciennes richesses, n'est point un conte, c'est la magnificence de ses temples & de tous ses édifices publics. Aussi de tous les ouvrages de Périclès, ce fut celui que ses ennemis reprenoient avec le plus d'envie & de chaleur, & qu'ils décrioient le plus hautement dans les assemblées, où ils ne cessoient de publier que le peuple se déshonoroit en s'attribuant l'argent comptant de toute la Grece, qu'il avoit fait venir de Délos où il étoit en dépôt; que Périclès ne leur avoit pas même laissé le prétexte le plus spécieux dont ils pouvoient couvrir leur injustice, & fermer la bouche à leurs accusateurs, qui étoit de dire qu'ils avoient transporté cet argent à Athenes pour une plus grande sûreté, afin qu'il fût gardé dans un lieu fort & à couvert des Barbares; que la Grece ne pouvoit prendre cela que pour une violence insupportable qui lui étoit faite, & pour une tyrannie manifeste, en voyant que des deniers qu'elle avoit fournis par force pour la guerre, les Athéniens s'en servoient à dorer & à embellir leur ville, comme une femme superbe & glorieuse qui se charge de pierreries de grand prix; & qu'ils l'employoient à faire des statues très-magnifiques, & à élever des temples qui coutoient des mille talens. Périclès, au contraire, remontroit aux Athéniens qu'ils n'étoient pas obligés de rendre compte à leurs alliés de l'argent qu'ils en avoient reçu; que c'étoit assez qu'ils les défendissent & qu'ils éloignassent les Barbares; que de leur côté ils ne contribuoient, ni en soldats, ni en chevaux, ni en navires, & qu'ils en étoient quittes pour quelques sommes d'argent, qui, dès qu'elles sont délivrées, n'appartiennent plus à ceux qui les donnent, mais sont à ceux qui les reçoivent, pourvu qu'ils exécutent les choses dont ils sont convenus, & pour lesquelles ils les ont reçues. Il ajoutoit qu'Athenes étant suffisamment pourvue de tout ce qui étoit nécessaire pour la guerre, il étoit convenable d'employer le reste de ses richesses à des ouvrages, qui étant achevés produiroient à cette ville une gloire immortelle, & qui, dans le tems qu'on y travailloit, répandoient par tout l'abondance, & faisoient subsister un nombre infini de citoyens.

Les Historiens vantent beaucoup les ouvrages magnifiques dont Périclès embellit Athenes. Mais, je ne sçais, dit M. Rollin, si les plaintes qu'on formoit contre lui étoient si mal fondées. Étoit-il raisonnable en effet d'employer en bâtimens superflus & en vaines décorations, des sommes immenses, qui étoient destinées pour les fonds de la guerre, & n'auroit-il pas mieux valu soulager les alliés d'une partie des contributions,

qui sous le gouvernement de Périclès furent portées à plus d'un tiers de plus qu'elles n'étoient auparavant ? Cicéron ne trouve d'ouvrages & de bâtimens véritablement dignes d'admiration, que ceux qui ont pour but l'utilité publique ; des aquéducs, des murailles de villes, des Citadelles, des Arsenaux, des ports de mer ; & il faut ranger parmi ce nombre ce que fit Périclès pour joindre Athenes au port du Pirée. Mais, Cicéron ne manque pas de remarquer que le même Périclès fut blâmé d'avoir épuisé le trésor public, pour enrichir sa ville d'ornemens superflus. Platon, qui jugeoit des choses selon la vérité & non selon l'éclat extérieur, fait observer en plus d'un endroit après Socrate son maître, que Périclès, avec tous ses beaux ouvrages, n'avoit point contribué à rendre un seul de ses citoyens meilleur, mais plutôt à corrompre la pureté & la simplicité de leurs mœurs anciennes.

Comme les Orateurs qui étoient de la faction de Thucydide, ne cessoient de se déchaîner & de crier contre Périclès, l'accusant d'avoir dissipé les finances, & d'avoir perdu les revenus de l'État, Périclès demanda un jour au peuple en pleine assemblée, s'il trouvoit qu'il eût trop dépensé. Et le peuple ayant répondu tout d'une voix : *Beaucoup trop. Eh bien*, repartit Périclès, *ce sera donc à mes dépens & non pas aux vôtres ; mais, je ferai le seul qui mettrai mon nom à la dédicace de ces ouvrages dont vous vous plaignez.* A ces paroles, le peuple, soit qu'il admirât sa magnanimité, ou que plein d'émulation il ne voulût pas lui céder la gloire de ces excellens ouvrages, se mit à crier plus haut encore & à lui ordonner de prendre au trésor de quoi fournir à tous les frais nécessaires, sans rien épargner.

Enfin, il en vint avec Thucydide à une rupture si ouverte, qu'il falloit, ou le faire bannir par le ban de l'Ostracisme, ou en être lui même banni. Mais, il l'emporta sur Thucydide ; il le chassa, & dissipa par ce moyen la faction qui lui étoit opposée. Ainsi, tout esprit de parti étant éteint, & la concorde & l'union rétablies dans Athenes, Périclès se rendit entierement maître de la ville & de toutes les affaires des Athéniens. Il disposoit à son gré des finances, des troupes, & des vaisseaux ; les isles & la mer lui étoient soumises, & il regnoit seul dans cette vaste seigneurie qui s'étendoit non seulement sur les Grecs, mais sur les Barbares, & qui étoit cimentée & fortifiée par l'obéissance & la fidélité des nations soumises, par l'amitié des Rois & par des traités faits avec plusieurs Princes.

Alors, il commença à n'être plus le même, à ne plus se montrer si doux & si traitable, & à ne plus céder aux caprices & aux fantaisies du peuple. Mais,

tirant les rênes de ce gouvernement populaire, trop mou & trop efféminé, il le convertit en un État aristocratique, ou plutôt en une espece de royauté; & allant lui même toujours droit à ce qui étoit le meilleur, & se rendant irrépréhensible en toutes choses, il vint si bien à bout du peuple, qu'il le manioit à son gré; tantôt par ses seuls avis & par ses conseils, il le portoit à faire volontairement ce qui lui étoit agréable; tantôt, quand il falloit user de force & de contrainte, il le menoit malgré lui à ce qui étoit le plus expédient, imitant en cela, dit Plutarque, un sage médecin qui, dans une maladie fort longue & fort inconstante, fait prendre son tems pour donner à son malade des choses innocentes qui lui font plaisir, & pour le tourmenter ensuite à propos par des remedes violens & par de fortes médecines, seules capables de lui redonner la santé.

En effet, il n'étoit pas possible que, dans un peuple si puissant, & qui jouissoit d'un si grand empire, il n'y eût beaucoup de passions & d'affections enracinées. Et il fut seul capable de le traiter adroitement & de le conduire, en se servant de la crainte & de l'espérance, comme de deux gouvernaux, dont l'un retenoit & calmoit les emportemens & les fougues de la multitude, & l'autre dissipoit ses découragemens, & la ranimoit dans ses langueurs. En quoi il fit voir clairement que la Rhétorique, suivant la remarque de Platon, est la reine des esprits, & que son principal artifice consiste à profiter des inclinations des hommes, & à émouvoir les passions, comme autant de cordes & de tons de l'ame toujours prête à répondre à tous les accords, pourvu qu'elles soient touchées par une main adroite & habile. Il est vrai que ce qui donnoit à Périclès cette grande autorité, ce n'étoit pas seulement la force de son éloquence, mais, comme dit Thucydide, la gloire & la réputation de sa vie & sa rare probité. Car, il étoit si ennemi des présens, & méprisoit si fort les richesses, qu'ayant rendu sa ville, très-grande & très-riche, & ayant surpassé en puissance plusieurs Rois & plusieurs Tyrans même, il n'augmenta pourtant pas d'une seule dragme le bien que son pere lui avoit laissé.

Un Auteur a écrit que les Athéniens lui avoient abandonné les revenus de leurs villes pour en disposer, & les villes même pour les lier & délier, comme il jugeoit à propos; qu'ils l'avoient laissé le maître d'abattre ou de rebâtir leurs murailles; & qu'ils s'étoient démis en sa faveur du pouvoir de faire la paix & la guerre, & dépouillés de leurs forces & de leur puissance, en un mot de toutes leurs richesses & de toute leur félicité. Et ce ne fut pas pour un moment, & pendant la faveur d'une administra-

tion ; dont la fleur est ordinairement de peu de durée ; mais, il conserva cette autorité pendant quarante ans entiers, & cela parmi les Éphialtes, les Léocrates, les Myronides, les Cimons, les Tolmides, & les Thucydides ; & encore, après la ruine de ce dernier & sa fuite, il fut au-dessus de tous les autres pendant quinze ans. Quoiqu'il eût rendu perpétuel & sans bornes, en sa personne, un pouvoir qui au paravant étoit annuel & borné, il se conserva pourtant invincible & insurmontable aux richesses, quoique d'ailleurs il ne manquât pas d'application à faire valoir son bien. Car, pour éviter qu'on ne l'accusât de laisser dépérir par sa négligence ce que ses peres lui avoient laissé & ce qu'il avoit légitimement acquis, ou de s'en trop occuper, il se réduisit à l'économie qui lui parut la plus exacte, & en même tems la plus facile. Chaque année il vendoit le fruit de ses terres, tout à la fois ; & de ce qu'il en tiroit, il faisoit acheter, chaque jour, ce qui étoit nécessaire pour la dépense ordinaire de sa famille.

Sur ce que les Lacédémoniens commençoient à être jaloux de l'accroissement des Athéniens, & à le supporter avec peine, Périclès, pour inspirer encore plus de courage & plus de grandeur d'ame à ses citoyens, & pour les accoutumer à se porter d'eux-mêmes aux choses les plus grandes & les plus hautes, fit un décret par lequel il ordonna qu'on avertiroit tous les Grecs en quelque partie de l'Europe ou de l'Asie qu'ils habitassent, & toutes les villes grandes & petites, d'envoyer incessamment à Athenes leurs députés pour délibérer sur les moyens de relever les temples qui avoient été brûlés par les Barbares, & de s'acquitter des sacrifices qu'on avoit voués pour le salut de la Grece, lorsqu'on avoit combattu contre eux ; comme aussi sur les expédiens qu'il falloit prendre pour mettre un si bon ordre aux affaires de la marine, qu'ils pussent tous naviguer en sûreté & vivre en paix les uns avec les autres. On choisit pour cette ambassade vingt personnages qui avoient chacun plus de cinquante ans ; mais, toutes leurs sollicitations furent inutiles. Les villes ne s'assemblerent point, parce que les Lacédémoniens s'y opposerent ; car, ce fut dans le Péloponnese que l'on commença à rejetter la proposition. J'ai ajoûté cela en passant, dit Plutarque, pour faire connoître l'esprit élevé de Périclès, & sa magnanimité.

Quant à ses expéditions militaires, il avoit acquis beaucoup de réputation, principalement par la sagesse & par la sûreté avec lesquelles il combattoit ; car jamais, il ne s'engageoit dans des affaires pleines d'incertitude, & où il y avoit plus de danger que d'apparence de succès. Il n'estimoit ni ne

vouloit imiter les Capitaines qui, s'étant hazardés mal à propos, avoient pourtant réussi heureusement; & il disoit toujours à ses citoyens, que s'il n'y avoit que lui qui les menât à la boucherie, ils pouvoient compter qu'ils seroient immortels.

De toutes les expéditions qu'il fit pendant qu'il fut général, celle qui a été le plus louée, c'est celle de la Chersonnese qui fut très-salutaire à tous les Grecs de ce païs-là; car, non seulement il fortifia leurs villes par une colonie de mille Athéniens qu'il y mena, mais il ferma encore l'isthme par une muraille avec des forts de distance en distance, depuis une mer jusqu'à l'autre, mettant par-là tout le païs à couvert des incursions des Thraces qui l'environnoient, & le délivrant d'une guerre très-fâcheuse que cette province avoit continuellement à soutenir contre ces Barbares.

Mais, ce qui lui attira le plus l'estime & l'admiration des étrangers, ce fut la course qu'il fit autour du Péloponnese avec cent vaisseaux, étant parti du port de Peges sur la côte de Mégare. Car, non seulement il ravagea les villes maritimes, comme Tolmide avoit fait avant lui; mais ayant mis pied à terre, & s'étant avancé dans la terre ferme avec les troupes qu'il avoit embarquées, il obligea les habitans à lui abandonner la campagne & à se retirer dans leurs villes, par le grand effroi qu'il leur causa. Dans le territoire de Némée, il défit en bataille les Sicyoniens qui avoient eu l'audace de l'attendre & de lui livrer combat, & il en dressa un trophée sur le lieu même; & après avoir fait quelques recrues dans l'Achaïe qui étoit alliée des Athéniens, il se rembarqua, continua de côtoyer le reste du Péloponnese, & cinglant au delà de l'embouchure de l'Achéloüs, il aborda au continent opposé, fit une descente. pilla l'Acarnanie, renferma les Œneades dans leurs murailles; & après avoir ravagé & détruit tout leur païs, il s'en retourna à Athenes, s'étant montré redoutable à ses ennemis, & aussi plein de sagesse & d'exprérience que de courage à ses citoyens. Car, pendant ce voyage, il n'arriva pas le moindre fâcheux accident à ses troupes.

Étant allé dans le royaume de Pont avec une flotte nombreuse & magnifiquement équipée, il accorda aux villes Grecques toutes les graces qu'elles lui demanderent, & leur témoigna toute sorte de bienveillance & d'humanité. En même tems, il étala aux yeux des nations Barbares qui habitoient aux environs, à leurs Rois & à & leurs Princes la grandeur de la puissance des Athéniens, leur fit voir avec quelle assurance, comme maître de la mer, ils navigeoient par tout sans aucune crainte. Il laissa aux habitans de Sinope treize vaisseaux

ſous la conduite de Lamachus, avec des troupes pour les défendre contre le Tyran Timéſiléon. Ce Tyran ayant été chaſſé avec tous ceux de ſon parti, Périclès fit publier un décret par lequel il étoit permis à ſix cens Athéniens qui s'offriroient d'eux mêmes, d'aller s'établir à Sinope, & d'y partager les maiſons & les terres qui avoient appartenu au Tyran.

Dans toutes les autres choſes, il ne ſuivit point les appétits impétueux & déréglés du peuple, & ne ſe laiſſa point entraîner à ce torrent de fierté & d'orgueil, qui enflé par les forces & par la grande fortune de l'État, emportoit les Athéniens, & les pouſſoit à vouloir reconquérir l'Égypte & à attaquer les provinces maritimes du grand Roi. La plûpart étoient déjà embraſés de ce fatal & malheureux déſir de la Sicile, que les Orateurs du parti d'Alcibiade rallumerent depuis; & il y en avoit pluſieurs dont les ſonges n'étoient que la conquête de l'Etrurie & celle de Carthage, ce qui n'étoit point contre toute apparence de ſuccès, à cauſe de la grandeur actuelle de leur Empire. Mais, Périclès arrêta cette ardeur trop impétueuſe, coupa les aîles à cette trop vaſte ambition, & ſe contenta d'employer la plus grande partie de ſes forces à garder & à aſſurer ce qu'ils avoient acquis, trouvant que c'étoit beaucoup faire que de réprimer les Lacédémoniens; car, il leur en vouloit toujours, comme il le témoigna en pluſieurs rencontres, & particulierement dans la guerre ſacrée. En effet, les Lacédémoniens, étant entrés en armes dans le païs de Delphes, avoient dépouillé les peuples de la Phocide de l'intendance du temple, & l'avoient donnée aux Delphiens. Dès qu'ils s'en furent retournés, Périclès y alla avec une armée & rétablit les Phocéens dans leurs droits. Enſuite, les Lacédémoniens ayant fait graver ſur le front d'un loup de cuivre qui étoit à Delphes, la prérogative que les habitans leur avoient accordée de conſulter l'Oracle les premiers, Périclès pour leur conteſter ce privilege, fit auſſi graver ſur le côté droit du même loup pour les Athéniens, la même prérogative que les Phocéens lui avoient accordée.

On ne peut douter qu'il n'ait eu raiſon de retenir toutes les forces des Athéniens dans la Grece, c'eſt ce que prouvent viſiblement les affaires qui arriverent bientôt après. Car d'abord l'Eubée ſe révolta, & il fut obligé d'y marcher avec une armée. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'on vint lui apprendre que ceux de Mégare avoient pris les armes, & que les Lacédémoniens, ſous la conduite de leur roi Pliſtonax, étoient ſur les frontieres de l'Attique. Il fut donc obligé de quitter l'Eubée, & d'aller avec une extrême diligence au ſecours

des Athéniens. Il n'osa pas en venir aux mains avec une armée très nombreuse & composée de braves soldats qui à tout instant lui présentoient la bataille. Mais, voyant que Plistonax étoit fort jeune, & qu'il se conduisoit en tout par les conseils de Cléandridas que les Ephores lui avoient donné pour conseiller à cause de sa grande jeunesse, il s'attacha à faire solliciter sous main ce Cléandridas; & l'ayant bientôt gagné à force d'argent, il l'obligea à ramener les Péloponnésiens hors de l'Attique.

Comme Périclès, dans les comptes qu'il rendit de son administration, avoit mis un article de dix talens, dont l'emploi ne paroissoit point, & où il avoit seulement marqué, *pour chose nécessaire*, le peuple l'alloua sans s'en informer davantage, & sans vouloir approfondir ce secret. Il y a des auteurs qui écrivent que Périclès envoyoit toutes les années dix talens à Sparte, avec lesquels il gagnoit ceux qui avoient la principale autorité; & par ce moyen il éloignoit la guerre, rachetant, non pas la paix, mais le tems, afin que se préparant à loisir, il fût plus en état de résister & de soutenir la guerre. Il s'en retourna donc aussi-tôt contre les rebelles; & étant repassé en Eubée avec cinquante vaisseaux & cinq mille hommes de troupes réglées, il remit toutes les villes sous son obéissance, & dissipa les principaux des Chalcidiens, qu'on appelloit Hippobates, & qui étant les plus riches avoient aussi le plus de réputation & d'autorité. Il chassa aussi les Histiéens de leur païs, & mit des Atheniens en leur place, & il ne les traita avec tant de rigueur, que parce que, s'étant rendu maîtres d'un vaisseau Athénien, ils avoient passé tout l'équipage au fil de l'épée, sans pardonner à un seul. Au retour de cette expédition, il y eut entre les Athéniens & les Lacédémoniens une treve pour trente ans.

Quelques années après, l'an 441 avant Jesus-Christ, Périclès fit ordonner qu'on armeroit contre les Samiens, prenant pour prétexte qu'ayant eu ordre de terminer à l'amiable leurs différends avec les Milésiens, ils n'avoient pas obéi. Mais, on accuse Périclès d'avoir fait déclarer les Athéniens contre Samos en faveur de Milet, à la priere d'Aspasie; car, Milet & Samos étoient en guerre pour la ville de Priene; & les Samiens ayant eu l'avantage, les Athéniens leur ordonnerent de renoncer à la voie des armes, & de venir plaider devant eux sur tous leurs différends, ce que les Samiens refuserent. Périclès y alla donc avec une puissante flotte, & y abolit le gouvernement Oligarchique. Ayant pris pour ôtages cinquante des principaux de la ville, & autant de jeunes enfans, il les envoya à Lemnos. Il y a quelques auteurs qui assurent que chacun de ces ôtages vou-

lut lui donner un talent ; que tous ceux qui avoient intérêt à empêcher que l'État ne devînt démocratique, lui en présenterent plusieurs autres, & qu'outre cela le Perse Pisuthne, qui par des raisons secretes favorisoit les Samiens, lui envoya dix mille pieces d'or. Mais, Périclès ne prit l'argent d'aucun, traita les Samiens comme il avoit résolu ; & après avoir établi chez eux le Gouvernement populaire, s'en retourna à Athenes.

Aussi-tôt son départ, les Samiens se révolterent, ayant recouvré leurs ôtages par le moyen de Pisuthne qui les enleva, & firent tous les préparatifs nécessaires pour soutenir la guerre. Périclès se rembarqua donc & alla contre eux. Il trouva qu'ils l'attendoient, non pas comme auparavant, dans la consternation & dans l'épouvante, mais en hommes résolus de bien combattre & de lui disputer l'empire de la mer. En effet, il y eut un grand combat naval près de l'isle appellée Tragie; & Périclès le gagna, ayant défait glorieusement, avec quarante-quatre vaisseaux, les ennemis qui en avoient soixante-dix, dont il y en avoit vingt qui étoient des vaisseaux de guerre. Poursuivant sa victoire, il se rendit maître du port de Samos & tint la ville assiégée. Les Samiens se défendoient avec beaucoup de valeur, & faisoient tous les jours de vives sorties; mais, pendant ce temslà, il arriva d'Athenes une nouvelle flotte à Périclès qui, ayant resserré les ennemis de tous côtés, prit soixante vaisseaux avec lesquels il se jetta dans la méditerranée pour aller au-devant de quelques vaisseaux Phéniciens qui venoient au secours de Samos, & pour les combattre le plus loin qu'il pourroit de cette isle, ou, comme dit un auteur, pour aller du côté de Cypre, ce qui ne paroît point du tout vraisemblable. Mais, quel que fût son dessein, il semble qu'il fit là une grande faute; car, Mélissus, fils d'Ithagene, homme fort appliqué à la Philosophie, & qui étoit général des Samiens, méprisant le petit nombre de vaisseaux qu'il avoit laissés, & le peu d'expérience de leurs Capitaines, persuada à ses troupes d'aller attaquer les Athéniens, ce qu'ils firent. Il se donna là un combat où les Samiens eurent tout l'avantage; car, ils firent beaucoup de prisonniers, coulerent à fond la plus grande partie de la flotte ennemie, demeurerent maîtres de la mer, & firent entrer dans Samos toutes sortes de provisions de guerre & de bouche dont ils manquoient au paravant, & qui leur étoient nécessaires pour soutenir un long siege. Aristote écrit que Périclès en personne avoit déjà été vaincu par le même Mélissus dans un autre combat naval.

Périclès, ayant appris l'échec qu'avoit reçu son armée, retourna promptement à son se-

cours ; & après avoir défait en bataille rangée Mélissus qui étoit allé au-devant de lui, & avoir chassé & resserré ses ennemis dans leurs murailles, il se contenta de les tenir bloqués, aimant mieux devoir la victoire & la prise de la ville au tems que de l'acheter par le sang de ses citoyens. Mais, parce qu'il étoit bien difficile de retenir les Athéniens qui, fâchés de la longueur de ce siege, brûloient d'envie d'en venir aux mains, il partagea son armée en huit escadres qu'il faisoit tirer au sort. Celle à qui la feve blanche tomboit en partage, n'avoit qu'à faire bonne chere & à se réjouir pendant que les autres combattoient. Et delà étoit venu, dit-on, le proverbe *que ceux qui se sont bien divertis un jour, appellent ce jour de plaisir, le jour blanc, à cause de la feve blanche.*

Au bout de neuf mois, les Samiens se rendirent. Périclès rasa leurs murailles, leur ôta leurs vaisseaux, & exigea d'eux pour les frais de la guerre des sommes immenses dont ils payerent une partie comptant, prirent un certain tems pour le reste, & donnerent des ôtages pour la sûreté du payement. Mais, Duris de Samos, pour rendre la prise de sa ville plus tragique & plus pitoyable, reproche aux Athéniens, & particulierement à Périclès, une inhumanité sans exemple, & dont on ne trouve le moindre vestige ni dans Thucydide, ni dans Aristote, ni dans Ephorus. Aussi n'y a-t-il pas la moindre apparence de vérité dans ce qu'il écrit. Il dit que Périclès fit mener au milieu de la place de Samos les Capitaines des vaisseaux & les soldats Samiens ; que là il les fit attacher à des ais ; qu'il les laissa en cet état pendant dix jours ; & qu'au bout de ces dix jours comme ils étoient presque sans vie, il les fit assommer à coups de bâtons, & refusa à leurs corps l'honneur de la sépulture.

Après la réduction de Samos, Périclès de retour à Athenes, fit faire des obseques magnifiques à ceux qui étoient morts à cette guerre, & prononça lui-même leur oraison funebre sur leur tombeau, ce qui le fit si fort admirer de tout le monde, que, lorsqu'il eut fini & qu'il fut descendu du lieu d'où il avoit parlé, toutes les femmes coururent l'embrasser & lui mettre sur la tête des couronnes & des bandelettes, comme à un Athlete qui seroit revenu victorieux des jeux publics. Selon le poëte Ion, Périclès relevoit extrêmement cette défaite des Samiens, & s'en glorifioit comme d'une conquête merveilleuse, disant hautement que le roi Agamemnon avoit été dix ans à prendre une ville barbare ; au lieu que lui il n'avoit été que neuf mois à se rendre maître de la plus riche & de la plus florissante ville des Ioniens. Il faut avouer que cette gloire

n'étoit pas sans fondement ; car, cette guerre fut très-sanglante, & le succès long-tems douteux ; & peu s'en fallut même, comme le rapporte Thucydide, que les Samiens ne dépouillassent les Athéniens de l'empire de la mer. Quelque tems après, comme il prévoyoit bien que la guerre du Péloponnese ne tarderoit pas longtems à éclater, il conseilla aux Athéniens d'envoyer du secours à ceux de Corcyre, attaqués par les Corinthiens, & d'attirer dans leur parti cette isle très-puissante sur mer, leur prédisant qu'ils alloient avoir sur les bras les peuples du Péloponnese. Les Athéniens ayant accordé ce secours, il envoya dix vaisseaux sous le commandement de Lacédémonius fils de Cimon. Mais, voyant qu'il étoit fort blâmé de n'avoir envoyé que ces dix vaisseaux, & qu'autant que ce petit secours étoit inutile à ceux qui en avoient grand besoin, autant fournissoit-il matiere à ses envieux qui ne cherchoient qu'à le calomnier & à le perdre, il en fit équiper un plus grand nombre qu'il envoya, & qui n'arriverent qu'après le combat.

Les Corinthiens, offensés de cette démarche, porterent, leurs plaintes à Lacédémone contre les Athéniens. Ceux de Megare en firent autant de leur côté, parce que les Athéniens, contre le droit des gens, & contre les sermens faits par tous les Grecs assemblés pour la confirmation de la paix, leur interdisoient l'entrée de leurs foires & de leurs marchés, & leur fermoient tous les ports qui étnient de leur dépendance. Les Éginetes, qui se sentoient sort maltraités, & qui gémissoient dans une espece d'esclavage, n'osant pas accuser ouvertement les Athéniens, envoyoient porter secrétement à Lacédémone leurs plaintes. Dans le même tems, la ville de Potidée, qui dépendoit d'Athenes, quoique colonie de Corinthe, étant venue à se révolter, les Athéniens l'assiégerent, & ce fut ce qui précipita la guerre. Cependant, il y eut des Ambassadeurs envoyés à Athenes, & Archidamus, roi de Lacédémone, n'oublia rien pour terminer la plûpart de ces différends, & pour adoucir les alliés. Il est même certain que les Athéniens n'auroient pas eu la guerre pour tous les autres sujets de plaintes qu'ils avoient donnés contre eux, s'ils avoient voulu révoquer le décret fait contre Mégare, & s'accommoder avec cette ville. Mais, ce fut particulierement à cet article que Périclès s'opposa de toutes ses forces, mettant tout en œuvre pour enflammer & pour irriter davantage le peuple, & il s'opiniâtra si fort dans cette haine & dans cet acharnement contre les Mégaréens, qu'il passa justement pour le seul auteur de la guerre du Péloponnese.

Les uns disent que ce fut par

une magnanimité accompagnée de prudence, qu'il s'obstina à ce qui lui parut le plus avantageux ; car, il prenoit la demande des Lacédémoniens pour un essai qu'ils faisoient dans la seule vue de voir si les Athéniens leur céderoient ; & il étoit persuadé que cette complaisance ne passeroit que pour un aveu public de leur foiblesse. Les autres soutiennent au contraire, qu'il ne méprisa & ne rejetta les instances des Lacédémoniens, que par opiniâtreté & par arrogance, pour faire voir son autorité.

Quoi qu'il en soit, les Lacédémoniens pensoient avec raison qu'en ruinant la puissance de Périclès, ils auroient meilleur marché d'Athenes; ils ordonnerent donc aux Athéniens d'achever de chasser de leur ville ceux qui avoient encouru la malédiction pour le crime commis contre les complices de Cylon. Car, ils sçavoient bien que Périclès, du côté de sa mere, étoit de la race de ces maudits & excommuniés, comme Thucydide même l'écrit. Mais, cet expédient eut un succès tout contraire à celui qu'ils en avoient attendu. Au lieu de donner des soupçons de Périclès & de le rendre odieux au peuple, il augmenta sa gloire & la confiance qu'on avoit en lui. Avant qu'Archidamus, Général de l'armée du Péloponnese, entrât dans l'Attique, il déclara aux Athéniens que si Archidamus, en ravageant leurs terres, épargnoit celles qui lui appartenoient, soit à cause du droit d'hospitalité qui étoit entre eux, soit pour donner occasion à ses ennemis & à ses envieux de le calomnier, comme s'il étoit d'intelligence avec lui, il donnoit dès ce jour-là à la ville d'Athenes, ses terres & ses maisons.

Les Lacédémoniens & leurs alliés entrerent avec une grosse armée dans l'Attique, sous la conduite du roi Archidamus ; & après avoir ravagé toute la contrée, ils s'avancerent jusqu'au bourg d'Acharnes, où ils camperent, dans l'espérance que les Athéniens ne pourroient les souffrir si près d'eux, & qu'ils sortiroient en bataille pour défendre leur païs & pour donner des preuves de leur courage. Mais, Périclès trouva que c'étoit trop hazarder pour la ville, que d'aller livrer bataille devant ses murailles à une armée de soixante mille combattans, composée des meilleures troupes qu'il y eût dans la Béotie & dans le Péloponnese ; ainsi, il tâchoit d'arrêter & de calmer l'impatience de ceux qui vouloient combattre à quelque prix que ce fût, & qui ne pouvoient supporter ce qui se passoit à leur vue, leur disant que les arbres coupés & abattus revenoient en peu de tems, au lieu que des hommes morts, la perte en étoit irréparable.

Il se garda bien de convoquer aucune assemblée du peuple, de peur qu'on ne le traînât

au combat malgré lui. Mais, comme un bon pilote, dans une tempête qui bouleverse la mer, après avoir donné par-tout ses ordres, & préparé toutes les armes qu'il peut employer contre sa fureur, se sert de son art sans se laisser toucher ni par les larmes ni par les prieres des passagers; lui de même, après avoir bien fermé sa ville & posé par-tout des gardes pour n'être pas surpris, il suivoit les conseils que lui suggéroit sa prudence, se mettant peu en peine des cris, des plaintes & des emportemens de ses citoyens, quoique d'un côté ses amis fissent tous leurs efforts pour le fléchir par leurs prieres, & que de l'autre ses ennemis n'oubliassent rien pour l'ébranler par leurs menaces & leurs mauvais discours, & qu'il y eût une infinité de gens qui tâchoient de le piquer par des chansons & par des satyres, en décriant sa conduite comme celle d'un lâche & d'un homme qui laissoit tout en proie à leurs ennemis.

Tout cela n'émut point Périclès, il supporta patiemment ces injures & ces reproches; & se contentant d'envoyer une flotte de cent vaisseaux au Péloponnese, il demeura chez lui, retenant toujours la ville, jusqu'à ce que les ennemis se fussent retirés. Cependant, pour adoucir & pour amuser le peuple, qui étoit très-rebuté de la longueur de cette guerre, il lui donnoit de nouvelles forces par quelques distributions de deniers, & par le partage de quelques terres; car, il leur donna par sort les terres des Éginetes qu'il avoit chassés. Ce que souffroient leurs ennemis étoit encore pour eux une consolation dans leur misere. La flotte qui étoit allée au Péloponnese, avoit ravagé une grande étendue de païs, & saccagé un grand nombre de bourgs & de petites villes, & Périclès en personne avoit fait une course dans les terres de Mégare, qu'il avoit entierement ruinées. Ainsi, l'armée des ennemis, qui faisoient certainement beaucoup de mal aux Athéniens par terre, mais qui n'en recevoient pas moins d'eux par mer, n'auroit pas résisté si long-tems à une aussi rude guerre, & se seroit bientôt lassée, comme Périclès l'avoit prédit au commencement, si quelque démon, dit Plutarque, ne se fût opposé aux conseils de la prudence humaine. Il s'éleva dans la ville une peste si violente, qu'elle ravageoit la fleur de la jeunesse, & diminuoit extrêmement les forces des Athéniens; & cette maladie du corps passa jusqu'à l'esprit, & l'aigrit extraordinairement contre Périclès, de maniere que comme des phrénétiques, qui s'emportent contre leur médecin & contre leur pere, ils se révolterent contre lui & le maltraiterent.

Pour remédier à ces malheurs, & pour incommoder ceux

qui leur faisoient une si cruelle guerre, Périclès fit équiper cent cinquante vaisseaux, sur lesquels il embarqua de bonnes troupes d'infanterie & de cavalerie. Ce puissant armement donna autant d'espérance à ses citoyens, que de frayeur à ses ennemis. L'embarquement fait, comme Périclès montoit sur son vaisseau, tout d'un coup le soleil vint à s'éclipser entierement, & la terre fut couverte de ténebres. Cela jetta la consternation & l'épouvante dans l'esprit de tous les Athéniens, qui regardoient cette éclipse comme un présage funeste. Périclès, voyant donc son pilote étonné & incertain de ce qu'il devoit faire, lui mit un pan de son manteau devant les yeux, & lui demanda si cela paroissoit si épouvantable, & s'il le prenoit pour un signe si terrible. Le pilote ayant répondu que non: « Quelle différence mets-» tu donc, ajouta Périclès, en-» tre mon manteau & ce qui » cause cette éclipse, sinon que » ce qui produit ces ténebres » est plus grand que mon man-» teau ? »

Périclès, ayant mis à la voile, ne fit aucun exploit qui répondît à la grandeur de cet appareil; & comme il assiégeoit la ville d'Épidaure, dont il espéroit de se rendre bientôt maître, il fut surpris d'une maladie qui l'obligea de lever le siege, & qui se répandit, non seulement sur toutes les troupes, mais aussi sur tous ceux qui s'approchoient de son camp. Voyant donc que ce mauvais succès avoit irrité les Athéniens contre lui, il voulut les consoler & leur redonner de la confiance; mais, il ne put jamais les appaiser, qu'après que par leurs suffrages ils lui eurent ôté sa charge de Général, & l'eurent condamné à une grosse amende. Ceux qui disent le moins, la font monter à quinze talens, & ceux qui disent le plus, la poussent jusqu'à cinquante.

A ces malheurs publics, il s'en joignit d'autres non moins fâcheux. C'étoient des maux domestiques. Outre que la division regnoit depuis long-tems dans la famille de Périclès, la peste lui enleva un grand nombre de ses parens & de ses amis. Xantippe son fils aîné mourut de cette maladie. Mais, Périclès ne se laissa point abattre. La fermeté de son ame n'en fut point ébranlée, & on ne le vit ni pleurer, ni faire des obseques, ni paroître sur le tombeau d'aucun de ses proches, jusqu'à la mort de Paralus, qui étoit le dernier de ses enfans légitimes. Alors, étonné & ébranlé par un si rude coup, il fit tous ses efforts pour se maintenir dans son assiette naturelle & pour conserver cette grandeur d'ame qui avoit paru en tant d'occasions; mais, quand il voulut mettre la couronne de fleurs sur la tête du mort, il ne put soutenir cette cruelle vue, ni être le maître de sa

douleur, qui éclata par des cris, par des sanglots, & par un torrent de larmes, ce qui ne lui étoit jamais arrivé.

Cependant, la ville ayant voulu essayer tous les autres Capitaines & les autres Orateurs, & n'en ayant point trouvé qui eût le poids, la force & l'autorité nécessaire pour une charge si importante & si difficile, commença à le désirer & à le rappeller à son tribunal. Il étoit alors renfermé dans sa maison, accablé de douleur pour la perte qu'il venoit de faire. Alcibiade & ses autres amis lui persuaderent de sortir & de se montrer. D'abord, le peuple lui demanda pardon de son ingratitude; & Périclès, touché de ses prieres, reprit le gouvernement.

Après qu'il eut été élu Général. la premiere chose qu'il fit, ce fut de proposer qu'on cassât la loi, qu'il avoit fait donner autrefois contre les bâtards, lorsqu'il se voyoit des fils légitimes. Mais alors, il voulut l'abolir, de peur que faute de successeurs descendus de lui, sa maison & sa race ne fussent entierement éteintes, & ne périssent avec son nom. Les Athéniens, touchés de compassion, & persuadés que tant de malheurs qu'éprouvoit Périclès, étoient l'ouvrage d'une fortune envieuse & jalouse, & que sa demande étoit pleine d'humanité, lui permirent de faire écrire son bâtard dans les registres des Citoyens de sa tribu, & de lui donner son nom propre, & c'est celui qui dans la suite, après avoir défait les Péloponnésiens dans une bataille navale, près des isles Arginuses, fut condamné à mort avec les autres Capitaines ses collegues.

Peu de tems après, Périclès tomba malade de la peste; & cette maladie, quoique foible, mais accompagnée de changemens infinis, consumoit peu à peu son corps & affoiblissoit son esprit, & on raconte que Périclès, étant visité par un de ses amis, lui montra une espece de charme, que des femmes lui avoient pendu au cou. voulant lui faire entendre qu'il falloit qu'il fût bien malade, puisqu'il souffroit ces sottises-là.

Comme il étoit à l'extrêmité & sur le point de rendre l'ame, les principaux Citoyens, & les amis qui lui restoient, étoient dans sa chambre autour de son lit, parloient de sa vertu & de la grande puissance qu'il avoit eue, parcouroient ses exploits, & comptoient le nombre de ses victoires; car, étant Général des Athéniens, il avoit érigé en faveur de sa ville neuf trophées, pour autant de combats qu'il avoit gagnés. Ils discouroient donc ainsi entre-eux, croyant qu'il avoit déjà perdu tout sentiment, & qu'il ne pouvoit plus entendre; mais, il ne lui étoit pas échappé une seule parole de tout ce qu'ils avoient dit; & rompant tout d'un coup le silence: « Je m'étonne, leur

» dit-il, que vous conserviez » si bien dans votre mémoire, » & que vous releviez si fort » des choses auxquelles la fortune a tant de part, & qui » sont déjà arrivées à tant d'autres Capitaines, & que vous » oubliez ce que j'ai fait de » plus grand & de plus glorieux. C'est, ajoûta-t-il, que » mon ministere n'a fait prendre le manteau noir à aucun » de nos Citoyens. » Quel admirable personnage, s'écrie Plutarque, non seulement par la douceur & par l'humanité, qu'il a toujours conservées dans tant de grandes affaires, & au milieu de tant de haines & d'oppositions, mais encore par ce sentiment noble & généreux, qui lui faisoit regarder comme la principale de toutes ses grandes actions, de n'avoir jamais rien accordé à l'envie ni à la colere dans une puissance suprême, & de ne s'être jamais porté envers personne en implacable ennemi.

Les affaires, qui survinrent aussi-tôt après la mort de Périclès, arrivée l'an 429 avant Jesus-Christ, firent bien sentir aux Athéniens la grandeur de la perte qu'ils avoient faite, & leur en imprimerent dans le cœur un très-grand regret. Car, ceux qui pendant sa vie avoient été le plus blessés de sa grande puissance, comme d'une lumiere qui les offusquoit, après sa mort n'eurent pas plutôt essayé des autres Orateurs & Gouverneurs du peuple, qu'ils avouerent publiquement que jamais il n'y avoit eu d'homme plus modéré dans la sévérité, ni plus grave dans la douceur; & cette puissance si onéreuse, à laquelle on donnoit le nom odieux de Monarchie ou de Tyrannie, parut alors avoir été la plus sûre défense & le plus fort rempart de l'État, tant il s'étoit glissé depuis sa mort dans le gouvernement de méchanceté & de corruption, qui n'avoient osé éclater pendant sa vie, ou qu'il avoit toujours tenues foibles & basses, en les empêchant de croître & de monter à un excès sans remede, par la licence & par l'impunité.

Digression sur le caractere de Périclès.

L'on a pu remarquer dans ce qui a été dit de Périclès, qu'il réunissoit en lui seul presque toutes les sortes de mérites qui peuvent former les grands hommes; celui d'Amiral par son habileté dans la marine; celui d'excellent Capitaine, par ses conquêtes & ses victoires; celui de Surintendant des finances, par le bon ordre qu'il y mit; celui de grand Politique, par l'étendue & la justesse de ses vues, & par sa dextérité dans le maniement des affaires; celui de Ministre d'État, par les moyens qu'il sçut employer pour faire fleurir le commerce & tous les arts; enfin celui de Pere de la patrie, par le bonheur dont il fit jouir tous les membres de la République, & qu'il

qu'il se proposa toujours comme le véritable but de son gouvernement.

Mais, nous ne devons pas omettre ici un autre caractere, qui lui est propre uniquement. Il se conduisit avec tant de sagesse, de modération, de désintéressement, de zele pour le bien public ; il montra en tout une si grande supériorité de talens, & il donna une si grande idée de son expérience, de sa capacité, & de sa droiture, qu'il gagna généralement la confiance de tous les Athéniens, & fixa en sa faveur leur inconstance naturelle pendant un gouvernement de quarante ans. Il désarma la jalousie, qu'une délicatesse excessive pour la liberté leur faisoit concevoir contre tous les citoyens qui se distinguoient par leur mérite & par l'autorité du commandement. Et, ce qui est plus merveilleux, il fit tout cela par persuasion, sans contrainte, sans bas artifices, & sans aucun de ces moyens qu'une politique ordinaire se pardonne sous le spécieux prétexte de la nécessité des affaires & des intérêts de l'État.

PÉRICLÈS, *Pericles*, (a) Περικλῆς, fils naturel du précédent. Ce dernier, ayant perdu tous ses enfans légitimes, & craignant que sa race ne s'éteignît entierement avec lui, demanda aux Athéniens la permission de faire écrire celui-ci sur les regiſtres des Citoyens de sa tribu, & de lui donner son propre nom. Le peuple, autant par compassion pour ses malheurs, que par égard pour son mérite, le lui accorda.

Vingt-quatre ans après la mort de son pere, Périclès fut du nombre des dix Capitaines que les Athéniens choisirent pour prendre la place d'Alcibiade, & combattre contre Callicratidas, Général des Lacédémoniens, la 3.e année de la XCIII.^e Olympiade, l'an 405 ou 406 avant Jesus-Christ. Il fit des merveilles dans cette expédition, & la flotte des ennemis fut battue. Néanmoins, pour n'avoir pas eu soin de faire inhumer ceux qui avoient été tués dans la bataille, il fut condamné avec sept autres Capitaines de l'armée à perdre la tête, parce que cette négligence passoit pour un grand crime.

PÉRICLÈS, *Pericles*, (b) Περικλῆς, Athénien, qui fut contemporain & ami de Phocion. Un jour que Phocion étoit accusé de trahison, Périclès craignant le même sort, prit promptement le parti de sortir de la ville. Phocion ne tarda pas à prendre le même parti.

PÉRICLIDAS, *Periclidas*, (c) Περικλείδας, Spartiate, que les Lacédémoniens envoyerent à Athenes demander du secours. Le Poëte Aristophane, pour se

(a) Plut. T. I. p. 172. Diod. Sicul. p. 384, 385. Xenoph. p. 442. & *seq.* Roll. Hist. Anc. T. II. p. 513. & *suiv.*

(b) Plut. T. I. p. 757.

(c) Plut. T. I. p. 489.

moquer de cet Ambaſſadeur, dit, en s'adreſſant aux Lacédémoniens : « Avez-vous oublié » qu'autrefois le Spartiate Périclidas vint ſuppliant à Athenes, & qu'aſſis au pied des » autels, pâle & défait avec » ſa caſaque rouge, il nous demandoit une armée, &c. »

PÉRICLITE, *Periclitus*, (*a*) Περίκλειτος, muſicien qui ne nous eſt connu que par ce qu'en dit Plutarque dans ſon Dialogue ſur la muſique. Il étoit originaire de Lesbos. On le croyoit plus ancien qu'Hipponax. Il fut le dernier de ſon païs qui remporta le prix propoſé pour la cithare aux jeux Carniens, à Lacédémone ; & ſa mort mit fin à la ſucceſſion non interrompue des joueurs de cithare parmi les Lesbiens. Nous ne ſavons ſur quel fondement le Gyraldi fait Périclite auteur de la Poëſie dithyrambique. C'eſt un fait qu'il avance, ſans alléguer aucun garant ; ce qui lui arrive quelquefois.

PÉRICLYMENE, *Periclymenus*, (*b*) Περικλύμενος, fils de Nélée & de Chloris, & frere de Neſtor, fut tué d'une maniere aſſez ſinguliere. Héſiode, Apollonius, &, après eux, Ovide, diſent que Périclymene avoit reçu de Neptune le pouvoir de ſe métamorphoſer en pluſieurs figures. Il ſe changea ſelon eux, pour éviter les coups du redoutable Alcide, en fourmi, en mouche, en abeille, en ſerpent, & tout cela lui fut inutile. Il crut pouvoir s'échapper des mains de ſon ennemi, en prenant la figure d'un aigle ; mais, Hercule, ſelon les auteurs Latins, le tua d'un coup de fleche, ou, ſelon les auteurs Grecs, d'un coup de maſſue ; fable par laquelle nous apprenons les différens tours d'adreſſe qu'employa Périclymene pour ſe garantir d'une mort inévitable, dont ſa fuite ne put le ſauver.

Cette fable peut encore nous apprendre que comme on repréſente par Hercule la véritable valeur & la vertu même, on a voulu figurer par Périclymene, qui ſçait prendre diverſes formes, la ruſe, la fourbe & l'artifice, qui tâchent toujours de s'élever au-deſſus de la vertu, & qui ne font contre-elle que de vains efforts, comme Périclymene contre Hercule. En effet, n'eſt-ce pas le propre des artificieux & des fourbes de ſe ſervir de toutes choſes, de ſe revêtir de perſonnages différens, & de prendre enfin diverſes formes pour vaincre & pour triompher ? Mais auſſi, n'eſt-il pas vrai que comme Hercule ne ſe ſert que de ſes armes ordinaires pour ſurmonter Périclymene, la ſincérité, la franchiſe & la vertu n'ont beſoin que d'elles-mêmes, pour venir à bout des

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. X. p. 273.

(*b*) Homer. Odyſſ. L. XI. v. 285. Pauſ. pag. 117, 569. Ovid. Metam. L. XII. c. 13. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 131. T. VII. p. 54. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. Tom. IX. p. 90.

artifices par lesquels on croiroit tromper la véritable prudence?

Quelques uns comptent Périclymene au nombre des Argonautes.

PÉRICTIONÉ, *Perictione*, (*a*) Περικτιώνη, femme d'Ariston, fut mere de Platon. On dit qu'Apollon, épris de la beauté de Périctioné, habita avec elle, & que Platon dut le jour à ce Dieu. On ajoute qu'un spectre se reposa sur elle, & qu'elle concut cet enfant sans cesser d'être vierge. On raconte qu'un jour Ariston & sa femme sacrifiant aux Muses sur le mont hymette, Périctioné déposa le jeune Platon entre des myrtes, où elle le trouva environné d'un essaim d'abeilles, dont les unes voltigeoient autour de sa tête & les autres enduisoient ses levres de miel; que Socrate vit en songe un jeune cygne s'échapper de l'autel qu'on avoit consacré à l'Amour dans l'Académie, se reposer sur ses genoux, s'élever dans les airs, & attacher par la douceur de son chant les oreilles des hommes & des Dieux; & que lorsqu'Ariston présenta son fils à Socrate, celui-ci s'écria: *Je reconnois le signe de mon songe*. Ce sont autant de fictions que des auteurs graves n'ont pas rougi de débiter comme des vérités, & qu'il y auroit peut-être du danger à contredire, si Platon étoit le fondateur de quelque systême religieux adopté.

PÉRICYLACISME, *Pericylacismus*, (*b*) Περικυλακισμὸς, sorte d'expiation par un petit chien, qu'on sacrifioit à Proserpine. Les Grecs, entre autres offrandes d'expiation, offroient à cette Déesse de petits chiens que l'on portoit d'abord tout autour de ceux qui avoient besoin d'être purifiés, & que l'on immoloit ensuite. Péricylacisme vient de περὶ, *circum*, autour, & σκύλαξ, σκύλακος, *catulus*, petit chien.

PÉRIÉGETES, *Periegetæ*, Περιηγηταὶ, de περὶ, *circum*, autour, & ἡγέομαι, *duco*, je conduis, nom de certains ministres du temple de Delphes. Ce terme doit être conservé, parce que le mot *interprete* n'exprime pas entierement le mot *Grec*; le mot *guide* ne l'exprime pas non plus. Ces ministres étoient guides & interpretes tout ensemble. Ils s'occupoient à promener les étrangers par toute la ville de Delphes, pour les désennuyer du long séjour qu'ils étoient obligés d'y faire; ils leur montroient les offrandes que la piété des peuples y avoit consacrées, ils leur apprenoient par qui telle statue, tel tableau avoient été donnés, quel en étoit l'artiste, en quel tems & en quelle occasion on les avoit envoyés; enfin, c'étoient des

(*a*) Suid. T. II. p. 536. Diog. Laërt. p. 186, *& seq.* Paus. p. 58.

(*b*) Plut. T. I. p. 31.

gens pleinement instruits de toutes les antiquités de la ville & du temple.

PÉRIERÈS, *Perieres*, (a) Περιήρης, le septieme des fils d'Éole. Après la mort de Polycaon, qui avoit régné long-tems sur les Messéniens, la couronne fut déférée à Périerès, qui alla aussi-tôt en prendre possession. Ce Prince épousa Gorgophone fille de Persée, de laquelle il eut deux fils, Aphareus & Leucippe, qui, après la mort de leur pere, regnerent l'un & l'autre en Messénie.

PÉRIERIS, *Perieris*, (b) Περιήρης fut pere de Borus, qui épousa Polydore fille de Pélée.

PÉRIGONE, *ou* PÉRIGUNE, *Perigone*, *Perigune*, (c) Περιγούνη, fille de Sinnis, fameux Géant, que Théfée tua. Périgone, qui étoit une grande fille, fort belle voyant son pere mort, prit la fuite, & Théfée couroit de tous côtés pour la chercher. Mais, elle s'étoit jettée dans un bois épais, plein de roseaux & d'asperges sauvages, qu'elle prioit avec une simplicité d'enfant, comme s'ils l'eussent entendue, les conjurant de la bien cacher & de l'empêcher d'être apperçue, & leur promettant avec serment que, s'ils lui rendoient ce service, elle ne les arracheroit ni ne les brûleroit jamais. Cependant, Théfée l'appelloit, & lui donnoit sa parole qu'il auroit soin d'elle, & qu'il ne lui feroit aucun déplaisir. Périgone, touchée de ses promesses, sortit du milieu de ses broussailles, & alla se rendre à lui. Théfée en eut un fils, qui fut appellé Ménalippe. Il la donna ensuite en mariage à Deïonée, fils d'Eurytus, roi d'Œchalie.

PÉRILAUS, *Perilaus*, (d) Περίλαος, le même que d'autres nomment Pérille. *Voyez* Pérille.

PÉRILAUS, *Perilaus*, (e) Περίλαος. Tyran d'Argos. La tour ou plutôt la chambre d'airain dans laquelle Danaé avoit été enfermée, subsista dans la ville d'Argos, jusqu'au tems de Périlaüs qui la fit détruire.

PÉRILAUS, *Perilaus*, (f) Περίλαος, un des Lieutenans de Philippe pere d'Alexandre le Grand, fut employé à soumettre ceux de Mégare.

PÉRILAUS, *Perilaus*, (g) Περίλαος, un des trois Officiers qui furent envoyés par le roi Arridée vers la cavalerie de Perdiceas pour lui faire mettre bas les armes.

PÉRILLE, *Perillus*, (h) artisan célebre, né à Athenes, voulant flatter la cruauté de Phalaris tyran d'Agrigente, fit un taureau d'airain, pour y brûler vifs les criminels; mais,

(a) Pauf. p. 123, 159, 218, 221. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 92. 95.
(b) Homer. Iliad. L. XVI. v. 177.
(c) Plut. T. I. p. 4. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VII. p. 100, 101.
(d) Lucian. T. I. p. 846. & seq.
(e) Pauf. p. 128.
(f) Freinsh. Suppl. in Q.Curt. L.I. c. 5.
(g) Q. Curt. L. X. c. 8.
(h) Plin. T. II. p. 658. Valer. Maxim. L. IX. c. 2.

il éprouva le premier ce supplice, par ordre de ce Tyran. *Voyez* Phalaris.

PÉRILLIUS, *Perillius*, (*a*) certain homme, qui n'avoit guere de bon sens, puisqu'il recevoit des billets de personnes qui n'étoient pas en état de les acquitter.

PÉRIMEDE, *Perimede*, (*b*) Περιμήδη, la cinquieme des filles d'Éole, épousa Achéloüs, duquel elle eut Hippodamus & Oreftée.

PÉRIMEDE, *Perimede*, (*c*) Περιμήδη, fille d'Œnéus, fut mariée à Phœnix, & en eut deux filles, Astypalée & Europe.

On donne le nom de Périmede à une fameuse Magicienne.

PÉRIMEDÈS, *Perimedes*, (*d*) Περιμήδης, un des compagnons d'Ulysse.

PÉRIMEDÈS, *Perimedes*, (*e*) Περιμήδης, fut pere de Schédius, Capitaine des Phocéens.

PÉRIMEDÈS, *Perimedes*, (*f*) Περιμήδης, un des compagnons d'Ulysse, selon Homere dans son Odyssée.

PÉRIMUS, *Perimus*, (*g*) Πέριμος, fils de Mégas, est un des Capitaines Troyens, que tua Patrocle.

PÉRINTHE, *Perinthus*, (*h*) Πέρινθος, ville de Thrace, située sur le bord de la Propontide, entre Sélymbrie & Rhédeste, suivant les cartes de M. d'Anville. Pline dit que Périnthe tenoit au continent par une étendue de deux cens pas.

Les Péoniens, qui habitoient en deçà du fleuve Strymon, furent avertis par un Oracle de déclarer la guerre aux Périnthiens, & de les attaquer s'ils avoient assez d'audace pour les provoquer au combat, mais autrement de ne rien entreprendre contr'eux. Les Périnthiens ayant campé hors de leur ville, vis-à-vis des Péoniens, leur présenterent trois sortes de combats particuliers, d'un homme avec un homme, d'un cheval avec un cheval, & d'un chien avec un chien. Mais, comme ils furent victorieux dans les deux premiers combats, & qu'ils commençoient à chanter un chant de victoire, alors les Péoniens considérant la réponse du Dieu, crurent que l'oracle étoit accompli, & qu'il s'agissoit enfin de mettre la main à l'ouvrage. Ainsi, ils attaquerent les Périnthiens qui chantoient encore leur victoire, & les vainquirent de telle sorte qu'il n'en demeu-

(*a*) Horat. L. II. Satyr. 3. v. 75, 76.
(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. p. 92, 93.
(*c*) Pauf. p. 402.
(*d*) Pauf. p. 664.
(*e*) Homer. Iliad. L. XV. v. 515.
(*f*) Homer. Odyff. L. XI. v. 23.
(*g*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 695.

(*h*) Plin. T. I. p. 206. Ptolem. L. III. c. 11. Herod. L. IV. c. 90. L. V. c. 1, 2. Diod. Sicul. p. 549, 550. Plut. T. I. p. 853. Corn. Nep. in Alcib. c. 7. Tit. Liv. L. XXXIII. c. 30. Tacit. Annal. L. II. c. 54. Xenoph. p. 399. Tzetz. Chili. 3. N. 100. Mém. de l'Acad. des Infcr. & Bell. Lettr. T. II. p. 522.

ra que fort peu. C'eſt ainſi que les Périnthiens furent autrefois traités par les Péoniens. Mais, depuis ils combattirent courageuſement pour la défenſe de leur liberté contre les Perſes & Mégabaze, & ne furent vaincus que par le nombre.

L'an 341 avant Jeſus-Chriſt, Philippe, roi de Macédoine, marcha contre la ville de Périnthe qui s'oppoſoit à ſes intentions, & qui favoriſoit les Athéniens. En ayant formé le ſiege, il fit battre continuellement ſes murailles par des ſoldats qui ſe relevoient les uns les autres. Il fit même conſtruire des tours de bois qui, ayant quatre-vingts coudées de haut, s'élevoient beaucoup au-deſſus des murs de la ville, & d'où l'on fatiguoit extraordinairement les aſſiégés; on ébranloit d'ailleurs les murailles à coups de bélier, & l'on employoit des inſtrumens de fer pour en déraciner les fondemens. Cependant, les Périnthiens ſe défendoient vaillamment; & la diligence avec laquelle ils remplaçoient par de nouveaux murs, ceux qu'on venoit de renverſer, donnoit lieu à des attaques & à des défenſes ſingulieres & merveilleuſes. Le Roi, qui avoit des gens armés de traits de toute eſpece, fit périr par leur moyen un nombre prodigieux d'aſſiégés, de ſorte que les Périnthiens, qui ſe voyoient diminuer conſidérablement à la fin de chaque journée, jugerent à propos d'emprunter & des hommes, & des armes des Byzantins. Ayant regagné par ce ſecours quelque ſorte d'égalité avec leurs ennemis, ils s'encouragerent à s'expoſer aux dangers les plus évidens, & à ſoutenir les plus longs travaux pour la défenſe & le ſalut de leur patrie. Le Roi s'anima de ſon côté pour le ſuccès de ſon entrepriſe, & partagea ſes troupes en pluſieurs corps, qui ſe relevoient les uns les autres pour battre les murailles jour & nuit. Comme ſon armée étoit de trente mille hommes, & qu'il avoit autant d'armes & de machines différentes qu'il en falloit pour les occuper tous, il fatiguoit prodigieuſement les aſſiégés. Ainſi, la réſiſtance étant devenue longue & opiniâtre, la ville s'étoit remplie de morts & de bleſſés; & toutes les néceſſités de la vie commençant à manquer aux Citoyens, ils ſe croyoient eux mêmes à la veille d'être pris, lorſque la fortune leur préſenta un ſecours ineſpéré & une reſſource de ſalut. Les nouvelles de l'agrandiſſement de Philippe s'étoient répandues par toute l'Aſie. Ainſi, le roi de Perſe, qui entra en quelques ſoupçons au ſujet de cette Puiſſance nouvelle, manda par lettres à tous les ſatrapes des provinces maritimes de l'Aſie, de porter du ſecours aux Périnthiens. Les ſatrapes, qui exécuterent volontiers cet ordre, envoyerent inceſſamment à Périnthe un grand nombre de ſoldats, de groſſes ſommes d'ar-

gent, des vivres & des armes en abondance, en un mot tout ce qui étoit nécessaire à la guerre. Les Byzantins leur prêterent de leur côté ce qu'ils avoient de meilleurs soldats; de sorte que les forces étant devenues à peu près égales des deux côtés, la guerre se renouvella en quelque sorte, & le siege non interrompu sembla recommencer. Car, Philippe faisant battre continuellement les murailles & repousser à coups de traits ceux qui se présentoient pour les défendre, on alloit attaquer par les breches ceux qu'on découvroit sur les remparts, pendant qu'on montoit avec des échelles sur les endroits qui paroissoient abandonnés. Les combats se faisant toujours corps à corps, l'un des deux combattans ne manquoit pas d'être tué, ou de tomber à force de blessures. L'espérance des uns & des autres les animoit également. Les Macédoniens avoient en vue le pillage d'une ville puissamment riche, aussi bien que les présens magnifiques dont Philippe les avoit flattés; & les assiégés voyoient non-seulement leurs biens, mais leur vie même attachée à la conservation de leur patrie. La situation de Périnthe étoit d'ailleurs très-avantageuse, & soutenoit beaucoup dans les assiégés l'espoir qu'ils avoient d'une délivrance glorieuse. Cette ville étoit bâtie comme à la racine d'une langue de terre élevée qui s'avançoit d'un stade dans la mer; elle étoit pleine de maisons contigues les unes aux autres, & qui étoient extrêmement hautes. Enfin, comme elles étoient toutes posées sur le penchant de la colline, elles formoient l'aspect d'un magnifique théâtre. C'est par cette disposition du terrein que les assiégeans avançoient peu malgré le feu continuel de leurs batteries, parce qu'à mesure que les maisons inférieures étoient abattues, les supérieures entre lesquelles on avoit soin de fermer les entrées des rues, présentoient un nouveau rempart qu'il falloit abattre.

Mais de plus, comme les Byzantins qui étoient dans le voisinage des Périnthiens, leur fournissoient toutes sortes de secours, Philippe partagea son armée, & en laissant une moitié devant Périnthe, sous les plus habiles de ses Lieutenans, il conduisit l'autre à Byzance dont il forma tout d'un coup le siege, qu'il poussoit avec autant d'ardeur que le premier. Cette circonstance fit juger aux Athéniens, qu'il rompoit la paix qu'ils avoient conclue avec lui. Ainsi, ils envoyerent incessamment une flotte considérable au secours de cette ville. Les insulaires de Chio, de Cos & de Rhodes, aussi bien que quelques autres colonies Grecques, prirent aussi le parti de ces nouveaux assiégés. Philippe étonné d'un concours si général leva le siege, & fit la paix avec les Athéniens & avec tous ceux

que la même cause avoit réunis.

Alcibiade, s'étant banni volontairement de sa patrie, vint se réfugier à Périnthe, où il fit fortifier trois châteaux, Bornes, Byzie & Macrontique.

Cette ville a été appellée aussi Héraclée. Tzetzès dit qu'Hercule la nomma anciennement Mygdonie. L'Itinéraire d'Antonin la place sur la route de Dyrrachium à Byzance, entre Tirallum & Cœnophrurion, à dix-huit milles de la premiere, & à égale distance de la seconde. C'est aujourd'hui Pantiro, suivant le P. Hardouin.

M. Buonarotti demande pourquoi les Périnthiens se disent B. ΝΕΩΚΟΡΟΙ dans une médaille de Caracalla, qui paroît fort jeune, & puis dans une autre de cet Empereur, qui le représente dans un âge plus avancé, ils sont seulement appellés ΝΕΩΚΟΡΟΙ. Si M. Buonarotti avoit bien connu le visage d'Héliogabale, qui est représenté sur la médaille où ils sont nommés B. ΝΕΩΚΟΡΟΙ, il ne l'auroit pas pris pour Caracalla, sur la médaille duquel ils ne sont appellés que ΝΕΩΚΟΡΟΙ, parce que ceux de Périnthe furent établis Néocores sous Sévere, dont ils avoient pris le parti contre Pescennius, & le demeurerent sous Caracalla. Mais, Héliogabale, qui vouloit paroître être fils de ce dernier, & par conséquent petit-fils de Sévere, fit la grace aux Périnthiens de les nommer Néocores pour la seconde fois. C'est ce qu'a fait voir M. Vaillant le Pere dans les *numismata Græca*, imprimés en 1700, où il rapporte une médaille du cabinet de M. Foucault, dans laquelle on lit ΠΕΡΙΝΘΙΩΝ ΔΙC ΝΕΩΚΟΡΩΝ, avec ces deux lettres en bas Γ. B., c'est-à-dire, γνώμη βουλῆς, *senatusconsulto*, pour montrer que les Périnthiens en avoient eu la confirmation par un décret du Sénat.

PÉRINTHIENS, *Perinthii*, Περίνθιοι, les habitans de Périnthe. *Voyez* Périnthe.

PÉRIODE, *Periodus*, Περίοδος, de περὶ, *circum*, autour, & ὁδὸς, *via*, voie, chemin, terme de Grammaire & de Rhétorique. C'est une petite étendue de discours, qui renferme un sens complet, dont on distingue la fin par un point., & les parties ou divisions par la virgule, ou par le point avec la virgule ; ; &c.

Le pere de Colonia définit la Période une pensée courte, mais parfaite ; composée d'un certain nombre de membres, & de parties dépendantes les unes des autres, & jointes ensemble par un lien commun.

La Période, suivant la fameuse définition d'Aristote, est un discours qui a un commencement, un milieu & une fin, qu'on peut voir tout-à-la fois. Il définit aussi la Période composée de membres, une élocution achevée, parfaite pour le sens, qui a des parties distinguées, & qui est facile à pro-

noncer tout d'une haleine.

Un auteur moderne définit la Période d'une maniere beaucoup plus courte & plus claire, une phrase composée de plusieurs membres, liés entr'eux par le sens & par l'harmonie.

On distingue en général deux sortes de Périodes, la Période simple, & la Période composée. La Période simple est celle qui n'a qu'un membre, comme *la vertu seule est la vraie noblesse.* C'est ce qu'on appelle autrement proposition ; les Grecs la nommoient *μονόκωλος*. La Période composée est celle qui a plusieurs membres, & l'on en distingue de trois sortes, sçavoir, la Période à deux membres, appellée par les Grecs *δίκωλος*, & par les Latins *bimembris ;* la Période à trois membres, *τρίκωλος*, *trimembris ;* & celle à quatre membres, *τετράκωλος*, *quadrimembris.*

Une vraie Période oratoire ne doit avoir ni moins de deux membres, ni plus de quatre ; ce n'est pas que les Périodes simples ne puissent avoir lieu dans le discours, mais leur brieveté le rendroit trop décousu & en banniroit l'harmonie, pour peu qu'elles y fussent multipliées.

Dès qu'une Période passe quatre membres, elle perd le nom de Période & prend celui de discours périodique.

Voici un exemple d'une Période à deux membres, tiré de Cicéron: *Ergo & mihi & meæ vitæ pristinæ consuetudinem, C. Cæsar, interclusam aperuisti* [premier membre], *& his omnibus ad benè de omni Republica sperandum, quasi signum aliquod sustulisti* [second membre]. Cicer. pro M. Marcello.

Exemple de la Période à trois membres ; *Nam cùm antea per ætatem hujus loci autoritatem contingere non auderem* [premier membre], *statueremque nihil huc nisi perfectum ingenio, elaboratumque industriâ afferri oportere* [second membre], *omne meum tempus amicorum temporibus transmittendum putavi* [troisieme membre]. Cic. *pro lege Manilia.*

On trouve un exemple de la Période à quatre membres dans la belle description que fait le même orateur du supplice des parricides qu'on jettoit dans la mer enfermés dans un sac. *Ita vivunt, ut ducere animam de cœlo non queant* [premier membre] ; *ita moriuntur, ut eorum ossa terra non tangat* [second membre] ; *ita jactantur fluctibus, ut numquam abluantur* [troisieme membre] ; *ita postremò ejiciuntur, ut ne ad saxa quidem mortui conquiescant* [quatrieme membre]. Cic. *pro Roscio Amerino.*

Les anciens Orateurs observoient assez scrupuleusement les regles de l'art pour la mesure, l'étendue & l'harmonie des Périodes dans leurs harangues ; mais, dans les langues modernes, on est beaucoup moins sévere ou plus négligent.

Selon les regles de l'art oratoire, les membres d'une Période doivent être égaux au moins à peu près, afin que les repos ou suspensions de la voix

à la fin de chaque membre puissent être à peu près les mêmes; mais, on n'a point égard à cette regle, quand ce qu'on écrit n'est pas destiné à être prononcé en public.

Le discours ordinaire & familier admet des Périodes plus longues & plus courtes que les Périodes oratoires. Dans un discours public, les Périodes trop courtes & pour ainsi dire mutilées, nuisent au grand & au sublime dont elles interrompent la marche majestueuse. Au contraire, les Périodes trop longues appesantissent cette marche, & tiennent l'esprit de l'auditeur dans une suspension qui produit souvent de l'obscurité dans les idées. D'ailleurs, la voix de l'orateur n'est pas assez forte pour soutenir le ton jusqu'au bout; on sçait à cet égard les plaisanteries qu'on a faites sur les longues Périodes de Maimbourg.

Quelques Rhéteurs bornent à quatre membres la juste longueur de la Période, appellée par les Latins *ambitus* & *circuitus*, selon ce distique :

Quattuor è membris plenum formare videbis
Rhetora circuitum; sive ambitus ille vocatur.

C'est aussi le sentiment de Cicéron qui dit dans l'Orateur: *Constat ille ambitus & plena comprehensio ex quatuor ferè partibus, quæ membra dicuntur, ut & aures impleat & ne brevior sit quàm satis est neque longior.*

Cet orateur nous fournit un exemple du discours périodique dans l'exorde de l'oraison pour le Poëte Archias. *Si quid in me sit ingenii, judices, quod sentio quàm sit exiguum; aut si qua exercitatio dicendi, in qua me non inficior mediocriter esse versatum; aut si hujusce rei ratio aliqua ab optimarum artium studiis & disciplinâ profecta, à qua ego nullum confiteor ætatis meæ tempus abhorruisse; earum rerum omnium vel imprimis hic Aul. Licinius fructum à me repetere prope suo jure debet.*

Il y a encore des Périodes qu'on nomme rondes, & d'autres qu'on nomme quarrées, à cause de leur construction & de leur chûte différentes. La Période quarrée est celle qui est composée de trois ou quatre membres égaux, distingués l'un de l'autre, comme celle que nous avons citée sur le châtiment des parricides, ou celle-ci de M. Fléchier. *Si M. de Turenne n'avoit sçu que combattre & vaincre* [premier membre], *s'il ne s'étoit élevé au-dessus des vertus humaines* [second membre], *si sa valeur & sa prudence n'avoient été animées d'un esprit de foi & de charité* [troisieme membre], *je le mettrois au rang des Fabius & des Scipions* [quatrieme membre]. Tous ces membres, comme on voit, ont entr'eux une juste proportion.

La Période ronde est celle dont les membres sont tellement joints & pour ainsi dire enchâssés les uns dans les au-

tres, qu'à peine voit-on ce qui les unit, de sorte que la Période entiere coule avec une égalité parfaite, sans qu'on y remarque de repos considérables; telles sont les Périodes de Cicéron, à deux & à trois membres, rapportées ci-dessus.

D'autres appellent Période ronde celle dont les membres sont tellement disposés, qu'on pourroit mettre le commencement à la fin, *& vice versa*, sans rien ôter au sens ni à l'harmonie du discours; & ils en citent pour exemple cette Période de Cicéron. *Si quantùm in agro locisque desertis audacia potest, tantùm in foro atque in judiciis impudentia valeret, non minus nunc in causa cederet Aulus Cæcina Sexti Æbutii impudentiæ, quàm tum in vi facienda cessit audaciæ.* Car, on pourroit la commencer par ces mots: *Non minùs in causa cederet* &c., sans que la pensée & le nombre oratoire en souffrissent.

Enfin, on appelle Période croisée, *periodus decussata*, celle dont les membres sont opposés, telle qu'est celle qu'on vient de lire; ou celle-ci de M. Fléchier: *Plus grande dans ce dépouillement de sa grandeur, & plus glorieuse lorsqu'entourée de pauvres, de malades, ou de mourans, elle participoit à l'humilité & à la patience de Jesus-Christ, que lorsqu'entre deux haies de troupes victorieuses, dans un char brillant & pompeux, elle prenoit part à la gloire & aux triomphes de son Epoux.* On en trouve un grand nombre de cette espece dans cet Auteur, qui donnoit beaucoup & peut-être trop dans les antitheses.

Il n'y a guere de loix à prescrire sur l'emploi de la Période. En général, le commencement d'un discours grave & noble sera périodique; mais, dans le cours de sa harangue, l'orateur se laisse diriger par le caractere de ses pensées, par la nature de ses images, par le sujet de son récit. Tantôt ses phrases sont coupées, courtes, vives & pressées, tantôt elles deviennent plus longues, plus tardives & plus lentes. On acquiert par une longue habitude d'écrire, la facilité de prendre le rithme qui convient à chaque chose & à chaque instant. Presque sans s'en appercevoir & à la longue, ce goût dont la nature donne le germe, & que l'exercice déploie, devient très-scrupuleux.

PÉRIPATÉTICIENS, *Peripapetici*, (*a*) Περιπατητικοὶ, nom qu'on donne aux sectateurs d'Aristote, parce qu'ils disputoient dans le Lycée en se promenant, de περίπατος. *deambulatio, locus in quo ambulamus*, promenade, lieu où l'on se promene, racine πατέω, *calco, protero*, je foule. *Voyez* Aristote.

Si l'on en croit Cicéron, la

(*a*) Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 434, 512, 513. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. T. XIV. p. 10, 11.

différence qui se trouve entre les Stoïciens & les Péripatéticiens sur la question du souverain bien, consiste moins dans les choses que dans les paroles, & dans le fond les sentimens des uns & des autres revienent au même. Il reproche souvent aux Stoïciens d'avoir introduit dans la Philosophie plutôt un langage qu'un dogme nouveau, pour paroître s'écarter de ceux qui les avoient précédés, & ce reproche paroît assez fondé.

Les uns & les autres convenoient du principe sur lequel on doit établir le souverain bien de l'homme, qui est de vivre selon la nature, conformément à la nature, *secundùm naturam vivere*. Les Péripatéticiens commençoient par examiner quelle est la nature de l'homme, afin de bien poser leur principe. L'homme, disoient-ils, est composé de corps & d'ame; telle est sa nature. Il faut donc, pour le rendre parfaitement heureux, lui procurer tous les biens & du corps & de l'ame; c'est-là vivre selon la nature, en quoi de part & d'autre l'on convient que consiste le souverain bonheur. En conséquence, ils plaçoient au rang des biens la santé, les richesses, la réputation, & les autres avantages de cette sorte; & au rang des maux la maladie, la pauvreté, l'ignominie, &c., laissant néanmoins une distance infinie entre la vertu & tous les autres biens, entre le vice & tous les autres maux. Ces autres biens, disoient-ils, mettent le comble à la béatitude de l'homme, & rendent sa vie parfaitement heureuse, mais de sorte que, sans ces biens, elle peut être heureuse, quoique moins pleinement.

Les Stoïciens pensoient à peu près de même, & comptoient pour quelque chose ces avantages & ces incommodités du corps, mais ils ne pouvoient souffrir qu'on les appellât des biens & des maux. Si une fois, disoient-ils, on admet que la douleur est un mal, il s'en suivra que le sage, lorsqu'il souffrira quelque douleur, n'est point heureux; car, la béatitude ne peut se trouver dans une vie, où il y a quelque mal. On ne raisonne point ainsi, repliquoient les Péripatéticiens, dans toute autre affaire. Une terre, couverte de beaux bleds & en abondance, ne cesse point d'être censée fertile, parce qu'il s'y trouve un peu de mauvaises herbes. Quelques pertes légeres mêlées avec des gains considérables, n'empêchent pas que le trafic ne soit regardé comme très-avantageux. En tout, le fort emporte le foible. Il en est ainsi de la vertu. Mettez-la dans un plat de la balance, & dans l'autre le monde entier; la vertu l'emportera toujours infiniment. Voilà une idée magnifique de la Vertu!

PÉRIPHAS, *Periphas*, Περίφας, Roi d'Athenes. On dit qu'il regna avant Cécrops, c'est-à-dire, avant l'an du monde 2477, & l'an 1558 avant Jesus-Christ, &

mérita par ses belles actions, que les Athéniens se soumissent à son obéissance. Ils lui rendirent même des honneurs comme à un Dieu, & l'adorerent sous le nom de Jupiter conservateur. Ce Dieu, irrité d'un tel attentat, voulut punir Périphas d'un coup de foudre; mais, se laissant fléchir, par Apollon, il se contenta de le métamorphoser en aigle, & le fit roi des oiseaux, pour récompenser les services qu'il avoit rendus aux hommes. Il voulut encore qu'il fût le gardien de son foudre, & qu'il pût approcher de son trôoe quand il voudroit. Sa femme qui, demanda la même destinée que son mari, fut changée en foulque, qui est un oiseau de mer.

PÉRIPHAS, *Periphas*, (*a*) Περίφας, sage vieillard, fils d'Épytus, avoit toujours fait la profession de héraut avec toute la réputation d'un homme plein de prudeoce & de courage. Un jour, les Troyens, poussés par leurs ennemis, alloient se renfermer honteusement dans leurs murailles, & les Grecs étoient sur le point de remporter par leur force & par leur courage la gloire d'un combat contre les décrets même de Jupiter, si dans ce moment Apollon n'eût excité Enée, en l'abordant sous la figure de Périphas, & en lui disant, entre autres choses: « Eh, » vous perdez, Enée, la superbe Ilion même contre les dé» crets du Ciel! Car, n'en dou» tez point, Jupiter aime beau» coup mieux vous donner la » victoire qu'aux Grecs; mais, » vous vous dérobez à sa bien» veillance par votre fuite. »

A ces mots plein de force, Enée regarde attentivement Périphas, & reconnoît Apollon. Transporté de joie, il s'élance bien loin des premiers rangs, & marche impétueusement contre les Grecs. Les Troyens & les alliés le suivent. Bientôt les ennemis sont repoussés & prennent la fuite.

Virgile, dans l'Enéide, donne Périphas pour gouverneur au jeune Ascagne. De tout tems on a donné des gouverneurs aux jeunes Princes & à tous les enfans de condition. Les Romains observoient sur-tout cet usage important. Les jeunes seigneurs Romains, dans la premiere campagne qu'ils faisoient, avoient toujours leur gouverneur à côté d'eux. Les Anglois conservent aux jeunes gens leur gourverneur beaucoup plus longtems qu'on ne fait en France, où l'on a coutume de les congédier dans le tems que leurs éleves en ont le plus de besoin. Delà viennent la corruption des mœurs de la jeune Noblesse, le peu de mérite & de vertu, l'oubli de la religion, la profonde ignorance, la bassesse, la vie molle & oisive, &c. Ce

(*a*) Homer. Iliad. L. XVII. v. 319. *& seq* Virg. Æneid L. V. v. 545. *& seq.*

qu'il y a encore de blâmable, eſt que l'emploi de gouverneur n'eſt ni honoré, ni récompenſé dignement; ce qui eſt cauſe de la rareté des hommes de mérite qui ſe conſacrent à cette pénible & ſtérile fonction. Suétone rapporte qu'Auguſte recommandoit aux habiles Capitaines de la République, de vouloir bien former aux exercices de la guerre les jeunes gens de condition, & de faire chacun quelque éleve, *ut diſciplinam ſingulorum ſuſciperent*. Si un Turenne, un Catinat, un Villars, euſſent bien voulu autrefois ſe charger d'une pareille éducation, la france recueilleroit aujourd'hui le fruit de leur zele. Mais, nous ne ſommes pas aſſez citoyens pour cela, nous n'aimons pas aſſez notre patrie.

PÉRIPHAS, *Periphas*, (*a*) Περίφας, fils d'Ochéſius, le plus fort & le plus vaillant des Étoliens, fut tué par le dieu Mars au ſiege de Troie, ſelon Homere.

PÉRIPHAS, *Periphas*, (*b*) Περίφας, un des capitaines Grecs, qui allerent au ſiege de Troie, où il ſe diſtingua par ſes beaux exploits, au rapport de Virgile.

PÉRIPHAS, *Periphas*, (*c*) Περίφας, un des Lapithes, demeura victorieux du Centaure Pyrete.

PÉRIPHEME, *Periphemus*, (*d*) Περίφημος, Héros, ſur le tombeau duquel Solon, étant à Salamine, immola des victimes.

PÉRIPHETÈS, *Periphetes*, (*e*) Περιφήτης, fameux Geant, fils de Vulcain & d'Anticlée. Théſée, paſſant par les terres d'Épidaure, Périphetès, qui avoit une maſſue d'airain pour armes, & qui à cauſe de cela étoit appellé le porteur de maſſue, eut l'inſolence de mettre la main ſur lui, & de l'arrêter. Théſée le combattit & le tua; & ravi d'avoir gagné cette maſſue, il la porta toujours, comme Hercule porta la peau de lion. Cette peau ſervoit à faire connoître l'énorme grandeur de la bête qu'Hercule avoit tuée; & la maſſue que portoit Théſée, faiſoit voir qu'elle avoit pu être priſe entre les mains de Périphetès, mais qu'elle étoit devenue imprenable entre les ſiennes.

PÉRIPHETÈS, *Periphetes*, (*f*) Περιφήτης, capitaine Troyen, tomba ſous les coups de Teucer fils de Télamon.

PÉRIPHETÈS, *Periphetes*, (*g*) Περιφήτης, capitaine Grec, de la ville de Mycenes, partit pour le ſiege de Troye, & ne put ſe dérober un jour aux coups d'Hector. Il étoit fils du fameux Coprée, qui portoit à Hercule les ordres injuſtes du roi Euryſthée; & autant Coprée s'étoit rendu mépriſable par cet affreux miniſtere, autant ſon fils s'étoit

(*a*) Homer. Iliad. L. V. v. 842. *& ſeq.*
(*b*) Virg. Æneid. L. II. v. 476.
(*c*) Ovid. Metam. L. XII, c. 11.
(*d*) Plut. T. I. p. 83.
(*e*) Plut. T. I. p. 4.
(*f*) Homer. Iliad. L. XIV. v. 515.
(*g*) Homer. Iliad. L. V. v. 638. *& ſeq.*

rendu recommandable par toute sorte de vertus. Distingué par sa valeur, il égaloit les plus sages de Mycenes par sa prudence. Sa mort servit d'un grand lustre à la gloire d'Hector ; voulant tourner tête à l'ennemi, il se heurta lui même contre le bord de son bouclier qui le couvroit tout entier, & il tomba à la renverse, son casque fit un bruit terrible. Hector qui l'apperçut, courut à lui, & le perça de sa pique au milieu même de ses compagnons, qui ne purent jamais le secourir, car la peur, que ce héros leur inspiroit, leur avoit entierement glacé le courage.

PÉRIPHORETE, *Periphoretus*, (a) Περιφόρητος, surnom que l'on donnoit à l'ingénieur Artémon. *Voyez* Artémon.

PÉRIPHRASE, *Periphrasis*, (b) Περίφρασις, de περὶ, *circum*, & φράζω, *dico*, je dis, terme, qui, suivant sa propre signification, veut dire circonlocution, détour de mots, figure dont Quintilien a si bien traité. *Pluribus autem verbis, cùm id quod uno aut paucioribus certè dici potest, explicatur, periphrasim vocant, circuitum loquendi, qui nonnunquam necessitatem habet, quoties dictu deformia operit. . . . interim ornatum petit solum, qui est apud Poëtas frequentissimus, . . . & apud oratores non rarus, semper tamen adstrictior.* Il est de la décence de recourir aux Périphases, pour faire entendre les choses qu'il ne convient pas de nommer. Ces tours d'expressions sont souvent nécessaires aux Orateurs. La Périphrase en étendant le discours le releve; mais, il la faut employer avec choix & avec mesure, pour qu'elle soit *orationis dilucidior circuitio*, & pour y produire une belle harmonie.

Platon, dans une oraison funebre, parle ainsi : « Enfin, » Messieurs, nous leur avons » rendu les derniers devoirs, » & maintenant ils achevent ce » fatal voyage. » Il appelle la mort *ce fatal voyage*. Ensuite, il parle des derniers devoirs comme d'une pompe publique que leur païs leur avoit préparée exprès, pour les conduire hors de cette vie. De même Xénophon ne dit point : *Vous travaillez beaucoup ;* mais *vous regardez le travail comme le seul guide qui peut vous conduire à une vie heureuse.*

La Périphrase suivante d'Hérodote, est encore plus délicate. La déesse Vénus, pour châtier l'insolence des Scythes, qui avoient osé piller son temple, leur envoya une maladie qui les rendoit femmes. Il y a dans le Grec θήλειαν νοῦσον.

C'est vraisemblablement le vice de ceux dont Saint Grégoire de Nazianze dit qu'ils sont :

Α'σωτίας αἴνιγμα, καὶ γρῆφος πάθων,
Α'νδρες γυναιξὶ, καὶ γυναῖκες ἀνδράσι.

Un passage du Scholiaste de

(a) Plut. T. I. p. 167.

(b) Quintili. L. VIII. c. 6.

Thucydide est décisif. Il parle de Philoctete, qu'on sçait avoir été puni par Vénus de la même maniere qu'Hérodote dit qu'elle punit les Scythes.

Cicéron, dans son plaidoyer pour Milon, use d'une Périphrase encore plus belle que celle de l'historien Grec. Au lieu de dire que les esclaves de Milon tuerent Clodius, il dit: *fecerunt servi Milonis, neque imperante, neque sciente, neque præsente domino, id quod suos quisque servos in tali re facere voluisset.* Cet exemple, aussi bien que celui d'Hérodote, entre dans le trope que l'on nomme euphémisme, par lequel on déguise des idées désagréables, odieuses, ou tristes, sous des noms qui ne sont point les noms propres de ces idées; ils leur servent comme de voiles; & ils en expriment en apparence de plus agréables, de moins choquantes, ou de plus honnêtes, selon le besoin.

L'usage de la Périphrase peut s'étendre fort loin, & la Poësie en tire souvent beaucoup d'éclat; mais, il faut alors qu'elle fasse une belle image. On a eu raison de blâmer cette Périphrase de Racine dans le récit de Théramene.

Cependant sur le dos de la plaine liquide
S'éleve à gros bouillons une montagne humide.

Une montagne humide qui s'éleve à gros bouillons sur la plaine liquide, est proprement de l'enflure. Le dos de la plaine liquide, est une métaphore qui ne peut se transporter du latin en françois. Enfin, la Périphrase n'est pas exacte, & sort du langage de la tragédie.

Mais, les deux vers suivans:

Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.

Ces deux vers, disons-nous sont bien éloignés d'être une Périphrase gigantesque; c'est de la grande Poësie, où se trouvent la précision du dessein & la hardiesse du coloris. Oublions seulement que c'est Théramene qui parle.

PÉRIPOLIUM, *Peripolium*, (*a*) Περιπόλιον, ville d'Italie au païs des Locriens, selon Thucydide. Cet auteur nous apprend que cette ville étoit sur le bord du fleuve Halex, aujourd'huy Alece. Ortélius dit que Gabriel Barri la nomme Amigdalia, & qu'on l'appelle vulgairement Mendolia. Magin cependant écrit Mendolaïa.

PÉRIPOLTAS, *Peripoltas*, (*b*) Περιπόλτας, Devin qui mena de Thessalie en Béotie le roi Opheltas avec tous les peuples qui lui étoient soumis, & laissa une postérité qui fut florissante pendant plusieurs siecles. La plupart de ses descendans habi-

(*a*) Thucyd. p. 240.

(*b*) Plut. T. I. p. 478.

terent à Chéronée, qui fut la premiere ville où ils s'établirent après en avoir chassé les Barbares. Mais, comme ils furent tous hommes de courage & très-belliqueux, ils périrent dans les guerres des Medes & dans les batailles qui furent données contre les Gaulois où ils combattirent avec beaucoup de valeur, & sans épargner leurs personnes. Il ne resta de cette famille qu'un enfant orphelin qui fut appellé Damon, & qui eut le surnom de Péripoltas.

PÉRIPORPHYROS, *Periporphyros*, (a) Περιπόρφυρος, nom que les Grecs donnoient à la robe prétexte, parcequ'elle avoit un bord de pourpre tout autour.

PÉRIRRANTÉRION, *Perirranterion*, (b) Περιῤῥαντήριον vase qui contenoit l'eau lustrale chez les Grecs; ce mot est composé de περὶ, *circum*, autour, & ῥαίνω, *aspergo*, j'asperge.

On mettoit ce vase, selon Casaubon, dans le vestibule du temple, & selon d'autres, dans le sanctuaire; peut-être le plaçoit-on, dit M. de Tourreil, dans l'un & dans l'autre de ces endroits. Tous ceux qui entroient se lavoient eux-mêmes de cette eau sacrée, s'ils n'aimoient mieux s'en faire laver par les Prêtres, ou par quelque Ministre subalterne.

Ce n'etoit pas seulement dans les temples qu'on mettoit ces sortes de vases; on en posoit aussi aux avenues des places publiques & dans les carrefours. mais sur tout, on ne manquoit pas de placer de ces vases à la porte des maisons particulieres, lorsqu'il y avoit quelque mort dans les familles. Pollux appelle cette sorte de bénitier mortuaire, ἀγγεῖον; Hesychius, γάστρα; & Aristophane, ὄστρακον. On arrosoit de l'eau qui étoit dans ces bénitiers mortuaires, ceux qui assistoient aux funerailles, & l'on se servoit d'une branche d'olivier pour faire ces aspersions, *ramo felicis olivæ*, dit Virgile. On consacroit cette eau en trampant dedans un buisson ardent, tandis qu'on brûloit la victime. Au reste, cette eau lustrale servoit à deux sortes de purifications; l'une qui se bornoit aux mains seules, se nommoit χέρνιψ, de χεὶρ, *manus*, main, & νίπτω *lavo*, je lave; l'autre s'étendoit à tout le corps, & s'appelloit περίῤῥανσις, dont nous avons donné la racine.

PÉRISADE, *Parisades*, (c) Παιρισάδης, Roi du Bosphore Cimmérien, dont il nous reste une médaille d'or. Elle pese un peu plus de deux gros, & représente d'un côté la tête de Périsade, ornée de son diademe, & sans aucune inscription. On voit au revers Pallas assise, appuyée sur son bouclier, tenant d'une main sa pique, sou-

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. III. p. 27.
(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. II. p. 47.
(c) Diod. Sicul. p. 528, 743, 744. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. T. VI. p. 550. & suiv.

tenant de l'autre une petite Victoire aîlée, & ayant à ses pieds un trident couché de toute sa longueur. La légende ne consiste qu'en deux mots, que le type partage aussi en deux lignes, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΑΙΡΙΣΑΔΟΥ. *Du roi Périsade.*

Ce Prince regna dans le Bosphore Cimmérien depuis la quatrieme année de la CVII.^e^ Olympiade jusqu'à la seconde année de la CXVII.^e^; de maniere que pendant ce regne de 38 ans, il fut contemporain de Philippe de Macédoine l'espace de 14 à 15 années, d'Alexandre pendant toute sa vie, & plus de 13 ans encore de Lysimaque à qui le Bosphore de Thrace étoit soumis. Cette circonstance a suffi, sans doute, pour rendre la médaille ou monnoie de Périsade du même goût de dessein & du même volume, du même poids & du même titre que celles de Philippe & d'Alexandre; mais, il est difficile d'imaginer que ce soit sans aucune sorte d'émulation, qu'elle se trouve aussi tellement semblable pour le revers à celles de Lysimaque, qu'on n'auroit peut-être pas hésité à la lui attribuer, si le nom de Périsade y eût été moins lisible.

Plus d'une raison doit rendre ce monument intéressant pour les curieux. C'est d'abord le plaisir d'y voir le portrait d'un Prince qui regnoit il y a plus de deux mille ans, dans une contrée aussi éloignée, & qui y regna, dit-on, avec tant d'éclat, qu'après sa mort il mérita d'être mis au rang des Dieux; c'est ensuite, d'y trouver son véritable nom, qui est corrompu généralement dans tous les auteurs. En effet, Diodore de Sicile qui le nomme en deux endroits, l'appelle toujours Parysade, par un Υ. ΠΑΡΥΣΑΔΗΣ. Polyen le nomme aussi Parisade, mais par un Ι, ΠΑΡΙΣΑΔΗΣ. Dinarque, dans sa harangue contre Démosthene, le nomme Bérisade par un B & par un E, ΒΕΡΙΣΑΔΗΣ. Enfin, Strabon qui en parle en deux endroits, qui ne sont qu'à une page l'un de l'autre, varie lui-même, & le nomme la premiere fois Périsade par un E, & la seconde fois Parisade. On lit sur la médaille *Pærisade*; & ce nom y est écrit par *ai*, que le François & le Latin rendent par *æ*. Ce titre original pourroit être soupçonné de flatterie à l'égard des faits, s'il en attestoit de surprenans, & à l'égard des éloges, s'il en étaloit de fastueux; mais, pour le simple nom du Prince qui lui donnoit cours, il est décisif, & nullement susceptible ou de l'ignorance des Auteurs, ou de l'altération des copistes. Il seroit à souhaiter qu'ils nous donnassent autant de prise dans le récit des circonstances de sa vie, que sur les différentes manieres dont ils écrivent son nom, & que nous pussions aussi aisément les rectifier avec le secours du monument qui nous reste; mais, d'un côté, la Déesse Pallas représentée sur la médaille

de Périsade, n'est qu'un symbole de la valeur des peuples sur qui ce Prince regnoit, & d'un autre côté nous ne trouvons presque rien de lui dans les Auteurs. Ils le nomment, pour ainsi dire, plus qu'ils n'en parlent. Voici à quoi se réduit ce que nous en apprenons.

Leucon, après un regne de quarante ans, étant mort la quatrieme année de la CVI.e Olympiade, laissa plusieurs fils, dont l'aîné, nommé Spartacus, fut son successeur. Ce dernier n'ayant regné que cinq ans, Périsade son frere lui succéda; & à en juger par le récit de Diodore de Sicile, on croiroit qu'il fut le seul héritier de ses États. Mais, il y a beaucoup d'apparence qu'il fut obligé d'en céder une partie à ses freres, Satyrus & Gorgippus, qui étoient comme lui fils de Leucon. Cette espece d'association, ou plutôt de partage, paroît établie par un passage de Dinarque qui reproche à Démosthene, d'avoir fait ériger des statues de bronze à Bérisade, à Satyrus & à Gorgippus, parce qu'il en recevoit tous les ans mille mesures de bled. Rien de plus précis; Dinarque parle de trois Princes qui regnoient en même-tems, & toute la question se réduit à sçavoir si ces trois Princes regnoient dans le Bosphore. Quant à Périsade, la chose est hors de doute. Il est constant qu'Alexandre étoit occupé de la conquête de l'Asie, quand Dinarque prononça son discours contre Démosthene, & alors suivant Dinarque lui-même, & suivant le calcul de Diodore de Sicile, Périsade regnoit dans le Bosphore, d'où les Athéniens tiroient presque tous leurs bleds. Dans ce tems-là même, Polyen nous représente Satyrus, Roi de cette partie du Bosphore qui confinoit au Méotis, succombant à une malheureuse guerre contre la reine Tirgatao qu'il avoit outragée. Pour Gorgippus, ce fut lui vraisemblablement qui bâtit dans une autre partie du Bosphore la ville, qui de son nom fut appellée Gorgipple.

Il résulte de ce détail, que Périsade étoit le plus puissant de ses freres, & qu'il réunit bientôt en sa personne les régions que nous dirions aujourd'hui, qu'il leur avoit laissées plutôt en appanage qu'en souveraineté, parce qu'on n'apperçoit aucun vestige de domination dans leur postérité. Mais, si Périsade fut le plus puissant, sa médaille & les Historiens ne nous le disent qu'en termes généraux. Le seul Polyen rapporte un de ses usages particuliers, qui marque tout au plus, qu'il avoit fait l'épreuve des caprices de l'une & l'autre fortune. Cet usage étoit d'avoir toujours trois habits absolument différens. Il se servoit du premier, qui sans doute étoit le plus brillant, & connu des ennemis même, comme de ses propres troupes, quand il les rangeoit en bataille; le second étoit un ha-

bit de combat, que ses seuls Officiers, & peut-être quelques vieux soldats sçavoient distinguer; le troisieme, destiné aux tristes occasions d'une déroute générale, l'auroit rendu méconnoissable à ses plus familiers.

PÉRISTERE, *Peristera*, (*a*) Περιστερὰ, Nymphe. L'on dit que Vénus jouant un jour avec Cupidon, ce petit Dieu voulut parier de cueillir plus de fleurs qu'elle; que là-dessus la nymphe Péristere ayant aidé la Déesse, elle gagna la gageure; & que Cupidon en fut si irrité, qu'il changea la Nymphe en colombe. Mais, pour le dire en passant, cette fable n'est fondée que sur une simple équivoque; car, en Grec, le nom de la Nymphe veut dire une colombe, quoique Théodontius prétende que Péristere étoit une femme coquette de Corinthe, qui ne passa pour avoir pris le parti de Vénus, que parce qu'elle imita sa conduite.

PÉRITAS, *Peritas*, (*b*) Περίτας, nom d'un chien d'Alexandre le Grand. Ce Prince, ayant perdu ce chien, fit bâtir en son honneur une ville qu'il nomma de son nom.

PÉRITHŒDES, *Perithœdæ*, (*c*) bourg ou municipe de l'Attique dans la Tribu Œnéide. Étienne de Byzance & Hésychius en font mention; & Plutarque parle d'un certain Hyperbolus, du bourg municipe de Périthœdes, méchant homme, qui fournit de son tems une riche matiere aux Poëtes comiques, qui le prirent tous pour l'objet de leurs railleries & de leurs invectives.

PÉRITIUS, *Peritius*, nom du sixieme mois de l'année Macédonienne. *Voyez* année Macédonienne.

PERMESSE, *Permessus*, (*d*) Περμησσὸς, fleuve de Grece dans la Béotie. Ce fleuve, au rapport de Strabon, sortoit du mont Hélicon, & alloit se perdre dans le lac Copaïs.

Pausanias, dont le texte porte mal à propos Termesse, au lieu de Permesse, attribue à ce fleuve une fille qui donna son nom à la fontaine Aganippe. Virgile fait aussi mention du Permesse.

PÉRO, *Pero*, (*e*) Πηρὼ, fille de Nelée & de Chloris, fut par sa beauté & par sa sagesse la merveille de son tems. Tous les Princes voisins la recherchoient en mariage; mais, Nelée ne la voulut promettre qu'à celui qui lui ameneroit de Phylacé les bœufs d'Iphiclus. C'étoit une entreprise très-difficile & très-périlleuse; il n'y eut qu'un devin nommé Mélampe, qui eut l'audace de l'entreprendre. Ce ne fut cependant pas Mélampe, qui épousa Péro, mais Bias son

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. IV. p. 65.
(*b*) Plut. T. I. p. 699.
(*c*) Plut. T. I. p. 196, 530.
(*d*) Strab. pag. 407. Pauf. pag. 584. Virg. Eclog. 6. v. 64.
(*e*) Pauf. pag. 670. Homer. Odyss. L. XI, v. 286. & seq.

frere, en faveur duquel il avoi fait cette entreprise.

PÉRO, *Pero*, (*a*) sorte de chaussure. Ce qu'on appelloit Péro étoit une chaussure rustique de peaux de bêtes non préparées, qui approchoit assez de nos guêtres ou bottines. Il s'en trouve peu dans les vieux monumens.

PÉROLLA, *Perolla*, (*b*) fils de Pacuvius Calavius, étoit natif de Capoue. *Voyez* Calavius [Pacuvius].

PERONÉ, Περόνη. *Voyez* boucle.

PÉRORAISON, *Epilogus*, *Orationis Conclusio*, terme de Rhétorique. C'est la conclusion, ou la derniere partie du discours, dans laquelle l'Orateur résume en peu de mots les principaux Chefs qu'il a traités avec étendue dans le corps de sa piece, & tâche d'émouvoir les passions de ses auditeurs.

De là il s'ensuit que la Péroraison est composée de deux parties; 1.° C'est une récapitulation, qui contient l'abrégé & l'exposé succint de toutes les choses sur lesquelles a roulé le discours, & auxquelles on tâche de donner une nouvelle force en les réunissant ainsi d'une maniere précise. 2.° L'Orateur doit y exciter les passions, ce qui est si essentiel à la Péroraison, que les maîtres de l'art appellent cette partie du discours *sedes affectuum*.

Les passions, que l'on doit exciter dans la Péroraison, varient, suivant les diverses especes de discours. Dans un Panégyrique, ce sont des sentimens d'amour, d'admiration, de joie, d'émulation qu'on se propose d'imprimer dans l'ame des Auditeurs. Dans une invective, ce sont la haine, le mépris, l'indignation, la colere, &c. Dans un discours du genre délibératif, on s'efforce de faire naître l'espérance ou la confiance, d'inspirer la crainte ou de jetter le trouble dans les cœurs.

Les qualités, requises dans une Péroraison, sont qu'elle soit véhémente & pleine de passion, mais en même tems courte; car, selon la remarque de Cicéron, les larmes sechent bien vîte. Il ne faut pas laisser à l'auditeur le tems de respirer pour ainsi dire, parce que le propre de la réflexion est d'éteindre ou d'amortir la passion.

La Péroraison étoit la partie principale où Cicéron excelloit. Et en effet, non seulement il y anime & échauffe ses auditeurs, mais il y semble lui même tout de feu, sur tout lorsqu'il excite la commisération & la pitié pour un accusé. Il rapporte que souvent il arrachoit des larmes à son auditoire, & même aux Juges, & il ajoute que lorsque plusieurs orateurs étoient chargés de parler dans une même

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. III. p. 54, 55, 58.

(*b*) Tit. Liv. L. XXIII. c. 8, 9.

cause, la Péroraison lui étoit toujours réservée, & il nous donne une excellente raison de cette préférence. C'étoit moins, dit-il, le génie qui le rendoit éloquent & pathétique dans ces occasions, que la douleur dont il étoit lui même pénétré & le vif intérêt qu'il prenoit à ses cliens; c'est ce qu'il est aisé de remarquer dans ces paroles de la Péroraison pour Milon. *Sed finis sit, neque enim præ lacrymis jam loqui possum, & hic se lacrymis defendi vetat.* Et dans celle pour Rabirius Posthumus: *Sed jam quoniam, ut spero, fidem quam potui tibi præstiti, Posthume, reddam etiam lacrymas quas debeo. Jam indicat tot hominum cœtus quàm sis carus tuis, & me dolor debilitat includitque vocem.*

Quand on dit que la Péroraison doit émouvoir les passions, on suppose que le sujet en est suceptible; car, rien ne seroit plus ridicule que de terminer par des traits pathétiques une cause, où il ne s'agiroit que d'un intérêt léger ou d'un objet fort peu important.

On peut enfin observer qu'on tourne quelque fois la Péroraison en forme de priere. L'éloquence de la chaire est restée en possession de cette derniere méthode, très-convenable aux sujets qu'elle traite. On en trouve cependant quelques exemples dans les orateurs profanes, comme dans la harangue de Démosthene pour Ctésiphon, & dans la seconde Philippique de Cicéron.

PERPENNA [M.], *M. Perpenna*, (*a*) fut député avec L. Pétillius vers le roi Gentius, l'an 168 avant Jesus-Christ. Ce Prince, au mépris de tous les droits divins & humains, fit arrêter les deux députés Romains, sous prétexte que c'étoit des espions. Mais, peu de tems après, le Préteur L. Anicius, ayant vaincu Gentius, son premier soin fut de délivrer M. Perpenna & L. Pétillius. M. Perpenna fut envoyé à Rome pour y porter la nouvelle de la victoire de L. Anicius.

Il parvint au Consulat avec C. Claudius Pulcher, l'an de Rome 622, & 130 avant Jesus-Christ. Il ne se fut pas plutôt rendu en Asie, pour y prendre le commandement des troupes, qu'il livra un combat à Aristonicus, défit entierement son armée, & l'assiégea ensuite lui même dans Stratonicée, où il le fit prisonnier. M. Perpenna l'ayant fait partir pour Rome, sur une flotte qu'il avoit fait charger de tous les trésors d'Attale, se mit lui même en chemin; mais, il mourut de maladie à Pergame.

PERPENNA [M.] CENSORINUS, *M. Perpenna Censorinus*, (*b*) étoit, au rapport de

(*a*) Strab. p. 646. Vellei. Paterc. L. II. c. 4. Tacit. Annal. L. III. c. 62. Just. L. XXXVI. c. 4. Tit. Liv. L. XLIV. c. 27, 32. Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 60, 61, 198. Hist. Rom. Tom. V. pag. 189, 190, 222.

(*b*) Valer. Maxim. L. VIII. c. 14. Plin. T. I. p. 403. Dio. Cass. p. 160. Corn. Nep. in M. Porc. Caton. c. 1. Roll. Hist. Rom. T. V. p. 75. T. VI. p. 8. T. VII. p. 370.

Valere Maxime, Grec de nation; & sans avoir même acquis le droit de bourgeoisie Romaine, il s'éleva au Consulat malgré la disposition des loix, qui donnoient l'exclusion aux étrangers de toutes les charges de la République. Il géra cette charge avec C. Claudius Pulcher, l'an de Rome 660, & 92 avant Jesus-Christ. Six ans après, il fut créé Cenceur avec L. Marius Philippus, & se gouverna, ainsi que son collegue, selon les impressions de L. Cinna. Ils firent le dénombrement des citoyens, qui se trouverent monter à quatre cens soixante-trois mille; nombre beaucoup plus grand que les précédens, sans doute à cause des peuples d'Italie nouvellement associés au droit de borgeoisie Romaine. Ils nommerent Prince du Sénat L. Valérius Flaccus.

M. Perpenna Censorinus mourut âgé de quatre-vingt-dixhuit ans, aux approches de la guerre entre Jule César & Cn. Pompée. Comme il étoit resté le dernier de tous ceux qu'il avoit vus Sénateurs étant Consul, & qu'il n'en laissoit que sept de tous ceux que trente-sept ans auparavant, étant Censeur, il avoit mis sur le tableau du Sénat, on jugea que sa mort dans ces circonstances annonçoit la ruine du Sénat, & un changement de gouvernement.

Cornélius Népos, dans la vie de M. Porcius Caton, fait mention de M. Perpenna Censorinus, comme d'un homme de qui il avoit appris les particularités qu'il raconte de ce fameux Romain.

PERPENNA [M.] VENTO, *M. Perpenna Vento*, (a) fut du nombre des proscrits par L. Sylla. Après la mort de M. Lépidus en Sardaigne, il ramassa les débris de l'armée demeurée sans chef; & ayant formé un corps, qui ne laissoit pas d'être nombreux, il passa en Espagne, où Sertorius soutenoit les restes du parti de C. Marius. M. Perpenna Vento, qui étoit d'une famille consulaire & fort riche, méprisoit Sertorius dont la naissance étoit obscure; & en même tems il étoit jaloux de sa gloire, à laquelle il sentoit bien qu'il ne pouvoit atteindre, & il craignoit avec raison d'être éclipsé par ce grand homme, s'il se joignoit à lui. Il voulut donc faire seul un parti, & demeura réellement séparé de Sertorius, jusqu'à ce que l'on eut appris que Cn. Pompée étoit envoyé en Espagne. Alors, ses troupes lui déclarerent que s'il ne les menoit à Sertorius, elles iroient le joindre sans lui. Il vint donc forcément avec cinquante-trois cohortes, qui, si elles étoient complettes, se montoient à plus de vingt-cinq mille hommes. Mais, il fit tout seul par son mauvais caractere plus de tort à la cause commune, que le

(a) Plut. T. I. p. 575. *& seq.* Vellei. Paterc. L. II. c. 30. Crév. Hist. Rom. T. VI p. 100, 114, 130. *& suiv.*

puissant renfort qu'il amenoit ne put y faire de bien.

En effet, Sertorius s'affoiblissoit & par les trahisons & par la rigueur dont il usoit pour les arrêter & les punir. L'esprit de sédition s'étoit glissé parmi les principaux des Romains attachés à lui, dès que les affaires du parti avoient commencé à prospérer. Tant que le danger fut pressant, la crainte les avoit tenus soumis à celui qui seul pouvoit les en délivrer. Quand la crainte fut passée, la jalousie prit la place. Sur tout, M. Perpenna Vento, le plus illustre d'entre eux, & qui enflé de sa noblesse prétendoit au commandement, aigrissoit les esprits par ses discours factieux. Il disoit à ses confidens : « Quel » mauvais génie nous a fait quitter un état fâcheux, pour » nous jetter dans un pire! Nous » n'avons pas voulu, demeurant dans notre patrie, obéir » à L. Sylla, à qui tout l'univers » obéissoit, & nous sommes venus ici pour y vivre en liberté. Et voici que nous nous » rendons volontairement esclaves, & consentons à devenir » les satellites d'un exilé obscur » & sans nom. Il nous nomme » Sénat, titre vain, qui nous » expose à la risée; & dans la » réalité nous ne sommes pas » traités avec moins de hauteur, ni moins impérieusement que les Barbares. » Ces discours firent effet, & Sertorius, qui s'apperçut que les esprits des Romains s'aliénoient de lui, donna toute sa confiance aux Espagnols, & en forma sa garde; nouveau sujet de plainte pour les Romains, & qui indisposa plusieurs de ceux mêmes qui jusques-là étoient demeurés fideles.

M. Perpenna Vento, que le démon de l'ambition & celui de la jalousie animoient contre Sertorius, parvint enfin à former une conspiration qui lui réussit. Les conjurés étoient tous Romains. L'histoire en nomme plusieurs, dont les principaux sont Aufidius, Grécinus, un Antoine, un Fabius, un Manlius. L'indiscrétion de ce dernier, qui s'ouvrit témérairement à un jeune homme, pensa éventer la mine. Mais, M. Perpenna Vento, qui en fut averti, hâta l'exécution de son projet. Pour avoir occasion d'inviter Sertorius à souper chez lui, il aposta un courier qui lui vint apporter la nouvelle d'une victoire remportée par quelqu'un de ses Lieutenans. Sertorius, plein de joie, offrit un sacrifice d'actions de graces aux Dieux, à l'issue duquel M. Perpenna Vento le pria de venir achever la fête avec lui & avec tous ses amis là présens, [qui étoient tous de la conspiration] & il le pressa tant, qu'il ne fut pas possible de résister à ses instances.

Les repas, où se trouvoit Sertorius, se passoient toujours avec gravité & avec décence. Il n'y souffroit rien qui blessât la pudeur, & il accoutumoit ses convives à s'égaier modes-

tement & sans sortir des bornes de la retenue. Mais, dans ce dernier repas, lorsque l'on fut en pointe de vin, les conjurés cherchant querelle, commencerent à tenir des discours pleins de dissolution, & feignant d'être ivres ils se portoient à toute sorte de licence, dans le dessein d'irriter Sertorius. Pour lui, soit une suite de son caractere ennemi de la débauche, soit même qu'il soupçonnât quelque chose de leur intention par ce manque de respect pour sa personne, il se contenta de changer de posture sur son lit & de se coucher sur le dos, comme ne prenant aucune part à ce qui se passoit. Alors, M. Perpenna Vento prit une coupe pleine de vin, qu'il laissa tomber en buvant. C'étoit le signal dont on étoit convenu. Aussi-tôt Antoine, qui étoit sur le même lit que Sertorius, le frappe d'un coup d'épée. Sertorius veut se relever; mais, Antoine se jette sur lui, & lui saisit les mains; & tous les autres conjurés accourant le poignardent de plusieurs coups sans qu'il pût faire la moinde résistance.

M. Perpenna Vento, dès qu'il eut achevé son crime, voulut en recueillir le fruit en se mettant en possession du commandemenr. Il eut bien de la peine à faire reconnoître son autorité. L'assassinat cruel de Sertorius avoit effacé la haine de tous les cœurs, & y avoit fait succéder la compassion. On ne pensoit plus aux sujets de plaintes auxquels il avoit paru donner lieu; on ne se rappelloit que ses vertus. Les espagnols, sur-tout, qui avoient tant d'obligations à ce grand homme, & dont il s'étoit fait passionnément aimer, le regrettoient amérement, & ne regardoient son meurtrier qu'avec horreur. Plusieurs peuples se détacherent dans le moment, & coururent se soumettre à Cn. Pompée ou à Q. Métellus. Cependant, M. Perpenna Vento fit si bien par promesses & par argent, par menaces, & même par les supplices employés à propos contre les plus opiniâtres, qu'il empêcha l'armée de se débander; & comme il étoit incontestablement le plus distingué de tout ce qui restoit de Romains, & qu'il avoit toujours joui, pendant la vie de Sertorius, des honneurs du second rang, personne ne lui disputa le premier, & il eut enfin la satisfaction de se voir chef de parti.

Mais, s'il conserva la plus grande partie des forces de Sertorius, il s'en falloit bien qu'il eût le même talent pour les gouverner, & il fit bientôt connoître qu'il n'étoit pas plus capable de commander, que d'obéir. Ce fut un jeu pour Cn. Pompée que de le vaincre. Il lui tendit un piege, dans lequel M. Perpenna Vento s'étant précipité témérairement, fut entierement défait, son armée dissipée, les principaux Officiers tués sur la place, & lui même fait prisonnier.

La cruauté eſt un vice qui eſt joint ordinairement avec la lâcheté. M. Perpenna Vento dans l'état déſeſpéré où il ſe trouvoit, au lieu de ſouffrir avec courage une mort inévitable, tenta une vaine eſpérance de ſauver ſa vie, ou du moins de la prolonger. Il fit dire à Cn. Pompée, qu'étant devenu maître des papiers de Sertorius, il y avoit trouvé des preuves d'intelligences ſecretes qu'entretenoient avec lui quelques uns des principaux Sénateurs de Rome, & même des perſonnages conſulaires. Il aſſuroit qu'il avoit entre les mains leurs lettres originales, par leſquelles ils invitoient Sertorius à paſſer en Italie. Cn. Pompée tint en cette occaſion, la conduite, non d'un jeune homme, mais d'une bonne tête, bien mûre & bien ſage. Car, jugeant que ces lettres pourroient être une ſemence de nouveaux troubles & de nouvelles querelles, qui empêcheroient la République de jouir du calme dont elle avoit beſoin, il ſe les fit apporter toutes avec les autres papiers de Sertorius, & il les brûla ſans les lire, & ſans ſouffrir que perſonne en prît lecture. Et de peur que M. Perpenna Vento ne dît ce qu'il ſçavoit, & ne nommât les perſonnes, il le fit tuer promptement ſans avoir voulu le voir, l'an 71 avant Jeſus-Chriſt. M. Perpenna Vento ne peut pas avoir joui plus d'un an du commandement. Ainſi, la peine ſuivit de près le crime.

PERPENNA [HOSTILIUS LICINIANUS], *Hoſtilius Licinianus Perpenna*, fut ſalué Empereur du tems de Dece; mais, il mourut de peſte peu de tems après ſon élection, vers l'an de Jeſus-Chriſt 250. Il s'étoit élevé par ſon courage dans les charges militaires.

PERPERNA, *Perperna.* D'autres liſent Perpenna. *Voyez* Perpenna.

PÉRPHEDO, *Perphedo. Voyez* Péphredo.

PERRANTHE, *Perranthes*, (*a*) nom d'une colline roide & eſcarpée, au pied de laquelle étoit ſituée la ville d'Ambracie. *Voyez* Ambracie.

PERRHEBES, *Perrhæbi*, (*b*) Περραιϐοὶ, peuple de Grece, dont la demeure n'a pas toujours été la même.

Les Perrhebes, avant que de paſſer en Epire, habitoient dans la partie orientale de la Theſſalie. Ils occupoient alors, ſuivant Strabon, les environs de la mer & de l'embouchure du Pénée; mais, les Lapithes, Ixion, & Pirithoüs ſon fils, les déſirent, s'emparerent de leur païs, & les forcerent d'en venir chercher un nouveau au milieu des ter-

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 53.

(*b*) Strab. pag. 271, 338, 437. & *ſeq.* Homer. Iliad. L. II. v. 247. & *ſeq.* Plin. Tom. I. p. 188, 190. Tit. Liv. L. XXXI. c. 41. L. XXXII. c. 15. L. XXXIII. c. 34. L. XXXVI c. 33. L. XXXIX. c. 34. Thucyd. p. 305 Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. VII. p. 165. & *ſuiv.*

res, dans le voisinage du Pénée. Pirithoüs, dans cette expédition, se rendit aussi maître du mont Pélion, & en chassa les Centaures, qui se retirerent vers l'Epire. Pour les Perrhebes, continue Strabon, la plupart s'en allerent aussi en Epire vers les Athamanes à l'occident du Pinde. Le petit nombre demeura en Thessalie, mêlé avec les Lapithes aux environs du mont Olympe & du fleuve Titarese. Les uns & les autres, mêlés ensemble, sont appellés Pélasgiotes par Simonide ; ce qui fait voir que les Perrhebes étoient Pélasges d'origine.

Nous avons dans Homere une époque de la défaite des Centaures, & par conséquent une époque du passage des Perrhebes en Epire. Ce Poëte dit que Polybœte, qui étoit au siege de Troie, étoit fils de Pirithoüs, & qu'il naquit le même jour que son pere défit les Centaures, & les obligea d'abandonner le mont Pélion pour se retirer en Ethice. On ne peut donc guere compter qu'environ une génération entre le passage des Perrhebes en Epire, & la derniere guerre de Troie.

La Thessalie presque entiere séparoit les Perrhebes orientaux ou Thessaliens, des Perrhebes occidentaux ou Epirotes ; cependant, ils étoient encore, malgré leur éloignement, liés d'intérêts & réunis sous un même commandement au tems de la guerre de Troie. Voici comme Homere en parle : « Gunée, venu de Cyphos, conduisoit vingt-deux navires ; là étoient les Eniens, & les Perrhebes, tant ceux qui habitent la froide contrée de Dodone, que ceux qui cultivent les environs du charmant Titarese. » Ulysse, suivant le même Poëte, conduisit à Troie les autres nations de l'Epire.

On pourroit, ce semble, renfermer dans la nation des Perrhebes Epirotes, les Selles & les Hellopes, dont quelques auteurs font autant de peuples différens. Homere, qui dit que les Perrhebes avoient fixé leur séjour dans le païs de Dodone, dit aussi que le Selles y habitoient ; mais, il fait entendre que ces derniers étoient des ministres du temple, plutôt qu'un peuple particulier.

PERRHÉBIE, *Perrhæbia*, Περραιβία, le païs habité par les Perrhebes. *Voyez* Perrhebes.

PERSA ou PERSE, *Persa*, *Perse*, Πέρση, (*a*) Nymphe fille de l'Océan & de Téthys, eut du Soleil plusieurs enfans, entre autres Circé, Æetès, &c.

PERSAGADES, *Persagadæ*, (*b*) ville d'Asie, selon Quinte-Curse. Cet Historien dit que Cyrus avoit bâti cette ville, & que Gobare, qui en étoit gouverneur, la rendit à Alexandre le Grand. Cette ville est la mê-

(*a*) Homer. Odyss. L. X. v. 135. & *seq.*

(*b*) Q. Curt. L. V. c. 6.

me que Pasagardes. *Voyez* Pasagardes.

PERSANE [année]. *Voyez* année.

PERSE, *Persis*, (*a*) Περσίς, vaste contrée d'Asie, dont les limites n'ont pas toujours été les mêmes, il s'en faut bien. C'est par l'explication de cette circonstance qui n'est pas des moins importantes pour l'intelligence de l'histoire ancienne, que nous allons commencer cet article.

I. Il faut d'abord distinguer la Persé proprement dite. Cette contrée, prise en ce sens, ne comprenoit qu'une petite partie de la Perse prise dans un sens plus général. Suivant les cartes de M. d'Anville, la Perse, proprement dite, étoit renfermée entre le golfe Persique, la Carmanie, la Médie, & la Susiane. Elle avoit cette derniere à l'occident, la Médie au nord, la Carmanie à l'orient, & le golfe Persique au midi. Persépolis & Ecbatane étoient les deux principales villes de la Perse proprement dite. Ce païs étoit entrecoupé d'une infinité de montagnes, d'où sortoient quantité de fleuves, dont quelques uns alloient porter leurs eaux dans le golfe Persique, & les autres se perdoient dans de grands lacs. Parmi ces derniers, le Cyrus, l'Araxe, le Médus, &c, tenoient un rang distingué.

II. La Perse, prise dans un sens plus général, comprenoit une bien plus grande étendue de païs. Cette vaste région s'étendoit de l'orient au couchant de puis le fleuve Indus jusqu'au Tigre, & du nord au midi, depuis la mer Caspienne jusqu'au golfe Persique. Dans cet espace immense, on trouvoit outre la Perse proprement dite, la Carnanie, la Gédrosie, l'Arachosie, la Drangiane, la Paropamise, la Bactriane, la Sogdiane, la Margiane, l'Arie, l'Hyrcanie, la Parthie, la Médie, la Susiane, avec partie de la Chaldée, de la Babylonie & de l'Assyrie; Provinces, qui avoient été toutes de puissans Royaumes, & qui, dans ce Dictionnaire, ont chacune un article particulier, qu'on peut consulter.

L'on pourroit, si l'on vouloit, donner encore plus d'étendue à la Perse, prise dans le

(*a*) Strab. p. 727. & *seq* Plin. T. I. p. 311. & *seq.* Ptolem. L. VI. c. 4. Pompon. Mel. p. 206. & *seq.* Herod. L. I. c. 125. & *seq.* L. V. c. 1. & *seq.* L. VII. c. 1. & *seq.* L. VIII. c. 52. & *seq.* L. IX. c. 1. & *seq.* Xenoph. p. 3, 4, 5. & *seq.* Diod. Sicul. pag. 30, 83, 84, 237, 242 & *seq.* Q. Curt. L. III. & *seq. Lib.* Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 1. & *seq.* Just. L. I. & *seq. Lib.* Pauf. p. 74, 175, 179, 201. & *seq.* Ezech. c. 27. v. 10. c. 38. v. 5. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 395. & *suiv.* T. II. p. 112, 113. & *suiv.* T. III. p. 400, 401. & *suiv.* Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lettr. T. III. p. 105, 367. T. IV. p. 36. 164, 248, 319, 608. & *suiv.* T. V. p. 354. & *suiv.* T. VI. p. 101. & *suiv.* T. VII. p. 427. & *suiv.* T. IX. pag. 128. & *suiv.* T. XII. p. 32, 42. & *suiv.* T. XIV. p. 57. & *suiv.* p. 247. & *suiv.* T. XVI. p. 72. & *suiv.* T. XIX. p. 547. & *suiv.*

sens que nous l'entendons. Car, ses Rois ont étendu quelquefois leur domination jusques sur presque toute l'Asie. Et même Xerxès I avoit subjugué l'Égypte entiere; il étoit venu aussi en Grece, & avoit pris Athenes; ce qui montre que les Rois de Perse portoient quelquefois leurs armes victorieuses dans l'Afrique & dans l'Europe, c'est-à-dire, dans les trois parties du monde, connues dans ce tems-là.

Les Perses, jusqu'au tems de Cyrus, avoient été divisés en douze tribus, & renfermés dans leur Province, où ils pouvoient être au nombre d'environ cent vingt mille hommes. Cette nation, par la sagesse & la valeur de ce grand Prince, étendit son nom & sa fortune dans tout l'Orient, & recula les bornes de son Empire jusqu'aux lieux que nous avons marqués. Quelques uns prétendent que la Perse a encore aujourd'hui la même étendue; mais, d'autres sont d'un sentiment contraire. Nous ne croyons point devoir entreprendre de concilier ici ces différentes opinions. Il sera beaucoup plus intéressant de nous occuper de ce qui regarde la Perse & ses habitans

III. Les Perses, dit Hérodote, furent d'abord appellés Céphenes par les Grecs. Eux-mêmes ils s'appelloient Artéens. Mais, ajoute Hérodote, après que Persée, fils de Danaë & de Jupiter, se fut retiré chez Céphée fils de Bélus, & qu'il eut épousé Andromede sa fille, il en eut un fils qu'il appella Persès, & qui donna son nom aux Perses.

Selon Ammien Marcellin, les Perses étoient Scythes d'origine; & si nous voulons en croire Pline, les Scythes appelloient les Perses Chorsares.

Le nom de Perses, en Hébreu *Paraschim*, signifie des Chevaliers; mais, le nom propre de la nation Persane est *Ælam*. On leur donna apparemment le nom de *Paraschim*, à cause de l'habitude où ils étoient & où ils sont encore aujourd'hui d'aller presque toujours à cheval. Ni Moïse, ni les Auteurs sacrés, ne parlent des Perses que vers le tems de Cyrus. Ézéchiel met les Perses parmi les troupes du roi de Tyr; il en met aussi dans l'armée de Gog, Prince de Magog. Judith dit que les Perses admirerent son courage; & Daniel parle souvent du Roi des Perses qui devoit ruiner la Monarchie des Chaldéens.

Il y en a qui disent que les Perses & les Parthes sont le même peuple; d'autres prétendent que ce sont deux peuples différens; les uns & les autres ont raison. Sans parler de la premiere origine de ces peuples, qui est assez incertaine, on les appelloit Perses du tems des Prophetes, & Parthes du tems de Jesus-Christ. Quelquefois la Parthie & la Perse ont été des royaumes différens, & quelquefois le nom de Perse a été commun à ces deux États, parce que tous deux ont

été de tems en tems sujets à un même Roi, & habités par un même peuple. Cette même raison fait que nous comprenons aujourd'hui sous le nom de Perse toutes les Provinces qui sont, ou qui étoient il n'y a pas longtems sous la domination du roi de Perse. Ainsi, quand on parle de la Perse, on y comprend tout le païs qui s'étend du nord au sud-ouest, depuis l'Euphrate jusqu'à la ville de Candahar, sur les frontieres des Indes. En lui donnant pour bornes la mer Caspienne, on y comprend presque la moitié de cette mer. Sur quoi, Oléarius dit que la Perse contient plus de vingt degrés en sa longueur, depuis l'Euphrate jusqu'aux Indes; mais, il faut considérer aussi qu'un degré de longitude sous le trente-troisieme degré de latitude, sous lequel la Perse est située, n'est composé que de cinquante minutes au plus.

Succession Chronologique des rois de Perse.

L'histoire des premiers rois de Perse n'est guere que tradition, si l'on excepte ce que nous en apprennent les livres Saints. Qu'on compare ce que disent de Cyrus Hérodote, Xénophon, Ctésias, & d'autres Écrivains, à peine croira-t-on qu'ils parlent du même Prince. Les uns le font parvenir à la Couronne par droit de succession, d'autres par droit de conquête; il meurt tranquillement dans son lit, suivant Xénophon, Onésicrite, Lucien dans Macrobe, & les Historiens d'Alexandre. Mais, Hérodote le fait mourir par la main des Massagetes; Ctésias, par celle d'un Indien; Diodore de Sicile croit qu'il fut fait prisonnier par la reine des Scythes, & attaché à une croix par ses ordres. Des différences si considérables démontrent, ce semble, que la vie de ce conquérant n'avoit pas été écrite par des Historiens contemporains.

Quoi qu'il en soit, Cyrus est regardé comme le fondateur de l'Empire des Perses, parce que ce fut sous ce Prince, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, que la nation Persane étendit fort au loin les bornes de sa domination. Il y avoit déjà long-tems que les Achéménides regnoient sur cette nation, lorsque Cyrus vint au monde. Il étoit lui même de cette famille, qui eut pour chef Achéménès. Il naquit l'an 599 avant Jesus-Christ, & il eut pour pere Cambyse, auquel il succéda au royaume des Perses, & pour mere Mandane fille d'Astyage dernier roi des Medes. Cambyse étoit fils d'un autre Cyrus, qui lui même étoit petit-fils d'un troisieme Cyrus, & ce dernier étoit fils d'Achéménès.

Cyrus ne commença à regner seul sur les Perses, que l'an 536 avant Jesus-Christ, après la mort de Cyaxare II. Également aimé de ses sujets naturels & des nations conquises, il jouissoit en paix de ses travaux & de ses victoires. Mais, sept an-

nées s'étoient à peine ainsi écoulées, que ce Prince mourut dans la soixante-dixieme année de son âge, l'an 529 avant Jesus-Christ, & il eut pour successeur Cambyse son fils.

On compte diversement les années du regne de Cyrus. Quelques-uns lui en donnent trente, en les commençant à sa premiere sortie de Perse, lorsqu'à la tête d'une armée il marcha au secours de Cyaxare ; d'autres ne lui en donnent que sept, en les comptant depuis que par la mort de Cyaxare & de Cambyse il posséda seul l'Empire.

C'est dans la premiere année de ces sept années, où expiroit précisément la soixante-dixieme de la captivité de Babylone, que Cyrus donna ce célebre Édit, qui permettoit aux Juifs de retourner à Jérusalem. On ne peut pas douter qu'il n'eût été obtenu par les soins & à la sollicitation de Daniel, qui avoit un grand crédit à la Cour. Pour le porter plus promptement à lui accorder cette grace, il lui montra sans doute les Prophéties d'Isaïe, où près de deux cens ans avant sa naissance il étoit désigné par son propre nom comme un Prince, que Dieu destinoit à être un grand conquérant, & à ranger sous sa domination un grand nombre de peuples, & en même tems à être le libérateur des Juifs, en ordonnant que leur temple fût rétabli, & que Jérusalem & la Judée fussent possédées par leurs anciens habitans.

Cambyse ne fut pas plutôt monté sur le Trône de Perse, qu'il songea à porter la guerre en Égypte, pour une injure particuliere qu'il prétendoit, selon Hérodote, avoir reçue d'Amasis, & il réduisit tout le païs sous son obéissance. Cambyse n'avoit qu'un seul frere, que quelques uns nomment Smerdis ; il l'emmena avec lui dans son expédition d'Égypte; mais, il le renvoya dans la suite en Perse, & même sous prétexte que Smerdis aspiroit à la Royauté, il commanda qu'on le fît mourir.

Au commencement de la huitieme année de son regne, Cambyse quitta l'Égypte pour retourner en Perse. A son arrivée en Syrie, il y trouva un Héraut qui avoit été dépêché de Suse à l'armée, pour lui déclarer que Smerdis fils de Cyrus avoit été proclamé Roi, & pour ordonner à tout le monde de lui obéir. Cambyse fit arrêter le héraut ; & l'ayant examiné avec soin en présence de l'Officier même qu'il avoit chargé de tuer son frere, il trouva que le vrai Smerdis étoit certainement mort, & que celui qui avoit envahi le Trône n'étoit autre que Smerdis le Mage. Sur le champ, il donna ordre à ses troupes de se mettre en marche pour aller exterminer l'usurpateur. Mais, lorsqu'il montoit à cheval pour cette expédition, son épée étant tombée du fourreau lui fit une blessure à la cuisse, dont il mourut peu de tems après.

Cambyse avoit regné sept ans

& cinq mois. Il est appellé dans l'Écriture Assuérus. Dès qu'il fut sur le Trône, les ennemis des Juifs s'adresserent à lui directement pour empêcher la reconstruction du temple. Ce ne fut pas en vain. Il ne révoqua pas à la vérité ouvertement l'édit de Cyrus son pere, peut-être par un reste de respect pour sa mémoire. Mais, il en rendit inutile la fin en grande partie par les divers découragemens qu'il donna aux Juifs, en sorte que l'ouvrage n'avança que fort lentement durant son regne.

L'Écriture donne à Smerdis le nom d'Artaxerxe. Le commencement de son regne doit être placé sous l'an 522 avant Jesus-Christ. Mais, il ne regna que sept mois ou environ. Dès que par la mort de Cambyse il fut affermi sur le Trône, les Samaritans lui écrivirent une lettre contre le Juifs, qu'ils lui représentoient comme un peuple remuant, séditieux, & toujours prêt à se révolter. Ils en obtinrent un ordre qui portoit défense aux Juifs de pousser plus loin la construction de leur ville & de leur temple. L'ouvrage demeura suspendu jusqu'à la seconde année de Darius, environ l'espace de deux ans.

Le Mage, qui sentoit bien de quelle importance il étoit pour lui qu'on ne pût découvrir son imposture, affecta, dès le commencement de son regne, de ne se point montrer en public, de se tenir enfermé dans le fond de son Palais, de traiter toutes les affaires par l'entremise de quelques Eunuques, & de ne laisser approcher de sa personne que ses plus intimes confidens.

De pareilles précautions n'empêcherent pas que sept Perses des plus considérables de la nation ne conspirassent contre Smerdis le Mage. Ces sept chefs associerent à leur entreprise deux Officiers, dont l'un avoit toutes les clefs des chambres du Palais. Guidés par un homme qui sçavoit si bien les êtres, ils entrent dans le Palais, vont droit à l'appartement du Mage, & le trouvent couché avec une courtisanne de Babylone. Dès qu'il les vit, il se jetta hors du lit; & ne trouvant aucune sorte d'armes, car on les avoit toutes ôtées, il rompit une chaise d'or, & avec le pied il combattit quelques momens; mais enfin percé de coups, il tomba aux pieds des conjurés.

Ensuite regna Darius l'un des sept conjurés. Ils étoient convenus que celui d'entr'eux dont le cheval henniroit le premier après le lever du soleil, seroit déclaré Roi. L'Écuyer de Darius trouva le secret de rendre ce service à son maître, & par-là lui procura la Couronne.

La troisieme année du regne de ce Prince, qui n'étoit que la seconde suivant le calcul des Juifs, les Samaritains susciterent de nouvelles affaires aux Juifs. Ils avoient obtenu contr'eux sous les regnes précédens, & leur avoient fait signifier une défense de passer outre à la reconstruction

tion du temple de Jérusalem. Ceux-ci en porterent leurs plaintes; & comme ils alléguoient en leur faveur l'édit de Cyrus, Darius ordonna qu'on recherchât cet édit, & il fut trouvé à Ecbatane dans la Médie, où Cyrus étoit lorsqu'il le donna.

Quelques années après, Babylone étant venue à se révolter, Darius marcha en personne contre cette ville rebelle, & s'en étant rendu maître par le moyen de Zopyre, un des plus grands Seigneurs de sa Cour, il fit raser les murailles, afin de mettre les habitans hors d'état de pouvoir encore se révolter dans la suite.

La réduction de Babylone achevée, Darius se disposa à marcher contre les Scythes. Selon Ctésias, il envoya ordre au Satrape de Cappadoce de faire une descente dans leur païs, & d'en emmener tout ce qu'il trouveroit d'hommes & de femmes. Le Satrape partit avec trente gros navires de cinquante rames chacun, & fit une grande quantité de prisonniers du nombre desquels fut le frere du roi des Scythes. Cependant, ce Prince indigné du procédé de Darius, lui écrivit une lettre pleine d'injures; Darius lui répondit sur le même ton, leva une armée de huit cens mille hommes, fit jetter des ponts pour la communication du Bosphore avec le Danube, & après quinze jours de marche, se trouva sur les terres des Scythes. Les deux Rois s'envoyerent un arc réciproquement l'un à l'autre, par maniere de défi; mais, l'arc du Scythe ayant paru plus fort que celui de Darius, ce Prince en tira un mauvais augure, & ne songea plus qu'à se retirer. Il repassa la riviere sur ses ponts, & les fit rompre ensuite, sans attendre que toute son armée eût passé; de sorte qu'il resta en Europe quatre vingt-mille hommes de ses troupes, que le roi des Scythes fit impitoyablement massacrer.

La vingt-huitieme ou vingt-neuvieme année de son regne, Darius entreprit de soumettre les Grecs. Datis, après avoir ravagé les isles Grecques, pénétra bien avant dans la Grece; mais, Miltiade vint lui donner bataille à Marathon, où il tailla en pieces l'armée des Perses. Darius, ayant survécu quelques années à ce mauvais succès, mourut après un regne de trente-six ans.

Xerxès, son fils, lui succéda, l'an 485 avant Jesus-Christ. Il entreprit aussi de soumettre les Grecs, mais il ne fut pas plus heureux que Darius son pere. Après avoir assemblé une armée innombrable & équipé une multitude de galeres, il voulut passer en Grece, & joignit pour cet effet Abyde au continent par un pont. Ce fut là que vint le trouver Démarate roi de Lacédémone, qui le détourna d'aller droit à Sparte, comme il le vouloit. Ayant donc changé de dessein, il détacha dix mille hommes de son armée, avec ordre d'aller attaquer Léoni-

das, qui gardoit le pas des Thermopyles à la tête de trois cens Lacédémoniens. Les dix mille Perses furent taillés en pieces, & Léonidas ne perdit que deux ou trois hommes. Xerxès y en envoya vingt mille, & ces vingt mille eurent le même sort. Ses troupes rebutées ne marchoient plus au combat que malgré elles; aussi furent-elles encore défaites. Malgré cela, le lendemain Xerxès commanda cinquante mille hommes pour aller se saisir de ces défilés, mais ce fut avec le même succès que le jour précédent. Enfin, il se lassa d'en envoyer, & il désespéroit de se rendre maître de cet important passage, quand heureusement pour lui un Thessalien & deux Trachiniens se présenterent à la tête de son camp, & lui dirent qu'il ne forceroit jamais les Lacédémoniens, à moins qu'il ne les enveloppât, qu'il falloit gagner les hauteurs, & ils s'offrirent à y conduire son armée, par des sentiers qui n'étoient connus que d'eux seuls. Ils servirent en effet de guides à un corps de quarante mille hommes, qu'ils menerent par des chemins très-difficiles, mais on gagna enfin le dessus de la montagne. Alors, les Lacédémoniens, investis & attaqués de tous côtés, sentirent bien qu'ils étoient perdus. Aucun d'eux ne se put sauver, ils périrent tous en combattant comme des lions, & Léonidas avec eux.

Ensuite Xerxès, à l'instigation des Thébains, donna cent vingt mille hommes à Mardonius, avec ordre de marcher contre les Platéens. Pausanias, qui n'avoit gueres que sept mille hommes, malgré cette inégalité, ne balança pas à livrer bataille aux Perses, & il en fit un grand carnage. Mardonius blessé fut obligé de prendre la fuite avec le débris de son armée. Quelque tems après, le même Général fut encore chargé d'aller assiéger Delphes, & de piller le temple d'Apollon; mais, cette entreprise tourna aussi mal que les autres. Le Ciel sembla se déclarer en faveur des assiégés; un orage effroyable secondant leurs efforts, ses Perses furent encore défaits en cette occasion, & Mardonius y perdit la vie, au grand regret de Xerxès, qui fut extrêmement touché de sa mort.

Ce Prince alors prit la résolution de faire le siege d'Athenes; mais, les Athéniens qui s'y attendoient, & qui avoient cent dix galeres dans leur port, s'embarquerent tous, & se sauverent à Salamine. Xerxès, ayant trouvé la Ville abandonnée, la prit & la brûla. Il n'y eut que la citadelle qui tint quelque tems, défendue par une poignée de gens, qui ne pouvant résister à de si grandes forces, en sortirent durant la nuit, de sorte qu'elle fut aussi prise & brûlée. Xerxès voulut ensuite faire une chaussée, pour pouvoir conduire de l'infanterie jusqu'aux portes de Salamine;

mais, Thémistocle & Aristide firent venir des archers Crétois qui l'en empêcherent, & peu de tems après il y eut un combat naval entre la flotte des Perses & celle des Grecs. Les Perses avoient plus de mille vaisseaux commandés par Onophas; les Grecs n'en avoient que sept cens. Cependant ceux-ci remporterent la victoire, & les Perses perdirent plus de cinq cens navires. Xerxès lui même, trompé par l'artifice de Thémistocle & d'Aristide, qui lui firent donner un faux avis, prit la fuite, après avoir perdu dans ces différens combats, au moins cent vingt mille hommes.

Peu de tems après, Arbatane conspira contre la personne du Roi, & après avoir exécuté son noir complot, il persuada à Artaxerxe, que c'étoit Darius son frere qui avoit tué le Roi. Darius, amené par deux des conjurés à Artaxerxe, eut beau protester qu'il étoit innocent, Artaxerxe le fit mourir, & monta ainsi sur le Trône, par le crime & la perfidie d'Artabane, l'an 473 avant Jesus-Christ.

Les Bactriens s'étant révoltés, il y eut entre ces peuples & les troupes du Roi, un grand combat qui ne décida rien; mais, à une seconde action, les Bactriens furent si fort incommodés du vent qui leur souffloit au nez, que la victoire demeura au Roi, & cette Province rentra dans l'obéissance. L'Égypte se révolta aussi, par les menées d'Inarus, Lydien, & d'un certain Égyptien. Ces deux chefs se préparerent à une vigoureuse résistance. Inarus demanda du secours aux Athéniens, & ils lui envoyerent quarante galeres. Artaxerxe vouloit aller lui même ranger les Égyptiens à leur devoir, mais ses favoris l'en dissuaderent. Il chargea donc de cette expédition Achéménide son frere, à qui il donna quatre cens mille hommes, & quatre vingts vaisseaux. A peine ce Prince fut-il arrivé en Égypte, qu'Inarus lui livra bataille, & non seulement il défit son armée, mais il le tua de sa main, après quoi il renvoya son corps à son frere Artaxerxe. Les Perses ne furent pas plus heureux sur mer; Charitimis, qui commandoit la flotte Athénienne, prit vingt de leurs vaisseaux avec tout l'équipage, & en coula à fond trente autres. A la nouvelle de cette défaite, Mégabyse eut ordre de prendre le commandement de l'armée. Il marcha en Égypte avec deux cens mille hommes, & en arrivant il se trouva fort de cinq cens mille. Ce Général attaqua les Égyptiens. Le combat fut fort opiniâtre de part & d'autre, & la victoire long-tems douteuse. Il périt un grand nombre d'hommes des uns & des autres, mais encore plus d'Égyptiens que de Perses. Enfin, Inarus, blessé à la cuisse par Mégabyse, fut contraint de prendre la fuite. Toute l'Égypte fut ainsi remise sous l'obéissance du Roi.

Artaxerxe mourut au com-

mencement de la quarante-huitieme année de son regne. Il est connu sous le nom d'Artaxerxe Longue-main. Xerxès, qui lui succéda, étoit le seul fils qu'il eût de la Reine sa femme. Mais, il en avoit dix-sept autres de ses concubines; & entre-autres Sogdien, que Ctésias appelle Sécondien; Ochus & Arsite. Sogdien, de concert avec Pharnacias, un des Eunuques de Xerxès, vint un jour surprendre le nouveau Roi, qui, après s'être enivré dans une fête, s'étoit retiré dans sa chambre pour y cuver son vin. Il le tua aisément en cet état, après un regne de vingt-cinq jours, & fut déclaré Roi à sa place, l'an 424 avant Jesus-Christ.

A peine étoit-il monté sur le Trône, qu'il fit mourir le plus fidele des Eunuques de son pere. Par ces deux meurtres, il devint l'horreur de l'armée & de la Noblesse; & on proclama roi Ochus son frere. Celui-ci, s'étant rendu maître de la personne de Sogdien, le fit mourir de la façon la plus cruelle. Ce Prince scélérat n'avoit joui de l'Empire que six mois & quinze jours.

Ochus, devenu seul possesseur de la couronne par la mort de Sogdien, changea d'abord son nom d'Ochus en celui de Darius; & pour le distinguer, les Historiens y ajoutent l'épithete de Nothus, qui en Grec veut dire le bâtard. Son regne dura dix-neuf ans. Darius Nothus mourut l'an 404 avant Jesus-Christ, & laissa la Couronne à Arsace son fils aîné.

Celui-ci, en montant sur le Trône, prit le nom d'Artaxerxe; c'est celui à qui les Grecs, à cause de sa mémoire prodigieuse, ont donné le surnom de Mnémon. Étant auprès du lit de son pere malade, il lui demanda, un moment avant qu'il expirât, quelle avoit été la regle de sa conduite pendant un regne aussi long & aussi heureux que le sien, afin de pouvoir l'imiter. Ç'a été, lui répondit-il, de faire toujours ce que la justice & la religion demandoient de moi.

Cyrus le jeune voyoit avec peine sur le Trône Artaxerxe son frere aîné; & ayant résolu de l'en faire descendre, il se servit de Cléarque Général Lacédémonien, pour faire lever un corps d'armée de troupes Grecques, que quelques uns font monter au nombre de treize mille hommes. La bataille se donna près de Cunaxa, & Cyrus y fut tué.

La fin du regne d'Artaxerxe Mnémon fut pleine de cabales. Tout le monde à sa Cour prenoit parti pour quelqu'un de ses fils qui prétendoit à sa succession. Il en avoit cent cinquante de ses concubines, lesquelles étoient au nombre de trois cens soixante, & trois d'Atossa sa femme légitime, Darius, Ariaspe & Ochus. Pour arrêter tous ces mouvemens, il désigna Darius, qui étoit l'aîné, pour son successeur. Et afin d'ôter tout lieu de lui disputer son droit après sa mort, il lui permit

dès-lors de prendre le titre de Roi, & de porter la Tiare royale. Mais, ce jeune Prince vouloit quelque chose de plus réel. D'ailleurs, le refus que fit Artaxerxe de lui donner une de ses concubines qu'il lui avoit demandée, le piqua vivement, & il fit une conspiration contre la vie de son pere, où il engagea cinquante de ses freres. Le complot fut découvert, & Darius & ses complices furent punis comme ils le méritoient.

Après la mort de Darius, les cabales recommencerent tout de nouveau. Trois de ses freres se mirent sur les rangs, Ariaspe, Ochus & Arsame. Les deux premiers prétendoient à la Couronne par droit de naissance, parce qu'ils étoient fils de la Reine. Le troisieme avoit pour lui la faveur du Roi, dont il étoit le plus tendrement aimé, quoiqu'il ne fût fils que d'une Concubine. Ochus, dévoré d'ambition, chercha à se défaire de ses deux rivaux, & il n'y réussit que trop bien. La douleur que cette perte causa au Roi, le conduisit au tombeau. Il avoit regné quarante-trois ans, & son regne auroit pu passer pour heureux, s'il n'avoit été troublé par beaucoup de révoltes.

Ochus, plus connu sous le nom d'Artaxerxe Ochus, succéda à son pere. Pour ôter aux Provinces révoltées le prétexte de mettre sur le Trône quelque autre de la famille Royale, & se débarrasser tout d'un coup de toutes les peines que les Princes ou les Princesses du sang pourroient lui causer, il les fit tous mourir, sans aucun égard pour le sexe, l'âge, ou la proximité. Dans la suite, il porta les armes avec succès contre les Phéniciens, les Cypriotes & les Égyptiens. Après un regne de vingt-trois ans, Artaxerxe Ochus mourut du poison que lui donna l'Eunuque Bagoas son favori, l'an 338 avant Jesus-Christ.

Cet Eunuque mit sur le Trône Arsès le plus jeune des fils du Roi, qu'il ne laissa même regner qu'environ deux ans, l'ayant fait assassiner, pour éviter les supplices qu'il s'apperçut que le jeune Prince lui préparoit. Après avoir rendu une seconde fois le Trône vacant par le meurtre d'Arsès, Bagoas y mit Darius, le troisieme du nom qui ait regné en Perse. Il s'appelloit auparavant Codoman. Il étoit fils d'Arsane ou Arsame, frere d'Artaxerxe Ochus.

Darius Codoman commença à regner la même année qu'Alexandre le Grand, c'est-à-dire, l'an 336 avant Jesus-Christ. Mais, son regne ne dura que six ou sept ans. Alexandre le Grand marcha contre ce Prince, & le vainquit. La mort de Darius Codoman, arrivée l'an 330 avant Jesus-Christ, rendit Alexandre le Grand paisible possesseur de toutes les Provinces qui obéissoient alors aux Perses. Ce fut ainsi que finit l'Empire de cette nation célebre, après avoir duré l'espace de deux cens six ans,

à compter depuis le commencement du regne de Cyrus le Grand, jusqu'à la mort de Darius Codoman.

Ceux à qui Alexandre le Grand laissa l'Empire, se disputerent la succession de celui des Perses, qui fut possédé par différens maîtres, jusqu'à l'établissement d'une Monarchie fixe par Artaxerxe l'an de Jesus-Christ 229. Les successeurs d'Artaxerxe se maintinrent dans la possession de leurs États jusqu'à l'an de Jesus-Christ 651, que les Arabes s'emparerent de la Perse.

Causes des soulevemens & des révoltes qui arriverent fréquemment dans l'Empire des Perses.

1.° Après le regne d'Artaxerxe Longue-main, les rois de Perse s'abandonnerent de plus en plus aux charmes de la volupté & du luxe, & à la douceur d'une vie indolente & désoccupée. Renfermés ordinairement dans leur Palais au milieu des femmes & d'une foule de courtisans flatteurs, ils se contentoient de goûter dans une molle oisiveté, le plaisir d'être les maîtres de tout; & ils faisoient consister leur grandeur dans l'éclat des richesses, & dans une somptueuse magnificence.

2.° C'étoient d'ailleurs des Princes sans grands talens pour le maniement des affaires, sans grande capacité pour le gouvernement, sans goût pour la gloire. Ne se sentant pas assez d'étendue d'esprit pour animer toutes les parties de ce vaste Empire, ni assez de force pour en soutenir le poids, ils se déchargeoient sur leurs Officiers du soin des affaires, des fatigues du commandement des armées, & des dangers qui accompagnent l'exécution des grandes entreprises; & leur ambition se bornoit à porter seuls le titre fastueux de Grand Roi, & de Roi des Rois.

3.° Les premieres charges de la Couronne, les Gouvernemens des Provinces, les commandemens des armées, étoient ordinairement donnés à des gens sans service & sans mérite. C'étoient le crédit des favoris, les intrigues secretes de la Cour, les sollicitaons des femmes du palais, qui décidoient du choix des sujets pour remplir les places les plus importantes de l'Empire, & qui faisoient tomber sur leurs créatures les récompenses dues aux Officiers qui avoient le plus utilement servi l'État.

4.° Souvent ces courtisans, par une basse jalousie contre le mérite qui leur faisoit ombrage, & qui leur reprochoit leur peu d'habileté, éloignoient leurs rivaux des affaires, & rendoient leurs talens inutiles à l'État. Quelquefois même ils rendoient leur fidélité suspecte par d'artificieuses délations, les faisoient citer en jugement comme des criminels d'État, & forçoient les plus fideles serviteurs du Roi, pour se défendre contre leurs calomniateurs, de

chercher leur sûreté dans la révolte, & de tourner contre leur Prince les armes qu'ils avoient si souvent fait triompher pour sa gloire & pour le service de l'Empire.

5.° Les Ministres, pour retenir les Généraux dans leur dépendance, les gênoient par des ordres bornés, qui les mettoient dans la nécessité de laisser échapper les occasions de vaincre, & les empêchoient, par l'attente de nouveaux ordres, de pousser leurs avantages. Souvent ils les rendoient responsables des mauvais succès, après les avoir laissé manquer de tout ce qui étoit nécessaire pour réussir.

6. Les Rois de Perse avoient extrêmement dégénéré de la frugalité de Cyrus & des anciens Perses, qui se contentoient de cresson pour nourriture & d'eau pour boisson. Toute la Noblesse avoit été entraînée par la contagion de cet exemple. En conservant l'unique repas de leurs ancêtres, ils le faisoient durer pendant une grande partie du jour, & le prolongeoient jusques dans la nuit par l'ivrognerie, dont, bien loin d'en rougir, ils se faisoient gloire, comme on le voit dans le jeune Cyrus.

7.° L'extrême éloignement des Provinces, qui s'étendoient depuis la mer Caspienne & le Pont-Euxin jusqu'à la mer Rouge & à l'Éthiopie, depuis les fleuves de l'Indus & du Gange jusqu'à la mer Égée, étoit un grand obstacle à l'attachement & à l'affection des peuples, qui n'avoient jamais la satisfaction de jouir de la présence de leurs Maîtres, qui ne les connoissoient que par la pesanteur des impôts, par l'orgueil & l'avarice de leurs Satrapes, & qui, en se transportant même à la Cour pour y porter leurs demandes & leurs plaintes, ne pouvoient espérer de trouver accès auprès des Princes, qui croyoient qu'il étoit de leur Majesté de se rendre invisibles & inaccessibles.

8.° Cette multitude de Provinces assujetties aux Perses, ne composoit pas un Empire uniforme, ni un corps d'État régulier, dont tous les membres fussent unis par des liens communs d'intérêts, de mœurs, de langage, & de religion, qui fussent animés d'un même esprit de gouvernement, & conduits par des loix semblables. C'étoit plutôt un assemblage confus, mal assorti, tumultuaire, & même forcé, de différens peuples, autrefois libres & indépendans, dont quelques uns, arrachés de leur patrie & des sépulcres de leurs peres, se voyoient avec peine transportés dans des contrées inconnues ou ennemies, où ils continuoient de se gouverner par des loix particulieres & par une police propre. Ces différentes nations, qui non seulement vivoient sans avoir de liaison ni de relation entre elles, mais qui conservoient une diversité d'usages & de culte, & souvant même une antipathie de ca-

racteres & d'inclinations, ne soupiroient qu'après la liberté & qu'après le rétablissement dans leurs patries. Tous ces peuples ne s'intéressoient donc point à la conservation d'un Empire, qui seul mettoit un obstacle à de si vifs & de si justes désirs, & ils ne pouvoient s'affectionner à un Gouvernement qui les traitoit toujours en étrangers & en vaincus, & qui ne leur donnoit jamais part à son autorité ni à ses privileges.

9.° L'étendue de l'Empire, & l'éloignement de la Cour, obligeoient de donner aux Vicerois des Provinces frontieres une très-grande autorité pour toutes les parties du gouvernement; pour lever & soudoyer des armées, pour imposer des tributs, pour juger les différends des villes, des Provinces, & des Rois vassaux, pour faire des traités avec les États voisins. Une puissance si étendue & presque indépendante, dans laquelle on les continuoit plusieurs années sans les relever, & sans leur donner ni adjoints ni conseil pour délibérer sur les affaires, les accoutumoit au plaisir de commander absolument & de régner. Ils souffroient ensuite avec peine qu'on les retirât de leurs gouvernemens, & souvent ils cherchoient à s'y maintenir par les armes.

10.° Les Gouverneurs de Provinces, les Généraux d'armée, & tous les autres Officiers & Ministres, se faisoient un honneur d'imiter dans leurs équipages, dans leurs tables, dans leurs meubles, & dans leurs habillemens, la pompe & l'éclat de la Cour où ils avoient été élevés. Pour soutenir un faste si ruineux, & fournir à des dépenses qui passoient la fortune & les forces des particuliers, ils étoient réduits à vexer les sujets de leurs départemens par des taxes arbitraires, par des concussions criantes, par le trafic honteux d'une vénalité publique qui faisoit acheter à prix d'argent des places qui n'auroient dû être accordées qu'au mérite. Tout ce que la vanité prodiguoit, tout ce que le luxe épuisoit, étoit remplacé par les artifices & par la violence d'une avarice insatiable.

Ces excès, & beaucoup d'autres encore, qui demeuroient sans remede, & que l'impunité augmentoit tous les jours, lasserent enfin la patience des peuples, & répandirent dans les esprits un mécontentement général, avant-coureur ordinaire de la ruine des États. Leurs justes plaintes, long-tems méprisées, en précipiterent plusieurs dans une rébellion ouverte, & les porterent à se rendre eux mêmes la justice qui leur étoit refusée. Ils manquoient en cela contre la soumission & la fidélité, que les sujets doivent à leurs Souverains; mais, le Paganisme ne portoit pas si loin ses lumieres, & n'étoit pas capable d'une perfection si sublime, réservée à une religion qui enseigne que nul prétexte, nulle

injustice, nulle vexation, ne peuvent jamais autoriser la rébellion contre le Prince.

IV. Après avoir donné une idée succinte des Rois de Perse; & de ce qui peut les concerner d'une maniere particuliere, nous allons tracer une esquisse des mœurs & coutumes de la nation Persane.

Éducation des Enfans.

L'éducation des enfans chez les Perses étoit regardée comme le devoir le plus important & la partie la plus essentielle du gouvernement. On ne s'en reposoit pas sur l'attention des peres & des meres, qu'une aveugle & molle tendresse rend souvent incapables de ce soin; l'État s'en chargeoit. Ils étoient élevés en commun d'une maniere uniforme. Tout y étoit réglé, le lieu & la durée des exercices, le tems des repas, la qualité du boire & du manger, le nombre des maîtres, les différentes sortes de châtimens. Toute leur nourriture, aussi bien pour les enfans que pour les jeunes gens, étoit du pain, du cresson, & de l'eau, car on vouloit de bonne-heure les accoutumer à la tempérance & à la sobriété; & d'ailleurs, cette sorte de nourriture simple & frugale, sans aucun mêlange de sauces ni de ragoûts, leur fortifioit le corps & leur préparoit un fond de santé capable de soutenir les plus rudes fatigues de la guerre jusques dans l'âge le plus avancé.

Ils alloient aux Écoles pour y apprendre la justice, comme ailleurs on y va pour apprendre les lettres & les sciences; & le crime que l'on y punissoit le plus séverement, étoit l'ingratitude.

La vue des Perses, dans tous ces sages établissemens, étoit d'aller au-devant du mal, persuadés qu'il vaut bien mieux s'appliquer à prévenir les fautes qu'à les punir; & qu'au lieu que dans les autres États on se contente d'établir des punitions contre les méchans, ils faisoient ensorte que parmi eux il n'y eût point de méchans.

On étoit dans la classe des enfans jusqu'à 16 ou 17 ans; & c'est là qu'ils apprenoient à tirer de larc & à lancer le javelot. Après cela, on entroit dans celle des jeunes gens. C'est alors qu'on les tenoit de plus court, parce que cet âge a plus besoin que tout autre d'être veillé exactement. Ils étoient dix années dans cette classe. Pendant ce tems, ils passoient toutes les nuits dans les corps de garde, tant pour la sûreté de la ville, que pour les accoutumer à la fatigue. Pendant le jour, ils venoient recevoir les ordres de leurs Gouverneurs, accompagnoient le Roi lorsqu'il alloit à la chasse, ou se perfectionnoient dans les exercices.

La troisieme classe étoit composée des hommes faits; & ils y demeuroient vingt-cinq ans. C'est de-là que l'on tiroit tous les officiers qui devoient commander dans les troupes, &

remplir les differens postes de l'État, les charges, les dignités. On ne les forçoit point à porter les armes hors du païs, quand ils avoient passé cinquante ans.

Enfin, ils passoient dans la derniere classe, où l'on choisissoit les plus sages & les plus expérimentés pour former le conseil public, & les compagnies des juges.

Par là, tous les Citoyens pouvoient aspirer aux premieres charges de l'État; mais, aucun n'y pouvoit arriver qu'après avoir passé par ces différentes classes, & s'en être rendu capable par tous ces exercices. Ces classes étoient ouvertes à tous, mais il n'y avoit ordinairement que ceux qui étoient assez riches pour entretenir leurs enfans sans travailler, qui les y envoyassent.

Cyrus fut élevé de la sorte, & surpassa toujours ses égaux, soit par la facilité à apprendre, soit par le courage, ou par l'adresse à exécuter tout ce qu'il entreprenoit.

Respect pour les Rois. Maniere dont leurs enfans étoient élevés.

Chez les Perses, le Prince se faisoit appeller le Grand Roi, le Roi des Rois. Deux raisons purent porter ces Princes à prendre ce titre fastueux; l'une, parce que leur Empire étoit formé par la conquête de plusieurs Royaumes, réunis sous une seule domination; l'autre parce qu'ils avoient à leur Cour, ou dans leur dépendance plusieurs Rois qui étoient leurs vasseaux.

La Royauté passoit des peres aux fils & pour l'ordinaire à l'aîné. Quand celui qui devoit un jour monter sur le Trône, étoit venu au monde, tout l'Empire en témoignoit sa joie par des sacrifices, des festins, & toutes sortes de réjouissances publiques. Le jour de sa naissance étoit dans la suite un jour de fête & de solemnité pour tous les Perses.

La maniere dont on élevoit le futur maître de l'Empire, est admirée par Platon & proposée aux Grecs comme un modele parfait en ce genre. Il n'étoit point livré totalement au pouvoir de la nourrice, qui pour l'ordinaire étoit une femme d'une basse & obscure condition. On choisissoit parmi les Eunuques, c'est-à-dire, parmi les premiers Officiers du Palais, ceux qui avoient le plus de mérite & de probité, pour prendre soin du corps & de la santé du jeune Prince jusqu'à l'âge de sept ans, & pour commencer de former ses mœurs. Alors, on le tiroit d'entre leurs mains & on le confioit à d'autres maîtres, pour continuer de veiller à son éducation, pour lui apprendre à monter à cheval, dès que ses forces pouvoient le permettre, & pour l'exercer à la chasse.

A l'âge de quatorze ans, lorsque l'esprit commence à avoir plus de maturité, on lui donnoit pour son instruction, quatre hommes des plus vertueux & des plus sages de l'État. Le pre-

mier, dit Platon, lui apprenoit la magie, c'eſt-à-dire, dans leur langage, le culte des Dieux ſelon les anciennes maximes, & ſelon les loix de Zoroaſtre, fils d'Oromaſe, & il lui donnoit en même tems les principes du Gouvernement. Le ſecond lui apprenoit à dire la vérité & à rendre la juſtice. Le troiſieme lui enſeignoit à ne pas ſe laiſſer vaincre par les voluptés, afin d'être toujours libre & vraiment Roi, maître de lui-même & de ſes déſirs. Le quatrieme fortifioit ſon courage contre la crainte, qui en eût fait un eſclave, & lui inſpiroit une ſage & noble aſſurance, ſi néceſſaire pour le commandement. Chacun de ces Gouverneurs excelloit éminemment dans la partie de l'éducation qui lui étoit confiée. L'un étoit recommandable, ſur tout, par la connoiſſance de la religion & de l'art de regner; l'autre, par l'amour de la vérité & de la juſtice; celui-là, par la tempérance & l'éloignement des plaiſirs; le dernier enfin, par une force & une intrépidité d'ame non communes.

Je ne ſçais, dit M. Rollin, ſi cette multiplicité de maîtres, qui avoit, ſans doute différens caracteres, & peut-être différens intérêts, étoit fort propre pour le deſſein qu'on ſe propoſoit, & s'il étoit poſſible que quatre hommes convinſſent enſemble des mêmes principes, & rendiſſent de concert au même but. On craignoit apparemment de ne pas trouver réunies dans une même perſonne, toutes les qualités néceſſaires pour bien élever l'héritier préſomptif de la Couronne, tant ils avoient, même dans ces tems de corruption, une grande idée de l'éducation d'un Prince.

Quoi qu'il en ſoit, tous ces ſoins, comme le remarque Platon au même endroit, étoient rendus inutiles par la pompe, le luxe, la magnificence qui environnoient le jeune Prince de tous côtés; par le nombreux cortege d'officiers qui le ſervoient avec une ſoumiſſion ſervile; par tout l'attirail d'une vie molle & voluptueuſe, où l'on ne paroiſſoit attentif qu'à inventer de nouvelles délices; dangers que le plus excellent naturel ne pouvoit ſurmonter. Les mœurs corrompues de la nation l'entraînoient donc bientôt dans les plaiſirs, contre leſquels nulle éducation ne peut tenir.

Celle dont parle ici Platon, ne peut regarder que les enfans d'Artaxerxe, ſurnommé Longuemain, fils de Xerxès, du tems auquel vivoit Alcibiade, qui eſt introduit dans le dialogue dont cette obſervation eſt tirée. Car, Platon, dans un autre endroit, nous apprend que ni Cyrus, ni Darius, ne ſongerent à donner une bonne éducation aux jeunes Princes leurs fils; & ce que l'hiſtoire raconte d'Artaxerxe Longue-main, donne lieu de croire qu'il fut plus attentif que ſes prédéceſſeurs à bien faire élever ſes enfans; mais, il fut peu imité par ceux qui lui ſuccéderent.

Du Conseil public où s'examinoient les affaires de l'État.

Quelque absolue que fût l'autorité des Rois chez les Perses, elle étoit pourtant retenue dans de certaines bornes par l'établissement du Conseil que l'État leur donnoit, Conseil composé des sept principaux chefs de la nation, plus recommandables encore par leur habileté & leur sagesse que par leur naissance. L'Écriture marque qu'Esdras fut envoyé dans la Judée au nom & par l'autorité du roi Artaxerxe & de ses sept Conseillers. La même Écriture, long-tems auparavant, & sous le regne de Darius, appellé aussi Assuérus, qui succéda au Mage, nous apprend que ces Conseillers étoient instruits à fond de la disposition des loix, des maximes de l'État, des coutumes anciennes; qu'ils suivoient par tout le Prince, qui ne faisoit rien, & ne décidoit aucune affaire importante sans les avoir consultés. *Interrogavit [Assuerus] Sapientes, qui ex more regio semper ei aderant, & illorum faciebat cuncta consilio, scientium leges ac jura Majorum.*

Ce dernier passage donne lieu à quelques réflexions, qui peuvent beaucoup contribuer à faire connoître le génie & le caractere du gouvernement des Perses.

1.° Le Roi, dont il est parlé, c'est-à-dire, Darius, a été l'un des plus célebres qui aient regné dans la Perse, & l'un des plus recommandables pour sa sagesse & sa prudence, quoiqu'il n'ait point été sans défauts; & c'est à lui, aussi bien qu'à Cyrus, qu'on attribue les excellentes loix qui ont toujours subsisté depuis, & qui ont fait comme le fond & la regle du gouvernement. Or, ce Prince, quoique fort habile & fort éclairé, crut cependant avoir besoin de conseil, & il ne craignit point, en s'associant ainsi des Coadjuteurs, dans la décision des affaires, qu'on le soupçonnât de manquer de lumieres, en quoi il marqua une supériorité de génie qui n'est pas commune, & qui suppose un grand fond de mérite. Car, un Prince, qui n'a qu'une lumiere & un esprit médiocres, est tout plein de ses pensées; & plus il est borné, moins il est docile. Il croit qu'on manque de respect pour lui, quand on veut l'avertir de ce qu'il n'apperçoit pas; & il s'offense comme d'une injure, de ce qu'on ne paroît pas persuadé qu'étant le maître, il est aussi le plus clairvoyant. Darius pensoit bien autrement, puisqu'il ne faisoit rien sans conseil. *Illorum faciebat cuncta consilio.*

2°. Darius, quelqu'absolu qu'il fût, & quelque jaloux qu'il pût être de la prééminence de son rang, ne crut point y donner atteinte ni l'avilir, en acceptant un Conseil, qui, sans partager avec lui l'autorité du commandement, qui réside dans la personne du Prince, n'avoit que celle de la raison, & se bornoit

à lui faire part de ses lumieres & de ses connoissances. Il étoit persuadé que le plus noble caractere de la puissance souveraine, quand elle est pure, & qu'elle n'a point dégénéré, ni de son origine, ni de sa fin, est de gouverner par les loix, de régler sur elles ses volontés, & de se croire interdit tout ce qu'elles défendent.

3°. Ce Conseil, qui accompagnoit par-tout le Roi, *ex more regio semper ei aderant*, étoit un Conseil subsistant & perpétuel, composé des plus grands Seigneurs & des meilleures têtes de l'État, qui, sous la direction du Prince & toujours dépendamment de lui, étoient comme la source de l'ordre public, & l'origine de tout ce qui se faisoit avec sagesse au-dedans & au-dehors de l'État. C'étoit sur ce Conseil que le Prince se déchargeoit de plusieurs soins, qui l'auroient accablé, s'il ne s'étoit fait soulager; & c'étoit par lui qu'il exécutoit ce qui avoit été résolu. C'étoit par ce Conseil subsistant, que les grandes maximes de l'État se conservoient, que la connoissance de ses véritables intérêts se perpétuoit, que la suite des affaires commencées se lioit & s'entretenoit, que les surprises & les innovations étoient empêchées. Car, dans un Conseil public & général, les matieres sont examinées par des hommes non suspects. Tous les Ministres sont mutuellement les inspecteurs les uns des autres. Toutes leurs lumieres sur les affaires publiques se réunissent, & ils deviennent tous également capables de tout ce qui regarde le ministere, parce qu'ils sont obligés de s'instruire de toutes les matieres pour opiner sensément, quoiqu'ils ne soient chargés pour l'exécution, que d'un emploi limité.

4°. Enfin, & c'est la quatrieme réflexion qui nous restoit à faire, il est marqué que ceux qui composoient ce Conseil, étoient instruits des loix, des maximes & des droits du Royaume; *scientium leges ac jura Majorum.*

Deux choses, que l'Écriture nous apprend avoir été observées chez les Perses, pouvoient contribuer beaucoup à donner au Roi, & à ceux qui formoient son Conseil, les connoissances nécessaires pour bien gouverner; premierement, ces registres publics, où tous les arrêts, toutes les ordonnances du Prince, tous les privileges donnés au peuple, toutes les graces accordées aux particuliers étoient écrits; en second lieu, les annales du Royaume, où tous les évenemens des regnes passés, les résolutions prises, les réglemens établis, les services rendus par les particuliers, étoient rapportés fort exactement & dans un grand détail; annales qui etoient exactement gardées, & souvent lues par les Princes & par les Ministres, pour s'instruire du passé, pour prendre une idée nette de l'état des choses, pour éviter une

conduite arbitraire, inégale, incertaine, pour conserver l'uniformité dans le maniement des affaires, & pour puiser dans la lecture de ces livres les lumieres nécessaires pour bien conduire le Royaume.

De l'administration de la Justice.

C'est la même chose d'être Roi & d'être Juge. Le Trône est un Tribunal, & la souveraine autorité est un pouvoir suprême de rendre justice. « Dieu » vous a établi Roi sur son » peuple, disoit la reine de Saba à Salomon, afin que vous » le jugiez, & que vous lui » rendiez justice. » C'est pour mettre les Princes en état de ne craindre que Dieu, qu'il leur a tout soumis. Il a voulu les attacher invinciblement à la justice, en les rendant indépendans. Il leur a donné tout son pouvoir, afin qu'ils ne pussent s'excuser sur leur foiblesse; & il les a rendus maîtres de tous les moyens capables d'arrêter l'oppression & l'injustice, afin que devant eux elles fussent toujours tremblantes, & hors d'état de nuire à qui que ce fût.

Mais, qu'est-ce que cette justice que Dieu a confiée aux Rois, & dont il les a rendus garans? C'est la même chose que l'ordre, & l'ordre consiste en ce que l'égalité soit gardée, & que la force ne tienne pas lieu de loi; que ce qui est à l'un, ne soit pas exposé à la violence d'un autre; que les liens communs de la société ne soient pas rompus; que l'artifice & la fraude ne prévalent jamais sur l'innocence & la simplicité; que tout soit en paix sous la protection des loix, & que le plus foible d'entre les Citoyens soit mis en sûreté par l'autorité publique.

Il paroît par plusieurs endroits de l'Histoire, que les Rois de Perse rendoient la justice par eux-mêmes. C'étoit pour les mettre en état de remplir dignement cette obligation, que dès leur jeunesse on avoit soin de les instruire dans la connoissance des loix du païs, & que dans les écoles publiques, on leur apprenoit la Justice de la même naniere qu'on enseigne ailleurs la Rhétorique & la Philosophie.

Voilà le devoir essentiel de la Royauté. Il est juste & absolument nécessaire que le Prince soit aidé dans cette auguste fonction, comme il l'est dans les autres. Mais, être aidé, n'est point être dépouillé. Il demeure Juge, comme il demeure Roi. Il communique son autorité, mais sans quitter sa place, ni la partager. Il paroît donc absolument nécessaire qu'il donne quelque tems à l'étude du droit public, non pour entrer dans un grand détail des loix, mais pour s'instruire des principales regles de la jurisprudence du païs, & pour se mettre en état de rendre justice, & d'opiner avec lumiere sur des questions importantes. Les Rois de Perse ne montoient point sur le Trône, sans s'être mis pendant quelque tems

sous la conduite des Mages, pour apprendre d'eux cette science, dont ils étoient seuls dépositaires, aussi bien que de celle de la Religion.

Puisque c'est au Prince seul que la Justice a été confiée, & qu'il n'y a dans ses États aucun autre pouvoir de la rendre, que celui qu'il communique, c'est donc à lui d'examiner entre les mains de qui il remet une partie de ce précieux dépôt, pour connoître si ceux qu'il place si près du Trône, méritent de partager avec lui son autorité, & pour en écarter sévèrement tous ceux qu'il jugera indignes de cet honneur. Il paroît qu'en Perse les Rois veilloient avec grand soin à ce que la justice fût administrée avec beaucoup d'intégrité & de désintéressement; & l'un de ces Juges royaux, car on les appelloit ainsi, s'étant laissé corrompre par des présens, fut impitoyablement condamné à mort par Cambyse, qui ordonna qu'on mît sa peau sur le siege où ce Juge inique avoit coutume de prononcer ses jugemens, & où son fils, qui succédoit à sa charge, devoit s'asseoir, afin que le lieu même où il jugeroit, l'avertît continuellement de son devoir.

Les Juges ordinaires étoient pris dans le corps des vieillards, où l'on n'entroit qu'à l'âge de cinquante ans; ainsi, personne n'exerçoit la judicature avant ce temps, les Perses étant persuadés qu'on ne pouvoit apporter trop de maturité à un emploi qui décide des biens, de la réputation & de la vie des Citoyens.

Il n'étoit pas permis aux particuliers de faire mourir un esclave, ni au Prince d'infliger peine de mort contre aucun de ses sujets, pour une premiere & unique faute, parce qu'elle pouvoit être regardée moins comme la marque d'une volonté criminelle, que comme l'effet de la foiblesse & de la fragilité humaine.

Les Perses croyoient qu'il étoit raisonnable de mettre dans la balance de la Justice le bien comme le mal, les mérites du coupable aussi-bien que ses démérites; & qu'il n'étoit pas juste qu'un seul crime effaçât le souvenir de toutes les bonnes actions qu'un homme auroit faites pendant sa vie. C'est par ce principe que Darius, ayant condamné à mort un Juge, parce qu'il avoit prévariqué contre son devoir, & s'étant souvenu des services importans que ce Juge avoit rendus à l'État & à la famille Royale, révoqua sa sentence, dans le moment même qu'elle alloit être mise en exécution, reconnoissant qu'il l'avoit prononcée avec plus de précipitation que de sagesse.

Mais, une loi importante & essentielle pour les Juges, étoit en premier lieu, de ne condamner jamais un coupable, sans lui avoir confronté ses accusateurs, & sans lui avoir laissé le tems & fourni tous les moyens de répondre aux chefs d'accusation

intentés contre lui ; en second lieu, de condamner le délateur aux mêmes peines qu'il vouloit faire souffrir à l'accusé, s'il se trouvoit innocent. Artaxerxe Mnémon donna un bel exemple de la sévérité qu'on doit employer dans ces occasions.

Un de ses favoris lui avoit rendu suspecte la fidélité de l'un de ses meilleurs Officiers, dont il ambitionnoit la place, & avoit envoyé contre lui des mémoires pleins de calomnie, espérant de son crédit auprès du Prince, qu'il l'en croiroit sur sa simple parole, & qu'il n'entreroit dans aucun examen. Car, tel est le caractere du délateur. Il craint la lumiere & les preuves, il désire fermer à l'innocence tout accès auprès du Prince, & lui ôter tout moyen de se justifier. L'Officier fut mis en prison. Il demanda au Roi qu'on lui donnât des Juges, & qu'on produisît les preuves. Il n'y en avoit point d'autres que la lettre, que son ennemi avoit écrite contre lui. Son innocence fut donc reconnue, & pleinement justifiée par les trois Commissaires nommés pour l'examen de sa cause ; & le Roi fit tomber tout le poids de son indignation contre le perfide calomniateur, qui avoit entrepris d'abuser ainsi de la confiance de son Maître. Ce Prince, qui étoit fort éclairé, & qui sçavoit que la marque d'un sage gouvernement, c'est lorsqu'on ne craint que les loix, & non les délateurs, auroit cru qu'en user autrement, c'auroit été violer ouvertement les regles les plus communes de l'équité naturelle, & même de l'humanité ; ouvrir les portes à l'envie, à la haine, à la vengeance, à la calomnie; armer de l'autorité publique la noire & détestable malice des délateurs contre la simplicité des plus fideles sujets, & dépouiller le Trône du plus auguste privilege qu'il puisse avoir, qui est d'être l'asyle de la justice & de l'innocence contre la violence & la calomnie.

Un autre Roi de Perse, avant lui, avoit donné un exemple encore plus mémorable de fermeté & d'amour de la justice ; c'est celui que l'Écriture appelle Assuérus, & que l'on croit être le même que Darius, fils d'Hystape, à qui les vives sollicitations d'Aman avoient arraché ce funeste édit, qui ordonnoit qu'en un certain jour, les Juifs, dans toute l'étendue de son Empire, seroient exterminés. Quand Dieu lui eut ouvert les yeux, par le moyen d'Esther, il se hâta de réparer sa faute, non-seulement par la révocation de son édit, & par la punition exemplaire du fourbe & de l'imposteur qui l'avoit trompé, mais encore plus par un aveu public de sa faute, qui devroit servir de modele à tous les siecles & à tous les Princes, & leur apprendre que bien loin de dégrader par-là leur dignité, ou d'affoiblir leur autorité, ils rendent l'une & l'autre plus respectables. Après y avoir déclaré qu'il

n'est que trop ordinaire aux calomniateurs de surprendre par leurs déguisemens & par leurs adresses, la bonté des Princes, que leur sincérité naturelle porte à juger favorablement de celle des autres, il ne rougit point de reconnoître qu'il avoit eu le malheur de se laisser ainsi prévenir contre les Juifs, qui étoient les plus fideles de ses sujets, & les enfans du Dieu très-haut, à la bonté de qui lui & ses ancêtres étoient redevables de leur Trône.

Les Perses n'étoient pas seulement ennemis de l'injustice, comme nous venons de le voir ; ils avoient encore en horreur le mensonge, qui passa toujours parmi eux pour un vice bas & infamant. Ce qu'ils trouvoient de plus lâche après le mensonge, c'étoit de vivre d'emprunt. Une telle vie leur paroissoit fainéante, honteuse, & d'autant plus méprisable, qu'elle portoit à mentir.

Du soin des Provinces.

Il paroît facile de maintenir le bon ordre dans la capitale du Royaume, où la conduite des Magistrats & des Juges est éclairée de près, & où la vue seule du Trône est capable de tenir les sujets dans le respect. Il n'en est pas ainsi des Provinces, où l'éloignement du Prince & l'espérance de l'impunité peuvent donner lieu à beaucoup de malversations de la part des Officiers & des Magistrats, & de désordres de la part des peuples. C'est à quoi la politique des Perses s'appliquoit avec le plus de soin, & l'on peut dire aussi avec le plus de succès.

L'Empire des Perses se divisoit en cent vingt-sept Gouvernemens ; & ceux qui en étoient chargés, s'appelloient Satrapes. Ils avoient au-dessus d'eux, trois principaux Ministres qui veilloient sur leur conduite, & à qui ils rendoient compte de toutes les affaires de leurs Provinces, & qui devoient ensuite en faire leur rapport au Roi. C'étoit Darius Médus, c'est-à-dire, Cyaxare, ou plutôt Cyrus, sous le nom de son oncle, qui avoit établi ce bon ordre dans l'Empire. Ces Satrapes, par leur établissement, étoient chargés de se rendre chacun dans leur Province, aussi attentifs aux intérêts des peuples qu'à ceux du Prince ; car, Cyrus étoit persuadé qu'on ne doit point mettre de différence entre ces deux sortes d'intérêts, qui sont nécessairement liés ensemble, puisque les peuples ne peuvent être heureux, si le Prince n'est puissant & en état de les défendre, ni le Prince être véritablement puissant, si les peuples ne sont heureux.

Ces Satrapes étoient les personnes de l'État les plus considérables, à qui Cyrus assigna des fonds & des revenus proportionnés à l'importance de leurs emplois. Il vouloit qu'ils vécussent noblement dans la Province, pour s'attirer le respect & des Grands, & des peuples

qui étoient confiés à leurs soins, & que par cette raison, leur train, leur équipage, leur table répondissent à leur dignité, sans pourtant sortir des bornes d'une sage & raisonnable modestie. Il se proposoit lui-même à eux pour modele, comme il souhaitoit qu'ils le fussent aussi de leur côté pour tous les Seigneurs, sur lesquels ils avoient quelque intendance ; en sorte que le même ordre, qui regnoit dans la Cour du Prince, fût aussi observé à proportion dans la Cour des Satrapes & dans la maison des grands Seigneurs. Au reste, pour prévenir, autant qu'il lui étoit possible, les abus qu'on auroit pu faire d'une autorité aussi grande qu'étoit celle des Satrapes, il s'en étoit réservé à lui seul la nomination, & il voulut que les Gouverneurs des places, les Commandans des troupes & d'autres pareils Officiers, eussent rapport directement au Prince, & reçussent de lui les ordres, afin que si les Satrapes venoient à abuser de leur pouvoir, ils sçussent qu'ils trouveroient en eux autant d'inspecteurs & de censeurs. Pour rendre ce commerce de lettres plus sûr & plus prompt, il établit dans toute l'étendue de son Empire des couriers qui alloient jour & nuit, & faisoient une diligence extraordinaire. Nous différons d'en parler, pour ne point interrompre la matiere que nous traitons.

Le Roi ne se reposoit pas entierement du soin des Provinces sur les Satrapes & les Gouverneurs ; il en prenoit connoissance par lui-même, persuadé que ce n'est regner qu'à demi, que de regner par les autres. Un Officier de la Couronne étoit chargé de lui dire tous les matins, en l'éveillant : « Sire, » levez-vous, & songez à remplir les fonctions pour lesquelles Oromasde vous à placé sur le Trône. » Oromasde étoit un dieu honoré anciennement chez les Perses. Un bon Prince, dit Plutarque en rapportant cette coutume, n'a pas besoin qu'un Officier lui répete tous les jours cet avis ; l'amour pour son peuple, & son bon cœur le lui disent assez.

Chez les Perses, le Roi se croyoit donc obligé, selon l'ancienne coutume qui y étoit établie, de visiter en personne toutes les Provinces de son Empire, & il comprenoit, comme dit Pline de Trajan, que la gloire la plus solide & la joie la plus sensible d'un bon Prince, est d'aller de tems en tems montrer aux peuples leur pere commun, réconcilier les villes troublées par des haines mutuelles & des dissentions, arrêter les mouvemens près d'éclater, moins par l'austérité du commandement que par l'autorité de la raison, empêcher les injustices & les violences des Magistrats, casser absolument tout ce qui s'est fait contre l'ordre & contre les regles ; en un mot, porter par-tout, comme un astre bienfaisant, des influences

falutaires, ou plutôt, comme une espece de Divinité, connoître tout, entendre tout, se rendre présent à tout, sans rejetter jamais aucune plainte ni aucune supplication.

Lorsque le Roi ne pouvoit faire par lui-même ses visites, il envoyoit à sa place des Grands de l'État, connus par leur prudence & par leur vertu. On les appelloit communément les yeux & les oreilles du Prince, parce qu'il voyoit tout & étoit informé de tout par leur moyen. Quand on disoit que les Grands, qui composoient le Conseil, ou qui étoient employés en différens ministeres, étoient les yeux & les oreilles du Prince, on avertissoit tout ensemble, & le Prince qu'il avoit ses Ministres, comme nous avons les organes de nos sens, non pour se reposer, mais pour agir par leur moyen; & les Ministres, qu'ils ne devoient pas agir pour eux-mêmes, mais pour le Prince qui étoit leur Chef, & pour tout le corps de l'État.

Le détail où descendoient, soit le Roi, lorsqu'il marchoit en personne, soit les Commissaires ou les Inspecteurs qu'il nommoit à cet effet, est bien digne d'admiration, & marque qu'on entendoit bien alors en quoi consistent la sagesse & l'habileté du Gouvernement. Ce n'étoit pas seulement les grands objets, comme la guerre, les finances, la justice, le commerce qui occupoient l'esprit du Prince ou de ses Ministres. La sûreté & la beauté des villes, l'habitation commode des Citoyens, les réparations des chemins publics, des ponts, des chaussées, la garde des forêts pour empêcher qu'elles ne fussent dégradées, la culture des terres sur-tout, & jusqu'aux métiers les plus vils & les plus bas, tout entroit dans la politique, & paroissoit en mériter l'attention. En effet, tout ce qui est aux sujets, aussi-bien que les sujets mêmes, fait partie de ce qui est confié à l'attention, à la sensibilité, à l'activité du Chef de la République. Son amour pour elle est universel. Il embrasse tout, & s'étend à tout. Il suffit au public & aux particuliers. Il porte dans son cœur chaque province, chaque ville, chaque famille, tout retentit à lui, tout l'avertit, tout l'intéresse.

Nous avons dit que la culture des terres étoit un des grands objets qui attiroient l'attention des Perses. En effet, un des premiers soins du Prince, étoit de faire fleurir l'agriculture; & les Satrapes, dont la province étoit la mieux cultivée, avoit la plus grande part aux graces. Comme il y avoit des charges établies pour la conduite des armées, il y en avoit aussi pour veiller aux travaux rustiques. C'étoient deux emplois semblables, dont l'un prenoit soin de garder le païs, & l'autre de le cultiver. Le Prince les protégeoit avec une attention presqu'égale, parce que tous deux concouroient & étoient nécessaires au bien public; car,

si les terres ne peuvent pas être cultivées sans le secours & la protection des armées qui les défendent & les tiennent en sûreté, les armées de leur côté ne peuvent pas être nourries & entretenues sans le travail des laboureurs qui cultivent les terres. C'étoit donc avec grande raison que le Prince, quand il ne pouvoit pas s'en instruire par lui-même, se faisoit rendre un compte exact de la maniere dont chaque province, chaque canton étoit cultivé; qu'il vouloit sçavoir si chaque païs portoit abondamment tout ce qu'il pouvoit produire; qu'il descendoit jusques dans ce détail, comme Xénophon le marque de Cyrus le jeune, de s'informer si les jardins des particuliers étoient bien tenus, & portoient des fruits en abondance; qu'il récompensoit les Intendans & les surveillans, dont la province ou le canton se trouvoient le mieux cultivés, & punissoit la négligence & la nonchalance des paresseux, qui laissoient leurs terres incultes & stériles. Un pareil soin n'est pas indigne d'un Prince, & répandroit dans un Royaume, avec l'abondance & la richesse, l'amour du travail & de l'occupation, qui seroient un moyen sûr d'en écarter cette foule d'hommes oisifs & fainéans, qui sont si fort à charge au public, & déshonorent un État.

Xénophon, après l'endroit que nous venons de citer, met dans la bouche de Socrate, qui y parle, un éloge magnifique de l'agriculture, qu'il représente comme l'occupation la plus digne de l'homme, la plus ancienne, la plus conforme à sa nature; comme la nourriciere commune de toutes les conditions & de tous les âges; comme la source de la santé, de la force, de l'abondance, de la richesse, & même d'une infinité de plaisirs & de délices, mais sages & honnêtes; comme la maîtresse & l'école de la sobriété, de la tempérance, de la justice, de la Religion, en un mot, de toutes les vertus tant guerrieres que civiles. Il rapporte le beau mot de Lysandre, Lacédémonien, qui, se promenant à Sardes, avec le jeune Cyrus, & apprenant de la bouche de ce Prince, que c'étoit lui-même qui avoit planté de sa propre main plusieurs des arbres qu'il voyoit, s'écria, qu'on avoit raison de vanter le bonheur de Cyrus, dont la vertu répondoit à sa fortune, & qui au milieu du faste le plus brillant, & de la plus superbe magnificence, avoit sçu conserver un goût si pur & si conforme à la droite raison.

De l'invention des Postes & des Couriers.

L'invention des Postes & des Couriers est attribuée à Cyrus, & il ne paroît point en effet qu'avant lui il en soit fait mention. Comme l'Empire des Perses, depuis ses dernieres conquêtes, avoit une vaste étendue,

& qu'il exigeoit que tous les Gouverneurs des provinces & tous les premiers Officiers des troupes lui écrivissent exactement pour l'informer de tout ce qui se passoit, chacun dans leur département & dans leur armée ; pour rendre ce commerce plus sûr & plus prompt, se mettre en état d'être averti en diligence de toutes les affaires, & d'y donner ordre sur le champ, il établit des Couriers & des Postes dans chaque province. Ayant supputé ce qu'un bon cheval, poussé avec force, pouvoit faire de chemin en un jour, sans pourtant se ruiner, il fit construire à proportion des écuries également distantes l'une de l'autre, & il y envoya des chevaux & des palefreniers pour en prendre soin. Il y établit aussi un Maître pour recevoir les paquets des Couriers qui arrivoient & les donner à d'autres, & pour prendre les chevaux qui avoient couru, & en fournir de frais. Ainsi, la poste marchoit jour & nuit & faisoit grande diligence, sans que ni la pluie, ni la neige, ni la chaleur, ni aucune autre incommodité des saisons y missent obstacle. Hérodote parle des mêmes Couriers sous Xerxès.

Ces Couriers s'appelloient en langue Persane ἄγγαροι. La surintendance des Postes devint une charge considérable. Darius, le dernier des Rois de Perse, l'avoit remplie, avant que de monter sur le Trône. Xénophon remarque que cet établissement duroit encore de son tems ; ce qui s'accorde parfaitement avec ce qui est rapporté dans le livre d'Esther au sujet de l'édit donné par Assuérus en faveur des Juifs, & qui fut porté par tout ce vaste Empire avec une rapidité qui auroit été impossible sans les Postes que Cyrus avoit établies.

On est surpris, & avec raison, de voir que cet établissement des Postes & des Couriers, trouvé d'abord en Orient par Cyrus, & mis ensuite en usage par ses successeurs pendant tant de siecles, qu'un tel établissement, disons-nous, si utile au Gouvernement, n'ait point passé en Occident sur-tout parmi des peuples aussi habiles dans la politique qu'étoient les Grecs & les Romains, où l'on n'en voit point de traces.

Il est encore étonnant que cette premiere invention des postes n'ait pas conduit plus loin, & qu'on en ait borné si long-tems l'usage aux seules affaires de l'État, sans être touché des grands avantages que le public en pouvoit tirer, pour la facilité du commerce de la vie, & du négoce des marchands & des banquiers, pour l'expédition des affaires des particuliers, pour la promptitude des voyages qui demandoient de la diligence, pour la communication aisée des familles, des villes & des provinces, pour la sûreté des sommes remises d'une contrée dans une autre. On sçait quelle difficulté on avoit alors,

& pendant les siecles suivans, à se communiquer des nouvelles & à traiter d'affaires, étant nécessaire pour cela, ou d'envoyer exprès un domestique, ce qui ne se pouvoit faire sans beaucoup de dépense & de lenteur, ou d'attendre le départ de quelque personne qui allât dans la province où l'on vouloit écrire, ce qui étoit sujet à une infinité de contre-tems, de longueurs & d'accidens.

Nous jouissons à présent à peu de frais de cette commodité; mais, nous n'en sentons pas assez l'avantage, que la privation seule pourroit faire bien connoître. La France en a l'obligation à l'Université de Paris. Comme elle étoit la seule dans tout le Royaume, & qu'il y venoit de toutes les provinces, & même de tous les Royaumes voisins, un grand nombre d'écoliers, elle établit en leur faveur des messagers, dont les fonctions étoient, non-seulement de porter hardes, or, argent, pierreries, sacs de procès, informations, enquêtes; de faire la conduite de toutes personnes indifféremment, fournissant chevaux & nourriture; mais encore, de porter les lettres missives des particuliers & tous leurs paquets.

Ces messagers sont souvent appellés dans les registres des nations de la faculté des Arts, *nuncii volantes*, pour marquer la diligence qu'ils étoient obligés de faire. Ils servoient le public aussi-bien que l'Université. L'État est donc redevable à l'Université de Paris de l'établissement des messageries, & du port des lettres. Elle a fait cet établissement à ses frais & dépens, à la satisfaction de nos Rois & du public. Elle l'a soutenu jusqu'en 1576, contre les différentes entreprises des traitans, ce qui lui a coûté des sommes immenses. Ce ne fut qu'en cette année 1576, que le roi Henri III, par son édit du mois de Novembre, créa des messagers royaux ordinaires dans les mêmes villes où en avoit l'Université, & leur accorda les mêmes droits & privileges que les Rois ses prédécesseurs avoient accordés aux messagers de l'Université.

Du soin des Finances.

Le Prince est l'épée & le bouclier de l'État. Il en assure le repos & la tranquillité. Pour le défendre, il a besoin d'armes, de soldats, de places fortes, d'arsenaux; & toutes ces choses demandent de grandes dépenses. Il est juste, d'ailleurs, que le Prince ait de quoi soutenir la majesté de l'Empire, & de quoi faire respecter sa personne & son autorité. Ce sont là les deux principales raisons qui ont donné lieu à l'établissement des tributs. L'utilité publique, & la nécessité d'acquitter les charges de l'État, doivent en régler l'usage. Or, il n'y a rien de plus juste, ni de plus raisonnable qu'une telle imposition, chaque particulier devant

se tenir fort heureux d'acheter ainsi par une légere contribution le repos & la tranquillité de la vie.

Les revenus des Rois de Perse consistoient ou en levée de deniers imposés sur les peuples, ou en fourniture de plusieurs choses en nature, comme grains, provisions, fourrages, & autres denrées, chevaux, chameaux, comme aussi ce qu'il y avoit de plus rare dans chaque province. Strabon remarque que le Satrape d'Arménie envoyoit régulierement tous les ans au Roi de Perse vingt mille poulains. On peut juger du reste à proportion. Les tributs n'étoient imposés que sur les nations conquises; car, les sujets naturels, c'est-à-dire, les Persans, étoient exempts de toutes impositions. Ce ne fut même que sous Darius, que cet usage fut introduit, & que l'on détermina les sommes que chaque province devoit payer tous les ans. Elles montoient à-peu-près, autant qu'on le peut conjecturer par le calcul d'Hérodote qui souffre de grandes difficultés, à quarante-quatre millions.

Le lieu, où l'on gardoit ces trésors, s'appelloit en langue Persane *Gaza*. Il y avoit de ces trésors à Suse, à Persépolis, à Pasargades, à Damas & en d'autres villes. L'or & l'argent y étoient gardés en lingots, dont on faisoit de la monnoie à mesure que le Prince en avoit besoin. La principale monnoie des Perses étoit d'or, & s'appelloit *Daricus* du nom de Darius, qui le premier l'avoit fait battre; elle portoit l'image de ce Prince, & un archer au revers. Le Darique est aussi appellé quelquefois *stater aureus* dans les Auteurs, parce que, comme le stater attique, il est du poids de deux dragmes d'or, qui valoient vingt dragmes d'argent, & par conséquent dix livres de notre monnoie.

Outre ces tributs qui se levoient en argent, il y avoit une autre contribution, qui se faisoit en nature par les denrées & provisions pour l'entretien de la table du Prince & de sa maison, & pour la fourniture des grains, des fourrages, & des vivres pour la subsistance des armées, & des chevaux pour la remonte de la cavalerie. Les cent vingt Satrapies fournissoient cette contribution, chacune selon leur cotte-part & leur taxe. Hérodote remarque que la Satrapie de Babylone, qui étoit la plus étendue & la plus opulente de toutes, fournissoit seule cette contribution pendant quatre mois, & portoit par conséquent elle seule un tiers du total, dont tout le reste de l'Asie ensemble ne contribuoit que les deux autres tiers.

Ce que l'on vient de voir fait connoître que les Rois de Perse ne levoient pas tous les impôts en deniers, mais qu'ils se contentoient d'en tirer seulement une partie en argent, & recevoient le reste en denrées que produisoient les provinces; ce

qui marque dans le Gouvernement beaucoup de sagesse, de modération & d'humanité. Ils avoient sans doute remarqué qu'il est souvent très-difficile, sur-tout aux païs éloignés du commerce, de convertir leurs denrées en argent sans souffrir de grandes pertes; au lieu que rien ne facilite tant la levée des impôts, & ne met les peuples plus à couvert des vexations & des frais, que de prendre en paiement de chaque contrée les fruits qu'elle produit, qui sont une contribution aisée, naturelle, équitable.

Il y avoit aussi certains cantons assignés pour l'entretien de la toilette & de la garde-robe de la Reine, l'un pour sa ceinture, l'autre pour son voile, & ainsi du reste. Et ces cantons, qui étoient d'une fort grande étendue, puisqu'un d'eux renfermoit autant d'espace qu'un homme en peut faire en un jour, tiroient leur nom de leur destination particuliere, & étoient appellés, celui-ci la ceinture, l'autre le voile de la Reine. Du tems de Platon, la chose se pratiquoit encore de la sorte.

La maniere dont le Prince donnoit alors des pensions aux personnes qu'il vouloit gratifier, ressemble tout-à-fait à ce que nous avons rapporté de la Reine. On sçait que le Roi de Perse assigna le revenu de quatre villes à Thémistocle. L'une devoit fournir au vin, l'autre au pain, la troisieme aux mets de sa table, la quatrieme à ses vêtemens & à ses meubles. Avant lui, Cyrus en avoit usé de même envers Pytharchus de Cyzique qu'il considéroit, & à qui il donna le revenu de sept villes. On voit dans la suite beaucoup d'exemples pareils.

Entrée dans la milice.

Les Perses étoient formés à la milice de très-bonne heure par différens exercices. Ils servoient ordinairement depuis vingt ans jusqu'à cinquante. Soit en guerre, soit en paix, ils portoient toujours l'épée comme fait notre Noblesse, ce qui ne se pratiquoit point chez les Romains & chez les Grecs. Ils étoient obligés de s'enrôler dans le tems marqué, & c'étoit un crime que de demander une dispense sur ce sujet, comme on peut le voir par la maniere cruelle, dont Darius & Xerxès traiterent deux jeunes Seigneurs que leurs peres avoient demandés par grace qu'on leur laissât pour la consolation de leur vieillesse.

Hérodote parle d'un corps de troupes destinées à la garde du Prince, qu'on appelloit les Immortels, parce que ce corps subsistoit toujours dans le même nombre qui étoit de dix mille, & que dès qu'il y étoit mort quelque soldat, on en substituoit un à sa place. Apparemment qu'il commença par ces dix mille soldats que Cyrus fit venir de Perse pour sa garde. Ils étoient distingués de tous les autres par leur armure superbe,

& encore plus par leur courage. Quinte-Curse en fait aussi mention, ainsi que d'un autre corps composé de quinze mille hommes, destinés pareillement à garder le Prince ; on les appelloit Doryphores.

De l'Armure.

Les armes les plus ordinaires des Perses étoient un sabre ou cimeterre, une espece de poignard, qui pendoit à leur ceinture du côté droit, un javelot ou demi-pique, armé par le bout d'un fer aigu. Il paroît qu'ils portoient deux javelots, l'un pour lancer, l'autre pour combattre à la main. Ils faisoient grand usage de l'arc & du carquois, où étoient renfermées les flecbes. La fronde n'étoit pas inconnue chez eux ; mais, ils en faisoient peu de cas.

Il paroît par plusieurs endroits des Auteurs, que les Perses n'usoient point de casques, & n'avoient que leurs bonnets ordinaires appellés tiares ; & cela est dit en particulier de Cyrus le jeune & de ses troupes. Cependant, les mêmes Auteurs, en d'autres endroits, leur donnent aussi un casque, ce qui marque que cet usage avoit changé selon les tems.

Les piétons avoient, pour le plus grand nombre, des cuirasses d'airain, qui étoient si artistement ajustées au corps, qu'elles n'empêchoient point le mouvement, ni l'agilité des membres, non plus que les brassarts & les cuissarts qui couvroient les bras, les cuisses & les jambes des cavaliers. Les chevaux mêmes, pour la plupart, étoient couverts d'airain par le front, le poitrail & les flancs. C'est ce qu'on appelle *equi cataphracti*, des chevaux bardés.

Les auteurs varient beaucoup sur la forme des boucliers. D'abord, ils étoient assez petits, fort légers & faits de branches d'osier. Mais, on voit aussi par plusieurs endroits qu'ils en eurent d'airain, & qui étoient fort longs.

Dans les commencemens, les soldats armés à la légere, sçavoir les archers & les gens de traits, faisoient le gros des armées chez les Perses & chez les Medes. Cyrus, qui avoit reconnu par l'expérience, que ces sortes de troupes n'étoient propres qu'à combattre de loin & par maniere d'escarmouche, & qui croyoit qu'il étoit plus avantageux d'en venir d'abord aux mains, avoit changé cet ordre, & les avoit réduites à un assez petit nombre, armant les autres de toutes pieces comme le reste de l'armée.

Des chariots armés de faulx.

Cyrus indroduisit un changement considérable dans les chariots de guerre. Ils étoient en usage long-tems avant lui, comme il paroît par les livres sacrés & par Homere. Ces chariots n'avoient que deux roues. Ils étoient attelés pour l'ordinaire de quatre chevaux de front,

& montés par un homme d'une naissance & d'une valeur distinguées, qui combattoit, & par un autre qui n'étoit occupé qu'à conduire le chariot. Cyrus trouva que cet usage qui entraînoit beaucoup de dépense, étoit d'une utilité fort médiocre, puisque pour trois cens chariots, il falloit douze cens chevaux, & six cens hommes, dont il n'y en avoit que trois cens qui combattissent effectivement, les trois cens autres de mérite & de distinction qui auroient pu être ailleurs d'une grande utilité, ne servant que d'Écuyers. Pour remédier à cet inconvénient, il changea la forme des chariots, & doubla le nombre des combattans, en mettant le conducteur en état de combattre lui même.

Il fit les roues plus fortes, afin qu'elles ne pussent pas être facilement brisées, & allongea les essieux, afin de leur donner une assiette plus ferme. Il ajouta à chaque bout de l'essieu des faulx longues de trois pieds, qui étoient disposées horizontalement; & sous le même essieu il en mit d'autres tournées contre terre, pour couper en pieces soit hommes, soit chevaux, que l'impétuosité des chariots avoit renversés. Il paroît par différens endroits des Auteurs, que dans la suite on ajouta encore au bout du timon deux longues pointes, pour percer tout ce qui se présentoit; & qu'on arma le derriere du chariot de plusieurs rangs de couteaux aigus, pour empêcher qu'on n'y pût monter.

Ces chariots furent en usage pendant plusieurs siecles dans tout l'orient; on les regardoit comme faisant la plus grande force des armées, comme la cause la plus certaine des victoires, & comme l'appareil le plus capable de jetter la terreur parmi les ennemis. Mais, à mesure que l'art militaire vint à se perfectionner, on en sentit les inconvéniens, & enfin on y renonça entierement. En effet, pour en tirer quelque utilité, il falloit trouver des plaines vastes & étendues, un terrein fort uni, & un païs où il n'y eût ni ravins, ni ruisseaux, ni vignes, ni bois.

Dans les tems postérieurs, on imagina plusieurs moyens d'en rendre l'usage absolument inutile. Il suffisoit de leur opposer un simple fossé, qui les arrêtoit tout court; quelque fois un Général habile & expérimenté, tel qu'Eumene dans la bataille que L. Scipion livra contre Antiochus, détachoit contre les chariots, les frondeurs, les archers, les tireurs de javelots; lesquels épars de tous côtés les accabloient d'une grêle de pierres, de traits, de fleches, & jettant de grands cris en même-tems que toute l'armée, répandoient la terreur & le désordre parmi les chevaux, & les obligeoint souvent de se tourner contre leurs propres troupes. D'autrefois, on empêchoit l'effet & l'action des chariots, en s'en approchant tout d'un coup, &

en franchissant avec une extrême rapidité l'espace qui séparoit les deux armées ; car, ils ne tiroient leurs forces que de la longueur de leur course, qui donnoit l'impétuosité & la roideur à leur mouvement, sans quoi ils étoient foibles & languissans. C'est par-là que les Romains sous L. Sylla, à la bataille de Chéronée, repousserent & mirent en fuite les chariots des ennemis, criant avec de gands éclats de rire, comme dans les jeux du Cirque, qu'on en fît paroître d'autres.

De la discipline en paix & en guerre.

On ne peut rien ajoûter au bon ordre & à la discipline, que gardoient sous Cyrus les troupes Persanes, soit lorsqu'on étoit en paix, soit lorsqu'on faisoit la guerre. Ce qu'il pratiquoit en tems de paix, & qui est rapporté fort au long en plusieurs endroits de la Cyropédie, pour former ses troupes par de fréquens exercices, pour les accoutumer à la fatigue par de pénibles & continuels travaux, pour les préparer à de véritables batailles par des combats simulés, pour les remplir de courage & de hardiesse, par les exhortations, les louanges, les récompenses; tout cela est un modele parfait, pour quiconque est chargé du commandement des troupes, à qui, pour l'ordinaire, la paix & l'oisiveté deviennent pernicieuses, en énervant leurs forces par le relâchement de la discipline, & en émoussant par l'inaction cette pointe de courage, que le mouvement seul des armees & l'approche des ennemis augmentent infiniment. Une sage prévoyance de l'avenir doit faire préparer pendant la paix ce qui peut servir en tems de guerre.

Dans un jour de marche, tout étoit réglé & ordonné avec autant d'attention & d'exactitude, que dans un jour de bataille, sans qu'aucun soldat ou Officier osât quitter son rang, ni s'écarter du drapeau. La coutume étoit chez tous les peuples d'Asie, lorsqu'on campoit, n'eût ce été que pour un jour ou une nuit, d'environner le camp de fossés assez profonds. Ils en usoient ainsi pour éviter toute surprise de la part de l'ennemi, & pour n'être pas forcés à en venir au combat malgré eux. Ils se contentoient ordinairement d'une simple levée faite de la terre qu'on tiroit du fossé. Mais, quelque fois aussi, quoique plus rarement, ils fortifioient leurs fossés de bonnes palissades, & de longs pieux enfoncés en terre.

Ce que nous avons dit de la discipline qui étoit gardée en tems de paix, & dans les marches & les campemens de l'armée, doit faire juger de celle qui s'observoit un jour de bataille. Rien n'est si admirable que ce qui en est rapporté en plusieurs endroits de la Cyropédie. Une simple famille n'étoit pas mieux réglée, ni plus atten-

tive à obéir au premier signal; que l'étoit l'armée entiere de Cyrus. Il l'avoit accoutumée de longue-main à cette prompte obéissance, d'où dépend le succès de toutes les entreprises. Car, dequoi servira la meilleure tête du monde, si les bras n'agissent à propos, & ne suivent ses mouvemens. Il avoit d'abord employé quelque sévérité, qui est nécessaire dans les commencemens pour établir la discipline. Mais, cette sévérité étoit toujours accompagnée de raison, & assaisonnée de douceur. L'exemple du chef, qui étoit par tout le premier, autorisoit ses discours & adoucissoit ses commandemens. La loi inflexible qu'il s'étoit imposée à lui même, de n'accorder rien qu'au mérite, & de refuser tout à la faveur, attachoit tous les Officiers à leur devoir, & les tenoit toujours en haleine. Car, il n'y a rien qui décourage davantage les gens de guerre, même ceux qui aiment leur Prince & l'État, que de voir passer à d'autres les récompenses de leurs périls & de leur sang. Cyrus avoit trouvé le moyen d'inspirer de l'amour & du zele pour l'ordre, même aux simples soldats, en leur en inspirant pour la patrie, pour leurs Citoyens, pour l'honneur, & sur tout en se faisant aimer d'eux par sa bonté & sa libéralité. Voilà les véritables liens de la discipline militaire, & les seuls capables de les maintenir dans toute sa force & toute sa vigueur.

De l'ordre de Bataille.

Comme, du tems de Cyrus, il y avoit très-peu de places fortifiées, toutes les guerres n'étoient presque que des guerres de campagne; & il avoit compris pas ses réflexions & par son expérience, que rien n'est plus décisif pour la victoire, qu'une bonne & nombreuse cavalerie, & que souvent le gain d'une seule bataille rangée, entraînoit après soi la conquête d'un Royaume entier. Aussi ayant trouvé l'armée des Perses entierement dépourvue de ce secours, si important, & si nécessaire, il tourna tous ses soins de ce côté-là; & par son activité & sa vigilance, il vint à bout de former un corps de cavalerie Persane, qui devint supérieure à celle des ennemis, sinon par le nombre, du moins par la bonté. Il y avoit plusieurs haras en Perse & en Médie. Mais, dans cette derniere province, ceux du lieu nommé Nisée étoient les plus renommés, & c'étoit de-là qu'étoit fournie l'écurie du Roi. Il s'agit maintenant de voir l'usage qu'ils faisoient, & de leur cavalerie, & de leur infanterie.

La célebre bataille de Thymbrée nous peut donner une juste idée de la Tactique des anciens du tems de Cyrus, & nous montrer jusqu'où alloit leur habileté, soit pour la disposition des troupes, soit pour l'usage des armes.

Ils sçavoient que l'ordre de

bataille le plus convenable étoit de placer l'infanterie au centre, & aux deux aîles la cavalerie, composée principalement de cuirassiers. De cette sorte, l'infanterie se trouvoit couverte par ses flancs, & la cavalerie plus en liberté d'agir & de s'étendre.

Ils avoient aussi compris la nécessité de former plusieurs lignes, qui pussent se soutenir les unes les autres, parce qu'autrement une seule ligne pouvant être facilement percée & rompue, n'étoit pas en état de se rallier, & laissoit l'armée sans ressource. Ils formoient donc la premiere ligne de l'infanterie pesamment armée sur douze hommes de hauteur, laquelle se servoit d'abord de la demi-pique, & ensuite, le sabre ou l'épée à la main, combattoit corps à corps, lorsque les deux fronts se joignoient.

La seconde ligne étoit composée de soldats armés à la légere, qui par dessus la premiere, lançoient les javelots. Ces javelots étoient d'un bois fort pesant, avoient au bout une pointe de fer fort aigue, & étoient lancés avec beaucoup de force. Leur destination étoit de jetter le désordre parmi les ennemis, avant qu'ils approchassent.

Les archers formoient la troisieme ligne. Comme leurs arcs étoient bandés avec beaucoup d'effort, les fleches portoient par-dessus les deux premieres lignes, & incommodoient extrêmement l'ennemi. On mêloit quelquefois parmi ces archers des frondeurs qui lançoient de grosses pierres avec une roideur extrême. Et dans la suite, les Rhodiens substituerent aux pierres, des balles de plomb, qui alloient une fois plus loin.

Une quatrieme ligne, formée de soldats armés, comme ceux de la premiere, fermoit le corps de bataille. Elle étoit destinée à soutenir les autres lignes, & à les contenir dans le devoir, quand elles s'ébranloient. Elle servoit aussi d'arriere-garde & de corps de réserve, pour repousser l'ennemi quand il perçoit jusqu'à eux.

Ils avoient des tours roulantes, portées sur de grands chariots attelés de seize bœufs, & garnies de vingt hommes qui lançoient des pierres & des javelots. Elles étoient placées à la queue de toute l'armée, derriere le corps de réserve, & servoient à favoriser le ralliement des troupes poussées jusques-là par l'ennemi, & mises en déroute.

Ils faisoient grand usage des chariots armés de faulx, comme nous l'avons dit. Ils les plaçoient ordinairement au front de la bataille, & quelquefois ils en metroient aussi une partie sur les flancs de l'armée, quand ils avoient lieu de craindre qu'elle ne fût enveloppée.

Voilà à peu près jusqu'où les anciens portoient la science de l'art Militaire pour les batail-

les. Nous ne voyons gueres qu'ils sçussent profiter de l'avantage des postes, saisir à propos un terrein favorable ; attirer la guerre dans un païs fourré ; faire usage des défilés, soit pour inquiéter ou attaquer l'ennemi dans sa marche, soit pour se mettre à couvert de ses attaques, dresser avec art des embuscades, traîner habilement une campagne en longueur ; éviter d'en venir à une action décisive avec un ennemi supérieur, & le réduire à se consumer lui même par la disette de vivres & de fourrages. Nous ne voyons pas non plus qu'ils fussent fort attentifs à appuyer leur droite & leur gauche des rivieres, des marais, ou des hauteurs, & à égaler par ce moyen le front d'une armée médiocre à celui d'une autre armée beaucoup plus nombreuse, & mettre l'ennemi hors d'état de les envelopper.

Il paroît cependant dans les premieres campagnes de Cyrus contre les Arméniens, & ensuite contre les Babyloniens, des commencemens, & comme des essais de cette science, mais qui n'alloit pas encore fort loin. Le tems, les réflexions, l'expérience, apprirent depuis aux grands Capitaines toutes ces précautions & ces ruses de guerre, & l'on peut voir, dans les guerres des Carthaginois, quel usage Annibal, Fabius, Scipion, & les autres généraux de l'une & l'autre nation en ont fait.

Qualités des troupes Persanes depuis Cyrus.

On auroit tort de juger du mérite & du courage des troupes Persanes dans tous les tems, par ce qu'on en voit sous le regne de Cyrus. M. Bossuet, sur ce sujet, remarque que depuis ce Prince, les Perses, généralement parlant, ne sçurent plus ce que peuvent dans une armée la sévérité, la discipline, l'arrangement des troupes, l'ordre des marches & des campemens, & enfin une certaine conduite qui fait remuer ces grands corps, sans confusion & à propos. Toujours occupés d'une vaine ostentation de puissance & de grandeur, & comptant plus sur la force que sur la prudence, sur le nombre que sur le choix, ils croyoient avoir tout fait, quand ils avoient ramassé un peuple immense, qui alloit au combat assez résolument, mais sans ordre, & qui se trouvoit embarrassé d'une multitude infinie de personnes inutiles, que le Roi & les Grands traînoient après eux. Car, leur mollesse étoit si grande, qu'ils vouloient trouver dans l'armée la même magnificence & les mêmes délices, que dans les lieux où la Cour faisoit sa demeure ordinaire, de sorte que les Rois marchoient accompagnés de leurs femmes, de leurs concubines, & de tous leurs Eunuques. La vaisselle d'or & d'argent, & les meubles précieux, suivoient dans une abondance prodigieu-

se, & enfin tout l'attirail que demande une telle vie.

Une armée composée de cette sorte, & déjà embarrassée de la multitude excessive de ses soldats, étoit surchargée par le nombre démesuré de ceux qui ne combattoient point. Dans cette confusion, on ne pouvoit se mouvoir de concert; les ordres ne venoient jamais à tems, & dans une action tout alloit comme à l'aventure, sans que personne fût en état de pourvoir à ce désordre. Ajoûtez à cela qu'il falloit avoir fini bientôt & passer rapidement dans un païs; car, ce corps immense & avide, non seulement de ce qui étoit nécessaire pour la vie, mais encore de ce qui servoit au plaisir, consumoit tout en peu de tems, & on a peine à comprendre d'où il pouvoit tirer sa subsistance.

Cependant, avec ce grand appareil, les Perses étonnoient les peuples qui ne savoient pas mieux la guerre qu'eux. Ceux-mêmes qui la savoient, se trouverent ou affoiblis par leurs propres divisions, ou accablés par la multitude de leurs ennemis. Et c'est par-là que l'Égypte, toute fiere qu'elle étoit, & de son antiquité, & de ses sages institutions, & des conquêtes de son Sésostris, devint sujette des Perses. Il ne leur fut pas malaisé de dompter l'Asie mineure, & même les Colonies Grecques; que la mollesse Asiatique avoit corrompues. Mais, quand ils vinrent à la Grece même, ils trouverent ce qu'ils n'avoient jamais vu; une milice réglée, des chefs entendus, des soldats accoutumés à vivre de peu, des corps endurcis au travail, que la lutte & les autres exercices ordinaires dans ce païs rendoient adroits; des armées médiocres à la vérité, mais semblables à ces corps vigoureux, où il semble que tout soit nerf, & où tout est plein d'esprit; au reste, si bien commandées & si souples aux ordres de leurs généraux, qu'on eût cru que les soldats n'avoient tous qu'une même ame, tant on voyoit de concert dans leurs mouvemens.

Religion des Perses.

La plus ancienne & la plus générale idolâtrie a été celle qui a eu le soleil & la lune pour objets. Elle étoit fondée sur une reconnoissance, qui, au lieu de remonter jusqu'à Dieu, s'arrêtoit au voile qui le cachoit, en le montrant. Avec la moindre réflexion, on eût pu discerner le maître qui commandoit, du Ministre qui ne faisoit que lui obéir.

On a toujours senti qu'il devoit y avoir nécessairement un commerce entre Dieu & l'homme, & l'adoration suppose que Dieu soit attentif aux désirs de l'homme, & capable de les remplir. Mais, la distance du soleil & de la lune est un obstacle à ce commerce. Les hommes aveugles ont tâché de remédier à cet inconvénient, en portant

leur main à leur bouche, & en l'élevant ensuite vers ces fausses Divinités, pour leur témoigner qu'ils voudroient s'y réunir, mais qu'ils ne le peuvent. C'est de cette coutume impie, usitée dans tous l'Orient, que Job se trouvoit heureux d'être préservé. « Je n'ai point regardé le » soleil dans son grand éclat, » ni la lune lorsqu'elle avoit le » plus de majesté. Mon cœur » n'a point été séduit en secret, » & je n'ai point porté ma main » à ma bouche pour la baiser. »

Les Perses adoroient le soleil avec un profond respect, & sur tout le soleil levant. Ils lui consacroient un char magnifique avec des chevaux de grand prix; ils lui immoloient quelquefois des bœufs. Ce Dieu étoit fort connu chez eux sous le nom de Mithra.

Par une suite naturelle du culte qu'ils rendoient au soleil, ils honoroient aussi particulierement le feu, l'invoquoient toujours le premier dans les sacrifices, le portoient par respect devant le Prince, lorsqu'il étoit en marche, ne confioient qu'aux Mages la garde de ce feu sacré, qu'ils prétendoient être descendu du ciel, & auroient regardé comme un grand malheur, si on l'avoit laissé éteindre. L'histoire nous apprend que l'empereur Héraclius, lorsqu'il porta la guerre contre les Perses, démolit plusieurs de leurs temples, & en particulier la chapelle où ce feu avoit été conservé jusques-là; ce qui causa un grand deuil & une extrême désolation dans tout le païs. Ils honoroient aussi l'eau, la terre, les vents, comme autant de divinités.

La cruelle cérémonie de faire mourir les enfans dans le feu, étoit sans doute une suite du culte qu'on rendoit à cet élément; car, ce culte étoit commun aux Perses avec les Babyloniens. L'Écriture le dit positivement des peuples de Mésopotamie, qui furent envoyés en colonie dans le païs des Samaritains. L'on sçait combien cette Barbare coutume étoit devenue commune dans plusieurs provinces de l'Asie.

Les Perses avoient encore des Dieux d'une espece particuliere, sçavoir Oromasde & Arimanius. Le premier étoit regardé parmi eux comme l'auteur des biens qui leur arrivoient, & l'autre comme l'auteur des maux dont ils étoient affligés.

Ils n'érigeoient ni statues, ni temples, ni autels à leurs Dieux, & offroient leurs sacrifices en plein air, & presque toujours sur des hauteurs & des montagnes. Ce fut en pleine campagne que Cyrus s'acquitta de ce devoir de religion dans sa cavalcade. On croit que ce fut sur l'avis & à la sollicitation des Mages, que Xerxès, roi de Perse, brûla tous les temples de la Grece, regardant comme une chose injurieuse à la divinité, de la renfermer dans l'enceinte des murailles, elle à qui tout étoit ouvert, & dont l'uni-

vers

vers entier devoit être regardé comme la maison & le temple.

Cicéron croit qu'en cela les Grecs & les Romains ont agi plus sagement que les Perses, en érigeant aux Dieux des temples dans leurs villes, & leur y donnant un domicile commun avec eux, ce qui étoit fort propre à inspirer aux peuples des sentimens de piété & de religion. Varron n'en pensoit pas ainsi ; [c'est Saint Augustin, qui nous a conservé cet endroit]. Après avoir marqué que les Romains avoient honoré les Dieux sans statues pendant plus de cent soixante-dix ans, Varron ajoute que si l'on avoit conservé cette coutume, le culte des Dieux en seroit plus pur & plus saint. *Quod si adhuc mansisset, castiùs dii observarentur ;* & il fortifie son sentiment par l'exemple de la nation Juive.

Les loix ne permettoient à aucun Perse de borner le motif de ses sacrifices à un intérêt domestique & privé. C'étoit une belle maniere d'attacher les particuliers au bien public, que de leur apprendre qu'ils ne devoient jamais sacrifier pour eux seuls, mais pour le Roi & pour tout l'État, où chacun se trouvoit avec tous les autres.

Les Mages, dans la Perse, étoient dépositaires de toutes les cérémonies du culte divin, & c'étoit à eux que le peuple s'adressoit pour en être instruit & pour sçavoir à quels Dieux, quels jours, & de quelle maniere il convenoit de faire des sacrifices. Comme ils étoient tous d'une même tribu, & que nul autre qu'un fils de Prêtre ne pouvoit prétendre à l'honneur du Sacerdoce, ils réservoient pour eux & pour leur famille leurs lumieres, leurs connoissances, tant sur la religion que par rapport à la conduite de l'État, & ils ne pouvoient les communiquer à aucun étranger, sans la permission du Roi. Elle fut accordée à Thémistocle, & ce fut, selon Plutarque, un effet particulier de la faveur du Prince à son égard.

Cette étude, cette science de la religion, qui a fait définir par Platon, la magie, c'est-à-dire, la science des Mages, l'art d'honorer dignement les Dieux, leur donnoit beaucoup de crédit dans l'esprit des peuples & du Prince, qui ne pouvoient offrir aucun sacrifice sans leur présence & sans leur ministere. Il falloit même que le Roi, avant que de monter sur le trône, eût reçu de leurs leçons pendant un certain tems, & eût appris d'eux l'art de bien regner, & l'art d'honorer dignement les Dieux. Il ne se décidoit aucune affaire importante dans l'État, sans qu'ils eussent été auparavant consultés ; ce qui fait dire à Pline, que de son tems encore, ils étoient regardés dans tout l'Orient comme les maîtres des Princes, & de ceux qui se disoient les Rois des Rois.

Ils etoient les Sages, les sçavans, les Philosophes de la Per-

se, comme les Gymnosophistes, ou les Brachmanes, l'étoient chez les Indiens, & les Druides chez les Gaulois. Leur haute réputation y attiroit des païs les plus éloignés ceux qui désiroient de s'instruire à fond de la Philosophie & de la religion; & l'on sçait que ce fut d'eux, aussi bien que des Égyptiens, que Pythagore emprunta les principes de cette Doctrine, qui le fit si fort respecter de tous les Grecs, si l'on en excepte pourtant la Métempsycose qu'il emprunta des Égyptiens, & par laquelle il dégrada & corrompit le dogme ancien des Mages sur l'immortalité de l'ame.

On convient assez que Zoroastre fut le chef & l'instituteur de cette Secte; mais, les sentimens sont fort partagés sur le tems où il a vécu. Ce que dit Pline à ce sujet est fort propre à concilier les différentes opinions, comme l'a judicieusement remarqué M. Prideaux. On y lit qu'il y a eu deux Zoroastres, qui ont pu vivre à six cens ans l'un de l'autre; le premier aura été l'intistuteur de cette secte, vers l'an du monde 2900; & le second, qui a vécu certainement entre le commencement du regne de Cyrus en Orient, & la fin de Darius, fils d'Hystaspe, en aura été le réformateur.

L'idolâtrie dans tout l'Orient étoit partagée en deux sectes principales, celle des Sabéens, qui adoroient les simulacres, & celle des Mages qui adoroient le feu. La premiere commença chez les Chaldéens. La connoissance qu'ils avoient de l'astronomie, & l'étude particuliere qu'ils firent des sept planetes, dans lesquelles ils croyoient que résidoient autant de divinités qui en étoient comme l'ame, les porterent à représenter Saturne, Jupiter, Mars, Apollon, Mercure, Vénus & Diane, ou la lune, par autant de simulacres & de statues, où ils s'imaginerent que ces prétendues divinités se trouvoient aussi réellement que dans les planetes mêmes. Le nombre des Dieux augmenta ensuite chez eux considérablement. Ce culte passa de Chaldée dans tout l'Orient, de là en Égypte, & enfin chez les Grecs, qui le répandirent parmi toutes les nations de l'Occident.

Aux Sabéens étoient diamétralement opposés les Mages, autre secte née dans les mêmes païs Orientaux. Comme ils avoient en horreur les images, ils n'adoroient Dieu que sous la figure du feu, comme en étant le symbole le plus parfait par sa pureté, par son éclat, par son activité, par sa subtilité, par sa fécondité, par son incorruptibilité. Ils prirent leurs commencemens dans la Perse; c'est là, & dans les Indes seulement, que cette secte se répandit, & qu'elle a subsisté jusqu'au jourd'hui. Leur doctrine fondamentale étoit qu'il y a deux principes, l'un qui est la cause de tout le bien, l'autre qui est la cause de tout le mal.

Le premier étoit représenté par la lumiere, & l'autre par les ténebres, comme leurs propres symboles. Ils nommoient le Dieu bon *Yasdan* ou *Ormuzd*, & le mauvais *Abraman*. Le premier étoit appellé par les Grecs Oromasde, & le dernier Arimanius. Aussi quand Xerxès souhaitoit à ses ennemis qu'il leur vînt toujours dans l'esprit de chasser les meilleurs & les plus braves de leurs Citoyens, comme les Athéniens avoient chassé Thémistocle, il adressoit sa priere à Arimanius, le dieu mauvais des Perses, afin qu'il leur inspirât cette pensée, & non à Oromasde leur Dieu bon.

A l'égard de ces deux Dieux, il y avoit cette différence de sentimens parmi eux, que les uns croyoient que l'un & l'autre étoient de toute éternité; les autres, que le Dieu bon étoit l'éternel, & que l'autre avoit été créé. Mais, ils convenoient tous en ceci, qu'il y auroit une opposition continuelle entre ces deux Dieux, jusqu'à la fin du monde; qu'alors le bon prévaudroit sur le mauvais; & qu'après cela chacun d'eux auroit son propre monde; sçavoir, le bon son monde avec tous les gens de bien qui lui seroient unis; & le mauvais aussi son monde avec les méchans qui le suivroient.

Le second Zoroastre, qui vivoit du tems de Darius, entreprit de réformer en quelques articles seulement la secte des Mages, qui pendant plusieurs siecles avoit été la religion dominante des Medes & des Perses, mais qui depuis la mort des chefs de cette secte usurpateurs de la Couronne, & le massacre qui fut fait de ses Sectatateurs, étoit tombée dans un grand mépris. On croit que ce fut à Ecbatane qu'il commença à se produire. Le principal changement qu'il fit dans la religion des Mages, c'est qu'au lieu que ceux-ci posoient pour dogme fondamental, qu'il y avoit deux principes suprêmes, l'un auteur du bien, qu'ils appelloient la lumiere, & l'autre auteur du mal qu'ils appelloient les ténebres, & que ces deux principes étant toujours en opposition, c'étoit de leur mélange que toutes choses avoient été faites; il établit un principe supérieur aux deux autres, sçavoir, un Dieu suprême, auteur de la lumiere & des ténebres, & qui par le mélange de ces deux principes, faisoit toutes choses, selon son bon plaisir.

Mais, pour éviter de faire Dieu auteur du mal, voici ce qu'il enseignoit. Il disoit, « qu'il » y a un Être souverain, indé» pendant, qui existe par lui» même de toute éternité; que » sous cet Être souverain il y » a deux Anges, un Ange de » lumiere qui est l'auteur du » bien, & un Ange de téne» bres qui est l'auteur du mal; » que ces deux Anges ont for» mé du mélange de la lumiere » & des ténebres, toutes les » choses qui existent; qu'ils » sont continuellement en guer-

» re l'un contre l'autre; que » lorſque l'Ange de lumiere ſe » rend le maître, le bien l'em- » porte ſur le mal; mais que » lorſque l'Ange de ténebres a » l'avantage, le mal prévaut » ſur le bien; & que ce conflict » durera juſqu'à la fin du mon- » de; qu'alors il y aura une » réſurrection univerſelle, & » un jour de jugement, où cha- » cun recevra la juſte rétribu- » tion de ſes œuvres; qu'après » cela l'Ange de ténebres & » ſes diſciples ſeront relégués » dans un lieu, où ils ſouffri- » ront les peines dues à leurs » crimes dans une obſcurité » éternelle, & l'Ange de lu- » miere & ſes diſciples iront » auſſi dans un lieu où ils re- » cevront la récompenſe de » leurs bonnes actions dans une » lumiere éternelle; qu'ils ſe- » ront ſéparés pour toujours; » & que la lumiere & les téne- » bres ne feront plus jamais » mêlées & confondues enſem- » ble.» Les reſtes de cette ſec-te, qui ſubſiſtent encore dans la Perſe & dans les Indes, retiennent depuis tant de ſiecles tous ces articles, ſans aucune variation.

Il n'eſt pas néceſſaire de remarquer que preſque tous ces dogmes, quoiqu'altérés en pluſieurs points, ont en général une grande conformité avec les Saintes Écritures, & il eſt évident qu'elles n'ont point été inconnues aux deux Zoroaſtres, qui ont pu connoître tous deux le peuple de Dieu; le premier dans la Syrie, où les Iſraëlites étoient établis depuis long-tems; le ſecond à Babylone où les mêmes Iſraëlites avoient été tranſportés, & où Zoroaſtre aura pu conſulter Daniel qui étoit tout puiſſant à la Cour du roi des Perſes.

Un autre réforme que fit Zoroaſtre, dans l'ancienne religion des Mages, c'eſt qu'il fit bâtir des temples, où l'on conſervoit avec grand ſoin le feu ſacré qu'il prétendoit avoir apporté lui même du Ciel. Les Prêtres veilloient jour & nuit pour empêcher qu'il ne s'éteignît.

De la maniere de ſacrifier des Perſes ſuivant Hérodote.

Quand les Perſes ſacrifioient aux Dieux, ils ne dreſſoient point d'autel, ils n'allumoient point de feu, ils ne faiſoient point de libations; ils ne ſe ſervoient ni de flûtes, ni de couronnes de fleurs, ni de farine; mais, quand quelqu'un vouloit offrir un ſacrifice, il menoit la victime dans un lieu qui ne fût point ſouillé, & ayant ſur ſa tête une tiare, environnée de myrte, il invoquoit le Dieu à qui il avoit réſolu de ſacrifier. Quand il avoit coupé l'hoſtie en morceaux, & qu'il l'avoit fait bouillir, il jettoit par-deſſus une herbe la plus tendre & la plus nette, qu'il pouvoit trouver; c'étoit particulierement du treffle. Après cela, le Mage qui étoit préſent, entonnoit un chant appellé Théogo-

nie, que les Perses estimoient très-efficace pour se rendre les Dieux propices; & sans le Mage, ils ne leur étoit pas permis de faire de sacrifice. Aussi-tôt celui qui avoit fait le sacrifice, emportoit un morceau de l'hostie, & en faisoit ce qu'il lui plaisoit.

Des mariages & de la sépulture.

Rien n'est plus horrible, & ne marque mieux les profondes ténébres où l'idolâtrie avoit plongé le genre humain, que la porstitution publique des femmes à Babylone, non-seulement autorisée par les loix, mais commandée par la religion même, dans une certaine fête de l'année, que l'on célébroit en l'honneur de la Déesse Vénus sous le nom de Mylitte, dont le temple devenoit par cette infâme cérémonie, un lieu de débauche. Elle y regnoit encore & y étoit fort commune, lorsque les Israëlites furent menés en captivité dans cette ville criminelle; & Jérémie se crut obligé de les prémunir & de les fortifier contre un scandale si abominable.

La dignité & la sainteté du mariage n'étoient pas plus connues chez les Perses. Nous ne parlerons pas seulement de cette multitude de femmes & de concubines, dont le serrail des Rois étoit rempli, à l'égard desquelles ils poussoient la jalousie, aussi loin que s'ils n'en eussent eu qu'une seule, les tenant toutes renfermées chacune dans un appartement séparé sous la sévere garde des Eunuques, sans aucune communication entre elles, & beaucoup moins encore avec les personnes du dehors. On ne sçauroit lire sans horreur, jusqu'où ils avoient porté l'oubli & le mépris des loix les plus communes de la nature. L'inceste avec une sœur étoit permis chez eux par les loix, ou du moins autorisé par les Mages, ces prétendus sages de la Perse. Un pere même ne respectoit pas sa fille, ni une mere son fils. Nous lisons dans Plutarque que Parysatis, mere d'Artaxerxe Mnémon, qui cherchoit en tout à plaire au Roi son fils, s'appercevant qu'il avoit conçu une violente passion pour une de ses propres filles, nommée Atosse, loin de s'y opposer, lui persuada de l'épouser, & d'en faire sa femme légitime, en se moquant des opinions & des loix des Grecs. « Car, lui » dit-elle, en poussant la flat- » terie à un excès affreux, c'est » vous que Dieu a donné aux » Perses comme la seule loi & » la seule regle de tout ce qui » est honnête ou déshonnête, » vertueux ou vicieux. »

Cette coutume abominable duroit encore du tems d'Alexandre le Grand, qui étant devenu maître de la Perse, par la défaite & par la mort de Darius, fit une loi expresse pour la défendre. Ces excès nous apprennent de quel abîme l'Évangile nous a délivrés, & combien la sagesse humaine est une foible

barriere contre les crimes les plus détestables.

Nous finissons, pour abréger, en disant un mot de la sépulture des morts. Ce n'étoit point la coutume dans l'Orient, & sur tout chez les Perses, d'élever un bûcher dans les funérailles, pour y consumer par les flammes les corps morts. Aussi voyons-nous que Cyrus en mourant, recommanda avec grand soin à ses enfans, d'inhumer son corps & de le rendre à la terre; ce sont ses propres expressions, par lesquelles il sembloit marquer qu'il regardoit la terre comme sa premiere origine, où il étoit juste qu'on le fît retourner. Et Cambyse, après avoir fait essuyer au cadavre d'Amasis, roi d'Égypte, mille traitemens indignes, crut y mettre le comble en le faisant consumer par les flammes; ce qui étoit également contraire aux usages des Égyptiens & des Perses. Ceux-ci avoient coutume d'enduire & d'environner de cire les coprs morts, pour les faire subsister plus long-tems.

Différentes particularités concernant les Mœurs des Perses d'après Hérodote.

On estimoit parmi eux que de tous les jours, il faut particulierement célébrer celui de sa naissance, & on étoit obligé de mettre ce jour-là plus de viande sur la table que les autres jours. Aussi les riches y mettoient des bœufs, des chameaux, des chevaux & des ânes rôtis, tout entiers; mais, le jour de la naissance n'étoit pas funeste à de si grosses bêtes parmi les pauvres; car, ils n'en célébroient la fête qu'avec de petits animaux. Au reste, ils mangeoient fort peu de viande, & avoient beaucoup d'entre-mêts qui n'étoient pas fort délicats. C'est ce qui faisoit dire aux Perses que les Grecs sortoient de table avec leur appétit, parce qu'après la viande on ne leur apportoit rien qui méritât qu'on y touchât; & que si on leur apportoit quelque chose, ils ne sortiroient pas si-tôt de table & continueroient de manger. Mais, si les Perses mangeoient peu de viande, on leur servoit beaucoup de vin en récompense. Il ne leur étoit pas permis de vomir ni d'uriner devant le monde; & c'étoient là des coutumes qu'ils observoient encore du tems d'Hérodote.

Ils délibéroient ordinairement des affaires les plus sérieuses après avoir bu. Toutefois le lendemain, le maître du logis où l'on avoit mis quelque chose en délibération, leur proposoit avant que de boire, ce qu'on avoit résolu en buvant le jour précédent; & si la résolution qu'on avoit prise, leur sembloit bonne quand ils étoient à jeun, ils la suivoient ou autrement ils la rejettoient. Ils avoient aussi coutume d'examiner ou de conclure, quand ils avoient bu, les choses qu'ils avoient résolues, ou qu'ils avoient mises en délibération étant à jeun.

Quand ils se rencontroient dans les rues, on jugeoit par les actions s'ils étoient de même condition. S'ils étoient égaux, ils se baisoient l'un l'autre à la bouche; si l'un des deux étoit un peu inférieur à l'autre, ils se baisoient seulement à la joue; mais, si l'un étoit tout-à-fait moindre que l'autre, le moindre se prosternoit devant le plus noble pour lui faire la révérence. Ils honoroient particulierement leurs plus proches voisins, & après eux ceux qui les suivoient de plus près dans le voisinage, & enfin ils estimoient que plus ils étoient voisins, plus ils étoient liés d'amitié; mais, ils ne faisoient point d'état de ceux qui étoient éloignés d'eux. Au reste, ils se croyoient les plus gens de bien & les plus vaillans hommes du monde; ils pensoient que les autres n'avoient du courage & de la vertu, qu'autant qu'ils étoient proche d'eux; & cela étoit cause qu'ils s'imaginoient que ceux qui en étoient les plus éloignés, étoient les plus méchans & les plus lâches de la terre.

Les Perses étoient curieux des coutumes des étrangers, plus que tous les hommes du monde. Ils portoient une veste à la façon des Medes, & s'imaginoient qu'elle étoit plus belle, & qu'elle les paroit mieux que la leur; & dans la guerre & dans les combats, ils s'armoient comme les Égytiens. Ils avoient une grande passion de goûter tous les plaisirs, dont ils entendoient parler. Après le courage & la vertu militaire, ils n'estimoient rien tant que d'avoir beaucoup d'enfans; & celui qui en avoit plusieurs, en recevoit tous les ans des dons & des récompenses de la main du Roi. Depuis cinq ans jusqu'à vingt, ils n'enseignoient à leurs enfans que trois choses, à monter à cheval, à tirer de l'arc, & à dire la vérité. Avant que d'avoir atteint l'âge de cinq ans, un enfant ne se présentoit jamais devant son pere, mais il étoit toujours nourri parmi des femmes. On observoit cela parmi eux, afin que si l'enfant mouroit pendant ce tems-là, le pere qui ne l'avoit point vu, n'en conçut point de douleur.

Il étoit ordonné à chacun de considérer si les fautes que son domestique avoit commises, étoient plus grandes que les services qu'il avoit rendus, & alors il lui étoit permis de satisfaire sa colere, & de faire punir un serviteur. Ils soutenoient que personne n'avoit jamais tué son pere ou sa mere, mais que si cela étoit quelquefois arrivé, on avoit reconnu ensuite après avoir bien examiné la chose, que ceux qu'on croyoit parricides, étoient des bâtards ou des enfans supposés, parce qu'ils étoient bien éloignés de penser qu'un pere pût être tué par son enfant. Il n'étoit pas permis chez les Perses de dire ce qu'il n'étoit pas permis de faire.

Si quelqu'un d'entre eux étoit infecté de la lepre, ou de maux

semblables, il ne lui étoit pas permis d'entrer dans la ville, & d'avoir quelque habitude avec les autres Perses, parce qu'ils disoient que ces maladies étoient des marques qu'on avoit péché contre le soleil. Mais, ils chassoient de leur païs l'étranger qui en étoit atteint ; & pour la même raison, ils n'y vouloient point souffrir de pigeons blancs. Ils ne faisoient point leur ordure ni ne crachoient point dans les rivieres ; ils n'y lavoient point leurs mains, & enfin ils n'y faisoient rien de semblable, mais ils les avoient en une particuliere vénération.

Causes de la décadence de l'Empire des Perses & du changement arrivé dans leurs mœurs.

Quand on compare ce qu'étoient les Perses avant Cyrus, & sous le regne de ce Prince, avec ce qu'ils furent depuis sous ses successeurs, on a peine à comprendre que ce fût le même peuple, & l'on touche au doigt cette vérité, que dans un État la décadence des mœurs entraîne toujours après elle celle de l'Empire.

Entre plusieurs causes du changement arrivé dans celui des Perses, on en peut sur-tout considérer quatre principales ; la magnificence & le luxe portés au dernier excès ; l'asservissement des peuples & des sujets poussés jusqu'à l'esclavage ; la mauvaise éducation des Princes, qui fut la source de tous les désordres ; le manque de bonne foi dans l'exécution des traités & des sermens.

De la magnificence & du luxe.

Ce qui fit regarder les Perses du tems de Cyrus comme des troupes invincibles, c'étoit la vie sobre & dure à laquelle ils étoient accoutumés dès l'enfance, ne buvant ordinairement que de l'eau, se contentant pour leur nourriture de pain & de quelques légumes, couchant sur la dure, s'exerçant aux travaux les plus pénibles, & ne comptant pour rien les plus grands dangers. La température du païs où ils étoient nés, âpre, hérissé de forêts, & rempli de montagnes, pouvoit y avoir contribué ; & c'est pourquoi Cyrus ne voulut jamais consentir au dessein qu'on avoit de les transplanter dans un climat plus doux & plus commode. L'excellente éducation qu'on donnoit aux Perses, qui n'étoit point abandonnée aux caprices des parens, mais soumise à l'autorité des Magistrats, & réglée sur les principes du bien public, les préparoit à garder en tout & par-tout une discipline exacte & sévere. Ajoutez à cela l'exemple du Prince qui se piquoit de surpasser tous les autres en régularité ; le plus sobre pour le vivre, le plus simple dans ses vêtemens, le plus endurci à la fatigue, le plus brave & le plus intrépide dans l'action. Que ne pouvoit-on point attendre de soldats formés & exercés de la sorte ! Aussi,

fut-ce par eux que Cyrus fit la conquête d'une grande partie du monde.

Quand il s'en fut rendu maître, il les exhorta fort à ne point dégénérer de leur ancienne vertu, pour ne point dégénérer de leur gloire, & à conserver toujours avec soin la simplicité, la sobriété, la tempérance, l'amour du travail, qui les en avoit mis en possession. Mais, je ne sçais, dit M. Rollin, si lui-même dès lors ne jetta point les semences du luxe, qui gagna & corrompit bientôt toute la nation. Dans cette auguste cérémonie, où il se montra pour la premiere fois en public à ses sujets nouvellement conquis, il crut devoir étaler avec pompe, pour rehausser l'éclat de la Royauté, tout ce que la magnificence a de plus brillant, & de plus capable d'éblouir les yeux. Entre autres choses, il changea pour lui-même la maniere de se vêtir, & la fit changer aussi à tous ses officiers, leur donnant des habits à la Mede, tout éclatans d'or & de pourpre au lieu de ceux des Perses, qui étoient fort simples & fort unis.

Ce Prince ne comprit pas combien l'exemple contagieux de la Cour, la pente naturelle qu'ont tous les hommes à estimer & à aimer ce qui frappe & ce qui brille, le désir de se distinguer au-dessus des autres, par un mérite facile à acquérir, à proproportion de ce qu'on a plus de bien & de vanité; combien tout cela ensemble étoit capable de corrompre la pureté des anciennes mœurs, & de rendre le goût du faste & du luxe bientôt dominant.

Ce faste & ce luxe furent, en effet, portés à un excès qui étoit une véritable folie. Le Prince menoit avec lui toutes ses femmes, & l'on juge aisément de quel attirail cette troupe étoit suivie. Les Généraux & les Officiers en faisoient autant chacun à propottion. Le prétexte étoit de s'animer à bien combattre par la vue de ce qu'ils avoient de plus cher au monde; mais, la véritable raison étoit l'amour du plaisir, par lequel ils étoient vaincus & domptés, avant que d'en venir aux mains avec l'ennemi.

Une seconde folie étoit de vouloir qu'à l'armée le luxe pour les tentes, pour les chars, pour la table & la bonne chere, passât encore celui qui regne dans les villes. Il falloit que les mets les plus exquis, le gibier le plus fin, les oiseaux les plus rares, vinssent trouver le Prince en quelqu'endroit du monde qu'il campât. Les vases d'or & d'argent étoient sans nombre; instrumens du luxe, non de la victoire, dit un Historien, propres à attirer & à enrichir l'ennemi, non à le repousser ni à le vaincre.

Nous ne voyons pas quelles raisons Cyrus put avoir de changer de conduite dans les dernieres années de sa vie. On ne peut nier que la grandeur des

Rois n'ait besoin d'une magnificence qui y soit proportionée, sur-tout dans de certaines occasions où ils se donnent en spectacle aux peuples; mais, les Princes qui ont un solide mérite, sçavent remplacer en mille manieres ce qu'ils paroissent perdre en retranchant quelque chose du faste & de l'éclat extérieurs. Cyrus lui-même avoit éprouvé qu'un Roi se fait respecter par une sage conduite plus sûrement que par une grande dépense, & qu'il s'attache les peuples par la confiance & par l'amour, bien plus étroitement que par la vaine admiration d'une magnificence peu nécessaire.

Quoi qu'il en soit, le dernier exemple de Cyrus devint fort contagieux. Le goût du faste & de la dépense passa de la Cour dans les villes & dans les provinces, saisit en peu de tems toute la nation, & fut une des principales causes de la ruine de l'Empire qu'il avoit lui-même fondé.

Ce que nous disons ici sur les effets funestes du luxe, n'est point pariculier à l'Empire des Perses. Les Historiens les plus judicieux, les Philosophes les plus éclairés, les Politiques les plus profonds, donnent tous pour une maxime certaine & incontestable, que le luxe ne manque jamais, d'entraîner la ruine des États les plus florissans; & l'expérience de tous les siecles & de toutes les nations ne montre que trop la vérité de cette maxime.

Quel est donc ce poison subtil, caché sous l'éclat du luxe & sous l'amorce des délices, & & capable d'énerver en même tems toutes les forces du corps & la vigueur de l'ame? Il n'est pas difficile d'en comprendre la raison. Des hommes, accoutumés à une vie molle & délicieuse, sont ils bien propres à soutenir les fatigues & les travaux de la guerre, à souffrir la rigueur des saisons, à supporter la faim & la soif, à se priver du sommeil dans les occasions & à mener une vie toute d'action & de mouvement, à affronter les dangers, à aller même jusqu'à mépriser la mort? L'effet naturel des délices & d'une vie voluptueuse, suite inséparable du luxe, est de rendre les hommes dépendans de mille faux besoins, de mille commodités & superfluités dont ils ne peuvent plus se passer; & de les attacher à la vie par mille liens secrets, qui étouffant en eux les grands motifs de gloire, de zele pour le Prince, d'amour pour la patrie, les rendent plus timides, & les empêchent de s'exposer à des dangers qui peuvent dans un moment leur enlever tout ce qui fait leur félicité.

Du bas asservissement & de l'esclavage des Perses

C'est Platon qui nous apprend que ce fut là une des causes de la ruine des Perses. En

effet, ce qui conserve les États & fait remporter des victoires, ce n'est point le nombre, mais la force & le courage des armées ; &, selon une belle pensée d'un Ancien, du jour qu'un homme a perdu sa liberté, il a perdu la moitié de son ancienne vertu. Il ne s'intéresse plus au bien de l'État, qu'il regarde comme étranger ; & perdant les principaux motifs qui pouvoient l'y attacher, il devient indifférent au succès des affaires publiques, à la gloire & aux prospérités de la patrie, auxquelles sa condition lui défend de rien prétendre, & qui ne peuvent changer son état. Or, on peut dire que le regne de Cyrus fut le regne de la liberté. Il n'agissoit point en maître, & ne croyoit pas qu'une autorité despotique fût digne d'un Roi, ni qu'il fût glorieux de ne commander qu'à des esclaves. Sa tente, toujours ouverte, laissoit un accès libre à quiconque vouloit lui parler. Il se montroit, se communiquoit, se rendoit affable & accessible à tous, écoutoit les plaintes, connoissoit par lui-même & récompensoit le mérite, invitoit à manger avec lui, non-seulement les Généraux de l'armée, non-seulement les premiers Officiers, mais encore les Officiers subalternes, & quelquefois même des compagnies entieres. La simplicité & la frugalité de sa table le mettoient en état de donner fréquemment de tels repas. Ses vues étoient d'animer les Officiers & les soldats, de les remplir de courage, de les attacher à sa personne, plus qu'à sa dignité, & de les intéresser vivement à sa gloire, & encore plus au bien de l'État. Voilà ce qu'on appelle commander & gouverner.

On voit avec plaisir dans Xénophon, non-seulement la beauté d'esprit, la justesse ingénieuse des réponses, la finesse des railleries, mais la joie & la gaieté qui regnoient dans ces repas, d'où l'on avoit banni tout faste & tout luxe, & dont le principal assaisonnement étoit une douce & honnête liberté, qui mettoit tout le monde à son aise, & une sorte de familiarité, qui, loin de rien diminuer du respect pour le Prince, y ajoutoit une force & une vivacité que l'amour seul & la tendresse peuvent donner. Nous osons le dire, une telle conduite double & triple une armée à peu de frais. Trente mille hommes de cette espece valent mieux que des millions d'esclaves, tels que le devinrent depuis ces mêmes Perses. On le sent bien dans une action, dans une journée décisive, & le Prince encore plus que tous les autres. A la bataille de Thymbrée, lorsque le cheval de Cyrus s'abattit sous lui, Xénophon fait remarquer combien il importe à un Général d'être aimé de ses troupes. Le danger du Roi devint celui de l'armée, & les soldats dans cette occasion firent des actions in-

croyabes de courage & de bravoure.

Il n'en fut pas ainsi sous la plupart de ses successeurs. Ils n'étoient occupés que du soin de rendre leur majesté respectable. Nous avouons que les ornemens royaux n'y contribuoient pas peu. Une robe de pourpre richement brodée, & qui descendoit jusqu'aux pieds, une tiare élevée droite sur la tête, & serrée par un magnifique diadême, un sceptre d'or en main, un superbe trône, une Cour nombreuse & brillante, un grand nombre d'Officiers & de gardes, pouvoient relever l'éclat de la Royauté; mais, tout cela est seul. En effet, qu'est-ce qu'un Roi qui perd tout son mérite & tout son éclat, quand il quitte ses ornemens ?

Quelques Rois d'Orient, croyant par-là se rendre encore plus respectables, se tenoient ordinairement renfermés dans leur Palais, & se montroient rarement aux peuples. Nous voyons que Déjoce, le premier roi des Medes, à son avenement sur le Trône, mit en usage cette politique, qui devint assez commune dans tout l'Orient. Mais, c'est une grande erreur de croire qu'un Prince ne peut descendre de sa grandeur par une sorte de familiarité avec ses sujets sans l'avilir & la dégrader. Artaxerxe ne pensoit pas ainsi, & Plutarque observe que ce Prince & la reine Statira son épouse, affecterent de se rendre visibles & accessibles aux peuples; & ils n'en furent que plus respectés.

Il n'étoit permis, chez les Perses, à aucun des sujets de paroître devant le Roi, sans s'être prosterné devant lui; & cette loi, que Séneque appelle avec raison, une servitude Persane, s'étendoit aussi aux étrangers. On voit dans la suite que plusieurs des Grecs refuserent de s'y assujettir, regardant cela comme injurieux à des hommes nés & nourris aux dépens de la liberté. D'autres, moins délicats, s'y soumirent, quoiqu'avec beaucoup de répugnance; & l'on raconte que l'un d'eux, pour couvrir la honte de ce prosternement servile, laissa exprès tomber son anneau quand il fut près du Roi, afin d'avoir lieu de se courber devant lui sous un autre prétexte. Mais, c'eût été un crime pour les naturels du païs, que d'hésiter & de délibérer sur un hommage, que les Rois exigeoient avec la derniere rigueur.

Ce que l'Écriture raconte de deux Princes, dont l'un ordonna à tous ses sujets sous peine de mort de se prosterner devant sa statue, & le second suspendit, sous la même peine, tout acte de Religion à l'égard généralement de tous les Dieux, excepté lui seul; & d'un autre côté, la prompte & l'aveugle obéissance de Babylone, qui, au premier signal, accourut toute entiere pour courber le genou devant l'Idole, & pour

invoquer le Roi à l'exclusion de tout autre ; tout cela nous apprend à quels excès les Rois d'Orient avoient porté l'orgueil, & les peuples la flatterie & la servitude.

La distance entre le Roi & ses sujets étoit si grande, que ceux-ci, de quelque rang & de quelque qualité qu'ils fussent, Satrapes, Gouverneurs, proches parens, freres mêmes du Roi, n'étoient regardés que comme des esclaves, au lieu que le Prince étoit toujours traité de Maître, de Souverain, de Seigneur. En un mot, le caractere propre des peuples d'Asie, & encore plus de ceux de Perse, que de tous les autres, étoit la servitude & l'esclavage ; ce qui fait dire à Cicéron que le pouvoir despotique, que l'on cherchoit à établir dans la République, étoit un joug insupportable, non-seulement à un Romain, mais encore à un Persan.

Ce fut donc cette hauteur des Princes d'un côté, & de l'autre cet asservissement des peuples, qui furent, selon Platon, la principale cause de la ruine de l'empire des Perses, en rompant tous les liens qui unissent le Roi à ses sujets, & les sujets au Roi. Cette hauteur éteint dans le premier toute affection & toute humanité ; & cet asservissement ne laisse au peuple ni courage, ni zele, ni reconnoissance. Les Rois de Perse ne commandoient qu'avec menaces, les sujets n'obéissoient & ne marchoient qu'avec peine & répugnance ; c'est l'idée que nous en donne Xerxès dans Hérodote ; & il ne pouvoit comprendre que les Grecs qui étoient libres, pussent aller de bon cœur au combat. Que pouvoit-on attendre de grand & de noble d'hommes abattus & domptés par l'accoutumance au joug, comme étoient les Perses, & réduits à une basse servitude, qui est, pour nous servir des termes de Longin, une espece de prison, où l'ame décroît & se rappetisse en quelque sorte ?

De la mauvaise éducation des Princes.

C'est encore Platon qui nous apprend que la mauvaise éducation des Princes fut aussi une des causes de la décadence de l'Empire des Perses, & l'on reconnoîtra, en examinant de près le fait dont il s'agit ici, combien cette réflexion est solide & judicieuse, & combien la conduite de Cyrus est ici inexcusable.

Jamais personne ne dut mieux comprendre que lui de quelle importance est la bonne éducation pour un jeune Prince. Il en avoit connu lui-même tout le prix, & senti tout l'avantage. Ce qu'il recommanda avec le plus de soin à ses Officiers dans ce beau discours qu'il leur fit après la prise de Babylone, pour les exhorter à maintenir leur gloire & leur réputation, fut d'élever leurs enfans comme ils sçavoient qu'on le faisoit en Perse, & de se

conserver eux-mêmes dans la pratique de ce qu'on y observoit.

Croiroit-on qu'un Prince, qui parloit & pensoit ainsi, eût été capable de négliger absolument l'éducation de ses enfans? C'est pourtant ce qui arriva à Cyrus. Oubliant qu'il étoit pere, & ne s'occupant que de ses conquêtes, il abandonna entierement ce soin aux femmes, c'est-à-dire, à des Princesses élevées dans un païs où regnoient dans toute leur étendue, le faste, le luxe & les délices; car, la Reine sa femme étoit de Médie. Ce fut dans ce goût que furent élevés les jeunes Princes, Cambyse & Smerdis. Rien ne leur étoit refusé. On alloit au-devant de tous leurs désirs. La grande maxime étoit de ne les contester en rien, de ne les jamais contredire, de n'employer à leur égard ni remontrances, ni réprimandes. On n'ouvroit la bouche en leur présence que pour louer tout ce qu'ils faisoient & disoient. Tout fléchissoit le genou & étoit rempant devant eux; & l'on croyoit qu'il étoit de leur grandeur de mettre une distance entre eux & le reste des hommes, comme s'ils eussent été d'une autre espece qu'eux. C'est Platon qui nous apprend tout ce détail; car, Xénophon, apparemment pour épargner son Héros, ne dit pas un mot de la maniere dont ces Princes furent élevés, lui qui a écrit si au-long l'éducation que leur pere avoit reçue.

Ce qui étonne le plus, c'est qu'au moins Cyrus, dans ses dernieres campagnes, ne les ait pas menés avec lui pour les tirer de cette vie molle & efféminée, & pour leur apprendre le métier de la guerre; car, ils devoient avoir alors quelqu'âge. Peut-être les femmes s'y opposerent-elles.

Quoi qu'il en soit, une telle éducation eut le succès qu'on en devoit attendre. Cambyse sortit de cette école, tel que l'histoire nous le représente; un Prince entêté de lui-même, plein de vanité & de hauteur, livré aux excès les plus honteux de la crapule & de la débauche, inhumain & barbare, jusqu'à faire égorger son frere sur la foi d'un songe; en un mot, un insensé, un furieux, un phrénétique, qui mit l'Empire à deux doigts de sa perte.

Son pere, dit Platon, lui laissa en mourant de vastes provinces, des richesses immenses, des troupes & des flottes innombrables; mais; il ne lui avoit pas donné ce qui pouvoit les lui conserver, en lui en faisant faire un bon usage.

Ce Philosophe fait les mêmes réflexions sur Darius & Xerxès. Le premier, n'étant point fils du Roi, n'avoit pas été élevé mollement à la maniere des Princes, & il avoit porté sur le trône une longue habitude de travail, une grande modération d'esprit, un courage qui ne fut guere inférieur à celui de Cyrus, & qui lui fit

ajouter à son Empire presqu'autant de provinces, que celui-ci en avoit conquises; mais, il ne fut pas meilleur pere que lui, & ne profita pas de la faute qu'il avoit faite, en négligeant l'éducation de ses enfans. Aussi son fils Xerxès fut à peu de chose près, un second Cambyse.

De tout ceci, Platon, après nous avoir montré qu'il y a une infinité d'écueils presque inévitables pour ceux qui sont nés dans le sein de la grandeur & de l'opulence, conclut que la principale cause de la décadence de la ruine de l'Empire des Perses, a été la mauvaise éducation des Princes, parce que ces premiers exemples firent la regle, & influerent sur presque tous les successeurs, sous qui tout dégénéra de plus en plus, le luxe des Perses n'ayant plus ni mesure ni frein.

Du manque de bonne foi.

C'est l'Historien Xénophon qui nous apprend que le manque de bonne foi fut une des causes du renversement des mœurs parmi les Perses, & de la destruction de leur Empire. « Autrefois, dit-il, le Roi & » ceux qui gouvernoient sous » lui, regardoient comme un » devoir indispensable de tenir » leur parole, & de garder in» violablement les traités où la » religion du serment étoit in» tervenue; & cela à l'égard » même de ceux qui s'en étoient » rendu les plus indignes par » leurs crimes & leur mauvaise » foi; & c'est une conduite » si sage, qui leur avoit attiré » une confiance entiere de la » part de leurs sujets & de tous » les peuples voisins. »

Voilà un grand éloge pour les Perses, qui tombe sans doute principalement sur le regne du grand Cyrus, & que Xénophon applique aussi à Cyrus le jeune, dont il dit que le grand principe étoit de ne manquer jamais de fidélité, sous quelque prétexte que ce fût, à l'égard des paroles qu'il avoit données, des promesses qu'il avoit faites, & des traités qu'il avoit conclus. Ces Princes avoient une juste idée de la Royauté, & ils pensoient avec raison que si la probité & la vérité étoient bannies du reste de la terre, elles devroient trouver un asyle dans la Cour d'un Roi, qui, étant le lien & le centre de la société, doit être aussi le protecteur & le vengeur de la bonne foi qui en est le fondement.

De si beaux sentimens, & si dignes d'un homme né pour le gourvernement, ne durerent pas long-tems. La fausse prudence & l'artificieuse politique en prirent bientôt la place. « Au lieu, » dit Xénophon, que le vrai mé» rite, la probité, la bonne foi » étoient auparavant en honneur » & en crédit chez le Prince, » on vit dominer à la Cour ces » prétendus zélés serviteurs du » Roi, qui sacrifient tout à ses in» térêts & à ses volontés; qui » croyent que le moyen le plus

» court & le plus sûr de faire » réussir ses entreprises, c'est de » mettre hardiment en usage, » le mensonge, la perfidie, le » parjure; qui traitent de petitesse d'ame, de foiblesse d'esprit & d'imbecille stupidité, » le scrupuleux attachement à sa » parole & aux engagemens » qu'on a pris; enfin, qui sont » persuadés qu'on ne peut re» gner, si l'on ne préfere les con» sidérations de l'État à l'obser» vation exacte des traités le » plus solemnellement jurés.

» Les peuples d'Asie, con» tinue Xénophon, ne furent » pas long-tems sans imiter le » Prince, qui leur servoit d'e» xemple & de maître pour la » duplicité & la fourberie. Ils » s'abandonnerent bientôt à la » violence, à l'injustice, à l'impi» été; & delà est venu le chan» gement étrange que l'on voit » dans leurs mœurs, & le mépris » qu'ils ont conçu pour leurs » Rois, qui est la suite naturelle » & la punition ordinaire du peu » de cas que ceux-ci font de » ce que la religion a de plus » sacré & de plus formidable.»

V. La Perse est située sous la Zone tempérée. Le mont Taurus la coupe par le milieu, àpeu-près comme l'Apennin coupe l'Italie, & il jette ses branches çà & là dans diverses provinces, où elles ont toutes des noms particuliers. Les provinces, que cette montagne couvre du nord au sud, font fort chaudes; les autres, qui ont cette montagne au midi, jouissent d'un air plus tempéré. Comme la Perse n'a pas par tout la même température d'air, les Rois changeoient de demeure suivant les saisons. En été, ils faisoient leur résidence à Ecbatane, aujourd'huy Tauris, en hiver à Suse, au printems & en automne à Persépolis ou à Babylone.

Le terroir est généralement sablonneux & sterile dans la plaine; presque par tout on le trouve parsemé de petites pierres rouges; & il ne produit que des chardons & des ronces, dont on se sert au lieu de bois dans les lieux qui en manquent. Il n'y a que la province de Kilan qui ne se ressent point de cette stérilité. On peut aussi excepter les païs où les montagnes forment des vallons. La terre y est très-bonne, aussi c'est dans ces endroits que sont situés la plupart des villages. Les Persans sont adroits à conduire dans leurs jardins, par des canaux de la largeur de quatre pieds, les eaux qui coulent des montagnes. Ils en conduisent encore dans leurs terres laboutables; & pour donner à la terre l'humidité que le ciel lui refuse, ils enferment d'une levée d'un pied de hauteur des pieces de champs de quinze ou vingt toises en carré; ils y font dégorger leurs canaux sur le soir, & le lendemain matin ils font écouler les eaux, de sorte que la terre, qui a été ainsi humectée, recevant les rayons du soleil presque à plomb, produit ensuite en abondance.

Comme

Comme il n'y a point de forêts en Perse, & que le bois y manque aussi bien que la pierre, toutes les villes généralement, à la réserve de quelques maisons, sont bâties d'une terre ou espece d'argille si bien pêtrie, qu'elle se coupe aisément en maniere de gazons. Les murailles se font par couches à proportion de la hauteur qu'on veut leur donner; & entre deux couches, qui sont chacune de trois pieds de haut, on met deux ou trois rangs de briques cuites au soleil. Les bâtimens qu'on fait de la sorte, sont assez propres.

Les fleurs, que produit la Perse, n'ont ni l'éclat, ni la variété des nôtres. Dès qu'on a passé le Tigre en tirant vers ce Royaume, on ne trouve que des roses & des lis, & quelques autres petites fleurs du païs. Il y a beaucoup de roses, & les Persans en distillent une grande quantité, de même que la fleur de nable, & ces eaux se transportent dans toute l'Asie du côté de l'Orient. Il y a des pommes, des poires, des oranges, des grenades, des prunes, des cerises, des abricots, des coins, des chataignes, des nefles, des melons, des pistaches, des amandes, des figues, des noisettes, & quelques noix. Les seules provinces de Guilan & de Mazandran fournissent de l'huile & des olives. Mais, il n'y a point de province qui ne produise du coton. L'arbre vient en buisson de la hauteur de deux ou trois pieds; il a des feuilles semblables à celles des vignes, quoique beaucoup plus petites, & porte au bout de ses branches un bouton de la grosseur d'une noix, qui, dans sa pleine maturité, s'ouvre en plusieurs endroits, & pousse le coton par les fentes de son brou. Le climat est sur-tout admirable pour la vigne. Il y a entre autres trois sortes de vins qui sont excellens. Celui de Schiras, comme le meilleur, est gardé pour le Roi & pour les Grands de la Cour; celui d'Yesd est fort délicat, & on le transporte à Lar & à Ormus. Le vin d'Ispahan ne se fait que d'un seul raisin fort doux à la bouche, & qui, prenant enfin à la gorge, l'échauffe beaucoup si l'on en mange trop. On met le vin dans de grands pots de terre cuite au four, les uns vernis par-dedans, & les autres enduits de graisse de queue de mouton, sans quoi la terre boiroit le vin. Quelques uns de ces pots tiennent jusqu'à un muid; les autres n'en tiennent que la moitié.

Presque tous les jardins des Persans sont remplis de mûriers blancs & noirs; on les plante si serrés, qu'à peine un homme peut-il passer entre les arbres; mais, on les taille en forme de buisson, & on ne les laisse pas croître au delà de cinq pieds & demi, afin que l'on puisse atteindre à toutes les branches. Dès qu'au printems ces arbres commencent à pousser leurs feuilles, les Persans se mettent à fai-

re éclore les vers à soie. La soie fait le premier commerce de la Perse & de presque tout l'Orient. On prétend que la Perse en produit tous les ans vingt mille balles, chaque balle pesant deux cens seize livres. On n'en emploie pas plus de mille balles dans le païs. Le reste se vend en Turquie, dans les Indes, en Italie, aux Anglois & Hollandois, qui trafiquent à Ormus.

La Perse produit assez de racines ; mais, il y croît peu de légumes, & on n'a pu encore y faire venir des pois. On prend des Turquoises à trois ou quatre journées de Mesched, dans une montagne nommée Pirouskou. La vieille roche est gardée pour la seule maison du Roi. Il est libre à tout le monde d'acheter des Turquoises de la roche. Les perles se pêchent près de l'isle Barhen, dans le golfe Persique, & le Roi se réserve celles qui sont d'une certaine grosseur. Ce n'est que depuis quelques années qu'on a découvert des mines dans les montagnes. Ces mines sont presque toutes de cuivre, & les Persans en font avec assez d'industrie des ustensiles de ménage. N'ayant point d'étaim, celui qu'on apporte du dehors, sert à étamer leur vaisselle de cuivre. Le plomb vient de la province de Kerman ; le fer & l'acier de Casbin & de Karosan, qui en fournissent une quantité.

Les bêtes, que l'on emploie en Perse pour le service, sont les chevaux, les mulets, les ânes & les chameaux. Les chevaux sont de taille médiocre, plus petits que les nôtres, fort étroits, mais très vifs & très-légers. Il y a deux sortes d'ânes ; ceux du païs ne servent qu'à porter des charges ; on monte les autres qui sont de race d'Arabie. Il se trouve aussi en quelques endroits de la Perse, des lions, des ours, des léopards, & des porcs-épics. Il y a quantité de carpes & de brochets dans la riviere d'Arras, & encore de plus belles truites ; mais, dans les autres rivieres, il n'y a guere qu'une sorte de poisson, qui est une espece de barbeau. On voit en Perse les mêmes especes d'oiseaux qui sont en France, à l'exception des cailles. On y trouve aussi toutes sortes d'oiseaux de marais & de proie. Les Persans ont une bête appellée once, qui a la peau tâchetée comme un tigre, mais qui est fort douce & privée. Un cavalier la porte en trousse à cheval ; & quand il découvre une gazelle, il fait descendre l'once, qui est si légere, qu'en trois sauts elle se jette au cou de la gazelle qu'elle étrangle avec les dents.

PERSE [CAIUS ou MANIUS], *Caius* vel *Manius Persius*, (a) fut un des plus sçavans hommes de son tems. Il fut Questeur l'an de Rome 508, & 244 avant Jesus-

(a) Plin. T. I. p. 2. Cicer. de Orator. L. II. c. 15.

Christ, & Préteur deux ans après. Le Poëte Lucilius le redoutoit, & il avouoit de bonne foi qu'il n'écrivoit pas pour de telles gens, & qu'il cherchoit des Lecteurs qui ne fussent pas aussi sçavans que celui-là. Quelques uns crurent que Perse fit la harangue qui fut prononcée par le Consul Fannius contre C. Gracchus, l'an de Rome 631. La raison de ce sentiment fut que C. Fannius n'étoit qu'un médiocre orateur, & que sa harangue étoit si belle, que d'autres penserent que plusieurs grands Personnages y avoient contribué chacun selon leur portée. Cicéron cependant réfuta ceux qui ne donnoient point cette harangue à C. Fannius. Fungerus à confondu mal à propos le Perse dont nous parlons, avec le Poëte satyrique de même nom.

PERSE [AUL.] FLACCUS, *Aul. Persius Flaccus*, (a) célebre Poëte satyrique, du tems de Néron, naquit, selon quelques uns, à Volterre en Toscane, & selon d'autres, dans la Ligurie, aujourd'huy l'État de Genes, dans l'endroit appellé autrefois *Portus Lunæ*, & à présent Golfo della Spezzia. Ce fut l'an de Jesus-Christ 34, sous l'Empire de Tibere, & sous le consulat de Fabius Perficus & de Lucius Vitellius. Le rang que tenoit la famille de Perse, qui étoit né chevalier Romain, fit qu'on n'épargna rien pour son éducation. Après avoir commencé ses études à Volterre, il les continua à Rome sous le grammairien Palémon, sous le rhéteur Virginius Flaccus, & sous Annæus Cornutus, philosophe Stoïcien, avec lequel il fut lié d'une amitié, qu'il s'est fait un devoir de consacrer dans ses ouvrages. Pætus Trasféa, Lucain & quelques autres de même naissance & de même réputation, étoient aussi de ses amis. Il mourut à l'âge de 28 ans, sous le Consulat de Publius Marius & d'Asinius Gallus, l'an de Jesus-Christ 62. Par un billet en forme de testament qu'il mit entre les mains de sa mere, il légua une grosse somme à Annæus Cornutus avec sa Bibliotheque, composée de sept cens volumes. Ce Philosophe accepta les livres, & laissa l'argent aux sœurs de son ami.

Le portrait qu'on a laissé de Perse, nous le représente comme un homme extrêmement doux, chaste & très-sensible aux impressions de la pudeur; caractere d'autant plus surprenant dans ce Poëte, que ses satyres semblent sortir d'une plume trempée dans le fiel, & que sa mauvaise humeur se déchaîne en termes quelque fois trop libres contre les objets qui la blessent. Quoique ses ouvrages aient eu l'avantage de passer jusqu'à nous, leur destinée a été

(a) Quintilian. L. X. c. 1. Dio. Caff. & *suiv.* Crév. Hist. des Emp. T. II, p. 699. Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 198. p. 324, 373.

assez bizarre, par rapport aux différens jugemens qu'on en a portés. Quelques critiques des derniers siecles, & les deux Scaliger, entre autres, aigris principalement par la dureté de Perse, & par l'obscurité qu'il semble avoir affectée, se sont inscrits en faux contre les témoignages rendus en sa faveur par Lucain, Martial, & par Quintilien même. Mais, n'y a-t-il pas lieu de croire que les mêmes endroits qui ont fait mériter à Perse l'admiration des anciens, sont ceux qui ont irrité contre lui la censure des modernes? Tous les traits dont Perse s'armoit contre le vice, étoient empruntés, ou de la chronique scandaleuse de la Cour de Néron, ou de certains poëmes ridicules, composés par ce Prince ou par ses courtisans, ou de la morale des Stoïciens, qui étoit alors en vogue. Voilà les applications que les beaux esprits contemporains de Perse ne pouvoient se lasser de louer, parce qu'ils en sentoient la finesse. Voilà ce qu'ont ignoré ceux qui sont venus depuis; & de leur ignorance est né l'injuste mépris dont ils se sont fait honneur d'accabler un auteur qu'ils n'entendoient pas. Cependant, il faut avouer, à moins que de s'aveugler volontairement, qu'aujourd'huy même, au travers des nuages qui enveloppent ses Satyres, on voit briller des beautés presque inimitables. Au reste, Perse invectiva d'une maniere très-aigre contre les désordres de son tems, & n'épargna pas même la personne de l'empereur Néron, qu'il tourna plus d'une fois en ridicule, tantôt d'une maniere obscure, & tantôt plus à découvert. Les Romains, fatigués du fréquent récit des Poësies de leur Prince, qui vouloit être auteur, à quelque prix que ce fût, n'avoient pas de peine à le reconnoître dans les vers de sa façon, que Perse avoit pris soin d'insérer dans une de ses satyres, tels qu'étoient ceux-ci:

Torva Mimalloneis implerunt cornua bombis,
Et raptum vitulo caput ablatura superbo
Bassaris; & Lyncem Mænas flexura corymbis
Evion ingeminat; reparabilis adsonat Echo.

Car, on ne peut douter que ce fragment ne soit de Néron. C'est l'opinion de tous les critiques, fondés sur le témoignage du vieux Scholiaste de Perse, & celle que le celebre Mr. Despréaux, dans son discours sur la Satyre, a cru devoir embrasser d'après Casaubon. Cependant, Bayle s'imagine que le *Torva Mimalloneis* ne pouvoit être, ni un fragment des Poësies de Néron, ni une parodie ou imitation de ses vers. Cette conjecture est moins solide que brillante; & pour peu qu'on l'examine de près, il est aisé d'en découvrir le foible. Cornutus,

dit Bayle, avoit détourné Perse de risquer ce vers:

Auriculas asini Midâ rex habet, dont l'application tomboit naturellement sur Néron, & pour l'adoucir il avoit substitué ces mots : *Auriculas asini quis non habet*? Est-il donc croyable que dans la même satyre il eût permis à son ami d'exposer à la risée publique quatre vers de la composition d'un Prince très-délicat sur tout ce qui pouvoit nuire à sa réputation de bel esprit? Voilà l'objection de Bayle dans toute sa force; mais, qu'en conclure? On convient avec lui, s'il le veut, que Cornutus avoit encore retranché de la satyre de Perse les vers de Néron, & généralement tout ce qui pouvoit le piquer trop sensiblement; on en est même persuadé, quoique l'auteur de la vie de Perse n'en parle point; il ne s'étoit point engagé de tout dire. D'ailleurs, l'endroit où est citée la correction du vers *Auriculas*, tombe trop brusquement, pour ne pas faire croire que cette vie de Perse est imparfaite. Après cet aveu, Bayle à son tour voudra peut-être bien tomber d'accord, que si Cornutus prit soin de rectifier les satyres de son ami, ce fut sans doute lorsque ce dernier ne put plus se défendre d'en être l'auteur. Cela supposé, n'est-il pas vraisemblable que les premieres copies qui en avoient couru sous son nom, furent conservées tout entieres, & servirent après la mort de Néron, à rétablir les retranchemens de celles que Perse avoit publiées sous le regne de ce Prince? La même raison doit diminuer l'idée du danger qu'auroit couru le Poëte, en attaquant directement un Empereur aussi terrible que le sien. On n'est responsable d'un ouvrage, qu'après l'avoir avoué, & non pas lorsqu'il court encore en lambeaux, où chaque lecteur est maître d'y ajouter du sien. Peut-être aussi que cette satyre de Perse, avant que d'avoir été retouchée, n'étoit pas arrivée jusqu'à Néron; & quand même elle y seroit parvenue, ce Prince entendoit quelque fois raillerie; & tout cruel qu'il étoit, il laissoit échapper quelques traits de clémence. Le parricide, qu'il avoit commis en la personne de sa mere Agrippine, avoit attiré sur lui une grêle de vers satyriques, & entre autres, ceux ci:

Quis negat Æneæ magna de stirpe Neronem?
Sustulit hic matrem, sustulit ille patrem.

Cependant, loin de rechercher l'origine de ces libelles, il empêcha même, au rapport de Suétone, qu'on ne punît ceux qui furent accusés d'en être les auteurs. A plus forte raison eût-il pu faire grace à un Poëte, dont tout le crime étoit de l'avoir cité malicieusement. Mais, ce qui doit convaincre plus efficacement que les vers cités

font de Néron, c'est l'idée que Suétone nous donne de son style Poëtique, en rapportant la raillerie qu'en fit un jour Lucain. On y reconnoît, aussi bien que dans le *Torva Mimalloneis*, les cascades ridicules des vers de Néron, dont l'enflure rendoit la prononciation également bizarre & pénible. Si l'on fait encore difficulté d'en convenir, il ne faut que confronter les quatre vers contestés, avec un autre vers que Séneque cite d'après Néron, dans le premier livre de ses questions naturelles :

Colla Cytheriacæ splendent agitata columbæ.

Bien plus, Casaubon & Scaliger ne se sont pas contentés d'attribuer à Néron le *Torva Mimalloneis*, ils ont cru même qu'il étoit tiré d'une tragédie composée par ce Prince, fondés sur ce passage de Dion Cassius : Ἐκιθαρῴδησέ τε Ἄττιν τινὰ ἢ Βάκχας ὁ Αὔγουστος, « l'Empereur chanta sur la lyre Attis ou les Bacchantes. » Bayle a raison de leur opposer que Dion Cassius ne marque point positivement que Néron fût l'auteur de cette tragédie, mais cette omission ne gâte rien ; & les préjugés sont d'autant plus favorables à Casaubon & à Scaliger, qu'il y a lieu de présumer que l'Empereur ne se piquant pas moins de Poësie que de chant, représentoit plus volontiers les pieces de sa composition. D'ailleurs, les termes des quatre vers en question conviennent parfaitement au sujet des Bacchantes. Quant à l'objection de Bayle, qui insiste sur ce que ces vers, étant hexametres, ne peuvent être tirés d'une tragédie, il est très-aisé de la détruire, en observant que non-seulement les vers hexametres entroient autrefois dans les chœurs, ce qui est commun dans ceux de Séneque, mais même qu'ils étoient quelquefois admis dans le corps des poëmes dramatiques, comme on peut le voir chez les Grecs.

PERSÉCUTION, *Persecutio ;* c'est la tyrannie qu'un Souverain exerce ou permet que l'on exerce en son nom contre ceux de ses sujets qui suivent des opinions différentes des siennes en matiere de religion.

L'histoire ne nous fournit que trop d'exemples de Souverains aveuglés par un zele dangereux, ou guidés par une politique barbare, ou séduits par des conseils odieux, qui sont devenus les persécuteurs & les bourreaux de leurs sujets, lorsque ces derniers avoient adopté des systemes religieux qui ne s'accordoient point avec les leurs. Sous Rome payenne, les Empereurs persécuterent la religion Chrétienne avec une violence & une cruauté qui font frémir. Les Disciples du Dieu de la paix leur paroissoient des novateurs dangereux qui méritoient les traitemens les plus barbares. La Providence se servit de ces persécuteurs pour

étendre la foi chez tous les peuples de la terre, & le sang des martyrs devint un germe fécond qui multiplia les disciples de Jesus-Christ.

A peine l'Église eut-elle commencé à respirer sous les Empereurs Chrétiens, que ses enfans se diviserent sur ses dogmes; & l'Arianisme protégé par plusieurs Souverains, excita contre les défenseurs de la foi ancienne, des Persécutions qui ne le cédoient guere à celles du Paganisme. Depuis ce tems, de siecle en siecle, l'erreur appuyée du pouvoir a souvent persécuté la vérité; & par une fatalité déplorable, les partisans de la vérité, oubliant la modération que prescrivent l'Évangile & la raison, se sont souvent abandonnés aux mêmes excès qu'ils avoient justement reprochés à leurs oppresseurs. Delà ces persécutions, ces supplices, ces proscriptions, qui ont inondé le monde Chrétien de flots de sang, & qui souillent l'histoire de l'Église par les traits de la cruauté la plus raffinée.

La persécution a été de tout tems le partage des Élus & des gens de bien. Caïn persécuta Abel. Joseph fut persécuté par ses freres; les Israëlites dans l'Égypte furent persécutés par Pharaon; David le fut par Saül; Élie & Élisée, par Achab; les Prophétes, par les Princes & les peuples qui ont vécu de leur tems; Jesus-Christ, par Hérode & par les premiers des Juifs; Saint Jean-Baptiste & les Apôtres, par les ennemis de la piété, de la vérité, & de la justice. (a) Enfin c'est une maxime du Sauveur, que tous ceux qui veulent vivre dans la piété, souffriront persécution. Mais; heureux ceux qui souffrent Persécution pour la justice.

Le verbe persécuter, *Persequi*, dans l'Écriture, ne se prend pas toujours dans un sens si odieux; souvent il est mis simplement pour suivre ses ennemis dans leur fuite ou dans leur retraite, ou pour s'attacher constamment à quelque chose, par exemple: *Justè quod justum est persequeris.* (b) « C'est-à-dire, » vous vous attachez fortement » à pratiquer la justice. » Et ailleurs: *Inquire pacem, & persequere eam*; & dans les Proverbes: *Peccatores persequitur malum*, la peine suit le pécheur. Et dans l'Ecclésiastique: « Celui » qui s'attache à des visions » trompeuses, est comme celui » qui embrasse une ombre, & » qui court après le vent. » *Quasi qui apprehendit umbram & persequitur ventum.*

PERSÉE, *Perseus*, (c) Περσεὺς, le plus vaillant des Grecs de son tems, passoit pour être fils

(a) Ad Timoth. Epist. 2. c. 3. v. 12. Matth. c. 5. v. 10.

(b) Deuter. c. 16. v. 20. Psalm. 33. v. 15. Proverb. c. 13. v. 21, Ecclesiastic. c. 34. v. 2.

(c) Ovid. Metam. L. IV. c. 9. *& seq.* L. V. c. 1. *& seq.* Lucian. Tom. I. p. 210. Paus. p. 111. *& seq.* Strab. p. 377, 487. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom, III. p. 280. T. VI. p. 49,

de Jupiter, ou plutôt de Prœtus, qui prenoit le surnom de Jupiter, & de Danaé fille d'Acrisius. Il vivoit environ cent ou cent vingt ans avant la guerre de Troie.

Il est peu d'histoires anciennes plus obscures & plus remplies de fables, que celle qui va faire le sujet de cet article. Elle est dans plusieurs de ses parties une enigme impénétrable; tâchons de l'éclaircir le plus qu'il nous sera possible; donnons pour certain ce que l'antiquité avoue, & pour des conjectures seulement l'explication des fables qui se trouvent si étroitement liées aux aventures véritables de Persée.

Voici d'abord de quelle maniere les Poëtes anciens racontent l'histoire de sa naissance. Acrisius, ayant appris de l'Oracle, que son petit-fils lui donneroit la mort, fit enfermer Danaé dans une forteresse, dont il fit garder les avenues par des gardes fideles. Jupiter, ayant conçu une extrême passion pour Danaé, se changea en pluie d'or, & trouva le moyen de s'introduire dans l'endroit où Danaé étoit enfermée, la fit consentir à sa passion, & en eut un fils nommé Persée. Acrisius, ayant appris que sa fille étoit accouchée d'un fils, la fit jetter dans la mer, espérant qu'elle seroit submergée par les flots avec son fils. Mais, l'évenement ne répondit point à l'attente d'Acrisius, car les flots porterent heureusement Danaé & son fils sur les côtes de l'isle de Sériphe. Le Roi de cette isle, que quelques uns nomment Polydecte, en ayant été informé, les reçut favorablement, épousa Danaé, & prit soin de l'éducation du jeune Persée.

Ce Prince, devenu grand, se rendit fameux par plusieurs exploits. Il surmonta Méduse, & Ovide expose de quelle maniere il marcha contre ce monstre. Ovide l'introduit racontant lui même, qu'au pied du mont Atlas est un réduit enfermé de fortes murailles; qu'à l'entrée habitoient deux sœurs qui étoient filles de Phorcus, & qui n'avoient qu'un œil en commun; que tandis que l'une le donnoit à l'autre, il avoit tendu la main, & le leur avoit volé adroitement; qu'ensuite par de longs détours, à travers des rocs escarpés & de noires forêts, il étoit arrivé à la demeure des Gorgones; que par tout sur son passage il avoit rencontré un nombre infini de figures, soit d'hommes, soit d'animaux, qui avoient été changés en pierres au seul aspect de Méduse; que pour lui, il ne l'avoit vue que comme dans un miroir, c'est-à-dire, dans le bouclier qu'il portoit au bras gauche; & que tandis qu'elle étoit endormie, elle

167. *& suiv.* Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 144. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell.Lettr. T. III. pag. 53. *& suiv.* T. V. p. 361, 395. T. VII. p. 40, 41, 220. *& suiv.*

& ses serpens, il lui avoit coupé la tête.

Après cet exploit, le Poëte s'envole dans les airs avec le Héros, parcourt avec lui des espaces immenses, le suit d'Occident en Orient, & d'un pole à l'autre, & raconte fort exacement toutes les merveilles que la tête de la Gorgone opere dans ces différentes routes. Persée va d'abord chez Atlas, mais très-mal reçu de ce roi de Mauritanie : « Si vous refusez mon amitié, » lui dit-il, du moins recevez » ce présent. » en même tems, il lui présente l'effroyable tête, & Atlas à l'instant devient montagne.

Delà le fils de Danaé passe en Éthiopie. Il y arrive au moment qu'un monstre marin alloit dévorer Andromede. Il combat ce monstre & le tue. Victoire suivie d'un nouveau prodige. De la tête de Méduse sort le corail, petite plante, qui dans sa couleur rouge & dans quelques unes de ses propriétés, porte encore aujourd'huy des marques de sa premiere origine. Voici comment Ovide raconte le fait. Après la défaite du monstre, Persée voulant laver ses mains teintes de sang, pose à terre la tête de la Gorgone, & de peur que le sable raboteux ne l'entame, il met dessous quelques branches qu'il prend dans la mer. Effet étonnant & incroyable ! Ces branches, qui étoient vivantes & tendres, ne touchent pas plutôt à cette tête, qu'elles meurent & se pétrifient.

Les nymphes de la mer toutes surprises tentent ce miracle dans d'autres branches, & voyent avec plaisir que le miracle continue. Elles jettent toutes ces branches dans la mer ; & c'est de là que nous est venu le corail, qui maintenant encore conserve les mêmes qualités. Il durcit, dès que l'air le saisit ; & ce qui est dans l'eau une plante, devient une pierre au-dessus de l'eau.

Persée ne songeoit plus qu'à recueillir le fruit de sa victoire, & à épouser Andromede. On célébroit déjà le festin de noce, lorsque Phinée, à qui la Princesse avoit été promise, survient inopinément & trouble la fête. Il mene à sa suite des troupes nombreuses ; Persée n'a qu'un petit nombre d'amis autour de lui. Mais, plein d'une noble confiance, il marche audevant de ces téméraires, & ne daigne d'abord employer contre eux que des armes communes. On en vient aux mains, le choc est terrible. Ovide ne perd pas une si belle occasion de décrire un combat, & emploie deux cens vers à cette description. Cependant, Phinée & les siens étoient sur le point de vaincre, lorsque Persée voyant que la valeur succomboit sous le nombre : « Puisque vous m'y forcez » vous mêmes, leur cria-t-il, » j'aurai recours à mon ennemie. » Vous, qui combattez pour » moi, détournez les yeux. »

A ces mots, il découvre la tête fatale, & au même moment

les Généraux de Phinée sont pétrifiés. C'est ici que le Poëte s'abandonne à tout son enthousiasme, & qu'avec les couleurs les plus vives il peint les différentes attitudes de ces hommes de pierre. L'un a le bras levé pour lancer un trait ; l'autre étend les mains & jette son corps en arriere ; un autre ouvre la bouche pour crier. Tous se trouvent dans la même posture où la mort les a surpris. Les chefs ainsi détruits, il restoit encore deux cens hommes. Persée promene sous leurs yeux l'épouvantable objet, & les voilà changés en deux cens statues.

A cet affreux spectacle, Phinée interdit & tremblant, implore enfin la clémence du vainqueur. Mais, ses prieres sont inutiles. Il éprouve le même sort que les autres ; son air suppliant, sa pâleur, ses transes sont encore empreintes sur son visage de marbre.

Palephate prétend que Phorcus, pere des Gorgones, avoit une statue d'or de Minerve, qu'il se proposoit de déposer dans le temple de cette Déesse. Comme il mourut avant la consécration de cette statue, ses trois filles, Sthéno, Euryale, & Méduse, la mirent dans leur trésor. Phorcus, selon le même auteur, étoit originaire de Cyrene dans la Libye, mais il possédoit trois isles dans l'Océan. Les trois Gorgones ses filles regnerent après sa mort l'une après l'autre dans l'une de ces isles. Elles n'avoient qu'un seul Ministre, qui passoit d'une isle à l'autre, & c'est ce qui a fait publier qu'elles n'avoient qu'un œil, qu'elles se prêtoient tour à tour.

Comme Persée couroit alors cette mer, il surprit ce Ministre dans le tems qu'il passoit d'une isle dans une autre ; ce qui a fait dire qu'il leur avoit volé leur œil, dans le tems que l'une d'elles le donnoit à sa sœur.

Elles furent inconsolables de la perte d'un Ministre si nécessaire ; mais, Persée leur fit dire qu'il le rendroit, si on vouloit lui livrer la statue d'or de Minerve, & en cas de refus, les menaça de mort. Méduse ne voulut jamais entendre à cette demande, mais ses deux sœurs y consentirent. C'est pour cela que Persée tua Méduse, enleva la statue, & rendit à Sthéno & à Euryale leur Ministre.

M. le Clerc croit que sous l'énigme impénétrable de l'expédition de Persée, on a voulu nous conserver le souvenir d'un ancien voyage que les Phéniciens avoient fait autrefois en Afrique, d'où ils emmenerent un grand nombre de chevaux ; que le nom de Persée, qui fut peut-être donné au chef de cette expédition, vient du mot Phénicien *Pharscha*, qui veut dire un cavalier, ce qui s'accorde parfaitement avec le nom du cheval Pégase, sur lequel les Poëtes le font monter, & qui vient de *Pagsous*, autre mot

Phénicien, qui signifie un cheval enharnaché, comme Bochart, dont il a emprunté cette conjecture, l'avoit déjà dit. D'où il conclut que les Gorgones étoient les cavales de ce païs, que les Phéniciens emmenerent.

Il n'est pas difficile, selon M. l'Abbé Banier, de se persuader que Phorcus, Prince Libyen, faisoit un commerce lucratif avec sa flotte, & que Polydecte roi de Sériphe, soit pour éloigner Persée dont il aimoit la mere, soit pour s'enrichir des dépouilles du Prince Libyen, ait engagé ce jeune héros à entreprendre une expédition où il y avoit beaucoup à gagner, & qu'il lui ait donné quelques vaisseaux pour aller pirater sur les côtes d'Afrique.

Le voyage de Persée ne fut donc pas si difficile qu'on se l'est imaginé; il alla de l'isle de Sériphe sur les côtes de Libye, où ayant rencontré la flotte de Phorcus, il se rendit maître de quelques uns de ses vaisseaux, & d'une partie de ses richesses. Que ces vaisseaux aient porté les noms de Méduse, de Sthéno & d'Euryale, la chose n'est pas difficile à croire. Les vaisseaux ont toujours eu des noms. Le dénouement d'une premiere fiction devient souvent la clef des autres. Ces vaisseaux étoient chargés, comme l'a très bien remarqué M. Fourmont, de dents d'éléphants, de cornes de poissons & d'yeux d'Hyenes, que Phorcus échangeoit contre d'autres marchandises. Voilà le mystere de cette dent, de cette corne & de cet œil que les Gorgones se prêtoient mutuellement; c'est-à-dire, que les vaisseaux arrivés au port prenoient chacun les marchandises propres au lieu de leur destination.

Les autres fictions, qui accompagnent cette histoire, vont se développer d'elles mêmes. Il est évident d'abord que le voyage de Persée étoit une expédition maritime, & que ceux qui ont regardé ce Prince comme un cavalier qui avoit dompté le Pégase, se sont trompés. Ainsi, doivent disparoître les conjectures de Bochart & de M. le Clerc que nous avons rapportées. Pour aller de l'isle de Sériphe sur les côtes de Libye, il falloit des vaisseaux, non un cheval, & Pégase lui-même étoit un vaisseau à voiles que Persée emmena dans la Grece, après s'en être servi à délivrer Andromede. Pindare, le premier qui ait dit que Persée monta sur le Pégase, & vola à travers la vaste étendue des airs, doit être regardé comme un auteur bien morderne, eu égard à l'ancienneté de cette fable; & Ovide qui l'a copié, l'est encore davantage. D'ailleurs, on peut croire avec beaucoup de raison que sous l'allégorie de cette fiction, ils ont voulu parler l'un & l'autre d'un bon vaisseau à voiles qui fendoit les eaux avec une grande rapidité. Virgile nomme élegamment des aîles les voiles des vaisseaux. Si

Hésiode, & après lui les autres Poëtes disent que Pégase naquit du sang de Méduse, c'est que Persée n'emmena le vaisseau qui portoit ce nom, qu'après un rude combat où il fut beaucoup répandu de sang. Il étoit dans un sens l'enfant de cette Gorgone, parce qu'il étoit de la flotte de Phorcus son pere. Lorsqu'Hygin ajoute que Neptune étoit son pere, on voit assez qu'il a voulu faire entendre qu'un si beau vaisseau étoit regardé comme l'ouvrage du Dieu de la mer. Si Pausanias dit que ce fut Minerve qui dompta le Pégase, on peut croire qu'il a voulu nous apprendre qu'il a fallu à Persée une grande prudence pour se servir utilement d'un vaisseau à voiles, dont l'usage lui étoit d'abord inconnu ; car, Dédale qui le premier se servit dans la Grece de pareils vaisseaux, n'étoit pas encore au monde. Enfin, si selon Ovide, Persée monta le Pégase pour son expédition de Mauritanie, on comprend assez que c'est d'un vaisseau, non d'un cheval qu'il a voulu parler ; car, on ne sort point d'une isle & on ne traverse point les mers à cheval.

Mais, dira-t-on, Hésiode raconte que dès que le Pégase fut né, il quitta la terre & s'envola vers le séjour des immortels ? On peut d'abord répondre que quand il ne seroit pas possible d'expliquer toutes les circonstances d'une fable si compliquée, & en même tems si mystérieuse, que M. le Clerc a été obligé d'avouer qu'il faudroit le fil d'Ariadne pour sortir d'un tel labyrinthe, les explications qu'on vient de donner des autres circonstances, n'en seroient pas pour cela moins vraisemblables. Mais, celle-là même peut être amenée à un sens raisonnable, en disant que Persée de retour en Grece, pour remercier les Dieux d'un si heureux voyage, consacra la proue du vaisseau Pégase dans le temple de Jupiter, suivant la coutume immémoriale de porter dans les temples de ces sortes d'offrandes. Que si ce temple étoit sur le mont Olympe, qui étoit regardé comme le Ciel & le séjour des Dieux immortels, on n'auroit rien à désirer sur cette circonstance. Pour ce qui est des Poëtes postérieurs à Hésiode, qui ont prétendu que Pégase s'envola sur le Parnasse, où il fit sortir d'un coup de pied la fontaine hippocrene, & devint si fameux dans la suite avec Apollon & les Muses, on peut croire que Persée consacra aussi dans le temple d'Apollon, qui étoit sur cette montagne, quelqu'autre partie de son vaisseau.

Pourquoi, dira-t-on, Ovide avance-t-il, que du sang de la tête de Méduse sortit le corail ? C'est parce que Persée en trouva dans les mers où il voyagea, & que ce fut sa victoire qui lui en facilita la pêche & le commerce. Mais, qu'entend le même Poëte, en disant que les monstres & les serpens d'Afrique sortirent des gouttes de sang

que répandit la tête de Medufe? C'eft que Perfée trouva & enleva des vaiffeaux qui portoient les noms étranges de quelques monftres, ou de quelques ferpens.

Enfin, qu'a-t on voulu nous apprendre, lorfqu'on a dit que la tête de Médufe convertiffoit en pierres tous ceux qui la regardoient? On pourroit répondre d'abord, que c'eft une fable morale, par laquelle on a voulu marquer l'étonnement où étoient ceux qui voyoient Perfée revenir victorieux d'une expédition fi dangereufe. En effet, les grandes furprifes nous rendent immobiles. Mais, Palephate, indépendamment de cette moralité, nous apprend une circonftance qui peut fervir de dénouement à cette fable. Les habitans de Sériphe, dit-il, voyant venir Perfée avec la tête de Médufe fur la proue de fon vaiffeau, abandonnerent l'ifle; & ce héros y étant entré, & n'y ayant trouvé que des pierres & des rochers, publia la métamorphofe de ces infulaires. Bochart, après Euftathe, a plus approché du but que Palephate, en difant que cette fable n'eft fondée que fur l'étymologie du nom de l'ifle de Sériphe, qui veut dire pierreufe, & que Tacite pour cela nomme, non une ifle, mais un rocher. Que fi on ajoute à cette Idée, que Perfée fit périr Polydecte, pour venger fa mere qu'il avoit apparemment contrainte de l'époufer, quelque répugnance qu'elle eût pour cette alliance, & écarta la plupart de fes courtifans, ou leur ôta la vie, on n'aûra pas de peine à concevoir qu'on a pu écrire cet évenement comme une vraie métamorphofe.

Après la conquête dont nous venons de parler, Perfée, dit Ovide, paffa par la Mauritanie, où regnoit le fameux Atlas. Ce Prince averti par un oracle, de fe donner de garde d'un fils de Jupiter, lui refufa les droits de l'hofpitalité; & Perfée lui ayant montré la tête de Médufe, le pétrifia, c'eft-à-dire, le fit périr dans les montagnes qui portent fon nom, & enleva les pommes d'or du jardin des Hefpérides, qui étoit gardé par un dragon que Junon leur avoit donné.

Les Poëtes, qui ont fuivi l'hiftoire de ce héros, racontent qu'après l'aventure d'Atlas, il pénétra jufques dans l'Éthiopie, où il délivra Andromede, fille de Céphée & de Caffiopée, du monftre auquel elle étoit expofée, l'époufa & l'emmena dans la Grece, où il fit mourir Prœtus, qui, peu content de fon partage, qui confiftoit dans les villes de Tyrinthe & de Midée & dans toute la côte de l'Argolide, avoit détrôné Acrifius. Perfée rétablit fon grand pere dans fes États; mais, ayant voulu faire voir fon adreffe au jeu du Palet, il le tua malheureufement. Ainfi fut accomplie la prédiction qui avoit été faite à Acrifius, fans que la cruauté qu'il avoit exercée contre fa

POSTÉRITÉ DE PERSÉE.

Persée, fils de Jupiter & de Danaé, délivra Andromede, fille de Céphée, l'épousa, & en eut six fils, & une fille.

- Alcée épousa Hippomone, fille de Mnœcée, de laquelle il eut
  - Amphitryon,
  - Anaxo, femme d'Électryon.
- Mestor épousa Lysis fille de Pélops, de laquelle il eut
  - Hippothoé qui eut de Neptune
    - Taphius qui bâtit la ville de Taphus en Céphalénie & fut pere de
      - Ptérélas que Neptune son ayeul rendit immortel.
- Électryon épousa Anaxo sa niece, de laquelle il eut
  - neuf fils, outre Alcmene qui, à l'exemple de sa mere, épousa son oncle Amphitryon.
- Il eut aussi de Médée un fils nommé
  - Licymnius, que tua par mégarde Tleptoleme fils d'Hercule.
- Sthélénus épousa Nicippe fille de Pélops, roi d'Élide, de laquelle il eut
  - Eurysthée, qu'Hercule servit, & en qui finit la postérité de Persée, de maniere que le royaume de Mycenes passa aux Pélopides.
- Hélas dont on ne connoît point la postérité.
- Persès, qu'il laissa chez Céphée, son beau-pere, & duquel les Perses prétendoient être descendus.
- Gorgophone épousa Périerès, l'un des descendans de Deucalion.

PERSÉE, *Perseus*, (a) Περσεὺς; un des fils de Nestor, roi de Pylos, selon Homere dans l'Odyssée.

PERSÉE, *Perseus*, (b) Περσεὺς, natif de Citium, Philosophe, un des disciples de Zénon, chef de la secte Stoïcienne, disoit que l'on avoit mis au rang des Dieux, ceux qui avoient inventé des choses utiles aux hommes. Ce Philosophe pourroit être le même qui suit.

PERSÉE, *Persaus*, (c) Περσαῖος, Philosophe, qu'Antigonus avoit établi commandant de la citadelle de Corinthe. Aratus étant venu attaquer cette place, Persée, quand il la vit prise, trouva la moyen de s'échapper & de se retirer à Cenchrées. L'on rapporte que quelque tems après, comme il s'amusoit à disputer sur la Philosophie, quelqu'un lui ayant dit qu'il lui paroissoit que le sage étoit seul bon Capitaine: *Par tous les Dieux*, lui répondit-il, *je le croyois autrefois comme toi, & j'avois fortement embrassé ce dogme de Zénon; mais présentement, j'ai bien changé, corrigé par ce jeune homme de Sicyone.*

Il veut dire que ce dogme de Zénon, que *le sage seul est bon Capitaine*, est démenti par l'expérience qu'il avoit faite le jour de la prise de la citadelle de Corinthe par Aratus, expérience qui fournit une double preuve du contraire. Car, lui Persée, qui étoit homme sage & fort versé dans la Philosophie, avoit été assez mauvais Capitaine pour se laisser surprendre par Aratus; & ce même Aratus, qui étoit un jeune homme, & par conséquent peu sage, & qui avoit formé la plus folle des entreprises, y avoit pourtant réussi.

PERSÉE, *Perseus*, (d) Περσεὺς, un des officiers Généraux du roi Philippe V. L'an de Rome 541, & 211 avant Jesus-Christ, il fut laissé par ce Prince aux défilés de Thessalie avec quatre mille hommes bien armés, pour empêcher les Étoliens d'y pénétrer.

PERSÉE, *Perseus*, (e) Περσεὺς, dernier roi de Macédoine, fils de Philippe, & petit-fils de Démétrius II, naquit vers l'an 212 avant Jesus-Christ. Il n'avoit encore que douze ans, lorsque son pere le fit partir avec des Lieutenans capables de le conduire, & une partie de ses troupes, pour s'emparer des détroits

(a) Homer. Odyss. L. III. v. 414.

(b) Cicer. de Natur. Deor. L. I. c. 38, 119, 120.

(c) Plut. T. I. p. 1034, 1037.

(d) Tit. Liv. L. XXVI. c. 25.

(e) Just. L. XXXII. c. 2. & *seq.* L. XXXIII. c. 12. Tit. Liv. L. XXXI. c. 28. L. XXXVIII. c. 5, 7. L. XXXIX. c. 23, 53. L. XL. c. 5. & *seq.* L. XLI. c. 3. & *seq.* L. XLII. c. 2, 5. & *seq.* L. XLIII. c. 1. & *seq.* L. XLIV. c. 2. & *seq.* L. XLV. c. 4. & *seq.* Plut. T. I. p. 259. & *seq.* Tacit. Annal. L. IV. c. 55. L. XII. c. 38, 62. Vellei. Paterc. L. I. c. 9, 11. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 638. & *suiv.* T. V. p. 3, 4. & *suiv.* Hist. Rom. T. IV. p. 418, 442. & *suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. T. XII. p. 266. & *suiv.*

qui

qui étoient à l'entrée de la Pélagonie. Il fut envoyé depuis contre les Amphiloques & les Dolopes, pour les faire rentrer dans le devoir; & après avoir ravagé leur païs, il revint dans la Macédoine.

Persée avoit un frere, nommé Démétrius, plus jeune que lui. Démétrius étoit né d'une femme légitime, & Persée passoit pour être né d'une concubine. On remarquoit que le premier étoit la véritable image de Philippe, au lieu que Persée n'en avoit pas le moindre trait; ce qui rendoit même son origine aussi incertaine qu'elle étoit vicieuse. Ces circonstances donnoient lieu à des réflexions & à des entretiens de la part des Macédoniens. Persée, qui ne les ignoroit pas, craignoit avec raison que l'âge ne fût un foible rempart contre tous les autres avantages que son frere avoit sur lui. Il voyoit avec une peine & une douleur infinies, que la considération dont il jouissoit dans la Macédoine, & son crédit chez les Romains, augmentoient de jour en jour. Nous avons rapporté assez au long, sous l'article de Démétrius, le complot secret de Persée contre lui, pour s'assurer le trône à son préjudice; le procès qu'il lui intenta devant Philippe; les plaidoiers de l'un & de l'autre; l'arrêt de mort que prononça le Roi contre Démétrius sur la déposition de témoins subornés par Persée, & l'exécution cruelle de cet arrêt par la voie du poison.

Il se passa plus de deux ans, sans qu'on découvrît rien du complot formé par Persée contre son frere. La découverte entiere qu'on en fit, mit le comble à la douleur de Philippe, qui mourut de tristesse & d'insomnie, en prononçant mille exécrations contre le meurtrier de Démétrius, l'an 179 avant Jesus-Christ. Persée étoit alors absent. Calligene, médecin de Philippe, qui ne le quittoit point, ne se fut pas plutôt apperçu que ce Prince tiroit à sa fin, que sans attendre qu'il eût rendu l'ame, il dépêcha à Persée, les courriers qu'il tenoit tout prêts sur la route, comme il en étoit convenu avec lui; & jusqu'à son arrivée il eut soin de cacher la mort du Roi à tous ceux qui étoient dans le Palais. Ainsi Persée les ayant surpris, s'empara d'un trône qui étoit le fruit de son détestable parricide.

La guerre que les Romains soutinrent quelque tems après contre Persée & les Macédoniens, eut un autre origine que celle qu'on lui donne communément; & ce ne fut pas Persée qui en conçut le dessein, comme quelques uns le croyent, mais son pere Philippe qui l'auroit commencée lui-même, si la mort ne l'eût prévenu.

Persée ne se vit pas plutôt en possession de la couronne de Macédoine, qu'il envoya des Ambassadeurs à Rome, pour demander au Sénat qu'il reconnût leur maître pour Roi, pour ami & pour allié, & qu'il renou-

vellât avec lui l'alliance qu'il avoit faite avec son pere Philippe. Les Romains n'aimoient pas Persée; ils se défioient de lui, & ne doutoient pas qu'il ne leur déclarât, dès qu'il en trouveroit l'occasion, & que ses forces le lui permettroient, la guerre dont son pere avoit fait pendant tant d'années les préparatifs, quoiqu'il en cachât soigneusement le dessein. Cependant, afin qu'on ne pût pas leur reprocher de lui avoir cherché querelle, pendant qu'il demeuroit en paix, ils lui accorderent tout ce qu'il demandoit. Persée, se croyant par-là entierement affermi sur le trône, ne songea plus qu'à se ménager des amis parmi les Grecs. Pour cet effet, il fit rappeller dans la Macédoine tous ceux qui s'en étoient bannis pour éviter le payement de leurs dettes, ou la peine à la quelle ils avoient été condamnés pour crime de leze-Majesté, & ordonna qu'on affichât publiquement dans l'isle de Délos, à Delphes & dans le temple de Minerve Itonienne, les édits de leur révocation qui leur promettoientnon-seulement l'impunité, mais encore la restitution de leurs biens avec les intérêts, à compter du jour que chacun s'étoit absenté. Il remit aussi à tous ceux qui se trouvoient dans ses États, tout ce qu'ils pouvoient devoir au fisc, & les peines auxquelles ils pouvoient être condamnés comme criminels de leze-Majesté. Par cette indulgence, il rendit la confiance à une infinité de personnes, gagna l'affection de tous les Grecs, & les remplit des espérances les plus flatteuses. D'ailleurs, il soutenoit dans toute sa façon de vivre l'éclat de la Majesté Royale. Car, il étoit d'une taille avantageuse, avec une phisionomie noble & décente; & comme il étoit dans la force de l'âge, il avoit le corps également fort & adroit pour réussir dans tous les exercices de la guerre & de la paix. A quoi on peut ajouter qu'il ne donnoit point avec excès comme avoit fait son pere, dans les plaisirs de l'amour & de la table. Ce fut par ces apparences de vertu que ce Prince donna au commencement de son regne des espérances auxquelles la fin ne répondit pas.

L'an 175 avant Jesus-Christ, il vint à Rome des Ambassadeurs de la part de Persée pour justifier ce Prince, & assurer que ce n'étoit point lui qui avoit fait prendre les armes aux Bastarnes, & qu'il n'avoit aucune part à leur entreprise. Le Sénat, sans imputer cette faute au roi de Macédoine, ni convenir de son innocence, se contenta de l'avertir qu'il étoit de son intérêt qu'il ne parût pas avoir donné la moindre atteinte au traité d'alliance qui étoit entre lui & les Romains. Malgré cela, on apprit à Rome, l'année suivante, par la voie des ambassadeurs qu'on avoit envoyés à Carthage, qu'il en étoit venu dans cette ville de la part de Persée; que le Sénat de Car-

thage leur avoit donné audience la nuit dans le temple d'Esculape ; & que les Carthaginois à leur tour en avoient envoyé en Macédoine, & les Carthaginois eux mêmes ne le nioient que foiblement. Le Sénat là-dessus fut d'avis qu'on envoyât une nouvelle ambassade à Carthage, & chargea de cette commission C. Lélius, M. Valérius Messala, & Sex. Digitius. Pendant ce tems-là, Persée voyant qu'une partie des Dolopes refusoient de lui obéir, & vouloient prendre les Romains pour arbitres des contestations qu'il avoit avec eux, entra dans leur païs à la tête d'une armée, & soumit toute la nation à son Empire. Delà traversant les montagnes d'Œta, il alla à Delphes pour consulter l'Oracle sur quelques scrupules qui l'inquiétoient. Ayant paru tout d'un coup au milieu de la Grece où on ne l'attendoit point, il jetta la terreur non seulement dans les villes voisines, mais la fit passer jusqu'à la Cour du roi Eumene en Asie. N'étant demeuré que trois jours à Delphes, il s'en retourna dans son Royaume par la Phthiotide, l'Achaie & la Thessalie, sans commettre aucune hostilité sur les terres par où il passa ; & il ne se contenta pas de gagner l'affection des peuples qui se trouvoient sur sa route, mais il envoya des Ambassadeurs ou des lettres dans toutes les villes de la Grece, pour demander aux habitans qu'ils voulussent bien oublier les démêlés qu'ils avoient eus avec le Roi son pere ; que les injures dont ils pouvoient se plaindre n'avoient pas été si atroces, que leur inimitié n'eût dû finir avec lui ; qu'à son égard, il n'avoit jamais rien fait qui pût les mécontenter, & que son intention étoit de se lier avec eux d'une amitié fidelle & constante.

Il cherchoit sur-tout les moyens de se réconciller avec les Achéens. Eux & les Athéniens étoient les seuls peuples de toute la Grece qui eussent porté la haine pour Philippe jusqu'au point de défendre aux Macédoniens de mettre le pied sur leurs terres. C'est pourquoi, les esclaves, qui s'enfuyoient de l'Achaie, n'avoient point d'autre asyle que la Macédoine, parce qu'ils étoient assurés que leurs maîtres ne les viendroient pas chercher parmi des peuples qu'ils avoient eux mêmes chassés de leur païs. Persée, connoissant ces dispositions, fit arrêter tous ces fugitifs, & écrivit aux Achéens des lettres pleines de civilité & de bienveillance, par lesquelles il leur apprenoit qu'il leur renvoyoit tous ceux de leurs esclaves qui s'étoient retirés dans ses États, ajoutant que c'étoit à eux de prendre des mesures pour empêcher à l'avenir de pareilles désertions. Xénarque, Préteur des Achéens, qui songeoit à gagner les bonnes graces du Roi, fit la lecture de ces lettres dans l'assemblée ; & comme la

plûpart les trouvoient remplies de modération & de témoignages de bienveillance, & qu'elles étoient approuvées sur-tout de ceux qui devoient recouvrer leurs esclaves, Callicrate l'un de ceux qui étoient persuadés que le salut de l'Achaie dépendoit uniquement de l'exacte observation de l'alliance que la nation avoit faite avec les Romains, prenant la parole, parla en leur faveur contre Persée. Quand il eut fini son discours, Arcon, frere de Xénarque, lui répondit, & déduisit fort au long les motifs qu'on avoit de se joindre à Persée. Ceux, qui avoient approuvé les lettres de ce Prince, ne manquerent pas d'applaudir aussi au discours d'Arcon. Mais, les premiers de la nation indignés de voir que Persée obtînt par un mot de lettre, un avantage qui méritoit bien qu'au moins il envoyât une ambassade, firent différer le décret. Ensuite, le Roi envoya des Ambassadeurs à l'assemblée de Mégalopolis; mais, ceux qui craignoient de blesser les Romains, firent si bien qu'on ne les y admît pas.

Au commencement de l'année 173 avant Jesus-Christ, les Ambassadeurs qu'on avoit envoyés de Rome en Grece, étant de retour, déclarerent qu'il ne leur avoit pas été possible de joindre le roi Persée; qu'on leur avoit dit tantôt qu'il étoit malade, tantôt qu'il étoit absent, l'un & l'autre contre la vérité; qu'à travers ces détours, ils n'avoient pas laissé d'appercevoir que ce Prince se préparoit à la guerre, & qu'il ne feroit pas long-tems sans la déclarer.

En effet, il étoit sur le point de la faire éclater. Dans ce dessein, il avoit envoyé des Ambassadeurs non-seulement à toutes les nations de la Grece, mais encore à chaque ville en particulier, & à force de leur promettre beaucoup plus qu'il n'avoit envie de leur tenir, il espéroit de les mettre dans ses intérêts. Et déjà la plupart inclinoient en sa faveur, & étoient beaucoup plus portées pour lui que pour Eumene roi de Pergame, quoique ce dernier n'eût rien oublié pour s'attacher, par ses bienfaits & ses présens, toutes les villes de Grece, & ceux qui y tenoient les premiers rangs; & qu'il se conduisît dans le gouvernement de son Royaume de façon à faire envier même aux villes libres, la fortune de celles qui étoient sous sa domination. On publioit au contraire que Persée, aussi-tôt après la mort de son pere, avoit tué sa femme de sa propre main; & qu'il avoit fait mourir secrétement, après l'avoir rappellé auprès de lui par l'espoir des plus grandes récompenses, ce même Apelle dont il s'étoit servi pour ôter la vie à son frere, & que pour cette raison Philippe avoit fait chercher, pour lui faire souffrir le supplice qu'il méritoit. Ce Prince, qui d'ailleurs n'étoit recommandable par aucune vertu, s'étoit encore

noirci de plusieurs meurtres domestiques & étrangers; ce qui n'empêchoit pas que communément les États de la Grece ne le préférassent à un Roi si plein d'affection pour ses parens, si équitable à l'égard de ses sujets, & si libéral envers tous les hommes en général; soit qu'éblouis & prévenus par la gloire & la majesté des rois de Macédoine, ils n'eussent que du mépris pour un Roi de nouvelle date; soit que souhaitant voir changer de face aux affaires de la Grece, ils crussent que le moyen d'y parvenir, étoit d'opposer Persée aux Romains.

Quelque tems après, Eumene, étant venu à Rome, fit un long discours pour avertir le Sénat de se précautionner contre les mauvais desseins de Persée; & ce discours fit toute l'impression possible sur l'esprit des Sénateurs. Mais, le parti qu'ils prirent fut tenu si secret, qu'il n'en transpira rien dans le public, sinon que le Roi avoit eu audience. Ce ne fut qu'à la fin de la guerre qu'on divulgua, & le discours de ce Prince, & la réponse qu'on lui avoit faite. Quelques jours après, les Ambassadeurs de Persée furent aussi introduits dans l'assemblée; mais, le discours d'Eumene avoit tellement fermé les oreilles des Sénateurs à leurs prieres, & si fort prévenu leurs esprits contre toutes les raisons qu'ils employerent pour se justifier, qu'à peine daigna-t-on les écouter, bien loin de leur rien accorder. D'ailleurs, la fierté excessive du chef de l'ambassade, souleva contre eux toute la compagnie. Car, il déclara qu'à la vérité le Roi soutenoit qu'il n'avoit rien dit ni rien fait contre les intérêts du peuple Romain, & qu'il seroit bien aise que le Sénat en fût persuadé; mais qu'au reste, s'il voyoit qu'on s'obstinât à lui chercher querelle, pour avoir occasion de l'attaquer, il se défendroit avec courage, & qu'il étoit en état de bien disputer la victoire.

De retour en Macédoine avec le plus de diligence qu'il leur fut possible, les Ambassadeurs apprirent à Persée que quoique les Romains ne se préparassent pas encore à la guerre, il étoit cependant aisé de juger par l'animosité qu'ils lui avoient témoignée, qu'ils ne seroient pas long-tems sans prendre les armes. Persée lui-même ne doutoit point que ce ne fût l'intention des Romains; & d'ailleurs il le souhaitoit, persuadé qu'il ne seroit jamais plus en état de les vaincre. Il étoit sur-tout indigné contre Eumene; & pour faire servir sa mort de prélude à la guerre, il suborna pour le tuer, Évandre capitaine des troupes auxiliaires de Crete, & trois Macédoniens accoutumés à de pareilles exécutions. Mais, cette voie odieuse ne réussit pas. On fut averti en même tems d'un autre projet non moins odieux formé par Persée; c'étoit d'empoisonner les Généraux & les Ambassadeurs Ro-

mains, qui logeoient tous à Brundusium chez le premier Citoyen de cette ville, nommé L. Rammius. Le roi de Macédoine avoit voulu engager ce L. Rammius à lui rendre un si détestable service. Mais, celui-ci ayant eu horreur d'un si criminel dessein, en informa les Romains.

Sur ces avis, le Sénat ne délibéra plus après des traits si horribles, s'il falloit déclarer la guerre à un Prince qui employoit les assassinats & les poisons pour se délivrer de ses ennemis. Le reste de cette année fut destiné aux préparatifs nécessaires pour réussir dans cette importante entreprise. On commença par envoyer des Ambassadeurs à Persée, pour lui porter les plaintes de la République & lui demander satisfaction. Voyant que pendant plusieurs jours ils ne pouvoient obtenir audience, ils partirent pour retourner à Rome. Le Roi les fit rappeller. Ils lui représenterent que le traité conclu avec Philippe son pere, & renouvellé depuis avec lui-même, portoit en termes exprès qu'il ne pourroit faire la guerre hors de son Royaume, ni attaquer les alliés du peuple Romain. Ils lui citerent ensuite toutes ses contraventions à ce traité, & le sommerent de restituer aux alliés de la République tout ce qu'il leur avoit enlevé de force. Le Roi ne leur répondit que par des emportemens & des injures, se plaignant de l'avarice & de l'orgueil des Romains, qui traitoient les Rois avec une hauteur insupportable, & se croyoient en droit de leur faire la loi comme à des esclaves. Les Ambassadeurs lui demandant une réponse positive, il les remit au lendemain, voulant la leur donner par écrit. Elle portoit : « Que le traité conclu » avec son pere, ne le regar» doit point. Que s'il l'avoit » accepté, ce n'étoit point qu'il » l'approuvât, mais parce qu'il » n'avoit pu faire autrement, » n'étant pas encore bien affer» mi sur son trône. Que si les » Romains vouloient songer à » un nouveau traité, & propo» ser des conditions raisonna» bles, il délibéreroit sur ce » qu'il auroit à faire. » Le Roi, après leur avoir remis cet écrit, se retira brusquement. Les Ambassadeurs lui déclarerent que le peuple Romain renonçoit à son alliance & à son amitié. Il se retourna plein de colere, & leur dénonça d'un ton menaçant qu'ils eussent à sortir de son Royaume avant trois jours. De retour à Rome, ils rendirent compte de tout ce qui s'étoit passé dans leur ambassade, & ils ajouterent qu'ils avoient remarqué dans toutes les villes de Macédoine par où ils avoient passé, qu'on travailloit fortement aux préparatifs de la guerre.

L'année suivante, qui étoit l'année 171 avant Jesus-Christ, on vit arriver à Rome des Ambassadeurs de la part de Persée. Mais, on ne jugea pas à propos

de les laisser entrer dans la ville, le Sénat & le peuple ayant déjà ordonné qu'on fît la guerre à ce Prince & à ses sujets. On leur donna audience dans le temple de Bellone, où ils marquerent aux sénateurs la surprise que causoit à leur maître, le passage des armées Romaines dans la Macédoine; que si le Sénat pouvoit consentir à leur révocation, Persée feroit au peuple Romain telle satisfaction qu'il désireroit pour les injures qu'il prétendoit avoir recues. Sp. Carvilius, que le Préteur Cn. Sicinius avoit exprès renvoyé de Grece, étoit alors dans le Sénat, & soutint que le Roi de Macédoine s'étoit emparé de la Perrhébie par la force des armes, avoit pris plusieurs villes de Thessalie, & faisoit actuellement des préparatifs extraordinaires, dans le dessein d'attaquer les Romains. Comme les Ambassadeurs, embarrassés de répondre à ces accusations, eurent déclaré que ce qu'ils avoient dit d'abord, contenoit toute leur commission, & qu'on ne les avoit chargés de rien de plus, ils furent congédiés, avec ordre de dire à leur Roi que le Consul Pub. Licinius seroit incessamment dans la Macédoine avec son armée; qu'il étoit inutile qu'il envoyât davantage à Rome des Ambassadeurs, à qui on ne donneroit pas la liberté de traverser l'Italie; & sur le champ le Consul Pub. Licinius leur déclara de la part du Sénat qu'ils eussent à sortir de l'Italie dans onze jours, & fit partir avec eux Sp. Carvilius pour les accompagner, sans les perdre de vue, jusqu'à ce qu'ils se fussent embarqués.

Non-seulement Rome & l'Italie, mais tous les Rois & toutes les villes tant de l'Europe que de l'Asie, avoient les yeux tournés sur les deux puissans peuples qui alloient entrer en guerre.

Les Romains n'omettoient rien de tout ce qui pouvoit contribuer au succès de leur entreprise. Ils envoyerent de tous côtés des Ambassadeurs vers la plupart de leurs alliés, pour animer & fortifier ceux qui leur étoient constamment attachés, pour déterminer ceux qui étoient flottans & incertains, & pour intimider ceux qui paroissoient mal disposés.

Pendant qu'ils étoient à Larisse en Thessalie, il y arriva des Ambassadeurs de Persée, qui avoient ordre de s'adresser à Q. Marcius l'un des Ambassadeurs Romains, de le faire ressouvenir de l'ancienne liaison & amitié que le pere de ce Romain avoit eue avec le roi Philippe, & de lui demander une entrevue avec leur maître. Q. Marcius répondit qu'effectivement son pere lui avoit souvent parlé de l'amitié & de l'hospitalité qui le lioient avec Philippe, & il marqua pour l'entrevue un endroit près du fleuve Pénée. Ils s'y rendirent peu de jours après. Le Roi avoit un grand cortege, & étoit envi-

ronné d'une foule de grands seigneurs & de gardes. Les Ambassadeurs n'étoient pas moins bien accompagnés, plusieurs des Citoyens de Larisse & des Députés des villes qui s'y étoient rendus, s'étant fait un devoir de les suivre, & étant bien aises de rapporter chez eux ce qu'ils auroient vu & entendu. On étoit curieux d'assister à cette entrevue d'un grand Roi & des Ambassadeurs du plus puissant peuple de la terre.

Après quelques difficultés qui intervinrent sur le cérémonial, & qui furent bientôt levées à l'avantage de Q. Marcius qui eut tous les honneurs, ils s'aboucherent. L'abord fut fort gracieux de part & d'autre. Ils ne se traiterent point comme ennemis, mais plutôt comme des amis liés par le droit sacré de l'hospitalité. Q. Marcius, qui prit le premier la parole, commença par s'excuser sur la triste nécessité où il se trouvoit de faire des reproches à un Prince pour qui il avoit la plus grande considération. Il déduisit ensuite fort au long tous les sujets de plainte que le peuple Romain formoit contre lui, & les différentes atteintes qu'il avoit données aux traités. Il insista beaucoup sur l'attentat commis contre Eumene, & finit en témoignant qu'il désiroit que le Roi pût lui fournir de bonnes raisons, & le mettre en état de plaider sa cause & de se justifier devant le Sénat.

Persée, après avoir coulé légerement sur le fait d'Eumene, qu'il paroissoit étonné qu'on osât lui imputer sans aucunes preuves plutôt qu'à tant d'autres ennemis qu'avoit ce Prince, descendit dans un grand détail, & répondit du mieux qu'il lui fut possible à tous les chefs d'accusation formés contre lui. « Ce que je puis assurer, dit-il » en finissant, c'est que ma cons» cience ne me reproche point » d'avoir fait sciemment & de » propos délibéré aucune faute » contre les Romains ; & si j'en » ai commis quelqu'une par inat» tention, averti comme je viens » de l'être, je puis me corri» ger. Je n'ai rien fait certaine» ment qui mérite qu'on me » poursuive avec une haine opi» niâtre comme vous faites, & » comme si j'étois coupable de » crimes énormes & atroces, » qui ne peuvent s'expier ni se » pardonner. C'est bien sans » fondement qu'on vante par » tout la clémence & la bonté » du peuple Romain, si, pour » de si légers sujets, qui méri» tent à peine quelques plain» tes & quelques reproches, » vous prenez les armes & por» tez la guerre contre des Rois » qui sont vos alliés. »

Q. Marcius, étant entré pour lors dans ses raisons, lui conseilla d'envoyer des Ambassadeurs à Rome, & de tout tenter pour obtenir un accommodement qui n'étoit pas encore désespéré. Toute la difficulté étoit d'assurer le voyage de ceux qu'il feroit partir, ce qui paroissoit difficile, à moins d'ac-

corder au Roi, la treve qui avoit été le seul objet de l'entrevue qu'il avoit demandée. Q. Marcius, pour en augmenter le mérite, se fit beaucoup prier, & ne l'accorda que comme une grace singuliere, quoiqu'il la souhaitât autant que Persée. Car, les Romains n'étoient pas encore en état d'agir, leur armée n'étant pas sur les lieux, non plus que celui qui la devoit commander; au lieu que Persée avoit eu le tems de faire les préparatifs nécessaires, pour commencer la guerre avec toute la supériorité possible, si la vaine espérance de la paix ne l'eût aveuglé, & ne lui eût fait perdre tout le fruit de sa diligence.

Persée, en conséquence de son entrevue avec Q. Marcius, envoya des Ambassadeurs à Rome pour y traiter de ce qui avoit été proposé dans cette conférence. Il chargea d'autres Ambassadeurs de lettres pour Rhodes & pour Byzance, dans lesquelles il exposoit ce qui s'étoit passé dans l'entrevue, & déduisoit fort au long les raisons sur lesquelles son droit étoit appuyé. Il exhortoit en particulier les Rhodiens à demeurer en repos, & à attendre en simples spéctateurs quel parti prendroient les Romains. « Si, malgré les traités qui ont été faits » entre nous, ils m'attaquent, » vous serez, leur disoit-il, » les Médiateurs entre les deux » peuples. Tout le monde est » intéressé à les voir vivre en » paix; mais, il ne sied à personne plus qu'à vous de travailler à les réunir. Défenseurs, non-seulement de votre liberté, mais encore de celle de toute la Grece, plus vous avez de zele & d'ardeur pour un si grand bien, plus vous devez vous mettre en garde contre quiconque auroit ou pourroit vous inspirer des sentimens contraires. » Vous sentez assez que c'est » réduire les Grecs dans une » véritable servitude, que de » les faire dépendre d'un seul » peuple, sans leur laisser d'autre recours. » On reçut poliment les Ambassadeurs, mais la réponse fut, qu'en cas de guerre on prioit le Roi de ne point compter sur les Rhodiens, & de ne leur rien demander qui pût troubler l'alliance qu'ils avoient faite avec les Romains. Les mêmes Ambassadeurs passerent aussi en Béotie, où ils n'eurent pas beaucoup plus de contentement, si ce n'est de la part de quelques petites villes, qui se séparerent des Thébains pour embrasser le parti du Roi.

Quoiqu'à Rome on fût déterminé à faire la guerre à Persée, le Sénat donna audience à ses Ambassadeurs. Ils répéterent les mêmes choses qui avoient été dites dans l'entrevue avec Q. Marcius, & tâcherent de justifier leur Maître sur l'attentat qu'on l'accusoit d'avoir commis sur la personne d'Eumene. On les écouta peu favorablement, & le Sénat leur ordonna, & à tous les Macédoniens qui étoient

à Rome, de sortir incessamment de la ville, & de l'Italie dans trente jours. Le Consul P. Licinius Crassus, qui devoit commander en Macédoine, eut ordre de se préparer à partir au plutôt avec son armée. Le Préteur C. Lucrétius, qui avoit le commandement de la flotte, partit avec quarante-cinq galeres, & se rendit le cinquieme jour de Naples dans la Céphallénie, où il attendit l'arrivée des troupes de terre.

Il y avoit déjà quelques jours que Persée avoit appris par le retour de ses Ambassadeurs, qu'il n'y avoit point pour lui de paix à espérer. Il assembla donc son Conseil, où les sentimens furent partagés. Les uns étoient d'avis qu'il payât tribut aux Romains, s'ils l'exigeoient, ou qu'il leur cédât une partie de ses terres, s'ils l'aimoient mieux; enfin qu'il acceptât toutes les conditions de paix qu'ils jugeroient à propos de lui imposer, plutôt que d'exposer à un danger si évident & son Royaume & sa personne. « Que pourvû qu'il fût » reconnu roi de Macédoine, » & qu'il demeurât en possession » de ses États, il pourroit ar- » river dans la suite des révo- » lutions qui lui donneroient » lieu non-seulement de recou- » vrer ce qu'il avoit perdu, » mais encore de se rendre lui- » même redoutable à ceux que » les conjonctures présentes le » forçoient de ménager. Mais, » tous les autres en plus grand » nombre, faisoient paroître » dans leurs sentimens moins de » prudence que d'audace & de » fierté. Ils soutenoient que s'il » cédoit aux Romains une par- » tie de son Royaume, il feroit » bientôt obligé de leur aban- » donner tout le reste..... Que » quoique la paix fût préféra- » ble à la guerre, il étoit ce- » pendant constant, & que tout » le monde convenoit qu'il n'y » avoit rien de si honteux que » d'abandonner un trône sans le » défendre; comme il n'y avoit » rien de si glorieux, que de » s'exposer à tous les périls » imaginables pour conserver » la majesté souveraine. »

Persée, qui tenoit ce Conseil à Pella, dans l'ancien Palais des Rois de Macédoine, se déclarant pour les derniers: « Eh! bien, dit-il, faisons donc » la guerre, puisque c'est vo- » tre sentiment, & prions les » Dieux de nous être favora- » bles. » Et aussi-tôt l'écrivant à ses Officiers, il leur ordonna d'assembler toutes ses troupes à Citium ville de Macédoine, où il se rendit lui-même accompagné de tous les Grands de sa Cour & de ses gardes, après avoir fait avec une magnificence Royale, un sacrifice de cent victimes, à Minerve surnommée Alcideme. Il y trouva toutes les forces de Macédoine, & les troupes auxiliaires des étrangers campées devant la ville, & les rangea en bataille dans la plaine. Le nombre étoit en tout de quarante-trois mille hommes, dont environ la moitié formoit ce

qu'on appelloit la Phalange. On assuroit, dit Tite-Live, que depuis l'armée qu'Alexandre le Grand avoit conduite en Asie, aucun des Rois ses successeurs n'en avoit mis sur pied une si puissante. Il y avoit alors vingt-six ans que Philippe avoit demandé & obtenu la paix. Pendant tout ce tems, la Macédoine tranquille avoit nourri & formé une jeunesse nombreuse, presque toute en état de porter les armes; & par de légeres expéditions contre les Thraces du voisinage, plus propres à l'exercer qu'à la lasser, Persée l'avoit tenue en haleine. Enfin, il avoit hérité de son pere le dessein d'attaquer les Romains, dessein qu'il n'avoit pas perdu un moment de vue. Pour toutes ces raisons, il avoit apprêté tout ce qui lui étoit nécessaire, pour commencer avantageusement la guerre.

Après avoir fait faire un léger mouvement aux troupes, afin qu'on ne pût pas dire qu'il leur avoit fait prendre les armes pour demeurer tranquilles, il les appella tout armées pour les haranguer. Il étoit sur son Tribunal ayant à ses côtés les deux Princes de Macédoine, dont Philippe l'aîné étoit son frere par la nature, & son fils par adoption; & Alexandre le plus jeune étoit réellement son fils. Pour animer ses soldats, il leur représenta les injures que son pere & lui avoient reçues du peuple Romain. Il ajouta que les Romains en faisant la guerre à son pere, avoient allégué le prétexte spécieux de délivrer la Grece; mais que pour lors ils ne dissimuloient pas que leur dessein étoit de réduire les Macédoniens dans la servitude, pour ne point avoir un Roi puissant si voisin de leur Empire, & ôter à une nation qui s'étoit rendue célebre dans la guerre, la liberté de se servir de ses armes. Car, il ne falloit pas douter que ce peuple ambitieux n'exigeât des Macédoniens, qu'ils les lui livrassent avec leur Roi & le Royaume, s'ils prenoient le parti de renoncer à la guerre, & de se soumettre à lui.

Ils l'avoient écouté assez paisiblement pendant tout le reste de son discours; mais, à cette derniere proposition, surpris & indignés de l'orgueil insupportable des Romains, ils l'interrompirent par des cris si impétueux, en menaçant les ennemis, & exhortant Persée à avoir bon courage, qu'il fut obligé d'en demeurer là. Ainsi, il les congédia, en leur ordonnant de se tenir prêts à marcher; car, il apprenoit que les Romains étoient déjà partis de Nymphée. En attendant, il donna audience aux diverses députations des villes de Macédoine, qui avoient envoyé offrir à ce Prince de l'argent & des vivres, chacune selon leurs facultés. Il les remercia toutes de leur bonne volonté, mais sans accepter leurs offres. Il leur dit que les préparatifs qu'il avoit faits, lui

suffisoient pour le présent. Il leur demanda seulement des voitures pour transporter les machines de guerre, & les armes de toute espece dont il avoit fait une ample provision. Il partit ensuite avec toutes ses forces ; & marchant vers l'Éordée, il arriva le lendemain dans l'Élymée sur le bord du fleuve Haliacmon ; & ayant passé les monts Cambuniens, il s'empara du païs appellé Pélagonie ou Tripolis. Il assiégea ensuite Cyréties & Myles, qu'il prit de vive force. N'ayant pas osé attaquer Gyrton qu'il trouva trop bien défendue, il se saisit d'Élatie & de Gonne, villes situées à l'entrée du défilé qui conduisoit à Tempé, & enfin il s'arrêta à Sycurium au pied du mont Ossa, résolu d'y attendre l'ennemi.

Pendant ce tems là, P. Licinius Crassus, traversant l'Épire s'avança dans la Thessalie, & vint camper sur les bords du fleuve Pénée, où il fut joint par Eumene & Attale son frere. Cependant, Persée, après avoir enlevé tous les grains des campagnes voisines, envoya des troupes ravager le païs de ceux de Pheres, comptant pouvoir surprendre les Romains, en les obligeant de s'éloigner de leur camp, pour venir au secours de leurs alliés. Mais, voyant qu'ils demeuroient tranquilles malgré tous ses mouvemens, il ne conserva de tout son butin que les hommes, & distribua à ses soldats tout le reste qui consistoit sur tout en bétail de toutes les especes, & les exhorta à faire bonne chere.

Ce fut alors que le Consul & le Roi, chacun de leur côté, tinrent conseil, pour sçavoir par où ils entameroient la guerre. La confiance de Persée s'augmenta tellement, quand il vit que les Romains lui laissoient impunément piller les campagnes de Pheres, qu'il résolut d'aller, sans différer davantage, les attaquer jusques dans leur camp. P. Licinius Crassus ne craignoit pas moins de décrier son parti, s'il demeuroit plus long-tems dans l'inaction, sur-tout ayant remarqué combien les alliés étoient indignés qu'il n'eût point secouru ceux de Pheres. Lors donc qu'il délibéroit dans son Conseil auquel assistoient Eumene & Attale, sur ce qu'il étoit à propos de faire, un courrier vint à toutes brides l'avertir que Persée paroissoit à la tête d'une armée très-nombreuse. P. Licinius Crassus congédia aussi-tôt le Conseil, & ordonna aux soldats de prendre leurs armes. Cependant, on juge à propos de détacher cent cavaliers, & autant de frondeurs des troupes auxiliaires d'Eumene, pour aller à la découverte. Sur les dix heures du matin, Persée n'étant plus éloigné du camp des Romains que d'environ mille pas, fit faire alte ; & lui même accompagné de Cotys & des autres chefs des troupes auxiliaires, prit les devans avec la cavalerie & les

soldats armés à la légere. Il n'étoit pas à cinq cens pas de son camp, qu'il apperçut la cavalerie ennemie, consistant en deux escadrons la plûpart Gaulois, commandés par Cassignatus, & autour de cent cinquante soldats légerement armés, Mysiens ou Crétois. Le Roi s'arrêta ne sachant pas quel étoit le nombre de ceux qui venoient au-devant de lui. Mais, il envoya au-devant d'eux deux escadrons de Thraces, deux de Macédoniens avec deux cohortes aussi de Thraces, & deux de Crétois. Les deux partis en vinrent aux mains; & comme ils étoient à peu près égaux pour le nombre, & qu'il ne leur arrivoit point de nouveaux secours, ils se séparerent sans qu'on sçût à qui étoit demeurée la victoire. Il y fut tué environ trente soldats des gens d'Eumene, du nombre desquels fut Cassignatus chef des Gaulois; & pour lors Persée ramena ses troupes à Sycurium. Le lendemain, à la même heure, il se rapprocha du même lieu avec ses troupes, & les fit suivre par les chariots qui portoient de l'eau. Car, il lui falloit faire plus de quatre lieues par un chemin aride & rempli de poussiere; & il avoit remarqué que s'il avoit combattu dès la veille, ses troupes auroient beaucoup souffert de la soif. Alors, comme le Consul, bien loin de venir à sa rencontre, fit même rentrer ses corps de garde dans ses retranchemens, il ramena aussi ses troupes dans son camp. Persée fit cette manœuvre pendant plusieurs jours, espérant qu'à la fin les Romains attaqueroient son arriere-garde, & que par là, la bataille venant à s'engager, après qu'il les auroit attirés loin de leur camp, il lui seroit facile, ayant beaucoup plus de cavalerie & de soldats armés à la légere qu'eux, de faire volte-face, & de les combattre avec avantage.

Mais, quand il vit qu'il ne pouvoit pas les ébranler, il alla se poster à cinq milles de leur camp, & s'y retrancha. Le lendemain, ayant dès le matin rangé son infanterie en bataille dans le même lieu où il avoit coutume de se présenter, il marcha vers leur camp avec toute sa cavalerie & ses soldats armés à la légere. Les Romains furent allarmés voyant de plus près qu'à l'ordinaire, l'épaisse poussiere qui s'élevoit dans la campagne, sous les pieds d'un si grand nombre d'hommes & de chevaux. Et d'abord ils avoient eu peine à croire ceux qui annonçoient l'approche des ennemis, parce que jusques-là, pendant plusieurs jours de suite, ils n'avoient point paru avant dix heures, & que ce jour-là à peine le soleil étoit-il levé. Mais, les cris réitérés de ceux des leurs qui accouroient des portes dans le camp, ne leur permettant plus de douter de la vérité, ils commencerent tous à s'agiter. Les Tribuns des soldats, les Préfets & les Centurions courent chacun à leurs postes,

& les soldats s'empressent de prendre leurs armes. Persée avoit rangé les siens en bataille à moins de cinq cens pas de leurs postes, autour d'une éminence qu'on appelloit Callicine. Le Roi Cotys étoit à l'aîle gauche avec toutes les troupes de sa nation, dont les soldats armés à la légere étoient postés dans les intervalles que sa cavalerie avoit laissés entre les compagnies. La cavalerie Macédonienne étoit placée à la droite, sous les ordres de Ménon d'Antigonie, ayant reçu dans les espaces restés vuides d'un escadron à l'autre, les Crétois dont Milon de Bérée étoit le chef. Celle du Roi étoit rangée près des deux aîles, avec les secours des diverses nations, commandés par Patrocle d'Antigonie, & Didas gouverneur de Péonie. Le Roi s'étoit placé dans le centre, ayant autour de lui la légion appellée Agéma, avec les escadrons sacrés. Il mit devant lui les frondeurs & les archers qui formoient un corps de quatre cens hommes, qui avoient à leur tête Ion de Thessalonique, & Timanor de Dolopie. Telle étoit la bataille du Roi. Le Consul, ayant mis son infanterie sous les armes en dedans de ses retranchemens, fit sortir, à l'exemple de Persée, toute sa cavalerie & ses soldats armés à la légere, & rangea ces deux troupes devant les remparts. Il donna à C. Licinius Crassus son frere, le commandement de l'aîle droite, où se trouvoient toute la cavalerie Italienne, & le Vélites placés dans les intervalles des compagnies. M. Valérius Lévinus commandoit à la gauche les troupes auxiliaires des peuples de Grece, & les soldats armés à la légere de la même nation. Q. Mucius étoit au corps de bataille avec l'élite des cavaliers, & ceux qu'on nommoit Extraordinaires. Deux cens cavaliers Gaulois étoient rangés devant eux, avec trois cens Cyrtiens des troupes auxiliaires d'Eumene. Quatre cens cavaliers Thessaliens étoient rangés à quelque distance, au-dessus de l'aîle gauche. Eumene & son frere Attale formoient l'arriere-garde avec toutes leurs troupes, & joignoient les retranchemens.

Les deux partis rangés en cet ordre, & composés d'un nombre à peu près égal de cavaliers & de soldats armés à la légere, se livrent un combat qui commença par les frondeurs & autres gens de trait placés au premier rang. Les Thraces les premiers, semblables à des bêtes féroces qu'on a long-tems retenues au-dedans des barrieres, se jetterent, en poussant de grands cris, sur la cavalerie Italienne de l'aîle droite avec tant de furie, qu'ils la mirent en désordre, malgré son expérience & son intrépidité naturelle, coupant avec leurs épées, tantôt les lances des cavaliers, tantôt les jarrets des chevaux, ou les leur enfonçant

dans le ventre. Persée lui même, passant au milieu de la bataille, mit les Grecs en fuite dès le premier choc, & il les poursuivoit vivement, si la cavalerie Thessalienne placée un peu au-dessus de l'aîle gauche en forme de corps de réserve, après être restée spectatrice du combat dans le commencement, ne se fût présentée fort à propos, pour les tirer d'affaires. Car, se retirant devant le Roi à petits pas & sans rompre ses rangs, dès qu'elle eut joint les troupes d'Eumene, elle donna aussi bien que ce Prince, une retraite assurée dans ses rangs, aux alliés trop pressés par les ennemis ; & voyant que ceux-ci ne les poursuivoient plus avec tant de chaleur, elle osa même aller au-devant d'eux, & ramasser un grand nombre de ceux que la fuite avoit dispersés. Et les Macédoniens, qui eux mêmes s'étoient débandés dans leur poursuite, n'oserent pas tenter un nouveau combat avec des gens qui marchoient en ordre & de pied ferme. Pour peu que Persée eût fait d'efforts, après avoir vaincu la cavalerie ennemie, il auroit pu terminer la guerre à son avantage. Car, Hippias & Léonatus, pour avoir part au succès de cette journée, & profiter de la victoire qu'ils apprenoient qu'avoit remportée la cavalerie, lui amenerent d'eux mêmes sa phalange, lorsqu'il étoit encore tems de la faire agir. Mais, comme ce Prince flottoit entre l'espérance & la crainte, & hésistoit sur le parti qu'il devoit prendre dans une conjoncture si délicate, Evandre de Crete, se conformant à sa disposition, accourut vers lui, & voyant approcher l'infanterie en ordre de bataille, l'exhorta dans les termes les plus forts, à ne se point laisser aveugler par un léger succès, jusqu'à exposer toute sa fortune aux suites incertaines d'une action à laquelle il ne voyoit point de nécessité; il ajouta que si content de l'avantage de cette journée, il se tenoit en repos, il feroit en état ou de conclure la paix avec honneur, ou d'attirer dans ses intérêts un plus grand nombre d'alliés qui feroient la guerre aux Romains de concert avec lui. Le Roi qui inclinoit fort de de ce côté-là, entrant dans les sentimens d'Évandre, loua son zele & sa prudence, & ordonna à sa cavalerie de faire retraite, & aux gens de pied de retourner dans leur camp. Il périt ce jour-là du côté des Romains deux cens cavaliers, & plus de deux mille hommes de pied ; au lieu que Persée ne perdit pas plus de vingt cavaliers, & le double de fantassins.

Tous les vainqueurs rentrerent dans leur camp pleins de fierté. Mais, les Thraces sur tout firent éclater une joie insolente, portant les têtes des vaincus au bout de leurs piques. Les Romains au contraire étoient pénétrés non-seulement de la douleur que leur causa leur défaite, mais encore de la crainte

que l'ennemi ne les vînt sur le champ attaquer dans leur camp. Ayant passé le fleuve pendant le silence de la nuit, ils se retrancherent sur la rive opposée. Le lendemain Persée s'avança pour attaquer de nouveau les ennemis ; mais, voyant qu'ils étoient en sûreté de l'autre côté du Pénée, il avoua qu'il avoit eu tort de ne les avoir pas pressés la veille, tandis qu'ils étoient épouvantés de leur défaite ; mais que la plus grande faute qu'il eût faite, c'étoit de les avoir laissés en repos pendant toute la nuit. Car, quand il n'auroit lâché contre eux que les soldats armés à la légere, sans faire faire aucun mouvement au reste de son armée, c'auroit été assez pour les défaire, tandis qu'ils étoient embarrassés à passer le fleuve.

Les dépouilles, remportées sur les Romains, étoient considérables. On comptoit plus de quinze cens boucliers, plus de mille cuirasses, & un bien plus grand nombre de casques, d'épées & de traits de toute sorte. Le Roi en fit des récompenses d'honneur pour tous les officiers qui s'étoient distingués ; & ayant assemblé l'armée, il commença par dire que ce qui venoit d'arriver étoit à leur égard un présage heureux & un gage assuré de ce qu'ils devoient espérer pour l'avenir. Il fit l'éloge des troupes qui venoient de combattre, & rehaussa en termes magnifiques la victoire remportée sur la cavalerie des Romains, qui faisoit la principale force de leur armée, & qu'ils avoient crue jusques-là invincible. Il s'en promit une encore plus considérable sur leur infanterie, qui n'avoit échappé de leurs mains que par une fuite honteuse pendant la nuit, mais qu'il seroit aisé de forcer dans les retranchemens où la crainte la tenoit renfermée.

Les soldats victorieux, qui portoient sur leurs épaules les dépouilles des ennemis qu'ils avoient tués, écouterent ce discours avec un sensible plaisir, & se promettoient tout de leur courage, jugeant de l'avenir par le passé. L'infanterie de son côté, sur-tout celle qui composoit la phalange Macédonienne, piquée d'une louable jalousie, prétendoit bien égaler à la premiere occasion & même passer la gloire de leurs compagnons. Tous, en un mot, demandoient avec une ardeur & un empressement incroyables qu'on les mît seulement aux mains avec les ennemis. Le Roi, après avoir renvoyé l'assemblée, se mit en marche le lendemain, & vint camper auprès de Mopsium ; c'étoit une hauteur située entre Tempé & Larisse.

La joie du succès heureux d'une si importante bataille, s'étoit fait sentir d'abord à Persée dans toute son étendue. Il se regardoit comme supérieur à un peuple, qui lui même l'étoit à l'égard de tous les Princes & de toutes les autres nations. Ce n'étoit point une victoire sur-

prise

prise & comme dérobée par ruse & par adresse, mais enlevée à force ouverte par la bravoure & le courage de ses troupes, & cela sous ses yeux & par ses ordres. Il avoit vu la fierté Romaine plier devant lui jusqu'à trois fois dans une journée; d'abord en se tenant renfermée par crainte dans son camp, puis dès qu'elle avoit osé en sortir, en prenant honteusement la fuite; & enfin en fuyant de nouveau pendant l'obscurité de la nuit, & en ne trouvant de sûreté que dans l'enceinte de ses retranchemens, asyle ordinaire de la peur & de la lâcheté. Ces pensées étoient bien flatteuses, & bien capables de faire illusion à un Prince déjà trop rempli de son propre mérite.

Mais, quand ces premiers transports se furent un peu rassis, & que cette vapeur enivrante d'une joie subite se fut dissipée, & eut fait place à la réflexion, Persée alors rendu à lui même, & envisageant de sang froid toutes les suites de sa victoire, commença à en être en quelque sorte effrayé. Ce qu'il y avoit de sages courtisans auprès de lui, profitant de ces heureuses dispositions, hazarderent de lui donner un conseil, dont elles le rendoient capable; c'étoit de se servir de l'avantage qu'il venoit de remporter, pour obtenir des Romains une paix honorable. Ils lui représenterent que la marque d'un Prince prudent, & heureux à juste titre, étoit de ne point compter sur les faveurs présentes de la fortune, & de ne se point livrer à l'éclat d'une prospérité éblouissante; qu'ainsi il feroit bien d'envoyer au Consul pour renouveller avec lui le traité aux mêmes conditions que T. Quintius vainqueur avoit imposées à Philippe son pere; qu'il ne pouvoit pas finir la guerre plus glorieusement pour lui, qu'après une bataille si mémorable, ni espérer jamais une occasion plus favorable de conclure une paix stable & assurée, que dans une conjoncture où l'échec que venoient de recevoir les Romains, les rendroit plus traitables, & mieux disposés à lui accorder de bonnes conditions; que si, malgré cet échec, les Romains, par une fierté qui ne leur étoit que trop naturelle, rejettoient un accommodement juste & équitable, ils feroient visiblement en tort, & qu'autant qu'ils auroient à craindre la juste colere des dieux ennemis de l'orgueil, autant la modération de Persée lui rendroit-elle les dieux & les hommes favorables. Le Roi se rendit à ces sages remontrances, & les conseils qui tendoient à la paix, le trouvoient toujours disposé à s'y prêter. Le plus grand nombre aussi dans le conseil y applaudit.

Persée envoya donc des Ambassadeurs au Consul, qui leur donna audience en plein conseil. Ils offrirent aux Romains de la part de leur maître, le tribut que Philippe étoit convenu de leur payer, & d'abandonner

comme lui, les villes, places & campagnes spécifiées dans le traité de paix. Après qu'ils se furent retirés, on délibéra sur leurs propositions ; & ce fut-là qu'éclata cette fermeté qui les portoit dans le malheur à montrer l'air de confiance qu'inspire la prospérité, au lieu qu'ils étoient plus modérés & plus traitables dans la bonne fortune. On répondit donc aux Ambassadeurs de Persée, que le seul moyen qu'avoit le Roi d'avoir la paix, c'étoit de laisser au Sénat la liberté de décider de son sort & de celui de toute la Macédoine. Quand les Ambassadeurs eurent rendu compte de leur commission, les amis de Persée, qui ne connoissoient pas assez le caractere des Romains, surpris d'une opiniâtreté à laquelle ils ne s'attendoient pas, furent presque tous d'avis de ne leur plus parler de paix ; que bientôt ils seroient les premiers à demander ce qu'ils ne rejettoient que parce qu'il leur étoit offert. Mais, le Roi redoutoit cet orgueil même qu'il regardoit comme la suite de leurs forces & de leur puissance ; & il ne cessa de solliciter le Consul, ajoutant à diverses reprises quelque nouvelle somme au tribut offert, pour voir s'il pourroit acheter la paix à prix d'argent. A la fin comme il vit que le Consul s'en tenoit à sa premiere réponse, sans en vouloir rien rabattre, désespérant de la paix, il retourna à Sycurium dans le dessein de tenter encore une fois la fortune de la guerre.

Toute cette conduite de Persée donne lieu de penser qu'il falloit qu'il eût entrepris cette guerre bien imprudemment, & & sans avoir comparé ses forces & ses ressources avec celles des Romains ; puisqu'il se croyoit heureux, après une victoire signalée, de pouvoir demander la paix, & de se soumettre aux conditions si onéreuses auxquelles son pere Philippe ne s'étoit soumis qu'après une sanglante défaite. Il paroît clair qu'il n'avoit guere bien pris ses mesures, ni bien concerté les moyens de réussir, lorsqu'on le voit après une premiere action, dont tout l'avantage est pour lui, commencer par sentir toute sa foiblesse & son infériorité, & pencher en quelque sorte vers le désespoir. La nouvelle du combat de cavalerie, s'étant répandue dans la Grece, fit connoître ce qu'on y pensoit, & découvrit à nu la disposition des esprits. Car, non-seulement les partisans des Macédoniens, mais un grand nombre de ceux qui avoient reçu des Romains les bienfaits les plus considérables, ceux mêmes qui avoient éprouvé la violence & l'orgueil des Rois de Macédoine, firent éclater leur joie à cette nouvelle ; la plûpart n'en ayant point d'autre raison qu'un caprice bizarre, mais assez commun, qui, dans les spectacles mêmes, dit Tite-Live, où des combattans s'exercent pour le plaisir

de la multitude, fait qu'on se déclare volontiers pour le plus foible contre le plus fort.

Persée resta assez long-tems campé à Sycurium, sans faire aucun mouvement. Mais, apprenant que les Romains avoient enlevé tous les bleds des campagnes voisines, & que pour les battre plus aisément, chaque soldat devant sa tente, avoit coupé les épis, & amassé la paille par monceaux dans toutes les parties du camp, il résolut d'y mettre le feu. Ayant donc fait provision de tisons, de torches, & de petits fagots de bois sec, liés avec de l'étoupe enduite de poix, il partit de nuit, pour aller exécuter ce dessein. Mais, il perdit ses pas & sa peine; car, les premiers corps de garde avancés sur qui il tomba, réveillerent les autres par leurs cris. Sur le champ, on ordonna aux soldats de prendre les armes; & dans un même tems, s'étant rangés sur le rempart & aux portes, ils se trouverent en état de défendre leur camp. Persée, se voyant découvert, commanda à ses gens de retourner sur leurs pas, fit marcher les bagages les premiers & l'infanterie ensuite. Il resta lui même derriere avec la cavalerie & les soldats armés à la légere, persuadé que les Romains sortiroient, comme ils firent, pour donner sur son arriere-garde. Il se donna un petit combat entre ses soldats armés à la légere & ceux des Romains qui s'étoient avancés contre eux. Mais, la cavalerie & l'infanterie firent retraite en bon ordre, & retournerent dans leur camp; sans en être venues aux mains. Les Romains, ne trouvant plus à fourrager autour d'eux, allerent camper près de Cranon; dont le territoire n'avoit point encore été ravagé. Ils s'y tenoient dans une grande sécurité; tant à cause de l'éloignement de l'ennemi, que de la difficulté qu'il auroit à venir jusqu'à eux; par un chemin sec & dépourvu d'eau, tel qu'étoit celui qu'il falloit tenir, pour venir de Sycurium à Cranon; lorsque tout d'un coup la cavalerie du Roi, qu'on apperçut dès le matin sur les hauteurs voisines, avec sa gendarmerie, jetta parmi eux l'allarme & l'épouvante. Le Roi étoit parti de Sycurium la veille en plein midi, & à la pointe du jour suivant, avoit laissé son infanterie dans la plaine voisine. Il resta quelque tems sur ces éminences, dans l'espérance d'attirer les Romains à un combat de cavalerie. Mais, comme ils ne faisoient aucun mouvement, il détacha un cavalier, pour aller ordonner à l'infanterie de retourner à Sycurium; & quelques heures après, il prit le même chemin. La cavalerie Romaine suivoit la sienne à quelque distance, pour tâcher de surprendre ceux qui se seroient écartés du gros. Mais, remarquant que tous marchoient en bon ordre, gardant leurs rangs, & suivant leurs drapeaux,

elle retourna elle même dans son camp.

Persée, faisant réflexion qu'il lui falloit faire trop de chemin pour aller aux ennemis, alla camper à Mopsium ; & les Romains, ne trouvant plus de bleds autour de Cranon, passerent dans les terres de Phalanné. Dans cette situation, le Roi ayant été informé par un transfuge, que leurs fourrageurs couroient de toutes parts dans la campagne, pour en enlever les bleds, sans que le Consul eût posé aucun corps de troupes armées pour les soutenir, partit avec mille cavaliers, & deux mille Thraces ou Crétois; & faisant une diligence extraordinaire, il vint fondre sur les Romains dans le tems qu'ils s'y attendoient le moins, & leur enleva mille chariots, la plûpart chargés, & environ six cens hommes. Ensuite, chargeant trois cens Crétois de garder ce butin & de le conduire dans son camp, il rappella sa cavalerie qui poursuivoit & tuoit les fuyards, & le reste de ses gens de pied, & courut au corps-de-garde des Romains le plus voisin, comptant l'opprimer sans beaucoup de peine. Il étoit commandé par L. Pompeius Tribun des soldats. Le Consul, ayant appris le danger que couroit cet officier, sortit promptement de son camp, & s'avança pour le secourir. Les gens de L. Pompeius n'eurent pas plutôt apperçu les premieres enseignes du Consul, qu'ils passerent du désespoir & de la crainte à l'espérance & à la joie. Le premier dessein de Persée, & c'eût été le parti le plus sûr pour lui, avoit été de se contenter d'un médiocre avantage, & après avoir pris & tué une partie des fourrageurs ennemis, de se retirer, sans perdre son tems à assiéger le corps-de-garde. Mais, enflé de ses premiers succès, il attendit l'arrivée des Romains, & envoya promptement un courrier pour ordonner à sa phalange de le venir joindre, ne faisant pas réflexion que quelque diligence qu'elle fît, elle arriveroit trop tard, & combattroit lasse & harassée contre des ennemis frais & préparés à la recevoir. Cependant, le Consul, sans attendre plus long-tems, attaqua les Macédoniens, qui d'abord se défendirent assez bravement. Mais bientôt, n'étant en rien égaux aux Romains, ils tâcherent de faire retraite, ayant laissé sur la place trois cens hommes de pied, & vingt-quatre cavaliers des plus distingués du bataillon sacré, du nombre desquels fut Antimachus qui le commandoit. Mais, ils éprouverent presque dans leur marche plus d'embarras & de désordre que dans le combat même. Car, la phalange qui marchoit avec précipitation, pour obéir aux ordres du Roi, rencontra d'abord les prisonniers & les chariots chargés des Romains, que les Crétois conduisoient par un chemin étroit & difficile, où ces deux troupes

qui venoient à la rencontre l'une de l'autre, eurent beaucoup à souffrir ; les uns ne voulant pas attendre, pour avancer, que les autres se fussent dégagés, mais ceux qui avoient des armes, renversant les bêtes de somme dans les précipices, pour s'ouvrir le passage, & les chevaux, qu'on pressoit vivement, ne se laissant pas aisément gouverner. A peine la phalange s'étoit-elle démêlée d'avec la troupe confuse des prisonniers, qu'elle rencontra le Roi & sa cavalerie qui avoit été mal menée par les Romains. Ce fut alors qu'on entendit les cris confus des soldats, qui vouloient qu'on retournât aux ennemis, & qui repoussant ceux qui se retiroient, les renversoient les uns sur les autres d'une maniere si déplorable, que si les Romains eussent osé entrer dans ce défilé, & poursuivre plus loin les Macédoniens, ils auroient pu leur faire éprouver une perte considérable. Mais, le Consul, content d'avoir délivré les siens du péril qu'ils avoient couru sur la hauteur où Persée les avoit investis, ramena ses troupes dans son camp.

Cette journée rendit autant de confiance au Consul & aux siens, qu'elle en fit perdre à Persée; de sorte que ce Prince, n'étant resté à Mopsium, qu'autant de tems qu'il lui en fallut pour enterrer ses morts, mit une forte garnison dans Gonne, & se retira dans la Macédoine avec le reste de son armée. Il laissa un de ses Lieutenans à Phila, avec un médiocre corps de troupes, lui ordonnant de sonder les Magnésiens & autres peuples du voisinage. Pour lui, étant arrivé à Pella, il envoya ses troupes dans les quartiers d'hiver, & partit avec Cotys pour aller à Thessalonique. Ce fut en cette ville qu'il apprit qu'Atlesbis roi des Thraces & Corragus l'un des Lieutenans d'Eumene, avoient fait une irruption sur les terres de Cotys, & s'étoient emparés du païs de Marene. C'est pourquoi, il permit à ce Prince d'aller défendre son païs, lui fit des présens magnifiques avant qu'il partît, & lui compta deux cens talens pour six mois du service de sa cavalerie, quoique d'abord il eût promis de lui payer l'année entiere.

Persée ne pouvoit demeurer oisif. Étant venu fondre tout d'un coup sur la flotte de C. Lucrétius, qui étoit à la rade d'Oréum, il prit vingt des barques qui portoient du bled pour l'armée, coula toutes les autres à fond, & enleva même quatre de ses quinquéremes. Le Roi de Macédoine ne fut pas moins heureux dans la Thrace, où il étoit passé pour défendre Cotys, contre l'irruption d'Atlesbis & de Corragus. Tout réussissoit à Persée au-delà de ses vœux. Car, ce fut encore dans ces conjonctures que les Épirotes embrasserent son parti par les conseils de Céphalus, que cependant la nécessité,

plutôt que son inclination, détacha de l'amitié des Romains.

L'année suivante, comme le Consul A. Hostilius Mancinus, à qui la Macédoine étoit échue, se hâtoit d'arriver dans la Thessalie, pour prendre le Commandement de l'armée, il entra dans l'Épire dont la révolte n'avoit pas encore éclaté, & fut sur le point de tomber entre les mains de Persée, par une trahison concertée avec ce Prince. Mais, il sortit de l'Épire, & se rendit par mer à Anticyre, d'où il passa dans la Thessalie. Là s'étant mis à la tête de l'armée, il alla chercher l'ennemi, contre qui il ne fit pas la guerre avec plus de succès que son prédécesseur. Car, ayant livré bataille au Roi, il fut mis en déroute; & après avoir tenté premierement de s'ouvrir de force un passage en Macédoine par l'Élymée, puis d'y entrer furtivement par la Thessalie, il ne réussit ni dans l'un ni dans l'autre des ces desseins, Persée se trouvant par tout assez à tems pour le traverser. Le Préteur L. Hortensius, qui commandoit la flotte, ne fut ni plus habile ni plus heureux que lui. C'est pourquoi, Persée n'eut plus que du mépris pour les Romains. Croyant désormais n'avoir rien à craindre de leurs efforts, & qu'ils lui laisseroient le tems de tenter de nouvelles entreprises, il fit une course dans le païs des Dardaniens, & après avoir tué dix mille de ces Barbares, remporta de chez eux un butin très considérable.

Au commencement de l'hiver, Persée n'osa quitter la Macédoine, de peur que pendant son absence, les Romains n'y fissent irruption par quelque endroit. Mais, quand les neiges qui étoient tombées en abondance vers le milieu de cette saison, eurent rendu les montagnes inaccessibles du côté de la Thessalie, il crut devoir profiter de cette conjoncture, pour abattre le courage des peuples voisins, & les mettre hors d'état d'attaquer ses États, quand ils le verroient éloigné, & occupé à faire la guerre contre les Romains. Ainsi, considérant qu'il étoit en sûreté du côté de la Thrace, par l'alliance qu'il avoit faite avec Cotys, & de celui de l'Épire, depuis que Céphalus s'étoit tout d'un coup déclaré pour lui contre les Romains; que d'ailleurs il venoit de dompter les Dardaniens; il résolut de marcher vers l'Illyrie, qui étoit la seule partie par où on pouvoit l'incommoder. Car, les habitans de ce païs commençoient déjà à remuer, & avoient même donné entrée aux Romains sur leurs terres. Pour toutes ces raisons, persuadé que quand il auroit dompté les Provinces les plus voisines, il pourroit aussi engager le roi Gentius, qui hésitoit depuis long-tems entre les deux partis, à faire alliance avec lui, il partit à la tête de dix mille hommes de pied, dont une par-

tie étoit tirée de la phalange Macédonienne, deux mille soldats armés à la légere, & cinq cens chevaux, & vint à Stubéra. Là il se fournit de vivres pour plusieurs jours; & ordonnant à ceux qui portoient les machines dont on se servoit pour assiéger les villes, de le suivre de près, il alla camper dès le troisieme jour auprès d'Uscana, qu'il ne tarda pas à réduire sous sa puissance. Ayant mis garnison dans cette place, il emmena à Stubéra tous ceux qu'il avoit faits prisonniers, ou qui s'étoient rendus à lui, dont la multitude égaloit celle d'une armée. Là, gardant auprès de sa personne les officiers Romains, il distribua leurs soldats qui étoient au nombre de quatre mille, dans les villes de sa dépendance, pour y être gardés, vendit comme esclaves les Illyriens & ceux d'Uscana, & ramena son armée dans la Péneстie, pour s'emparer de la ville d'Oénéum, qui, outre sa situation avantageuse, lui ouvroit un passage dans la province des Labéates, où Gentius regnoit & tenoit sa Cour. Comme il passoit auprès d'un fort très-peuplé nommé Draudacum, sans s'y arrêter, un homme qui connoissoit le païs, l'avertit que la prise d'Oénéum ne lui serviroit pas de beaucoup, s'il ne se rendoit aussi maître de Draudacum, dont la situation étoit même beaucoup plus avantageuse de toutes façons, par rapport aux vues qu'il pouvoit avoir. Le Roi le crut, & fit approcher son armée de ce fort, dont les habitans se rendirent aussi tôt. Un succès si prompt lui fit juger combien ses troupes avoient répandu de terreur dans le païs. Ainsi, comptant qu'il trouveroit peu de résistance, il avança plus loin, & en effet se rendit maître d'onze autres châteaux, dont la plupart lui ouvrirent volontairement leurs portes, & dans lesquels il trouva quinze cens soldats Romains dispersés parmi leurs garnisons. Carvilius Spolétinus qu'il menoit avec lui, & qu'il employoit dans les entrevues, lui facilita beaucoup ces conquêtes, en assurant les peuples de la clémence du Roi, qu'il disoit avoir lui même éprouvée; il arriva enfin à Oénéum, qu'il emporta d'assaut. Tous ceux qui étoient en âge de porter les armes furent tués, les femmes & les enfans, mis à part, & tout le reste du butin accordé aux soldats. Étant ensuite retourné vainqueur à Stubéra, il envoya des Ambassadeurs au roi Gentius, pour l'engager à faire alliance avec lui. Ces Ambassadeurs, ayant franchi le sommet du mont Scordus, traverserent la partie de l'Illyrie dont les Macédoniens avoient fait exprès une horrible solitude en y ravageant toute la campagne, pour ôter aux Dardaniens les moyens de passer dans l'Illyrie ou dans la Macédoine; & enfin, après des peines infinies ils arriverent à Scodra. Le roi Gentius étoit alors à Lisse. Ce fut-

là qu'il leur donna audience, & les reçut d'une maniere fort obligeante. Après avoir entendu les propositions qu'ils lui firent de la part de leur maître, il leur répondit qu'il étoit fort disposé par lui même à faire alliance avec Persée ; mais, que n'ayant ni préparatifs de guerre ni argent, il ne se trouvoit point en état de se déclarer contre les Romains. C'étoit s'expliquer assez clairement. Persée, qui étoit avare, n'entendit point, ou plutôt fit semblant de ne point entendre sa demande. Il lui envoya une seconde ambassade, sans parler d'argent, & il en reçut la même réponse.

Polybe observe que cette crainte de faire de la dépense dans des conjonctures importantes & décisives comme étoit celle dont il s'agit ici, crainte qui marque une ame basse & des sentimens indignes d'un Prince, fit manquer à Persée plusieurs belles occasions, & que s'il eût voulu sacrifier quelques sommes assez peu considérables, il auroit engagé dans son parti plusieurs Républiques & plusieurs Souverains. Il ne comprend pas comment un Roi, pour conserver des richesses, qui ne sont estimables que par le bon usage que l'on en fait, peut s'exposer à se perdre lui même & son Royaume, & il regarde cet aveuglement comme une terrible punition de la part des dieux.

Persée, ayant ensuite pillé Ancyre, ramena son armée dans la Penestie ; & laissant garnison dans Uscana, & dans tous les châteaux d'alentour qu'il avoit repris, il se retira dans la Macédoine.

Ce Prince, peu de tems après, étant allé à Élymée, y fit la revue de son armée, & de-là partit pour aller à Strate, où il étoit appellé par les Étoliens. Il ne se mit en chemin qu'avec dix mille hommes de pied & trois cens cavaliers, la difficulté des lieux ne lui permettant pas d'en mener un plus grand nombre. Trois jours après, il vint au mont Citius, qu'il ne passa qu'avec de grandes difficultés, à cause des neiges dont il étoit couvert, & qui étoient si hautes, qu'à peine lui permirent-elles de camper. Aussi en partit-il bientôt, non que le chemin qui lui restoit à faire, fût plus commode, mais parce qu'il n'étoit pas possible d'y séjourner. Delà, en deux jours d'une marche extrêmement rude & pénible pour ses gens, & encore plus pour ses chevaux & autres bêtes de charge, il alla camper auprès d'un temple de Jupiter Nicéen, ou le Victorieux. Ensuite, il s'arrêta auprès du fleuve Arachthus, après avoir fait une route immense par des neiges qui l'avoient retenu long-tems. Pendant le séjour qu'il y fit, il bâtit un pont sur lequel il fit passer ses troupes ; & après un jour de marche, il rencontra Archidamus prince des Étoliens, qui l'attendoit pour livrer Strate ; &

ce jour-là il campa sur les confins de l'Étolie. Delà en deux jours il arriva près de Strate, & se campa sur les bords du fleuve Achéloüs. Mais, dans le tems qu'il s'attendoit que les Étoliens sortant en foule de leurs murailles, viendroient se soumettre à lui, il trouva qu'ils lui avoient fermé leurs portes, & que la nuit même qu'il étoit arrivé, ils avoient reçu dans la ville le Lieutenant C. Popillius avec la garnison Romaine qu'il commandoit.

Cette circonstance lui fit prendre le parti d'aller camper au-delà du fleuve l'Étitare à cinq milles de la ville. Là dans le conseil qu'il tint avec ses amis, les sentimens furent partagés. Archidamus & les transfuges d'Épire le pressoient de rester & d'assiéger la ville. Mais, les premiers d'entre les Macédoniens ne lui conseilloient pas de lutter contre les rigueurs de l'hiver, n'ayant point de vivres préparés pour une entreprise dans laquelle les assiégeans seroient attaqués par la famine avant les assiégés, sur-tout les quartiers d'hiver des Romains étant dans le voisinage. Persée, frappé du péril que ces raisons lui faisoient envisager, s'en alla camper dans l'Apérantie, dont les habitans parmi lesquels Archidamus avoit beaucoup de crédit & d'autorité, le reçurent avec un consentement unanime. Aussi le laissa-t-il dans le païs pour le garder avec un corps de huit cens soldats. Ensuite, il retourna dans la Macédoine, regrettant fort la peine inutile qu'il avoit prise de fatiguer ses troupes par une marche précipitée dans des chemins très-difficiles, pour se voir fermer les portes d'une ville où il s'étoit flatté d'entrer sans résistance.

Tout ce que nous venons de raconter s'étoit passé pendant l'hiver. Dès que le printems fut venu, le Consul Q. Marcius partit de Rome, se rendit en Thessalie, & de-là, sans perdre de tems, s'avança vers la Macédoine, persuadé que c'étoit dans le cœur de ses États qu'il falloit attaquer Persée. Le Préteur C. Marcius Figulus, Commandant de la flotte, ne fit pas moins de diligence.

Persée, qui ignoroit quelle route prendroit le Consul, avoit placé des troupes assez considérables dans deux endroits par lesquels il étoit vraisemblable qu'il tenteroit le passage. Il fit camper le reste de son armée près de Dium, parcourant lui même avec un petit corps de cavalerie les rivages voisins, & marchant tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, sans beaucoup de dessein.

Q. Marcius, après une longue délibération, se détermina à passer les montagnes près d'un lieu qui se trouve nommé Octolophe dans le texte de Tite-Live, tel que nous l'avons aujourd'hui. Il avoit eu la précaution de s'emparer d'une hauteur qui favorisoit son passage, & d'où l'on découvroit le camp

des ennemis, qui n'étoit pas éloigné de plus de mille pas, & les environs de Dium & de Phila ; ce qui anima beaucoup les soldats, qui avoient sous les yeux des contrées si opulentes où ils espéroient s'enrichir. Hippias, que le Roi avoit placé dans ce passage pour le défendre avec un corps de douze mille hommes, voyant la hauteur occupée par un détachement des Romains, marcha à la rencontre du Consul qui s'avançoit avec toute son armée, harcela ses troupes pendant deux jours, & les incommoda fort par les fréquentes attaques qu'il leur livroit.

Q. Marcius étoit fort inquiet, ne pouvant ni avancer avec sûreté, ni reculer sans honte, & même sans beaucoup de danger. Il ne lui restoit d'autre parti que de pousser vivement une entreprise, formée peut-être trop hadiment & trop témérairement, mais qui pouvoit réussir par une constance opiniâtre, seule ressource en pareil cas, & souvent heureuse. Il est certain que si le Consul avoit eu affaire à un ennemi semblable aux anciens Rois de Macédoine, dans le défilé étroit où ses troupes se trouvoient enfermées, il auroit infailliblement reçu un grand échec. Mais, Persée, au lieu d'envoyer des troupes fraîches pour soutenir celles d'Hippias, dont il étoit si voisin, que de son camp il entendoit les cris qu'elles jettoient en combattant ; au lieu d'aller lui même attaquer les ennemis, continuoit ses courses inutiles aux environs de Dium, & par cette négligence il donna lieu aux Romains de se tirer du mauvais pas où ils s'étoient engagés. Ce ne fut point sans des peines infinies, les chevaux chargés du bagage succombant sous le poids dans la descente de la montagne, & tombant presque à chaque pas qu'ils faisoient. Les éléphans sur-tout leur causerent un grand embarras.

Pendant que Persée étoit au bain, on vint lui apprendre que les ennemis approchoient. Cette nouvelle le jetta dans une terrible allarme. Incertain du parti qu'il devoit prendre, & de moment à autre changeant de résolution, il jettoit des cris, & plaignoit son sort de se voir vaincu sans combat. Il fit revenir les deux Officiers, à qui il avoit confié la garde des passages, fit transporter sur sa flotte les statues dorées qui étoient à Dium, de peur qu'elles ne tombassent entre les mains des Romains, & donna ordre qu'on jettât dans la mer les trésors qu'il avoit à Pella, & qu'on brûlât à Thessalonique toutes ses galeres. Pour lui, il se retira à Pydne. La frayeur & le trouble à la vue d'un danger subit, décelent le fond du cœur d'un Prince, & le font paroître tel qu'il est.

L'armée Romaine dut son salut à l'imprudente & stupide crainte de Persée, laquelle fit

regarder comme une hardiesse louable la témérité qu'avoit eue le Consul de s'engager dans un païs d'où il ne se seroit jamais tiré, si la tête n'avoit pas tourné à ses ennemis. Il n'avoit que deux chemins pour sortir de ce mauvais pas ; l'un en perçant les vallons de Tempé, pour entrer en Thessalie ; l'autre en passant le long de Dium, pour pénétrer dans la Macédoine. Or, ces deux postes importans étoient occupés par de bons corps de troupes, que le Roi y avoit placés. Si donc Persée eût eu un peu plus de résolution, & qu'il eût résisté seulement dix jours à la frayeur qui l'emporta à l'approche des Romains, le Consul n'auroit pu ni se retirer par Tempé dans la Thessalie, ni faire arriver des provisions dans les défilés où il s'étoit avancé. Car, les chemins par Tempé étoient bordés de précipices si profonds, que l'œil n'en pouvoit soutenir la vue sans éblouissement. Les troupes du Roi gardoient ce passage en quatre endroits différens, dont le dernier étoit si étroit, que dix hommes seulement bien armés pouvoient en défendre l'entrée. Ainsi, les Romains ne pouvant ni recevoir des vivres par les défilés étroits de Tempé, ni y passer eux-mêmes, il auroit fallu regagner les montagnes par où ils étoient descendus, ce qui leur seroit devenu impratiquable, si les ennemis avoient continué d'en occuper les hauteurs. Il ne leur seroit donc resté d'autre ressource que de pénétrer dans la Macédoine du côté de Dium en passant à travers les ennemis, ce qui ne leur auroit pas été moins difficile, si les Dieux, dit Tite-Live, n'eussent ôté à Persée le conseil & la prudence. Car, en faisant un fossé & des retranchemens au défilé fort étroit qui se trouvoit au pied du mont Olympe, il leur en fermoit absolument l'entrée, & les arrêtoit tout court. Mais, dans l'aveuglement où la terreur avoit jetté le Roi ; il ne vit rien & ne fit rien de tout ce qui pouvoit le sauver, laissa toutes les entrées de son Royaume ouvertes & libres à l'ennemi, & se réfugia avec précipitation à Pydne. Les expressions de Tite-Live sont ici fort remarquables, & nous expliquent quels moyens Dieu emploie pour détruire les plus grands Empires.

Persée, revenu de sa frayeur, & ayant repris ses esprits, souhaitoit fort qu'on n'eût pas exécuté les ordres qu'il avoit donnés de jetter dans la mer les trésors qu'il avoit à Pella, & de brûler à Thessalonique toutes ses galeres. Andronic, chargé de ce dernier ordre, avoit traîné en longueur, pour laisser lieu au repentir qui pourroit suivre de près ce commandement, comme en effet cela arriva. Nicias, moins précautionné, avoit jetté dans la mer ce qu'il avoit trouvé d'argent à Pella. Sa faute fut bientôt réparée, des plongeurs ayant retiré du fond de la mer presque

tour cet argent. Pour récompense, le Roi les fit tous mourir en secret, aussi bien qu'Andronic & Nicias; tant il avoit honte de l'indigne frayeur à laquelle il s'étoit livré, dont il ne vouloit laisser aucuns témoins ni aucunes traces.

L'an 168 avant Jesus-Christ, la crainte du danger prochain, dont il étoit menacé, l'ayant enfin emporté sur son avarice, il convint de donner à Gentius roi d'Illyrie trois cens talens d'argent, & d'acheter à ce prix son alliance. Il envoya en même tems des Ambassadeurs à Rhodes, persuadé que si cette isle, très-puissante alors sur mer, prenoit son parti, Rome seroit fort embarrassée. Il en députa aussi vers Eumene & Antiochus, les deux plus grands Rois de l'Asie, & qui étoient fort en état de le secourir. C'étoit sagesse à Persée de recourir à ces moyens, & de chercher à se fortifier par de tels appuis; mais, il s'en avisa trop tard. Il auroit fallu commencer par-là, & en faire le premier fondement de son entreprise. Il ne songe sérieusement à remuer ces puissances éloignées, que lorsque le péril le menace déjà de près. C'étoit appeller plutôt des spectateurs & des associés de sa ruine, que des soutiens & des appuis. Les instructions qu'il donnoit à ses Ambassadeurs, étoient très-solides & très-capables de persuader. Mais, il falloit les employer trois ans plutôt, & en attendre l'effet, avant que de s'embarquer seul dans la guerre contre un peuple si puissant, & qui avoit tant de ressources dans ses malheurs.

Les Ambassadeurs avoient les mêmes instructions pour Eumene & Antiochus. Ils agirent ouvertement & sans détour avec Antiochus. Pour ce qui regarde Eumene, ils couvrirent leur voyage du prétexte de racheter les prisonniers, & ne traiterent qu'en secret ce qui en étoit la véritable cause. Il y avoit déjà eu sur le même sujet plusieurs pourparlers en différens tems & en différens lieux, qui avoient commencé à rendre ce Prince fort suspect aux Romains. Ce n'est pas qu'Eumene, dans le fond, souhaitât que Persée pût remporter la victoire sur les Romains, l'énorme pouvoir qu'il auroit eu pour lors, lui auroit fait ombrage, & auroit vivement piqué sa jalousie. Il ne vouloit pas non plus se déclarer ouvertement contre lui, ni lui faire la guerre. Mais, croyant voir les deux partis également disposés à la paix, Persée par la crainte des maux qui pouvoient lui arriver, les Romains par l'ennui d'une guerre qui traînoit fort en longueur; il cherchoit à se rendre le médiateur de cette paix, & à vendre cherement à Persée sa médiation, ou du moins son inaction & sa neutralité. On étoit déjà convenu du prix, qui étoit mille talens pour ne point donner de secours aux Romains ni

par terre ni par mer, & quinze cens talens pour obtenir d'eux qu'ils laissassent Persée en paix. Il n'y avoit plus de dispute que sur le tems du payement. Persée vouloit attendre que le service fût rendu, & cependant mettre l'argent en dépôt dans la Samothrace. Eumene ne croyoit pas que par-là la somme lui fût assurée, parce que la Samothrace dépendoit de Persée, & il exigeoit que dès-lors on lui en payât une partie. C'est ce qui rompit le traité. Il n'étoit guere honorable ni pour l'un, ni pour l'autre.

Persée en manqua encore un autre, qui ne lui auroit pas été moins avantageux. Il avoit fait venir des païs au-de-là du Danube un corps de troupes Gauloises, composé de dix mille cavaliers, & d'autant de fantassins, & il étoit convenu de donner dix pieces d'or à chaque cavalier, cinq à chaque fantassin, & mille à leur Général. Ces Gaulois étoient ceux dont il est parlé dans l'histoire sous le nom de Bastarnes. Quand il les sçut arrivés sur les frontieres de ses États, il alla au-devant d'eux avec la moitié de ses troupes, & donna ordre que dans les villes & les villages par où ils devoient passer, on tînt des vivres préparés en abondance, du bled, du vin, & des bestiaux. Il avoit quelques présens pour les principaux Officiers, des chevaux, des harnois, des casaques. Il y joignit aussi quelque argent, qui devoit être distribué entre un petit nombre; & pour ce qui est de la multitude, il croyoit que l'espérance suffiroit pour les attirer. Mais, il se trompoit. Sur le refus qu'il fit de leur payer la somme dont on étoit convenu, ils partirent sur le champ, reprirent le chemin du Danube, & ravagerent la Thrace qui se trouvoit sur leur passage.

Persée, avec un renfort si considérable, auroit fort embarrassé les Romains. Il pouvoit faire passer ces Gaulois dans la Thessalie, où ils auroient pillé le plat païs, & pris les places les plus fortes. Par-là, demeurant tranquille auprès du fleuve Énipée, il auroit mis les Romains hors d'état, & de pénétrer dans la Macédoine dont il leur fermoit l'entrée par ses troupes, & de subsister plus long-tems dans le païs, parce qu'ils n'auroient plus tiré, comme au-paravant, leurs vivres de la Thessalie, qui auroit été entierement ravagée. L'avarice qui le dominoit l'empêcha de profiter d'un si grand avantage. Elle le priva encore du fruit qu'il auroit pu tirer d'une autre alliance, qui devoit lui être précieuse. Persée par l'état de ses affaires, & par l'extrême danger dont il se voyoit menacé, avoit enfin consenti de donner à Gentius les trois cens talens qu'il lui avoit demandés depuis plus d'un an, pour lever des troupes & équiper une flotte. Pantauchus avoit ménagé ce traité de la part du roi de Ma-

cédoine, & avoit commencé par faire toucher au Prince Illyrien dix talens sur la somme qui lui étoit promise. Gentius fit partir ses Ambassadeurs, & avec eux des gens sûrs, pour transporter le reste de l'argent. Persée reçut ces Ambassadeurs avec toutes les marques de distinction possibles. Après que de part & d'autre on eut livré les ôtages, & prêté les sermens, il ne restoit plus qu'à fournir les deux cens quatre vingt-dix talens. Les Ambassadeurs & les Agens de Gentius se rendirent à Pella, où l'argent leur fut compté, & mis dans des caisses scellées du cachet des Ambassadeurs pour être transporté en Illyrie. Le voilà, ce semble, bien en sûreté pour Gentius. Persée avoit fait dire sous main à ses gens chargés de ce transport de marcher lentement & à petites journées; &, quand ils seroient arrivés aux frontiers de Macédoine, de s'y arrêter & d'y attendre ses ordres. Pendant tout ce tems-là, Pantauchus, qui étoit demeuré à la Cour d'Illyrie, pressoit fort le Roi de se déclarer contre les Romains par quelque acte d'hostilité. Gentius avoit déjà touché dix talens comme des arrhes, & ayant reçu nouvelle que la somme entiere étoit en chemin, il la comptoit dans ses coffres. Sur les instances réitérées de Pantauchus, violant tous les droits divins & humains, il fit emprisonner deux Ambassadeurs Romains, qu'il avoit actuellement auprès de lui, sous prétexte que c'étoient des espions.

Dès que Persée en eut reçu la nouvelle, le croyant engagé suffisamment & sans retour contre les Romains par ce coup d'éclat, il fit revenir ceux qui portoient les deux cens quatre vingt-dix talens, se félicitant lui même en secret de l'heureux succès de sa perfidie qui lui avoit sauvé son argent. Mais, il ne faisoit que le garder & le mettre en réserve pour l'ennemi, au lieu qu'il auroit dû s'en servir pour se défendre contre lui, & pour le vaincre. Il devoit sçavoir que c'étoit la maxime de Philippe & d'Alexandre, les plus illustres de ses prédécesseurs, que l'on doit acheter la victoire par l'argent, & non pas conserver l'argent aux dépens de la victoire.

Dès le commencement du printems, un nouveau Général, L. Emilius Paulus, vint prendre le commandement des troupes Romaines en Macédoine. Persée, voyant que l'arrivée de ce Général avoit mis tout en mouvement parmi les ennemis, comme si la guerre n'eût fait que commencer; qu'ils étoient venus de Phila camper vis-à-vis de lui sur les bords de l'Énipée; que le Général alloit de côté & d'autre, examinant ses travailleurs, dans le dessein sans doute de passer de son côté, & qu'il préparoit avec une application singuliere toutes les machines dont il avoit besoin pour attaquer & forcer son

camp, prit lui même toutes les précautions imaginables, soit pour rendre les efforts des ennemis inutiles, soit pour augmenter le courage & la force des siens; & en habile & expérimenté Capitaine, il n'omit aucun des préparatifs qu'il lui convenoit de faire pour une action qui alloit décider de son sort, ne croyant jamais les mesures qu'il avoit prises assez justes, ni les bords de l'Énipée assez fortifiés. Mais, malgré l'ardeur qui animoit les soldats des deux partis, les deux camps demeurerent tranquilles pendant plusieurs jours; & on rapporte que jamais deux armées si près l'une de l'autre, ne resterent si long-tems sans se choquer. Pendant cette inaction, ils apprirent que Gentius avoit été vaincu dans l'Illyrie, & que ce Prince avec toute sa famille & ses États étoit réduit sous la puissance du peuple Romain. Cette nouvelle augmenta le courage des Romains, autant qu'elle affoiblit celui des Macédoniens & de leur Roi.

Il y eut d'abord quelques légeres escarmouches sur les bords de l'Énipée. On comptoit environ trois cens pas de l'un ou de l'autre rive jusqu'au véritable lit du fleuve, au milieu duquel couloit dans la largeur de mille pas, un torrent dont la profondeur étoit tantôt plus, tantôt moins grande. Ce fut dans cet espace que se livra un premier combat dont furent spectateurs de dessus les remparts de leurs camps, le Roi avec sa phalange, & le Consul avec ses légions. Les troupes auxiliaires de Persée combattoient plus avantageusement de loin avec les traits qu'elles lançoient avec assez d'adresse. Mais, dès que les Vélites du Consul, & les Liguriens qui servoient dans son armée, les avoient joints avec leurs épées & leurs boucliers légers, ils l'emportoient à leur tour par la fermeté avec laquelle ils gardoient leurs postes, & la vigueur des coups qu'ils portoient. Il étoit midi quand le Consul fit sonner la retraite. Ainsi, ce jour-là les combattans se retirerent laissant sur la place un grand nombre des leurs. Le lendemain, dès que le soleil parut, les courages encore animés par le combat de la veille, en recommencerent un nouveau avec encore plus de chaleur. Mais, les Romains recevoient beaucoup de blessures, non-seulement de ceux avec qui ils en étoient aux mains dans le lit du fleuve, mais encore plus du grand nombre de Macédoniens qui disposés sur les tours, les accabloient de toute sorte de traits, & sur-tout d'une grêle de pierres qu'ils faisoient pleuvoir sur eux. Et, s'ils s'approchoient davantage du bord occupé par les Macédoniens, les traits qu'on décochoit avec les machines, portoient jusqu'à leurs derniers rangs. L. Émilius Paulus, ayant encore perdu ce jour-là plus de monde, donna le signal de la retraite un peu

plus tard que la veille. Le troisieme jour, il s'abstint de combattre, & se retira dans la partie inférieure de son camp, comme si son dessein eût été de tenter le passage du fleuve par l'une des deux branches dans lesquelles il se partageoit en approchant de la mer. Persée, uniquement occupé de ce qui se passoit sous ses yeux, ne songea qu'à repousser l'ennemi dans cette partie, ne croyant pas avoir rien à craindre d'ailleurs.

Cependant, un corps de soldats Romains, qui avoient été envoyé secrétement pour s'emparer des défilés situés près de Pythium, y étant arrivés à travers les montagnes & les rochers, trouverent endormis les Macédoniens qui défendoient ces défilés. Ils n'eurent donc pas beaucoup de peine à les déloger de ce poste. La plupart furent tués. Le reste se sauva par la fuite, & porta la terreur dans le camp. Cette perte, à laquelle Persée ne s'attendoit pas, le jetta dans une grande incertitude. Craignant que les Romains, après s'être ouvert ce passage, ne le vinssent attaquer par derriere, il se voyoit dans la nécessité ou de se retirer à Pydne, & d'y attendre l'ennemi, pour le combattre avec moins de péril sous les murailles d'une ville bien fortifiée; ou de disperser ses troupes dans les villes de Macédoine, & d'abandonner aux Romains la campagne nue & déserte, après en avoir enlevé tous les grains & les troupeaux, & les avoir transportés dans les places les plus fortes de son Royaume. L'esprit de ce Prince flottoit entre ces deux partis, incertain de ce qu'il devoit faire, lorsque ses amis le déterminerent pour celui qui leur paroissoit en même tems & le plus sûr & le plus honnête. C'étoit d'éprouver la fortune du combat. Ils lui représenterent qu'il surpassoit les ennemis par le nombre de ses soldats; & qu'il pouvoit se persuader que leur valeur naturelle seroit encore fortifiée par les motifs les plus puissans, & les engagemens les plus saints que les hommes puissent avoir de bien faire leur devoir dans une bataille, la conservation de leurs autels, de leurs foyers, de leurs temples & de leurs dieux, au milieu desquels & pour lesquels ils combattroient; le salut de leurs pepes & meres, de leurs femmes & de leurs enfans; enfin la présence de leur Roi qu'ils auroient pour témoin de leur valeur, & qui s'exposeroit comme eux au péril. Frappé de ces raisons, il se prépara au combat; & s'étant retiré sous les murailles de Pydne, il rangea les siens en bataille, assignant à chacun de ses Officiers son poste & ses fonctions, comme si l'action eût été sur le point de commencer.

L. Emilius Paulus, de son côté, ayant rassemblé ses troupes, marcha droit à l'ennemi. Mais, à la vue d'une armée aussi considérable par le nombre & la force des soldats,

soldats, rangée d'ailleurs dans un ordre admirable, & disposée à le bien recevoir, il resta comme interdit, roulant mille différentes pensées dans son esprit. On étoit dans le fort de l'été; il étoit près de midi; ses gens avoient fait une assez longue marche dans un chemin rempli de poussiere, & brûlé par le soleil; la chaleur & la lassitude se faisoient déjà sentir, & à cette heure du jour, ne pouvoient manquer d'augmenter encore. Il résolut donc de ne les pas opposer dans l'état où ils étoient, à un ennemi frais & reposé. Mais, l'envie de combattre étoit si vive dans les deux armées, que le Consul n'eut pas moins de peine à éluder l'ardeur de ses soldats, qu'à réprimer la fougue des ennemis. Il commanda d'abord aux premiers rangs de prendre la mesure du camp & de placer les bagages. Ensuite, quand cela eut été exécuté, il retira les Triaires les premiers, de l'arriere-garde où ils étoient postés; ensuite, il fit retirer les Princes, laissant les Hastats au premier rang, en cas que les ennemis fissent quelque mouvement, enfin il retira aussi les Hastats, commençant par ceux qui étoient à l'aîle droite, & allant de suite d'une compagnie à l'autre. De cette façon, il fit rentrer dans le camp toute l'infanterie sans tumulte, n'opposant aux Macédoniens que l'avant-garde composée de la cavalerie & de soldats armés à la légere, à qui il ne fit quitter leur poste, que quand on eut achevé de creuser le fossé, & d'élever la palissade du côté des ennemis. Le Roi, de son côté, après avoir été dans la disposition de combattre ce jour-là, content d'observer à ses soldats que c'étoit l'ennemi qui avoit reculé, les fit aussi rentrer dans leur camp.

La nuit suivante, il y eut une éclipse de lune. Les Romains, qui avoient été prévenus de ce phénomene par un de leurs Officiers, n'en furent point effrayés. Mais, il n'en fut pas de même des Macédoniens, qui regarderent cette éclipse comme un pronostic de la ruine du Royaume & de toute la nation; d'autant plus que la réponse des Oracles qu'ils avoient consultés, s'y trouvoit conforme. C'est pourquoi, on n'entendit dans leur camp que des cris & des hurlemens, jusqu'à ce que la lune eût repris sa splendeur ordinaire. Le lendemain, quoique les deux Chefs eussent résolu d'éviter ce jour-là la bataille, le Roi parce que les Romains n'étoient pas comme la veille, fatigués d'une longue traite, & embarrassés à prendre leurs rangs; & le Consul parce que dans un camp nouveau & préparé à la hâte, il n'avoit ni bois ni fourrage, & qu'il avoit envoyé un grand nombre des siens pour en chercher dans les campagnes voisines. Cependant, la fortune qui se joue des projets des mortels, les força malgré eux d'en

venir aux mains. Les deux armées étoient séparées par une riviere médiocre, beaucoup plus voisine du camp des Macédoniens, dans laquelle les uns & les autres se fournissoient d'eau, ayant posé des corps de garde chacun de leur côté, pour mettre en sûreté ceux qui l'alloient puiser. L. Emilius Paulus avoit placé sur sa rive deux cohortes, sçavoir, la Marrucine & la Pélignienne, & deux escadrons Samnites, commandés par le Lieutenant M. Sergius Silus; & il avoit confié la garde du camp à un autre corps de troupes composé de trois cohortes, la Firmane, la Vestine, & la Crémonnoise, & de deux compagnies de cavalerie, l'une de Plaisance, & l'autre d'Esernie, le tout sous les ordres de C. Cluvius autre Lieutenant. On étoit fort tranquille aux bords du fleuve, & aucun ne songeoit à attaquer, quand sur les trois heures après midi, un cheval échappé à ceux des Romains qui le pensoient, se jetta dans l'eau, pour passer de l'autre côté. Trois soldats entrerent après lui dans la riviere, où ils avoient de l'eau jusqu'aux genoux; & l'ayant arraché à deux Thraces qui s'en étoient saisis, & dont ils tuerent l'un, ils le ramenoient à leur poste, lorsque de huit cens Thraces qui gardoient la rive Macédonienne, un petit nombre d'abord, irrités d'avoir vu tuer un de leurs compatriotes à leur barbe, coururent après les meurtriers. Quelques uns les suivirent; d'autres en firent autant, & enfin toute la troupe passa la riviere & ils en vinrent aux mains avec ceux des Romains qui défendoient leur bord. Il se trouve des auteurs qui assurent que ce fut par l'ordre du Consul même que ce cheval fut débridé & lâché du côté des Macédoniens, afin que ceux qu'on enverroit pour le ramener, attirassent les ennemis, & qu'on leur pût reprocher d'avoir été les agresseurs. Car, après avoir égorgé vingt victimes sans trouver dans leurs entrailles aucun témoignage de la protection des Dieux, enfin les Aruspices apperçurent dans celles de la vingt-unieme des présages heureux, & déclarerent que si les Romains ne combattoient que pour repousser l'attaque des ennemis, ils remporteroient infailliblement la victoire. Après tout, que ce soit le hazard, ou l'artifice de L. Emilius Paulus qui ait engagé le combat, il est toujours certain qu'il commença de la façon que nous venons de dire; & que de nouvelles troupes accourant l'une après l'autre au secours de leurs compagnons, à mesure qu'elles les voyoient pressés, il s'alluma si fort en très-peu de tems, que les deux Chefs eux-mêmes furent contraints de risquer le tout pour le tout. Car, dès que le consul L. Émilius Paulus eut entendu le tumulte qu'excitoient tant de gens en courant en foule au combat, il

sortit de sa tente, & jugeant qu'il n'étoit ni sûr, ni facile d'arrêter la fougue d'une multitude qui n'étoit plus en état d'entendre raison, il crut que le meilleur étoit de profiter de l'ardeur de ses soldats, en tournant sagement à son avantage une affaire que le pur hazard avoit occasionnée. Il tira donc tous les soldats du camp; & parcourant tous les rangs à cheval, il les exhorta à soutenir avec toute la valeur dont ils étoient capables, une bataille qu'ils avoient tant désirée. Et en même tems, ayant détaché P. Nasica, pour aller voir ce qui se passoit entre ceux qui avoient commencé l'action, il apprit de lui à son retour, que Persée étoit près d'arriver à la tête de toutes ses troupes rangées en bataille.

Les Thraces marchoient les premiers avec une contenance fiere, & d'un air menaçant; ils étoient d'une taille au-dessus de la commune, & portoient dans leur main gauche des boucliers dont la blancheur étoit éblouissante. Une casaque noire couvroit leurs épaules, & de la main droite ils branloient de moment à autre une lance d'une longueur & d'un poids énormes. Auprès des Thraces étoient rangées les troupes auxiliaires des diverses nations, du nombre desquelles étoient les Péoniens, armées & habillées chacune à la mode de leur païs. Elles étoient suivies du corps même des Macédoniens qu'on appelloit la phalange aux boucliers blancs, composée de tout ce qu'il y avoit de plus robuste & de plus brave dans la nation. Leurs armes dorées & leurs casaques rouges jettoient un éclat merveilleux. C'étoit-là le corps de la bataille ennemie. après eux marchoient ceux à qui leurs boucliers d'airain & de couleur blanche, donnoient le nom d'Aglaspides ou de Chalcaspides. Cette seconde phalange occupoit la droite auprès de la premiere. Outre ces deux phalanges qui faisoient la principale force de l'armée Macédonienne, on avoit répandu à droite & à gauche sur les aîles, comme en saillie & hors de la bataille, ceux des Macédoniens qui portoient ces petits boucliers appellés en latin *cetra*, & qui étoient armés de sarilles, comme les phalangites. Toute la plaine étoit comme éclairée par l'éclat que jettoient les armes, & les collines d'alentour retentissoient des cris divers de tant de soldats qui s'exhortoient réciproquement à bien faire.

Cependant, L. Émilius Paulus s'avançoit aussi contre les ennemis. Dès qu'il apperçut, outre les autres Macédoniens, ceux dont on avoit formé la phalange, & qu'il vit qu'au signal qui leur fut donné, ôtant leurs boucliers de dessus leurs épaules, tous de concert baissoient leurs sarilles & les présentoient aux Romains; considérant la fermeté inebranlable de tant de guerriers serrés les uns contre

les autres, & leur front, comme un rempart invincible, hérissé de tant de piques, il fut frappé d'un étonnememt qui n'étoit pas exempt de frayeur ; & il avoit souvent avoué depuis, en parlant de cette journée, que c'étoit le spectacle le plus terrible qui se fût jamais présenté à ses yeux. Mais pour lors, il cacha avec soin le trouble dont il avoit l'ame agitée ; & montrant un visage assuré, il alloit de côté & d'autre, sans se mettre en peine de couvrir sa tête ou son corps, & faisoit prendre à chacun son poste, avec un sens froid & une présence d'esprit admirables. Déjà les Péligniens combattoient contre ceux des phalangites qu'ils avoient en tête. Mais, Salius qui les commandoit, voyant qu'après plusieurs efforts réitérés, ils ne pouvoient enfoncer ce bataillon serré, enleva le drapeau de sa cohorte, & le jetta au milieu des ennemis. Alors, les deux partis s'animerent d'une nouvelle ardeur, les uns pour recouvrer leur drapeau, les autres pour le retenir. Les premiers tâchent, ou de couper avec leurs sabres, ou de détourner avec leurs boucliers, ou même avec leurs seuls bras, les longues piques des Macédoniens. Mais, ceux-ci les empoignant fortement des deux mains, les poussoient avec tant de vigueur contre ces téméraires qui se jettoient comme des aveugles & des furieux au milieu de leurs pointes, que perçant tout-à-la-fois les boucliers & les cuirasses, ils enfiloient les hommes du même effort, & les renversoient la tête en bas. Ainsi, les premiers rangs des Péligniens étant défaits, l'ennemi tuoit aussi ceux qui étoient derriere eux ; en sorte que quoiqu'ils n'eussent pas absolument tourné le dos, ils reculoient cependant, & se retiroient du côté du mont Olocrus. C'est ainsi que les gens du païs l'appelloient.

L. Émilius Paulus fut transporté d'une si furieuse colere, qu'il déchira son manteau. Car, il voyoit que dans les autres parties, les siens n'avançoient qu'en tremblant, personne n'osant approcher de cette haie de fer que les ennemis leur présentoient. Mais, ce Capitaine expérimenté s'apperçut, en faisant attention à tout, que ces bataillons n'étoient pas également serrés par-tout, & que cette masse laissoit en quelques endroits des ouvertures par où il n'étoit pas impossible de l'entamer, soit à cause de l'inégalité du terrein, soit à cause de l'étendue immense qu'on avoit donnée à son front ; pendant que ceux qui occupoient le haut, étoient nécessairement séparés, quoique malgré eux, de ceux qui étoient dans le bas ; comme les plus paresseux, des plus prompts, ceux qui s'avançoient, de ceux qui s'arrêtoient, enfin ceux qui pressoient l'ennemi, de ceux qui étoient pressés eux-mêmes. Après avoir fait cette remarque, il prit sur le champ

son parti ; & pour rompre entierement & obliger de combattre par détachement, ce corps énorme qui étoit invincible quand il tomboit sur les ennemis avec tout son effort, il ordonna aux siens d'entrer avec impétuosité dans tous les vuides qu'ils verroient parmi ce bataillon ennemi, quelque médiocres qu'ils fussent ; & après s'y être introduits, d'y tenir ferme, & d'y combattre avec intrépidité. Lorsqu'il eut fait porter cet ordre dans toutes les parties de la bataille, il prit lui-même le soin de mener l'une des deux légions au combat. Tous les soldats étoient frappés de la majesté du souverain commandement, de la réputation, & sur-tout de l'âge avancé de ce grand homme, qui à soixante ans passés, s'exposoit à tous les travaux & à tous les périls plus hardiment que les jeunes gens les plus courageux & les plus robustes. La premiere légion remplit les intervalles qui étoient restés entre le corps des Macédoniens qui portoient de petits boucliers, & les phalanges, & par-là ôta aux ennemis le moyen de s'entre-secourir. Elle pressoit les premiers par derriere, & combattoit de front les Aglaspides. L. Albinus, homme consulaire, eut ordre de conduire la seconde légion contre la phalange des Leucaspides, qui occupoit le centre de l'armée ennemie. De l'aîle droite des Romains qui avoit commencé l'action aux bords du fleuve, on lâcha les éléphans contre les Macédoniens, avec une des deux légions des alliés ; & ce fut de ce côté-là que les Macédoniens commencerent à fuir. Car, les Latins seconderent si bien l'effort des éléphans, qu'ils firent plier leur aîle gauche. La seconde légion de son côté attaquant, comme on vient de dire, la phalange qui étoit au corps de bataille, la mit en déroute. Car, la cause la plus évidente de la victoire des Romains, c'est qu'en obligeant cette phalange à combattre par pelotons dispersés, ils mirent premierement en désordre, puis défirent entierement ce corps dont il n'étoit pas possible de soutenir les efforts, quand il demeuroit serré, & qu'il présentoit par-tout les pointes redoutables de ses lances ; au lieu que quand on avoit rompu ses rangs, & qu'on attaquoit de près ses différens membres, les soldats ne pouvoient pas se servir aisément de leurs piques, dont la longueur & la pesanteur ne faisoient plus que les embarrasser ; & si on venoit à fondre sur eux par derriere ou par les flancs, ils tomboient renversés les uns sur les autres, comme il arriva dans cette occasion, où ils firent de vains efforts pour arrêter l'impétuosité des Romains qui les avoient entamés en plusieurs endroits, & s'étoient insinués dans leurs rangs. Mais, s'ils s'étoient obstinés à combattre cette phalange tous ensemble & de

front, ils se feroient immanquablement enferrés, comme avoient fait les Péligniens au commencement de la bataille.

Pendant long-tems, les Romains taillerent la phalange en pieces par-devant, par-derriere & par les flancs; enfin, ceux qui purent échapper à leur furie, s'enfuirent du côté de la mer, après avoir jetté leurs armes. Là, quelques-uns de dessus le rivage, & d'autres entrant même dans l'eau, tendoient humblement les mains à ceux qui étoient sur la flotte, les suppliant de leur sauver la vie; & voyant qu'on avoit détaché plusieurs esquifs, persuadés que les Romains venoient pour les recevoir comme prisonniers, plutôt que pour les tuer, ils se jetterent même la plûpart dans la mer, & alloient audevant d'eux en nageant. Mais, comme des esquifs on les accabloit de traits, tâchant de regagner le bord à la nage, ils ne faisoient que changer un genre de mort en un pire. Car, dès qu'ils étoient au bord, ils étoient écrasés par les éléphans que leurs conducteurs y avoient amenés exprès. Les Romains convenoient que jamais dans une seule bataille il n'avoit été tué tant de Macédoniens. Car, le nombre des morts montoit à vingt mille. De ceux qui se réfugierent vers Pydne, six mille tomberent vivans entre les mains des vainqueurs; de ceux que la fuite avoit dispersés de divers côtés, il y en eut encore cinq mille de pris. Le Consul ne perdit pas plus de cent hommes dont la plupart étoient de la cohorte Pélignienne. Mais, il y en eut beaucoup plus de blessés. Si la bataille eût commencé de meilleure heure, & qu'il fût resté assez de jour aux vainqueurs, ils auroient tué ou pris toutes les troupes de Persée. Mais, la nuit qui survint, en déroba plusieurs à la furie des Romains qui n'oserent pas se hazarder de les poursuivre dans un païs inconnu.

Cependant, Persée, continuant sa fuite, avoit passé la ville de Pydne, & tâchoit de gagner celle de Pella avec toute sa cavalerie, qui s'étoit sauvée de la bataille sans aucun échec. Les gens de pied, qui fuyoient en désordre, l'ayant rencontré sur le chemin, se mettent à accabler d'injures les cavaliers, les appellant des lâches & des traîtres; & poussant plus loin leur ressentiment, ils les renversent de cheval, & en blessent un fort grand nombre. Le Roi, qui craignoit les suites de ce tumulte, quitte le grand chemin, &, pour n'être pas reconnu, plie son manteau royal, le met devant lui, détache son diadême de sa tête, & le porte à la main. Mais, afin de pouvoir s'entretenir avec ses amis, il met pied à terre, & mene son cheval par la bride. Plusieurs de ceux qui l'accompagnoient prirent d'autres routes que lui sous différens prétextes, moins pour se dérober à la pour-

fuite des ennemis, que pour se mettre à couvert de la fureur de leur Prince, dont la défaite n'avoit servi qu'à aigrir & à irriter la férocité qui lui étoit naturelle. De tous ses courtisans, trois seuls demeurerent avec lui, encore tous étrangers.

Étant arrivé sur le minuit dans Pella, il tua de sa main à coups de poignard les deux gardes de ses trésors, qui avoient eu la hardiesse de lui représenter les fautes qu'il avoit faites, &, avec une liberté hors de saison, lui avoient donné des conseils sur ce qu'il devoit faire pour se relever. Ce traitement cruel à l'égard de deux des principaux Officiers de sa Cour, qui n'avoient manqué que par un zele indiscret & placé mal-à-propos, aliéna de lui tous les esprits. Allarmé par la désertion presque générale de ses Officiers & de ses Courtisans, il ne se crut pas en sûreté à Pella, & en partit la même nuit pour se rendre à Amphipolis, emportant avec lui la plus grande partie de ses trésors. Quand il y fut arrivé, il envoya des députés à L. Émilius Paulus, avec un caducée, pour demander qu'il lui fût permis de faire ses propositions.

Cependant, ce Prince, ayant inutilement sollicité les Bisaltes par ses Ambassadeurs à prendre les armes en sa faveur, assembla ceux d'Amphipolis dans la place, ayant avec lui son fils Philippe; & il se mettoit en devoir de les rassurer, eux & tout ce qu'il y avoit dans la ville de cavaliers & de fantassins, qui, ou l'avoient toujours accompagné, ou s'y étoient rassemblés après la perte de la bataille. Mais, à peine eut-il commencé à parler, que les larmes qui couloient en abondance de ses yeux, l'empêchant de continuer, il chargea Évandre de Crete d'entretenir cette multitude en sa place, & descendit de dessus son Tribunal. Mais, si le peuple avoit été touché de l'état déplorable de son Roi, & n'avoit pu s'empêcher de verser des larmes, en voyant couler les siennes, il ne daigna pas écouter Évandre; & quelques-uns même eurent assez d'audace pour crier du milieu de l'assemblée: « Sortez d'ici, & par » votre présence ne causez pas » la perte du peu que nous som» mes restés de citoyens. » Des paroles si fieres fermerent la bouche à Évandre. Le Roi se retira dans son logis; & ayant fait transporter son or & son argent dans des barques qui étoient à la rade sur le Strymon, il y descendit lui-même. Les Thraces n'osant pas s'embarquer, se retirerent dans leur païs, & tout ce qu'il y avoit de gens de guerre en firent autant. Les seuls Crétois furent attirés par l'appas de l'argent. Mais, comme une distribution pouvoit exciter leur cupidité plutôt que la satisfaire, le Roi aima mieux leur laisser piller cinquante talens qu'il leur abandonna sur le rivage. Après que

chacun en eut enlevé sa part ; ils s'embarquerent avec tant de tumulte, qu'ils submergerent à l'embouchure même du fleuve, une des barques où ils s'étoient jettés en trop grand nombre. Ils arriverent ce jour-là à Galepse, & le lendemain à Samothrace où ils avoient dessein de s'arrêter. On dit que ces barques y transporterent autour de deux mille talens. Persée se réfugia dans le temple de Castor & de Pollux.

L. Émilius Paulus étoit campé à Sires dans la contrée Odomantique, lorsqu'il reçut les lettres que Persée lui envoyoit par trois députés obscurs & sans nom. Ce Général ne put lui-même retenir ses larmes, ni s'empêcher de déplorer la malheureuse condition des mortels, quand il vit que ce Prince qui, quelque tems auparavant peu content du Royaume de Macédoine, avoit attaqué & soumis en partie les Dardaniens & les Illyriens, & avoit fait prendre les armes aux Bastarnes pour s'en servir contre les Romains, se voyoit obligé, après la perte de son armée & celle de ses États, de chercher un asyle dans une petite isle, où il n'y avoit que la sainteté du lieu qui mît sa personne à couvert de la colere & de la vengeance de ses ennemis. Mais, quand il eut jetté les yeux sur l'adresse des lettres qu'on lui apportoit, & qu'il y lut ces mots : *Le roi Persée au consul L. Émilius Paulus, salut*, la folie de ce Prince qui ne sentoit pas encore l'état où la fortune l'avoit réduit, lui ôta la compassion que sa misere lui avoit d'abord inspirée. C'est pourquoi, quoique la substance même des lettres fût fort humble, & que les termes & les sentimens dont il usoit, fussent peu convenables au rang qu'il avoit tenu, il renvoya cependant ses Ambassadeurs sans lettre & sans réponse. Persée comprit alors à quel nom sa défaite l'obligeoit de renoncer. Ainsi, il renvoya au Consul d'autres lettres, où ne prenant que la qualité de particulier, il le prioit de lui envoyer quelques-uns de ses Officiers avec qui il pût conférer de la situation à laquelle il se trouvoit réduit ; & L. Émilius Paulus lui envoya Pub. Lentulus, A. Postumius Albinus & A. Antonius. Mais, la conférence que Persée eut avec eux, ne produisit aucun effet, ce Prince s'obstinant à conserver le titre de Roi, & le Consul voulant absolument qu'il remît sa personne & tout ce qu'il possédoit, à la discrétion du peuple Romain, & qu'il attendît tout de sa seule clémence.

Cependant, Cn. Octavius aborda à Samothrace avec sa flotte. Alors, comme ce Général employoit alternativement les promesses & les menaces, l'espérance & la crainte, pour engager Persée à se remettre entre ses mains, il fut secondé dans ce dessein par un évenement que sa prudence ou le hazard fit naî-

tre. Un jeune Romain, étant entré dans l'assemblée des Samothraces qui se tenoit actuellement : « Est-ce avec vérité, » leur dit-il, ou sans fondement, qu'on dit que votre isle » est sacrée, & qu'elle est dans » toute son étendue une terre » sainte & inviolable ? » Tout le monde ayant rendu témoignage à la sainteté de l'isle : « Pourquoi donc, continua-t-il, » un homicide, souillé du sang » du roi Eumene, a-t-il violé » un séjour si auguste & si sacré ? Et, pendant que l'on » commence toutes les cérémonies de Religion par en » exclure ceux qui n'ont pas » les mains pures, comment » pouvez-vous souffrir que votre temple même soit souillé & » profané par la présence d'un » infame assassin ? » Cette accusation regardoit Évandre, que tout le monde sçavoit avoir été le ministre de l'assassinat d'Eumene.

Les Samothraces déclarerent donc au Roi, qu'Évandre étoit accusé d'assassinat ; qu'il vînt, selon les loix établies pour leur asyle, se justifier devant les Juges ; ou, s'il craignoit de le faire, qu'il prît ses sûretés & sortît du temple. Le Roi, ayant fait venir Évandre, lui conseilla fort de ne point subir un tel jugement. Il avoit ses raisons pour lui donner ce conseil, craignant qu'il ne déclarât que c'étoit par son ordre qu'il avoit entrepris cet assassinat. Persée lui fit donc entendre qu'il ne lui restoit d'autre parti que de se donner à lui-même la mort. Évandre parut y consentir, & témoignant qu'il aimoit mieux pour cela employer le poison que le fer, il songea à se dérober par la fuite. Le Roi, l'ayant appris, & craignant que les Samothraces ne fissent retomber sur lui leur colere, comme ayant soustrait le coupable au supplice qu'il méritoit, le fit tuer. C'étoit souiller la sainteté de l'asyle par un nouveau crime ; mais, il corrompit à force d'argent le premier Magistrat, qui déclara dans l'assemblée qu'Évandre s'étoit donné à lui-même la mort.

Au reste, une perfidie si détestable, exercée contre le seul ami qui lui restoit, dont il avoit éprouvé la fidélité en tant de rencontres, & qu'il ne trahissoit que parce qu'il n'avoit pas voulu le trahir lui-même, lui attira la haine & l'indignation de tout le monde. Depuis ce jour-là, ceux qui lui avoient toujours été attachés, passoient à l'envi dans le parti des Romains ; en sorte qu'étant presque demeuré seul, il prit malgré lui la résolution de s'enfuir. Dans ce dessein, il gagna secrétement un certain Oroande de Crete, qui avoit un vaisseau marchand, & lui persuada de le recevoir sur son bord avec toutes ses richesses ; elles montoient à deux mille talens, c'est-à-dire, à six millions. Mais, soupçonneux comme il étoit, il ne se dessaisit pas du tout, n'en

envoya qu'une partie, & réserva à faire porter le reste avec lui. Le Crétois, suivant en cette rencontre le génie de sa Nation fourbe & trompeur, embarqua sur le soir tout l'or & l'argent qu'on lui avoit envoyé, & manda à Persée qu'il n'avoit qu'à se rendre vers le minuit avec ses enfans, & les gens qui lui étoient absolument nécessaires pour le service de sa personne. L'heure du rendez-vous approchant, Persée se glissa avec des peines infinies par une fenêtre très-étroite, traversa un jardin, & sortit par une vieille masure, avec sa femme & ses enfans. Le reste de son trésor le suivoit. On ne sauroit exprimer sa douleur & son désespoir, lorsqu'il apprit qu'Oroande, avec sa riche charge, étoit en pleine mer. Il fallut qu'il retournât à son asyle, lui & Philippe son fils aîné. Il confia ses autres enfans à Ion de Thessalonique qui avoit été son favori, & qui le trahit dans sa mauvaise fortune. Car, il les livra à Cn. Octavius; ce qui fut la principale cause qui obligea Persée à se remettre lui-même au pouvoir de ceux qui avoient ses enfans entre les mains.

Dès que Cn. Octavius fut maître de la personne du Roi, il le fit embarquer pour l'envoyer au Consul, à qui auparavant il en avoit donné avis. Persée entra dans le camp des Romains, vêtu de noir, avec son fils Philippe, n'ayant avec lui aucun autre de ses amis ou de ses Officiers, qui en partageant sa misere, la lui rendît en quelque façon plus supportable. Il ne pouvoit avancer, tant il y avoit de gens qui s'empressoient de le voir, & lui fermoient le passage, jusqu'à ce que le Consul envoya ses licteurs qui lui ouvrirent le chemin & l'amenerent jusques dans sa tente. Ce Général se leva pour le recevoir; & ordonnant à tous les autres de demeurer assis, il alla quelques pas au devant de lui, & lui présenta la main. Ce Prince voulut se jetter aux pieds du vainqueur & embrasser ses genoux. Mais, L. Émilius Paulus ne le souffrit pas, l'ayant relevé, il le fit asseoir dans sa tente vis-à-vis de ceux qu'il avoit appellés au Conseil.

Il lui demanda d'abord quelle injure il avoit reçue du peuple Romain, pour lui déclarer & lui faire la guerre avec tant d'animosité, & exposer par-là sa personne & son Royaume à une perte inévitable. Tout le monde attendoit sa réponse. Mais, ce Prince garda le silence, tenant ses yeux attachés à la terre, & pleurant amerement. Ce qui fit que le Consul prenant la parole: « Si vous étiez, » lui dit-il, monté sur le Trône » étant encore jeune, je serois » moins surpris que vous eussiez ignoré combien la haine » du peuple Romain étoit redoutable, & combien son amitié étoit à désirer. Mais, ayant

» vous-même eu part à la guerre » que votre pere à faite contre » nous, & vous souvenant du » traité de paix dont elle a été » suivie, & dont nous avons de » notre part observé les condi- » tions avec beaucoup de fidé- » lité, à quoi avez-vous pensé, » quand vous avez mieux aimé » avoir pour ennemi que pour » ami un peuple, dont vous » aviez successivement éprouvé » & la valeur dans la guerre, » & la fidélité dans la paix. » Et comme Persée ne répondoit pas plus à ces reproches du Consul, qu'aux questions qu'il lui avoit faites d'abord : « Quoi « qu'il en soit, continua-t-il, » soit qu'il faille imputer tout » ce qui est arrivé à votre » ignorance ou au caprice de » la fortune, ou à l'ordre im- » muable des destins, prenez » courage. Les témoignages que » que vous avez de la clémence » des Romains dans la chûte de » tant de peuples & de Rois » qu'elle a relevés, doivent » vous assurer que vous serez » traité de la même maniere. » La suite va faire voir ce que l'on doit penser d'une promesse si flatteuse. Ensuite, L. Émilius Paulus congédia son Conseil, & confia la garde de Persée à Q. Élius Tubéron. Ce jour-là, il admit ce Prince à sa table, & lui rendit tous les honneurs qu'il pouvoit désirer dans sa situation présente. L'infortuné Persée fut conduit depuis à Rome, & attaché au char de triomphe de son vainqueur, qu'il suivoit avec sa femme, vêtu de noir avec la chaussure des Grecs, muet & interdit, comme un homme à qui la grandeur de ses maux sembloit avoir fait perdre l'esprit. La foule de ses amis & de ses Courtisans qui marchoient après lui, laissoient davantage éclater leur douleur. Elle étoit peinte sur leurs visages & dans leurs yeux qu'ils ne détournoient point de dessus ce malheureux Prince ; en sorte qu'on jugeoit aisément qu'oubliant leur propre misere, ils n'étoient sensibles qu'à la sienne. Persée, pour ne point essuyer cet affront, avoit fait prier L. Émilius Paulus de ne le point faire paroître dans son triomphe. Mais, ce Général se moquant de sa lâcheté : *Il a toujours été le maître d'éviter la honte qu'il appréhende*, dit-il, *& il l'est encore aujourd'hui* ; lui faisant entendre par-là qu'il pouvoit s'y soustraire par une mort généreuse. Mais, il n'avoit pas le courage assez mâle pour écouter un conseil magnanime ; & flatté d'une fausse espérance, il aima mieux vivre, & être compté lui-même parmi les dépouilles de la Macédoine.

Quelque compassion qu'eût L. Émilius Paulus des malheurs de Persée, & quelque porté qu'il fût à le servir, il ne put autre chose pour lui, & n'eut d'autre crédit que de le faire transférer de la prison publique dans un lieu plus propre, & de lui procurer une demeure plus humaine & plus gracieuse,

où il fut étroitement gardé, & où la plupart des Auteurs prétendent qu'il se fit mourir lui-même, en s'abstenant de manger. Il y en a d'autres qui racontent sa mort d'une maniere bien plus étrange & plus tragique ; car, ils disent que les soldats qui le gardoient, étant irrités de longue-main contre lui, & n'ayant pas la permission de l'outrager & de le maltraiter ouvertement, s'aviserent de l'empêcher de dormir, & que se relayant les uns les autres, & observant les momens où il s'assoupissoit, ils l'empêcherent toujours de fermer l'œil, jusqu'à ce qu'enfin épuisé par ces veilles continuelles, & ne pouvant plus y résister, il mourut vers l'an 167 avant Jesus-Christ, après avoir regné onze ans.

PERSÉIS, *Perseis*, (*a*) ville de Macédoine. Tite-Live dit que cette ville étoit située près de celle de Stobes, & que Philippe qui l'avoit bâtie, lui avoit donné le nom de Perséis pour faire honneur à son fils aîné, appellé Persée.

PERSÉPHONE, *Persephone*, Περσεφόνη, (*b*) de πέρθω, *vasto*, je dévaste, & φόνος, *cædes*, meurtre. C'est la même que Proserpine. *Voyez* Proserpine.

PERSÉPOLIS, *Persæpolis*, *Persepolis*, (*c*) Περσέπολις, Περσέπολις, c'est-à-dire, ville des Perses, selon la signification de ce mot. C'étoit une ville d'Asie, dans la Perse, dont elle étoit la capitale. M. d'Anville, dans ses cartes, met Persépolis sur un petit fleuve qui va se perdre dans l'Araxe, à peu de distance de cette ville.

Comme Alexandre approchoit de Persépolis, il vit paroître une grande troupe, exemple mémorable d'une extrême misere. C'étoit environ huit cens Grecs, prisonniers de guerre, déjà fort âgés, sur qui les Perses avoient exercé leur cruauté par diverses sortes de supplices. Aux uns, ils avoient coupé les mains ; aux autres, les pieds ; aux autres, le nez & les oreilles ; puis leur ayant imprimé sur le visage, avec le feu, des caracteres barbares, ils les avoient gardés pour un objet de risée, dont ils repaissoient leurs yeux & leur cruauté. Ils ressembloient plutôt à des phantômes qu'à des hommes, ne leur étant presque resté que la parole à quoi on pût les reconnoître. Alexandre, à cette vue, ne put retenir ses pleurs, & comme ils s'écrierent tous ensemble pour implorer sa miséricorde, il les exhorta à avoir bon courage, les assurant qu'ils reverroient encore leurs femmes & leur patrie. Cette proposition, qui devoit ce semble les remplir de

(*a*) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 53.

(*b*) Ovid. Metam. L. V. c. 13.

(*c*) Q. Curt. L. V. c, 5. *& seq.* Ptolem. L. VI. c. 4. Strab. p. 78, 729, 730. Diod, Sicul, p. 599, 600. Plin. T. I. p. 330. Just. L. I. c. 6. L. XI. c. 14. Plut. T. I. p. 687. Maccab. L. I. c. 6. v. 1. *& seq.* L. II. c. 9. v. 2. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 678. *& suiv.*

joie, les jetta dans le trouble & l'embarras. Ils demanderent au Roi par grace qu'il leur permît de demeurer dans le païs où ils avoient déjà passé plusieurs années. Il y consentit, & leur fit distribuer à chacun trois mille dragmes, cinq habits pour hommes & autant pour femmes, deux couples de bœufs pour labourer leurs terres & du bled pour les ensemencer. Il ordonna au Gouverneur de la province d'avoir grand soin qu'on ne les molestât en rien, & voulut qu'ils fussent exempts de tout tribut & de toute imposition.

Alexandre, le lendemain ayant assemblé les Généraux de son armée, leur représenta qu'il n'y avoit jamais eu de ville plus fatale au Grecs que Persépolis, l'ancien siege des Rois de Perse, & la capitale de leur empire; que c'étoit de-là qu'étoient venus tous ces déluges d'armées qui avoient inondé la Grece, & d'où premierement Darius, & Xerxès ensuite, avoient apporté le flambeau de la plus détestable guerre qui eût désolé l'Europe; qu'il falloit venger les manes de leurs ancêtres. Déjà les Perses l'avoient abandonnée, chacun s'étant retiré où sa peur l'avoit conduit. Alexandre y entra avec sa phalange. Il avoit pris par force ou par composition plusieurs villes d'une opulence incroyable, mais ce n'étoit rien en comparaison des trésors qui se trouverent à Persépolis, les Barbares y ayant assemblé comme en un magasin toutes les richesses de la Perse.

L'or & l'argent n'y étoient que par monceaux, & l'on n'eût sçu nombrer ni estimer ce qu'il y avoit de précieux en meubles & en habits, qui ne servoient la plupart qu'au luxe & à l'ostentation; de sorte que les vainqueurs mêmes se battoient pour le pillage; & celui-là passoit pour ennemi qui se trouvoit saisi du meilleur butin. Car, ne pouvant pas tout enlever, ils ne prenoient plus comme dans leur premiere furie tout ce qu'ils rencontroient; mais, ils choisissoient les choses exquises, & de plus grande valeur. Ils déchiroient par lambeaux les robes de pourpre & les ornemens royaux, chacun voulant en avoir sa part, & rompoient à coups de hâche des vases d'un prix inestimable; ils n'épargnoient pas même les statues des Dieux d'or & d'argent; il n'y avoit rien qui leur échappât & qu'ils ne missent en pieces. Mais, non-seulement l'avarice s'assouvit au sac de cette misérable ville, la cruauté y fit voir aussi d'horribles spectacles; car, le soldat, ayant tant de biens, qu'il ne sçavoit plus qu'en faire, tuoit à la fin ses prisonniers comme une vile proie, & ne pardonnoit pas à ceux que leur rançon avoit auparavant rendus dignes de pitié. Ce qui fit que plusieurs se déterminerent à prévenir le vainqueur, & parés de leurs plus riches habits, se précipiterent du haut des mu-

railles avec leurs femmes & leurs enfans. D'autres mirent le feu dans leurs maisons, jugeant bien que l'ennemi l'y mettroit bien-tôt, & se brûlerent tout vifs avec leur famille.

Le Palais des rois de Perse, qui étoit le plus grand & le plus célebre qu'il y eût au monde, pillé à part, fut exposé à une dévastation & à une ignominie proportionnées à sa splendeur précédente.

C'est ainsi, remarque Diodore de Sicile, que Persépolis de la plus superbe & de la plus heureuse ville qu'il y eût au monde, devint un objet de mépris & de compassion. Alexandre entra de son côté dans la citadelle, dont il prit le trésor entier. L'amas en avoit été commencé par Cyrus premier roi de Perse, & en avoit été continué jusqu'à ce tems-là. Il ne consistoit qu'en or & en argent, & l'on y trouva en l'une & l'autre espece, la valeur de cent vingt mille talens. Comme le Roi vouloit en faire usage pour les besoins de la guerre, il résolut de les faire transporter à Suse pour y être gardés. Dans ce dessein, il fit venir de la Babylonie & de la Susiane même, un très-grand nombre de bêtes de charge ou de charroi, & entre autres, trois mille mulets, qui servirent ensuite à porter différentes sommes aux endroits où l'on en avoit besoin. Mais, il n'en voulut pas laisser la moindre chose à Persépolis dont il haïssoit les habitans, auxquels il ne se fioit en aucune sorte, & dont il vouloit même détruire la ville de fond en comble.

Nous croyons, au reste, devoir entrer ici dans quelque détail qui fasse connoître quelle étoit la magnificence de Persépolis. La citadelle, qui étoit très-grande, étoit environnée d'un triple mur, dont le premier ou l'extérieur n'avoit dû être construit qu'avec des frais immenses. Il avoit seize coudées de haut, & il étoit accompagné de toutes les défenses convenables. Le second étoit entierement semblable au premier, excepté qu'il étoit d'une hauteur exactement double. Le dernier enfin étoit de forme quarrée, & de la hauteur de soixante coudées, & tout entier d'une pierre très-dure, & propre à résister à la durée de tous les siecles. Chacun de ces quatre côtés avoit des portes d'airain, & des palissades de même métal de la hauteur de vingt coudées, qui les défendoient & qui étoient capables seules d'inspirer de la terreur à ceux qui auroient voulu les attaquer. Du côté de l'Orient, il y avoit à quatre cens pieds de la ville une montagne qu'on appelloit le mont Royal. Là étoient les tombeaux des Rois. On n'y arrivoit par aucun chemin tracé. Mais, les corps étoient portés à leur place par des machines de suspension faites exprès. Dans la citadelle de ce lieu, il y avoit des logemens pour le Roi & pour tous les

gens de guerre ; ces logemens étoient fournis de toutes les commodités de la vie, & on y avoit ménagé des caves propres à y enfermer des trésors. Alexandre fit offrir là aux Dieux des sacrifices de victoire, pour leur rendre graces de ses succès, & il y traita magnifiquement ses amis & ses officiers. Enfin, tous les conviés étant rassasiés & le vin ayant pris le dessus dans toutes les têtes, on en vint jusqu'à la fureur & à la rage.

Une des courtisannes qui avoient été de leur repas, nommée Thaïs, & Athénienne de naissance, s'avisa de dire que la plus belle chose qu'Alexandre pût faire en Asie, étoit qu'à la fin d'un repas où il avoit admis des femmes à sa table, il fit brûler & disparoître par leurs mains en un moment le plus fameux édifice de la Perse. Cette proposition présentée à de jeunes gens, à qui le vin avoit déjà fait perdre la tête, leur fit demander des flambeaux allumés, pour venger, disoient-ils, l'impiété commise auparavant par les Perses, à l'égard des temples de la Grece. Ils vintent même à dire que c'étoit à Alexandre lui même à commencer cette expédition. Le Roi, flatté de ce discours, les fit tous lever de table, & se mit à leur tête ; ils disoient entre eux, qu'ils alloient offrir à Bacchus une libation de victoire. En un moment, un grand nombre de flambeaux furent allumés, les femmes tinrent lieu de Musiciens ; & le Roi guidé par la Courtisanne Thaïs, marcha au son des fifres & des flûtes comme à une Bacchanale. Thaïs jetta d'abord après le Roi son flambeau dans le Palais, & tout le reste de la troupe ayant suivi son exemple, le Palais entier fut bientôt embrasé par l'étendue que l'on avoit donnée à cet incendie volontaire. Ainsi, par un évenement remarquable, une femme de la plus vile profession, conduite uniquement par un esprit de débauche, vengea la ville d'Athenes où elle étoit née, du sacrilege commis autrefois & bien des années auparavant, par le roi Xerxès dans le temple de Minerve.

« Tel fut, dit Quinte-Curse, » le destin de cette ville, l'œil » de l'Orient, & le siege de » son Empire, où venoient autrefois tant de nations emprunter des loix pour se policer, qui fut l'unique terreur de la Grece, & qui » ayant équipé une flotte de » mille voiles, & assemblé ces » armées prodigieuses, dont » l'Europe fut inondée, couvrit la mer de vaisseaux, » perça les montagnes, & les » rendit navigables.

» C'est une chose digne de » compassion, que depuis tant » de siecles cette misérable » ville n'a pu encore se relever » de sa chûte. Les rois de Macédoine ont tenu d'autres » villes que tiennent aujour-

» d'hui les Parthes ; mais, de » celle-ci on n'en trouveroit » aucun vestige, si l'Araxe ne » nous en donnoit la position, » car il ne passoit pas loin des » murs, & ceux du païs disent » qu'il n'en étoit éloigné que » de vingt stades ; ce qu'ils » croyent plutôt par conjecture » qu'autrement. Les Macédo- » niens avoient honte qu'une » si noble ville eût été détruite » par leur Roi, plongé dans » le vin & dans la débauche ; » de maniere que pour couvrir » l'infamie de cette action, ils » en firent une affaire d'État, » feignant qu'il avoit été expé- » dient de la détruire, & mê- » me de cette sorte. Mais pour » lui, il est certain qu'après » avoir dormi, il s'en repentit, » & dit tout haut, que les Grecs » seroient bien mieux vengés, » si les Perses avoient été con- » traints de le voir sur le Trô- » ne de Xerxès. » Cette ville se rétablit depuis.

Nous observerons d'après le même Quinte-Curse, qu'au milieu du pillage de Persépolis, Alexandre avoit défendu d'attenter à la pudicité des femmes, & de toucher aux ornemens qu'elles avoient sur elles.

Dans le second livre des Maccabées, il est rapporté qu'Antiochus Épiphane étant allé à Persépolis, dans le dessein de piller un temple très-riche qui y étoit, tout le peuple courut aux armes, & le chassa avec ses gens. Dans le premier livre des Maccabées, où la même histoire est racontée, il est dit que ce fut à Élymaïs qu'Antiochus Épiphane trouva de la résistance, en voulant piller le temple de Nannée. Quant aux villes d'Élymaïs & de Persépolis, il est certain qu'elles étoient très-différentes, & fort éloignées l'une de l'autre. Au moins tel est le sentiment de plusieurs auteurs. Il faut donc reconnoître ou qu'il y a faute dans le texte du second livre des Maccabées, ou que l'auteur a mis Persépolis pour Élymaïs.

PERSES, *Persæ*, Πέρσαι. les habitans de la Perse. *Voyez* Perse.

PERSÈS, *Perses*, Πέρσης, (a) fils de Creius & d'Eurybie, épousa Astérie, de laquelle il eut Hécate. On croit que ce fut Persès qui le premier porta ses mains sacrileges sur les trésors du temple de Delphes.

PERSÈS, *Perses*, Πέρσης, (b) fils du Soleil & de la nymphe Perséis, & frere d'Æétès, regna dans le païs qui s'étendoit le long du mont Taurus vers la Colchide. Après la fuite de Médée, il détrôna son frere Æétès, & se fit roi de Colchide. Mais, Médée étant revenue à Colchos, vengea la mort de son pere, par celle de son oncle, qu'elle fit mourir par ses poisons.

(a) Hesiod. Gener. Deor. v. 375. & *seq.* Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lettr. T. III. p. 75. T. XVIII. p. 3, 4.

(b) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 202.

PERSÈS, *Perses*, Πέρσης, (*a*) frere d'Hésiode. Ce dernier le qualifie δῖον γένος; surquoi M. l'abbé Sévin observe que cette épithete ne sçauroit lui convenir, puisque les Poëtes ne la donnent d'ordinaire qu'à des personnes distinguées par leur naissance, ou par des actions héroïques. Persès n'avoit ni l'un, ni l'autre de ces avantages, & quand il les auroit eus, qui s'imaginera qu'Hésiode l'ait ici traité avec tant d'honneur, lui qui par-tout ailleurs ne se plaint que de ses injustices, & qui ne le désigne jamais que par l'épithete injurieuse d'extravagant & d'insensé ? Il y a donc toute apparence que cet endroit a été altéré; ainsi, à la place de δῖον γένος, *descendu des Dieux*, il vaudroit beaucoup mieux lire Διὸς γένος, *fils de Dieu*. Cette leçon sauve tous les inconvéniens; & de plus, elle convient parfaitement avec le témoignage des Anciens, qui font tous Hésiode & Persès fils de Dieu.

PERSÈS, *Perses*, (*b*) Poëte Grec dont nous avons des pieces dans l'Anthologie manuscrite de la Bibliotheque du Roi.

PERSÈS, *Perses*, un des noms Mythriaques..

PERSICÆ PORTÆ, Περσικαὶ Πύλαι. *Voyez* Pyles Persides.

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. T. III. p. 122.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. T. II. p. 266.

(*c*) Diod. Sicul. p. 746.

PERSICUM, *Persicum*, (*c*) Περσικὸν, ville, ou place forte de l'Asie mineure dans la Carie. L'an 309 avant Jesus-Christ, cette place fut livrée par la garnison même à Ptolémée roi d'Égypte.

PERSICUS, *Persicus*, (*d*) terme employé par Juvénal dans sa troisieme Satyre. Il peut être pris pour un surnom d'Asturicus, dont le Poëte parle quelques vers plus haut, ou pour un nom général, qui désigne un homme fort riche, & qui est sans enfans.

Mais, dans la onzieme Satyre, où Juvénal emploie le même terme, on ne peut pas douter que ce ne soit en cet endroit un nom général.

PERSIDE, *Persis*, nom que quelques-uns donnent à la Perse proprement dite. *Voyez* Perse.

PERSIS, *Persis*, Περσὶς, (*e*) Dame Romaine, que Saint Paul salue dans son Épître aux Romains, & qu'il appelle *charissimam*, très-chere. Il dit qu'elle a beaucoup travaillé pour le service du Seigneur. On ne sçait rien autre chose de sa vie, & on ne voit pas qu'elle soit honorée par aucune Église; ce qui est singulier.

PERSIUS, *Persius*, (*f*) eut un démêlé avec Rupilius, qu'Horace raconte en ces termes: « Il n'y a pas, je crois, dit » Horace, un seul barbier, pas

(*d*) Juven. Satyr. 3. v. 221. Satyr. 11. v. 57.

(*e*) Ad Roman. Epist. c. 16. v. 12.

(*f*) Horat. L. I. Satyr. 7. v. 1. & seq.

» un homme désœuvré, qui ne » sache la vengeance que le demi-romain Persius a tirée des » grosses injures qu'avoit vomies contre lui le proscrit » Rupilius, surnommé le Roi. » Ce Persius, riche négociant, » faisoit beaucoup d'affaires à » Clazomene, & avoit un procès fâcheux avec le Roi. C'étoit un homme dur, plus violent encore que Rupilius, » présomptueux, vain, & d'un » aigre qui passoit de bien » loin les Sisennas & les Barrus. » Voici le fait.

» Ces deux hommes ne pouvoient convenir entr'eux; » car, il en est de ces caracteres aigres, comme des braves qui sont dans des armées » opposées. Il y avoit entre » Hector & Achille une haine » implacable, & qui ne finit » qu'à la mort; précisément, » parce qu'ils étoient tous deux » braves au suprême degré. Que » la discorde se mette entre » deux lâches, ou entre deux » hommes, dont l'un soit moins » courageux que l'autre, tels » qu'étoient Diomede & Glaucus, le plus foible se retire, » & fait un présent au plus » fort. Revenons. Dans le tems » que Brutus étoit Préteur en » Asie, ces deux champions » faits l'un pour l'autre [imaginez Bacchius & Bithus] » parurent dans l'arene. Ils s'élancent pleins d'ardeur pour » faire valoir chacun leur droit. » Spectacle intéressant! Persius expose le fait. Chacun » rit. Il loue Brutus & sa cohorte. Il appelle Brutus, Soleil de l'Asie, & dit que ceux » qui l'accompagnent, sont autant d'étoiles bienfaisantes, » excepté le Roi qui ne peut » être que le grand Chien, astre odieux au laboureur. Son » éloquence rouloit comme un » torrent qui emporte les forêts. Le demi-romain, voyant » couler des flots d'injures, lui » répond sur le même ton, & » avec la plus grossiere rusticité. C'étoit un terrible vendangeur, capable de faire » taire le passant le plus déterminé, & de le réduire à lui » donner le nom de quelque » oiseau ridicule. Persius, se » voyant noyé à son tour, s'écria: Brutus, je vous en conjure par les grands Dieux, » vous qui avez coutume de » détruire les Rois, que ne » faites-vous étrangler celui-ci? » C'est une œuvre digne de » vous. »

PERTINAX [ÉLIUS ou PUBLIUS HELVIUS], *Ælius*, vel *Publius Helvius Pertinax*, (a) successeur de l'empereur Commode, n'étoit pas né pour une si haute fortune. Fils d'un affranchi qui exerçoit une profession méchanique dans la petite

(a) Dio. Cass. p. 802, 830. & *seq.* Herodian. p. 53. & *seq.* Crév. Hist. des Emp. T. IV. p. 421. & *suiv.* T. V, p. 2. & *suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. I. pag. 246, 344.

ville d'Alba Pompeia en Ligurie, & qui lui laissa pour principal patrimoine une éducation honnête, il tint d'abord école & donna des leçons de Grammaire. Un emploi si borné, ne satisfaisant pas son ambition, il prit le parti des armes, & il obtint une compagnie par le crédit de Lollianus Avitus, personnage Consulaire, patron de son pere. Il servit en Syrie sous le regne de Tite Antonin, & dans la guerre contre les Parthes sous les ordres de L. Vérus, & il s'acquit la réputation de brave & habile Officier. Il s'éleva ainsi par degrés, se montrant toujours supérieur aux postes qu'il occupoit actuellement, & il étoit devenu Intendant de la Dace, lorsqu'une intrigue de Cour se forma contre lui. Marc Aurele, tout sage qu'il étoit, se laissa prévenir par des rapports que dictoient l'envie & la malignité, & il révoqua Pertinax. Pompeien osa se déclarer pour un homme disgracié par l'Empereur son beau-pere, & il donna de l'emploi à Pertinax dans le corps de troupes qu'il commandoit. Celui-ci s'en acquitta avec sa vigueur & son activité ordinaires ; il réussit, il se signala. Alors, la fraude tramée contre lui fut approfondie & pleinement découverte. Marc Aurele ne rougit point d'avouer qu'il avoit fait injustice à un homme de bien; & pour réparer son tort, il combla Pertinax de ses faveurs. Il lui donna entrée au Sénat; il le mit au rang des anciens Préteurs. Il lui confia le commandement d'une légion. Il n'eut pas lieu de s'en repentir ; il tira de lui de grands services dans la guerre de Germanie, & il l'en récompensa par le Consulat. Cette élevation suprême irrita de nouveau l'envie. Bien des gens regarderent la gloire du Consulat comme avilie & souillée par la naissance obscure de celui qui venoit d'y parvenir. Marc Aurele prit hautement la défense de son choix. Dans un discours que cite & qu'avoit vu Capitolin, l'Empereur loua beaucoup Pertinax & raconta tout ce que cet illustre guerrier avoit fait & souffert; & en plusieurs autres occasions, il le combla d'éloges, soit devant les soldats, soit dans le Sénat, témoignant son regret de ne pouvoir, à cause de sa dignité de Sénateur, le faire Préfet du Prétoire. Car, cette charge, dont le pouvoir étoit très-grand, & qui étoit devenue la plus importante de l'État, ne pouvoit régulierement être possédée que par un Chevalier Romain.

Sous l'empire de Commode, Pérennis à qui ce Prince avoit donné aveuglément toute sa confiance, s'attachant à exterminer les anciens amis de Marc Aurele, ou du moins à les éloigner de la Cour, Pertinax fut du nombre de ces derniers; & relégué en Ligurie, il y passa trois ans entiers dans la petite métairie de son pere. Ce terme expiré, Commode le fit reve-

nir, & l'envoya commander les légions de la grande Bretagne. Pertinax avoit passé le tems de son loisir à bâtir dans le lieu de sa naissance, & ne rougissant point de la médiocrité de sa premiere fortune, au milieu des grands édifices qu'il éleva, il avoit conservé la petite cabane de son pere; telle qu'elle étoit sans aucun changement. Rappellé aux affaires, il partit donc pour la grande Bretagne. Le Gouvernement y étoit méprisé & haï; & Pertinax, envoyé pour remédier au mal, trouva les esprits dans une grande fermentation. Les soldats vouloient un changement d'Empereur; & si leur nouveau Commandant avoit consenti à se prêter à leurs vœux, il eût été proclamé Auguste. Pertinax garda fidélité à son Prince. Il arrêta les séditions, au risque même de sa vie. Car, il y en eut une si furieuse, que plusieurs furent tués, & lui-même resta pour mort sur la place. Il revint à lui, reprit son autorité, & châtia séverement les coupables. Mais, las d'un emploi si périlleux, & voyant qu'il n'étoit pas possible de ramener à l'ancienne discipline des troupes corrompues par l'orgueil & par l'insolence, il demanda son rappel & l'obtint, & de retour en Italie, il fut chargé de la surintendance des vivres. Il fut depuis Proconsul d'Asie, & enfin Consul pour la seconde fois, & Gouverneur de Rome. Il exerçoit cette derniere charge, lorsque Commode périt, le dernier jour de Décembre de l'an de Jesus-Christ 192. Après la mort de ce Prince, le premier soin de ceux qui l'avoient tué fut d'assurer leur vie en travaillant à lui donner un successeur, qui leur eût obligation de l'Empire. Ils jetterent les yeux sur Pertinax.

La gloire du nouvel Empereur égaloit ou même surpassoit l'éclat de ses dignités. Il s'étoit montré également propre aux emplois militaires & civils. Bravo & habile guerrier, il étoit devenu la terreur des barbares; & en même tems il avoit sçu maintenir la discipline avec sévérité parmi des troupes mutines & séditieuses. Dans le gouvernement de Rome, il se conduisit avec une douceur, une affabilité, une bonté, qui le firent aimer de tout le monde. Il étoit simple & modeste jusqu'à reconnoitre même alors pour son Patron Lollianus Avitus, dont il étoit devenu au moins l'égal, mais qu'il respectoit toujours avec reconnoissance comme le premier auteur de sa fortune. Ennemi du luxe, amateur de la frugalité, l'histoire ne lui reproche qu'une économie poussée trop loin, & l'habitude de promettre plus qu'il n'avoit dessein de tenir, pour payer en belles paroles ceux qu'il ne pouvoit satisfaire par les effets.

Personne donc n'étoit plus digne de l'Empire, que Pertinax, & les conjurés se faisoient un honneur infini en le plaçant sur

le trône. Si nous en croyons Capitolin & Julien l'Apostat, il avoit été instruit de leur complot contre la vie de Commode. Dion Cassius & Hérodien supposent le contraire, & leur sentiment est plus probale, à cause du peu de tems qui s'écoula entre le dessein & l'exécution.

Dès que Commode eut expiré sous la main de Narcisse, Lætus & Éclectus, qui sentirent la nécessité de se hâter, vinrent trouver Pertinax, le mirent au fait, & l'inviterent à s'emparer de la place vacante. Selon Hérodien, Pertinax, en les voyant entrer dans sa chambre, crut tout d'un coup qu'ils venoient pour le tuer par ordre de Commode, & il les prévint en leur disant que depuis longtems, il s'attendoit à n'être pas plus épargné que les autres amis de Marc Aurele, & comptoit que chaque nuit seroit la derniere de sa vie; qu'ils pouvoient exécuter leur commission. Lorsqu'ils se furent expliqués, il balança s'il accepteroit leur offre, mais seulement jusqu'à ce qu'il se fût bien assuré de la mort de Commode. Il envoya un homme à lui pour examiner & visiter le cadavre; & sur sa réponse, conforme au discours du Préfet du Prétoire & du Chambellan, il se laissa conduire par Lætus au camp des Prétoriens.

Il craignoit néanmoins, non sans fondement, de ne point trouver des dispositions favorables dans les gens de guerre, de qui Commode étoit aimé. Pour aider leur détermination, il résolut de se procurer l'appui du peuple. On étoit en pleine nuit, & par ses ordres quelques-uns de ceux qui se trouvoient autour de lui, se répandirent dans les différens quartiers de la ville, criant à haute voix dans les rues que Commode étoit mort, & que Pertinax alloit au camp prendre possession de l'Empire. Cette nouvelle produisit un mouvement étonnant dans Rome. On se leve avec précipitation, on sort des maisons, on se félicite mutuellement, sur tout les Grands & les riches, d'être délivrés d'une tyrannie cruelle & insupportable. Les uns courent au temple, pour rendre leurs actions de graces aux Dieux. Le plus grand nombre s'attroupent autour du camp, pour imposer aux soldats, à qui ils pensoient qu'un gouvernement févere, tel que celui qu'annonçoit le nom de Pertinax, conviendroit moins que la licence dans laquelle Commode les avoit entretenus.

Cependant, Pertinax & Lætus arrivent au camp; & celui-ci, par l'autorité de Préfet du Prétoire, ayant convoqué les soldats, commença par leur notifier la mort de Commode, mais en déguisant l'atrocité du fait, & faisant passer cette mort pour l'effet d'une subite Apoplexie; après quoi il ajouta: « Pour remplir la place de l'Empereur » que la mort vous a enlevé, » le peuple Romain & moi nous

» vous présentons un homme » d'un âge vénérable, [Pertinax avoit alors soixante-six » ans] de mœurs pures, d'une » valeur éprouvée dans la guer» re. Votre bonne fortune vous » donne, non un Empereur, » mais un pere. Vous le sçavez, » son élévation ne sera pas a» gréable pour vous seuls; elle » répandra la joie parmi les » légions des frontieres, qui » toutes ont été témoins de ses » exploits. Il ne nous faudra » plus acheter la paix des bar» bares à prix d'argent. L'ex» périence de ce qu'ils ont souf» fert de sa part, les contien» dra par la crainte. »

Pertinax prit ensuite la parole, & promit aux Prétoriens douze mille sesterces par tête. Cette largesse, l'estime qu'ils ne pouvoient refuser à celui qui leur parloit, la déférence pour Lætus leur chef, qui tout méchant homme qu'il étoit, paroît néanmoins avoir eu de la tête & de la vigueur; tout cela inclinoit les soldats à goûter la proposition qui leur étoit faite. Un mot de Pertinax leur déplut. Il leur dit qu'il s'étoit glissé bien des abus sous le Gouvernement précédent, mais qu'avec leur secours il espéroit les réformer. Cette annonce sembloit aux Prétoriens une menace qui les regardoit directement, parce qu'ils sçavoient que Commode leur avoit accordé une infinité de choses contre les regles. Ils balançoient donc, & gardoient le silence. Le peuple, qui étoit entré en foule dans le camp, leur donna le ton. Il proclama Pertinax Auguste, avec les plus vifs transports de joie; & les Prétoriens suivirent, plus par bienséance & par une espece de nécessité, que par une sincere affection.

Du camp, Pertinax se transporta au Sénat, qui s'assembla pendant qu'il étoit encore nuit. Il y parut sans aucune des marques de la dignité impériale, comme attendant de l'autorité de la compagnie la décision de son état. Cette modestie étoit bien placée, & conforme aux vrais principes de l'ancien Gouvernement. Mais de plus, elle avoit pour motif une inquiétude secrete, qui tourmentoit Pertinax. Il avoit craint de la part des soldats leur affection pour Commode; il craignoit de la part du Sénat le dédain pour l'obscurité de sa naissance. Il déclara même que nommé Empereur par les soldats, il renonçoit volontiers à l'éclat du pouvoir suprême, trop onéreux pour un homme de son âge, & trop difficile dans les circonstances; & il invita d'abord Pompeïen gendre de Marc Aurele, ensuite Acilius Glabrio, le plus noble des Patriciens, à prendre une place qui leur convenoit mieux qu'à lui. Cette déclaration & cette offre venoient trop tard. Pertinax avoit fait la premiere & la plus importante démarche, en se procurant le suffrage des soldats, & le Sénat étoit trop sage pour

se commettre avec les gens de guerre. Acilius Glabrio prit la parole, & dit à Pertinax : « Vous » me croyez digne de l'Empire, » je vous le défere ; & tout ce » que nous sommes de Séna-» teurs, nous vous décernons » tous les honneurs & tous les » droits du pouvoir suprême. » Le Sénat applaudit. Pertinax fut déclaré Auguste d'un consentement unanime, & Commode ennemi public.

On conféra au nouvel Empereur tous les titres de la puissance Impériale à la fois, jusqu'à celui de pere de la Patrie, que les Empereurs n'avoient coûtume de recevoir qu'après un certain tems ; & il souhaita lui même qu'on y ajoutât celui de Prince dn Senat, qui étoit presque tombé en oubli & en désuétude, titre populaire, & qui rappelloit l'idée de l'ancienne République. Le Sénat vouloit aussi décorer l'épouse de Pertinax, Flavia Titiana, du nom d'Augusta, & son fils du nom de César. Pertinax refusa l'honneur que l'on déféroit à sa femme ; & par rapport à son fils, il déclara vouloir attendre un âge plus mûr, & des preuves de vertu qui l'en eussent rendu digne. Ce ne fut qu'après ces préliminaires, dans lesquels on reconnoît toutes les formalités d'une élection, que Pertinax monta au trône Impérial, comme forcé par le vœu de la compagnie. Il rendit graces au Sénat, en faisant sentir néanmoins combien il craignoit les difficultés de la place sublime à laquelle on venoit de l'élever. Il promit un gouvernement conforme aux loix, dirigé par les conseils du Sénat, & qui tiendroit plus de l'Aristocratie, qu'il ne seroit Monarchique. Enfin, il témoigna sa reconnoissance à Lætus, à l'amitié duquel il étoit redevable de l'Empire.

Ainsi finit l'assemblée du Sénat, au sortir de laquelle Pertinax alla au Capitole offrir ses vœux, & fut ensuite mené en pompe au Palais Impérial. Le soir, il invita les Magistrats & les premiers du Sénat à souper avec lui, renouvellant un usage que Commode avoit interrompu ; & dans le repas il montra une gaieté douce, & une familiarité, qui mettoit en liberté ses convives, & qui leur rendoit le nouveau Prince aimable, par la comparaison sur tout avec les hauteurs & les dédains de son prédécesseur.

Le Sénat & le peuple étoient donc dans la joie, & formoient les plus heureux présages sur le gouvernement d'un Empereur sage & modéré. Il n'en étoit pas de même des Prétoriens, à qui la licence plaisoit, & que la tyrannie de Commode, dont ils avoient été les instrumens, élevoit sur la tête de leurs concitoyens. Ils ne pouvoient douter que l'intention de Pertinax ne fût de rétablir le bon ordre parmi eux, & de les contenir dans le devoir. Le premier jour, il donna pour mot au Tribun,

faisons le service; laissant à entendre que par le passé la discipline s'observoit si mal dans leur corps, qu'ils avoient besoin d'un nouvel apprentissage. Il leur fit défense de maltraiter les gens du peuple, de frapper aucun de ceux qui se présenteroient pour approcher de sa personne. Mécontens de ces commencemens, & inquiets pour la suite, les Prétoriens regretterent Commode, & ils poussoienr des soupirs lorsqu'ils voyoient abattre ses statues.

Pertinax conçut qu'il avoit besoin de ménager extrêmement de pareilles troupes, & il se mit en devoir de les satisfaire. Il confirma tous les privileges & tous les dons que Commode leur avoit accordés; & il prit des mesures efficaces pour s'acquitter promptement de la largesse qu'il leur avoit promise. Il ne trouvoit dans le trésor qu'un million de sesterces. Sa ressource fut de vendre tout l'attirail du luxe insensé de son prédécesseur. Il mit donc en vente les statues & les tableaux du Palais, les meubles superbes, la vaisselle d'or & d'argent enrichie de pierreries, les chevaux, les esclaves destinés à la débauche, tout ce qui avoit servi à Commode pour ses combats contre les Gladiateurs, ou pour la conduite des chariots. L'histoire remarque en particulier des voitures fabriquées avec de singulieres attentions de commodités; les unes, dont les sieges mobiles pouvoient se tourner à volonté, soit qu'il fallût éviter le soleil, ou profiter d'un vent frais; les autres qui mesuroient le chemin qu'elles faisoient, & qui marquoient les heures. Le produit de cette vente suffit à Pertinax pour payer douze mille sesterces par tête aux Prétoriens, & quatre cens aux Citoyens du peuple.

Outre ce premier & principal avantage qu'il retiroit d'un encan si précieux, il y envisageoit encore un autre point de vue. Il étoit bien aise de décrier de plus en plus la mémoire de Commode, en étalant sous les yeux du public les preuves de la folie monstrueuse de ce Prince. Lætus le servit parfaitement dans ce dessein. Il rechercha tous les indignes ministres des plaisirs de Commode; il fit afficher leurs noms, qui seuls & par eux mêmes annonçoient l'infamie; & dans les condamnations qu'il prononça contr'eux, il eut soin d'exprimer les sommes auxquelles se montoient leurs biens qu'il confisquoit, & qui souvent se trouverent excéder la fortune des plus riches Sénateurs, que Commode avoit fait périr pour s'emparer de leurs dépouilles.

Il fit encore une démarche d'éclat qui tendoit au même but dans un autre genre. Des députés d'une nation barbare étoient venus à Rome recevoir la pension que Commode payoit à leurs chefs, pour acheter d'eux la paix; & ils n'étoient pas en-

core sortis des terres de l'Empire, lorsqu'arriva la révolution. Lætus fit courir après eux, & leur demanda l'or qui leur avoit été remis. « Portez dans votre » païs, leur dit-il, la nouvelle » du changement dont vous » êtes témoins. Dites à ceux » qui vous ont envoyés, que » c'est maintenant Pertinax qui » gouverne l'Empire. » La différence entre les deux Gouvernemens ne pouvoit être rendue plus sensible, que par cette hauteur envers des peuples à qui précédemment on payoit tribut, & l'effet y répondit. Les Barbares furent contenus par la crainte du nom seul de Pertinax.

L'estime pour sa vertu étoit universelle. Lorsque la nouvelle de la mort de Commode & de l'élection de Pertinax arriva dans les provinces, on hésita à y ajouter foi. On craignit que ce ne fût un piege tendu par Commode pour avoir occasion d'exercer ses cruautés & ses rapines. Dans cette incertitude, plusieus Gouverneurs prirent le parti d'attendre la confirmation, & même de faire mettre en prison les courriers, sûrs que si la nouvelle étoit vraie, Pertinax leur pardonneroit aisément une faute qui ne venoit point de mauvaise volonté. Les peuples alliés de l'Empire n'avoient pas de lui une moins haute idée. Son élévation les combla de joie, & ils s'empresserent d'envoyer des Ambassadeurs pour en féliciter le Sénat & le peuple Romain.

Au moyen des précautions que le nouvel Empereur avoit employées pour calmer les Prétoriens, il jouit de quelque tranquillité, & il fit paroître, pendant le tems qu'elle dura, toutes les vertus d'un grand & sage Prince.

Nous avons déjà touché l'article de sa modestie par rapport à sa famille. Il en usa de même, autant que son rang le pouvoit permettre, en ce qui regardoit sa personne. Loin de s'oublier dans une si haute élévation, il se rappelloit volontiers son premier état, & il faisoit souvent manger avec lui Valérianus, qui avoit été son collegue & son confrere dans la profession publique des lettres. Il se rendoit accessible à tous, écoutant ce que chacun avoit à lui dire, & répondant avec bonté. Il vivoit familierement avec les Sénateurs, & les traitoit dans le commerce ordinaire presque comme ses égaux. Assidu au Sénat, duquel il ne s'absenta jamais, ses manieres à l'égard de la compagnie alloient jusqu'au respect. Il rendoit de grands honneurs à Pompeien & à Acilius Glabrio, dont un Prince, moins judicieux que lui, auroient peut-être pris ombrage. Il ne voulut point que l'on marquât à son nom aucun des effets ou des meubles, ou des édifices dont il jouissoit comme Empereur. Ce n'étoit pas à lui que tout cela appartenoit, selon sa façon de penser, mais à l'Empire.

Sous Commode la dépense de

la table de l'Empereur avoit été énorme. Pertinax la réforma, & la réduisit aux regles d'une honnête frugalité. Il y invitoit souvent des Sénateurs, & il envoyoit à ceux qui n'y venoient pas des plats de sa table, non comme des mets exquis, mais comme des marques de son attention. La simplicité de ses présens apprêtoit à rire aux riches & aux somptueux. Mais, ceux d'entre nous, dit Dion Cassius, qui estimoient plus la vertu que le luxe, les recevoient avec joie & avec admiration.

Capitolin a suivi le jugement de ces amateurs du faste que blâme Dion Cassius. Il accuse Pertinax d'une avarice sordide, & il en cite entre autres preuves ces envois d'une moitié de chapon ou d'un fricandeau. Sans doute, une telle simplicité n'a point de quoi frapper les yeux ; & cet Empereur, en retranchant tout d'un coup par la moitié la dépense de sa maison, fit disparoître une vaine pompe, qui plait aux hommes vains. Mais, que l'on compare à ce faux brillant les biens solides que produit une sage œconomie. Dans un regne qui dura moins de trois mois, Pertinax acquitta les dettes qu'il avoit contractées à son avénement à l'Empire ; il assura des récompenses pour les services militaires ; il établit des fonds pour les ouvrages publics ; il trouva de l'argent pour la réparation des grands chemins ; il paya d'anciennes dettes de l'État. En un mot, il remplit le trésor Impérial, que son prédécesseur avoit épuisé, & il le mit au niveau de toutes les dépenses nécessaires. Une telle administration mérite les plus grands éloges, & marque un Prince qui connoît ses devoirs, & qui a le goût de la véritable grandeur.

Parmi les avantages dont Rome fut redevable à la frugalité de Pertinax, nous compterons encore la réforme du luxe des particuliers, qui eurent honte de ne pas imiter l'exemple du Prince. De-là suivit un bien public, la diminution du prix des denrées, qui, n'étant plus enlevées par ces hommes somptueux, à qui rien ne coute pour se satisfaire, demeurerent à la portée du commun des Citoyens.

Il est important d'observer que les sommes immenses dont Pertinax eut besoin pour faire face à tous les objets différens que nous avons cités, n'étoient point le fruit de l'injustice ni d'une avidité tyrannique. Loin d'écouter les délateurs, il punit rigoureusement ceux qui dans les tems précédens avoient fait cet infâme métier. Il abolit les accusations pour cause de lese-Majesté. Il déclara qu'il ne recevroit aucun legs testamentaire de ceux qui auroient des héritiers légitimes, & qu'au lieu d'envahir leurs successions sur le plus léger prétexte, comme avoit fait son prédécesseur, il n'en recueilleroit aucune à laquelle il ne fût appellé selon toutes les formalités des loix ; & il

ajouta cette parole remarquable : *Il est plus beau & plus juste de laisser la République pauvre, que de l'enrichir par des rapines & par des voies odieuses.* Il est vrai que Pertinax, contre la parole qu'il avoit donnée un peu trop précipitamment, fut obligé de lever avec sévérité certains droits dont Commode avoit accordé la remise. Mais, le bon usage qu'il faisoit de l'argent qui lui en revenoit, & la nécessité, doivent lui servir d'excuses. Les droits qu'il exigea étoient apparemment anciens & établis par un long usage. Car, pour ce qui est des Péages nouveaux que la tyrannie des financiers avoit introduits, Hérodien assure que Pertinax les supprima, ne voulant point gêner la liberté du commerce.

Il songea à augmenter les revenus de l'État, non en grossissant les impôts, mais en mettant en valeur beaucoup de terres qui demeuroient incultes, soit dans les provinces, soit même en Italie. Il fit don de toutes les terres qui étoient dans ce cas, même de celles qui faisoient partie du domaine Impérial, à quiconque entreprendroit de les cultiver ; & afin d'en faciliter l'exploitation, il accorda aux nouveaux possesseurs une exemption d'impôts pour dix ans, sachant bien que, si son projet réussissoit, la République recueilleroit ensuite avec usure ce qu'elle sembloit perdre dans le moment actuel.

Zélateur de l'équité & des loix, il rendoit souvent la justice par lui même. Il rétablit la mémoire de ceux qui avoient souffert d'injustes condamnations sous Commode, ou, s'ils vivoient encore, il les rappella d'exil. Il rendit à ceux-ci, ou aux héritiers des morts, leurs biens confisqués ; & nous ne sçaurions croire, sur le témoignage du seul Capitolin, qu'il leur ait fait acheter cette justice. Nous avons dit qu'il punit les délateurs. S'ils étoient esclaves, il leur fit expier leur crime par le supplice de la Croix. Il restitua à leurs maîtres les esclaves qui s'étoient dérobés des maisons particulieres pour entrer dans celle du Prince. Il réprima la licence des affranchis du Palais, qui sous le regne précédent avoient disposé de tout avec un pouvoir tyrannique ; & il les dépouilla des richesses immenses qu'ils avoient acquises en achetant à vil prix les biens de ceux que Commode avoit condamnés. Ses anciennes connoissances, Citoyens de la petite ville d'Alba Pompeia sa patrie, accoururent à Rome, dès qu'ils le sçurent sur le trône, pleins d'une espérance avide d'être inondés de ses bienfaits. Ils furent trompés dans leur attente, & Pertinax ne crut point devoir employer les revenus publics à enrichir ceux que des raisons privées attachoient à sa personne.

Par une conduite si parfaite dans toutes ses parties, il renouvelloit l'heureux regne de

Marc Aurele ; & faisant goûter à tous les douceurs d'un Gouvernement équitable & modéré, il combloit d'une double joie ceux qui retrouvoient en lui le sage Prince, dont la mémoire leur étoit infiniment chere.

Dans cette satisfaction universelle, deux ordres de personnes, dont l'insolence & l'avidité avoient profité sous Commode de la misere publique, étoient étrangement irrités contre Pertinax, les Prétoriens & la vieille Cour ; & ils jurerent la perte d'un réformateur qui captivoit leurs injustes désirs. Pertinax n'avoit encore déplacé aucun de ceux à qui son prédécesseur avoit confié quelque partie du ministere. Mais, ils sçavoient qu'il attendoit le vingt-un d'Avril, jour anniversaire de la fondation de Rome, comme un jour de renouvellement, où il changeroit toute la face de la Cour. Ils prirent le parti de ne lui pas en donner le tems, & quelques affranchis eurent la pensée de l'étouffer dans le bain. Mais, ce projet trop hazardeux dans l'exécution, fut abandonné ; & le Préfet du Prétoire Lætus se chargea de la manœuvre, en recourant à d'autres voies.

Cet Officier, qui avoit mis Pertinax sur le trône, s'en étoit bientôt après repenti. Il avoit espéré regner sous le nom d'un Prince qui lui seroit redevable du rang suprême ; & il voyoit que Pertinax, non-seulement gouvernoit par lui même, mais le consultoit peu, ne lui donnoit aucun crédit, & le taxoit souvent d'imprudence & de vues fausses dans les affaires. Comme c'étoit une ame tyrannique, & qui n'avoit ôté la vie à Commode que par des vues d'intérêt particulier, & qui, en lui choisissant un successeur vertueux, s'étoit proposé uniquement de donner à son attentât une couleur de zele pour le bien public, son ambition frustrée le détermina à détruire son propre ouvrage par un second crime encore plus grand que le premier. Il trouvoit les soldats qui lui obéissoient, très-disposés à seconder ses fureurs, & il prit soin de nourrir & d'aigrir en eux ce levain d'animosité & de révolte. Il forma donc son plan, & il résolut d'élever à l'Empire un sujet que la splendeur de sa naissance & ses richesses sembloient mettre à portée de la premiere place. Lætus épia le moment où Pertinax étoit allé faire un petit voyage sur la côte, vraisemblablement à Ostie, & là donner ses ordres par rapport à l'approvisionnement de la ville, auquel il apportoit une extrême attention. Le Préfet du Prétoire comptoit profiter de cet intervalle pour mener au camp des Prétoriens celui qu'il destinoit à l'Empire. Pertinax en fut averti, & revenant en diligence, il déconcerta l'intrigue avant qu'elle pût éclore.

Ce Prince fit grace aux auteurs du complot. Mais, on doit

être surpris que Lætus soit demeuré en place. Il faut croire qu'il avoit si bien caché son jeu, que Pertinax ou ne le soupçonna pas, ou ne se crut pas en état de le convaincre. L'impunité ne changea pas ce perfide, & il abusoit du pouvoir qu'on lui laissoit pour pousser en avant son entreprise criminelle, & pour animer de plus en plus, sous une fausse apparence de zele, la haine des soldats.

Capitolin mêle dans son récit l'aventure assez mal débrouillée d'un esclave qui, se faisant passer pour le fils de Fabia fille de Marc-Aurele, s'attribuoit à ce titre des droits sur la succession de la maison Impériale. Il fut reconnu, fouetté, & rendu à son maître. Lætus saisit ce prétexte de sévir contre plusieurs soldats, qui furent punis de mort, comme complices des desseins insensés de ce misérable. Il avoit pour but de porter à son comble l'indignation des Prétoriens, qui voyoient sur la déposition d'un esclave verser le sang de leurs camarades.

Ce noir projet réussit. Tout d'un coup trois cens des plus forcenés partent du camp, traversent la ville en plein jour, & marchent l'épée nue à la main vers le Palais Impérial. Il falloit qu'ils fussent bien assurés de ne trouver aucun obstacle ni de la part de ceux qui faisoient la garde, ni de la part des officiers de l'intérieur du Palais; sans quoi leur entreprise auroit été aussi folle que criminelle, & sans autre espérance de succès. Pertinax, averti de leur approche, envoya au-devant d'eux Lætus, tant il étoit mal informé des intrigues de ce traître. Lætus, auteur du complot, mais qui ne vouloit se déclarer qu'à coup sûr, évita la rencontre des soldats, & se retira dans sa maison. Les assassins arrivent & trouvent toutes les portes ouvertes, toutes les avenues libres. La garde leur livre les passages, les affranchis & les chambellans, loin de leur faire résistance, allument encore par des exhortations leur audace & leur fureur.

Dans un danger si pressant plusieurs conseilloient à Pertinax de mettre sa vie en sûreté par une prompte fuite; & Dion Cassius assure que la chose étoit aisée, & que si ce Prince se fût dérobé à la premiere fougue des soldats, il auroit trouvé dans l'affection du peuple une sauve-garde & un rempart. Pertinax en crut trop son courage; il se persuada que tout sentiment n'étoit pas éteint dans le cœur des Prétoriens, & que la vue de leur Empereur leur imposeroit. Il s'avança donc vers eux d'un air intrépide, d'une contenance fiere; & il eut d'abord lieu de s'applaudir de sa hardiesse, car il se fit écouter. « Quoi, leur dit-il, vous qui » par état devez veiller à la » défense de vos Princes, & » écarter même de leurs personnes les dangers du dehors, » c'est vous qui vous en rendez

» les meurtriers ! De quoi avez-
» vous à vous plaindre ? Pré-
» tendez-vous venger la mort
» de Commode ? J'en suis in-
» nocent ; & d'ailleurs, tout
» ce que que vous avez droit
» d'attendre d'un bon & sage
» Empereur, je suis prêt à vous
» l'accorder. »

Ce peu de paroles, prononcé avec majesté, faisoit son impression. Déjà baissant les yeux en terre, la plupart remettoient leur épée dans le fourreau. L'un d'entre eux, Tongrien de nation, plus féroce & plus intraitable que les autres, leur reprocha ce mouvement de repentir comme une foiblesse ; & joignant l'exemple aux discours, il porta de sa pique le premier coup à l'Empereur. Il réveilla ainsi dans le cœur de ses compagnons toute leur rage, qui n'étoit qu'assoupie. Ils se préparerent à le suivre ; & Pertinax, voyant qu'il n'y avoit plus de ressource, s'enveloppa la tête dans sa toge, & invoquant Jupiter vengeur, il se laissa percer, sans faire une inutile résistance.

Les Prétoriens couperent la tête de Pertinax, & l'ayant mise au bout d'une pique, ils emporterent à travers la ville cet horrible trophée dans leur camp. Ce funeste évenement arriva le 20 Mars de l'an de Jesus-Christ 193. Pertinax étoit né le premier Août de l'an 126. Ainsi, il périt âgé de soixante-six ans & près de huit mois, n'ayant pas regné trois mois entiers. Il laissa un fils & une fille, qui vécurent dans la condition privée, sans que jamais personne leur ait attribué, ni qu'ils aient eux mêmes revendiqué aucun droit au trône ; & c'est une preuve, entre un grand nombre d'autres, que l'Empire n'étoit nullement héréditaire chez les Romains.

Dion Cassius avance que cet Empereur s'attira sa triste catastrophe pour s'être trop précipité de réformer l'État, & pour n'avoir pas sçu, quelque expérience qu'il eût dans les affaires, que la sagesse politique demande que l'on n'attaque pas tous les abus à la fois, & que l'on travaille lentement à les détruire, par parties, & les uns après les autres. Peut-être cette réflexion est-elle fondée, peut-être aussi nous fera-t-il permis de dire qu'il est aisé de juger par l'évenement, & que les hommes sont communément ingénieux à trouver les causes des malheurs, après qu'ils sont arrivés.

Il est certain que Pertinax a été l'un des plus grands Princes qui aient jamais occupé le trône des Césars, quoique la courte durée de son regne ne lui ait pas permis de développer ses talens. Le Sénat & le peuple eurent la liberté de témoigner leurs sentimens à son égard sous l'Empire de Sévere, & ils firent de lui un éloge parfait par des acclamations que le cœur dictoit, & dont la vérité est prouvée par les faits. « Sous Pertinax,
» s'écrioient-ils à l'envi, nous

» avons veçu sans inquiétude ; » nous avons été libres de toute » crainte. Il a été pour nous un » bon pere, le pere du Sénat, le » pere de tous les gens de » bien. » L'empereur Sévere fit lui même son Oraison funebre, & voici suivant un fragment de Dion Cassius, qui paroît tiré de ce discours, le tableau qu'il traça de Pertinax. « La valeur » guerriere dégénere facilement » en férocité, & la sagesse po- » litique en mollesse. Pertinax » réunir ces deux vertus sans » le mêlange des défauts qui » souvent les accompagnent ; » sagement hardi contre les en- » nemis du dehors & contre » les séditieux, modéré & équi- » table envers les Citoyens, & » protecteur des bons. Sa ver- » tu ne se démentit point au » faîte de la grandeur, & sou- » tenant avec dignité & sans » enflure la dignité du rang su- » prême, jamais il ne le dés- » honora par la bassesse, ja- » mais il ne le rendit odieux » par l'orgueil ; grave sans aus- » térité, doux sans foiblesse, » prudent sans finesse maligne, » juste sans discussions scrupu- » leuses, œconome sans avarice, » magnanime sans fierté. »

Cet éloge ne laisse rien à désirer, mais nous devons nous souvenir que nous le tenons d'un panégyrique ; & sur deux articles que nous avons déjà touchés, il exige quelque restriction. Ainsi, il est difficile de laver entierement Pertinax du reproche d'avarice, que Capitolin appuie de détails circonstanciés. Cet écrivain assure que Pertinax, après avoir fait paroître de l'intégrité & du désintéressement pendant la vie de Marc-Aurele, changea de conduite après la mort de ce vertueux Prince, & manifesta son amour pour l'argent ; qu'il devint riche tout d'un coup, caractere des fortunes suspectes ; & qu'il étendit ses domaines par des usurpations sur ses voisins, qu'il avoit ruinés par ses usures ; qu'étant Général d'armée, il vendit les grades militaires ; enfin qu'il exerça, & particulier, & même Empereur, des trafics sordides, & plus dignes de son premier état, que de celui auquel son mérite l'avoit élevé. Il semble qu'un témoignage de cette nature doive prévaloir sur l'autorité d'Hérodien, qui dit seulement en général que Pertinax vécut pauvre sous le regne de Commode, & que ce fut même sa pauvreté qui fit sa sûreté.

On lui a reproché en second lieu d'avoir été plus libéral en paroles qu'en effets, & plus attentif à conformer son discours aux besoins des circonstances, qu'à le régler sur une exacte franchise. Ce défaut observé par Capitolin, pourroit bien en avoir imposé à cet Historien lui même, qui rapporte sérieusement que Pertinax redouta la dignité Impériale, qu'il n'en portoit les ornemens qu'avec une sorte de saisissement & d'effroi, & qu'il eut dessein de l'ab-

diquer dès qu'il le pourroit sans péril. La maniere dont Pertinax avoit accepté l'Empire, ne donne pas lieu de croire que le poids lui en fût désagréable. On y remarque plutôt du désir & de l'empressement. Ces démonstrations de crainte, & d'envie de retourner à la condition privée, n'étoient sans doute chez lui, comme chez Auguste, qu'un langage modeste, destiné à faire honneur à celui qui le tenoit.

Ses mœurs ne furent pas trop rangées. L'Histoire nomme une Cornificia, qu'il aima passionément & aux dépens de sa réputation. Malgré ces taches sur sa vie, Pertinax, a mérité de grands éloges, & il est le dernier de cette chaîne de bons Princes, qui, ayant commencé à Vespasien, ne fut interrompue que par Domitien & par Commode.

PERTINAX, *Pertinax*, (*a*) fils du précédent, étoit encore fort jeune, lorsque son pere fut proclamé Empereur. Le Sénat voulut décorer le fils du titre de César, en même tems qu'il conféroit au pere tous ceux de la puissance Impériale. Mais, le nouvel Empereur s'y opposa, parce que son fils étoit encore trop jeune, & qu'il craignoit que la simplicité de cet âge ne fût trop aisément corrompue par le poison de la grandeur. Il ne logea point dans le Palais, & après l'avoir émancipé, aussi bien qu'une fille qu'il avoit, il leur partagea tout ce qu'il possédoit comme particulier, & les établit chez leur grand-Pere maternel, préfet de la ville. De-là le fils de l'Empereur alloit aux Écoles publiques, sans être en rien distingué de ceux de son âge. Pertinax le voyoit rarement, & toujours sans faste, en bon pere de famille. Après la mort de ce Prince, Pertinax le fils, & sa sœur continuerent de vivre comme de simples particuliers.

PERTUNDA, *Pertunda*, (*b*) une des Déesses qui présidoient aux mariages. On en plaçoit la statue dans la chambre de la nouvelle mariée le jour de ses noces.

PÉRUSIE, *Perusia*, Περουσία, (*c*) ville d'Italie, dans l'Étrurie vers les confins de cette contrée, étoit située au milieu des terres, entre le Tibre & le lac Trasimene. Plusieurs routes Romaines aboutissoient à cette ville, qui étoit une des principales & des plus fortes de l'Étrurie. Elle devoit son origine aux Achéens, selon Justin.

L'an de Rome 444, & 308 avant Jesus-Christ, ceux de Pérusie & de quelques autres

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 6, 10, 17.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 409.

(*c*) Strab. p. 226. Plin. T. I. p. 151. Ptolem. L. III. c. 1. Just. L. XX. c. 1. Tit. Liv. L. IX. c. 37, 40. L. X. c. 30, 31, 37. L. XXIII. c. 17. L. XXVIII. c. 45. Dio. Cass. p. 365. Appian. p. 699. Tacit. Hist. L. I. c. 51. Vellei. Paterc. L. II. c. 74. Crév. Hist. Rom. T. VIII. p. 280. & *suiv.*

villes

villes du voisinage, allarmés d'une victoire considérable que les Romains venoient de remporter, envoyerent demander la paix, & solliciter un traité d'alliance. On leur accorda une treve de plusieurs années. Mais, elle ne dura pas long-tems, puisque la même année Q. Fabius Maximus Rullianus gagna auprès de Pérusie une bataille qui ne fut ni douteuse, ni difficile sur un reste de Toscans qui s'y étoient rassemblés. Il auroit aussi pris la ville avec ses troupes victorieuses, si les habitans n'eussent envoyé au-devant de lui des Ambassadeurs qui la lui livrerent. Le Général Romain mit garnison dans Pérusie.

Treize ans après, le Propréteur Cn. Fulvius tua dans un combat plus de trois mille des habitans de Pérusie & de Clusium, & leur prit vingt étendards. La même année, un autre Général Romain tua quatre mille cinq cens Pérusiniens, & en prit dix-sept cens quarante qui payerent pour leur rançon environ quinze livres dix sols par tête. Enfin, l'année suivante, les Pérusiniens demanderent la paix; & ayant fourni des vêtemens & des vivres à l'armée Romaine, pour avoir la permission d'envoyer des Ambassadeurs à Rome, ils obtinrent du Sénat une treve de quarante ans, en payant comptant vingt mille livres en forme d'amende.

Durant les guerres civiles entre Octavien & Marc-Antoine, la ville de Pérusie fut assiégée, l'an 41 avant Jesus-Christ. Comme on ne s'étoit point du tout attendu à un siege, qu'aucun évenement précédent n'annonçoit, on n'y avoit fait aucune provision. Ainsi la disette bientôt devint extrême. On prit toutes les précautions aussi contraires à l'humanité, qu'usitées en pareille circonstance. Non-seulement on mesura à chacun la quantité de sa nourriture, mais on la refusa totalement aux esclaves, que l'on empêchoit néanmoins de sortir de la ville. Ainsi, ces malheureux mouroient dans les rues, & on jettoit leurs cadavres dans des puits & dans des fosses profondes, de peur qu'ils n'infectassent l'air par leur corruption, ou que si on les brûloit, le grand nombre des feux n'avertît les assiégeans de la multitude de ceux qui périssoient, & de la misere que l'on souffroit dans la place. Enfin, il fallut céder à une nécessité qui ne connoît aucune loi, & la ville se rendit à Octavien.

La maxime d'Octavien étoit d'abattre les têtes & d'épargner la multitude. Ainsi, les Sénateurs de cette ville infortunée furent tous mis à mort, hors un seul, qui avoit été à Rome l'un des Juges de M. Brutus & de C. Cassius, & qui s'étoit distingué par son ardeur à les condamner. Le plan d'Octavien étoit, en accordant la vie au reste des Citoyens, de livrer la ville au pillage pour récompenser ses soldats. Un accident

qu'il n'avoit pu prévoir en décida autrement. Cestius, l'un des principaux habitans de Pérusie, homme d'un cerveau mal rangé, s'avisa, par un désespoir fou, de mettre le feu à sa maison, & de se jetter ensuite au milieu des flammes, après s'être percé de son épée. Comme il faisoit grand vent, le feu gagna les maisons voisines, & s'étendant de proche en proche, il consuma toute la ville.

Depuis s'étant rétablie, elle soutint un siege de sept ans, contre Totila, roi des Goths, qui à la fin la prit, & passa au fil de l'épée un grand nombre de ses habitans. Les Rois de France, l'ayant conquise au huitieme siecle, la donnerent au S. siege. Elle fut désolée durant les guerres des Guelphes & des Gibelins, & les Balognes la tyranniserent quelque tems; mais, elle s'est si bien relevée, qu'on n'en voit aucune marque. Elle est grande, bien peuplée, bien bâtie, & très-propre. On y voit quantité d'églises, de monasteres & de Palais, avec une bonne citadelle bâtie par la Pape Paul III, pour tenir en bride les habitans qui affectoient un peu le gouvernement Républicain.

Eutrope nomme cette ville Pérusium, & il paroît que c'est la même qu'Etienne de Byzance appelle Perræsion. Dans Appien, elle est nommée Περυσία, & les habitans Περυσῖνοι. C'est aujourd'hui Pérouse, & en Italien Pérugia dans l'état de l'église, dans le Perugin, auquel elle donne son nom.

PÉRUSINIENS, *Perusini*, Περυσῖνοι, les habitans de Pérusie. *Voyez* Pérusie.

PÉSAINS, *Pasani*, Πασανοί, les habitans de Pésus. *Voyez* Pésus.

PESCENNIA MARCELLINA, *Pescennia Marcellina*, (a) dame Romaine, qui reçut chez elle Maxime dans sa premiere jeunesse, & qui le traita comme son fils. Quand il fut devenu Préteur, comme il n'étoit pas riche, elle l'aida à soutenir les dépenses qu'il avoit à faire dans l'exercice de cette Magistrature.

PESCENNIUS, *Pescennius*; (b) un des esclaves ou affranchis de Cicéron. Celui-ci dans une lettre à Térentia sa femme, lui parle de Pescennius comme d'un homme plein de bienveillance pour eux.

PESCENNIUS, *Pescennius*, (c) nom commun à six Sénateurs, qui furent mis à mort par l'empereur Sévere. Ils étoient sans doute parens de l'empereur Pescennius Niger, puisqu'ils portoient le même nom de famille.

PESSINUNTE, *Pessinus*, Πεσσινοῦς, (d) ville de l'Asie Mi-

(a) Crév. Hist des Emp. Tom. V. p. 329.
(b) Cicer. ad Amic. L. XIV. Epist. 4.
(c) Crév. Hist. des Emp. T. V. p. 90.

(d) Strab. pag. 543, 567, 576. Pauf. pag. 8, 430. Plin. Tom. I. p. 290. Ptolem. L. V. c. 4. Tit. Liv. L. XXIX c. 10, 11. Plut. T. I. p. 415, 765.

neure dans la Galatie. Elle étoit dans le païs des Toliſtoboïens, près du fleuve Sangarius, ſur les confins de la Phrygie.

Strabon dit que cette ville étoit un entrepôt, & Pauſanias la place au pied du mont Agdiſtus, où on vouloit qu'Atys eût été enterré. Strabon à la vérité appelle Dindymos la montagne auprès de laquelle étoit bâtie Peſſinunte, & dit que ce fut ce qui donna lieu au nom de Dindymene qu'on attribua à Cybele. Mais peut-être que la même montagne étoit connue ſous deux noms différens; du moins, ce devoient être deux montagnes, ou jointes enſemble, ou très-voiſines, puiſque la ville de Peſſinunte étoit bâtie au pied de l'une & de l'autre. Comme Strabon dit que les habitans du païs donnoient à Cybele le nom d'Angidiſte, il ſe peut faire que celui d'Agdiſte eſt employé par contraction dans Pauſanias. Strabon ajoute que le fleuve Sangarius couloit auprès de Peſſinunte. Cette ville étoit célebre par ſon temple dédié à Cybele, & par la ſtatue de cette fauſſe Divinité qui fut tranſportée à Rome l'an 205 avant Jeſus-Chriſt. Les Prêtres de Peſſinunte, dit Strabon, étoient anciennement de petits Rois, qui tiroient de grands revenus de leur Miniſtere. Mais, leur crédit, ajoute Strabon, eſt aujourd'hui bien diminué. Les rois Attales avoient fait conſtruire dans le lieu ſacré un temple magnifique avec des portiques de pierres blanches. Dans les ſacrifices offerts à Peſſinunte, on n'immoloit jamais, ſelon Pauſanias, ni porc ni ſanglier.

Cette ville, dans la ſuite, devint une métropole Eccléſiaſtique, titre que lui donne la notice de l'empereur Andronic Paléologue le vieux.

PESSINUNTIA, PESSINUNTICA, *Peſſinuntia*, *Peſſinuntica*, ſurnom de Cybèle, pris du culte qu'on lui rendoit à Peſſinunte.

PESTAINS, *Pæſtani* (a) les habitans de la ville de Peſtum. *Voyez* Peſtum.

PESTANUS [Le Golfe], *Pæſtanus Sinus*, Παιστανὸς Κόλπος, (b) golfe d'Italie ſur la mer Thyrrene, au païs des Lucaniens. Il s'appelloit auparavant le golfe Poſidoniate, & aujourd'hui il ſe nomme le golfe de Salerne.

PESTE, *Peſtis*, Λοιμὸς, (c) maladie épidémique, contagieuſe, très-aiguë, cauſée par un venin ſubtil, répandu dans l'air, qui pénetre dans nos corps & y produit des bubons, des charbons, des exanthemes, & d'autres ſymptômes très-fâcheux.

Diod. Sicul. p. 135. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. T. III. p. 155. T. V. p. 242.

(a) Tit. Liv. L. XXVII. c. 10.

(b) Strab. pag. 251. Pomp. Mel. pag. 130. Plin. T. I. p. 157.

(c) Heſiod. Deor. Generat. v. 227. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. XVIII. p. 3.

Les anciens avoient fait de la Peste une Divinité fille de la Discorde. Nous ne peindrons pas ici les rigueurs de ces climats, où cette cruelle Déesse descend sur les villes infortunées. Cette grande destructrice est née des bois empoisonnés de l'Éthiopie, des matieres impures du grand Caire, & des champs empuantis par des armées de sauterelles, entassées & putrifiées en nombre innombrable. Les animaux échappent à sa terrible rage, tandis que l'homme seul lui sert de proie. Elle attire un nuage de mort sur sa coupable demeure, que des vents tempérés & bienfaisans ont abandonnée. Tout alors n'est que désastre. La sagesse majestueuse détourne son œil vigilant; l'épée & la balance tombent des mains de la justice sans fonctions; le commerce ne porte plus ses secours utiles; l'herbe croît dans les rues dépeuplées; les demeures des hommes se changent en des lieux pires que des déserts sauvages; personne ne se montre, si ce n'est quelque malheureux frappé de phrénésie qui brise ses liens, & qui s'échappe de la maison fatale, séjour funeste de l'horreur. La porte qui n'est pas encore infectée, n'ose tourner sur ses gonds; elle craint la société, les amis, les parens, les enfans mêmes de la maison. L'amour, éteint par le malheur, oublie le tendre lien & le doux engagement du cœur sensible; le firmament & l'air qui anime tout, sont infectés des traits de la mort; chacun en est frappé à son tour, sans recevoir ni soins ni derniers adieux, & sans que personne ordonne son triste cercueil. Ainsi, le noir désespoir étend son voile funebre sur les villes terrassées, tandis que pour achever la scene de désolation, les gardes inexorables, dispersés tout autour, refusent toute retraite, & donnent une mort plus douce au malheureux qui la fuit.

Les annales de l'Histoire font mention de deux Pestes à jamais mémorables, & qui ravagerent le monde, l'une 431 ans avant Jesus-Christ, & l'autre dans le XIV siecle de l'ere Chrétienne. Thucydide, Diodore de Sicile, & Plutarque, nous instruisent fort au long de la premiere, qui parcourut une grande étendue de païs, & dépeupla la Grece sur son passage, sous le regne d'Artaxerxe Longuemain. Cette Peste commença en Éthiopie, d'où elle descendit en Libye, en Égypte, en Judée, en Phénicie, en Syrie, dans tout l'empire de Perse, & fondit ensuite dans l'Attique, & particulierement sur Athenes. Thucydide, qui en fut attaqué lui-même, en a décrit expressément les circonstances & les symptômes, afin, dit-il, qu'une relation exacte de cette affreuse maladie, puisse servir d'instruction à la postérité, si un pareil malheur arrivoit une seconde fois.

« Premierement, dit cet Historien, cette année fut exempte de toute autre maladie, » & lorsqu'il en arrivoit quelqu'une, elle dégénéroit en » celle-ci. A ceux qui se portoient bien, elle prenoit subitement par un grand mal » de tête, avec des yeux rouges & enflammés, la langue » & le gosier sanglans, une » haleine infecte, une respiration difficile, suivie d'éternumens & d'une voix rauque. » De-là descendant dans la poitrine, elle excitoit une toux » violente. Quand elle attaquoit l'estomac, elle le faisoit » soulever, & causoit des vomissemens de toute sorte de » bile avec beaucoup de fatigue. La plûpart des malades » avoient un hoquet suivi de » convulsions qui s'appaisoient » aux uns pendant la maladie, » aux autres long-tems après. » Le corps rougeâtre & livide » étoit couvert de pustules, & » ne paroissoit pas fort chaud » au toucher, mais brûloit tellement au-dedans qu'on ne » pouvoit souffrir aucune couverture, si bien qu'il falloit » demeurer nu. On prenoit » un plaisir infini à se plonger » dans l'eau froide, & plusieurs qu'on n'avoit pas eu » soin de garder, se précipiterent dans des puits, pressés » d'une soif qu'on ne pouvoit » éteindre, soit qu'on bût peu » ou beaucoup.

» Ces symptômes étoient suivis de veilles & d'agitations » continuelles, sans que le » corps s'affoiblît, tant que la » maladie étoit dans sa force. La » plûpart mouroient au septieme ou au neuvieme jour » de l'ardeur qui les brûloit, » sans que leurs forces fussent » beaucoup diminuées. Si l'on » passoit ce terme, la maladie » descendoit dans le bas ventre, & ulcérant les intestins, causoit une diarrhée » immodérée, qui faisoit mourir les malades d'épuisement; » car, la maladie attaquoit successivement toutes les parties du corps, commençant » par la tête, & se portant, » si on échappoit, aux extrêmités. Le mal se jettoit tantôt sur les bourses, tantôt sur » les doigts des pieds & des » mains; plusieurs n'en guérirent qu'en perdant l'usage de » ces parties, & quelques uns » même celui de la vue; quelquefois revenant en santé, on » perdoit la mémoire jusqu'à » se méconnoîttre soi-même & » ses amis.

» La maladie donc, ajoute-t-il » peu après, laissant à part » beaucoup d'accidens extraordinaires, différens dans les » différens sujets, étoit en général accompagnée des symptômes dont nous venons de » faire l'histoire. Quelques-uns » périrent faute de secours, & » d'autres quoiqu'on en eût » beaucoup de soin. On ne » trouva point de remede qui » pût les soulager, car ce qui » faisoit du bien aux uns nui-

» soit aux autres; enfin, la » contagion gagnoit ceux qui » assistoient les malades, & c'est » ce qui produisit le plus grand » désastre. »

Hippocrate qui s'y dévoua noblement, a fait de son côté une courte description de cette peste en Médecin, & Lucrece en grand Poëte. Artaxerxe avoit invité Hippocrate à venir dans ses États, traiter ceux qui étoient attaqués de cette cruelle maladie. Ce Prince y joignit les offres les plus avantageuses, ne mettant du côté de l'intérêt aucune borne à ses récompenses, & du côté de l'honneur promettant de l'égaler à ce qu'il y avoit de personnes les plus considérables à sa Cour; mais, tout l'éclat de l'or & des dignités ne fit pas la moindre impression sur l'ame d'Hippocrate. Sa réponse fut qu'il étoit sans besoin & sans désirs, qu'il devoit ses soins à ses Concitoyens, & qu'il ne devoit rien aux barbares ennemis déclarés des Grecs.

En effet, dès qu'il fut mandé à Athenes, il s'y rendit & ne sortit point de la ville que la peste ne fût cessée. Il se consacra tout entier au service des malades, & pour se multiplier en quelque sorte, il envoya plusieurs de ses éleves dans tout le païs, après les avoir instruits de la maniere dont ils devoient traiter les pestiférés. Un zele si généreux pénétra les Athéniens de la reconnoissance la plus vive. Ils ordonnerent par un décret public, qu'Hippocrate seroit initié aux grands mysteres, de la même maniere que l'avoit été Hercule, le fils de Jupiter; qu'on lui donneroit une Couronne d'or de la valeur de mille stateres, & que le décret qui la lui accordoit, seroit lu à haute voix par un Héraut dans les jeux publics, à la grande fête des Panathénées; qu'il auroit en outre le droit de bourgeoisie, & seroit nourri dans le Prytanée pendant toute sa vie, s'il le vouloit, aux dépens de l'État; enfin que les enfans de ceux de Cos, dont la ville avoit porté un si grand homme, pourroient être nourris & élevés à Athenes, comme s'ils y étoient nés.

Il ne manqua à la gloire d'Hippocrate que d'avoir eu la satisfaction de compter Périclès parmi les malades auxquels il sauva la vie. Ce grand Capitaine, le premier homme de l'État, dont la sagesse & l'habileté avoient soutenu le poids des affaires de la République pendant quarante ans, après avoir perdu tous ses parens de la peste, en mourut lui même entre les bras d'Hippocrate, & malgré tous les secours de son art.

Mais, quelque cruelle qu'ait été la peste dont nous venons de parler, elle le fut encore moins par sa violence & par son étendue, que celle qui ravagea le monde, l'an de J. C. 1346. La description qu'en font les Historiens contemporains au défaut d'observateurs Médecins

qui nous manquent ici, ne se peut lire sans frémir. La contagion fut générale dans tout notre hémisphere. Elle commença au royaume de Cathay, partie septentrionale de la Chine, par une vapeur de feu, dit-on, horriblement puante, qui infecta l'air, & cousuma avec une promptitude incroyable deux cens lieues de païs; elle parcourut le reste de l'Asie, passa en Grece, de-là en Afrique, & finalement en Europe, qu'elle saccagea jusqu'à l'extrêmité du nord. Ici elle emporta la vingtieme, là elle détruisit la quinzieme partie des habitans; ailleurs ce fut la huitieme partie, comme en France, ailleurs même, comme en Angleterre, le tiers ou le quart des habitans; nous en parlons ainsi d'après les témoignages des écrivains des deux nations.

PESTUM ou PESTUS, *Pæstum*, *Pæstus*, Παῖστος. (a) ville d'Italie sur le golfe Pestanus, dans le païs des Bruttiens selon les uns, & dans celui des Lucaniens selon d'autres. Cette derniere opinion semble mériter la préférence. Strabon dit que la ville de Pestum étoit située au milieu du golfe, & qu'elle s'appelloit anciennement Posidonie; & le golfe, Posidoniate; deux dénominations tirées du nom Grec de Neptune. Aussi Pline dit-il que les Grecs appelloient cette ville Posidonie. Velleius Paterculus la nomme *Nuptunia colonia*, parce qu'il y avoit été envoyé une colonie Romaine.

Elle conserva le nom de Posidonie, quand elle fut devenue Épiscopale. Depuis elle a changé de nom. Holsténius prétend que c'étoit ce qu'on appelle aujourd'hui Agropoli. D. Marthéo Égitio veut que ce soit Pesti. Lenglet du Fresnoy assure que c'est Pierti, & que Pestum étoit une colonie des Rhodiens. Le terroir de cette ville fut autrefois fécond en belles roses. Elles y croissoient deux fois l'an, s'il en faut croire Virgile.

PÉSUS, *Pæsus*, Παισός. (b) ville de l'Asie mineure dans la Troade, située entre Parium & Lampsaque. Cette ville étoit fort ancienne, puisqu'elle existoit du tems du siege de Troie, & que ses habitans allerent au secours des assiégés. Amphius, fils de Sélagus, qui habitoit dans la ville de Pésus, où il possédoit de grands biens, fut tué par Ajax fils de Télamon. Cette ville ayant été détruite dans la suite, les habitans se retirerent à Lampsaque. Ces deux villes, au rapport de Strabon, étoient originairement des colonies des Miléfiens. Homere lit Pésas dans un endroit, & Apésus dans un autre.

Il passoit près de cette ville

(a) Plin. T. I. p. 157. Ptolem. L. III. c. 1. Strab. p. 251. Pomp. Mel. p. 130. Tit. Liv. L. VIII. c. 17. Vell. Paterc. L. 5. c. 14, 15. Virg. Georg. L. IV. v. 119.

(b) Homer. Iliad. L. II. v. 335. L. V. v. 612, 613. Strab. p. 589. Herod. L. V. c. 117.

un fleuve du même nom, qui alloit se décharger dans la Propontide.

PET, *Crepitus ventris*, (a) Divinité adorée chez les Égyptiens. Quelque ridicule que fût ce culte & ce qui en étoit l'objet, il est sûr qu'il étoit observé chez les Égyptiens. L'auteur des Recognitions attribuées faussement au Pape S. Clément, parlant, livre V, des dieux des Égyptiens, dit : *Crepitus ventris pro numinibus habendos esse docuere*; c'est-à-dire, ils enseignerent qu'il falloit tenir les vents qui sortent du ventre pour des Divinités. Minutius Felix dit aussi que les Égyptiens ne craignent pas moins Sérapis, que les vents qui sortent du bas ventre. *Ægyptii non Serapidem magis quàm crepitus per pudenda corporis emissos extremiscunt.* S. Jérôme sur Isaïe : « Je ne parlerai point, dit-il, du vent » qui sort du ventre, lequel » est un objet de religion en » Égypte. » *Taceam de crepitu ventris inflati, quæ Pelusiaca religio est.* On trouve un pareil témoignage dans le premier des dialogues de S. Césaire. *Nisi fortè*, dit-il, *de ethnicis Ægyptiis loquamur, qui flatus ventris, non sine furore quodam, inter deos retulerunt.*

On représentoit cette ridicule Divinité sous la figure d'un petit enfant accroupi, qui semble se presser pour donner la liberté au vent qui l'incommode. On lui mettoit un escarbot sur la tête, insecte fort convenable, puisqu'il vit dans l'ordure. Telle est la figure que M. Terrin d'Arles avoit, & qui a été gravée dans le premier volume, premiere partie, des mémoires de Littérature & d'Histoire, chez Simart. On en voit une autre figure dans la description du cabinet du Marquis de Cospi, imprimée sous le nom de *Musæum Cospinianum.* Vossius croit au reste qu'il n'y avoit que le bas peuple qui reconnût cette ridicule Divinité, & qu'il l'imploroit dans les coliques & autres maladies du ventre, ou pour demander d'en être préservé. Mais, les sçavans & les autres personnes instruites ne regardoient ces prétendus effets de religion, que pour des Divinités allégoriques, & des signes de la puissance divine ou des agens subalternes, dont l'Être suprême employoit la violence ou la douceur, pour exercer sa justice ou pour répandre ses bienfaits sur le genre humain.

PÉTA, *Peta*, de *Peto*, (b) je demande, Déesse qui présidoit aux demandes. On l'invoquoit pour obtenir ce que l'on demandoit, & ce que l'on désiroit.

PÉTALISME, *Petalismus*, Πεταλισμὸς, de πέταλον, (c) *folium*, feuille.

(a) Antiq expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 327.

(b) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. I, p. 410.

(c) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lettr. T. XII, p. 158.

La crainte que l'on avoit à Athenes des Citoyens trop puissans, & dont le crédit s'établissoit auprès du peuple, fit introduire dans cette République l'Ostracisme. Un usage semblable fut établi à Syracuse; on le nomma Pétalisme, parce qu'on écrivoit le nom de celui qu'on vouloit bannir sur une feuille d'olivier. Le Pétalisme étoit une institution beaucoup plus inique & rigoureuse que l'Ostracisme même, puisque les principaux Citoyens de Syracuse se bannissoient les uns les autres en se mettant une feuille d'olivier dans la main. La loi du Pétalisme parut si dure, que la plûpart des Citoyens distingués de Syracuse prenoient le parti de la fuite, aussi-tôt qu'ils craignoient que leur mérite ou leurs richesses ne fissent ombrage à leurs Concitoyens; par-là la République se trouvoit privée de ses membres les plus utiles. On ne tarda pas à s'appercevoir de ces inconvéniens, & le peuple fut obligé lui même d'abolir une loi si funeste à la société.

PÉTANE, *Petanes*, (*a*) un des officiers Perses, qui combattirent contre Alexandre le Grand sur les bords du Granique.

PÉTASE, *Petasus*, Πέτασος, (*b*) sorte de bonnet dont se servoient les voyageurs. Il étoit en usage chez les Romains & chez les Grecs. Alexandre le Grand, dit Athénée, portoit aux festins le Pétase & les escarpins. Le Pétase avoit ordinairement des bords, mais plus petits que ceux de nos chapeaux, & tels que nous les voyons au Pétasau de Mercure. Ce Dieu le portoit en qualité de grand voyageur, & de négociateur du Ciel, de la terre & de l'enfer. Son Pétase avoit des aîles.

Au second livre des Maccabées, il est rapporté que Jason, Grand Prêtre des Juifs, obligeoit les plus robustes des jeunes gens, & ceux qui réussissoient le mieux dans les écuries, de passer sous le Pétase. Hésychius & Pollux disent qu'on donnoit le Pétase aux Éphebes, ou aux jeunes gens qui entroient dans l'adolescence, & à Mercure auquel on suppose que le théâtre de Jérusalem, étoit consacré. S. Jérôme & plusieurs interpretes ont entendu le passage du second livre des Maccabées, des lieux de prostitution où l'on faisoit entrer les jeunes gens. Il traduit: *Optimos quosque Ephebørum in lupanaribus ponere.*

Junius croit que *Petasus*, dans l'endroit que nous examinons, a la même signification que *Petaurus* ou *Petaurum*; & en effet Hésychius & Phavorin remarquent que l'on confond quelquefois ces deux termes. Or,

(*a*) Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 5.

(*b*) Maccab. L. II. c. 4. v. 12 Antiq. expl. par D. Bern. de Monf. T. III, p. 34.

Petaurus signifie une rouë, au travers de laquelle les Pétauristes passoient avec une agilité surprenante. L'auteur des livres des Maccabées voudroit donc dire que Jason faisoit faire ces exercices périlleux à ceux qui réussissoient le mieux dans les premiers exercices du Gymnase.

PÉTAURE, *Petaurum*, Πέταυρον, sorte de machine. C'étoit, selon quelques uns, une espece d'échaffaut exhaussé, dans lequel étoit un ressort qui, touché du pied, poussoit en l'air le Pétauriste, & lui faisoit faire un saut prodigieux ; selon d'autres, ce n'étoit qu'une escarpolette. Le pere Paulli, dans son traité sur la Cybistique, croit que c'étoit une rouë ou façon de rouë, traversée d'un essieu ; que le Pétauriste ou Cybiste, les pieds en haut, & les mains sur la circonférence de cette rouë, couchée horisontalement, lui donnoit le mouvement d'un sabot qui pirouette sur la main d'un enfant, & que cette rouë étoit placée à une hauteur considérable, pour mettre mieux le sauteur en vue, & le montrer à tous les spectateurs. Ce qui achevoit de rendre ce spectacle intéressant, c'est que pour arriver à cette rouë, ou à l'échaffaut sur lequel elle étoit placée, il n'y avoit d'autre échelle qu'une corde tendue, sur laquelle il falloit couler avec la légereté d'un oiseau ; & voilà l'explication de ces mots de Martial : *Quod si per graciles vias Petauri invitum jubeas subire Ladam.*

On attribue l'invention de cette espece de jeu aux Germains, selon Ammien Marcellin. Manilius en fait la description dans son Astronomie.

Ad numeros etiam ille ciet cognata per artem
Corpora, quæ valido saliunt excussa Petauro,
Alternosque cient motus elatus, & ille
Nunc jacet, atque hujus casu, suspenditur alter. *Voyez* Pétauristes.

PÉTAURISTES, *Petauristæ*, (*a*) espece de bateleurs, qui voloient dans l'air par le moyen de certaines machines. On entend aussi par ce mot des gens qui faisoient des sauts extraordinaires. C'étoit un exercice violent, & qui faisoit horreur, & c'est peut-être pour cela que les Peres Grecs appelloient souvent l'enfer *Petauron*. On assure que cet exercice de voler se voit encore aujourd'hui en Orient, où les bateleurs sont beaucoup plus agiles que ceux de l'Europe. *Voyez* Pétaure.

PÉTÉE, *Peteus*, Πετεὼς, (*b*) fils d'Ornée, fut pere de Mnesthée, celui-là même qui avec les Athéniens fut d'un si grand

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. p. 252, 253.
(*b*) Plut. T. I. p. 15. Pauf. 131, 680. Homer. Iliad. L. II. v. 529. & seq. L. IV. v. 327.

fecours à Agamemnon, & qui contribua tant à la prise de Troie.

PÉTÉLIE, *Petelia. Voyez* Petilie.

PÉTÉLIENS, *Petelini*, les habitans de Pétélie. *Voyez* Pétélie.

PÉTÉLIENS [Les Monts], *montes Petelini*, ὄρη Πετηλῖνα, (*a*) montagnes d'Italie, ainsi nommées de la ville de Pételie, qui en étoit voisine. Il est fait mention des monts Pétéliens dans Plutarque.

PETELINUS LUCUS, Πετηλῖνον ἄλσος, (*b*) bois où Plutarque dit que M. Furius Camille transporta le tribunal, lorsqu'il se fut apperçu de l'effet que la vue du Capitole produisoit sur les Juges de M. Manlius Capitolinus. Ce bois devoit être près de Rome, à la gauche du Tibre, puisque Tite-Live le place hors de la porte nommée *Flumentana Porta*, ou, selon d'autres, *Numentana*, ou *Nomentana Porta*.

PETÉON, *Peteon*, Πετεών, (*c*) ville de Grece dans la Béotie. Ses habitans furent du nombre de ceux qui partirent pour le siege de Troie. Strabon dit que Pétéon n'est qu'un village du territoire des Thébains, situé près du chemin qui conduit à Anthédon.

PETES, *Pæti*, Παῖτοι, (*d*) peuple de Thrace, dont il est fait mention dans Hérodote.

PÉTÉUS, *Peteus. Voyez* Pétée.

PÉTHURA. *Voyez* Phéthor.

PÉTICIUS, *Peticius*, Πετίκιος, (*e*) patron d'un vaisseau Romain. Un jour que Cn. Pompée, après avoir été vaincu par Jules César, côtoyoit le rivage, il apperçut à la rade un grand vaisseau de charge qui étoit près de faire voile, & dont le patron étoit Péticius, qui n'avoit jamais eu de commerce avec lui, & qui le ne connoissoit que de vue. La nuit précédente, Péticius avoit vu en songe Cn. Pompée, non tel qu'il l'avoit souvent vu autrefois, mais dans un état d'humiliation & de bassesse, & qui s'entretenoit avec lui; & il racontoit ce songe à ceux qui étoient dans son vaisseau, comme il arrive d'ordinaire aux gens qui ont beaucoup de loisir de s'entretenir de ces sortes de choses, sur-tout quand elles sont si considérables. Dans le moment qu'il achevoit d'en parler, tout d'un coup un des matelots cria qu'il voyoit un bateau de riviere qui s'éloignoit de la terre, faisant force de rames pour s'approcher d'eux, & dans ce bateau quelques hommes qui faisoient signe avec leurs habits, & qui tendoient les mains de leur côté, comme pour demander du secours. A ces mots Péticius se leve

(*a*) Plut. T. I. p. 549.
(*b*) Plut. T. I. p. 148. Tit. Liv. L. VI. c. 20.
(*c*) Homer. Iliad. L. II. v. 7. Strab, p. 410.
(*d*) Herod. L. VII. c. 110.
(*e*) Plut. T. I. p. 658.

& jette les yeux du côté de la barque ; il reconnoît d'abord Cn. Pompée tel qu'il l'avoit vu en songe ; & se frappant la tête de douleur, il commande à ses matelots de descendre l'esquif, tend la main à Cn. Pompée & lui fait signe d'approcher, conjecturant dès ce moment à son habit & à sa figure l'échec qui lui étoit arrivé. C'est pourquoi, sans attendre qu'il le priât, ni même qu'il lui parlât, il le reçut dans son vaisseau, & avec lui tous ceux qu'il voulut, comme les deux Lentulus & Favonius, & continua sa route.

PÉTILIE, *Petilia*, *ou* PÉTÉLIE, *Petelia*, Πετηλία, (a) ville d'Italie, située dans le païs des Bruttiens, selon Tite-Live. Elle étoit à peu de distance de la mer, vers l'entrée du golfe de Tarente. Elle dut sa fondation à Philoctete le Troyen, comme l'assure Virgile. C'étoit alors une ville peu considérable. Mais, elle ne demeura pas toujours dans cet état, car elle devint dans la suite une des principales villes du païs.

L'attachement des Pételiens pour les Romains leur causa de grands maux. Durant la seconde guerre Punique, ils furent les seuls de tous les Bruttiens qui persisterent dans l'amitié des Romains. Aussi furent-ils attaqués non-seulement par les Carthaginois qui étoient les maîtres du païs, mais encore par tous les autres Bruttiens, irrités contre eux de ce qu'ils avoient fait bande à part. Les Pételiens, n'étant pas en état par eux mêmes de résister à tant d'ennemis à la fois, envoyerent demander du secours à Rome. Leurs prieres & leurs larmes exciterent une grande compassion dans le cœur des Sénateurs. Mais, comme la République ne pouvoit pas, dans les conjonctures présentes, leur accorder le secours qu'ils demandoient, on leur répondit qu'ils prissent leurs mesures comme ils pourroient pour leur conservation. Alors, ils se prosternerent aux pieds des Sénateurs dans le vestibule du Palais, & implorerent encore plus fortement l'assistance de l'assemblée, par des cris douloureux & lamentables. Là-dessus le Préteur Manius Pomponius consulta tout-de nouveau les Sénateurs, qui, ayant fait la revue de toutes les forces de l'Empire, furent obligés d'avouer qu'ils étoient absolument dans l'impossibilité de rien faire pour leurs alliés éloignés. On leur conseilla de retourner chez eux, &, après avoir donné des preuves de leur fidélité jusqu'au bout, de prendre le parti qui leur conviendroit dans les conjonctures présentes. Les Sénateurs de Pétélie, ayant appris une réponse si fâcheuse, furent

(a) Strab. p. 254. Plin. T. I. p. 165. Ptolem. L. III. c. 1. Pompon. Mel p. 159. Tit. Liv. L. XXIII. c. 20, 30. L. XXVII. c. 26. Virg. Æneid. L. III. v. 402. Sili. Italic. L. XII. v. 430, 431. Plut. T. I. p. 314.

tellement pénétrés de douleur & saisis de crainte, que la plûpart se portoient à des résolutions désespérées. Les uns vouloient qu'on abandonnât la ville, & que chacun se retirât où il pourroit. D'autres étoient d'avis qu'on se joignît aux autres Bruttiens, & que, par leur moyen, on se rendît à Annibal. Un troisieme sentiment, qui fut proposé par les plus modérés & les plus considérables du Sénat, & qui l'emporta sur les deux autres, étoit de ne rien faire avec précipitation, & de délibérer un peu plus à loisir. En effet, le lendemain les ennemis ayant ralenti leurs attaques, les Pétéliens firent transporter tous leurs effets de la campagne dans la ville, & trouverent qu'ils étoient encore en état de se défendre.

Enfin, cette place se rendit à l'un des Lieutenans d'Annibal, après plusieurs mois de siege. Mais, cet avantage couta bien cher aux Carthaginois, qui ne purent la réduire que par la famine, après avoir vu tuer leurs plus braves soldats, sans compter un grand nombre de blessés. Car, les assiégés, après avoir consumé tous leurs grains, & mangé tous les animaux qui servent ordinairement à la nourriture des hommes, furent enfin réduits à vivre de cuirs, d'herbes, de racines, d'écorces, & de fruits sauvages qu'ils trouvoient sur les ronces & les épines, & ne purent se résoudre à se soumettre, que quand les forces leur manquerent, pour se tenir sur leurs murailles, & soutenir le poids de leurs corps & de leurs armes.

Strabon dit que Pétilie étoit regardée comme la Capitale des Lucaniens, ce qui pouvoit être ainsi de son tems, & qu'elle étoit assez peuplée. Il ajoute qu'elle étoit forte & par sa situation & par ses murailles. Cette ville est comparée à celle de Sagunte, tant par sa fidélité envers les Romains, que par ses désastres; ce qui a fait dire à Silius Italicus:

Fumabat versis incensa Petilia tectis,
Infelix fidei, miseraque secunda Sagunto.

Il y en a qui croyent que Pétilie avoit été bâtie dans le lieu où est aujourd'hui Strongoli, où l'on a trouvé d'anciennes inscriptions. Dans l'une on lit ce mot *Petilia*, & dans une autre ces mots-ci: *Reip.Petilinorum.* D'autres prétendent que c'est à présent Belcastro.

PÉTILIUS [Q.] CÉRÉALIS, *ou* CÉRIALIS, Q. *Petilius Cerealis*, *Cerialis*, K. Πετίλιος Κερεάλιος, (a) célebre Capitaine

(a) Dio Caff. p. 741. & *seq.* Tacit. Annal. L. XIV. c. 32. Hist. L. III. c. 59, 79. L. IV. c. 68. & *seq.* L. V. c. 14. & *seq.* in Jul. Agric. c. 8, 17. Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 340. T. III. p. 222, 239. & *suiv.* T. IV. p. 43, 46.

Romain. Il étoit encore jeune, lorsqu'il alla servir dans la grande Bretagne, sous l'empire de Néron, vers l'an de Jesus-Christ 61. Un jour, comme il accouroit en diligence avec la neuvieme légion qu'il commandoit, au secours de la colonie de Camalodunum, il rencontra les Barbares, qui, tout fiers d'une victoire qu'ils venoient de remporter, mirent en fuite sa légion, & taillerent en pieces tout ce qu'elle avoit d'infanterie. Q. Pétilius Cérialis avec la cavalerie rentra dans son camp, & se défendit derriere les retranchemens.

De retour en Italie, il s'attacha à Vespasien, dont il étoit allié de fort près. Mais, dans la suite, il fut arrêté par ceux du parti de Vitellius, & on lui donna des gardes. Ayant trouvé le moyen de leur échapper, déguisé en habitant de campagne, il fut recueilli par l'armée d'Antonius Primus, & mis au rang des chefs. Peu de tems après, il fut détaché avec mille chevaux pour aller à Rome. Quoiqu'il eût de la vivacité & du feu, il n'en fit pas usage en cette occasion, car il marcha lentement & à son aise. Il n'y eut que la nouvelle du Capitole, assiégé par les soldats de Vitellius, qui fut capable de le tirer de son engourdissement. Comme il s'avançoit à la hâte & sans précaution, comptant avoir affaire à des vaincus, il fut très-étonné de voir les gens de Vitellius en bonne posture, cavaliers & fantassins mêlés ensemble pour se soutenir mutuellement. On se battit non loin de la ville, entre des maisons & des jardins, parmi les contours que faisoient des rues tortueuses. Les soldats de Vitellius avoient sur leurs adversaires l'avantage de connoître parfaitement les lieux. D'ailleurs, la cavalerie de Q. Pétilius Cérialis ne combattoit pas toute avec un zele bien décidé; & plusieurs de cette troupe, étant du nombre de ceux qui peu auparavant avoient passé dans le parti vainqueur près de Narnia, conservoient le souvenir de leur premier engagement. Q. Pétilius Cérialis fut battu; un officier important, nommé Tullius Flavianus, demeura prisonnier; les autres s'enfuirent en désordre. Malgré cela, le parti de Vitellius ne tarda pas à succomber, & celui de Vespasien au contraire demeura vainqueur, l'an de Jesus-Christ 69.

L'année suivante, Q. Pétilius Cérialis alla prendre le commandement des troupes Romaines contre les Bataves, que Claudius Civilis avoit fait soulever. Les Romains avoient essuyé des échecs considérables; des légions avoient passé sous le joug. Mais, l'arrivée de Q. Pétilius Cérialis commença à relever l'espérance des soldats. C'étoit un Général entreprenant, plein de confiance; la fierté de ses discours inspiroit l'audace au soldat. Plus capable

de mépriser les ennemis, que de se précautionner contre eux, il ne parloit que de combattre, & il cherchoit l'occasion de décider promptement la querelle. Il commença par renvoyer toutes les troupes levées parmi les différens peuples de la Gaule, leur recommandant d'annoncer par tout dans les villes, que les légions suffisoient pour soutenir la gloire de l'Empire; que les alliés pouvoient se renfermer dans les soins qui se rapportent à la paix, & libres d'inquiétude regarder comme terminée une guerre dont les Romains prenoient sur eux la conduite. Cette hauteur disposa les Gaulois à mieux obéir. Car, ayant recouvré leur jeunesse, ils supporterent bien plus aisément les tributs; & le mépris que l'on faisoit d'eux les rendoit plus souples. Q. Pétilius Cérialis ne tarda pas à vérifier par des effets ses magnifiques promesses. Il alla d'abord attaquer un château près de la Moselle, lieu fort par sa situation; & ne doutant point que la valeur & l'expérience ne fussent de meilleures ressources pour les siens, que l'avantage du lieu pour les ennemis, il fit donner l'assaut à la place, & l'emporta. La fuite à travers les précipices & les rochers fit périr un grand nombre des vaincus.

Cet évenement fut décisif, & détermina d'abord ceux de Treves à se soumettre. Q. Pétilius Cérialis entra le lendemain dans leur ville, qu'il eut bien de la peine à préserver du pillage. Le soldat irrité vouloit la mettre à feu & à sang. Ce n'étoit pas l'avidité de s'enrichir qui l'animoit. Il consentoit que le butin retournât au profit du fisc, pourvu qu'il satisfît sa vengeance sur une ville remplie des dépouilles des légions, & teinte du sang de leurs chefs. Q. Pétilius Cérialis auroit eu assez de pente à entrer dans ces sentimens. Mais, Treves étoit une colonie Romaine, dont la ruine l'auroit rendu odieux; & il craignit de se couvrir d'infamie, s'il paroissoit former ses troupes à la licence & à la cruauté. Il s'efforca donc de calmer leur colere, & elles obéirent, ayant appris à devenir plus dociles & plus traitables, depuis que la guerre civile étoit finie.

La soumission de ceux de Treves fut suivie de près de celle des habitans de Langres. Q. Pétilius Cérialis, pour affermir dans ces peuples qu'il venoit de ramener, les sentimens de docilité & d'obéissance qui renaissoient dans leurs cœurs, suivit le même plan de douceur que l'on avoit tenu jusques-là; & sans songer à punir des coupables repentans, il entreprit de leur faire sentir que leur intérêt étoit de demeurer soumis au peuple Romain. Il assembla donc ceux de Treves & de Langres, & il leur fit un discours, dans lequel il commença par leur représenter toutes les guerres que les Romains avoient faites dans

les Gaules & fur le Rhin, comme autant d'effets, non de la cupidité & de l'ambition, mais du défir qu'ils avoient de délivrer les Gaulois de leurs difcordes inteftines, & de les protéger contre l'invafion des Germains. Pour appuyer cette propofition, qui étoit plus convenable au but qu'il fe propofoit, que fondée en vérité, il leur cita les Cimbres, les Teutons, & Ariovifte.

Les peuples à qui s'adreffoit ce difcours, en furent extrêmement fatisfaits. Ils s'attendoient à des rigueurs; & la douceur dont ufoit Q. Pétilius Cérialis à leur égard, les furprit agréablement, releva leur courage, & les calma. Ainfi, toute la Gaule fut entierement détachée du parti des rebelles, & le général Romain n'eut plus à combattre que Claudius Civilis & fes Bataves foutenus de quelques nations Germaniques tant au-delà qu'en deçà du Rhin.

Ils perfiftoient dans leur audace. Q. Pétilius Cérialis reçut des lettres de Claudius Civilis & de fon collegue Julius Claffícus, qui portoient que Vefpafien étoit mort, quoiqu'on en cachât la nouvelle; que la ville & l'Italie étoient déchirées par des guerres civiles; que Domitien & Mucien n'avoient plus qu'une vaine ombre d'autorité; que s'il vouloit pour lui l'Empire des Gaules, ils le lui céderoient volontiers, pourvu qu'il les laiffât regner chacun fur leur nation; & que s'il aimoit mieux continuer la guerre, ils étoient difpofés à la foutenir de tout leur pouvoir. Q. Pétilius Cérialis ne daigna pas répondre à Claudius Civilis, ni à Julius Claffícus, & fe contenta d'envoyer le porteur de ces lettres à Domitien. Cependant, les ennemis ayant raffemblé leurs troupes de tous les lieux où elles étoient difperfées, arriverent de toutes parts. Biens des gens trouvoient que Q. Pétilius Cérialis avoit eu tort de fouffrir cette réunion, de ne les avoir pas attaqués, tandis qu'ils étoient féparés, & qu'il lui étoit aifé de les défaire, & d'avoir occupé fes foldats à fortifier d'un foffé & d'une paliffade, un camp qu'il avoit auparavant laiffé fans défenfe.

Les Germains, de leur côté, n'étoient pas d'accord fur le parti qu'il leur convenoit de prendre. Malgré cela, ayant rangé leur armée en bataille, ils vinrent fondre fi brufquement fur les Romains, les uns du haut des montagnes, les autres paffant entre le chemin & la Mofelle, que Q. Pétilius Cérialis qui n'avoit pas couché dans le camp, étoit encore dans fon lit, quand on lui vint dire que les fiens étoient attaqués & défaits. D'abord, il rejetta cet avis, reprochant à ceux qui le lui donnoient, leur frayeur & leur confternation; & il n'y ajouta foi que quand il vit de fes yeux la déroute de fon armée. Les ennemis avoient forcé fon camp,

camp, défait sa cavalerie, & gagne le pont de la Mozelle. Mais, Q. Pétilius Cérialis, intrépide dans un danger si pressant, se jette à moitié habillé au milieu des traits des ennemis, ramene de force les fuyards, & secondé des plus braves qui reviennent d'eux mêmes, il tombe sur les ennemis, & par une heureuse témérité, regagne le pont, & y met un bon corps de troupes pour le garder. Aussi-tôt retournant au camp, il voit épars de côté & d'autre les Manipules des légions de Novésium & de Bonne, les drapeaux presque abandonnés, & les aigles près de tomber entre les mains des vainqueurs. Alors, enflammé de colere: « Je m'attends, dit-il, » au sort des Hérennius & des » Numisius, afin qu'il soit dit » que tous vos Généraux ont » perdu la vie, ou par les mains » de leurs soldats, ou par » celles de leurs ennemis. Allez » annoncer à Vespasien, ou » plûtôt à Civilis & à Classicus » qui ne sont pas éloignés, que » vous avez abandonné votre » Général sur le champ de ba» taille. Bientôt arriveront les » légions Romaines qui ne lais» seront ni ma mort sans ven» geance, ni votre crime sans » punition. »

Ces reproches, qui étoient véritables, secondés de ceux des Tribuns & des Préfets, piquerent les soldats d'honneur. Ils s'arrêtent & se rangent par Cohortes & par Manipules, les ennemis répandus de toutes parts, ne leur permettant pas de s'étendre, outre que combattant dans leurs retranchemens mêmes, ils étoient embarrassés de leurs tentes & de leurs bagages. Claudius Civilis & Julius Classicus combattoient vivement chacun à leur poste, animant les Gaulois par l'espoir de la liberté, les Germains par celui du butin, & les Bataves par l'amour de la gloire. Ils avoient par tout l'avantage, lorsque la vingt-unieme légion qui s'étoit ramassée dans un espace où elle avoit plus de liberté, arrêtâ leur impétuosité, puis les enfonça à leur tour. Enfin, les Romains, dit Tacite, par un changement qui ne peut être attribué qu'à la protection des Dieux, reprirent courage, & les barbares qui se croyoient victorieux, le perdirent, & tournerent ouvertement le dos. Ils publierent depuis, eux mêmes, qu'ils avoient été effrayés à la vue des Cohortes Romaines, qui, après avoir été mises en désordre, s'étoient rassemblées sur le haut des montagnes, & leur avoient fait croire que c'étoit un nouveau secours qui arrivoit aux Romains. Mais, la vérité du fait est qu'ils perdirent le fruit de leur victoire, par l'empressement qu'ils eurent de ramasser les dépouilles des Romains, au lieu de les poursuivre sans relâche, après les avoir vaincus. Q. Pétilius Cérialis au contraire répara par sa valeur & sa fermeté, la perte

qu'il avoit faite par sa négligence, & suivant le torrent de sa bonne fortune, prit en un même jour le camp des ennemis, & le ruina de fond en comble.

Mais, Claudius Civilis eut bientôt réparé ses pertes; il leva de nouvelles troupes, & vint se camper à Vétéra, comptant sur l'avantage & la bonne fortune d'un lieu, où le souvenir des succès qu'il y avoit remportés, pouvoit inspirer de la confiance à ces Barbares. Q. Pétilius Cérialis l'y suivit aussitôt, après avoir doublé ses forces par l'arrivée de la seconde, de la dixieme & de la quatorzieme légion. D'ailleurs, sur le bruit de sa victoire, les Cohortes & la cavalerie des alliés s'étoient hâtées de le venir joindre. Les deux Généraux avoient une égale envie d'en venir aux mains; mais, l'humidité naturelle du lieu nuisoit beaucoup aux Romains, outre que Claudius Civilis avoit fait déborder le Rhin de ce côté-là en jettant une digue en travers dans le lit de ce fleuve. Cette inondation forma des gués beaucoup plus dangereux pour les Romains armés pesamment, & qui craignoient l'eau, que pour les Germains que la légereté de leurs armes & la grandeur de leur taille y rendoient plus hardis, & qui dès l'enfance s'exerçoient à passer les fleuves à la nage.

Lorsque les Bataves commencerent la charge, les plus intrépides des Romains les soutinrent d'abord; mais bientôt, le désordre se mit tellement parmi eux, qu'ils restoient submergés dans ces marais profonds avec leurs chevaux & leurs armes, au lieu que les Germains traversoient hardiment ces gouffres qui leur étoient connus. Ensuite, la plûpart de ces Barbares, cessant d'attaquer les Romains de front, tournoient autour d'eux, & les venoient prendre en queue & par les flancs. On ne se battoit pas de près comme on fait ordinairement dans l'infanterie; mais, comme dans une bataille navale, après avoir erré au hazard & à la merci des ondes, dès qu'il se rencontroit un terrein plus sec & plus ferme, on y voyoit courir pêle-mêle & avec une égale ardeur les sains & les blessés, ceux qui sçavoient nager & ceux qui l'ignoroient; & c'étoit sur cette espèce de théâtre que les deux partis s'acharnoient à leur perte mutuelle. Il y eut cependant moins de carnage que de tumulte & de consternation, parce que les Germains retournerent dans leur camp, n'osant pas poursuivre les Romains au-delà du marais. L'évenement de ce combat engagea les deux chefs, par des motifs différens, à se hâter d'en venir à une bataille décisive; Claudius Civilis, pour profiter de ses avantages, & Q. Pétilius Cérialis, pour effacer la honte de sa défaite. Les Germains étoient fiers de leur victoire, & les Romains irrités

d'avoir été battus, ce qui ne faisoit qu'animer leur courage. Les premiers passerent la nuit suivante dans la joie, & ne firent que chanter. Les Romains ne s'occuperent que de leur courroux & de la vengeance qu'ils méditoient.

Le lendemain, Q. Pétilius Cérialis rangea son armée en bataille, & mit au premier rang sa cavalerie & les troupes auxiliaires, au second les légions Romaines; & il garda l'élite de toute l'armée pour l'employer dans les cas qu'il ne pouvoit pas prévoir. A l'égard de Claudius Civilis, il ne donna pas beaucoup d'étendue à sa bataille, mais rangea ses troupes par pelotons, les Bataves & les Cugernes à la droite, & les nations d'au-delà du Rhin à la gauche vers les bords du fleuve. Alors, les deux Généraux adresserent la parole, non à toute l'armée en général, après l'avoir assemblée selon la coutume, mais à chaque corps particulier, en allant de rang en rang. Ensuite, les Bataves commencerent à jetter contre les Romains, des pierres, des balles de plomb, & autres traits pour tâcher de les attirer dans le marais.

Quand ils eurent épuisé toutes les armes qui se lançoient de loin, la mêlée venant à s'échauffer, ils coururent fierement contre les Romains, qu'ils perçoient de loin avec leurs longues lances qu'ils manioient aisément, dans un terrein où la grandeur de leur taille leur donnoit beaucoup d'avantage, au lieu que les Romains avoient bien de la peine à s'y soutenir; outre que dans le même tems un bataillon de Bructeres passant le fleuve à la nage, vint fondre sur les Romains, de sorte que le désordre se mit dans leur bataillon, & que les Cohortes des alliés commençoient à plier, lorsque les légions s'avancerent, & arrêterent la fuite des Barbares. On combattoit déjà avec égalité, quand un déserteur Batave passant du côté des Romains, avertit Q. Pétilius Cérialis de faire passer sa cavalerie à l'extrêmité du marais, l'assurant qu'elle y trouveroit un terrein solide; & que comme les Cugernes qu'on y avoit postés, ne se tenoient pas sur leurs gardes, il lui seroit aisé de mettre les ennemis en fuite. Il y envoya donc avec le transfuge, deux régimens de cavalerie, qui investirent sur le champ les ennemis qui ne s'attendoient à rien moins. Les légions n'apprirent pas plutôt par les cris qu'elles entendoient, que les cavaliers étoient arrivés, qu'elles attaquerent de front les Germains avec tant de vigueur, qu'ils s'enfuirent aussitôt vers les bords du Rhin. Q. Pétilius Cérialis auroit terminé la guerre dès ce jour-là, si la flotte Romaine avoit fait plus de diligence pour le joindre. Il ne fut pas même secondé à propos par la cavalerie, qu'une pluie violente qui vint à tom-

ber tout d'un coup, & la proximité de la nuit, empêcherent de poursuivre l'ennemi dans sa déroute.

Il est constant, observe Tacite, que Q. Pétilius Cérialis formoit presque tous ses projets sans les avoir médités, & qu'il ne donnoit pas assez de tems aux autres pour exécuter ses ordres. Mais, il réussissoit toujours par l'évenement, & il semble que la fortune se chargeoit de réparer ses fautes. C'est de-là que venoit le peu de soin que lui & ses soldats prenoient d'observer les regles de la discipline militaire ; jusques-là que quelques jours après, peu s'en fallut qu'il ne tombât entre les mains des ennemis. Son bonheur ordinaire lui fit éviter ce danger, mais non pas les reproches que méritoit son imprudence.

Étant allé à Novésium & à Bonne pour visiter les quartiers d'hiver qu'on préparoit par son ordre aux légions, il s'en revenoit en bateau sans avoir pris aucune précaution pour sa sûreté, ceux de sa suite retournant par terre, non en un corps, mais fort écartés les uns des autres. Les Germains s'en apperçurent, & lui dresserent des embûches à la faveur d'une nuit obscure ; & se laissant emporter au courant du fleuve, ils prirent terre à l'endroit où les Romains avoient dressé leurs tentes pour reposer ; & y étant entrés sans obstacles, ils couperent les cordes avec lesquelles elles étoient attachées, en sorte qu'ils égorgeoient plus facilement les ennemis qui s'en trouvoient enveloppés. Pendant ce tems-là, une autre troupe fondit sur les barques qui portoient Q. Pétilius Cérialis, & tâcha de les entraîner, poussant de grands cris à la venue du jour, pour jetter plus de terreur parmi les Romains, après avoir d'abord gardé un grand silence pour mieux les surprendre. Les Romains, réveillés par leurs blessures, cherchent leurs armes, & courent aux ennemis par où ils peuvent, un petit nombre armés de toutes pieces, la plupart ayant entortillé leurs vêtemens autour de leurs bras, & mis l'épée à la main. Q. Pétilius Cérialis à moitié endormi, & presque nu, ne se sauva que par l'erreur des ennemis ; car, ils se jetterent tous sur le vaisseau où ils jugerent qu'il étoit à l'étendard qui le distinguoit des autres. Mais, il avoit passé la nuit loin de là, à ce que plusieurs ont rapporté, dans les bras d'une dame de Cologne, appellée Claudia Sacrata. Les gardes, qui s'étoient laissé surprendre, s'excuserent aux dépens de l'honneur de leur Général, qui, disoient-ils, leur avoit défendu de parler ou de faire aucun bruit qui pût troubler son sommeil ou ses plaisirs ; ajoutant que cette inaction les avoit endormis eux mêmes. Lorsqu'il fut grand jour, les ennemis remonterent le fleuve, & faisant entrer dans la Lippe la

barque de Q. Pétilius Cérialis dont ils étoient demeurés maîtres, la conduisirent jusqu'à la demeure de Velléda à qui ils en firent présent.

Alors, il prit envie à Claudius Civilis de faire parade de sa flotte, & de la mettre en bataille. Dans ce dessein, il remplit de soldats toutes les biremes & autres bâtimens qui n'avoient qu'un rang de rameurs. Il y joignit un grand nombre de barques qu'il avoit prises, capables de porter chacune trente ou quarante hommes avec les instrumens nécessaires, mais qui n'avoient pour voile que des casaques militaires de diverses couleurs, ce qui offroit à la vue un spectacle assez agréable. Il choisit pour son champ de bataille, l'endroit où le Rhin & la Meuse se déchargent dans l'Océan, à cause de sa largeur qui avoit l'apparence d'une mer. La raison qu'il eut d'équiper cette flotte, outre la vanité naturelle à cette nation, c'est qu'il espéroit de surprendre par ce moyen les convois qui étoient envoyés de la Gaule aux Romains. Mais, Q. Pétilius Cérialis plus étonnné de cette bravade qu'il n'en étoit effrayé, mit aussi la sienne en bataille, moins considérable que celle des ennemis par le nombre, mais de beaucoup supérieure par l'expérience des rameurs, par l'habileté des Pilotes, & par la grandeur des Bâtimens. Ceux-ci avoient pour eux la pente naturelle du fleuve & ceux-là le vent qui les poussoit contre le courant. Dans cette situation, après avoir fait mine de lancer leurs traits, ils se retirerent contens de s'être présentés les uns aux autres. Claudius Civilis, après ce dernier effort, se réfugia au-delà du Rhin, sans plus rien entreprendre contre les Romains. Pour Q. Pétilius Cérialis, en mettant tout à feu & à sang dans l'isle des Bataves, il eut soin d'épargner les terres de Claudius Civilis, par un artifice assez ordinaire aux Généraux qui veulent rendre leurs Antagonistes suspects. Cependant, sur la fin de l'automne, il survint des pluies abondantes qui firent déborder le fleuve, & couvrirent toutes les terres de l'isle déjà humides par elles mêmes, & plus basses que le niveau des rivieres. Cette inondation incommoda fort les Romains qui n'avoient plus de vivres, ni de vaisseaux de charge pour en aller chercher; outre qu'étant campés dans un terrein uni, ils étoient en danger d'être submergés. Claudius Civilis, pour se faire valoir aux Romains, se vanta que dans cette conjoncture il auroit pu opprimer leurs légions, & que c'étoit l'intention des Germains, mais qu'il avoit eu l'adresse de les en détourner; & en effet sa reddition, qui ne fut différée que de quelques jours, rend la chose assez vraisemblable.

Q. Pétilius Cérialis, après avoir glorieusement terminé la guerre des Bataves, fut envoyé

par Vespasien dans la grande Bretagne, & trouvant les troupes plus disposées à l'obéissance, depuis que le gouvernement de l'Empire avoit pris une consistance certaine, il tourna leur activité contre l'ennemi. Il poussa en avant l'ancien projet de la conquête entiere de l'isle, & il attaqua les Brigantes, peuple nombreux & guerrier, qui soutenoit encore sa liberté entamée par les victoires d'Ostorius Scapula sous le regne de Claude. Il porta dans tout le le païs la terreur des armes Romaines, & en soumit une grande partie.

Il accompagna aussi Vespasien dans son expédition en Judée. Les Samaritains s'étoient assemblés en armes sur le mont Garizim, & quoiqu'ils ne fissent aucune hostilité, leur attroupement étoit suspect. Vespasien fit marcher contre eux Q. Pétilius Cérialis, avec trois mille hommes de pied & six cens chevaux. Cet Officier, arrivé au pied de la montagne, ne jugea pas à propos d'aller tout d'un coup attaquer des ennemis qui avoient sur lui l'avantage du lieu, mais il les environna & les enferma de tranchées. On étoit alors à la fin du mois Désius, qui termine le printems; & les chaleurs déjà très-grandes incommodoient extrêmement les Samaritains logés au haut d'une montagne aride, mal approvisionnés, & souffrant sur tout de la disette de l'eau. Plusieurs périrent de soif, d'autres vinrent se rendre aux Romains. Q. Pétilius Cérialis, informé par ces transfuges de l'abattement où étoient tombés les ennemis, pensa qu'il étoit tems alors de monter à eux. Il leur offrit la vie sauve, s'ils vouloient mettre les armes bas; & sur leur refus, il les attaqua, & en tua onze mille six cens.

PÉTILLIA [La Loi], *Rogatio Petillia*, (*a*) Loi Romaine, ainsi nommée, parce qu'elle fut proposée par deux Tribuns du peuple, nommés l'un & l'autre Q. Pétillius. *Voyez* Pétillius [Q.]

PÉTILLIUS [Q.], *Q. Petillius*, (*b*) nom commun à deux Tribuns du Peuple, qui s'aviserent d'appeller en jugement P. Corn. Scipion l'Africain. Pour préparer les esprits à leur accusation, ils firent revivre de vieilles calomnies, qu'on avoit autrefois débitées contre lui, à l'occasion du luxe de Syracuse, & des désordres de Locres; mais, quand on en vint à la concussion dont ils le chargeoient alors, ils ne purent l'appuyer que sur de simples conjectures. Aussi ne réussirent-ils point dans leur projet. Ils furent au contraire accablés d'injures. On leur reprochoit d'avoir voulu opprimer la vertu pour rendre leur nom célebre, & d'avoir espéré de triompher de P. Corn.

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 54.

(*b*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 50. & *seq.*

Scipion l'Africain, & de s'enrichir de ses dépouilles.

La mort de ce grand homme, qui arriva bientôt après, releva le courage de ses ennemis. On croit que ce fut à la sollicitation de M. Porcius Caton, que les Q. Pétillius entreprirent de l'accuser de son vivant, & qu'après sa mort ils proposerent au peuple une loi qui n'étoit que la suite de cette animosité, dans les termes que nous allons rapporter. « Voulez vous & ordonnez vous, Messieurs, que » Ser. Sulpicius, Préteur de la » ville, propose au Sénat de » faire les informations nécessaires, pour sçavoir ce qu'est » devenu l'argent qui a été tiré » d'Antiochus & de ses sujets, » & qui n'a point été porté » dans le trésor public, & que » le Sénat nomme celui des » Préteurs qui sont en charge, » qu'il jugera à propos, pour » faire ces informations ? . » L. Corn. Scipion, frere de P. Corn. Scipion l'Africain, en vertu de cette Loi, fut condamné pour crime de Péculat, mais mal à propos comme il y a lieu de le croire.

PÉTILLIUS [Q.] SPURINUS, *Q. Petillius Spurinus*, (*a*) fut élevé à la Préture, l'an de Rome 571 & 181 avant Jesus-Christ, & eut la jurisdiction de la ville en partage. Quelque tems après, il eut ordre de lever à la hâte deux légions de citoyens Romains, & de faire prêter serment à tous ceux qui seroient au-dessous de cinquante ans.

Cinq ans après, il parvint au Consulat, avec Cn. Cornélius Scipion Hispalus, & eut pour département la province de Ligurie, tandis que celle de Pises échut à son collegue. Mais, celui-ci étant venu à mourir, avant qu'ils fussent partis de Rome, Q. Pétillius Spurinus eut ordre de créer un autre Consul, en la place de celui qui étoit mort. Il choisit C. Valérius Lévinus. Cependant, comme il craignoit que la guerre de Ligurie ne se terminât en son absence, il écrivit au Proconsul C. Claudius de le venir joindre avec son armée dans la Gaule ; qu'il l'attendroit dans les plaines maigres. C. Claudius, conformément aux ordres du Consul, décampa de la Ligurie, & vint lui remettre ses troupes dans le lieu dont on vient de parler. Peu de jours après, le Consul C. Valérius Lévinus s'y rendit aussi. Là ayant partagé leurs forces, avant que de se séparer, ils firent de concert, la revue & l'expiation de leurs armées. Comme leur dessein étoit d'attaquer l'ennemi par différens côtés, ils tirerent au sort pour sçavoir dans quelle partie chacun d'eux iroit porter la guerre. On ne doutoit point que C. Valérius Lévinus n'eût observé à la lettre toutes les cérémonies nécessaires en

(*a*) Tit. Liv. L. XL. c. 18, 26, 29. L. XLI. c. 14. *& seq.*

cette occasion ; mais, les Augures assurerent dans la suite que Q. Pétillius Spurinus avoit manqué à une circonstance essentielle, en jettant lui même le sort dans l'urne hors de l'enceinte, qui formoit le temple, & ne l'y ayant rapporté qu'après coup. Ils partirent ensuite pour aller chacun de leur côté. Q. Pétillius Spurinus se campa vis-à-vis des monts Létus & Balliste, qu'un sommet contigu joignoit l'un à l'autre. Là pour animer ses soldats, il employa entre autres raisons, la réponse de l'Oracle qui l'avoit assuré que ce jour-là il coucheroit sur le mont Létus. Il ne faisoit pas réflexion au double sens que pouvoient renfermer ces mots. Il commença donc à avancer sur ces hauteurs par deux endroits en même tems. Le corps qu'il commandoit lui même montoit hardiment. Mais, l'autre ayant été repoussé par les ennemis, il courut aussi-tôt de ce côté-là pour leur faire reprendre courage. Et effectivement il arrêta la fuite des siens, & l'impétuosité des Liguriens. Mais, ne prenant pas assez de précautions pour lui même, & se montrant à la tête des légions pour les animer par son exemple, il fut percé d'une javeline qui l'étendit mort par terre. Les ennemis ne s'apperçurent point de cet avantage ; & le peu de Romains qui avoient été témoins de la mort de leur Général, eurent grand soin de tirer son corps de la mêlée, & de tenir cet accident caché, persuadés que delà dépendoient & leur salut & leur victoire. Cependant, l'autre troupe s'empara de la montagne après en avoir chassé les ennemis. Il fut tué dans cette action jusqu'à cinq mille Liguriens, sans qu'il en coutât aux Romains plus de cinquante des leurs. Ce ne fut qu'après un évenement si triste, que celui qui avoit soin des poulets, déclara que le Consul n'avoit pas ignoré les vices qu'il y avoit eu dans les auspices. C. Valérius Lévinus, ayant appris le malheur de son Collegue, ajoûta à son armée, celle qui restoit sans chef, & attaquant tout de nouveau les ennemis, en immola un grand nombre aux manes de ce Général. Le Sénat punit séverement la légion à la tête de laquelle avoit été tué le Consul. Il retrancha toute la paye de cette année à des soldats qui n'avoient pas exposé leur vie pour sauver celle de leur Général, & défendit qu'elle fût comptée entre leurs services. *Voyez* l'article suivant.

PÉTILLIUS [L.], *L. Petillius*, (*a*) un des Greffiers de la ville. L'an de Rome 571, & 181 avant Jesus-Christ, des laboureurs qui travailloient au-dessous du Janicule, dans le champ de L. Pétillius, ayant enfoncé le soc de la charrue un peu plus avant qu'à l'ordinaire,

(*a*) Tit. Liv. L. XL. c. 29. Plut. T. I. p. 74.

découvrirent deux coffres de pierre longs de huit pieds & larges de quatre, dont les couvercles étoient scellés avec du plomb. Il y avoit sur l'un & l'autre des inscriptions Grecques & Latines, qui témoignoient que dans l'un étoit le corps de Numa Pompilius, fils de Pompon, & roi des Romains, & dans l'autre les livres de ce même Roi. Le maître de la terre, ayant ouvert ces coffres par le conseil de ses amis, trouva celui que l'inscription déclaroit renfermer le corps de Numa Pompilius, absolument vuide, sans aucun vestige de corps humain, le tems ayant apparemment consumé les os, & jusqu'à la poussiere en laquelle le corps avoit été réduit. Dans l'autre étoient deux pacquets ficellés & enduits de poix, qui contenoient chacun sept volumes, non-seulement entiers, mais qui paroissoient encore neufs. Les sept volumes Latins traitoient du droit des Pontifes & des loix de la Religion; les sept Grecs, de la Philosophie telle qu'elle étoit dans des tems si reculés. Valérius Antias ajoute que c'étoient les maximes & les sentimens de Pythagore, suivant l'opinion commune, mais fausse, de ceux qui assurent que Numa Pompilius avoit été disciple de ce Philosophe. Ces livres furent lus d'abord par L. Pétillius & ceux de ses amis, qui se trouverent avec lui dans le tems de cette découverte. Bientôt après, le bruit s'en étant répandu par un grand nombre de gens qui les lurent après eux, Q. Pétillius Préteur eut aussi la curiosité de les lire, & les demanda à L. Pétillius, dont il étoit connu & considéré, parce que c'étoit lui qui étant Questeur, l'avoit nommé Greffier, & l'avoit incorporé dans une des décuries de ces Officiers subalternes. Lorsqu'il les eut parcourus, s'appercevant que la plûpart des dogmes qui y étoient contenus, tendoient à détruire l'ancienne religion des Romains, il dit à L. Pétillius qu'il étoit d'avis de brûler ces livres; mais qu'auparavant il lui laissoit la liberté de les revendiquer, s'il en avoit envie, ou qu'il crût être en droit de le faire; qu'il ne vouloit rien faire que de son consentement; & qu'il accordoit cette complaisance à l'amitié qui étoit entre eux. Le Greffier en parla aux Tribuns du peuple, qui renvoyerent la connoissance du tout au Sénat. Le Préteur dit qu'il étoit prêt à faire serment que la lecture & la conservation de ces livres ne pouvoient être que pernicieuses à la Religion & à la République. Là-dessus le Sénat décida qu'on devoit se contenter de l'offre que le Préteur avoit faite de jurer, & ordonna qu'au premier jour ces livres seroient brûlés dans la place où se tenoient les assemblées, & qu'on payeroit au greffier la somme que le Préteur Q. Pétillius & la plus grande partie des Tri-

buns fixeroient pour le prix de ces ouvrages. Le Greffier fut assez généreux pour refuser cet argent. Les livres furent brûlés dans la place ci-dessus désignée en présence du peuple Romain, dans un feu qui fut allumé par les Prêtres dont le ministere étoit d'égorger les victimes.

Tel est le récit que l'on lit dans Tite-Live. Mais, nous croyons devoir placer ici la remarque de Nardinus sur ce passage. « Ce récit, dit cet au» teur, me paroît souffrir bien » des difficultés, 1.° Est-il vrai» semblable qu'on ait ignoré » pendant tant de siecles jus» qu'au lieu où étoit inhumé le » corps d'un Roi si célebre & » si cher aux Romains? 2.° » Cinq siecles auroient-ils tel» lement consumé le corps de » ce Prince, qu'il ne restât pas » dans le tombeau la moindre » parcelle de poussiere? Com» ment au contraire des livres » de papier, avec quelque » soin qu'on les eût gardés, » pouvoient-ils paroître enco» re neufs? Outre qu'on assure » que le papier n'a été en usa» ge que trois siecles après » Numa. Enfin, doit-on pré» sumer que la langue Grec» que fût déjà si fort connue à » Rome sous le regne de ce » Prince? Tout ceci pourroit » bien être de l'invention de » quelque Titrier du sixieme » siecle de Rome, sauf le res» pect qui est dû aux auteurs » célebres qui ont rapporté le » même fait. »

PÉTILLIUS [L.], *L. Petillius*, (*a*) ayant été député vers le roi Gentius, l'an de Rome 584, & 168 avant Jesus-Christ, fut arrêté & mis en prison par l'ordre de ce Prince. *Voyez* Perpenna [M.]

PÉTILLIUS [Q.], *Q. Petillius*, (*b*) un des Juges dans l'affaire de T. Annius Milon. Cicéron dit que ce Magistrat étoit reconnu pour un très-homme de bien & d'honneur.

PÉTILLIUS CAPITOLINUS, *Petillius Capitolinus*, (*c*) ayant été accusé de vol & de sacrilege, pour avoir enlevé une couronne d'or du temple de Jupiter, trouva le moyen de corrompre ses juges avec de l'argent, & fut renvoyé absous.

PÉTINA [ELIA], *Ælia Petina*, (*d*) de la famille des Tubérons, fut la seconde femme de l'empereur Claude, qui l'épousa, après avoir répudié pour de légitimes raisons Plautia Urgulanilla. Elle eut de ce Prince une fille, nommée Antonia. Claude fit ensuite divorce avec Elia Pétina pour des causes assez légeres, & lui substitua Messaline. Après la mort de cette derniere, Elia Pétina brigua l'honneur de redevenir femme de l'Empereur, & elle

(*a*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 27, 28.
(*b*) Cicer. Orat. pro T. Ann. Milon. c. 33.
(*c*) Horat. L. I. Satyr. 4. v. 92. *& seq.* L. II. Satyr. 10. v. 26.
(*d*) Tacit. Annal. L. XII. c. 1. Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 105, 187, 188.

étoit appuyée de l'affranchi Narcisse. Malgré cela, Agrippine fut préférée.

PÉTIQUE, *Pætica*, (a) contrée de Thrace, située entre le fleuve du Mélas, & celui de l'Hebre. Cette contrée ne nous est connue que parce qu'Alexandre le Grand la traversa, lorsqu'il marchoit pour son expédition d'Asie.

PÉTITARE, *Petitarus*, (b) ruisseau de Grece, vers les frontieres de l'Acarnanie & de l'Étolie. Tite-Live le seul des anciens, qui fasse mention de ce ruisseau, dit que la ville de Stratos en étoit éloignée d'environ cinq milles.

PETNELISSE, *Petnelissus*, Πετνηλισσός, (c) ville de l'Asie Mineure dans la Pisidie, selon les uns, & dans la Pamphylie selon d'autres. Quelques uns la nomment Pednelisse. Strabon l'appelle Petnelisse. Pline & Ptolémée lisent Pletenisse. On croit que c'est la même ville à laquelle Cicéron donne le nom de Pindenisse. *Voyez* Pindenisse.

PÉTOBIO, *Petobio*, ville, qui est la même que d'autres appellent Pétovio. *Voyez* Pétovio.

PÉTORITUM, *Petoritum*, (d) sorte de char à quatre roues. C'étoit la même chose, que le Pilentum, qui servoit ordinairement aux femmes.

Pline parle des ornemens, qu'on mettoit non-seulement aux Essedes, mais aussi aux Véhicules & aux Pétoritums. « On » émaille, dit-il, le cuivre au » feu, & on le fait devenir si » blanc qu'on a de la peine à » le distinguer de l'argent. L'in» vention en est venue des Gau» les. On commença à Alize à » argenter, principalement les » ornemens des chevaux, & » le joug des bêtes des voitu» res roulantes. La gloire d'au» tres inventions est due à ceux » du Berri. Depuis ce tems-là, » on en vint jusqu'à mettre de » pareils ornemens sur les chars » appellés *Esseda*, sur les *Ve*» *hicula* & les *Petorita*; & sans » se contenter de les argenter, » le luxe alla même jusqu'à les » dorer. On regardoit aupa» ravant comme un prodige, » de voir ces ornemens sur les » pots & sur les vases; & on » appelle aujourd'hui politesse » de les faire traîner, & de » les gâter dans les voitures » roulantes. »

Quelques uns prétendent que le nom de Pétoritum est Grec, & qu'il passa des Phocéens de Marseille à Rome. Mais, il y a plus d'apparence que ce nom est purement Gaulois.

PÉTOSIRIS, *Petosiris*, (e) célebre Mathématicien, que Pline cite en plus d'un endroit.

(a) Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 3.
(b) Tit. Liv. XLIII. c. 22.
(c) Strab. p. 570, 667. Plin. T. I. p. 271. Ptolem L. V. c. 5.
(d) Plin. T. II. p. 669. Antiq. expl. par D Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 192. & *suiv.*
(e) Plin. T. I. p. 87, 404. Juven. Satyr. 6. v. 579.

Julius Firmicus, qui l'appelle un homme divin & digne de toute l'admiration possible, assure que par ses connoissances il avoit pénétré jusqu'aux secrets mêmes de la Divinité. Juvénal dit que de son tems les dames Romaines, pendant leurs maladies, ne prenoient de nourriture qu'aux heures qui étoient prescrites par les œuvres de Pétosiris.

PÉTOVIO, *Petovio*, (a) ville de la haute Pannonie. Tacite dit que la treizieme légion avoit son quartier d'hiver à Pétovio; & Ammien Marcellin, qui écrit Pétobio, dit que cette ville étoit dans la Norique, mais Ptolémée la place dans la haute Pannonie. La position, que lui donnent l'itinéraire d'Antonin & la table de Peutinger, fait juger que c'est aujourd'hui la ville de Petau ou Pettau sur la Drave. Selon les anciennes inscriptions, la véritable orthographe du nom de cette ville est Pœtevio ou Pœtovio.

PETRA, *Petra*, terme qui en Grec & en Latin veut dire une roche, un rocher, ou une pierre. On l'a appliqué à différens lieux, à cause de leur situation sur un rocher, ou parce qu'ils étoient environnés de rochers, ou parce qu'ils avoient quelqu'autre rapport à un ou plusieurs rochers.

PÉTRA, *Petra*, Πέτρα. (b) ville capitale de l'Arabie Pétrée, à laquelle elle avoit donné son nom.

Elle est attribuée à la Palestine dans les notices Ecclésiastiques, & elle étoit la Capitale de ce qu'on appelloit la troisieme Palestine. Eusebe & S. Jérôme étendent aussi quelque fois la Palestine jusqu'à la mer rouge, & jusqu'à Élath, ville située sur cette mer; de sorte qu'elle comprenoit & l'Idumée & l'Arabie Pétrée. Mais, il n'en étoit pas de même dans les siecles précédens. L'ancien nom de Pétra étoit, dit-on, Recem, ou, comme Josephe & Eusebe lisent, Arcé, ou Arcémé, ou Arcem. Josephe dit que la ville de Recem tire son nom d'un roi de Madian nommé Recem. C'est celui dont parle Moyse, mais on ne trouve nulle part dans l'Écriture Recem comme un nom de ville.

Dans le quatrieme livre des Rois, il est dit qu'Amasias, roi de Juda, ayant pris d'assaut Pétra, [le rocher, la pierre] lui donna le nom de Jectehel, qu'elle porte, dit l'auteur, encore aujourd'hui. On croit communément qu'il veut parler de la ville de Pétra, capitale de l'Arabie Pétrée; mais, cela n'est point certain. Amasias put prendre un rocher, où les Iduméens s'étoient retirés, & don-

(a) Tacit. Hist. L. III. c. 1. Ptolem. L. II. c. 15.

(b) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 74, 110, 117. Strab. p. 767, 779. Plin. T. I. p. 336. Reg. L. IV. c. 14. v. 7. Isai. c. 16. v. 1. c. 42. V. 11. Plut. T. I. p. 640, 948.

ner ensuite à ce rocher le nom de Jectehel ou Jectahel, c'est-à-dire, l'obéissance du Seigneur.

Le nom de Pétra en Grec signifie une roche; & il fut donné à cette ville, à cause de sa situation sur un rocher, ou parce qu'elle est environnée de rochers, ou parce que la plûpart de ses maisons sont, dit-on, creusées dans le roc. Elle est aussi nommée dans les anciens Hagra, ou Hagor, d'où est venu le nom des Agréens, ou Agaréniens. On ne trouve pas non plus ces noms dans l'Écriture; de sorte qu'à moins qu'elle ne soit marquée au quatrieme livre des Rois & dans Isaïe, sous le nom de Pétra, ou de rocher, on ne voit pas qu'il en soit parlé dans l'Écriture.

Strabon dit que Pétra étoit la capitale des Nabathéens, & que cette ville étoit située, dans une plaine remplie de jardins & arrosée de fontaines, mais toute environnée de rochers. Pline en parle à peu près de même. Les Nabathéens, dit-il, habitent la ville de Pétra, située dans une plaine d'environ deux mille pas de largeur, arrosée d'une riviere, & environnée de tous côtés par des montagnes inaccessibles. Cette description est assez différente de celle qu'en donne un géographe Moderne, qui dit que la plûpart des maisons de Pétra étoient creusées dans le roc. Hérodien nous décrit la capitale des Agaréniens assise sur la pointe d'une montagne très-haute. Cet Auteur l'appelle Atra. Dion Cassius ne la nomme point; mais, de la maniere dont il en parle, elle devoit être sur une hauteur escarpée, & dans un païs fort sec & fort stérile. Trajan, l'ayant assiégée, & y ayant même fait brêche, fut obligé d'en lever le siege. Il paroît que la ville dont il s'agit étoit dans la Mésopotamie. Ainsi, elle étoit fort différente de Pétra dont nous parlons ici.

Quelques Géographes en effet croyent qu'il y avoit plus d'une ville du nom de Pétra. S. Athanase en distingue deux, l'une dans la Palestine, & l'autre dans l'Arabie. Il nomme Arius ou Macarius Évêque de Pétra en Palestine, & Astérius Évêque de Pétra en Arabie. Les Paraphrastes Jonathan & Onkelos distinguent aussi Recem & Pétra, comme deux villes différentes. Josephe parle de Pétra située dans le païs des Amalécites, qui est la même que Recem ou Pétra, auprès de laquelle Aaron mourut; & il la confond avec Pétra située dans le païs des Madianites, qui tiroit son nom du roi Recem. Enfin, on pense qu'il faut distinguer Pétra ou Séla dans le païs de Moab, ou dans l'Idumée Orientale, dont il est parlé dans Isaïe, qui depuis fut appellée Jectahel, de l'autre Pétra, nommée Recem, située dans l'Idumée Méridionale ou dans

l'Arabie Pétrée, ou dans le païs des Amalécites.

Quant à la situation de cette derniere ville, il est assez difficile de la fixer. Strabon la met à trois ou quatre journées de Jéricho, & à cinq journées du bois des Palmiers qui est sur la mer rouge. Pline la place à six cens milles de Gaza, & à cent ving-cinq milles du golfe Persique. Eusebe met Théman à cinq milles de Pétra, Carcaria à une journée de la même ville, Béérorh Bene-Jacan à dix milles, & la ville d'Élath à dix milles vers l'Orient.

On croit que la ville de Krak ou Karak, située sur les confins de l'Arabie & de la Syrie, en tirant vers le midi, est l'ancienne ville de Pétra en Arabie. Krak ou Karak signifie une forteresse en Chaldéen & en Syriaque. Elle est connue dans nos Historiens sous le nom de Crak de Mont-Réal. Elle fut long-tems possédée par les Chrétiens, pendant les guerres de la terre Sainte; mais enfin, Saladin s'en rendit maître l'an de l'Hégire 584, & de Jesus-Christ 1188. Les Ajubites ses successeurs la posséderent jusqu'à ce qu'ils en furent chassés par les Mamluks. M. d'Herbelot croit que le nom de Krak lui fut attribué à cause de celui d'Arak, que les Juifs lui donnoient.

PÉTRA, *Petra*, Πέτρα, (a) lieu du Péloponnese dans l'Élide. Ce lieu, selon Pausanias, avoit été autrefois une Bourgade dans le voisinage d'Élis. Le tombeau de Pyrrhon étoit près de ce lieu.

PÉTRA, *Petra*, Πέτρα, (b) lieu, situé au païs des Taulantiens dans le voisinage de Dyrrachium. Ce n'étoit autre chose qu'un rocher près de la mer, sous lequel les vaisseaux étoient à couvert de certains vents. Cette circonstance engagea un jour Cn. Pompée à se camper sur ce rocher.

PÉTRA, *Petra*, Πέτρα, (c) place forte de Macédoine, dans la Piérie. Philippe, roi de Macédoine, se plaignoit l'an 185 avant Jesus-Christ, que les Thessaliens, conjointement avec les Perrhébiens, lui avoient enlevé cette place. Elle n'étoit pas éloignée de la ville de Pythium.

PÉTRA, *Petra*, Πέτρα, (d) ville de Thrace, dans la Médique. L'an 181 avant Jesus-Christ, Philippe, roi de Macédoine, étant entré dans la Médique, assiégea Pétra. Ce Prince l'attaqua du côté de la plaine avec une partie de son armée, & ordonna à Persée de faire un circuit avec un autre corps de troupes, & de lui donner l'assaut de dessus les hauteurs qui la dominoient. Les assiégés, qui se voyoient pressés de tou-

(a) Pauf. p. 391.
(b) Cæs. de Bell. Civil. L. III. p. 610.
(c) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 26. L. XLIV. c. 32. Plut. T. I. p. 262.
(d) Tit. Liv. L. XL. c. 22, 23.

tes parts, se rendirent au Roi, & lui donnerent des ôtages. Mais, il ne se fut pas plutôt retiré avec ses troupes, que sans se mettre en peine de ceux qu'ils lui avoient livrés, ils abandonnerent leur ville, & se retirent sur les montagnes & autres lieux de sûreté.

PÉTRA, *Petra*, Πέτρα, (a) ville d'Asie dans la Colchide, située au païs des Luziens.

Pétra, dit Procope, n'étoit autrefois qu'un village sans nom, sur le bord du pont Euxin; mais, il devint une ville considérable sous l'empereur Justinien, qui la fortifia & l'embellit. Le même Historien dit que ce Prince ayant donné la charge de Capitaine des Laziens à un homme de fortune appellé Jean, & surnommé Tzibès, cet homme qui n'avoit guere d'autre mérite, qu'une adresse extraordinaire à inventer de nouvelles sortes d'impositions, lui persuada de bâtir dans la Lazique, la ville de Pétra, où il pût demeurer comme dans une citadelle, pour enlever tous les biens de ces misérables peuples. Justinien n'eut pas fait ce qu'il souhaitoit, qu'il ne permit plus aux marchands d'acheter ailleurs du sel, & d'autres provisions nécessaires pour les porter dans la Colchide. Il y établit outre cela un monopole, & se rendit seul arbitre du commerce, achetant tout, & le revendant au prix qu'il lui plaisoit. Les peuples à la fin, lassés de ces violences, se donnerent à Cosroès, qui vint avec une armée pour prendre cette ville. Il y avoit alors à Pétra une garnison Romaine. Cosroès y envoya Aniavede avec des troupes pour la prendre d'assaut. Averti de l'approche des ennemis, le Gouverneur défendit à ses soldats de sortir de la place, & même de se montrer au haut des murailles, & leur commanda de se tenir proche des portes avec leurs armes, sans faire de bruit. Cette ruse trompa les Perses, qui, ne voyant, ni n'entendant point de gens de guerre, s'imaginerent que la ville étoit abandonnée, & y dresserent aussi-tôt les échelles; mais, les Romains firent alors une furieuse sortie sur les Perses, qu'ils mirent en fuite. Cosroès ne se rebuta point par cet echec. Il assiégea la place dans les formes, & le Gouverneur ayant été tué, il la prit de cette maniere. Pétra étoit entierement inaccessible, tant du côté de la mer, que de celui des rochers. Il n'y avoit qu'une avenue fort étroite, entre deux montagnes. On avoit élevé de ce côté-là un grand mur, depuis une montagne jusqu'à l'autre, & on avoit construit deux tours d'une pierre dure, & capable de résister au Bélier. Les Perses minerent une

(a) Procop. Persic. L. II. c. 15. & seq.

de ces tours, & après avoir détaché plusieurs pierres des fondemens, les étayerent & mirent le feu aux étais. La tour tomba alors, & la garnison, qui ne pouvoit plus se défendre, capitula.

PÉTRA OXIANA, (*a*) fameux rocher d'Asie, situé dans la Sogdiane, vers le fleuve Oxus, qui lui avoit donné son nom. Arimaze, Sogdien de nation, s'étoit retranché sur ce rocher aux approches d'Alexandre le Grand, qui eut bien de la peine à s'en rendre maître. *Voyez* Arimaze.

Quelques uns disent *Oxi Petra*; d'autres, *Arimazi Petra*, à cause d'Arimaze.

PÉTRA, *Petra*, Πέτρα, (*b*) lieu maritime d'Italie dans le territoire de Rhege ou Rhegium. Il est parlé de ce lieu dans Thucydide.

PÉTRA, *Petra*, Πέτρα, (*c*) lieu dans le païs des Arabes Nabathéens. Diodore de Sicile dit que ce lieu, ou plutôt ce rocher, étoit une retraite extrêmement fortifiée, quoique sans murailles, & qui se trouvoit à deux journées de distance de toute habitation.

PÉTRA, *Petra*, Πέτρα, (*d*) ville de Sicile, que Ptolémée met dans les terres entre Enna & Mégare. Dans l'Itinéraire d'Antonin, elle est nommée *Petrinæ*, & placée sur la route d'Agrigente à Lilybée entre *Comicianæ* & *Pyrama*, à quatre milles de la premiere, & à vingt-quatre de la seconde. Silius Italicus l'appelle *Petræa*; mais, il sousentend le mot *Urbs*. Le nom des habitans étoit, *Petrini*, selon Pline & Cicéron. Ce dernier compte ce peuple au nombre de ceux qui eurent tant à souffrir sous le gouvernement de Verrès. Les *Petrini* furent dépouillés de leur argent.

Niger dit qu'on nomme présentement leur ville Pétra Patria; mais, Léander en fait deux lieux différens, l'un appellé *Petralia in monte*, & l'autre *Petralia Sottana*.

PÉTRA [La tribu], *Petra tribus*, Δῆμος Πέτρα, (*e*) tribu de Corinthe. Il est fait mention de cette tribu dans Hérodote.

PÉTRÉE, *Petræa*, une des Nymphes Océanides. *Voyez* Océanides.

PÉTRÉE, *Petræus*, (*f*) Centaure, qui, dans le tems qu'il tâchoit d'arracher de terre avec les mains un grand chêne, & qu'il le tenoit embrassé, commençant déjà à l'ébranler, fut atteint d'un javelot que lui lança Pirithoüs, & qui, le traversant de part en part, l'arracha contre l'arbre qu'il s'efforçoit de déraciner.

(*a*) Strab. p. 517. Q. Curt. L. VII. c. 11. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 720. & *suiv.*

(*b*) Thucyd. p. 524.

(*c*) Diod. Sicul. p. 722. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 101.

(*d*) Ptolem. L. III. c. 4. Plin. T. I. p. 164. Cicer. in Verr. L. V. c. 76.

(*e*) Herod. L. V. c. 92.

(*f*) Ovid. Metam. L. XII. c. 9.

PETREIUS,

PÉTREIUS [Cn.] ATINAS, *Cn. Petreius Atinas*, (*a*) Centurion Romain qui servit contre les Cimbres dans l'armée de Q. Lutatius Catulus, l'an 101 avant Jesus-Christ. Comme la légion dans laquelle il étoit Centurion, se trouva enveloppée, il l'exhorta à se faire jour à travers le camp ennemi. Le Tribun, à qui appartenoit le commandement, balançoit. Cn. Petreius Atinas le tue de sa main, se met à la tête de la légion, & la tire du danger. Une action si courageuse fut récompensée d'une couronne obsidionale; distinction d'autant plus flatteuse, qu'il est le seul Centurion à qui jamais elle ait été accordée.

PÉTREIUS, *Petreius*, (*b*) jeune homme de grande naissance parmi les Thessaliens, s'étoit mis à la tête d'une faction considérable, attachée au parti de Jules César.

PÉTREIUS [M.], *M. Petreius*, (*c*) Lieutenant général du Consul C. Antoine, l'an de Rome 689, & 63 avant Jesus-Christ, étoit un grand homme de guerre. Il avoit exercé pendant plus de trente ans avec beaucoup de gloire la charge de Tribun, ou de Lieutenant, ou de Préteur. Le jour que se donna la bataille où fut tué L. Catilina, le Consul C. Antoine, ne pouvant se trouver au combat pour cause de maladie, donna le commandement de l'armée à M. Pétreius, qui mit dans les premieres lignes les vieilles Cohortes qu'il avoit assemblées pour dissiper les troubles, soutenues par le reste de l'armée. M. Pétreius, courant à cheval de rang en rang, nommant chaque soldat par son nom, les appelle, les exhorte, les prie de se souvenir qu'ils alloient pour la Patrie, pour leurs enfans, pour leurs autels, & pour leurs Dieux domestiques, attaquer une troupe de voleurs sans armes. Il connoissoit la plupart des soldats, il sçavoit leurs belles actions, & les animoit en leur en rappellant le souvenir. Après avoir pris toutes ses mesures, il ordonne le signal au bruit des trompettes, fait avancer son armée, celle des ennemis en fait de même; & dès que les Arbalétriers furent assez près pour donner, après de grands cris de part & d'autre, on en vint aux prises avec le dernier acharnement. Les javelots devinrent inutiles, & toute l'affaire se passa à coups d'épée. Les anciennes bandes se souvenant de leurs victoires passées, serrent vivement l'ennemi, on leur résiste avec audace, le combat fut rude. Cependant, L. Catilina paroît dans le premier rang avec ce qu'il avoit de plus vaillans hommes,

(*a*) Plin. T. II. p. 268. Roll. Hist. Rom. T. V. p. 419.
(*b*) Cæs. de Bell. Civil. L. III. p. 614.
(*c*) Sallust. in L. Catilin. c. 43, 44. Crév. Hist. Rom. T. VI. p. 499, 500.

donne du secours à ceux qui plient, remplace les blessés par des hommes frais, pourvoit à tout, & combat lui même avec toute l'ardeur possible, charge souvent l'ennemi, & fait en même tems le service de brave soldat & celui de grand Capitaine. Quand M. Pétreius vit L. Catilina avancer avec plus de fermeté qu'il n'avoit cru, il se mit à la tête de la cohorte Prétorienne, enfonce au milieu des ennemis, les rompt, & taille en pieces de part & d'autre tous ceux qui se mirent en défense, & ensuite il prend les autres par les flancs. L. Catilina, voyant son armée en déroute, se jetta dans la foule des ennemis, où il fut percé malgré toute sa résistance.

PÉTREIUS, *Petreius*, (*a*) Centurion dans une légion Romaine, servit dans les Gaules sous Jules César. Un jour, dans une action, comme il faisoit des efforts extraordinaires, il est accablé par la multitude, & crie à ses soldats, tout percé de coups : « Puisque je ne puis » me sauver avec vous, com» pagnons, je tâcherai par ma » mort de vous délivrer du dan» ger, où mon courage vous à » mis. » Alors, il se jette au plus fort de la mêlée, pour leur donner le moyen de se retirer ; & après avoir tué deux Gaulois & écarté un peu les autres, comme ses gens tâchoient encore de le secourir : « C'est » en vain, dit-il, puisque le » sang & les forces me man» quent, sauvez-vous tandis » que vous le pouvez, & re» gagnez votre légion. » Il mourut ainsi en combattant vaillamment, après avoir eté cause de leur salut.

PÉTREIUS [M.], *M. Petreius*, (*b*) Sénateur Romain. Un jour, Caton d'Utique s'étant opposé à une loi que Jules César proposoit, ce dernier ordonna qu'on le menât en prison. Caton ne résista point, il sortit du Sénat sans dire un seul mot pour se plaindre, mais continuant toujours à parler contre la loi. Plusieurs Sénateurs le suivirent, & entre autres M. Pétreius, à qui Jules César, ayant demandé pourquoi il sortoit avant que le Sénat fût congédié, s'attira une réponse bien forte & bien hardie. *C'est*, lui dit M. Pétreius, *que j'aime mieux être avec Caton en prison, qu'avec vous dans le Sénat.*

PÉTREIUS [M.], *M. Petreius*, (*c*) un des Lieutenans généraux de Cn. Pompée, commandoit dans une partie de l'Espagne. L. Afranius, qui commandoit dans la Lusitanie, ayant réuni ses forces à celles de M. Pétreius, ils se trouverent avoir ensemble cinq légions & de plus quatre-vingts cohortes de trou-

(*a*) Cæs. de Bell. Gall. L. VII. p. 320.
(*b*) Crév. Hist. Rom. T. VI. p. 567.
(*c*) Cæs. de Bell. Civil. L. I. pag. 478. *& seq.* Hirt. Pans. de Bell. Afric. p. 822, 823. Vell. Paterc. L. II. c. 48. Crév. Hist. Rom. Tom. VII. pag 405. *& suiv.*

pes Espagnoles, les unes légeres, les autres pesamment armées, le tout faisant plus de soixante mille hommes. Avec ces forces, ils vinrent se camper près de Lérida sur la Segre, parce que le poste leur parut avantageux. Leur camp étoit sur une hauteur. Ils avoient une libre communication avec la ville, & devant eux la Segre, sur laquelle étoit en cet endroit un pont de pierre, qui leur assuroit le passage à l'autre bord. Derriere s'étendoit une grande plaine, très-fertile, & terminée par une autre riviere qui se nomme la Cinca. C'étoit là qu'ils prétendoient arrêter les efforts de Jules César, & couvrir toute l'Espagne.

Jules César eut d'abord quelque mauvais succès. Mais, il sçut bientôt ramener la fortune, & prouver qu'un génie supérieur, quoique dans de grandes difficultés, a toujours beau jeu vis-à-vis de gens médiocres à qui les circonstances ont donné quelque avantage. Un pont qu'il avoit fait jetter sur la Segre, étoit à plus de sept lieues de son camp, & par conséquent sa cavalerie avoit un grand circuit à faire pour passer à l'autre bord. Il s'avisa de faire des saignées à la riviere, & de détourner une partie de ses eaux dans des canaux de trente pieds de profondeur pour parvenir à la rendre guéable. L. Afranius & M. Pétreius appréhenderent que lorsque cet ouvrage seroit achevé, la cavalerie ennemie ne leur coupât entierement les vivres & les fourrages. Ils crurent donc devoir abandonner un poste qui n'étoit plus tenable, & transporter la guerre en Celtibérie, où Cn. Pompée avoit une grande réputation à cause de ses exploits contre Sertorius, au lieu que le nom de Jules César y étoit moins connu. Ils comptoient en tirer des renforts considérables, & en profitant de l'avantage des lieux traîner la guerre en longueur, & gagner ainsi l'hiver.

Pour exécuter ce dessein, il leur falloit passer l'Ebre. Ils firent donc ramasser tout ce qui se trouva de bateaux sur cette riviere, dans la vue d'en faire un pont à Octogese, ville située sur l'Ebre, à peu de distance & à la gauche de la Segre, & éloignée de leur camp de vingt mille pas. Ils voyoient que l'ouvrage de Jules César avançoit. Déjà les eaux de la Segre étoient diminuées de hauteur, au point que la cavalerie pouvoit les traverser quoiqu'avec quelque peine, & qu'un homme à pied n'en avoit que jusqu'aux épaules. Les Lieutenans de Cn. Pompée crurent qu'il étoit tems de partir; & après avoir d'abord envoyé au-delà de la Segre deux légions qui y dresserent un camp, ils les suivirent peu après avec le reste de leurs forces, laissant seulement deux cohortes en garnison dans Lérida.

Jules César vouloit poursuivre l'ennemi, mais il étoit fort

embarrassé. Aller avec toute son armée chercher son pont, c'étoit allonger prodigieusement sa marche, & donner le tems à L. Afranius d'arriver à l'Ebre sans aucune difficulté. Exposer son infanterie à passer une riviere dont la hauteur étoit encore si considérable, c'étoit risquer beaucoup, & peut-être craignoit il que les soldats ne s'y portassent pas volontiers. Restoit la cavalerie, dont un gros détachement passe la Segre par son ordre, atteint les ennemis, les harcele, les fatigue, les empêche d'avancer.

On découvroit les combattans de dessus les collines auprès desquelles Jules César étoit campé. A cette vue, les soldats légionnaires entrent d'eux mêmes dans les sentimens qu'il souhaitoit; ils sont au désespoir de voir l'ennemi leur échapper; ils s'adressent à leurs officiers, & les prient d'obtenir de leur Général qu'il ne les ménage point; ils déclarent qu'ils ne craignent ni péril ni fatigue, & qu'ils sont prêts à passer la riviere comme la cavalerie. Jules César témoigna de la répugnance, mais il céda pourtant à leurs désirs; & ayant choisi tout ce qu'il y avoit de soldats plus foibles de corps & de courage dans chaque compagnie, il les laissa dans le camp avec une légion & tous les bagages. Le reste de l'armée passa heureusement la riviere, à l'aide d'une double haie de cavalerie placée au-dessus & au-dessous. Il y eut quelques soldats que la violence du courant emporta; mais, ils furent recueillis & sauvés par les cavaliers qui étoient plus bas, & aucun ne périt. Ce grand obstacle étant vaincu, tout devint facile; & malgré un circuit de six mille pas, & le tems qu'il fallut perdre pour passer la riviere, l'ardeur des troupes fut si grande, qu'elles atteignirent à la neuvieme heure du jour l'armée ennemie qui étoit partie à minuit.

Lorsque L. Afranius les apperçut de loin, justement effrayé il interrompit sa marche, fit halte sur une hauteur, & mit son armée en bataille. Jules César ne voulut point exposer à une action ses troupes fatiguées, & fit halte pareillement dans la plaine. Les ennemis recommencerent à marcher; il recommença à les poursuivre. Enfin, ils prirent le parti de camper; en quoi ils firent une grande faute, car à cinq milles delà, [moins de deux lieues] se rencontroient des montagnes & des défilés, où un très-petit nombre d'hommes pouvoit arrêter toute l'armée de Jules César; moyennant quoi ils auroient continué leur route jusqu'à l'Ebre sans crainte & sans péril. Mais, fatigués d'une longue route pendant laquelle ils avoient toujours eu à combattre la cavalerie de Jules César, ils remirent la chose au lendemain. Le moment perdu ne

revint plus ; & ce fut la cause de leur ruine.

Sur le minuit on avertit Jules César que les Lieutenans de Cn. Pompée sortoient à petit bruit de leur camp. Aussi-tôt il fait donner dans le sien le signal de la marche. Les ennemis, voyant qu'ils alloient être poursuivis, demeurerent tranquilles, craignant un combat nocturne où ils auroient eu beaucoup de désavantage à cause des gros bagages qu'ils menoient avec eux, & parce que la cavalerie de Jules César étoit de beaucoup supérieure. Comme donc ils ne pouvoient éviter un ennemi si vigilant, ils résolurent de ne se point presser & de prendre leur tems tout à l'aise pour partir à la clarté du jour, persuadés qu'ils auroient ainsi plus de facilité pour se défendre, lorsqu'ils seroient attaqués dans leur marche.

Ce n'étoit point le dessein de Jules César. Plein de ce feu, qu'on ne peut se lasser d'admirer, il avoit formé le plan de tourner le camp des ennemis, & d'arriver avant eux aux gorges des montagnes. L. Afranius étoit maître du droit chemin, ainsi il fallut que Jules César fit marcher son armée par des vallons, par des précipices, à travers des rochers escarpés, où les soldats ne pouvoient gravir qu'en se débarrassant de leurs armes, & se les rendant ensuite les uns aux autres. Dans cette marche, ils sembloient au commencement tourner le dos à l'ennemi ; de façon que les soldats de L. Afranius, qui les considéroient de leur camp, les insultoient sur leur fuite prétendue. Mais, ils furent étrangement surpris, lorsqu'ils les virent au bout d'un tems tourner sur la droite ; ensorte que les premiers débordoient déjà leur camp. Alors, il n'y eut personne d'entre eux qui ne criât aux armes, & qui ne s'empressât de courir vers les montagnes. Il n'étoit plus tems. Jules César avoit pris trop d'avance ; & comme sa cavalerie incommodoit toujours les adversaires & ralentissoit leur marche, ses légions, malgré les difficultés des lieux, arriverent les premieres aux gorges.

L. Afranius se trouva donc avoir l'ennemi en tête & en queue. Dans une si triste position, il s'arrêta sur une colline, d'où il détacha quatre cohortes Espagnoles pour aller se saisir de la montagne la plus haute de tous les environs. Son dessein étoit de gagner Octogese par les hauteurs, puisque le chemin de la plaine lui étoit fermé. Mais, la cavalerie de Jules César enveloppa & tailla en pieces ces quatre cohortes à la vue des deux armées.

L'occasion étoit belle pour Jules César d'exterminer l'armée de L. Afranius, qui consternée comme elle étoit, n'auroit pas résisté un moment. On lui demandoit de toutes parts le signal du combat ; & les officiers accouroient autour de lui pour

prouver par des raisonnemens, dont assurément il n'avoit pas besoin, que le succès étoit infaillibe. Il se tint ferme à refuser d'engager une action, parce qu'il comptoit pouvoir terminer l'affaire sans tirer l'épée, & réduire les ennemis par la faim. « Pourquoi, disoit-il, dans la » supposition même que l'éve» nement du combat soit heu» reux, pourquoi exposer à » être blessés ou tués des sol» dats qui ont tant mérité de » moi? Pourquoi tenter la for» tune ? Est-il moins digne d'un » bon Général de devoir la » victoire à son habileté, qu'à » la force des armes ? » Il étoit même, à ce qu'il assure, touché de compassion pour les soldats de L. Afranius, qui, après tout, étoient ses Concitoyens, & qu'il faudroit égorger, pendant que l'on pouvoit réussir également sans qu'il leur en coutât la vie. Peut-être aussi méprisoit-il trop les Lieutenans de Cn. Pompée pour se mesurer avec eux; il vouloit les forcer à l'humiliante nécessité de lui demander quartier & de mettre les armes bas.

Sa résolution ne fut point du tout goûtée des troupes, qui, dans leur mécontentement, disoient tout haut, que puisque Jules César manquoit une si favorable occasion, & ne les menoit point au combat lorsqu'elles le vouloient, elles n'iroient point lorsqu'il voudroit les y mener. Rien ne put l'ébranler. Il étoit si assuré de vaincre, qu'il s'écarta même un peu pour laisser à L. Afranius & à M. Pétreius la liberté de regagner leur camp; ce qu'ils firent. Quant à lui, après avoir disposé des troupes sur les montagnes pour garder les défilés, il se campa le plus près des ennemis qu'il lui fut possible.

Peu s'en fallut que Jules César ne recueillît dès le lendemain le fruit de sa douceur & de sa bonne conduite. Car, les Lieutenans de Cn. Pompée ayant entrepris de tirer un fossé bordé de son parapet depuis leur camp jusqu'à l'endroit où ils alloient prendre leur eau, & s'étant éloignés pour aller présider par eux mêmes à cet ouvrage, plusieurs de leurs soldats, en leur absence, lierent entretien avec ceux qu'ils connoissoient dans l'armée de Jules César. Ils commencerent par les remercier de les avoir épargnés le jour précédent, avouant qu'ils leur avoient obligation de la vie. De-là ils passerent à leur demander, si on pouvoit se fier à la parole de Jules César, témoignant de la douleur d'avoir à combattre contre des concitoyens, contre des proches, avec lesquels ils étoient unis par les liaisons les plus saintes. Enfin, ils stipulerent même pour leurs commandans, qu'ils ne vouloient pas paroître trahir; & pourvu qu'on accordât la vie sauve à L. Afranius & à M. Pétreius, ils promettoient de changer de parti. Déjà ils avoient député les plus distingués de leurs Capitaines pour

aller négocier avec Jules César ; & sur ces préliminaires d'un accord près de se conclure, les soldats des deux armées passoient dans le camp les uns des autres, de façon que les deux camps n'en faisoient presque plus qu'un. La chose fut portée au point, que le fils de L. Afranius envoya demander à Jules César qu'il lui assurât la vie & à son pere. La joie étoit universelle ; on se félicitoit mutuellement, les uns d'avoir évité un si grand danger, les autres d'avoir terminé sans coup férir une entreprise si importante.

Les choses étoient en cet état, lorsque L. Afranius & M. Pétreius, sur la nouvelle qu'ils en eurent, revinrent dans leur camp. L. Afranius prenoit assez aisément son parti, & étoit prêt à tout évenement. Mais, M. Pétreius ne s'abandonna pas lui même. Il fait prendre les armes à ses esclaves, & les joignant à sa garde Espagnole, il donne sur les soldats de Jules César qu'il trouva mêlés parmi les siens, en tue une partie, & force les autres à se sauver avec assez de peine. Ensuite, il va par tout le camp, priant ses soldats avec larmes d'avoir pitié de lui & de Cn. Pompée leur Général, & de ne les point livrer l'un & l'autre à la cruelle vengeance de leurs adversaires. On se rassemble de toutes parts au quartier général. Là M. Pétreius leur propose de se lier par un nouveau serment, & de jurer qu'ils n'abandonneront point leurs chefs, & qu'ils ne prendront point chacun pour soi de délibération particuliere, mais agiront de concert pour l'utilité commune. Il prêta lui même le premier ce serment, puis l'exigea de L. Afranius, ensuite des officiers, & enfin des soldats.

Le zele de M. Pétreius ne s'en tint pas là ; il se porta jusqu'à la cruauté. L'ordre fut donné à tous ceux qui avoient dans leurs tentes quelque soldat de Jules César, de le dénoncer, afin qu'il en fût tiré & égorgé en présence de toute l'armée. Quelques uns obéirent. Mais, le plus grand nombre eut horreur de cet ordre sanguinaire. Ils recelerent soigneusement ceux qui s'étoient fiés à eux, & leur procurerent les moyens de s'évader pendant la nuit. Du reste, tous furent fideles à leurs nouveaux sermens. L'accord presque conclu avec Jules César fut oublié ; & l'on ne songea plus qu'à recommencer la guerre.

Jules César pouvoit user de représailles ; car, il avoit dans son camp plusieurs soldats & officiers de l'armée ennemie. Il se donna bien de garde de se prévaloir de ce droit, qui est souvent regardé comme légitime, mais qui, examiné de sens froid, est bien contraire à l'humanité. Il leur permit à tous de se retirer sans crainte. Quelques Tribuns & quelques Centurions aimerent mieux rester avec lui, & prendre parti dans son armée. Il

les reçut avec joie, & toujours il les distingua, les honora, & les fit monter à des grades supérieurs.

Il avoit été plus aisé à M. Pétreius de renouveller la guerre, qu'il ne trouva de facilité à la soutenir. Il ne pouvoit ni aller au fourrage, ni faire eau, qu'avec beaucoup de peine & de danger. Les vivres devenoient rares dans son camp; & les Espagnols désertoient en foule. Il ne lui restoit de ressource, que de gagner quelque grande & forte place sous les murs de laquelle il pût se mettre à l'abri. Il se trouvoit entre Tarragone & Lérida ; & il douta pendant quelque tems vers laquelle de ces deux villes il dirigeroit sa marche. Comme la derniere étoit plus proche, il résolut d'y retourner.

La difficulté étoit d'avancer chemin. La cavalerie de Jules César ne donnoit aucun relâche à ses troupes fugitives. Dans les plaines en s'arrêtant de tems en tems pour combattre, l'arriere-garde procuroit le moyen à la tête de l'armée de faire quelques pas en avant. Quand il se rencontroit une hauteur, leur situation devenoit plus avantageuse, parce que les premiers pouvoient défendre ceux qui venoient après eux. Mais, lorsqu'il falloit descendre, c'étoit tout le contraire. Alors, les légions tournoient tête, & faisoient un effort pour repousser au loin la cavalerie ennemie ; ensuite de quoi elles se précipitoient en courant dans le vallon, jusqu'à ce qu'elles eussent atteint la hauteur opposée. L'infanterie faisoit tout, parce que la cavalerie de cette armée étoit si effrayée & si tremblante, que bien loin d'en tirer du service, il falloit qu'on la placât au centre pour la mettre elle même en sûreté.

On conçoit bien qu'une marche si pénible & si souvent interrompue ne pouvoit pas être bien diligente. Lorsque L. Afranius & M. Pétreius eurent fait quatre mille pas, ils s'arrêterent sur une éminence, & tirerent une ligne devant eux comme pour camper, mais ne déchargerent point leurs bêtes de somme. Jules César y fut trompé ; il commença à établir son camp, fit dresser les tentes, & envoya la cavalerie au fourrage. C'étoit ce que vouloient les Lieutenans de Cn. Pompée. Tout d'un coup vers l'heure de midi, ils se remettent brusquement en marche, comptant être délivrés de cette formidable cavalerie qui leur nuisoit si fort. Mais, Jules César dans le moment part avec ses légions, laissant un petit nombre de cohortes à la garde des bagages, & fait porter l'ordre à sa cavalerie de revenir au plutôt. Elle revint, & ayant joint les ennemis avant la fin du jour, elle leur livra un si rude combat, qu'ils furent obligés de se camper à l'endroit où ils se trouvoient, loin de l'eau, & sur

un terrein tout à fait désavantageux.

Jules César auroit eu bon marché de cette armée, s'il eût voulu l'attaquer. Mais, il suivoit son plan, & prétendoit forcer les ennemis à se rendre, en les mettant, & en les réduisant à manquer de toutes les choses nécessaires. Ils étoient dans la situation la plus cruelle. Comme leur camp étoit mauvais, ils entreprirent de le fortifier. Mais, plus ils s'étendoient pour gagner un meilleur terrein, plus ils s'éloignoient de l'eau; & ils ne remédioient à un mal que par un autre. La premiere nuit, aucun d'eux ne sortit du camp pour faire eau; & le lendemain il fallut que toute l'armée y allât en ordre de bataille; de sorte que ce jour-là il n'y eut point de fourrage. La disette, & le désir de continuer leur marche avec moins de difficulté, les obligerent bientôt de tuer toutes les bêtes de somme.

Jules César augmenta étrangement leur embarras, en commençant à tirer des lignes autour de leur camp pour les enfermer. Déjà il y avoit fait travailler avec vivacité pendant deux jours, & l'ouvrage étoit fort avancé, lorsque L. Afranius & M. Pétreius, sentant la conséquence de l'entreprise de l'ennemi, firent sortir toutes leurs troupes du camp, & se rangerent en bataille. Jules César rappella promptement ses travailleurs, & mit son armée en état de soutenir le choc, si elle étoit attaquée; mais, il ne voulut point engager le premier une action. Les Lieutenans de Cn. Pompée, le voyant en si bonne posture, demeurerent tranquilles; & sur le soir les deux armées se retirerent sans en être venues aux mains. Le lendemain, qui étoit le quatrieme jour depuis que les lignes avoient été commencées, Jules César se préparoit à les achever. L. Afranius & M. Pétreius tenterent une derniere ressource, qui étoit de trouver un gué dans la Segre. Mais, leur vigilant ennemi fit aussi-tôt passer la riviere à ses Germains armés à la légere, & à une bonne partie de sa cavalerie; & il plaça sur les bords d'espace en espace de bons corps de garde.

Enfin, privés de toute espérance, manquant de toutes provisions, de bois, de fourrage, d'eau, de bled, les Lieutenans de Cn. Pompée furent contraints d'en venir où Jules César avoit voulu les amener. Ils demanderent une entrevue, qu'il leur accorda. Mais, il conclut dans cette entrevue par leur ordonner de licencier leurs légions. « Je ne prétends point, dit-il, » vous enlever vos troupes » pour les enrôler sous mes » enseignes, comme il me se» roit assez aisé; mais, je veux » empêcher que vous ne puis» siez vous en servir contre » moi. C'est pourquoi, sortez » de ces Provinces, congédiez

» vos armées; en ce cas, per» sonne n'éprouvera de ma part » aucun mauvais traitement. » Voilà mon dernier mot, & » la seule condition que j'exi» ge. » Cette condition fut acceptée & exécutée. Après quoi M. Pétreius & L. Afranius se rendirent auprès de Cn. Pompée, l'an 49 avant Jesus-Christ.

Après la bataille de Pharsale, M. Pétreius, fuyant avec quelques autres chefs, fut recueilli par Caton d'Utique, avec lequel ils passerent en Afrique. La bataille de Thapsus n'ayant pas été plus favorable que celle de Pharsale au parti Républicain, M. Prétreius & les autres Généraux furent contraints de nouveau de prendre la fuite. M. Pétreius se retira avec le roi Juba dans une maison de campagne de ce Prince. Ce fut là qu'ils exécuterent l'un & l'autre la résolution qu'ils avoient prise, de mourir généreusement; & mettant tous deux la main à l'épée, ils se battent l'un contre l'autre. Juba, qui étoit plus vigoureux, tue M. Pétreius, puis se fait tuer par un de ses gens n'ayant pas eu le courage de le faire de sa main, l'an 46 avant Jesus-Christ.

PETRINA [ALA], (*a*) expression qui se trouve dans Tacite. L'Escadron, appellé *Ala Petrina*, tiroit son nom du païs des alliés, où il avoit été levé; car, il est à remarquer que ce terme *Ala* s'entend toujours de la cavalerie des alliés, & non de celle des Romains mêmes.

PETRINI, Πετρῖνοι, les habitans de Pétra, ville de Sicile. *Voyez* Pétra.

PETRINUM SINUESSANUM, (*b*) lieu d'Italie, dans la Campanie. Horace en fait mention dans ses Épîtres. Quelques uns veulent que ce soit une montagne qui commandoit la ville de Sinuesse, où il y a maintenant une ville avec citadelle, appellée communément Rocca di Monte Ragone, & qui se trouve en effet auprès des ruines de Sinuesse. D'autres disent que c'étoit un village du territoire de Sinuesse, village qui étoit célebre, non par la bonté de ses vins, mais par la quantité qu'il en produisoit.

PÉTROCHUS, *Petrochus*, Πετρόχος. (*c*) lieu de Grece dans la Béotie. Ce lieu ne devoit pas être éloigné de Chéronée ni du poste de Thurium.

PÉTROCORIENS, *Petrocorii*, Πετροκόριοι, (*d*) peuple de la Gaule Celtique. Jules César, Pline, Strabon, Ptolémée, en font mention. M. d'Anville leur donne pour voisins au nord les Lémovices & les Santones, à l'occident les Bituriges, au mi-

(*a*) Tacit. Hist. L. I. c. 70.
(*b*) Horat. L. I. Epist. 5. v. 5.
(*c*) Plut. T. I. p. 463.
(*d*) Cæs. de Bell. Gall L. VII. p. 351. Plin. T. I. p. 226. Strab. p. 190, 191. Ptolem. L. XXI. c. 7. Notice de la Gaul. par M. d'Anvill. p. 516, 517.

di les Nitiobriges, & à l'orient les Cadurces avec une partie du païs des Lémovices.

Il y a une méprise dans Pline au sujet des Pétrocoriens; car, il assure qu'ils étoient séparés des *Tolosani* par le Tarn; ce qui est faux, & ce qui ne peut convenir qu'aux Cadurces. Le P. Hardouin attribue cette erreur à une conquête que les Pétrocoriens auroient faite du païs des Cadurces jusqu'au Tarn. Mais, nous ignorons qu'il y ait dans l'histoire quelque trace de cette entreprise de la Cité des Pétrocoriens sur les Cités voisines; & il est même difficile de l'admettre par supposition. Les mouvemens de guerre chez les peuples Gaulois sous la domination Romaine, pour se rapporter au tems où Pline traite de la Gaule, ont plutôt été des soulevemens contre la puissance dominante, que des guerres intestines entre les Cités. S'il étoit arrivé des révolutions dans l'état des Cités, lorsque la Gaule jouissoit d'une entiere liberté, il n'en étoit pas de même depuis qu'elle étoit assujettie, & réduite *in formam provinciæ.* Les changemens dans les provinces particulieres ont été l'ouvrage du pouvoir Impérial, & non pas l'effet d'un arrangement de la part des peuples. Nous voyons que la plupart des anciennes Cités sont contenues dans l'emplacement qui les distingue, & qu'elles conservent leurs limites. Joseph Scaliger, en écrivant sur Ausone, a cru faire disparoître la difficulté par deux points, qui détachent les Pétrocoriens des *Tolosani.* Il lit donc ainsi dans Pline: *Cadurci*, *Nitiobriges* [au lieu *d'Antobroges*] *Tarne amni discreti à Tolosanis: Petrocori.* Mais, pour adopter la solution proposée par Scaliger, il faudroit que les Nitiobriges eussent étendu leur territoire sur le Tarn, ce que la connoissance positive que l'on a des *fines* des Cadurci, près de cette riviere, ne souffre pas qu'on admette.

Pour revenir aux Pétrocoriens, ils occupoient avec ce que contient le Diocese de Périgueux, celui de Sarlat, dont l'Évêché est de la création du Pape Jean XXII, au commencement du quatorzieme siecle. *Sarlatum episcopatu Petragoricensi*, dit l'auteur de l'Histoire des Albigeois, qui est antérieure à l'établissement d'un Évêché à Sarlat.

Vésuna ou Vésunnat étoit le lieu principal des Pétrocoriens. Strabon dit qu'il y avoit dans leur païs de belles mines de fer.

PÉTRONE. *Voyez* ci-après Pétronius.

PÉTRONIA, *Petronia*, (a) épousa d'abord Vitellius, dont elle eut un fils. S'étant ensuite séparée de lui, elle fut rema-

(a) Tacit. Hist. L. II. c. 64 Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pag. 69, 136.

riée à Dolabella, & mourut peu après, ayant institué son héritier, le fils qu'elle avoit eu de Vitellius, à condition que le pere dont elle connoissoit l'humeur prodigue, l'émanciperoit. Elle vouloit par cette précaution, conserver les biens à son fils; elle lui attira la mort. Vitellius l'émancipa; mais, après lui avoir sans doute dicté un testament en sa faveur, il s'en défit par le poison, répandant le bruit que ce jeune homme avoit attenté à sa vie, & que de rage & de honte de se voir découvert, il avoit pris lui même le poison préparé pour l'exécution du parricide.

PÉTRONIUS, *Petronius*, Πετρώνιος, (*a*) officier Romain qui commandoit mille hommes dans l'armée de M. Crassus. Lorsque ce Général fut tué par les Perses, Pétronius étoit du nombre de ceux qui l'environnoient, & qui s'efforçoient de lui sauver la vie. Il reçut même un coup dans sa cuirasse, mais il n'en fut point blessé.

PÉTRONIUS [C. *ou* P.], *Γ. vel* Π. Πετρώνιος, (*b*) succéda, sous Auguste, à Cornélius Gallus, premier Préfet d'Égypte, l'an 26 avant Jesus-Christ. Pendant qu'il étoit dans cette Province, les Éthiopiens forcerent Syene, Éléphantine, & Philes, firent beaucoup de dégât dans le païs, en enmenerent un grand butin, & abattirent par tout les statues de l'Empereur. C. Pétronius ne crut pas devoir laisser cette insulte impunie, & ayant promptement ramassé dix mille hommes, il marcha contre les ennemis, qui, au nombre de trente mille, s'enfuirent à la premiere nouvelle de son approche. Mais, ensuite, revenant sur leurs pas, ils s'exposerent à un combat, dont la décision ne fut pas longtems douteuse, & dans laquelle les Éthiopiens firent plus d'usage de leurs jambes, que de leurs bras & de leurs mains. C. Pétronius vainqueur pénétra dans le païs, & poussa jusqu'à Napara, Capitale des États de la reine Candace, qui privée d'un œil, mais femme de courage, tenoit sous ses loix une grande partie de l'Égypte. Cette Princesse fut cependant obligée de se soumettre. *Voyez* Candace.

PÉTRONIUS [P.], *P. Petronius*, Π. Πετρώνιος, (*c*) fut commis avec les quatre gendres de l'empereur Tibere, pour la dispensation des libéralités de ce Prince, après un grand incendie, arrivé dans Rome, vers l'an de Jesus-Christ 36.

PÉTRONIUS PRISCUS, *Petronius Priscus*, (*d*) fut exilé dans une des isles de la mer Égée par Néron, l'an de Jesus-Christ 65.

(*a*) Plut. T. I. p. 563.
(*b*) Dio. Cass. p. 524. Plin. Tom. I. p. 344. Crév. Hist. des Emp. Ton. I. p. 38, 49, 50.

(*c*) Tacit. Annal. L. III. c. 49. L. VI. C. 45. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 604.
(*d*) Tacit. Annal. L. XV. c. 71.

PÉTRONIUS [C.], *C. Petronius*, (a) que l'on croit être le même que le trop célebre. Pétrone, fut un homme singulier dans sa vie & dans sa mort. Épicurien décidé, mais avec esprit & délicatesse, il sçut donner au vice le coloris le plus séduisant, & le plus capable de plaire à ceux qui se piquent de goût, sans se piquer de respect pour la vertu. Il destinoit le jour au sommeil, la nuit aux occupations de la vie & aux plaisirs. Les autres s'avancent par le travail & l'activité ; lui, il se fit un nom par la mollesse. Ce n'étoit point un dissipateur phrénétique ; il évitoit la grossiere débauche ; l'élégance régnoit dans son luxe ; & l'air de nonchalance que portoient & ses actions & ses discours, y répandoit les graces d'une apparente simplicité. Il fit néanmoins preuve de vigueur & de capacité pour les affaires dans le gouvernement de Bithynie, & dans l'administration du Consulat.

Revenu ensuite au plaisir, ou par inclination, ou par politique, il fut de toutes les parties de Néron, qui le prit pour son maître dans l'art d'un luxe délicat, ne trouvant rien d'agréable ni d'élégant que ce qui avoit plu au goût exquis de C. Pétronius. Tigellin en fut jaloux, & craignit un rival qui l'effaçoit dans la science des voluptés. Il mit donc en jeu la passion favorite du Prince, c'est-à-dire, la cruauté ; & il rendit C. Pétronius suspect à Néron, comme ayant été ami de Scévinus. Un esclave fut gagné pour entamer la délation ; nulle liberté ne fut donnée à l'accusé de se défendre ; ses gens pour la plûpart furent arrêtés & mis en prison. C. Pétronius, gardé lui même à vue, ne put supporter l'incertitude entre la crainte & l'espérance, & il résolut d'y mettre fin par la mort. Mais, la maniere dont il exécuta ce dessein, est unique. Il ne brusqua rien. Il s'y prit à diverses fois, & par intervalles, se faisant ouvrir les veines, & après quelque tems arrêter le sang ; recommençant ensuite la même opération, avec autant de tranquillité, que s'il se fût agi d'une saignée de précaution. Pendant ce tems, il s'entretenoit avec ses amis, non pas de choses sérieuses, ni de maximes Philosophiques. On lui récitoit de jolis vers, des pieces badines, propres à l'amuser. Il donna de l'argent à quelques uns de ses esclaves, il en fit châtier d'autres ; il se promena, il se mit au lit pour dormir ; ensorte que sa mort, quoique violente, eut toujours les apparences d'une mort naturelle. Dans son testa-

(a) Tacit. Annal. L. VI. c. 18. *& seq.* Plin. T. II. p. 767. Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 202, 203. Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 452. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lettr. T. I. p. 171, 172. T. II. p. 219. Tom. V. p. 262, 263.

ment il n'imita point la bassesse de ceux qui dans le même cas que lui, flattoient Néron, Tigellin, & tous les importans de Cour, par des éloges, par des legs faits en leur faveur. Tout au contraire, il composa une satyre où étoient dépeintes les débauches du Prince & des Courtisans sous des noms empruntés, & il l'envoya cachetée à Néron, en prenant la précaution de rompre l'anneau qui lui avoit servi de cachet, de peur qu'on n'en abusât pour tendre des pieges à quelque innocent. Tel est le récit de Tacite. Pline qui l'appelle P. Pétronius, ajoute qu'il rompit en mourant un vase qui avoit couté trois cens sesterces, de peur que Néron ne s'en servît pour orner son buffet. Il mourut vers l'an de Jesus-Christ 66.

Plusieurs ont cru que cet écrit, dont nous venons de parler, est celui dont il nous reste des fragmens sous ce titre : *T. Petronii Arbitri Satyricôn.* La chose n'est pas sans difficulté & ne vaut pas la peine d'être examinée. Peu importe de sçavoir de quelle main est sorti un ouvrage obscene, qui ne peut inspirer d'autre sentiment que le regret de ce qu'il n'est pas perdu tout entier. Cet ouvrage est pernicieux pour les mœurs. La vie de C. Pétronius doit faire horreur même à un honnête Payen, & sa mort ne peut mériter les louanges que de ceux qui se confondent avec les bêtes, & dont l'espérance est dans l'anéantissement.

Malgré toutes les saletés dont sont remplies les œuvres de C. Pétronius, la latinité en est si pure, qu'il a été appellé pour cela *Auctor purissimæ impuritatis.* On a trouvé un fragment de ses ouvrages à Trau, ville de Dalmatie dans l'Archevêché de Spalatro. Il est dans un manuscrit *in-folio* épais de deux doigts, qui contient plusieurs traités écrits sur du papier qui a beaucoup de corps. Les œuvres de Catulle, Tibulle & Properce, sont écrites au commencement, & non pas Horace, comme a dit l'auteur de la Préface imprimée à Padoue. C. Pétronius suit, écrit de la même main, & de la maniere que nous l'avons dans nos éditions. Ensuite, on voit une piece intitulée : *Fragmentum Petronii Arbitri ex libro decimo quinto & sexto decimo*, où est contenu le soupet de Trimalcion, comme il a été imprimé depuis sur cet original.

PÉTRONIUS [P.] TURPILIANUS, *P. Petronius Turpilianus*, (a) fut élevé au Consulat avec C. Césonius Pétus, l'an de Rome 812, & de Jesus-Christ 61. Au sortir du Consulat P. Pétronius Turpilianus fut nommé pour aller prendre la place de Suétonius Paulinus,

(a) Tacit. Annal. L. XIV. c. 29, 39. L. XV. c. 27. Hist. L. I. c. 6, 37. In Jul. Agric. c. 16. Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 336, 345, 436, 495, T. III. p. 10, 43. T. IV. p. 45.

Gouverneur de la grande Bretagne. Arrivé dans cette isle, il n'attaqua point les ennemis qui de leur côté le laisserent tranquille, & il couvrit du nom honorable de paix une inaction de paresse. Malgré cela, il fut décoré dans la suite des ornemens du triomphe, par Néron, qui, peu d'années après, le choisit pour un de ses Généraux contre la rébellion de Vindex. Cette expédition ayant été suivie de près de la mort de Néron, Galba son successeur fit mourir P. Pétronius Turpilianus.

PÉTROSIDIUS [L.], *L. Petrosidius*, (*a*) officier Romain, étoit porte-enseigne. Un jour, dans un combat contre les Gaulois, se voyant enveloppé par les ennemis, il jette son aigle dans leur camp, & meurt sur le bord du fossé en se défendant courageusement.

PETTALE, *Pettalus*, (*b*) fut tué dans le combat qui se donna à la Cour de Céphée, à l'occasion du mariage de Persée avec Andromede. Il fut renversé par Lycormas, qui, avec une des barres qui servoient à fermer la porte, lui donna un grand coup sur la tête.

PÉTULANS, *Petulans*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

PÉTUS [P. ÉLIUS], *P. Ælius Pætus*, (*c*) fut élevé au Consulat avec C. Sulpicius Longus, l'an de Rome 418, & 334 avant Jesus-Christ. Le Sénat, irrité contre ces deux Consuls, dont la lenteur avoit trahi la cause des alliés, ordonna qu'on créât un Dictateur, qui fut Claudius Régillensis.

PÉTUS [P. ÉLIUS], *P. Ælius Pætus*, (*d*) fut choisi pour maître de la cavalerie par le Dictateur Q. Fabius Ambustus, l'an de Rome 433, & 319 avant Jesus-Christ. Mais, la création de ces deux Généraux ayant été déclarée illégitime, on leur en substitua deux autres. M. Émilius Papus fut nommé Dictateur, & L. Valérius Flaccus, maître de la cavalerie. Plusieurs années après, l'an de Rome 452, & 300 avant Jesus-Christ, P. Élius Pétus fut créé Augure.

PÉTUS [L. ÉLIUS], *L. Ælius Pætus*, (*e*) étoit Édile Plébeien avec C. Fulvius Curvus, l'an de Rome 456, & 296 avant Jesus-Christ. *Voyez* Fulvius [C.] Curvus.

PÉTUS [Q. ÉLIUS], *Q. Ælius Pætus*, (*f*) étoit Augure, ou, suivant un autre passage, Pontife, lorsqu'il se présenta en vain pour briguer le Consulat, l'an de Rome 536, & 216 avant Jesus-Christ. Il fut tué quelque tems après à la bataille de Cannes, & Q. Fulvius Flaccus fut nommé Pontife en sa place.

(*a*) Cæs. de Bell. Gall. L. V. p. 190.
(*b*) Ovid. L. V. c. 4.
(*c*) Tit. Liv. L. VIII. c. 15.
(*d*) Tit. Liv. L. IX. c. 7. L. X. c. 9.
(*e*) Tit. Liv. L. X. c. 23.
(*f*) Tit. Liv. L. XXII. c. 35. L. XXIII. c. 21.

PÉTUS [P. ÉLIUS], *P. Ælius Pætus*, (*a*) fut créé & consacré Augure en la place de M. Marcellus, l'an de Rome 544, & 208 avant Jesus-Christ.

PÉTUS [P. ÉLIUS], *P. Ælius Pætus*, (*b*) étoit Édile Plébeien, lorsqu'il fut nommé Préteur, l'an de Rome 549, & 203 avant Jesus-Christ. Il eut pour département la jurisdiction de Rome. L'année suivante, il fut choisi pour Maître de la cavalerie par le Dictateur C. Servilius Géminus. Ces deux Magistrats célebrerent les jeux de Cérès, en vertu d'un arrêt du Sénat. P. Élius Pétus n'avoit pas encore quitté sa charge de Maître de la cavalerie, lorsqu'il fut élevé au Consulat, quil géra avec Cn. Cornélius Lentulus, l'an de Rome 551, & 201 avant Jesus-Christ.

PÉTUS [P. ÉLIUS], *P. Ælius Pætus*, (*c*) un des Décemvirs qui furent créés, l'an de Rome 551, & 201 avant Jesus-Christ, pour aller mesurer & partager aux vieux soldats qui avoient terminé la guerre d'Afrique sous la conduite & les auspices de P. Cornélius Scipion, la partie des territoires du Samnium & de l'Apulie, qui avoit été confisquée depuis peu au profit du peuple Romain. Deux ans après, sur les plaintes que ceux de Narnia avoient portées à Rome, il y fut envoyé des Triumvirs pour completer le nombre des Citoyens qui composoient cette colonie, & P. Élius Pétus fut du nombre de ces trois Magistrats. Peu de tems après, il fut élevé à la Censure avec le même P. Corn. Scipion dont nous venons de parler. Ces deux Censeurs vécurent ensemble dans une union très-grande, firent la revue des Sénateurs & remplacerent ceux que la mort avoit enlevés, sans noter aucun des survivans. Ils affermerent les péages ou droits d'entrée, de Capoue, de Putéoles, & du port de Castro. Ils établirent une colonie de trois cens Citoyens, suivant le reglement qu'avoit fait le Sénat, & ils vendirent les terres de Capoue qui étoient au-dessous de Tifares.

PÉTUS [SEXT. ÉLIUS], *Sext. Ælius, Pætus*, (*d*) étoit Édile Curule avec M. Claudius Marcellus, l'an de Rome 552, & 200 avant Jesus-Christ. *Voyez* Marcellus [M. Claudius.]

L'année suivante, Sext. Élius Pétus fut du nombre des Décemvirs, dont il est parlé dans l'article précédent. Il fut élevé au Consulat avec T. Quintius Flamininus, l'an de Rome 554, & 198 vant Jesus-Christ. Dès qu'ils furent entrés en charge, ils assemblerent le Sénat dans le Capitole; & là, les Sénateurs leurs assignerent pour pro-

(*a*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 36.
(*b*) Tit. Liv. L. XXIX. c. 38. L. XXX. c. 1, 39, 40.
(*c*) Tit. Liv. L. XXXI. c. 4. L. XXXII. c. 2, 7.
(*d*) Tit. Liv. L. XXXI. c. 50. L. XXXII. c. 2, 7. & *seq.* L. XXXIV. c. 44. L. XXXV. c. 9.

vinces de la Macédoine & l'Italie, laissant à leur choix de les tirer au sort, ou de convenir entre eux du lieu où chacun commandoit ; voulant que celui à qui la Macédoine seroit échue, levât parmi les Romains mille hommes d'Infanterie & cent cavaliers, & parmi les alliés du nom Latin cinq mille fantassins & cinq cens cavaliers pour rendre ses légions complettes. On donna à son Collegue toutes les légions nouvellement levées. Les Consuls s'en rapporterent au sort, qui donna l'Italie à Sext. Élius Pétus, & la Macédoine à T. Quintius Flamininus. Sext. Élius Pétus s'en alla dans la Gaule, où il ne fit rien de mémorable, quoiqu'il eût eu deux armées dans cette province, sçavoir celle que le Proconsul L. Cornélius avoit commandée, & à laquelle il donna pour chef le Preteur C. Helvius, au lieu de la congédier, comme il l'auroit dû ; & celle qu'il avoit amenée avec lui. Il employa presque toute l'année à ramasser les habitans de Crémone & de Plaisance, que les malheurs de la guerre avoient dispersés, & à les rétablir dans leurs colonies.

Quatre ans après, il fut créé Censeur avec C. Cornélius Céthégus. *Voyez* Céthégus [C. Cornélius].

PÉTUS [P. Élius], *P. Ælius* (a) *Pætus*, Augure, mourut de la peste, l'an de Rome 578, & 174 avant Jesus-Christ.

PÉTUS [Q. Élius], *Q. Ælius Pætus*, (b) fut créé Augure en la place & aussi-tôt la mort du précédent. Il parvint à la Préture l'an de Rome 582, & 170 avant Jesus-Christ. Mais, nous ignorons quel fut le département qu'il eut en qualité de Préteur. Trois ans après, il fut élevé au Consulat avec M. Junius Pennus.

PÉTUS [L. CASTRONIUS], *L. Castronius Pætus*, (c) ami de Cicéron. Ce dernier dans une de ses lettres le recommande à M. Brutus gouverneur de la Gaule Cisalpine, vers l'an de Rome 707, & 45 avant Jesus-Christ. « L. Castronius Pétus, » qui est le premier de la ville » de Luques, est, dit Cicéron, » un très-honnête homme, un » homme de poids, très-officieux & plein de bonne vo» lonté, en un mot, un vrai» ment homme de bien, & d'un » mérite distingué ; & outre » toutes ces louables qualités, » s'il est à propos de le dire, » il est encore très-avantagé » des biens de la fortune. Mais » sur tout, il m'est très-parti» culierement attaché ; en for» te qu'il n'y a personne de » notre rang pour qui il ait » plus d'estime & de déférence » que pour moi. C'est pourquoi, » je vous le recommande com» me mon bon ami, & comme

(a) Tit. Liv. L. XL. c. 21.
(b) Tit Liv. L. XLI. c. 21. L. XLII. Suppl. 5. L. XLV. c. 14, 16.
(c) Cicer, ad Amic. L. XIII. Epist. 13

» vraiment digne de votre amitié. En quelque chose que » vous puissiez l'obliger, vous » en aurez assurément du plaisir, & ce m'en sera aussi un » très-agréable. A Dieu. »

PÉTUS, *Pætus*, (*a*) avoit fait présent à Cicéron de tous les livres que son frere lui avoit laissés. C'est Cicéron lui même qui le marque à T. Pomponius Atticus, en le priant, s'il a de l'amitié pour lui, d'avoir soin qu'on conserve bien ces livres, & qu'on les lui envoye. Il ajoute que si T. Pomponius Atticus lui rend le service qu'il lui demande, il regardera ce présent comme venant de sa part.

PÉTUS, *Pætus*, (*b*) accusa Pallas & Afranius Burrhus, sous l'empire de Néron, l'an de Jesus-Christ 55. Il leur imputa de s'être concertés pour faire passer l'Empire sur la tête de Cornélius Sylla, qui joignoit à la splendeur de son nom la qualité de gendre de Claude, dont il avoit épousé la fille Antonia. L'accusation étoit absolument destituée de preuves, & la personne de l'accusateur peu capable de l'accréditer. C'étoit un homme décrié par le métier qu'il faisoit d'acheter les biens confisqués au profit du trésor public, qui se vendoient à l'encan, & de s'enrichir ainsi aux dépens des malheureux.

L'innocence de Pallas ne fut donc point suspecte, & Afranius Burrhus, quoiqu'accusé, opina parmi les juges. L'accusateur fut condamné à l'exil, & l'on brûla les registres dont il se servoit pour chicaner les Citoyens sous prétexte de soutenir les droits du trésor public, & d'y faire rentrer des sommes dues anciennement par des particuliers.

PÉTUS [CÉSENNIUS], *Cesennius Pætus*, (*c*) ayant été chargé des affaires de l'Arménie, dont Tiridate avoit été mis en possession par son frere Vologese, roi des Parthes, se rendit en Asie au commencement de l'an de Jesus-Christ 62. Dès qu'il fut arrivé sur les lieux, les forces de l'Empire se trouverent partagées entre lui & Cn. Domitius Corbulon. La quatrieme & la douzieme légion échurent à Césennius Pétus, avec la cinquieme qu'on avoit tirée tout récemment de la Mœsie, & les troupes auxiliaires du Pont & des Galates de Cappadoce. Cn. Domitius Corbulon garda pour lui la troisieme, la sixieme & la dixieme légion, & les vieilles troupes de Syrie. Au reste, ces deux Généraux avoient ordre de s'entr'aider, suivant que l'occasion & les besoins réciproques le requerroient. Mais, Cn. Domitius Corbulon ne pouvoit souffrir de rival; & Césennius Pétus qui auroit dû se trouver

(*a*) Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. II. Epist. 1.

(*b*) Tacit. Annal. L. XIII. c. 23. Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 268, 269.

(*c*) Tacit. Annal. L. XV. c. 6. & *seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 381. & *suiv.*

heureux de tenir le second rang après lui, affectoit de mépriser ses exploits. Il lui reprochoit qu'il n'avoit point défait les ennemis, ni enlevé aucun butin sur eux, & que s'il avoit forcé quelques places, il ne les avoit pas conservées ; que pour lui, il leur imposeroit des loix & des tributs, & établiroit chez eux la domination des Romains, en la place d'une vaine apparence de Royauté.

Vers ce même tems, les Ambassadeurs que Vologese avoit envoyés à Rome, en revinrent sans avoir rien obtenu de l'empereur Néron, en sorte que les Parthes se préparerent ouvertement à la guerre. Césennius Pétus, qui ne demandoit pas mieux, entra de son côté dans l'Arménie avec deux légions. Mais, en mettant le pied dans cette province, il eut, dit Tacite, divers présages qui le menaçoient d'une mauvaise issue ; car, comme il passoit l'Euphrate sur un pont, le cheval qui portoit les ornemens consulaires, rebroussa chemin sans aucune cause apparente de frayeur. Pendant qu'on travailloit aux retranchemens du camp destiné au quartier d'hiver, la victime qu'on alloit immoler sauta par-dessus le fossé, & en s'enfuyant renversa les ouvrages commencés ; & les javelots des soldats prirent feu d'eux mêmes, prodige d'autant plus effrayant, que les Parthes ne combattoient qu'à coups de traits.

Mais, Césennius Pétus, méprisant ces menaces qu'il regardoit comme vaines, passe l'Euphrate avec précipitation, avant que d'avoir suffisamment fortifié son camp, sans s'être muni de vivres, dans le dessein, disoit-il, de reprendre Tigranocerte, & de désoler un païs auquel Cn. Domitius Corbulon n'avoit osé toucher. Et d'abord il s'empara de quelques forts, & fit quelque butin, ce qui lui auroit donné une sorte de réputation, s'il n'eût pas voulu la pousser trop loin, & qu'il eût eu plus de soin de conserver les dépouilles qu'il avoit enlevées. Mais, pour s'être obstiné à vouloir entrer dans des contrées éloignées qu'il ne lui étoit pas possible de garder, après avoir consumé ou perdu les vivres qu'il avoit ramassés, surpris de l'hiver, il fut contraint de ramener son armée ; ce qui n'empêcha pas que comme s'il eût terminé cette guerre, il n'écrivît à l'Empereur en termes pompeux & magnifiques, sans pouvoir alléguer aucun avantage réel & solide.

Comme il ne s'attendoit à rien moins qu'au malheur qui le menaçoit, il tenoit la cinquieme légion dans le Pont loin de lui, & avoit encore affoibli les autres par les congés qu'il avoit donnés indifféremment à tous les soldats qui en avoient demandé, lorsque tout d'un coup il apprend que Vologese arrivoit avec un grand corps d'armée, & étoit près de fon-

dre sur lui. Il fait aussi-tôt revenir la douzieme légion ; & cette précaution qu'il prenoit pour se fortifier, ne servit qu'à découvrir sa foiblesse. Il étoit cependant en état de défendre son camp, & d'éluder les attaques des Parthes, s'il eût ou persisté dans ses propres résolutions, ou suivi les avis salutaires des autres. Mais, après que les plus expérimentés de ses officiers l'avoient rassuré contre les menaces de l'ennemi, pour faire voir qu'il n'avoit pas besoin du conseil d'autrui, il prenoit des partis tout différens, & qui étoient toujours les pires. C'est ce qui arriva alors ; car, sortant aussi-tôt de ses retranchemens, il s'écria qu'on ne l'avoit pas envoyé pour opposer aux barbares des fossés & des palissades, mais les armes & les bras de ses soldats. Et sur le champ, il alla au-devant des Parthes avec ses légions, faisant mine de vouloir leur donner bataille. Mais, il n'eut pas plutôt perdu un Centurion & un petit nombre de soldats qu'il avoit envoyés devant pour reconnoître le nombre & la disposition des ennemis, qu'il revint sur ses pas avec beaucoup de frayeur & de consternation. Puis, comme il vit que Vologese ne le pressoit pas aussi vivement qu'il l'avoit appréhendé, s'armant une seconde fois d'une confiance aussi vaine que la premiere, il posta trois mille soldats choisis dans toute son infanterie, sur le sommet du mont Taurus le plus voisin, pour en disputer le passage aux ennemis, jetta au bas dans la plaine les Pannoniens qui étoient l'élite de sa cavalerie, & enferma sa femme & son fils dans le fort d'Arsamosate avec une cohorte pour les garder. Par cette division, il se mit hors d'état de résister aux ennemis, comme il eût pu faire s'il eût tenu ses forces réunies. On ajoute qu'après une conduite si déraisonnable, on eut encore beaucoup de peine à lui persuader qu'il informât Cn. Domitius Corbulon de l'état de ses affaires. Cn. Domitius Corbulon de son côté ne se hâta pas de venir à son secours, persuadé que plus le péril seroit évident, plus il auroit de gloire à l'en délivrer. Cependant, il tira mille hommes de chacune de ses légions, auxquels il joignit seize cens cavaliers, moitié des alliés, moitié des cohortes, & leur ordonna à tous de se tenir prêts à marcher.

Mais, quoique Vologese sçût que Césennius Pétus avoit fermé les passages d'un côté avec son infanterie, & de l'autre avec ses cavaliers, il ne changea cependant pas le dessein qu'il avoit formé de l'attaquer à force ouverte ; de façon que venant fondre d'un air menaçant sur ceux qu'on lui avoit opposés, il mit la cavalerie en déroute, & passa sur le ventre des légionnaires. Un seul Centurion eut le courage de se défendre dans une tour où on

l'avoit posté, & d'où il fit plusieurs sorties sur les Parthes, tua tous ceux qui oserent s'avancer de trop près, jusqu'à ce qu'enfin le feu ayant pris dans ce fort, il y périt avec la plupart des siens. Ceux de l'infanterie qui purent échapper, se sauverent loin de-là dans les routes les plus cachées des montagnes. Les blessés regagnoient le camp, où à force de vanter la valeur du Roi, sa cruauté & la multitude de ses troupes, ils jetterent la terreur dans tous les esprits, la crainte des mêmes maux rendant crédules ceux à qui ils grossissoient si fort les objets. Césennius Pétus aussi consterné que les autres, ne se mit nullement en devoir de recueillir les débris de son naufrage; mais, abandonnant toutes les fonctions de commandant, il se contenta d'envoyer couriers sur couriers à Cn. Domitius Corbulon, pour le conjurer de venir promptement défendre les aigles & les enseignes Romaines, & sauver les restes d'une malheureuse armée.

Cn. Domitius Corbulon, sans être allarmé de ces mauvaises nouvelles, laisse une partie de ses troupes en Syrie, pour garder les forts qu'il avoit bâtis sur les bords de l'Euphrate, & avec le reste se rendit dans l'Arménie en passant par la Commagene & la Cappadoce, qui étoit le chemin le plus court, & où il étoit assuré de ne pas manquer de vivres. Il conduisoit avec lui, outre l'attirail ordinaire de la guerre, un grand nombre de chameaux chargés de provisions, pour être en état d'écarter en même tems, & les ennemis, & la famine. Mais, Vologese pour prévenir son arrivée, redoubloit ses assauts, tantôt contre les retranchemens des légions, tantôt contre le fort où Césennius Pétus avoit renfermé ceux qui n'étoient pas en état de combattre; en s'avançant beaucoup plus près que les Parthes n'avoient coutume de faire, pour voir si par cette témérité, il ne pourroit point attirer l'ennemi au combat. Mais, les vaincus, sortant à peine de leurs tentes, croyoient beaucoup faire que de défendre leur camp, suivant en cela les ordres de leur chef, ou leur propre lâcheté. Au reste, ils étoient disposés, si on leur faisoit violence, à imiter l'exemple que leurs ancêtres avoient donné à Caudium & à Numance, en quoi ils se croiroient d'autant plus excusables, qu'il s'en falloit beaucoup que les Samnites ou les Espagnols eussent été aussi puissans & aussi redoutables que les Parthes, qui disputoient de l'Empire avec les Romains. Ils alléguoient la sage conduite des anciens, qu'on avoit toujours loués d'avoir sçu s'accommoder aux tems, dans les occasions où la fortune s'étoit déclarée contre eux. Césennius Pétus, voyant le désespoir de ses soldats, se contenta d'écrire à Vologese une lettre dans laquelle il se plaignoit des hostilités qu'il

exerçoit dans l'Arménie toujours soumise à l'empire Romain, ou aux Souverains que l'Empereur lui avoit donnés. Il lui représentoit que la paix étoit également avantageuse aux deux partis ; qu'il ne devoit pas abuser de quelques avantages qu'il venoit de remporter sur deux légions avec toutes les forces de son Royaume, mais considérer que les Romains avoient pour eux le reste de l'univers, & qu'il leur seroit aisé de réparer cette légere perte.

Vologese, sans se mettre en peine de justifier sa conduite, répondit qu'il attendoit ses freres Pacorus & Tiridate ; & que c'étoient là le tems & le lieu où il espéroit avec l'aide des Dieux, décider du sort de l'Arménie, & de celui des légions Romaines, d'une façon convenable à la gloire des Arsacides. Césennius Pétus envoya ensuite demander une entrevue à Vologese. Mais, ce Prince se contenta de lui envoyer Vasace général de sa cavalerie, à qui Césennius Pétus cita les Lucullus, les Pompées, & les autres Généraux qui avoient soumis l'Arménie à la domination des Césars. Vasace repliqua que les Romains n'avoient jamais eu sur cet État qu'une ombre de puissance, mais que les Parthes en avoient toujours été réellement les maîtres. Après avoir longtems contesté, ils convinrent de remettre la conclusion au lendemain, & d'admettre à cette conférence Monobaze, prince des Adiabéniens. Alors, il fut arrêté que les légions seroient mises en liberté ; que les Romains retireroient toutes leurs troupes de l'Arménie, & en abandonneroient aux Parthes toutes les places avec les provisions qui étoient dedans ; & qu'après ce préliminaire, Vologese pourroit envoyer des Ambassadeurs à Néron.

Les Parthes exigerent encore que les Romains jettassent un pont sur le fleuve Arsanias, qui baignoit leur camp. Césennius Pétus obéit, feignant néanmoins, pour couvrir sa honte, qu'il construisoit ce pont à dessein de s'en servir lui même. Mais, l'évenement le décela, car il prit une route différente. Ce traité étoit déjà assez honteux pour les Romains. La renommée en grossit encore l'ignominie, en publiant qu'ils avoient passé sous le joug, & ajoutant toutes les circonstances d'un désastre complet. Il est vrai que l'humiliation des Romains fut grande. Les Arméniens entrerent dans leur camp, avant qu'ils en fussent sortis, & bordant les chemins par où l'armée se retiroit, ils reconnoissoient leurs esclaves & leurs bêtes de charge, & les enlevoient. Ils allerent même jusqu'à dépouiller les Romains & les désarmer ; & le soldat tremblant souffroit tout, de peur d'être obligé de combattre.

De retour à Rome, Césennius Pétus craignoit d'être puni rigoureusement ; mais, il en fut

quitte pour une raillerie piquante dont Néron le régala. *Je me hâte*, lui dit-il, *de vous pardonner; car, peureux comme vous êtes, le moindre délai seroit capable de vous faire tomber malade.* Un mot de cette nature seroit parmi nous quelque chose de plus triste que la disgrace la plus complete. Les Romains n'étoient point aussi vifs sur le point d'honneur, qu'on l'est dans notre nation.

PÉTUS [SEXT. ARTICULEIUS], *Sext. Articuleius Pætus*, (*a*) fut élevé au Consulat, & géra cette charge avec l'empereur Trajan, l'an de Rome 852, & de Jesus-Christ 101.

PÉTUS, *Pætus*, Πῖτος, (*b*) vieux Médecin, dont Lucien dit qu'il faisoit des choses indignes de son âge & de sa profession.

PEUCE, *Peuce*, Πεύκη, (*c*) une des isles situées à l'embouchure du Danube, ou, pour parler plus juste, formées par les différentes bouches de ce fleuve. Strabon dit que c'est une grande isle; & Pomponius Méla, qu'elle est la plus connue & la plus grande de toutes les isles situées à l'embouchure du Danube. Une des bouches de ce fleuve en avoit pris le nom de Peuces. Les Bastarnes, s'étant établis dans l'isle de Peuce, en furent appellés Peucins.

On assure que cette isle fut ainsi nommée, parce qu'elle produisoit une grande quantité de ces sortes d'arbres d'où découle la poix, que les Grecs appelloient *Peuce*, Πεύκη. Elle étoit, dit-on, aussi grande que l'isle de Rhodes.

Du tems d'Alexandre le Grand, Syrmus roi des Triballes, se retira dans l'isle Peuce aux approches du Prince Macédonien; & par le moyen du fleuve, il y défendit avec lui tout ce que l'âge & le sexe rendoient incapable de porter les armes.

PEUCÉLAITIDE, *ou* PEUCÉLAOTIDE, *Peucelaïtis*, *Peucelaotis*, Πευκελαῶτις, (*d*) contrée de l'Inde, qu'Arrien place entre le fleuve Cophene & l'Indus. Elle tiroit son nom de celui de la Capitale qui étoit située sur le dernier fleuve. Strabon & Pline ont connu cette ville, qu'ils appellent Peucolaïtis. Alexandre, selon Strabon, fit passer son armée sur un pont près de cette ville. Pline nomme les habitans Peucolaïtes.

PEUCES, *Peuces*, (*e*) une des bouches du Danube, ainsi appellée de l'isle de Peuce.

PEUCESTE, *Peucestas*, *Peucestes*, Πευκέστας, Πευκέστης, (*f*) le plus noble & le plus illustre

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 202.

(*b*) Lucian. T. I. p. 905.

(*c*) Strab. p. 301, 305, 306. Pomp. Mel. p. 142. Plin. T. I. p. 215. Ptolem. L. III. c. 10. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 11.

(*d*) Strab. p. 698. Plin. T. I. p. 317, 321.

(*e*) Plin. T. I. p. 215.

(*f*) Diod. Sicul. p. 620, 628, 648, 678. *& seq.* Plut. T. I. p. 591, *& seq.*

des officiers de guerre qui eussent servi sous Alexandre. Il avoit été Capitaine de ses gardes du Corps, & Alexandre l'avoit élevé à de grands postes en récompense de sa valeur. Car, il avoit fait plusieurs belles actions; & à l'attaque de la ville des Oxydraques, Alexandre étant sauté seul dans la ville, Peuceste étoit accouru à son secours, avoit forcé ceux qui défendoient la muraille, & s'étant rendu auprès du Roi presque mourant, l'avoit couvert de son bouclier, & quoique percé de trois fleches, n'avoit cessé de le défendre, qu'après que ses forces lui ayant manqué par la quantité de sang qu'il avoit perdu, il fut forcé de l'abandonner. Après la mort d'Alexandre, il avoit eu dans le partage des Satrapies, une grande partie de la Perse, & il étoit extrêmement estimé dans toute l'étendue de sa domination. Il étoit le seul des Macédoniens, auquel Alexandre eût permis de porter une robe à la mode des Perses, pour s'attirer à lui même la bienveillance de la nation, & la maintenir dans une obéissance plus tranquille.

L'an 317 avant Jesus-Christ, Peuceste alla se joindre à Eumene, menant avec lui dix mille Perses, archers ou frondeurs, & environ trois mille hommes de différentes nations, armés & exercés à la Macédonienne, six cens cavaliers Grecs ou Thraces, & plus de quatre cens soldats Perses. Avec lui étoit encore Polémon de Macédoine, Satrape de la Carmanie, ainsi que plusieurs autres Satrapes qui amenoient aussi chacun leur contingent.

Lorsque toutes ces troupes furent réunies, on se mit en marche. Quand l'armée fut arrivée à Persépolis, Peuceste, qui étoit Satrape du païs, offrit un grand sacrifice aux Dieux, au nombre desquels il comprenoit Alexandre & Philippe, & faisant venir de tous les endroits de la Perse tout ce qui pouvoit contribuer à la magnificence d'un festin religieux, il traita son armée entiere. Il avoit d'abord fait tracer quatre cercles dont le premier qui enfermoit les trois autres, étoit d'une étendue énorme. Sa circonférence alloit à dix stades de tour; & c'est à cette table qu'il fit mettre les soudoyés & les troupes auxiliaires. La seconde table, qui étoit de huit stades, fut destinée aux Argyraspides & à tous ceux qui avoient servi sous Alexandre. La troisieme étoit de quatre stades. Il y plaça les officiers du second ordre, les Surnuméraires, ses Amis, les simples Capitaines & les cavaliers. Enfin, la table intérieure qui n'avoit plus que deux stades de tour, servit aux principaux chefs qui étoient les Capitaines de cavalerie, auxquels il joignit les plus considérables d'en-

Q. Curt. L. IV. c. 8. L. IX. c. 5. Just. L. XIII. c. 4. Corn. Nep. in Eumen. c. 7. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 768. T. IV. p. 24, 74.

tre les Perses. Dans le centre, il fit élever deux autels, l'un pour Alexandre & l'autre pour Philippe. Les lits où l'on devoit se poser, étoient formés de feuilles d'arbres entassées, & couvertes ensuite de tapis précieux de toute espece, & de toutes sortes de meubles que la magnificence, & la mollesse rendoient communs chez les Perses. Les cercles dont nous avons parlé, étoient posés à une telle distance les uns des autres, que d'une part les conviés fussent extrêmement au large & à leur aise, & que de l'autre les officiers servant trouvassent tout sous leur main. Le succès de toutes ces précautions fut tel aussi que tout le monde applaudit à la magnificence de Peuceste, & lui même parut aussi avoir eu principalement en vue de s'attirer la bienveillance publique. Eumene, qui s'apperçut en effet que Peuceste tendoit par là à se faire nommer Général par toute l'armée, imagina de fausses lettres adressées à lui même, par le moyen desquelles il anima le courage des soldats, il réprima l'orgueil & les prétentions de Peuceste, & se procura en même tems un très-grand crédit dans toute l'armée. Mais, dès qu'Eumene eut ainsi humilié son adversaire & attiré toute la considération sur lui même, il changea absolument son ton & sa maniere d'agir, & prévint lui même Peuceste d'honnêtetés, d'amitié & de promesses obligeantes; & sur-tout il l'attacha extrêmement aux intérêts des Rois.

Mais, depuis ce tems-là, Peuceste ne fit plus paroître le même courage qu'il avoit montré jusqu'alors; & il y à apparence que ce fut par quelque ressentiment qu'il conservoit contre Eumene. Un jour qu'on en étoit aux mains avec Antigonus, Peuceste se retira lâchement du combat, entraînant avec lui quinze cens cavaliers, ce qui causa la ruine d'Eumene. Quelque tems après, Antigonus, qui sçavoit que Peuceste étoit extrêmement considéré dans toute la Perse, lui en enleva d'abord la Satrapie. Mais, voyant que tous les habitans éoient indignés de cette injustice, & sur-tout qu'un des principaux, nommé Thespias, disoit hautement qu'aucun Perse ne voudroit reconnoître le Satrape que l'on mettroit à la place de Peuceste, Antigonus fit mourir Thespias, & nomma aussi-tôt pour successeur de Peuceste Asclépiodore, auquel il donna une espece de garde pour la défense de sa personne. Il se contenta de flatter Peuceste de quelque autre espérance, sous l'ombre de laquelle il le fit sortir de la province, l'an 316 avant Jesus-Christ. Depuis ce tems-là, il n'est plus parlé de Peuceste.

PEUCÉTIE, *Peucetia*, (*a*) contrée maritime d'Italie, si-

(*a*) Dionys. Halicarn. L. I. c. 1. Strab. p. 211, 277, 281. *& seq.* Plin. T. I. p. 166. Ptolem. L. III. c. 1. Ovid. Metam. L. XIV. c. 11.

tuée entre l'Apulie & la Messapie. Elle avoit la premiere à l'Occident & la seconde à l'Orient, la Lucanie au midi & la mer Adriatique au nord. Elle s'étendoit en long entre cette mer & les montagnes qui la séparoient de la Lucanie.

Selon Denys d'Halicarnasse, Peucétius frere d'Œnotrus, étant passé du Péloponnese en Italie, prit terre au promontoire d'Iapygie, & s'y établit avec sa troupe. C'est de lui, ajoute Denys d'Halicarnasse, que les peuples de ce canton ont pris le nom de Peucétiens

Strabon dit que les Peucétiens étoient aussi appellés Pœdicules ou Pœdicles, & que les Grecs les nommoient Audaniens. Sur quoi Casaubon remarque avec raison qu'au lieu d'Audaniens, il faudroit lire Dauniens. On trouve dans Étienne de Byzance *Peucetiantes*, pour *Peucetii*. *Voyez* Pœdicules.

PEUCÉTIENS, *Peucetii*, Πευκετίοι, peuple d'Italie qui habitoit la contrée, nommée Peucétie. *Voyez* Peucétie.

PEUCÉTIUS, *Peucetius*, (*a*) fils de Lycaon, & petit-fils de Pélasgus & de Déjanire, passa en Italie avec Œnotrus son frere, & donna son nom à un canton de cette contrée. *Voyez* Peucétiens.

PEUCINS, *Peucini*, Πευκινοί, (*b*) nom qui fut donné aux Bastarnes établis dans l'isle de Peuce.

(*a*) Dionys. Halicarn. L. I. c. 1.
b Strab. p. 305, 306.

PEUCINS, *Peucini*, (*c*) peuple, dont Tacite fait mention. Mais, il doute si l'on doit compter ce peuple au nombre des Germains ou des Sarmates. « Cependant, aujoute Tacite, les » Peucins que quelques uns » nomment aussi Bastarnes, ont » la langue & l'habit des Germains, bâtissent comme eux, » & ne menent pas non plus une » vie errante. Tous croupissent » dans la nonchalance, sans aucun soin de la propreté. Leurs » chefs, en s'alliant par des » mariages avec la nation des » Sarmates, ont introduit quelque chose de son habillement; ce qui contribue à les » défigurer. »

Il n'est pas douteux que les Peucins étoient une partie des Germains Orientaux qui s'étendoient jusqu'au Pont Euxin, sous le nom général de Bastarnes. Tacite balance à les mettre au rang des Germains; mais, il convient que leurs coutumes, leurs mœurs & leur langue sont Germaniques; & c'est ce qui doit décider. Le nom de Peucins étoit propre à ceux des Bastarnes, qui habitoient les isles que forme le Danube à ses embouchures. Quelques autres confondent les noms de Bastarnes & de Peucins, & comprennent sous ce dernier nom tous les Bastarnes.

PEUCOLAITES, *Peucolaitæ*, peuple Indien. *Voyez* Peucélaïtide.

(*c*) Tacit. de Morib. Germ. c. 46.

PEUCOLAITIS, *Peucolaïtis*, Πευκολαΐτις, ville de l'Inde. *Voyez* Peucélaïtide.

PEUCOLAUS, *Peucolaüs*, (*a*) entra dans la conspiration que Dymnus forma contre Alexandre le Grand, & subit sans doute la peine de mort que son crime lui avoit méritée.

PEUCOLAUS, *Peucolaüs*, (*b*) fut établi Gourverneur de la Sogdiane par Alexandre, qui lui laissa seulement trois mille hommes d'infanterie, parce qu'il n'avoit pas besoin de plus grandes forces.

PEUPLE, *Populus*, Δῆμος, nom collectif, difficile à définir, dit un Moderne, parce qu'on s'en forme des idées différentes dans les divers lieux, dans les divers tems, & selon la nature des Gouvernemens.

Platon fait du Peuple, en peu de mots, une peinture bien vive, & on pourroit ajouter bien ressemblante. « Le Peuple, » dit-il, est un animal inconstant, ingrat, cruel, jaloux, » incapable de se laisser conduire par la raison; & cela » n'est pas étonnant, ajoute-t-il, puisque c'est comme la » lie d'une ville, & un assemblage informe de tout ce » qu'on y trouve de plus mauvais. »

Malgré cela, les Grecs & les Romains faisoient un grand cas du Peuple. Chez eux, le Peuple donnoit sa voix dans les élections des premiers Magistrats, des Généraux, & les décrets des proscriptions ou des triomphes, dans les reglemens des impôts, dans les décisions de la paix ou de la guerre, en un mot, dans toutes les affaires qui concernoient les grands intérêts de la patrie. Ce même Peuple entroit à milliers dans les vastes théâtres de Rome & d'Athenes, dont les nôtres ne sont que des images maigres, & on le croyoit capable d'applaudir ou de siffler Sophocle, Eurypide, Plaute & Térence.

PEUPLIER, *Populus*, arbre consacré à Hercule. *Voyez* Hercule.

PEUR, *Pavor*, *Timor*, Δεῖμα, Δεῖμος, Φόβος, (*c*) Divinité qui fut adorée en divers lieux.

Si une Peur sage & modérée n'est pas la sagesse elle même, elle en est du moins le commencement & le principe; mais, lorsqu'elle n'est qu'une passion aveugle qui trouble la tranquillité de l'ame, sans lui fournir les moyens de se remettre du trouble qui l'agite, ce n'est plus alors qu'une vaine & inutile terreur. Telle étoit la Peur que les anciens avoient divinisée, ainsi que la Pâleur, qui en est la compagne inséparable. Frappés à la vue d'évenemens dont

(*a*) Q. Curt. L. VI. c. 7.

(*b*) Q. Curt. L. VII. c. 10.

(*c*) Plut. T. I. p. 12, 683, 808. Pauf. p. 90. Hesiod. Scut. Hercul. v. 195. Deor. Generat. v. 933. & *seq.* Tit. Liv. L. I. c. 27. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. V. p. 246. & *suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr, T. IX. p. 9, & *suiv.*

ils ne connoissoient pas la cause, & qui leur inspiroient une frayeur contre laquelle rien n'étoit capable de les rassurer, les hommes firent une Divinité de ce trouble même qui les agitoit; & pour s'en délivrer, ils lui adresserent leurs vœux & leurs prieres. Espérer de marquer le tems où l'on commença à adorer ces deux Divinités, c'est ce qui n'est pas possible. Elles sont peut-être aussi anciennes que le trouble qu'elles causent; du moins étoient-elles connues des premiers Poëtes de la Grece, comme on le verra dans un moment.

La Peur avoit à Sparte un temple, dans lequel on lui rendoit un culte religieux, fondé sur la prévention où l'on étoit, que c'étoit elle qui maintenoit le plus les hommes dans leur devoir, & qui leur inspiroit les actions les plus louables. On croyoit même parmi les Grecs, que la valeur, la hardiesse & le courage n'étoient que des effets de la Peur qu'on a d'être blâmé, d'être vaincu, & d'être déshonoré, car il est certain que ceux qui craignent le plus le reproche & la honte, sont ceux qui font les plus grands efforts pour s'en garantir. Les Lacédémoniens ne révéroient donc pas la Peur comme une de ces Divinités pernicieuses, qu'on ne prioit que pour en détourner les effets, mais plutôt comme le principe de toutes les bonnes actions. C'est pour cela que les Éphores avoient placé le temple de la Peur auprès du Palais, où ils tenoient leurs séances, soit pour avoir toujours devant les yeux la crainte de faire quelque chose d'indigne de leur rang, soit pour mieux inspirer aux autres la crainte de violer leurs loix & leurs ordonnances.

Théfée sacrifia à la Peur, afin qu'elle ne saisît pas ses troupes. Alexandre fit la même chose avant la bataille d'Arbeles. Il faisoit, dit Plutarque, quelques sacrifices secrets, immolant des victimes à la Peur, afin qu'elle empêchât ses troupes de prendre l'épouvante à la vue d'une armée formidable, composée de huit cens mille hommes de pied, & de deux cens mille chevaux.

Hésiode, dans la description du bouclier d'Hercule, à l'imitation duquel Virgile a peint celui d'Énée, représente le dieu Mars dans son char accompagné de la Peur & de la Crainte. Il dit dans sa Théogonie, que la Peur & la Crainte étoient nées de Mars & de Vénus.

Pausanias, dans ses Corinthiaques, fait mention d'un sépulcre de deux fils de Médée Merméрus & Pherès, qui furent lapidés par les Corinthiens pour une cause injuste, & il rapporte que cette injustice fut punie par une mortalité sur les enfans en bas-âge, qui dura jusqu'à ce que par l'ordre de l'Oracle, on eût voué des sacrifices annuels aux fils de Médée, & consacré une statue à la Peur.

Lorſqu'Homere décrit les armes de Minerve allant au ſecours de Diomede & des Grecs, il met ſur ſon Égide, la Peur, la Diſcorde, la Terreur, & la Mort; & dans le même livre, lorſqu'il repréſente Hector qui joint Ménélaüs & Antiloque, il dit qu'il eſt ſuivi des redoutables troupes Troyennes qui ont a leur tête Mars & Bellone, & que celle-ci porte avec elle la Peur & l'Effroi, car c'eſt ainſi que le Poëte donne aux armes de la Déeſſe les noms des paſſions qu'elle inſpire.

Dans le livre onzieme où il décrit le bouclier d'Agamemnon qui ſe prépare au combat, il dit qu'au milieu de ce bouclier étoit gravée en relief l'épouvantable Gorgone accompagnée de la Peur & de la Fuite.

Dans le trezieme livre,il compare Idomenée & Méryon ſon écuyer, au dieu Mars ſuivi de la Peur & de la Fuite dont il eſt le pere.

Dans le quinzieme, lorſque Mars apprend par le récit de Junon, que l'on a tué ſon fils Aſcalaphe, ce Dieu émû de colere, ordonne à la Peur & à la Fuite d'atteler ſon char.

Ajoutons que dans le ſeizieme livre de l'Iliade, où il eſt parlé du combat d'Ajax contre Hector, Homere, après avoir comparé la fuite des Troyens à un nuage noir & épais qui tombe & produit un furieux orage, il forme des troupes effrayées & miſes en déroute, deux perſonnages ſous les noms de la Peur & de la Fuite, qui, s'élevant des vaiſſeaux des Grecs, courent du côté de Troie.

Pour qu'il ne manquât à la Peur aucune preuve de Divinité, on la joignoit dans les ſermens avec les autres Dieux. Éſchyle nous apprend que dans le ſerment ſolemnel que firent les ſept chefs de l'expédition de Thebes, au milieu des ſacrifices, tenant tous la main dans le ſang des victimes qu'on venoit d'égorger, ils jurerent par la Peur, par le dieu Mars & par Bellone.

Rome honoroit auſſi d'une maniere particuliere la Peur, qu'elle joignoit à la Pâleur. La ville d'Albe ayant été ſoumiſe aux Romains par un traité fait après la victoire des Horaces, la paix ne dura pas long-tems; elle fut rompue par la trahiſon du dictateur Métius Suffétius, & par la révolte des Albains qui attirerent dans leur parti les Fidénates & les Véïens. Le roi Tullus, ayant pris la réſolution de les combattre, s'apperçut au milieu du combat, qu'à la ſollicitation du Dictateur, les Albains qui s'étoient d'abord déclarés pour les Romains, tournerent leur armes contre-eux. Tullus, pour prévenir l'épouvante qui pouvoit ſe répandre dans ſon armée, voua dans le moment, dit l'Hiſtorien, douze Saliens & des temples à la Peur & à la Pâleur. Ce vœu eut ſon effet, Tullus fut vainqueur.

Il y a deux médailles de la famille Hostilia, rapportées dans les familles Romaines de Fulvius Ursinus, de Patin, & de Vaillant, lesquelles représentent la Peur & la Pâleur. La premiere offre une tête avec des cheveux hérissés, un visage étonné, une bouche ouverte, & un regard qui marque l'épouvante dans une occasion périlleuse. La seconde offre une face maigre, allongée, les cheveux abattus, & le regard fixe; c'est la Pâleur, laquelle est l'effet ordinaire de la Peur. Le sang & la couleur se retirent au-dedans de nous, lorsque nous l'éprouvons ; le visage devient pâle, la sueur froide, le tremblement, l'immobilité succedent, &c. Aussi Lucrece applique ingénieusement à la Peur les mêmes effets que Sapho attribue à un violent amour.

Saint Augustin, parlant de la Peur & de la Pâleur, considere ces Divinités du Paganisme comme deux cruelles passions de l'homme, dont l'une fait impression sur l'ame, & l'autre sur le corps. Et rien ne représente mieux l'effet que produisent la crainte ou la douleur, que la maniere dont l'Historien sacré dépeint celle que ressentit le grand-prêtre Onias, lorsqu'Héliodore entra dans le temple pour en enlever le trésor.

Dans le même livre de la cité de Dieu, Saint Augustin, parlant de la Félicité que les Romains n'admirent que fort tard dans leur culte, s'étonne que Romulus, qui vouloit fonder le bonheur de sa ville naissante, que Tatius & Numa, entre tant de Dieux & de Déesses qu'ils avoient déjà établis, eussent oublié la Félicité, & il remarque que si Tullus Hostilius l'avoit connue, il ne se feroit pas avisé de s'adresser à la Peur & à la Pâleur pour en faire de nouvelles Divinités, puisque quand on a la Félicité pour soi, l'on ne doit plus rien craindre.

PEXODARE *ou* PEXODORE, *Pexodarus*, *Pexodorus*, Πηξόδωρος, que d'autres nomment Pixodore ou Pixodare. *Voyez* Pixodare.

PH

PHACÉE, *Phacee*, Φακεὲ, (a) fils de Romélie, & Général des troupes de Phaceia, roi d'Israël, conspira contre son maître. Il l'attaqua à Samarie dans la tour de la maison Royale avec Argob, Arié, & cinquante hommes des Galaadites qui étoient avec lui ; & il le tua & regna en sa place. La cinquante-deuxieme année d'Azarias roi de Juda, Phacée fils de Romélie regna sur Israël à Samarie pendant vingt ans. Il fit le mal devant le Seigneur, & il ne se retira point des péchés de Jéroboam fils de Nabat, qui avoit fait pécher Israël. Pendant le regne de Phacée roi d'Israël, Théglathphalasar, roi des Assyriens,

(a) Reg. L. IV. c. 15. v. 25. & *seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. L. IX. p. 320.

vint en Israël, il prit Aion & Abelbeth, Maacha & Janoé, Cèdès, Asor, Galaad, la Galilée & tout le païs de Nephthali, & en transporta les habitans en Assyrie. Mais, Osée, fils d'Éla, fit une conspiration contre Phacée fils de Romélie pour le surprendre; il l'attaqua, le tua, & regna en sa place la vingtieme année de Joatham fils d'Ozias, vers l'an 735 avant Jesus-Christ.

Josephe observe que l'on ne sçauroit dire si Phacée fut plus impie ou plus injuste.

PHACEIA, *Phaceia*, Φακεῖας, (*a*) fils de Manahem, succéda à son pere au Royaume d'Israël, & ne regna que deux ans. Il fit le mal devant le Seigneur, & suivit les traces de Jéroboam fils de Nabat, qui avoit fait pécher Israël. Phacée, fils de Romélie, conjura contre lui, & le tua dans son Palais, vers l'an de Jesus-Christ 755.

PHACETE, ou PHACITE, *Phacetis*, *Phacitis*, la même qu'Aphacite. *Voyez* Aphacite.

PHACIUM, *Phacium*, (*b*) ville de Grece dans la Thessalie. Elle fut pillée par le roi Philippe, l'an 198 avant Jesus-Christ. Quelques années après, les Romai s l'ayant attaquée la prirent d'assaut.

PHADAIA, *Phadaia*, Φαδαὶλ, (*c*) né à Ruma, fut pere de Zébida, mere de Joakim, roi de Juda.

PHADAIA, *Phadaia*, Φαδαίας, (*d*) un des fils de Jéchonias, fut pere de Zorobabel & de Sémei.

PHADAIA, *Phadaia*, Φαδαίας, (*e*) fils de Pharos, fut un de ceux qui, au retour de la captivité de Babylone, bâtirent à Jérusalem. Il bâtit après Phalel fils d'Ozi; & ceux de Thécué bâtirent après Phadaia. Pendant qu'Esdras lisoit le livre de la loi, Phadaia étoit à sa gauche avec quelques autres.

PHADASSUR, *Phadassur*, Φαδασσοὺρ, (*f*) fut pere de Gamaliel, chef de la tribu de Manassé.

PHADON, *Phadon*, Φαδὼν, (*g*) un des chefs des Nathinéens.

PHÆDRUS, *Phædrus*,, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

PHÆO, *Phæo*, nom d'une des Hyades. *Voyez* Hyades.

PHÆSYLE, *Phæsyle*, autre nom d'une des Hyades. *Voyez* Hyades.

PHAETHON, *Phaëthon*, Φαέθων, (*h*) Prince Grec. Quelques Historiens racontent qu'après le déluge, Phaëton fut le premier qui regna sur les Thesprotiens & les Molosses, & que

(*a*) Reg. L. IV. c. 15. v. 23. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. L. IX. p. 320.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 13. L. XXXVI. c. 13.
(*c*) Reg. L. IV. c. 23. v. 36.
(*d*) Paral. L. I. c. 3. v. 18, 19.
(*e*) Esdr. L. II. c. 3. v. 25, 27. c. 8. v. 4.
(*f*) Numer. c. 1. v. 10.
(*g*) Esdr. L. I. c. 2. v. 44. L. II. c. 7. v. 48.
(*h*) Plut. T. I. p. 383.

ce Prince fut un de ceux qui vinrent en Épire avec Pélasgus.

PHAETHON, *Phaëthon*, Φαέθων, (*a*) héros dont le nom est devenu célebre dans les écrits des Poëtes. La fable de Phaëthon, décrite par Ovide dans un grand détail, se réduit à ce que nous en allons dire.

Phaëthon ayant eu un différend avec Épaphus fils de Jupiter & d'Io, celui-ci lui reprocha qu'il n'étoit pas fils du Soleil, comme il s'en vantoit, & que Clymene sa mere n'en avoit fait courir le bruit qu'afin de cacher sa foiblesse pour quelque amant. Phaëthon, piqué de ce reproche, alla s'en plaindre à sa mere, qui lui ordonna d'aller au Palais du Soleil, & de lui demander, pour preuve de son origine, la conduite de son char pendant un jour. Phaëthon exécuta l'ordre de sa mere; & après avoir expliqué à son pere le sujet de son arrivée, il le conjura de lui accorder une grace, sans la spécifier. Le Soleil, qui ne soupçonnoit pas que le jeune homme pût lui demander une chose aussi au-dessus de ses forces, que l'étoit la conduite de son char, jura par le Styx, qu'il ne lui refuseroit rien. Phaëthon lui demanda alors la permission d'éclairer le monde. Engagé par un serment irrévocable, le Soleil, après avoir fait tous ses efforts pour détourner son fils d'une entreprise si difficile & si dangereuse, & le voyant inflexible, lui accorda ce qu'il demandoit. Le jeune téméraire monte sur le char du Soleil; mais, les chevaux, ne reconnoissant point la main de leur maître, se détournent de la route ordinaire &, montant tantôt trop haut, menacent le Ciel d'un embrasement inévitable, ou tantôt descendant trop bas, tarissent les fontaines & les rivieres. La terre allarmée s'adresse à Jupiter, & implore son secours. Ce Dieu touché des justes plaintes de cette Déesse, renverse d'un coup de foudre le jeune Phaëthon, qui se noye dans l'Éridan. Les Héliades ses sœurs se livrent au plus cruel désespoir, & sont changées en arbres. Cygnus son frere meurt de douleur, & les Dieux le métamorphosent en Cygne.

Ceux, qui ne regardent les fables que comme les dépositaires de la Morale & de la Physique des anciens, n'ont pas beaucoup de peine à expliquer celle-ci, en disant qu'elle est l'emblême d'un téméraire qui forme une entreprise inégale à ses forces; mais, failloit-il

(*a*) Pauf. p. 5, 6. Virg. Æneid. L. V. v. 105. L. X. v. 189. Lucian. Tom. I. p. 183, 716. *& seq.* Tom. II. pag. 523. *& seq.* Ovid. Metam. L. I. c. 20. L. II. c. I. *& seq.* Hesiod. Deor. Generat. v. 986. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 202. T. IV. p. 149. *& suiv.* Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 121, 122. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lettr. T. XVIII. p. 10, 21.

tant

tant d'appareil pour nous débiter une morale si triviale ? Il faut avouer qu'il est difficile de ramener cette fixion à sa véritable origine ; mais, le fond n'en est pas moins historique ; & il s'y agit de personnages très-réels, dont l'antiquité nous a transmis la généalogie.

Suivant l'opinion commune, Phaëthon étoit fils du Soleil & de Clymene, soit que sous le nom du Soleil on ait voulu entendre Orus roi d'Égypte, soit quelqu'autre personnage de ceux qui ont été pris pour cet Astre. Il y a des anciens qui lui donnent pour mere la Nymphe Rhode, fille de Neptune & d'Amphitrite ; & Hésiode dit qu'il étoit fils de Céphale & de l'Aurore ; généalogie qui a été adoptée par Apollodore, & de laquelle Eusebe, après Jules Africain, s'est servi pour fixer l'époque de Cécrops. Suivant cet auteur, Hersé, fille de ce premier roi d'Athenes, fut mere de Céphale enlevé par l'Aurore ; c'est-à-dire, qu'il abandonna la Grece pour aller s'établir dans le Levant. Céphale eut un fils nommé Tithon, qui fut pere de Phaëthon. Suivant cette généalogie, Phaëthon reconnoissoit Cécrops pour son trisayeul ; ainsi, il y a lieu de croire qu'il a vécu cent cinquante ans après ce premier roi d'Athenes, qui regnoit 1582 ans avant l'Ere Chrétienne, & près de 400 avant la guerre de Troie, comme on peut le prouver par Denys d'Halicarnasse & par Censorin.

Après avoir fait connoître ce Prince par sa généalogie, & avoir déterminé le temps auquel il vivoit, il faut expliquer ce qui peut avoir donné lieu à la fable singuliere qu'on a débitée sur son sujet. On voit bien qu'au rabais du merveilleux, elle fait allusion à quelque chaleur excessive qui arriva pendant son regne. Aristote croit sur la foi de quelques anciens, que du tems de Phaëthon, il tomba des flammes du Ciel qui consumerent plusieurs païs, & Eusebe place ce déluge de feu dans le même siecle qu'arriva celui de Deucalion. On peut confirmer la pensée d'Aristote par le nom même de Phaëthon, qui formé du mot φαέθω, *fulgeo*, je brille, signifiera brûlant ou lumineux. Ceux, qui écrivirent les premiers cet évenement, employerent quelque figure vive & expressive, & dirent sans doute qu'il falloit que ce jour-là le Soleil eût confié son char à quelque jeune étourdi, qui, n'ayant pas bien sçu le conduire, avoit embrasé la terre.

On pourroit penser, ou que l'embrasement des villes criminelles, ou peut-être le prodige arrivé du tems de Josué, ou celui d'Ézéchias, a donné lieu à cette fiction. Il est sûr que les Chaldéens remarquerent la rétrogradation du Soleil, arrivée sous le regne de ce roi de Juda, & qu'ils envoyerent une Ambassade sous prétexte de la

féliciter du rétablissement de sa santé, mais en effet pour s'instruire à fond d'un évenement si extraordinaire.

Toutes ces conjectures ont leur fondement dans l'antiquité, & de célebres Auteurs les ont avancées. S. Jean Chrysostome en propose une autre. Selon lui, c'est le char du prophete Élie, dont le nom a tant de rapport avec celui d'Élios, que les Grecs donnent au Soleil, qui est le véritable fondement de cette fable. Vossius prétend qu'il s'agit d'une fable Égyptienne; & ce sçavant Auteur confond le deuil du Soleil, pour la perte de son fils, avec celui des Égyptiens pour la mort d'Osiris. Ovide semble donner lieu à une conjecture si bien fondée, lorsqu'il parle dans cette fable, du différend de Phaëthon avec Épaphus roi d'Égypte. Cette idée nous en fait venir une autre, qui y porte une nouvelle lumiere. Les Grecs, qui anciennement connoissoient peu les païs Étrangers, les ont souvent confondus. Ils ont placé dans l'Orient ou dans l'Éthiopie la scene de plusieurs évenemens qui étoient arrivés en Égypte; ainsi, on peut croire qu'ils se sont trompés sur le païs de Phaëthon. Nous sommes persuadés que c'étoit l'Égypte; c'est-là qu'avoit regné Orus, dont le culte fut confondu dans la suite avec celui du Soleil. Le culte d'Osiris qui étoit le Jupiter des Égyptiens, y étoit aussi fort célebre. Peut-être que Phaëthon reconnoissoit l'un de ces deux Princes au nombre de ses ancêtres. Comme Épaphus rapportoit son origine au second, ces jeunes Princes eurent quelque différend, dont Phaëthon se tira mal; la Satyre publia le reste de la fable en l'honneur de celui qui avoit été le vainqueur.

Quoi qu'il en soit, cette histoire a été fort embellie, & on y a mêlé de la Physique & de l'Astronomie, comme il est aisé de s'en appercevoir en lisant Ovide. Car, sans vouloir entrer ici dans un trop long détail, on voit bien que lorsque ce Poëte dit que Phaëthon, à la vue du signe du Scorpion, abandonna le chariot, il a voulu nous marquer que l'évenement dont il s'agit, étoit arrivé dans le mois où le Soleil est dans ce signe.

Enfin, si toutes ces explications ne sont pas adoptées, on peut s'en tenir à celle de Plutarque & de Tzetzès, qui disent qu'il y a eu véritablement un Phaëthon qui regna sur les Molosses, & qui se noya dans le Pô; que ce Prince s'étoit appliqué à l'Astronomie, & qu'il avoit prédit cette grande chaleur qui arriva de son tems, & qui désola tout son Royaume.

Ces deux auteurs ont sans doute suivi le sentiment de Lucien, qui, après avoir raillé agréablement sur cette fable dans un de ses Dialogues, dit fort sérieusement dans le traité

de l'Astronomie, que ce qui a donné lieu à la fiction, c'est que Phaëthon s'étoit fort adonné à l'Astronomie, & s'étoit appliqué sur-tout à connoître le cours du Soleil; mais qu'étant mort fort jeune, il avoit laissé ses observations imparfaites; ce qui fit dire à quelques Poëtes qu'il n'avoit pas pu conduire le char du Soleil jusqu'à la fin de sa carriere.

L'antiquité nous a laissé quelques monumens de cette fable. Il y en a un qui représente Phaëthon mort & étendu, pendant que le char encore entier est au milieu des airs. Ce monument a quelque chose de singulier, c'est que le char n'est conduit que par deux chevaux, contre l'opinion commune qui lui en donne quatre. Les anciens, au rapport de Tertullien, distinguoient en cela le char du Soleil, de celui de la Lune; le premier étant toujours tiré par quatre chevaux, & le second par deux seulement. Un autre monument représente des flammes, le char brisé, dont on ne voit qu'une roue, Phaëthon mort, & les chevaux en grand désordre. On y voit aussi à côté d'un des chevaux, deux oiseaux avec des huppes sur la tête, qu'on prend pour deux cygnes, & on croit que le sculpteur a voulu peindre en même tems la métamorphose de Cygnus roi de Ligurie. Cependant, à dire vrai, ces deux oiseaux ne ressemblent point à des cygnes. L'ouvrier a trop bien dessiné le reste de l'ouvrage, pour croire qu'il se soit si grossiérement mépris en représentant des cygnes. Ce sont-là de ces enigmes qu'on ne trouve que trop souvent dans les antiques, & qu'il est fort inutile de vouloir pénétrer. Dans un troisieme monument, Phaëthon est monté sur un char, & les chevaux en désordre annoncent une chûte prochaine. Ce monument a cela de singulier, que les Héliades sœurs de Phaëthon, y paroissent sur le bord d'un fleuve dans le moment qu'elles commencent à être changées en peupliers. Le cygne qui est auprès, fait voir que le Sculpteur a voulu rassembler toutes les circonstances de cette fable. Mais, nous devons remarquer qu'Apollonius de Rhodes raconte sur ce sujet une particularité qu'on ne trouve point dans les autres Poëtes; sçavoir, que l'eau de l'Éridan fut si infectée par l'embrasement, & par la foudre que Jupiter lança contre Phaëthon, que les oiseaux, qui voloient sur ce fleuve, n'en pouvant supporter la puanteur, y tomboient morts.

PHAETHON, *Phaëthon*, Φαέθων, (a) nom d'un des chevaux de l'Aurore, selon Homere dans son Odyssée.

PHAETHONTIADES, *Phaëthontiades* (b) c'est-à-dire, les sœurs de Phaëthon, appel-

(a) Homer. Odyss. L. XXIII. v. 246.

(b) Virg. Eclog. 6. v. 62.

lées aussi Héliades. *Voyez* Héliades.

PHAETHUSE, *Phaëthusa*, Φαέθουσα, (*a*) sœur de Lampétie. Homere parle de ces deux Déesses dans son Odyssée. « Vous » arriverez, dit-il, à l'isle de » Trinacrie, où paissent un » grand nombre de bœufs & de » moutons. Il y a sept trou» peaux de bœufs, autant de » troupeaux de moutons, & » chaque troupeau est de cin» quante bêtes, qui ne se con» tinuent point par la généra» tion, mais qui durent tou» jours les mêmes sans jamais » finir, & tous ces troupeaux » ont pour bergeres deux » Déesses, la belle Phaëthuse & » la charmante Lampétie, tou» tes deux le fruit des amours » de la Déesse Nééré & du So» leil. La mere, après les avoir » nourries & élevées, les en» voya habiter bien loin dans » l'isle de Trinacrie, & leur » donna le soin des troupeaux » de leur pere. »

Nous observerons avec madame Dacier, que Phaëthuse est employé pour signifier la lumiere du Soleil, & Lampétie la lumiere de la Lune; ce sont les deux bergeres de ces troupeaux, parce qu'ils paissoient & le jour & la nuit. Elles sont filles du Soleil & de la Déesse Nééré, qui signifie la jeunesse, parce qu'elles ne vieillissent jamais, & que la lumiere est toujours la même, & a toujours le même éclat.

PHAGÉSIES, *ou* PHAGÉSIPOSIES, *Phagesia*, *Phagesiposia*, (*b*) fêtes qui se célébroient en l'honneur de Bacchus, & dans lesquelles on faisoit de grands festins, comme le signifie leur nom, dérivé de φαγεῖν, *edere*, *comedere*, manger.

PHAGOR, *Phagor*, Φαγὼρ, (*c*) ville de Palestine dans la tribu de Juda. Ce nom ne se trouve que dans les Septante. D. Calmet lit Phogor, & il ajoute d'après Eusebe, que cette ville étoit située près de Bethlehem. Du tems de S. Jérôme, elle s'appelloit Paora.

PHAGRES, *Phagres*, Φάγρης, (*d*) ville de Thrace, située au-delà du Strymon, au pied du mont Pangée. Il est parlé de cette ville dans Thucydide, dans Strabon, & dans Étienne de Byzance.

PHAGRORIOPOLIS, *Phagroriopolis*, Φαγρωριόπολις, (*e*) ville d'Égypte, dont il est fait mention dans Strabon. Elle étoit la capitale d'un nome que le même Strabon appelle Phagroriopolite, Φαγρωριοπολίτης νομὸς, & le traducteur Latin lit *Phagroriopolitana præfectura*.

PHAGRORIOPOLITANA PRÆFECTURA. *Voyez* l'article précédent.

(*a*) Homer. Odyss. L. XII. v. 127. & *seq.*

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 222, 223.

(*c*) Josu. c. 15. v. 60.

(*d*) Thucyd. p. 168. Strab. p. 331.

(*e*) Strab. p. 825.

PHAHATH-MOAB, *Phahath-Moab*, Φαὰθ Μωὰϐ, (*a*) nom d'un lieu situé dans la terre des Moabites. On pourroit aussi l'entendre d'un chef de famille. Les enfans de Phahath-Moab, d'entre les fils de Josué & de Joab, revinrent de la captivité de Babylone, au nombre de deux mille huit cens douze.

PHAHATH-MOAB. *Phahath-Moab*, Φαὰθ Μωὰϐ, (*b*) dont les enfans revinrent de la captivité de Babylone en Judée, au nombre de deux mille huit cens dix-huit. Quoique ce nombre differe de six de celui dont il est parlé dans l'article précédent, nous croyons néanmoins que c'est le même pere de famille.

PHAIE, *Phæa*, Φαιὰ. (*c*) nom que Plutarque donne à une Laie, qui étoit à Cromyon, ou Crommyon, du tems de Thésée. Cette bête n'étoit nullement à mépriser ; car, elle étoit très-dangereuse & très-difficile à vaincre. Thésée la combattit & la tua. D'autres ont écrit que c'étoit une femme de Crommyon qui se prostituoit à tous venans, & qui vivoit de meurtres & de brigandages ; qu'elle fut appellée la Laie à cause de ses mœurs corrompues, & de la mauvaise vie qu'elle menoit, & qu'enfin elle fut mise à mort par Thésée.

PHALAIA, *Phalaia*, Φαλαιά, (*d*) un des principaux Lévites qui revinrent de la captivité de Babylone, & un de ceux qui signerent l'alliance que Néhémie renouvella avec le Seigneur.

PHALANGE, *Phalanx*, Φάλαγξ, (*e*) corps d'infanterie chez les Grecs. Comme la Phalange Macédonienne est celle dont il est le plus souvent parlé dans les Auteurs anciens, nous nous bornerons ici à faire connoître cette Phalange.

Ce corps d'infanterie, chez les Macédoniens, étoit composé de seize mille hommes pesamment armés, & que l'on avoit coutume de placer au centre de la bataille. Outre l'épée, ils avoient pour armes un bouclier & une pique, appellée par les Grecs Sarisse. Cette pique avoit quatorze coudées de longueur, c'est-à-dire, vingt-un pieds ; car, la coudée est d'un pied & demi.

La Phalange se divisoit ordinairement en dix corps, dont chacun étoit composé de seize cens hommes, rangés sur cent de frond, & seize de profondeur. Quelquefois on doubloit, ou on dédoubloit ce dernier nombre, selon l'exigence des cas, de sorte que la Phalange n'avoit quelquefois que huit hommes de profondeur, & d'au-

(*a*) Esdr. L. I. c. 2. v. 6. c. 8. v. 4 c. 10. v. 30.
(*b*) Esdr. L. II. c. 7. v. 11.
(*c*) Plut. Tom. I. p. 4. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 101, 102.
(*d*) Esdr. L. II. c. 8. v. 7. c. 10. v. 10.
(*e*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 17. L. XLIV. c. 41. Plut. T. I. p. 265, 266. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 467, & *suiv.* Antiq expl. par D. Bern. de Montf. T. IV. p. 116. & *suiv.*

tres fois en avoit trente-deux. Mais, sa profondeur ordinaire & réglée étoit de seize.

L'espace qu'on laissoit à chaque soldat dans les marches, étoit de six pieds, ou, ce qui est la même chose, de quatre coudées; & les rangs étoient aussi à six pieds, l'un de l'autre. Quand on menoit la Phalange contre l'ennemi pour l'attaquer, le soldat n'occupoit que trois pieds, & les rangs se rapprochoient à proportion; enfin, quand il s'agissoit de recevoir seulement l'ennemi, & de lui résister, la Phalange se pressoit encore davantage, & chaque soldat n'occupoit qu'un pied & demi.

On voit aisément par-là l'espace différent qu'occupoit dans ces trois cas le front de la Phalange, en la comptant de seize mille hommes sur seize de profondeur, ce qui suppose qu'elle avoit mille hommes de front. Cet espace, dans le premier cas, étoit de six mille pieds, ou de mille toises, qui font dix stades, c'est-à-dire, une demi-lieue. Dans le second cas, cet espace diminuoit de la moitié, & ne tenoit que cinq cens toises. Et dans le troisieme, il diminuoit encore d'une autre moitié, & ne tenoit que deux cens cinquante toises.

Polybe examine la Phalange dans le cas où elle marche contre l'ennemi pour l'attaquer. Chaque soldat alors occupoit trois pieds en largeur & autant en profondeur. Nous venons de voir que la pique dont il étoit armé, avoit quatorze coudées de long. L'espace entre les deux mains, & ce qui débordoit de la pique au-delà de la droite, en occupoit quatre. Par conséquent la pique s'avançoit de dix coudées au-delà du corps de celui qui la portoit. Cela posé, la pique des soldats placés au cinquieme rang, que nous appellerons les cinquiemes, & ainsi du reste, passoit le premier rang de deux coudées, celle des quatriemes de quatre, celle des troisiemes de six, celle des seconds de huit; enfin, la pique des premiers s'avançoit de dix coudées vers l'ennemi.

On conjecture aisément combien la Phalange, cette grosse & lourde machine, hérissée de piques comme on vient de le voir, devoit avoir de force, quand elle s'ébranloit toute ensemble, pour attaquer l'ennemi, piques baissées, & pour tomber sur lui de tout son poids. Les soldats, placés au-delà du cinquieme rang tenoient leurs piques élevées en haut, mais un peu inclinées sur les rangs qui les précédoient, formant par-là une espece de toit, qui, sans parler de leurs boucliers, les mettoit en sûreté contre les traits qu'on leur lançoit de loin, & qui retomboient sur eux sans leur faire aucun mal.

Les soldats, placés dans tous les autres rangs qui suivoient le cinquieme, ne pouvoient à la vérité combattre contre l'ennemi, ni l'atteindre de leurs piques; mais, ils ne laissoient pas

d'être d'un grand secours dans l'action à ceux qui les précédoient, car les soutenant par derriere de tout le poids de leur corps, & appuyant contre le dos, ils ajoutoient une force & une impétuosité extraordinaires à leur irruption contre l'ennemi; ils leur donnoient une fermeté & une consistance immobiles pour résister à l'attaque, & en même tems ils leur ôtoient tout moyen & toute espérance de fuir en arriere; de sorte qu'il falloit nécessairement, ou vaincre, ou périr.

Aussi Polybe avoue que tant que la Phalange conservoit son état & son arrangement de Phalange; c'est-à-dire, tant que les soldats & les rangs demeuroient serrés comme on l'a dit, il n'étoit pas possible, ni de soutenir son effort, ni de l'enfoncer & de la rompre; & il le démontre d'une maniere sensible. Les soldats Romains, dit-il, [car ce sont eux qu'il compare avec les Grecs dans l'endroit dont il s'agit] occupent chacun dans une bataille trois pieds. Et comme ils ont beaucoup de mouvement à faire, soit pour porter leurs boucliers à droite & à gauche en se défendant, soit pour frapper d'estoc & de taille avec leurs épées, on ne peut laisser entre eux moins d'intervalle que trois pieds. Ainsi, chaque soldat Romain occupe six pieds, c'est-à-dire, le double d'espace d'un Phalangite, & par conséquent en a seul en tête deux du premier rang, & par conséquent aussi dix piques à soutenir, selon ce qui a été dit ci-dessus. Or, un seul soldat ne peut ni briser dix piques, ni les enfoncer.

C'est ce que Tite-Live marque bien clairement en peu de mots, en décrivant comment, dans le siege d'une ville, les Romains furent repoussés par les Macédoniens. Le Consul, dit-il, fit marcher ses cohortes, pour enfoncer, s'il se pouvoit, la Phalange des Macédoniens. Quand ceux-ci, serrés l'un contre l'autre, eurent avancé devant eux leurs longues piques, les Romains ayant inutilement lancé leurs javelots contre les Macédoniens, que leurs boucliers extrêmement pressés couvroient comme un toit & comme une tortue, les Romains, dis-je, tirerent leur épée. Mais, ils ne pouvoient ni en venir de près aux mains, ni couper ou briser les piques des ennemis; & s'ils venoient à bout d'en couper ou d'en briser quelqu'une, le bois rompu de la pique tenoit lieu de pointe, & cette haie de piques, dont le front de la Phalange étoit armé & hérissé, subsistoit toujours.

Paul Émile avoua que dans la bataille contre Persée, dernier roi de Macédoine, ce rempart d'airain, & cette forêt de piques, impénétrables à ses légions, l'avoient rempli d'étonnement & de crainte. Il ne se souvenoit point, disoit-il, d'avoir jamais vu un spectacle si capable d'effrayer; & depuis

ce tems-là, il parloit souvent de l'impression que cette terrible vue fit sur lui, jusqu'à le faire presque désespérer de la victoire.

Il s'en suit, de tout ce qui vient d'être dit, que la Phalange Macédonienne étoit invincible; cependant, l'Histoire nous apprend que les Macédoniens, avec leur Phalange, ont été vaincus & subjugués par les Romains. Elle étoit invincible, répond Polybe, tant qu'elle demeuroit Phalange; mais, c'est ce qui arrivoit rarement. Car, pour cela, il lui falloit un terrein plat & uni, qui eût beaucoup d'étendue, & où il ne se trouvât ni arbres, ni haie, ni coupure, ni fossé, ni vallon, ni hauteur, ni ruisseau. Or, est-il bien ordinaire de trouver un terrein de cette sorte, qui ait quinze ou vingt stades ou plus d'étendue, car cet espace est nécessaire pour contenir une armée entiere, dont la Phalange ne fait qu'une partie?

Mais, supposons qu'on trouve un terrein aussi commode qu'on peut le souhaiter, [c'est toujours Polybe qui raisonne], de quel usage sera ce corps de troupes rangé en Phalange, si l'ennemi, au lieu de s'en approcher & de présenter la bataille, fait des détachemens pour ravager la campagne, pour piller les villes, pour couper les convois? Que s'il accepte la bataille, le Général n'a qu'à ordonner à une partie de son front, au centre par exemple, de se laisser exprès enfoncer, & de prendre la fuite, pour donner lieu aux Phalangites de la poursuivre, en ce cas voilà la Phalange rompue, & une grande ouverture qui y est faite, par laquelle les Romains ne manqueront pas d'entrer pour prendre les Phalangites en flanc à droite & à gauche, pendant que ceux qui sont à la poursuite des ennemis, pourront être attaqués de la même sorte.

Ce raisonnement de Polybe paroît fort clair, & en même tems fort propre à donner une juste idée de la maniere de combattre des anciens, ce qui doit certainement entrer dans l'histoire, & en fait une partie essentielle.

On voit par-là, comme M. Bossuet le remarque d'après Polybe, la différence qu'il y a entre la Phalange Macédonienne, formée d'un gros bataillon fort épais de toutes parts, & qui ne pouvoit se mouvoir que tout d'une piece; & l'armée Romaine distinguée en petits corps, & par cette raison plus prompte & plus disposée à toute sorte de mouvemens. La Phalange ne peut conserver longtems sa propriété naturelle, [c'est ainsi que s'explique Polybe,] c'est-à-dire, sa solidité & sa consistance, parce qu'il lui faut des lieux propres, &, pour ainsi dire, faits exprès; & que faute de les trouver, elle s'embarrasse elle même, ou

plutôt elle fe rompt par fon propre mouvement. Ajoutez qu'étant une fois enfoncée, elle ne fçait plus fe rallier ; au lieu que l'armée Romaine, divifée en fes petits corps, profite de tous les lieux, & s'y accommode. On l'unit & on la fépare comme on veut. Elle défile aifément, & fe raffemble fans peine. Elle eft propre aux détachemens, aux ralliemens, à toute forte d'évolutions, qu'elle fait, ou toute entiere, ou en partie, felon qu'il eft convenable. Enfin, elle a plus de mouvemens divers, & par conféquent plus d'action & plus de force que la Phalange.

C'eft ce qui fit remporter à Paul Émile, la célebre victoire contre Perfée. Il avoit d'abord fait attaquer de front la Phalange. Mais, les Macédoniens ferrés les uns contre les autres, tenant à deux mains leurs piques, & préfentant à l'ennemi ce rempart de fer, ne purent jamais ni être rompus, ni être entamés. Mais enfin, l'inégalité du terrein, & la grande étendue du front de la bataille, ne permettant pas aux Macédoniens de continuer par-tout cette haie de boucliers & de piques, Paul Émile remarqua que la Phalange étoit forcée de laiffer des ouvertures & des intervalles. Il la fit attaquer par ces ouvertures, & non plus de front & d'un commun effort, mais par troupes détachées, & par différens endroits tout à la fois. Dans un moment la Phalange fut rompue, & toute fa force, qui ne confiftoit que dans fon union, & dans l'impreffion qu'elle faifoit tout enfemble, s'évanouit ; & ce fut-là la caufe du gain de la bataille.

PHALANGITES, *Phalangitæ*, nom que l'on donnoit aux foldats qui compofoient la Phalange Grecque. *Voyez* Phalange.

PHALANNÆUS AGER, le territoire de Phalanne. *Voyez* Phalanne.

PHALANNE, *Phalanna*, (a) ville de Grece dans la Theffalie. Elle n'étoit pas éloignée de Gyrton, fuivant ce qui fe lit dans Tite-Live. Cet Hiftorien appelle le territoire de Phalanne, *Phalannæus Ager*.

PHALANTHE, *Phalanthus*, Φάλανθος, (b) Lacédémonien, fils d'Aracus, qui, étant au fiege de Meffene, ville du Péloponnefe, & voyant que l'armée Lacédémonienne, qui avoit juré de prendre Meffene, ou de périr devant cette ville, diminuoit extrêmement, & que cependant les femmes de Lacédémone n'engendroient plus d'enfans, à caufe de l'abfence de leurs maris, fut d'avis que la jeuneffe qui étoit venue dans le camp après ce ferment, retournât à Sparte, & qu'il lui fût permis de coucher avec les

(a) Tit. Liv. L. XLII. c. 54, 55.
(b) Pauf. p. 627. & *feq.* Juft. L. III. c. 4. Horat. L. II. Ode. 4. v. 12. Roll. Hift. Anc. T. II. p. 102.

femmes de ceux qui étoient demeurés dans le camp. Ce conseil fut suivi, & les enfans qui en naquirent, furent nommés Parthéniens. Quand ils furent dans un âge avancé, ne pouvant souffrir leur opprobre, ils se bannirent eux mêmes de Sparte, & choisirent Phalanthe pour leur chef, afin que comme ils devoient leur naissance au conseil du pere, ils pussent un jour devoir leur fortune à la valeur du fils. Phalanthe les mena en Italie.

On dit qu'avant que d'arriver en Italie, Phalanthe fit naufrage dans la mer Crissée, & qu'un dauphin le porta jusqu'au rivage. On dit aussi que l'oracle de Delphes, consulté sur l'évenement, répondit que Phalanthe se rendroit maître de la ville & de la campagne de Tarente, lorsqu'il verroit pleuvoir par un tems sérein; & pour dire un tems sérein l'Oracle se servit du mot Grec *Aithra*. Phalanthe, sans trop réfléchir à l'Oracle, & sans le communiquer aux interpretes, fit une descente en Italie. Il poussa les barbares & les défit, mais sans pouvoir s'emparer d'aucune ville, ni d'aucun canton. Alors, il se souvint de l'Oracle, & crut que les Dieux condamnoient son entreprise, parce qu'il ne se pouvoit pas faire qu'il plût par un tems sérein. Sa femme, car il l'avoit menée avec lui, le consoloit du mieux qu'elle pouvoit. Un jour qu'assis devant elle il avoit la tête dans son giron, & qu'elle lui accommodoit ses cheveux, elle fut si touchée de l'affliction de son mari, qu'elle versa un torrent de larmes, ensorte que Phalanthe en eut la tête toute trempée. Comme cette femme se nommoit Ethra, Phalanthe comprit aussi-tôt le sens de l'Oracle & le crut accompli. En effet, dès la nuit suivante, il prit sur les ennemis Tarente, ville maritime, fort grande & fort riche, & en chassa les habitans.

Plusieurs années s'étant écoulées, Phalanthe, banni lui-même par le peuple séditieux, se réfugia à Brundusium, où les Tarentins chassés de leur premiere habitation s'étoient retirés avant lui. Près de mourir, il les mande, pour leur conseiller de mettre ses os en poudre après sa mort, & de la répandre secrétement dans la place de Tarente, parce que le Dieu qu'on adore à Delphes, lui a prédit que c'est par ce moyen qu'ils pourront rentrer dans leur patrie. Ils suivirent ce conseil, se persuadant que pour se venger de l'ingratitude de ses Citoyens, il avoit trahi le secret de leurs destinées. Mais, la véritable réponse de l'Oracle entierement opposée à leur créance, avoit attaché à cette poudre ainsi répandue l'éternelle possession, & non la perte de la ville pour les Parthéniens. Voilà, comment par l'adresse de leur chef qu'ils avoient banni, & par le

ministere même de leurs ennemis, Tarente devint à jamais leur patrie. Pour éterniser la mémoire d'un si grand bienfait, ils décernerent des honneurs divins à Phalanthe.

PHALARA, *Phalara*, Φάλαρα, (*a*) ville de Grece dans la Thessalie, étoit située sur le golfe Maliaque. Strabon paroît placer Phalara à vingt stades des Thermopyles, & à cinquante de la mer.

Tite-Live parle de cette ville en deux endroits. Dans l'un, il l'appelle Phalara, comme font nos anciens Géographes; mais, dans l'autre, il la nomme Phaléra, dont il fait un nom féminin au singulier, au lieu que Phalara est un nom neutre au pluriel.

PHALARGUS, *Phalargus*, (*b*) Sicilien, de la ville de Centuripes, fut exposé aux mauvais traitemens de C. Verrès. C'étoit un jeune homme, qui, dans la crainte d'être battu de verges, donna à Timarchide affranchi de Verrès, tout l'argent qu'on lui demandoit.

PHALARIS, *Phalaris*, Φάλαρις, (*c*) capitaine Troyen, qui fut tué par Turnus.

PHALARIS, *Phalaris*, Φάλαρις, (*d*) fameux tyran d'Agrigente, ville de Sicile, naquit à Astypalée, ville de l'isle du même nom. Lesdamente, son pere, fort estimé parmi les Grecs, autant par sa vertu que par son rang, donna à son fils une éducation convenable, dont celui-ci sçut profiter. Phalaris aima dès sa premiere jeunesse les sciences, & ceux qui les cultivoient, sur-tout les Philosophes & les Poëtes. Son pere qu'il perdit étant encore jeune, ne lui laissa presque pour tout bien que les avantages de l'esprit; mais, conduit par un amour ardent pour la gloire & l'élévation, le jeune Phalaris, dès sa vingtieme année, se crut capable d'entreprendre les plus grandes choses.

Il commença néanmoins par les plus petits emplois de la guerre, pour se conformer à l'usage des Grecs qui n'admettoient ordinairement, soit pour le gouvernement du peuple, soit pour les emplois distingués dans l'armée, que des hommes d'une prudence consommée; mais, dès qu'il trouva l'occasion de se signaler, il le fit avec tant de valeur & de prudence, que ses Commandans ne purent lui refuser l'honneur du triomphe. S'étant trouvé peu de tems après dans un château où il commandoit avec cent hommes, & y étant attaqué par deux cens, après s'être défendu avec vigueur, il fit une sortie si vive sur les assiégeans, qu'il

(*a*) Strab. pag. 435. Plin. Tom. I. p. 198. Tit. Liv. L. XXXV. c. 43. L. XXXVI. c. 29.

(*b*) Cicer. in Verr. L. VII. v. 91.

(*c*) Virg. Æneid. L. IX. v. 762.

(*d*) Lucian. T. I. p. 836. *& seq.* Plin. T. I. p. 415. T. II. p. 658. Valer. Maxim. L. III. c. 3. L. IX. c. 2. Dio. Sicul. p. 380, 729. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. X. p. 210.

remporta une victoire complete. Son premier soin fut d'en rendre graces aux Dieux ; il partagea ensuite le butin à ses soldats, envoya ses chirurgiens aux prisonniers ennemis qui étoient blessés ; & lorsqu'ils furent guéris, il les renvoya avec de grands présens.

Ces actions lui acquirent une telle estime, que dans un autre combat qui se donna peu de tems après, le Général ayant été tué, toute l'armée le nomma pour commandant, ce qu'il parut avoir beaucoup de peine à accepter. Il fut encore victorieux, mais il refusa par une modestie vraie ou affectée les honneurs du triomphe, qu'on voulut lui décerner. On le nomma de nouveau Général dans la guerre que la République eut avec les Levintins ; mais, ceux-ci qui craignoient la force de ses armes & la valeur de ses soldats, se servirent d'un stratagême pour les rendre inutiles. Sous prétexte de faire à Phalaris quelques propositions de paix, il lui envoyerent des Ambassadeurs accompagnés de leurs femmes & de leurs enfans, ce qui étoit, dit-on, en usage parmi eux. Entre les femmes, il s'en trouvoit une que l'Historien morderne de la vie de Phalaris nomme Cornélie, femme adroite, insinuante, & douée d'une rare beauté. L'intention des Levintins étoit de séduire le cœur du jeune héros, & Phalaris n'éprouva que trop l'effet de cette séduction. La vue de Cornélie, prosternée à ses genoux, & les yeux baignés de larmes, l'attendrit ; non-seulement il écouta & admit les propositions des Levintins, mais il fut captif lui-même des attraits de Cornélie. Les Levintins profiterent de cette occasion pour fondre sur son camp où ils firent un grand carnage, & Phalaris lui-même fut fait prisonnier.

Dans son malheur, il trouva l'art de se faire aimer de ceux qui lui avoient ôté la liberté ; & dans une occasion importante, les Levintins se trouvant privés de leur Général que la mort leur avoit enlevé, ces peuples résolurent de se fier à la sagesse & à la valeur de leur captif ; & ils l'obligerent, malgré sa résistance, à devenir leur chef. Les Siciliens venoient de leur déclarer la guerre. Phalaris se présenta à eux avec ce courage qui l'avoit déjà rendu plusieurs fois triomphant. Le combat fut très-opiniâtre de part & d'autre jusqu'à la fin du jour ; mais, pendant la nuit, les ennemis se retirerent, & laisserent les troupes de Phararis maîtresses du champ de bataille. Le repos qui suivit cette victoire, lui devint funeste. Cornélie trouva le secret de le voir, & la premiere passion de Phalaris se ralluma. On ne chercha de part & d'autre qu'à l'entretenir, & elle ne devint que trop ardente. Phalaris ne négligeoit pas cependant les intérêts de la République. Il fit

avec les Mégaréens une paix plus avantageuse aux Levintins que la plus brillante victoire ; & lorsque Cornélie lui eut conseillé de continuer la guerre pour se rendre lui-même nécessaire, il ne sçut se signaler que par de nouvelles victoires.

Sa sévérité dans la discipline militaire, & quelques punitions trop rigoureuses & qui sembloient tenir de la barbarie, souleverent contre lui une partie de ses troupes, ou indisposa pour lui la République ; il se forma une conjuration pour le tuer. Phalaris ne l'ignora pas ; & ayant assemblé le Conseil, il le harangua, en demandant la permission de se retirer. Son discours plein d'artifice, & en apparence rempli de modestie, lui gagna de nouveau les cœurs, & on l'obligea de conserver son rang & son crédit. Sa passion pour Cornélie lui fit perdre enfin l'un & l'autre. Le mari de cette femme les ayant surpris ensemble, poignarda Cornélie, & Phalaris tua le mari. Cette affaire souleva les Levintins contre leur chef, qui fut obligé de fuir chez les Gamariens, peuples barbares, où il trouva une retraite assurée ; ce fut ce qui le conduisit sur le trône d'Agrigente. Ayant trouvé chez les Gamariens Érithie, femme de Timocrate, qui commandoit alors à Agrigente, & qu'il avoit répudiée, cette femme l'engagea à la venger, & excita si vivement son amour & son ambition, qu'il résolut de tout entreprendre pour satisfaire l'un & l'autre.

Il saisit une occasion favorable qu'il trouva, de conseiller la guerre aux Gamariens contre les Agrigentins dont ils avoient à se plaindre ; il en fut écouté. Il leur montra sa valeur en défaisant les Himériens leurs ennemis, & profita de la gloire & de l'estime que cette victoire lui obtint, pour engager les Gamariens à l'envoyer contre ceux d'Agrigente qui venoient de perdre Timocrate par la mort. Avant que de partir pour cette nouvelle expédition, il épousa Érithie, & courut ensuite avec plus d'ardeur pour la venger & s'élever lui-même. Le succès de ses armes fut heureux ; & les Agrigentins entierement défaits, se virent obligés de se soumettre à lui.

Phalaris, devenu souverain d'Agrigente, ne se maintint que par la sévérité de son gouvernement ; on conspira plusieurs fois contre lui, & il punit les criminels par les plus cruels supplices, afin d'intimider les autres. Il se plaint souvent dans les lettres que nous avons sous son nom, de la nécessité où il étoit d'en user avec tant de dureté. Il pardonna cependant à plusieurs, afin de faire rentrer les autres dans le devoir. Sa clémence ne fit souvent qu'irriter ces malheureux ; & ce fut ainsi que pour se conserver la vie, il se crut obligé de la faire perdre à bien d'autres.

Au reste, dit l'Historien de sa vie, jamais Prince ne s'est acquis plus de gloire; c'étoit un héros pendant la guerre, & un philosophe pendant la paix. L'élévation de son génie lui avoit fait connoître un être Supérieur; & l'on peut dire qu'il a poussé l'amour de la vertu & des sciences, & la délicatesse de la politique au plus haut degré. Il avouoit qu'il étoit né le plus malheureux des hommes, & que son seul courage l'avoit empêché d'être accablé sous le poids des infortunes. Sa constance l'avoit conduit au trône, qui devoit mettre le comble à sa gloire; & c'est ce haut degré d'honneur qui l'a flétri & qui l'obscurcit.

Les épîtres qu'il a laissées, supposé qu'elles soient de lui, lui font beaucoup d'honneur. Une ame, abandonnée à toutes les passions les plus outrées, ainsi qu'il en a été accusé, seroit-elle capable de sentimens si nobles, si sages & si élevés? Les Siciliens ne peuvent lui pardonner le taureau d'airain inventé par Pérille, sculpteur d'Athenes, & qui en fit le premier la funeste épreuve. Ce genre de supplice étoit terrible en effet, puisqu'on y brûloit vif le criminel que l'on y renfermoit. Mais, ce supplice n'étoit destiné qu'aux parricides, aux assassinats & aux plus énormes crimes.

On croit que Phalaris gouverna environ seize ans; & l'on ignore le genre de sa mort. A l'égard de ses lettres, nous en avons cent douze qui portent son nom. Il y en a beaucoup qui sont extrêmement courtes; mais, toutes sont écrites avec énergie, jusques dans les menaces qu'il fait de se venger de ceux dont il avoit à se plaindre. Dans la plupart de ses lettres, on trouve aussi de grands sentimens d'honneur, de probité, de douceur, & de grandes marques d'estime pour les sciences & pour les sçavans, & même beaucoup de maximes utiles, soit pour les ministres, soit pour le reglement des mœurs des particuliers. Il y en a quelques unes qui sont adressées à Érithie, qui, étant sur le point de l'aller trouver à Agrigente, avoit été empoisonnée par un homme qui n'avoit pu la séduire; d'autres à Paurolas, son fils, que Phalaris avoit eu d'Érithie. Il donne à ce fils d'excellens avis, touchant le respect & l'amour qu'il devoit à sa mere, & à lui, & il lui fait voir combien il y a d'avantages à cultiver son esprit, & à s'appliquer aux sciences qui servent à le cultiver & à l'orner. On peut voir la lettre vingt-deuxieme. Dans plusieurs autres lettres, Phalaris parle de lui-même, & rapporte diverses circonstances de sa vie.

Dans la lettre cinquantieme à Épistrate, il dit: « De la » maniere dont tu m'écris, il » semble que je sois le plus » heureux & le plus content » de tous les hommes. Il m'est » facile de te désabuser en te

» faisant un abrégé de ma vie.
» Dès ma plus tendre enfance,
» je demeurai sans pere ni mere.
» Parvenu à l'adolescence, je
» fus, par un malheur attaché
» à moi, banni de ma patrie,
» & je perdis la plus grande
» partie de mon bien; je fus
» élevé par des gens barbares,
» & je me vis contraint pour
» éviter la persécution que l'on
» me faisoit en tous lieux, de
» fuir, & d'être errant & va-
» gabond; & ce qui m'étoit le
» plus sensible, c'est que non-
» seulement j'étois accablé &
» tourmenté par mes ennemis,
» mais encore par ceux à qui
» j'avois fait le plus de plaisir.
» Enfin, las d'une vie si misé-
» rable, je vins à Agrigente,
» où pour me maintenir, je fus
» contraint de devenir moi
» même tyran, conduite que je
» déteste, & que je me repro-
» che à moi-même. Si tout cela
» peut se nommer félicité, cer-
» tainement je suis heureux. »

Il y a quelques lettres, adressées au philosophe Pythagore, que Phalaris invita à venir à Agrigente; & l'on voit par la lettre cinquante-cinquieme, que ce Philosophe se rendit à ses vœux, & qu'il séjourna cinq mois à la Cour de ce Prince. Sur quoi Phalaris dit à celui à qui il écrit: « Le séjour de ce
» Philosophe m'est un très-
» grand avantage; car, s'il ne
» s'étoit pas trouvé entre nous
» une heureuse conformité de
» mœurs & de sagesse, ce
» grand Législateur n'auroit
» pas demeuré une seule mi-
» nute en ma compagnie. » Dans la lettre quatre vingt-deuxieme aux Athéniens, au sujet du sculpteur Pérille, Phalaris dit: « Votre sculpteur Pérille est
» venu me trouver, & m'a pré-
» senté de ses ouvrages, que j'ai
» trouvés excellens & finis;
» & après les avoir vus avec
» le plaisir que peuvent causer
» des peintures délicates & par-
» lantes, je l'ai reçu avec
» distinction & l'ai comblé de
» biens, tant à cause de l'ex-
» cellence de son art, qu'à cause
» de sa patrie. Après quelque
» séjour, il forgea un taureau
» d'airain, plus grand que la
» nature, & m'en fit présent.
» Cet ouvrage me parut d'abord
» digne d'être présenté à un
» Roi, parce que j'ignorois
» encore à quel usage il étoit
» destiné; mais, après avoir
» ouvert un de ses flancs, il me
» découvrit un supplice le plus
» cruel & le plus affreux qui
» eût jusqu'alors été inventé.
» Ce genre de mort me surprit;
» & je ne pus m'empêcher de
» croire que celui qui en étoit
» l'auteur, étoit d'un cœur bien
» corrompu & bien cruel, &
» qu'il méritoit d'en faire la
» premiere épreuve; ce qui
» fut cause que je le fis enfer-
» mer dans ce taureau, & or-
» donnai d'allumer un bûcher
» tout autour, comme il me
» l'avoit lui même enseigné. »
Phalaris fait ensuite de vifs reproches aux Athéniens de ce qu'ils regrettoient l'auteur d'une

ſi deteſtable invention.

Les lettres, adreſſées à Stéſichore, poëte Lyrique, qui étoit de la ville d'Himere, ou celles dans leſquelles il eſt fait mention de ce poëte, ſont curieuſes. On y voit comment Phalaris étant en guerre avec les Hiμériens, Stéſichore prenant le parti de ſa patrie, avoit fait des vers & excité ſes compatriotes contre lui. Phalaris voulut contraindre les Himériens à le lui livrer, & ſur leur refus il les menaça de les perdre. Il écrivit auſſi à Stéſichore une lettre pleine de railleries ameres & de termes de mépris. Le Poëte, qui avoit part au gouvernement de ſa patrie, n'en fut que plus irrité contre Phalaris, qui lui écrivit de nouveau pour lui reprocher qu'il devenoit infidele aux Muſes, en voulant ſe mêler de guerre, ou en dérobant la dignité de Magiſtrat; & il lui fait les plus terribles menaces. Stéſichore ne laiſſa pas que d'aſſembler des troupes, & de ſe mettre en marche contre Phalaris. Mais, il fut pris & conduit à ce Prince, qui voulut d'abord le faire mourir, mais qui lui rendit peu après la liberté, « Non pas en votre conſidération, écrit-il aux Himériens, car c'eſt ce qui a penſé le faire périr, mais en faveur des Muſes qui le protegent, & des demi-Dieux qui habitent la terre d'Himere, dont il a chanté les louanges. » Depuis ce moment, Phalaris écrivit pluſieurs fois à Stéſichore & lui prodigua ſes éloges. A l'occaſion de quelques vers que le Poëte avoit envoyés au Prince, Phalaris lui écrit: « Je te ſuis très-ſenſiblement obligé de tes vers; ils ſont ſi beaux, que l'on juge bien que tu ne travailles que pour la poſtérité.. tes ouvrages ne ſont remplis que de faits vraiment glorieux & illuſtres. »

Il paroît que Stéſichore mourut quelque tems après. Phalaris, écrivant aux filles de ce Poëte pour les conſoler, leur dit qu'il ne ſçait point de plus digne ſujet de conſolation pour elles, que de ſe rappeller les vertus de leur pere. « Vous n'avez, leur dit-il, perdu que ſa perſonne, la vieilleſſe & la loi commune vous l'ont enlevé; mais, ſa mémoire & ſes ſages écrits ne mourront jamais. Quelle gloire pour vous, ajoute-t-il, d'entendre louer partout cet excellent homme! Vous perdez un pere, je perds un ami. » Dans la même lettre, Phalaris louant la conſtance du défunt, dit: « Je l'ai connu plus vertueux dans mes priſons qu'en liberté. Sa ſageſſe a triomphé de ma cruauté, & je devins moi-même eſclave de ſa vertu. » Stéſichore en mourant chargea ſes filles de ſupplier Phalaris de faire grace aux Tauroménitains, qui avoient déclaré la guerre à ce Prince; elles obéirent à ſes ordres, & Phalaris les écouta favorablement. « J'ai, leur écrit-il, tant

» de

» de vénération pour votre » pere, que ses derniers vœux » sont des loix pour moi. » En écrivant aux Himériens, Phalaris dit : « Il n'est rien que je » ne fisse pour conserver le » souvenir de Siésichore ; s'il » falloit lutter contre les des-» tinées j'en aurois la témérité » pour faire revivre cet hom-» me divin, qui, par ses sages » & doctes écrits, s'est acquis » l'estime de toute la terre, & » qui a été si favorisé des Mu-» ses, qu'elles ont inventé en » sa faveur des Odes & des » chants de musique. » Comme ce Poëte étoit mort à Catane, & que les Himériens vouloient déclarer la guerre à ceux de Catane pour les obliger à leur rendre son corps, Phalaris les détourna de cette guerre par une lettre qu'il leur écrivit exprès, & les exhorta à se contenter d'avoir eu l'avantage de le posséder depuis sa naissance & pendant presque toute sa vie. Dans la même lettre, après les avoir engagés à lui élever même un temple à Himere, il ajoute : « Puisque vous faites tant de » cas de Siésichore, servez-» vous de ses belles maxi-» mes ; faites retentir vos tem-» ples de ses chants ; que ses » sentences ornent vos maisons ; » ayez soin de les envoyer à » vos voisins. »

Dans ce que l'on a rapporté des lettres de Phalaris, on s'est servi de la traduction françoise qui en a été donnée avec la vie de ce Roi en 1726, *in* 12, sous ce titre : *L'utilité du pouvoir Monarchique, contenant l'histoire de Phalaris, avec ses lettres sur le gouvernement & les conseils à Isocrate, ou le modele des Ministres*, par M. C. de S. C. La Preface & la vie tendent à justifier Phalaris contre les idées désavantageuses que les Historiens ont donnée de ce Prince. L'histoire de la vie de Phalaris paroît un peu romanesque, telle qu'elle est rapportée, & l'auteur auroit dû citer ses garans ; mais, on ne trouve aucune citation dans son livre, qu'il n'a pas sans doute voulu donner comme une histoire véritable. Aussi nous ne prétendons point garantir l'exactitude des noms propres d'hommes & de lieux, cités dans l'article qu'on vient de lire.

PHALCÈS, *Phalces*, Φάλκης, (*a*) capitaine Troyen, fut tué par Antiloque.

PHALEA, *Phalea*, Φαλαί, (*b*) un des principaux d'entre les Lévites qui revinrent de la captivité de Babylone, & qui signerent l'alliance que Néhémie renouvella avec le Seigneur.

PHALÉCUS, *Phalæcus*, Φάλαικος, (*c*) fut laissé par Phayllus son oncle pour successeur au

(*a*) Homer. Iliad. L. XIII. v. 791. L. XIV. v. 513.
(*b*) Esdr. L. II. c. 10. v. 10.
(*c*) Homer. Iliad. L. IX. v. 401. & *seq.* Pauf. p. 613. Diod. Sicul. p. 530. & *seq.* Roll. Hist. Anc. T. III. p. 477. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. XII. pag. 188. & *suiv.*

commandement de l'armée des Phocéens l'an 352 avant Jesus-Christ. Comme Phalécus étoit encore dans sa premiere jeunesse, Phayllus lui avoit donné pour Gouverneur sous le nom de Lieutenant, un de ses amis les plus intimes, nommé Mnaséas. Mais, à quelque tems delà, les Béotiens attaquerent de nuit les Phocéens. Ils tuerent d'abord Mnaséas qui les commandoit, & après lui deux cens de leurs soldats. Ce premier avantage, remporté sur Phalécus, fut bientôt suivi d'un autre. Les Béotiens ayant trouvé l'occasion d'engager un combat entre leur cavalerie & celle des Phocéens, auprès de la ville de Chéronée, Phalécus y eut encore du dessous, & y perdit un nombre considérable des siens.

Pendant que ces choses se passoient, il s'éleva aussi dans le Péloponnese, une guerre considérable entre les Lacédémoniens & les Mégalopolitains, dans laquelle ces deux peuples ayant remporté tour à tour plusieurs avantages l'un sur l'autre, en vinrent enfin à une treve, au moyen de laquelle les armées ennemies se séparerent, & reprirent chacune le chemin de leur païs. Les Thébains, qui, au nombre de quatre mille hommes d'infanterie & cinq cens chevaux, étoient allés au secours des Mégalopolitains, prirent, comme les autres, le parti de se retirer, & de s'en retourner en Béotie. A leur arrivée, ils trouverent que Phalécus ayant mis à profit leur absence, s'y étoit emparé de la ville de Chéronée, ils allerent droit à cette ville, & l'en chasserent.

Quelque tems après, Phalécus fut accusé d'avoir volé & pillé les trésors sacrés du temple de Delphes. Pour raison de ce crime, on intente une action contre lui; il est dépouillé de sa dignité, & on lui nomme de son vivant trois successeurs.

Il n'étoit pas innocent, il s'en faut de beaucoup. Car, lorsqu'il avoit encore le commandement de l'armée Phocéenne, quelqu'un vint le trouver, & lui dire que s'il vouloit faire fouiller le sol du temple de Delphes, il y trouveroit un grand trésor qui y avoit été anciennement caché; & celui, qui indiquoit ce prétendu trésor, n'avoit d'autre preuve de ce qu'il avançoit, que le seul témoignage d'Homere, le plus célebre & le plus ancien des Poëtes, qui paroîtroit insinuer quelque chose de semblable dans les deux vers suivans:

Je préfere la vie au trésor le plus ample,
Que Delphes ait caché sous le seuil de son temple.

L'avarice insatiable de Phalécus lui fit d'abord accepter l'augure, & il donna ordre à quelques Capitaines en qui il se fioit, de faire lever par leurs soldats, tout le pavé de

marbre du temple, & de creuser & de fouiller la terre, afin d'en tirer ce prétendu trésor. Mais, les soldats avoient à peine commencé à remuer la terre des environs du trépied sacré, qu'il survint tout à coup un tremblement de terre, dont les violentes secousses, jetterent dans l'esprit des Phocéens une frayeur d'autant mieux fondée, qu'il étoit naturel de croire qu'un semblable prodige leur annonçoit clairement que les Dieux étoient tout prêts à faire éclater leur vengeance sur quiconque seroit assez hardi pour passer outre. Aussi abandonnerent-ils sur le champ cette folle entreprise, non pas tant par la crainte des Dieux, que par l'appréhension des châtimens dont ils se voyoient menacés.

L'an 346 avant Jesus-Christ, Phalécus étoit, sans qu'on puisse dire par quel moyen, redevenu général des Phocéens. Comme il étoit dans la Locride, Philippe roi de Macédoine appellé par les Béotiens, entra dans cette province avec des troupes nombreuses. Déjà ce Prince se préparoit à ranger son armée en bataille pour en venir à une action décisive. Phalécus, qui vit bien que la partie n'étoit pas égale, & qu'il courroit un trop grand risque en hazardant le combat, prit le parti le plus sage qu'il eût à prendre dans une pareille conjoncture; ce fut d'envoyer de Nicée, ville de la Locride, où il étoit alors, des députés vers Philippe, pour lui faire de sa part des propositions de paix. Le Roi y donna volontiers les mains; le traité fut conclu & signé de part & d'autre; & entre les conditions, il fut expressément stipulé par Phalécus, qu'il lui seroit permis de se retirer avec ses troupes où bon lui sembleroit. Puis, après le serment fait des deux côtés, d'observer religieusement le traité, il se retira aussi-tôt dans le Péloponnese avec tous les étrangers qu'il avoit à sa solde, au nombre de huit mille hommes, & même avec les fonds nécessaires pour nourrir & défrayer fort long-tems encore une pareille armée.

Diodore de Sicile remarque que Phalécus, qui avoit achevé de dépouiller le temple de Delphes des offrandes qui lui restoient, passa en punition de ce vol sacrilege le reste de sa vie qui fut encore assez longue, dans des courses perpétuelles qui furent toujours accompagnées de craintes & de dangers; non pour arriver à un sort plus heureux que celui de ses complices, mais afin que tourmenté plus long-tems, sa punition plus connue en devînt plus exemplaire. En effet, après sa retraite dans le Péloponnese, au prix de laquelle il avoit obtenu de Philippe sa liberté, Phalécus se tint d'abord quelque tems eux environs de cette contrée avec ses soudoyés, qu'il entretenoit des restes du vol qu'il

avoit fait. Ensuite, ayant acheté à Corinthe de grands vaisseaux de charge pour les joindre à quatre plus petits qu'il avoit déjà, il se préparoit à passer en Italie ou en Sicile, dans l'espérance de se saisir là de quelque ville, ou de se mettre lui-même à la solde de quelque peuple actuellement en guerre. Il sçavoit même qu'elle étoit alors déclarée entre les Lucaniens & les Tarentins. Bien plus, il soutenoit à tout son monde qu'il étoit réellement appellé par des peuples de l'Italie & de la Sicile. Cependant, quand on se fut embarqué, & que l'on eut pris le large en mer, quelques-uns de ses soldats montés avec lui dans le vaisseau principal, commencerent à raisonner entre-eux sur l'objet de leur voyage; ils soupçonnerent bientôt qu'ils n'étoient demandés nulle part, sur ce qu'ils ne voyoient aucun député s'en revenir avec eux, pour guider leur route qui leur paroissoit incertaine, & qui alloit devenir longue & laborieuse. Ainsi, traitant de fable ce qu'on leur avoit dit, & ne voulant plus aller combattre au-delà des mers, ils se souleverent tous & principalement leurs chefs. Enfin, tirant leurs épées, ils en menaçoient sur-tout Phalécus & le Pilote, & les obligerent en effet de revirer de bord, & de gagner la terre. Ceux, qui étoient dans les autres vaisseaux, ayant fait de même, toute cette flotte revint dans le Péloponnese.

Quand elle fut rassemblée au promontoire de Malée à l'extrêmité de la Laconie, ils y rencontrerent des Cnossiens envoyés de Crete dans le Péloponnese pour y lever des soudoyés. Ces députés entrerent bientôt en conférence avec Phalécus & les autres chefs, & leur ayant fait des propositions raisonnables, ils les déterminerent tous à les suivre. Abordés en Crete, on les mena jusqu'à la ville de Cnossus, d'où les faisant partir bientôt, on les conduisit devant une ville maritime de Crete nommée Lyctus, qu'ils prirent d'emblée. Les habitans, chassés ainsi de leur patrie & de leur séjour, trouverent bientôt un secours inespéré. Les Tarentins étant alors en guerre avec les Lucaniens, les premiers envoyerent demander du secours aux Spartiates, dont ils tiroient leur origine. Les Spartiates, qui à raison de cette alliance les favorisoient beaucoup, préparerent aussi-tôt pour eux des forces de mer & de terre, dont ils donnerent le commandement à leur roi Archidame. Comme il étoit sur le point de mettre à la voile pour passer en Italie, les Lyctiens qui venoient chercher une retraitre dans le Péloponnese, le trouverent au moment de son départ, & le prierent de venir auparavant les rétablir dans leur ville. Le Roi se rendit à leur priere, & voguant d'abord du côté de Crete, il y

défit les soudoyés de Phalécus, & rétablit les Citoyens de Lyctus dans leur patrie.

Dès que Phalécus eut été mis hors de cette place qu'il venoit de prendre, il s'engagea au siege de Cydonie autre ville de Crete. Dans le tems qu'il faisoit approcher des murs plusieurs machines qu'il avoit préparées pour cette attaque, le tonnerre se fit entendre, & tomba sur elles avec des éclats si prodigieux, qu'il les réduisit toutes en cendres. Les soudoyés, qui voulurent éteindre le feu, & Phalécus lui-même à leur tête, furent consumés. Quelques-uns disent pourtant qu'il fut égorgé par un d'entre-eux auquel il avoit fait une injure.

PHALEG, *Phaleg*, Φαλὲγ, (*a*) fils d'Héber, naquit l'an du monde 1757 & 2243 avant Jesus-Christ.

La Génese dit que son pere lui donna le nom de Phaleg, qui signifie partage, parce que de son tems on commença à partager la terre; soit que Noë ait commencé à partager les terres à ses neveux, quelques années avant la construction de Babel; soit que Phaleg soit venu au monde l'année même de l'entreprise de Babel, & de la confusion des langues; soit que Héber, par un esprit prophétique, ait donné à son fils le nom de Phaleg, quelques années avant la tour de Babel. Ce qui embarrasse ici les interpretes, c'est 1.° Que Phaleg n'est venu au monde que cent ans après le déluge; or, il semble qu'alors le nombre des hommes n'étoit pas encore assez grand pour faire une entreprise comme celle de Babel. 2.° Jectan, frere de Phaleg, avoit déjà treize fils au tems de la dispersion arrivée après la confusion de Babel. Phaleg étant né l'an 34, de Héber, il est impossible que Jectan ait pu avoir ce nombre d'enfans lors de la naissance de Phaleg. Il semble donc qu'il n'est pas né au tems de la dispersion. A quoi on peut répondre que Moïse a rapporté les noms des treize fils de Jectan dans la Génese, par anticipation, quoiqu'ils ne fussent nés qu'assez long-tems après la confusion de Babel. Mais, comme ils occuperent un assez grand païs, il étoit important de les faire connoître, & de les nommer parmi les autres descendans de Noé, qui se partagerent les provinces d'Orient. Quoi qu'il en soit, Phaleg, âgé de trente ans, engendra Réü, & mourut âgé de deux cens trente-neuf ans, après avoir engendré des fils & des filles.

PHALEL, *Phalel*, Φαλὰχ, (*b*) fils d'Ozi, au retour de la captivité de Babylone, bâtit vis-à-vis du tournant & de la tour qui s'avançoit de la haute

(*a*) Genes. c. 10. v. 25. c. 11. v. 16. & *seq*.

(*b*) Esdr. L. II. c. 3. v. 25.

maison du Roi, c'est-à-dire; le long du vestibule de la prison, & après lui Phadaïa, fils de Pharos.

PHALERE, *Phalerum*, Φαληρὸν, (*a*) port de l'Attique, situé à environ vingt stades d'Athenes. Pline dit *Phalera portus*, & Suidas prétend que ce port fut appellé auparavant Phanus. Quoi qu'il en soit, on rapporte que ce fut de-là que Menesthée partit avec son escadre pour aller au siege de Troie, & qu'avant lui Théfée s'étoit embarqué au même lieu pour aller porter à Minos le tribut des Athéniens, en satisfaction de la mort de son fils Androgée.

Auprès du port de Phalere étoit un temple de Cérès, & dans le voisinage un autre temple de Minerve Scirade, car celui de Jupiter étoit un peu plus loin, sans compter quelques autels consacrés aux Dieux inconnus & à plusieurs héros, comme par exemple aux enfans de Théfée & aux enfans de ce Phalere, dont le lieu avoit pris sa dénomination. En effet, les Athéniens disoient que Phalere fut un de ceux qui s'embarquerent avec Jason pour la Colchide. Il y avoit entre autres l'autel d'Androgée, sans autre inscription que celle-ci: *Au héros*. Mais, ceux qui avoient étudié les antiquités du païs, sçavoient bien que c'étoit à Androgée qu'il étoit dédié.

Nous remarquerons en passant, que dans les actes des Apôtres, Saint Paul parlant aux Athéniens, leur dit qu'il avoit vu chez eux un autel dédié *ignoto deo*, au Dieu inconnu. Lucien, Saint Jean Chrysostôme, Théophylacte, & plusieurs autres font aussi mention de ce Dieu inconnu, qui étoit honoré à Athenes. Quelques-uns même nous apprennent la raison pourquoi on lui avoit érigé un autel. Cependant, Saint Jérôme dans son commentaire sur l'Épître à Tite, prétend que Saint Paul n'a pas rapporté plus fidelement l'inscription dont il s'agit, que quelques vers Grecs qu'il cite quelquefois dans ses Épîtres. Suivant ce Pere, l'inscription dont parle Saint Paul, étoit conçue en ces termes: *Aux Dieux de l'Europe, de l'Asie, & de l'Afrique, à tous les Dieux inconnus & étrangers.* Pour nous, par respect pour le témoignage de l'Apôtre, nous aimons mieux croire qu'il y avoit à Athenes un autel consacré *ignoto deo*, au Dieu inconnu; ce qui n'empêche pas que les Athéniens n'eussent aussi des autels dédiés en général aux Dieux inconnus, comme Pausanias témoin oculaire, Philostrate & Suidas nous apprennent qu'ils en avoient. Au reste, le

(*a*) Suid. T. I. p. 677. Pauf. p. 1, 2, 471. Strab. p. 398, 402. Plin. T. I. p. 197. Corn. Nep in miltiad. c. 6. in Themist. c. 6. in Phocion. c. 3. Herod. L. V. c. 63. L. VI. c. 116. Plut. T. I. p. 7. Thucyd. p. 109. Actu. Apost. c. 17. v. 23.

fondement de cette dédicace n'étoit autre que la superstition de ces peuples, qui, après avoir reçu toutes sortes de Divinités étrangeres, craignant d'en avoir oublié quelque une qui se vengeât de cet oubli, voulurent les comprendre toutes sous cette inscription : ***Aux Dieux inconnus.***

Avant Thémistocle, les Athéniens n'avoient point eu d'autre port que celui de Phalere; mais, comme il n'étoit ni assez grand pour contenir leur flotte, ni assez sûr pour la mettre à couvert, Thémistocle en fit construire un autre, qu'il nomma le port du Pirée. *Voyez* Pirée.

Phalere étoit une des bourgardes de l'Attique, dont les habitans étoient nommés Phaléréens. Ce fut-là que naquit ce Démétrius, si connu sous le nom de Démétrius de Phalere.

Il n'y a plus à Phalere que deux ou trois méchantes cabanes désertes & ruinées par les armateurs Chrétiens. L'ancrage y est bon, & on y mouille à dix ou douze brasses. Sur le rivage il y a des puits excellens, où les vaisseaux vont faire de l'eau. De-là à Athenes il n'y a que cinq quarts de lieue, & c'est là que la ville est le plus près de la marine. Selon Wehler, le port, appellé anciennement Phalere, se nomme aujourd'hui simplement Porto. Quelque-uns disent Portoléone, ou Porto-Léone.

PHALERE, *Phalerum*, Φαληρὸν, ville de Grece dans la Thessalie. C'est la même que d'autres appellent Phalara. *Voyez* Phalara.

PHALERE, *Phalerus*, Φαληρὸς, héros qui donna son nom au port de Phalere. *Voyez* l'avant dernier article.

PHALÉRÉENS. *Phalerenses*, Φαληρεῖς, les habitans du port de Phalere. *Voyez* Phalere.

PHALERICA PALUS, Φαληρικὸν Ἕλος. (*a*) le marais de Phalere. Il est fait mention de ce marais dans Xénophon.

PHALÉRIE, *Phaleria*, (*b*) ville de Grece dans la Thessalie. Ce fut la premiere ville de cette province, qu'attaqua le Consul T. Quintius Flamininus, l'an de Rome 554 & 198 avant Jesus-Christ. Elle étoit défendue par une garnison de deux mille Macédoniens, qui d'abord opposerent à ses efforts toute la résistance qu'on pouvoit attendre de leurs armes & de leurs courages. Mais, le Consul, persuadé que du succès de cette premiere entreprise, dépendoit celui qu'il auroit dans le reste de la Thessalie, ne discontinua ses assauts ni le jour ni la nuit, jusqu'à ce qu'enfin il prit la place, la pilla & y mit le feu.

Cette ville, que Tite-Live nomme dans un endroit Phalérie, est appellée Phalorie par

(*a*) Xenoph. p. 864.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 15. L. XXXVI. c. 13. L. XXXIX. c. 25. Lycoph. Cassandr. v. 1147.

le même dans deux autres endroits. Cette derniere dénomination paroît confirmée par un vers de Lycophron, où nous lisons Phalorias, Φαλωριάς

Il y a apparence que cette place n'est point différente de celle de Phalara. *Voyez* Phalara.

PHALES, *Phala*, (*a*) tour, dont il est fait mention dans Juvénal.

PHALÈS, *Phales*, Φαλῆς, (*b*) Divinité qui étoit invoquée par les Cylléniens, selon Lucien. C'est la même chose que Priape, si l'on en croit quelques-uns.

PHALET, *Phalet*, Φαλὲκ, (*c*) un des fils de Jahaddaï, de la tribu de Juda.

PHALETH, *Phaleth*, Φαλὲκ, (*d*) un des enfans de Jonathan, de la tribu de Juda.

PHALINUS, *Phalinus*, Φαλῖνος, (*e*) Grec de nation, mais attaché au service du roi de Perse, fut un des députés que Tissapherne envoya aux Grecs après la mort de Cyrus le jeune, pour leur faire quelques propositions.

PHALLET, *Phallet*, Γωφαλὴτ, (*f*) fils d'Azmoth, parent de Saül, & de la tribu de Benjamin, étoit un de ces hommes très-forts & très-braves, qui allerent trouver David à Siceleg. Ils tiroient de l'arc, & se servoient également des deux mains pour jetter des pierres avec la fronde, ou pour tirer des fleches.

PHALLIQUES, *Phallica*, fêtes que l'on célébroit à Athenes en l'honneur de Bacchus. Elles furent instituées par un habitant d'Eleutheres nommé Pégase, à l'occasion qu'on va dire. Pégase, ayant porté des images de Bacchus à Athenes, s'attira la risée & le mépris des Athéniens. Peu après, ils furent frappés d'une maladie épidémique, qu'ils regarderent comme une vengeance que le Dieu tiroit d'eux. Ils envoyerent aussitôt à l'Oracle pour avoir le remede au mal présent & pour réparer l'injure qu'ils avoient faite à Bacchus. On leur répondit qu'ils devoient recevoir dans leur ville ce Dieu en pompe & lui rendre de grands honneurs. On fit faire des figures de Bacchus, qu'on porta en procession dans toute la ville, & on attacha aux thyrses des représentations des parties malades, comme pour marquer que c'étoit au Dieu qu'on en devoit la guérison. Cette fête fut continuée dans la suite un jour chaque année.

PHALLOPHORES, *Phallophori*, Φαλλοφόροι, de Φαλλὸς, *Phallus*, Phallus, & φέρω, *fero*, je porte, ministres des Orgies, qui portoient le Phallus dans les fêtes de Bacchus ; ils couroient les rues barbouillés de lie de vin, couronnés de lierre,

(*a*) Juven. Satyr. 6. v. 588.
(*b*) Lucian T. II. p. 253.
(*c*) Paral. L. I. c. 2. v. 47.
(*d*) Paral. L. I. c. 2. v. 33.
(*e*) Xenoph. p. 273.
(*f*) Paral. L. I. c. 12. v. 1. & *seq.*

& chantant en l'honneur du Dieu, des cantiques dignes de leurs fonctions.

PHALLU, *Phallu*, Φαλλοὺς, (*a*) second fils de Ruben, fut chef de la famille des Phalluites, & pere d'Éliab.

PHALLUITES, *Phalluitæ*, (*b*) famille Hébraïque. *Voyez* Phallu.

PHALLUS, *Phallus*, Φαλλός, (*c*) figure scandaleuse du Dieu des Jardins, la même que l'on portoit en Grece aux fêtes de Bacchus, & plus anciennement encore aux fêtes d'Osiris. On sçait qu'Isis ayant recouvré les membres épars d'Osiris son mari, massacré par des conjurés, à la tête desquels étoit Tiphon son frere, & n'ayant pu trouver de ce cadavre des parties que les poissons du Nil avoient dévorées, en consacra la représentation, que les Prêtres porterent ensuite dans les fêtes établies en l'honneur de ce Prince. C'est-là la véritable origine du Phallus, qui faisoit partie des cérémonies des Orgies.

PHALORIE, *Phaloria*, en Grec Φαλωριάς. *Voyez* Phalérie.

PHALTI, *Phalti*, (*d*) nom d'un lieu. Au second livre des Rois, on trouve *Heles de Phalti*, & au premier livre des Paralipomenes on lit *Helles Phalonites*, Hellès de Phalon ou Phaloni. Mais, on ne connoît pas plus Phalon ou Phaloni que Phalti. Ce lieu devoit être cependant dans la tribu de Juda.

PHALTI, *Phalti*, Φαλτὶ, (*e*) fils de Raphu, de la tribu de Benjamin, étoit un des douze députés, qui furent envoyés par Moïse pour reconnoître le païs de Chanaan.

PHALTI, *ou* PHALTIEL, *Phalte*, *Phaltiel*, Φαλτὶ Φαλτιὴλ, (*f*) fils de Laïs de Gallim, épousa Michol, après que Saül l'eut ôtée à David. Mais, David la tira ensuite de la puissance de Phalti.

Quelques interprêtes croyent que Phalti ne toucha point Michol, pendant tout le tems qu'elle demeura dans sa maison, dans la crainte qu'ils n'en courussent l'un & l'autre la peine de mort portée contre les adulteres, parce que Michol n'avoit pas été répudiée dans les regles. Mais, ces raisons sont frivoles. Saül regardoit David comme un rebele à son Roi, comme un proscrit, dont les biens & les femmes étoient à lui, comme une chose dont il pouvoit disposer absolument. Il n'auroit pas donné Michol à Phalti, & celui-ci ne l'auroit pas reçue, s'il n'avoit cru en pouvoit user envers elle comme envers sa femme.

PHALTIAS, *Phaltias*,

(*a*) Genes. c. 46. v. 9. Numer. c. 26. v. 5, 8.
(*b*) Numer. c. 26. v. 5.
(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. II. p. 307, 330. T. IV. p. 247, 263.
(*d*) Reg. L. II. c. 23. v. 26. Paral. L. I. c. 11. v. 27.
(*e*) Numer. c. 13. v. 10.
(*f*) Reg. L. I, c. 25. v. 44. L. II, c. 3. v. 15.

Φαλεττία. Φαλεττία, (a) fils d'Hananias, & pere de Jeseias, défit avec trois autres chefs sur le mont Séir les restes des Amalécites, qui avoient pu échapper jusqu'alors, & se rendit maître du païs. On ignore l'époque de cet évenement.

PHALTIEL. *Phaltiel*, Φαλτιὴλ, (b) fils d'Ozan de la tribu d'Issachar, étoit un de ceux qui furent choisis par Moïse pour faire le partage de la terre promise.

PHALTIEL. *Voyez* Phalti.

PHAMÉAS, *Phamæas*, Φαμαίας, (c) illustre Carthaginois. Étant chef de la cavalerie l'an 149 avant Jesus-Christ, il harceloit sans cesse & incommodoit beaucoup les fourrageurs des Romains. Mais, il n'osoit paroître en campagne, quand le tour du jeune P. Scipion, surnommé depuis le second Africain, étoit venu pour les soutenir, tant celui-ci sçavoit contenir ses troupes dans l'ordre & se poster avantageusement. L'estime que Phaméas avoit conçue pour P. Scipion, l'engagea à quitter le parti des Carthaginois pour embrasser celui des Romains. Il vint se rendre à lui avec plus de deux mille cavaliers, & il fut dans la suite d'un grand secours à ceux auxquels il s'étoit attaché. Peu de tems après, il se présenta une occasion de l'envoyer à Rome. Il y fut comblé de présens de toute espece par le Sénat, & on lui en promit encore de plus grands, s'il combattoit courageusement pour la République. Phaméas, après s'y être engagé, repassa en Afrique, & se rendit aussi-tôt dans le camp des Romains.

PHAMÉE, *Phamea*, (d) étoit l'ayeul de Tigellius, excellent musicien, que Jules César considéroit beaucoup, à cause de sa belle voix. Cicéron fait mention d'un repas, donné par Phamée.

PHAMYLIES, *Phamylia*. *Voyez* Pamylies.

PHANÆA. *Voyez* Phanes.

PHANASUS, *Phanasus*, Φανασὸς, le même que Phannias. *Voyez* Phannias.

PHANÉE, *Phanæus*, (e) c'est-à-dire, celui qui donne la lumiere, de Φαίνω, *luceo*, je luis, un des surnoms d'Apollon. Les habitans de Chio l'honoroient sous ce surnom. Un de leurs promontoires en avoit pris le nom de Phanes.

PHANES, *Phanæ*, Φάναι, (f) port de l'isle de Chio. Tite-Live dit que ce port étoit tourné du côté de la mer Égée. Il étoit fort profond, selon Strabon.

(a) Paral. L. 1. c. 3. v. 21. c. 4. v. 42, 43.
(b) Numer. c. 34. v. 26.
(c) Appian. p. 60. & seq. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 287, 288. Hist. Rom. T. V. p. 69, 70.
(d) Cicer. ad Amic. L. IX. Epist. 16.
(e) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. IV. p. 204.
(f) Tit. Liv. L. XXXVI. c. 43. L. XLIV. c. 28. Strab. p. 645. Ptolem. L. V. c. 2 Virg. Georg. L. II. v. 98.

Quelqus-uns l'appellent *Phanaa*; d'autres, *Phaneus*. Il y en a qui prétendent que c'est aujourd'hui Cabo Masticho, ou Panale.

Le port ou promontoire de Phanes étoit situé à l'extrêmité de la pointe Méridionale de l'isle de Chio. Les Romains aborderent à ce port, l'an 191 avant Jesus-Christ. Le vin, qu'on y cueilloit, étoit fort célebre, s'il en faut croire Virgile.

PHANÈS, *Phanes*, Φάνης, (a) natif d'Halicarnasse, homme sçavant dans la guerre, & propre pour le conseil & pour l'expédition, étoit chef de quelques Grecs auxiliaires qui étoient au service d'Amasis. Il s'enfuit un jour d'Égypte, mécontent de ce Prince, & se mit en mer pour aller trouver Cambyse, qui se disposoit alors à porter la guerre en Égypte, & lui découvrit quelques secrets. Amasis, qui en faisoit beaucoup de cas, par ce qu'il étoit des plus considérables d'entre les auxiliaires, & qu'il avoit une grande connoissance de toutes les affaires de l'Égypte, le fit suivre en diligence. Il envoya après lui un de ses plus fideles Eunuques avec une galere, qui joignit Phanès dans la Lycie; mais, il ne le ramena pas en Égypte, parce que Phanès le trompa, & se délivra de ses mains par artifice. Car, après avoir enivré ses gardes, il passa dans la Perse, & alla trouver Cambyse, qui, comme on vient de le dire, se préparoit à entrer en Égypte, mais qui étoit en peine comment il passeroit les lieux où il ne se trouvoit point d'eau. Phanès lui représenta l'état des affaires de l'Égypte; & pour y entrer sans difficulté, il lui persuada d'envoyer prier le roi d'Arabie de lui donner passage dans son païs, parce qu'il n'y avoit point de chemin plus aisé pour entrer de ce côté-là en Égypte. Cambyse suivit ce conseil, & le roi d'Arabie lui permit de passer par où il voudroit.

Quand les Perses eurent traversé les déserts & les lieux Arides, ils vinrent camper près du camp des Égyptiens, comme pour donner bataille sur le champ. Alors, les auxiliaires des Égyptiens, les Grecs & les Cariens, indignés de ce que Phanès conduisît contre-eux une armée étrangere, firent mener dans le camp ses enfans, qui étoient demeurés en Égypte; puis, ils allerent mettre à la vue de Phanès, entre les deux armées, une grande coupe, sur laquelle ils égorgerent ces malheureux. Quand ils les eurent tous tués, ils mêlerent avec leur sang de l'eau & du vin, & lorsqu'ils eurent bu ce sang, ils donnerent la bataille. Après un combat qui fut longtems opiniâtre, & où de part

(a) Herod. L. III. c. 4, 11. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 488, 489. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. T. IX. p. 118.

Stratius Athénien, selon Démosthene.

PHANOTE, *Phanota*, *Phanote*. (a) ville de Grece dans l'Épire. C'étoit une place fortifiée, qu'Appius Claudius attaqua inutilement avec un corps de six mille hommes, l'an 169 avant Jesus-Christ. Mais, deux ans après, Phanote ne fit pas la même résistance. Elle fut la premiere des villes du païs à se rendre au Préteur L. Anicius, ses habitans étant sortis au-devant de lui en posture & en habits de supplians.

PHANOTÉE, *Phanotea*, *Phanoteus*, (b) ville de Grece dans la Phocide. Strabon la nomme Phanotée dans un endroit, & Panopée dans un autre. Il y en a qui lisent Phanotis; d'autres, Phanotie; d'autres enfin, Panope. Cette place fut prise du premier assaut par les Romains, l'an 198, avant Jesus-Christ.

« Panopée, dit Pausanias, » est une ville de la Phocide, » à vingt stades de Chéronée, » si pourtant on peut appeller » ville, une bicoque où il n'y » a ni Sénat, ni lieu d'exer» cice, ni théâtre, ni place » publique, ni fontaine. Les » gens du lieu ont seulement » des cabanes le long d'un tor» rent assez profond, à peu » près comme ces cavernes qui » sont dans les montagnes. Ils » ont néanmoins leur territoire » & leur limites avec droit de » députer aux États généraux » de la Phocide. Ils disent que » ce fut le pere d'Epéüs qui » donna son nom à leur ville, » que pour eux ils sont origi» nairement Phlégyens, & que » chassés d'Orchomene, ils vin» rent s'établir dans la Pho» cide. J'ai vu l'ancienne en» ceinte de Panopée, je crois » qu'elle pouvoit avoir environ » sept stades. Je me souvins » alors des vers d'Homere sur » Tityus, où il traite Panopée » de ville célebre par ses dan» ses; je me rappellai aussi l'en» droit où il décrit le combat » que les Grecs livrerent pour » avoir le corps de Patrocle, » & où il dit que Schédius, » fils d'Iphitus & roi des Pho» céens, qui fut tué par Hec» tor, faisoit sa résidence à » Panopée. C'étoit sans doute » pour tenir les Béotiens en » respect; car, la Béotie & la » Phocide sont limitrophes de » ce côté-là, sans barriere en» tre deux, & selon toutes les » apparences Panopée servoit » de forteresse à Schédius. Mais, » pourquoi le Poëte dit cette » ville célebre par ses danses? » C'est ce que je ne comprenois » pas avant que les Thyïades » me l'eussent appris. Les Thyïa-

(a) Tit. Liv. L. XLIII. c. 21. L. XLV. c. 26.

(b) Strab. p. 407, 416. Tit. Liv. L. XXXII. c. 18. Homer. Iliad. L. II. v. 27. L. XVII. v. 306. & seq. Odyss. L. XI. v. 580. Pauf. p. 607, 614. Herod. L. VIII. c. 34, 35. Plut. T. I. p. 450, 462. Ovid. Metam. L. III. c. 1.

» des sont des femmes de l'Attique, qui vont tous les ans au mont Parnasse, & qui avec d'autres femmes de Delphes célebrent des Orgies ou des Mysteres secrets en l'honneur de Bacchus. Or, ces femmes, soit en chemin, soit à Panopée, soit ailleurs, dansent toutes ensemble une espece de branle. C'est donc, à ce que je crois, par rapport aux danses des Thyïades, qu'Homere a donné cette épithete à la ville de Panopée. »

Panopée étoit à sept stades de Daulis. Lysandre fut enterré dans le païs des Panopéens, amis & alliés de Sparte, où l'on montroit encore, du tems de Plutarque, son tombeau près du chemin qui menoit de Delphes à Chéronée.

PHANOTIE, *Phanotia.* *Voyez* Phanotée.

PHANOTIS, *Phanotis.* *Voyez* Phanotée.

PHANTASE, *Phantasos*, (*a*) un des fils du Sommeil. Ovide dit que Phantase se métamorphose en terre, en rocher, en riviere, & en tout ce qui est inanimé. Ce mot *Phantase* vient du Grec Φανтάζομαι, *imaginor*, je m'imagine, je me fais une idée, &c.

Phantase étoit une Divinité trompeuse, qui enchantoit les sens de ceux qui veilloient ou qui dormoient. Ce Dieu malfaisant, environné d'une foule de mensonges aîlés qui voltigeoient autour de lui, répandoit de nuit ou de jour une liqueur subtile sur les yeux de ceux qu'il vouloit décevoir. Dès ce moment, leurs rêves les abusoient; & quand ils étoient levés, ils n'éprouvoient pas de moindres illusions; ils ne voyoient rien de véritable; enfin, de fausses images de ce qu'ils regardoient, se présentoient également à leur vue pour les tromper. Ce sont-là les erreurs de l'imagination, & c'est des phantômes qu'elle se fait, que le mot *Phantase* a tiré sa naissance, venant du Grec Φανтάζομαι, *imaginor*, je m'imagine, je me fais une idée, &c.

PHANTOMES. *Voyez* Ame.

PHANUEL, *Phanuel*, Φανουήλ, (*b*) ville située au-delà du Jourdain, sur le torrent de Jaboc. Nous apprenons du livre de la Génese pourquoi cette ville fut ainsi nommée. Jacob, revenant de Mésopotamie, s'arrêta sur le torrent de Jaboc; & le lendemain de très-grand matin, après avoir fait passer tout son monde, il demeura seul; & voilà un Ange qui luttoit contre lui jusqu'à ce que l'aurore parut. Alors, l'Ange dit à Jacob: « Laissez-moi aller; car, l'aurore commence à se lever. » Jacob répondit: Je ne vous laisserai point aller, que vous ne m'ayez donné votre bé-

(*a*) Ovid. Metam. L. XI. c. 16.

(*b*) Genes. c. 32. v. 22. *&* *seq.* Judic. c. 8. v. 17. Reg. L. III. c. 12. v. 25. Joseph. de Antiq. Judaïc. L. VIII. p. 276.

» sédiction. » L'Ange le bénit au même lieu, & Jacob nomma cet endroit Phanuel, disant: « J'ai vu Dieu face à face, & » je n'ai point perdu la vie. »

Dans la suite, les Israëlites bâtirent une ville dans ce lieu là, & elle fut donnée à la tribu de Gad. Gédéon, revenant de la poursuite des Madianites, renversa la tour de Phanuël, & fit mourir tous les habitans de cette ville, qui lui avoient refusé quelque nourriture pour lui & pour ses gens, & qui lui avoient même répondu d'une maniere insultante. Jéroboam, fils de Nabat, rétablit la ville de Phanuël. Josephe dit que ce Prince y bâtit un Palais.

PHANUEL, *Phanuel*, Φανουὴλ, (*a*) fils de Hur, de la tribu de Juda, fut pere de Gédor.

PHANUEL, *Phanuel*, Φανουὴλ, (*b*) de la tribu de Benjamin, fut pere de Sesac.

PHANUEL, *Phanuel*, Φανουὴλ, (*c*) de la tribu d'Aser, fut pere d'une Sainte veuve, & prophetesse, nommée Anne, qui se trouva au temple, lorsque notre Sauveur y fut présenté par ses parens.

PHANUS, *Phanus*, (*d*) un des Argonautes, nous est peu connu. Son nom ne se trouve que dans Apollodore.

PHAON, *Phaon*, Φάων, (*e*) né à Mitylene dans l'isle de Lesbos, étoit un bel homme; &, si l'on en croit la fable, Vénus lui avoit fait présent de cette beauté, en récompense de ce qu'il l'avoit passée, étant maître d'un navire, de l'isle de Chio en terre ferme, avec beaucoup de vîtesse, & sans lui rien demander. Elle lui donna un vase d'albâtre, rempli d'un onguent, dont il ne se fut pas plutôt frotté, qu'il devint le plus beau de tous les hommes. Les femmes & les filles de Mitylene en furent éperdument amoureuses, entr'autres, Sappho, qui se précipita, parce qu'il ne voulut pas correspondre à son amour. On dit qu'il fut tué, ayant été surpris en adultere.

PHAON, *Phaon*, Φάων, (*f*) affranchi de Néron. Comme ce dernier alloit s'enfuir de Rome, l'an de Jesus-Christ 68, Phaon lui offrit une petite maison de campagne qu'il avoit à quatre milles de Rome. Néron l'accepta. Mais, arrivé près de cette maison, il ne voulut pas y entrer par la porte, de peur d'être vu.

PHARA, *Phara*. *Voyez* Pharathon.

PHARA, *Phara*, Φαρὰ, (*g*) serviteur de Gédéon, fut d'un grand secours à son maître dans

(*a*) Paral. L. I. c. 4. v. 4.
(*b*) Paral. L. I. c. 8. v. 25.
(*c*) Luc. c. 2. v. 36. *& seq.*
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. T. IX. p. 92.
(*e*) Lucian. Tom. I. p. 234. Tom. II. p. 24. Plin. T. II. p. 269. Ælian. p. 190. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. VII. p. 255.
(*f*) Dio. Caff. p. 726. Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 503.
(*g*) Judic. c. 7. v. 11, 12.

la guerre qu'il fit aux Madianites, aux Amalécites, & à quelques autres peuples.

PHARAI, *Pharaï*, (*a*) un des braves de l'armée de David, étoit d'Arbi. Il est appellé ailleurs Naaraï, fils d'Asbaï.

PHARAITES, *Pharaïtæ*, les habitans des villes du nom de Phares. *Voyez* Phares.

PHARAM, *Pharam*, Φιδών, (*b*) roi de Jérimoth, fut un des Princes qui allerent au secours d'Adonisédec, roi de Jérusalem. *Voyez* Adonisédec.

PHARAN, *Pharan*, Φαρὰν, (*c*) désert de l'Arabie Pétrée situé au midi de la terre promise, au nord & à l'orient du golfe Élanitique. Codorlahomor & ses alliés, étant venus faire la guerre aux rois de la Pentapole, ravagerent le païs jusqu'aux campagnes de Pharan. Agar, étant chassée de la maison d'Abraham, se retira dans le désert de Pharan, où elle demeura avec son fils Ismaël, Les Israëlites, étant décampés de Sinaï, vinrent dans le désert de Pharan. C'est de ce désert que Moïse envoya des hommes pour considérer la terre Promise; & par conséquent Cadès est dans la solitude de Pharan, puisque c'est de Cadès que ces hommes furent envoyés. Moïse semble mettre la montagne de Sinaï dans le païs de Pharan, lorsqu'il dit que le Seigneur parut aux Israëlites sur le mont de Pharan. Abacuc semble dire la même chose: *Deus ab austro veniet, & Sanctus de monte Pharan.* David, persécuté par Saül, se retira au désert de Pharan, près de Maon & du Carmel. Adad, fils du roi d'Idumée, fut porté étant encore tout enfant, dans l'Égypte. Ceux qui le portoient, vinrent de l'Idumée orientale dans le païs de Madian; de-là dans le païs de Pharan, & enfin en Égypte. La plupart des demeures de ce païs-là étoient creusées dans le roc; & c'est-là que Simon de Gérasa ramassoit tout ce qu'il prenoit sur ses ennemis.

PHARAN, *Pharan*, Φαρὰν, ville de l'Arabie Pétrée, située à trois journées de la ville de d'Élat ou Ailat, vers l'orient. C'est cette ville qui donnoit le nom au désert de Pharan.

PHARANDATE, *Pharandates*, Φαρανδάτης, le même que Phérendate. *Voyez* Phérendate.

PHARAON, *Pharaon*, Φαραὼν, (*d*) nom commun aux rois d'Égypte. « Comme je remarque, » dit Josephe, que plusieurs » sont en peine de sçavoir d'où » vient que tous les rois d'É» gypte depuis Minéus qui bâ» tit la ville de Memphis, & » qui précéda Abraham de plu» sieurs années, ont durant près

(*a*) Reg. L. II. c. 23. v. 35. Paral. L. I, c. 11. v. 37.

(*b*) Josu. c. 10. v. 3.

(*c*) Genes. c. 14 v. 6. c. 21. v. 21. Numer. c. 10. v. 12. c. 13. v. 1, 27. Deuter. c. 33. v. 2. Abac. c. 3. v. 3. Reg. L. I. c. 25. v. 1. L. III. c. 11. v. 18. Joseph. de Bell. Judaïc. L. V. p. 894.

(*d*) Joseph. de Antiq. Judaïc. L. VIII. p. 268, 269.

« de

» de treize cens ans & jusqu'au » tems de Salomon, toujours » porté le nom de Pharaon qui » fut celui d'un de leurs Rois, » je crois en devoir rendre la » raison. Pharaon en Égyptien » signifie Roi, & ainsi j'estime » que ces Princes ayant eu d'au- » tres noms en leur jeunesse, » prenoient celui-là aussi-tôt » qu'ils arrivoient à la Cou- » ronne, parce que selon la » langue de leur païs il mar- » quoit leur souveraine auto- » rité. Car, ne voyons-nous » pas de même que tous les » Rois d'Alexandrie, après a- » voir porté d'autres noms, pre- » noient celui de Ptolémée, » lorsqu'ils montoient sur le » trône, & que les empereurs » Romains quittoient le nom » de leur famille pour prendre » celui de César, comme étant » beaucoup plus honorable. » C'est à mon avis pour cette » raison qu'Hérodote d'Hali- » carnasse ne parle point des » noms de trois cens trente » rois d'Égypte qu'il dit avoir » regné successivement depuis » Minéus, parce qu'ils se nom- » moient tous Pharaon. Mais, » lorsqu'il parle d'une femme » qui regna après eux, il ne » manque pas de dire qu'elle » se nommoit Nicaulé. » Nous observerons que ce passage de Josephe n'est pas, dans tous ses points, d'une sévere exactitude.

Comme le nom de Pharaon se trouve fréquemment dans l'Écriture, il convient de faire connoître en peu de mots les Princes de ce nom dont elle pale. On en compte au moins dix.

Le premier qui nous soit connu, est celui sous lequel Abraham alla en Égypte, (a) l'an du monde 2084, avant Jesus-Christ 1916. Abraham, ayant eté obligé par la famine de se retirer en Égypte, pria Sara sa femme qui étoit d'une rare beauté, de dire qu'elle étoit sa sœur, prévoyant bien que les Égyptiens, touchés de sa santé, ne manqueroient pas de l'enlever; & craignant qu'ils ne le fissent mourir à cause d'elle, s'ils sçavoient qu'elle fût sa femme. En effet, à peine furent-ils arrivés en Égypte, que Sara fut emmenée dans le palais de Pharaon; & comme elle ne passoit que pour sœur d'Abraham, on le traita favorablement, & ses richesses s'accrurent en Égypte. Il y posséda un grand nombre de bestiaux & d'esclaves, ce qui étoit la principale richesse de ce tems-là. Mais, le Seigneur frappa Pharaon & sa maison de grandes incommodités, & lui fit connoître que cette femme étoit l'epouse d'Abraham. Pharaon le fit venir, & lui dit: *Pourquoi en avez-vous usé de cette sorte? Pourquoi m'avez-vous dit qu'elle étoit votre sœur? Reprenez votre femme, & retirez-vous.* Pharaon en même tems

(a) Genes. c. 12. v. 10. & seq.

donna ordre à ses gens de les conduire hors de l'Égypte avec tout ce qui leur appartenoit. On ignore le nom propre de ce roi d'Égypte. Mais, on voit par cette histoire qu'il craignoit Dieu, & que la vraie Religion n'étoit pas entierement bannie de l'Égypte.

Le second Pharaon dont parle l'Écriture, (a) est celui qui regnoit en Égypte, lorsque Joseph y fut vendu par les marchands Ismaëlites qui l'avoient acheté de ses freres. Ce Prince, ou peut être son successeur, ayant eu le songe mystérieux de sept vaches grasses & de sept épis pleins, que consumerent sept vaches maigres, & sept épis vuides & stériles, & ayant été informé de la capacité de Joseph pour expliquer les songes, le fit sortir de prison, lui exposa ce qu'il avoit songé, & fut si content de ses explications, qu'il l'établit Intendant de toute l'Égypte & de toute sa maison, ne se réservant, pour aisi dire, que le nom de Roi; en sorte que Joseph étoit considéré comme le pere de Pharaon, & le maître de tout le Royaume. C'est le même Pharaon qui reçut le patriarche Jacob, & toute sa famille, dans l'Égypte, & qui leur donna la terre de Gessen pour leur demeure.

Le troisieme Pharaon connu dans les livres Saints, (b) est celui qui persécuta les Israëlites. Moïse dit que c'étoit un Roi nouveau qui ne connoissoit pas Joseph. Ce Prince, voyant les Israëlites devenir nombreux & puissans, résolut de les accabler de travaux. Il leur fit bâtir les villes des tentes, Phithom & Ramessés, leur donna pour Commandans des Ministres durs & impitoyables. Mais, plus ils les surchargeoient, & plus ils se multiplioient, de maniere qu'il ordonna aux sages-femmes Égyptiennes qui accouchoient les femmes des Hébreux, de faire périr tous les enfans mâles, & de ne réserver que les filles. Cet ordre fut mal exécuté. Les sages-femmes, craignant le Seigneur, conserverent la vie aux jeunes enfans mâles de même qu'aux filles. Pharaon, voyant que tout cela ne lui réussissoit pas, fit publier un édit qui ordonnoit de jetter dans le Nil tous les enfans mâles qui naîtroient des femmes Israëlites, & de ne réserver que les filles. Cet ordre fut exécuté avec rigueur. Cependant, Dieu permit que Moïse fut préservé & nourri dans le palais même du Roi d'Égypte par la Princesse sa fille qui le trouva exposé sur le Nil. Moïse, étant devenu grand, & ayant tué un Égyptien, qui maltraitoit un Hébreu, fut obligé de sortir d'Égypte, pour éviter la mort dont Pharaon le menaçoit

Le quatrieme Pharaon (c) est

(a) Genes. c. 37. v. 28. c. 41. v. 1. & seq. c. 45. v. 8. & seq.

(b) Exod. c. 1. v. 8. & seq. c. 2. v. 2. & seq.

(c) Exod. c. 5. & seq. Capit.

celui devant lequel Moïse se présenta par l'ordre de Dieu, longtemps après, étant alors âgé d'environ quatre-vingts ans. Moïse fit en présence de ce Prince des prodiges extraordinaires, & frappa l'Égypte de plusieurs plaies. Pharaon, ayant été forcé de renvoyer les Hébreux & de leur permettre de sortir de l'Égypte, se repentit bientôt de la liberté qu'il leur avoit accordée, il les poursuivit à la tête de son armée & de ses chariots; mais, il fut submergé dans la mer Rouge, où il eut l'imprudence de se jetter en les poursuivant avec ses troupes. Quelques Historiens se sont hazardés de nous donner le nom de ce Pharaon; les uns, comme Apion, le nomment Amosis, ou Amasis; Eusebe l'appelle Chenchris; Ussérius, Aménophis. Mais, on peut assurer qu'il n'y a rien de certain sur cela.

Le cinquieme Pharaon qui nous est connu, (a) est celui qui donna retraite à Adad, fils du Roi d'Idumée, qui lui fit épouser la sœur de la Reine son épouse, qui lui accorda des terres, & qui nourrit Genubath son fils dans son palais. Adad retourna en Idumée après la mort de David.

Le sixieme Pharaon (b) est celui qui donna sa fille en mariage à Salomon roi des Hébreux, & qui ayant pris Gazer, y mit le feu, en extermina les Chananéens, & fit présent de cette ville à Salomon, pour servir de dot à sa fille, épouse de ce Prince.

Le septieme est Sesac, (c) qui reçut dans son Royaume Jéroboam sujet rebelle de Salomon, & qui lui accorda retraite contre le Roi des Juifs. Le même Sesac déclara la guerre à Roboam fils & successeur de Salomon, assiégea & prit Jérusalem, enleva tous les trésors du Roi, & ceux de la maison de Dieu, & en particulier les boucliers d'or que Salomon avoit fait faire, en la place desquels Roboam en fit faire d'airain. Le second livre des Paralipomenes nous apprend que l'armée de Sesac étoit de douze cens chariots, de soixante mille cavaliers, & d'une multitude infinie de soldats à pied qui l'avoient suivi de l'Égypte; que cette armée étoit composée de Libyens, de Troglodytes & d'Éthiopiens, sans compter les Égyptiens naturels; ce qui donne une grande idée de la puissance de Sesac. Le même livre ajoute qu'il prit les plus fortes villes de Juda, & vint jusqu'à Jérusalem, & comme Roboam & les Princes de Juda s'étoient enfermés dans Jérusalem, résolus de soutenir le siege contre Sesac, le prophete

(a) Reg. L. III. c. 11. v. 17. & seq.
(b) Reg. L. III. c. 3. v. 1. c. 9. v. 16.

(c) Reg. L. III. c. 11. v. 40. c. 14. v. 25. & seq. Paral. L. II. c. 12. v. 2. & seq.

Séméïas leur déclara que le Seigneur les livreroit entre les mains du roi d'Égypte. Alors, ils s'humilierent, ils reconnurent la justice de la sentence de Dieu, & ouvrirent les portes à Sesac.

Le huitieme Pharaon (*a*) est celui avec lequel Ézéchias avoit fait alliance contre Sennachérib roi d'Assyrie, l'an du monde 3290, & avant Jesus-Christ 710. Ce Pharaon est apparemment celui qu'Hérodote nomme Séthon, prêtre de Vulcain, qui vint à la rencontre de Sennachérib devant Péluse, & au secours duquel Vulcain envoya une armée de Rats, qui rongerent les cordes des arcs, & les liens des boucliers des soldats de Sennachérib.

Le neuvieme est Pharaon Néchao, ou Néchos, (*b*) fils de Psammétichus, qui fit la guerre à Josias, & le vainquit. Hérodote parle aussi de ce Prince.

Le dixieme est Pharaon Hophra, ou Éphrée, (*c*) qui fit alliance avec Sédécias roi de Juda, & se mit en devoir de venir à son secours contre Nabuchodonosor roi de Chaldée. C'est ce Pharaon contre lequel Ézéchiel prononça plusieurs de ses Prophéties.

PHARASMANE, *Pharasmanes*, Φαρασμάνης, (*d*) Roi d'Ibérie. Mithridate son frere avoit obtenu de Tibere, le royaume d'Arménie, & pour s'en rendre maître il engagea Pharasmane à l'aider de ses artifices & de ses troupes, en sorte qu'ils corrompirent à force d'argent les Ministres d'Arsace, & les porterent à empoisonner leur maitre. En même temps, les Ibériens se jetterent dans l'Arménie avec des troupes nombreuses, & s'emparerent d'Artaxata, capitale du païs.

Artabane, roi des Parthes, n'eut pas plutôt appris ce qui se passoit, qu'il fit partir son fils Orode à la tête des Parthes pour aller tirer vengeance de cette injure, & envoya ses Officiers dans tous les lieux où ils pouvoient lever des troupes mercénaires. Pharasmane, pour être en état de se défendre, se fortifia du secours des Albaniens & de celui des Sarmates, entre lesquels les Sceptuques, suivant leur coutume, prenoient de l'argent des deux partis, & s'engageoient à servir dans les deux armées. Mais, les Ibériens, qui étoient maîtres des passages, firent entrer au plutôt les Sarmates dans l'Arménie par le mont Caspien; au moyen de quoi, l'entrée en fut aisément fermée à ceux qui venoient au secours des Parthes. Car, le seul chemin qui leur restoit pour y aborder, qui étoit entre la mer & l'extrêmité des monta-

(*a*) Reg. L. IV. c. 18. v. 21. Isaï. c. 36. v. 9. Herod. L. II. c. 141.

(*b*) Reg. L. IV. c. 23. v. 29. & *seq.*

(*c*) Jerem. c. 44. v. 30. Ezech. c. 29. & *seq.* *Capit.*

(*d*) Dio Cass. p. 638, 794. Tacit. Annal. L. VI. c. 32. & *seq.* L. XI. c. 8. L. XII. c. 44. & *seq.* L. XIII. c. 37. Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 593. & *suiv.* T. II. p. 202, 208. & *suiv.*

gnes d'Albanie, étoit inondé par les eaux, que les vents Étésiens poussoient pendant l'été sur le rivage ; au lieu qu'en hiver, le vent du midi les repoussoit dans la pleine mer, & laissoit tous les bords à sec. Cependant, Pharasmane profitant de la foiblesse d'Orode, dont les troupes étoient bien inférieures aux siennes, le défie au combat, & sur le refus qu'il fait de l'accepter, le harcelle, va caracoller jusqu'aux portes de son camp, lui coupe les vivres & les fourrages, & quelquefois le tient comme assiégé dans ses retranchemens. A la fin, les Parthes, peu accoutumés à recevoir de tels affronts, accourent en foule vers leur Roi, & le pressent de les mener au combat, quoique toutes leurs forces consistassent en cavalerie, au lieu que Pharasmane avoit aussi beaucoup d'infanterie.

Les deux armées étant en bataille, Orode faisoit valoir aux siens l'Empire d'Orient possédé par les Parthes, & la gloire des Arsacides ; au lieu que son ennemi n'étoit qu'un petit Prince sans nom, qui n'avoit à sa solde que des troupes mercénaires. Pharasmane, au contraire, représentoit aux Ibériens, qu'ils étoient les seuls qui s'étoient garantis de la domination des Parthes ; que plus leur ennemi étoit illustre, plus ils acquerroient de gloire par sa défaite ; mais qu'aussi leur honte & leur péril seroient beaucoup plus grands, s'ils étoient assez lâches pour prendre la fuite. Et en même tems, il leur faisoit remarquer leur armée hérissée de fer, & celle des ennemis, toute éclatante d'or, c'est-à-dire, d'un côté des gens de cœur, & de l'autre un butin qui ne pouvoit manquer au vainqueur.

Pour lors, les Sarmates, déjà ébranlés par les exhortations de leur Général, s'animent encore d'eux-mêmes, & se disent qu'ils ne doivent pas s'amuser à tirer des fleches, mais fondre sur l'ennemi & le combattre de près ; ce qui mit une différence notable entre les deux partis. Car, les Parthes, accoutumés à poursuivre & à fuir avec une égale adresse, séparoient leurs escadrons, pour avoir plus de liberté à tirer leurs fleches ; au lieu que les Sarmates, laissant là leurs arcs qui ne portoient pas si loin, se jettoient sur les Parthes & les frappoient de leurs épées ou de leurs épieux. Tantôt, comme il arrive dans un combat de cavalerie, ils tournoient le dos ou faisoient face à l'ennemi ; tantôt, serrant leurs bataillons suivant l'usage de l'infanterie, ils se choquoient rudement de leurs corps & de leurs armes, & se repoussoient alternativement. Déjà, les Albaniens & les Ibériens, saisissant les ennemis au corps, les renversoient de dessus leurs chevaux, & leur faisoient appréhender une défaite entiere, parce qu'outre que la cavalerie les

preſſoit vivement, l'infanterie, qui les chargeoit de plus près, les accabloit encore d'un plus grand nombre de bleſſures. Les choſes étoient en cet état, lorſque Pharaſmane & Orode, occupés l'un à ſeconder l'ardeur de ſes ſoldats, & l'autre à relever le courage des ſiens, s'étant reconnus, pouſſerent leurs chevaux l'un contre l'autre en ſe menaçant de paroles, & ſe chargeant à coups de javelots. En quoi Pharaſmane fit paroître plus de vigueur ou plus d'adreſſe que ſon rival, car il le perça à travers ſon caſque, ſans pouvoir redoubler ſon coup, parce qu'il fut emporté par ſon cheval, & qu'Orode fut auſſitôt ſecouru par les plus braves de ſes gardes. Cependant, le bruit de ſa mort, tout faux qu'il étoit, acheva la défaite des Parthes, & la victoire des Ibériens.

Bientôt après, Artabane, dans le deſſein de ſe venger, vint avec toutes les forces de ſon Royaume. Il avoit pour lui la connoiſſance des lieux, mais les Ibériens avoient leur valeur, & le vainquirent encore. Auſſi, ne tarda-t-il pas à renoncer à l'Arménie, dont Mithridate reſta paiſible poſſeſſeur, juſqu'à ce que Rhadamiſte, fils de Pharaſmane, le mit à mort par l'ordre de ſon pere. *Voyez* Mithridate & Rhadamiſte.

PHARASMANE, *Pharaſmanes*, Φαρασμάνης, (a) autre Roi d'Ibérie, vécut ſous l'empire d'Adrien & ſous celui de Tite Antonin. Pharaſmane, du tems d'Adrien, avoit d'abord pris des manieres aſſez hautes; mais, il changea bientôt de conduite, & vint à Rome rendre ſes reſpects à l'Empereur. Sous l'empire de Tite Antonin, Pharaſmane vint auſſi à Rome ſaluer ce Prince, auquel il témoigna encore plus de déférence, qu'il n'en avoit montré pour Adrien.

Il y eut dans le même tems deux autres Rois du même nom, l'un des Alains, & l'autre des Zidrites.

PHARASPA, *Pharaſpa*. *Voyez* Praaſpa.

PHARATES, *Pharatæ*; Φαράται. *Voyez* Phare, ville de Meſſénie.

PHARATHON, *Pharathon*, Φαραθών, (b) ville de Judée dans la tribu d'Éphraïm. Abdon, un des Juges d'Iſraël, étoit de Pharathon, où il mourut après avoir jugé Iſraël pendant huit ans. C'eſt la même ville que la Vulgate, au premier livre des Maccabées, appelle Phara, quoique les Septante liſent Pharathon, ou Pharathoni. Bacchide fit fortifier cette ville.

PHARAX, *Pharax*, Φάραξ, (c) un des députés que les Lacédémoniens envoyerent un

(a) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. p. 312, 357.

(b) Judic. c. 12. v. 15. Maccab. L. I. c. 9. v. 50. Joſeph. de Antiq. Judaïc. L. XIII. p. 428.

(c) Xenoph. p. 527, 609.

jour à ceux d'Athenes pour leur demander du secours contre les Thebains. C'est Xénophon qui nous apprend cette circonstance. Ce Pharax est peut-être le même que celui qui, suivant cet auteur, présenta un jour à Agésilaüs les captifs de Corinthe.

PHARAX, *Pharax*, Φάραξ, (*a*) Spartiate, montra la plus horrible perfidie. Ayant été envoyé en Sicile pour affranchir cette isle, & en chasser les Tyrans, il se conduisit de telle maniere que toutes les calamités, endurées sous la tyrannie, paroissoient à la Sicile une fortune toute d'or; & que ceux qui étoient morts sous le joug de la servitude, étoient mille fois plus heureux que ceux qui avoient vu le jour de la liberté. Plutarque observe que Pharax finit par être réduit à faire sa cour à Denys déjà chassé de Syracuse.

PHARBÉTHITE [Le Nome], *Nomus Pharbæthites*, Νομὸς Φαρβαιθίτης, (*b*) contrée d'Égypte, dans le voisinage de Péluse, avoit pour capitale la ville de Pharbéthus.

On n'a publié aucune médaille de ce nome. Le cabinet du Roi en conserve une de petit bronze, frappée sous Adrien. On voit d'un côté la tête de l'Empereur, couronnée de laurier, & la légende ΑΥΤ. ΚΑΙ. ΤΡΑΙ. ΑΔΡΙΑ. CΕΒ., *l'Empereur César Trajan Hadrien Auguste*; de l'autre, une figure debout est appuyée de la main droite sur une haste, & porte de la gauche un lion, avec l'inscription ΦΑΡΒΑΙ. L. ΙΑ. *Le nome de Pharbéthus, l'année onzieme.*

PHARBÉTHUS, *Pharbæthus*, (*c*) ville capitale de la basse Égypte, située sur la branche Bubastique du Nil. Son nom est écrit differemment par les Auteurs; Strabon l'appelle Φάρβαιθος; Ptolémée & Étienne de Byzance, Ζάρβαιθος; Hiéroclès, Φάρζιθος; la médaille, dont il est parlé dans l'article précédent, Φάρβαιθος, qui doit être la vraie leçon. Elle étoit capitale d'un nome qui portoit son nom. Hérodote, Strabon, Pline & Ptolémée font mention du nome Pharbéthite. Après la division des provinces, Pharbéthus fut comprise dans la seconde Augustamnique. Albérion, évêque de Pharbéthus, *Pharbæthi*, assista, parmi les Évêques d'Égypte, au premier Concile général de Nicée. Cette ville subsiste encore, & est appellée Pharbeith par les Arabes.

PHARCADON, *Pharcadon*, (*d*) ville de Grece dans la Thessalie. L'an 321 avant Jesus-Christ, les successeurs d'Alexandre le Grand ayant donné un décret par lequel ils rendoient la liberté aux villes Grecques,

(*a*) Plut. T. I. p. 241, 277, 979.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. T. XXVIII. p. 543, 544.
(*c*) Plin. T. I. p. 253. Strab. p. 802. Ptolem. L. IV. c. 5. Herod. L. II. c. 166. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. T. XXVIII. p. 544.
(*d*) Diod. Sicul. p. 657.

il y en eut quelques unes d'exceptées, & celle de Pharcadon fut malheureusement de ce nombre. Quelques-uns, au lieu de Pharcadon, lisent Pharcédon.

PHARCADONIENS, *Pharcadonii*, Φαρκαδόνιοι les habitans de la ville de Pharcadon. *Voyez* Pharcadon.

PHARE, *Phare*, Φάρυς, ville, que d'autres nomment Pharis. *Voyez* Pharis.

PHARE, *Phara*, Φάρα. *Voyez* Pheres ville de Messénie.

PHARE, *Phara*, Φάρα. *Voyez* Pheres ville d'Achaïe.

PHARE, *Phara*, Φάραι, (*a*) nom que Strabon, dans un endroit, donne à une ville de Messénie; & ce Géographe, au même endroit, en appelle les habitans Pharates. Mais, ailleurs, Strabon lit Pheres. *Voyez* Pheres.

PHARE, *Phara*, Φαρά, (*b*) ville de l'Afrique propre, sur le chemin qui conduisoit de Thapsus à Utique. Les cavaliers de Q. Scipion, après la bataille où leur Général avoit été entierement défait, vinrent à Phare; & comme les habitans, sur la nouvelle de la perte de cette bataille, ne vouloient pas leur ouvrir les portes, ils les forcerent, & ayant allumé un bûcher au milieu de la place, ils les y brûlerent tous avec leurs biens, sans distinction ni d'âge, ni de sexe.

Hirtius Pansa, de qui nous apprenons cette circonstance, dans son livre de la guerre d'Afrique, lit Parade, au lieu de Phare. Il y en a qui prétendent que Parade & Phare ne font pas la même ville. Mais, comme Strabon raconte de Phare ce que Hirtius Pansa dit de Parade, il y a tout lieu de croire qu'on ne doit pas faire deux villes de Phare & de Parade.

PHARE, *Pharos*, *Pharus*, Φάρος, (*c*) nom que l'on donne communément aux tours bâties sur les hauteurs des côtes ou des ports de mer, & où l'on allume du feu pour guider la nuit les vaisseaux.

Les Étymologistes ont, à leur ordinaire, tâché de découvrir l'origine de ce mot. Isidore prétend qu'il vient de φῶς qui veut dire lumiere, & de ὁρᾶν qui signifie voir. Le Liceti en donne une autre étymologie qui ne vaut pas mieux. Que des gens qui ne lisoient pas les auteurs Grecs, se soient ainsi exercés inutilement à tirer ces étymologies, cela est encore plus surprenant que de voir Isaac Vossius qui lisoit Homere, chercher dans la langue Grecque l'origine de Pharos. De φαίνειν, *lucere*, dit-il, vient φανερὸς; de φανερὸς, φάρος, & cela, après avoir cité lui-même un vers d'Homere, qui dit:

(*a*) Strab. p. 388.
(*b*) Strab. p. 831. Hirt. Pans. de Bell. Afric. p. 816.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lettr. T. VI. p. 576. & *suiv.*

Αἰγύπτου προπάροιθε. Φάρον δέ ἑ κικλήσκουσι.

L'isle s'appelloit donc Φάρος; sept ou huit cens ans avant qu'il y eût ni tour, ni fanal. Cela fait voir que ces Étymologistes de profession tirent quelquefois des étymologies, sans consulter la raison.

Il est donc certain, à n'en pas douter, que le Phare d'Alexandrie a pris le nom de l'isle de Pharos. Ce nom Égyptien devint depuis appellatif. On appella cette tour le Phare d'Alexandrie, pour la distinguer des autres tours faites sur le même modele & pour le même usage, qui furent aussi appellées Phares. Ces tours, dit Hérodien, qu'on bâtit sur les ports pour éclairer les navires qui abordent la nuit, sont ordinairement appellées Phares; c'est-à-dire, qu'elles prirent le nom de la premiere qui avoit été bâtie, & qui servit de modele aux autres; de même que le superbe tombeau, fait par Artémise pour le roi Mausole son mari, donna le nom de Mausolée à tous les tombeaux, que leur magnificence rendit célebres.

Le nom de Phare s'étendit bien plus que celui de Mausolée. Grégoire de Tours le prend en un autre sens. « On vit, dit-» il, un Phare de feu qui sor-» tit de l'église de Saint Hi-» laire, & qui vint fondre sur » le roi Clovis. » Il se sert aussi de ce nom pour marquer un incendie. « Ils mirent, dit-il, le » feu à l'église de Saint Hi-» laire, & firent un grand Phare; » & pendant que l'église brû-» loit, ils pillerent le monas-» tere. » Ce nom se trouve souvent dans cet auteur au même sens, de sorte qu'en ce tems-là un incendiaire & un brûleur d'église, étoit un faiseur de Phares.

On appella Phares dans des tems postérieurs, certaines machines où l'on mettoit plusieurs lampes ou plusieurs cierges, & qui approchoient de nos lustres. Anastase le bibliothécaire dit que le pape Sylvestre fit faire un Phare d'or pur, & que le pape Adrien I. en fit faire un autre en forme de croix, suspendu dans le presbytere, où l'on mettoit 1370 chandelles ou cierges. Il se sert en cet endroit du mot *Phare* pour marquer ces grands luminaires. Ce nom se trouve aussi au même sens dans plusieurs Auteurs, ou contemporains d'Anastase, ou de plus bas tems. Léon d'Ostie, dans sa Chronique du mont Cassin, dit de l'abbé Didier: « Il fit » faire un Phare, ou une grande » couronne d'argent du poids » de cent livres, d'où s'éle-» voient douze petites tourel-» les, & d'où pendoient 36 » lampes. »

Le mot *Phare* a été encore pris dans un sens plus métaphorique; car, on appelle quelquefois Phare tout ce qui éclaire en instruisant, & même les gens d'esprit qui peuvent éclairer les autres. C'est en ce sens

que Ronfard difoit à Charles IX :

Soyez mon Phare , & gardez d'abymer
Ma nef qui nage en si profonde mer.

Revenons aux Phares pris dans la signification la plus ordinaire.

L'art de la navigation s'étant perfectionné, les ports furent munis de tours, tant pour défendre les vaisseaux que pour servir la nuit à guider ceux qui alloient sur mer par le moyen des feux qu'on y allumoit. C'est de ces tours que nous allons parler ; elles étoient en usage dès les plus anciens tems. Leschès, auteur de la petite Iliade, poëte fort ancien, & qui vivoit en la XXXe. Olympiade, en metoit une au promontoire de Sigée, auprès duquel il y avoit une rade où les vaisseaux abordoient. La Table Iliaque, faite du tems des premiers Empereurs, représente cette tour ; & l'inscription qui est à côté, fait voir que c'est sur l'autorité de Leschès qu'elle a été dessinée. Il y avoit des tours semblables dans le Pirée d'Athenes, & dans beaucoup d'autres ports de la Grece.

Ces tours étoient d'abord d'une sculpture fort simple ; mais, Ptolémée Philadelphe en fit faire une dans l'isle de Pharos si grande & si magnifique, que quelques-uns l'ont mise parmi les merveilles du monde. Elle communiqua son nom à toutes les autres, & leur servit de modele, comme nous l'avons déjà observé. Hérodien nous apprend qu'elles étoient toutes de la même forme. Voici la description qu'il en fait, parlant de ces cataphalques qu'on dressoit aux funérailles des Empereurs. » Au-» dessus du premier quarré, » il y a un angle plus petit, » orné de même, & qui a » des portes ouvertes ; sur ce-» lui-là, il y en a un autre, & » sur celui-ci encore un autre, » c'est-à-dire, jusqu'à trois ou » quatre, dont les plus hauts » sont toujours de moindre en-» ceinte que les plus bas, de » sorte que le plus haut est le » plûs petit de tous. Tout le » catafalque est semblable à ces » tours qu'on voit sur les ports, » & qu'on appelle Phares où » l'on met des feux pour éclai-» rer les vaisseaux, & leur » donner moyen de se tenir en » lieu sûr. »

On voit par-là que ces Phares étoient à plusieurs étages ; que ces étages se rétrecissoient toujours à mesure qu'ils étoient plus élevés, & qu'ils laissoient une galerie en dehors prise sur la fabrique de dessous, toujours plus large que celle de dessus. Cela se voit sur les catafalques des Empereurs représentés sur les médailles, qui laissent à chaque étage un espace vuide extérieur assez considérable, où il paroît que l'on pouvoit se promener.

Hérodien nous donne à en-

tendre que tous les Phares étoient faits à-peu-près sur ce modele, & sans doute à l'imitation de celui d'Alexandrie. Suétone le dit expressément de celui d'Ostie, bâti par l'empereur Claude. Voici ses termes: « Il fit faire au port d'Ostie » une très-haute tour sur le » modele du Phare d'Alexan» drie, afin que les feux qu'on » y faisoit, pussent guider la » nuit les navires qui alloient » sur mer. »

On fit encore d'autres Phares en Italie. Pline parle de ceux de Ravenne & de Putéoles. Suétone fait aussi mention d'un Phare de l'isle de Caprée, qu'un tremblement de terre fit tomber peu de jours avant la mort de Tibere. Il ne faut pas douter qu'on n'en ait fait encore bien d'autres. Capitolin met entre les ouvrages faits par Antonin le Pieux, *Phari restitutio*, *Caiatæ portus*. Casaubon croit qu'on doit ôter la virgule après *restitutio*, & l'entendre ainsi, *le rétablissement du Phare du port de Gaïete*. Mais, si l'on considere bien le texte de Capitolin, cette construction paroîtra forcée. D'ailleurs, comme on ne sçait pas s'il y avoit anciennement un Phare à Gaïete, ne diroit-on pas plus vraisemblablement que cet Empereur qui rétablit le port de Putéoles, comme une inscription nous l'apprend, aura aussi rétabli son Phare?

Denys de Byzance, géographe cité par Pierre Gilles, fait la description d'un Phare célebre, situé à l'embouchure du fleuve Chrysorrhoas, qui se dégorgeoit dans le Bosphore de Thrace. Au sommet de la colline, dit-il, au bas de laquelle coule le Chrysorrhoas, on voit la tour Timée d'une hauteur extraordinaire, d'où l'on découvre une grande plage de mer, & que l'on a bâtie pour la sûreté de ceux qui naviguoient, en allumant des feux à son sommet pour les guider ; ce qui étoit d'autant plus nécessaire, que l'un & l'autre bord de cette mer est sans ports, & que les ancres ne sçauroient prendre à son fond. Mais, les Barbares de la côte allumoient d'autres feux aux endroits les plus élevés des bords de la mer, pour tromper les mariniers, & profiter de leur naufrage, lorsque se guidant par ces feux signaux, ils alloient se briser sur la côte. A présent, poursuit cet Auteur, la tour est à demi ruinée, & l'on n'y met plus de fanal.

Quoiqu'Hérodien dise ci-dessus, que les catafalques qu'on faisoit aux funérailles des Empereurs, étoient semblables aux Phares, cette ressemblance ne se doit entendre que pour les différens étages, plus étroits les uns que les autres, à mesure que l'édifice s'élevoit. Ces catafalques étoient toujours quarrés, il ne s'ensuit pas que tous les Phares le fussent aussi. Un beau médaillon de Commode nous représente un port qui a un Phare tout rond à quatre étages, dont le premier est grand

& large, le second moindre; le troisieme & le quatrieme vont aussi en diminuant. Le Phare de Boulogne sur Mer étoit octogone. Ce Phare, un des plus beaux monumens de la magnificence Romaine, fut absolument détruit, il y a plus de cent ans.

PHARÉE, *Phareus*, (a) un des Centaures. Pharée, voyant Dictys renversé par Pirithoüs, voulut le venger, & arracha une partie d'un grand rocher pour en accabler Pirithoüs. Mais, comme il étoit près de le jetter, Thésée le prévint, lui rompit les bras, avec une branche de chêne, & ne se soucia pas de lui faire un plus grand mal, parce que ce n'étoit plus qu'une masse de terre inutile, & incapable de rien entreprendre.

PHARÉENS, *ou* PHARIENS, *Pharenses*, *Pharienses*, Φαρεῖς, Φαριεῖς, (b) les habitans de Phare, dans l'Achaïe, selon Strabon. *Voyez* Phare ou Pheres.

PHARES, *Phara*, Φαραί, (c) ville du Péloponnese dans la Messénie.

D'Abia on pouvoit aller à Phares, qui en étoit éloignée de soixante-dix stades, & sur le chemin on trouvoit une source d'eau qui étoit salée comme l'eau de mer. Les Messéniens, qui habitoient Phares du tems de Pausanias, étoient alors soumis à la domination de Sparte, & c'étoit Auguste qui avoit fait ce démembrement. On croyoit que le fondateur de cette ville avoit été Pharis fils de Mercure & de Philodamée l'une des filles de Danaüs. Pharis n'eut point d'enfans mâles; il ne laissa qu'une fille qui fut nommée Télégone.

Pausanias assure qu'étant à Phares, il avoit oui dire que Dioclès avoit eu une fille, nommée Anticlée, qui épousa Machaon fils d'Esculape, dont elle eut deux fils, Nicomaque & Gorgasus, lesquels demeurerent tous deux à Phares & y regnerent après leur pere. Ils sont regardés encore à présent, dit Pausanias, comme deux Divinités bienfaisantes qui guérissent les malades & les estropiés; aussi est-on soigneux, ajoute Pausanias, de leur faire des offrandes, & d'envoyer des victimes pour être immolées dans leur temple. Les habitans de Phares avoient encore un temple, consacré à la Fortune, où il y avoit une statue fort ancienne de cette Divinité.

Près de Phares il y avoit un bois sacré d'Apollon Carnéus, & dans ce bois une fontaine. Phares n'étoit qu'à dix stades de la mer. *Voyez* Pheres.

Cette ville se nomme aujourd'hui τὰ Λοῦτρα, les bains, à cause des débris de bains superbes qui s'y voyent. Dans le bas-âge elle a été assez peuplée, & aujourd'hui il y reste

(a) Ovid. Metam. L. XII. c. 9.
(b) Strab. p. 385, 388.
(c) Paus. pag. 273, 274. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. T. XV. p. 395. & suiv.

un certain nombre d'habitans, & l'on peut dire que c'est avec raison. Une campagne labourable, & encore à présent parfaitement bien cultivée, est devant cette ville à l'orient, au midi, & à l'occident. Le mont Lycée [car ce n'est plus le mont Taigete] la borne au septentrion, & de ce mont Lycée descendent des torrens que l'on détourne pour arroser le territoire de Phares, & que l'on détournoit sans doute autrefois, pour fournir de l'eau à ces bains. A un quart de lieue de la ville, sur le chemin qui conduit à Calamata, sont des eaux salées, & sur la fontaine qui les produit, on voit les débris d'un temple d'Esculape; ce qui prouve que c'étoit anciennement un endroit où les malades alloient chercher du soulagement à leurs maux. C'est-là effectivement le *Pharæ* dont a parlé Pausanias. C'est dans les décombres de cette ville, & assez proche de ces bains, que l'on apperçoit des fondemens de maisons superbes, de Palais spacieux & de Temples magnifiques.

PHARES, *Pharæ*, Φαραί, (*a*) autre ville du Péloponnese dans l'Achaïe. Celle-ci avoit été réunie par Auguste au domaine de Patra. On comptoit de l'une à l'autre cent cinquante stades, & de la mer au Continent on en comptoit environ soixante-dix. Le fleuve Piérus passoit fort près des murs de Phares.

La place publique de Phares étoit bâtie à l'antique, & son circuit étoit fort grand. Au milieu on voyoit un Mercure de marbre, qui avoit une grande barbe, c'étoit une statue de médiocre grandeur, de figure quarrée, qui étoit debout à terre sans piédestal. L'inscription portoit que cette statue avoit été posée là par Simylus Messénien, & que c'étoit Mercure Agoréus ou le Dieu du marché. On disoit que ce Dieu rendoit là ses Oracles. Immédiatement devant sa statue, il y avoit une Vesta qui étoit aussi de marbre. La Déesse étoit environnée de lampes de bronze, attachées les unes aux autres & soudées avec du plomb. Celui, qui vouloit consulter l'Oracle, faisoit premierement sa priere à Vesta, il l'encensoit, il versoit de l'huile dans toutes les lampes & les allumoit; puis s'avançant vers l'autel, il mettoit dans la main droite de la statue une petite piece de cuivre, c'étoit la monnoie du païs; ensuite il s'approchoit du Dieu, & lui faisoit à l'oreille telle question qu'il lui plaisoit. Après toutes ces cérémonies, il sortoit de la place en se bouchant les oreilles avec les mains. Dès qu'il étoit dehors, il écoutoit les passans, & la premiere parole qu'il entendoit, lui tenoit lieu d'Oracle. La même chose se pratiquoit chez les Égyptiens

(*a*) Pauf. p. 440, 441.

dans le temple d'Apis.

Une autre curiosité de la ville de Phares, c'étoit un vivier que l'on nommoit Hama, & qui étoit consacré à Mercure avec tous les poissons qui étoient dedans; c'est pourquoi, on ne le pêchoit jamais. Près de la statue du Dieu, il y avoit une trentaine de grosses pierres quarrées, dont chacune étoit honorée par les habitans sous le nom de quelque Divinité; ce qui n'est pas fort surprenant; car anciennement les Grecs rendoient à des pierres toutes brutes les mêmes honneurs qu'ils rendirent depuis aux statues des Dieux.

A quinze stades de la ville, les Dioscures avoient un bois sacré tout planté de lauriers; on n'y voyoit ni temple, ni statues; mais, à en croire les habitans, il y avoit eu autrefois dans ce lieu un nombre de statues qui avoient été transportées à Rome. Du tems de Pausanias, il n'y restoit qu'un autel qui étoit bâti de très-belles pierres. Au reste, dit cet Auteur, je n'ai pas pu sçavoir si c'est Pharis, fils de Philodamée & petit-fils de Danaüs, qui avoit bâti la ville de Phares, ou si c'en est un autre.

PHARES, *Pharæ*, Φαραὶ, (*a*) ville de l'isle de Crete. Il en est fait mention dans Pline. On croit que c'étoit une colonie des Messéniens.

Étienne de Byzance met une ville du nom de Phares dans la Béotie, contrée de la Grece; c'est sans doute la même que d'autres nomment Pheres. *Voyez* Pheres.

PHARÈS, *Phares*, Φάρης, Prince qui s'appelloit aussi Pharis. *Voyez* Pharis.

PHARÈS, *Phares*, Φαρὲς, (*b*) fils de Juda & de Thamar. Comme celle-ci étoit sur le point d'accoucher, on reconnut qu'il y avoit deux jumeaux dans son sein.

Dans l'enfantement, l'un des deux passa sa main; la sage-femme la prit & y lia un ruban d'écarlate, en disant: Celui-ci sort le premier. Mais, cet enfant ayant retiré sa main, son frere sortit & la sage-femme dit: Pourquoi avez-vous rompu ainsi ce qui vous divisoit? C'est pourquoi, il fut nommé Pharès. Son frere, qui avoit le ruban d'écarlate à la main, sortit ensuite, & on le nomma Zara.

Pharès eut deux fils, Hesron & Hamul, qui tous deux furent chefs de famille. Pharès lui-même fut chef de la famille des Pharésites.

PHARÈS, *Phares*, Φάρες, (*c*) terme Chaldéen, qui signifie *il a divisé*. *Voyez* Mané.

PHARÉSITES, *Pharesitæ*,

(*a*) Plin. T. 1. p. 209.
(*b*) Genes. c. 38, v. 27. *& seq.* Numer. c. 26. v. 20, 21.
(*c*) Dani. c. 5. v. 25, 28.

famille des Hébreux. *Voyez* Pharès.

PHARGALE, *Phagalus*. *Voyez* Pharsale.

PHARIDA, *Pharida*, Φεριδὰ, (*a*) dont les enfans revinrent de la captivité de Babylone à Jérusalem.

PHARIE, *Pharia*. *Voyez* Pharos, isle de la mer Adriatique.

PHARIS, *Pharis*, Φάρις. (*b*) ville du Péloponnese dans la Laconie. Elle étoit sur les confins de cette Province, & avoit appartenu aux Achéens jusqu'au regne de Téléclus fils d'Archélaüs. Ce fut du tems de ce Prince que les Lacédémoniens s'emparerent de Pharis & de quelques autres places, dont les Achéens étoient aussi en possession.

Les habitans de Pharis sont comprés au nombre de ceux qui, à l'arrivée des Doriens, prirent l'allarme & sortirent du Péloponnese à de certaines conditions. Ils sont aussi comptés au nombre de ceux qui allerent au siege de Troie. Homere, dans son dénombrement, donne à cette ville le nom de Phare.

Un jour, Aristomene, ayant rassemblé quelques troupes, marche & arrive sur la nuit aux portes de Pharis, tue la sentinelle, fait main basse sur ceux qui résistent, pille la ville, & reprend le chemin de Messene avec un butin considérable.

Dès le tems de Pausanias, Pharis n'existoit plus. On en voyoit seulement les ruines sur le chemin d'Amycles.

PHARIS, *Pharis*, Φάρις fils de Mercure & de Philodamée, donna son nom à une ville de Messénie. *Voyez* Phares ville de Messénie.

PHARISIENS, *Pharisæi*, Φαρισαῖοι, (*c*) secte Juive, une des plus anciennes & des plus considérables qu'il y eût dans la Judée. Nous ne connoissons pas bien exactement l'origine de cette secte. L'auteur du quatrieme livre des Maccabées dit que du tems du grand-Prêtre Jean Hyrcan, il y avoit trois sectes parmi les Juifs, celle des Pharisiens, celle des Sadducéens, & celle des Esséniens. Josephe, après avoir rapporté la lettre de Jonathas aux Lacédémoniens, parle des trois sectes que nous venons de nommer. Cette lettre est de l'an du monde 3880, & avant Jesus-Christ 220. Jonathas mourut l'année suivante. Simon lui succéda, & gouverna huit ans. A Simon succéda Hyrcan, qui gouverna pendant vingt-neuf ans. Ainsi, on pourroit placer l'origine des Pharisiens vers l'an du monde 3820, & avant Jesus-Christ 180.

Saint Jérôme met l'origine des Pharisiens assez tard, puis-

(*a*) Esdr. L. II. c. 7. v. 57.
(*b*) Pauf. p. 161, 201, 247. Homer. Iliad. L. II. v. 89. Strab. p. 363.

(*c*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 448. & seq.

qu'il dit que les Scribes & les Pharisiens sont sortis du partage des deux écoles fameuses d'Hillel & de Sammaï. A Hillel succéda Akiba, maître d'Aguila de Pont, qui vivoit au deuxieme siecle de l'Église, & qui traduisit d'Hébreu en Grec les Saintes Écritures de l'ancien Testament. On sçait par Josephe, que Sammaï ou Saméas vivoit du tems d'Hérode le Grand, & par conséquent peu avant la naissance de notre Seigneur. Les Rabbins reconnoissent aussi Hillel pour auteur des Pharisiens, ou du moins comme le principal ornement de leur secte. Mais, nous ne doutons point qu'elle ne soit plus ancienne. On voit par plusieurs endroits de Josephe, qu'ils étoient en crédit long-tems avant Hérode, sous les regnes d'Hyrcan, d'Alexandre Jannée, & de Salomé sa femme.

Les Pharisiens tirent leur nom d'un mot Hébreu qui signifie division ou séparation, parce qu'ils se distinguoient des autres Israëlites par une maniere de vivre plus exacte. dont ils faisoient profession. Ils donnoient beaucoup au destin ou à la fatalité, & aux décrets éternels de Dieu, qui a ordonné toutes choses avant tous les tems. Josephe, qui étoit Pharisien, nous apprend que les sentimens de cette secte approchoient assez de ceux des Stoïciens; qu'ils ne donnoient pas tout au destin, mais qu'ils laissoient à l'homme la liberté de faire ou de ne pas faire le bien; de maniere que leur sentiment sur la fatalité ne ruinoit pas le libre arbitre, comme Saint Épiphane semble l'avoir cru. Il ajoute qu'ils étoient fort adonnés à l'astrologie, comme si par la considération des astres, ils eussent cru pouvoir parvenir à la connoissance des secrets de la Providence.

La secte des Pharisiens étoit très-nombreuse & très-étendue. La réputation, qu'ils s'acquirent par leur sçavoir & par la régularité de leur vie, les rendit d'assez bonne heure redoutables aux Rois mêmes. Alexandre Jannée, roi des Juifs, avoit été toute sa vie fort mal avec les Pharisiens, & souvent il eut lieu de s'en repentir. En mourant, il dit à la Reine son épouse, que si elle vouloit regner heureuse, il falloit qu'elle gagnât les Pharisiens. Elle suivit cet avis; & les Pharisiens, profitant de l'occasion, se rendirent maîtres du Gouvernement, & la Reine les laissa disposer de tout à leur fantaisie.

Lorsque Jesus-Christ parut dans la Judée, les Pharisiens y étoient dans un grand crédit parmi le peuple, à cause de l'opinion que l'on avoit de leurs lumieres, de leur bonne vie, & de leur exactitude dans l'observance de la loi. Ils jeûnoient beaucoup, faisoient de longues prieres, payoient exactement la dîme, & distribuoient de grandes aumônes. Mais, tout cela étoit corrompu par l'es-

prit d'orgueil & d'ostentation, d'hypocrisie & d'amour propre. Semblables à des sépulcres blanchis, ils paroissoient beaux au dehors, pendant qu'au dedans ils étoient pleins de corruption & de laideur. Ils portoient sur le front & sur le poignet de larges bandes de parchemin, où étoient écrites certaines paroles de la loi, & affectoient de mettre aux coins & aux bords de leurs manteaux des houpes & des franges plus longues que celles du commun des Juifs, pour se faire distinguer par-là, comme plus grands observateurs de la Loi que les autres.

Il y en avoit certains, dit Saint Jérôme, qui attachoient des épines au bas de leurs robes, & qui en marchant, s'ensanglantoient les jambes, afin de s'accoutumer à la mortification, & à penser continuellement à Dieu. Ils lavoient souvent leurs mains, & affectoient une grande pureté extérieure, ne rentrant jamais dans la maison, & ne se mettant jamais à table sans avoir lavé leurs mains. Quand ils avoient été dans les rues, ou dans le marché, de peur qu'ils n'eussent touché quelque chose d'impur, ils lavoient leurs mains depuis le coude jusqu'aux extrêmités des doigts. Ils n'auroient pas voulu toucher un publicain, ou un homme qu'ils croyoient de mauvaise vie, ni boire, ni manger, ni prier avec lui. Toute la vaisselle dont ils se servoient, les meubles qui étoient à leur usage, leurs lits de table, étoient souvent plongés dans l'eau. Eux mêmes se baignoient souvent dans l'eau froide, pour se purifier.

Ils faisoient plusieurs jeûnes de surrérogation. Le Pharisien de l'Évangile se vante de jeûner deux fois chaque semaine, c'est-à-dire, le lundi & le jeudi, selon Saint Épiphane; & ils le faisoient avec plus de rigueur que les autres Juifs. C'est à eux que Jesus-Christ en vouloit, quand il disoit: « Lorsque vous jeûnez, n'imitez point les hypocrites, qui marchent avec un visage pâle & défait, pour paroître grands jeûneurs. Pour vous, quand vous jeûnez, lavez votre visage, parfumez-vous d'huile, afin que votre pere qui voit dans votre cœur, voie votre action, & vous en donne la récompense. » Les Pharisiens se plaignoient qu'eux & les Disciples de Jean-Baptiste jeûnoient beaucoup, au lieu que Jesus & ses Disciples buvoient & mangeoient comme les autres hommes. Josephe raconte qu'il se mit, étant jeune, sous la conduite d'un certain Banéus, homme fort sévere, qui ne mangeoit rien de cuit ni d'apprêté, & se contentoit de ce que la terre produit d'elle même.

La tradition des anciens, en fait de Religion, étoit le principal objet de leurs études; & ajoutant à ces traditions ce qu'ils jugeoient à propos, ils

faisoient passer leurs propres sentimens pour ceux des anciens. Par ce moyen, ils avoient surchargé la loi d'une infinité de pratiques frivoles, inutiles, & gênantes, qui en rendoient le joug insupportable. Ils l'avoient même altérée par leurs dangereuses interprétations dans des articles importans, comme Jesus-Christ le leur reproche dans l'Évangile. Par exemple, la loi ordonne d'honorer son pere & sa mere, & les Pharisiens enseignoient qu'en disant à leurs parens qui étoient dans le besoin : « Mon pere, ou ma mere, la chose que vous me demandez, est vouée à Dieu; elle n'est plus en mon pouvoir; mais, vous aurez part à mon offrande, » ils étoient dispensés de l'obligation de secourir leurs parens.

L'observance du sabbath est un des points sur lesquels ils ont le plus raffiné, & le Sauveur a souvent eu des prises avec eux sur cela. Ils soutenoient que ce jour-là, il ne lui étoit pas permis de guérir un malade, quoique Jesus-Christ le fît par sa seule parole. Ils trouvoient mauvais que les pleuples amenassent ce jour-là leurs malades, pour demander la santé. Ils se scandalisoient de ce qu'un paralytique, étant guéri, emportât son lit un jour de sabbath. Ils inféroient de tout cela, que Jesus-Christ ne pouvoit être un homme envoyé de Dieu, puisqu'il observoit si mal ce saint jour.

Saint Épiphane raconte des effets étonnans de leurs austérités, pour conserver la pureté du corps. Il y en avoit qui se privoient presque entierement du sommeil. D'autres ne se couchoient que sur un ais large d'un pied, afin que s'ils s'endormoient trop profondément, ils tombassent par terre, & se réveillassent, pour vaquer à l'oraison. D'autres se couchoient sur des pierres pointues & inégales; d'autres, sur des épines, afin que jusques dans le sommeil, ils ne cessassent de pratiquer la mortification.

Le Sauveur leur reproche de faire de longues prieres, se tenant debout dans les Synagogues, ou au coin des rues; & sous prétexte d'oraison, de consumer les maisons des veuves. Il leur reproche aussi de courir la mer & la terre, pour convertir un Gentil, & pour faire un Prosélyte; & après cela, de le rendre plus grand pécheur qu'il n'étoit, en lui enseignant une pernicieuse doctrine, au lieu de lui montrer le chemin de la vertu. Il dit qu'ils affectent de bâtir les tombeaux des anciens Prophetes, & de publier hautement qu'ils désapprouvent la conduite de leurs peres, qui les ont persécutés; pendant qu'eux-mêmes, remplis du même esprit, font la guerre à ceux qui veulent les retirer de leurs désordres. Ceux de cette secte ne condamnoient que l'action con-

sommée du péché, & se croyoient permis les mauvais désirs, les pensées, les desseins qui n'avoient pas été suivis de l'effet. Josephe se raille de Polybe, qui s'imaginoit que les Dieux avoient puni Antiochus du dessein qu'il avoit formé, mais non pas exécuté, de piller le temple de la Déesse Diane.

Les Pharisiens croyoient l'ame immortelle, & l'existence des esprits & des Anges, & admettoient une espece de métempsycose des ames de gens de bien, lesquelles pouvoient passer d'un corps dans un autre; au lieu que celles des méchans étoient condamnées à demeurer éternellement dans des cachots affreux & ténébreux. C'est par une suite de ces principes, que quelques uns des Pharisiens disoient que Jesus-Christ étoit Jean-Baptiste, ou Élie, ou quelqu'un des anciens Prophetes; c'est-à-dire, que l'ame d'un de ces grands hommes étoit passée dans le corps du Sauveur. Ils croyoient aussi la résurrection des morts, & en admettoient toutes les suites, contre les Sadducéens qui la nioient. Enfin, Josephe, qui étoit Pharisien, croyoit que les démons qui obsedent les hommes, ne sont autres que les ames des méchans, qui entrent dans les corps d'autres hommes, & en sont quelques fois chassés par les exorcismes. On voit quelques vestiges de ce sentiment dans l'Évangile.

PHARITES, *Pharitæ*, les habitans de l'isle de Pharos en Égypte. *Voyez* Pharos.

PHARMACUSE, *Pharmacusa*, Φαρμακοῦσσα, (*a*) isle de la mer Égée. Étienne de Byzance, qui la nomme Pharmacusse avec deux *ſſ*, la met au-dessus de Milet, & dit que ce fut dans cette isle qu'Attale fut tué. Une autre circonstance, qui a rendu l'isle de Pharmacuse célebre, c'est que ce fut près de cette isle, au rapport de Plutarque, que Jules César fut pris par les Pirates. On prétend que c'est aujourd'huy l'isle de Parmosa.

PHARNABAZE, *Pharnabazus*, Φαρνάβαζος, (*b*) un des Lieutenans généraux des rois de Perse. L'an 412 avant Jesus-Christ, commandant sur toutes les côtes de l'empire de Darius, Pharnabaze fournissoit des secours aux Lacédémoniens, parce qu'il sçavoit que le Roi son maître les favorisoit. Il voulut même faire venir trois cens vaisseaux de Phénicie, dans le dessein de les faire aborder en Béotie pour le service des Lacédémoniens. Mais, comme Alcibiade, le premier homme d'Athenes par sa naissance & par ses richesses, avoit une liaison

(*a*) Plin. T. I. p. 213. Plut. Tom. I. p. 708.

(*b*) Q. Curt. L. III. c. 13. Diod. Sicul. p. 349. *& seq.* Plut. Tom. I pag. 444. *& seq.* Xenoph. pag. 393. *& seq.* Corn. Nep. in Lysand. c. 4. in Alcibiad c. 9. *& seq.* in Conon. c. 2. *& seq.* in Datam. c. 3. Just. L. V. c. 4. L. VI. c. 2. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 497, 558. *& suiv.* T. III. p. 400. *& suiv.*

fecrete d'amitié avec Pharnabaze, dès qu'il sçut qu'il faisoit venir trois cens vaisseaux, pour le service des Lacédémoniens, il entreprit de lui faire changer de projet. Il lui représenta qu'il ne convenoit point aux intérêts de Darius ni des Perses, que les Spartiates devinssent si puissans, & que la politique demandoit au contraire que l'on tînt le plus qu'on le pourroit la balance égale entre ses ennemis, pour être en repos pendant tout le tems qu'ils disputeroient ensemble. Pharnabaze, qui goûta cet avis, contremanda aussi-tôt la flotte, qu'il faisoit venir de Phénicie, & la fit rentrer dans ses ports. Mais, il changea bientôt après de sentiment, & continua de favoriser les Lacédémoniens; ce qui ne les empêcha pas d'être battus plusieurs fois de suite par les Athéniens.

Pharnabaze porta la complaisance pour les Lacédémoniens jusqu'au point de faire tuer Alcibiade, dont on raconte la mort de différentes manieres. Éphore, cité par Diodore de Sicile, dit que le jeune Cyrus songeoit alors à gagner les Lacédémoniens, pour obtenir de leur part quelque secours dans la guerre qu'il avoit dessein de faire à son frere Artaxerxe; qu'Alcibiade, ayant eu connoissance du projet de Cyrus, vint trouver Pharnabaze pour lui découvrir tout ce qu'il en sçavoit, & le prier de lui fournir les moyens d'en aller rendre compte à Artaxerxe, comme d'un secret dont il seroit bien aise, lui Alcibiade, d'informer le premier le Roi. Mais, Pharnabaze entendant ce discours, ne jugea pas à propos de lui donner cette commission, & crut qu'il feroit mieux d'envoyer lui-même au Roi des hommes sûrs pour lui apprendre cette nouvelle. Alcibiade, refusé de ce côté-là, eut recours, dit l'Historien, au Satrape de la Paphlagonie, dont il obtint l'honneur de cette députation. Pharnabaze, instruit de cette démarche & craignant que le Roi ne désapprouvât le refus qu'il avoit fait à Alcibiade, donna commission à des gens affidés de l'attendre & de l'assassiner sur le chemin. Ces hommes, l'ayant atteint dans un village de la Phrygie, environnerent de fagots la cabane où il couchoit, & y mirent le feu, l'an 404 avant Jesus-Christ.

Depuis ce tems-là, Pharnabaze se tourna contre les Lacédémoniens; & après avoir signé avec eux une treve de huit mois, l'an 399 avant Jesus-Christ, il alla trouver le Roi pour lui conseiller d'équiper une flotte & d'en donner le commandement à Conon l'Athénien, qui entendoit parfaitement la guerre sur-tout dans la partie des batailles. Ce Capitaine étoit actuellement en Chypre auprès du roi Évagoras. Le roi de Perse s'étant rendu à cet avis, Pharnabaze

employa cinq cens talens d'argent à mettre une flotte en mer, & la conduisit en Chypre; il exigea des Rois de cette isle qu'ils fournissent encore cent galeres; après quoi il proposa à Conon de prendre le commandement de cette armée Navale, en lui promettant beaucoup de reconnoissance de la part du Roi son maître. Conon, gagné par l'espérance de rendre l'Empire de la mer à sa patrie, en battant les Spartiates, & de se distinguer lui-même entre ses concitoyens, accepta la fonction & le titre qu'on lui offroit; & comme toute la flotte n'étoit pas encore prête, il passa suivi seulement de quarante vaisseaux en Cilicie, où il devoit prendre toutes les mesures nécessaires pour cette guerre. D'un autre côté, Pharnabaze & Tissapherne ayant levé beaucoup de soldats dans leurs Satrapies, prirent la route d'Éphese, parce que c'étoit là que les ennemis assembloient leurs forces. Les deux Capitaines Perses conduisoient environ vingt mille hommes de pied & dix mille chevaux. Dès que Dercyllidas, général des Lacédémoniens, eut nouvelle de leur arrivée, il marcha à leur rencontre, suivi tout au plus de sept mille hommes. Les deux armées ne furent pas plutôt en présence, qu'on proposa de part & d'autre une treve dont on fixa le tems, pendant lequel Pharnabaze enverroit proposer au Roi les conditions de la paix, & Dercyllidas les communiqueroit de même à sa République. Aussi-tôt les deux armées s'éloignerent l'une de l'autre.

L'an 374 avant Jesus-Christ, Artaxerxe faisoit la guerre aux Égyptiens révoltés contre les Perses. Pharnabaze commandoit les troupes de sa nation, qui montoient à deux cens mille hommes, & l'Athénien Iphicrate étoit à la tête de tous les soldats étrangers ou soudoyés, qui alloient à vingt-mille hommes. La grande habileté de celui-ci dans la conduite d'une armée, lui avoit procuré cette fonction; & comme Pharnabaze avoit employé plusieurs années aux préparatifs de cette guerre, Iphicrate qui avoit observé qu'il parloit avec une grande facilité, mais qu'il étoit lent dans ses opérations, s'enhardit un jour à lui dire qu'il s'étonnoit qu'étant si aisé & si fécond dans ses discours, il se rendît long & tardif dans ses démarches. Pharnabaze répondit que cela venoit de ce que ses paroles ne dépendoient que de lui, & que ses œuvres dépendoient du Roi.

L'habileté ingénieuse avec laquelle Pharnabaze se joua de la crédulité de Lysandre, mérite de trouver ici place. Lysandre ayant tout lieu d'appréhender que les actions de cruauté & d'avarice qu'il avoit faites, pendant qu'il commandoit l'armée navale, ne fussent

venues jusqu'aux oreilles de ses concitoyens, conjura Pharnabaze de lui donner une lettre pour les Éphores, qui fût comme une attestation du désintéressement avec lequel il s'étoit gouverné pendant la guerre, & de la bonne conduite qu'il avoit tenue à l'égard des alliés; il le pria d'insister fortement sur ces deux points, parce que son témoignage seroit infailliblement d'un grand poids pour sa justification. Pharnabaze lui accorda sa demande de la meilleure grace du monde, & lui donna une attestation la plus ample & la plus honorable qu'il pouvoit souhaiter. Il la lui présente à lire avant que de la cacheter. Lysandre la lit, & paroît très-content de ce témoignage. Pharnabaze, en cachetant cette lettre, lui en suppose une autre toute cachetée, de la même forme & de la même grandeur, & dont il étoit impossible de faire la différence; il y faisoit un détail exact des cruautés & des concussions de Lysandre. Le général Lacédémonien part avec cette lettre, & étant de retour à Sparte, après avoir rendu au souverain Magistrat tel compte de ses actions qu'il jugea à propos, produit la lettre de Pharnabaze comme un fidele témoignage de sa conduite. Les Éphores, après l'avoir fait retirer, examinerent cette piece entre eux, & la lui remirent ensuite entre leurs mains pour en faire lui-même la lecture. Ainsi, Lysandre devint son propre accusateur, sans le sçavoir.

PHARNABAZE, *Pharnabazus*, Φαρνάζαζος, (*a*) fils d'Artabaze & d'une sœur de Memnon, avoit été un des principaux Lieutenans de Darius qui fut vaincu par Alexandre. Il commanda d'abord les troupes étrangeres, c'est-à-dire, les troupes Grecques que le Roi avoit prises à sa solde. Memnon étant mort de la peste au siege de Chio, Darius donna sa place à Pharnabaze & celle de Pharnabaze à Thymode. Pharnabaze ne tarda pas à réduire les assiégés à une si grande extrêmité, qu'ils furent obligés de se rendre. Après avoir mis une garnison dans la ville de Chio, il cingla avec cent voiles vers l'isle d'Andros, & de-là vers celle de Siphnus; & s'étant assuré de ces isles, il les condamna, pour les châtier, à une somme d'argent. Quelque tems après, les Macédoniens étant allés attaquer l'isle de Chio, Pharnabaze leur résista d'abord. Mais, comme il y en avoit parmi les insulaires, qui favorisoient les ennemis, ceux-là ayant enfoncé les portes, introduisirent les Macédoniens, & après avoir taillé en pieces la garnison, s'étant saisis de Pharnabaze, ils le livrerent aux

(*a*) Plut. T. I. p. 586. Q. Curt. L. III. c. 3, 8. L. IV. c. 1, 5. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 12.

Grecs avec tous les autres officiers. Pharnabaze commanda depuis un corps de cavalerie étrangere pour Eumene.

PHARNACE, *Pharnaces*, Φαρνάκης, (*a*) le même que d'autres appellent Arbace, Capitaine Mede, qui détrôna Sardanapale. *Voyez* Arbace.

PHARNACE, *Pharnaces*, Φαρνάκης, (*b*) Seigneur Perse fut pere d'Artabaze, qui joua un très-grand rôle parmi ceux de sa nation.

PHARNACE, *Pharnaces*, Φαρνάκης, (*c*) beau-frere du roi Darius, fut tué dans un combat contre Alexandre le Grand, l'an 334 avant Jesus-Christ.

PHARNACE, *Pharnaces*, Φαρνάκης, (*d*) roi de Pont, & ayeul de Mithridate le Grand. Ce Prince s'étant emparé de Sinope, cette invasion allarma Eumene II, roi de Pergame, & les Rhodiens, protecteurs des colonies Grecques, & on vit arriver en même tems à Rome, les Ambassadeurs des trois Puissances. Les raisons des uns des autres furent examinées en plein Sénat, comme le prouvent ces paroles de Tite-Live: *Legationes transmarinæ deinde in Senatum introductæ sunt, primæ Eumenis & Pharnacis Regum & Rhodiorum querentium de Sinopensium clade.* Elles sont un peu obscures; il semble que Pharnace, Eumene & les Rhodiens s'intéressoient de concert à la désolation de Sinope. Il est vrai pourtant que le roi de Pont étoit l'auteur des disgraces que cette ville venoit d'essuyer. Rien de plus formel que le témoignagne de Strabon. Il assure que Sinope avoit été prise deux fois, la premiere par Pharnace, & la seconde par Lucullus. La situation de cette place causa ses malheurs. Environnée de toutes parts des États de Pharnace, il succomba à la tentation de la joindre à ses autres domaines. Eumene n'avoit garde de souffrir que ce Prince s'aggrandît aux dépens des colonies Grecques établies dans le Pont. De si belles conquêtes l'auroient rendu formidable, & il ne l'étoit déjà que trop aux yeux d'un monarque qui ne vouloit pas que les autres Souverains de l'Asie pussent aller de pair avec lui. Résolu donc de s'opposer de bonne-heure aux progrès de Pharnace, il lui fit demander la restitution de Sinope, & cela sous le prétexte spécieux de défendre la liberté des villes Grecques. Ce Prince répondit qu'Eumene & lui ne devoient pas être juges en leur propre cause, & que le parti le plus sage, sans contredit, étoit de s'en rapporter à la décision des Romains. Là

(*a*) Vellei Paterc. L. I. c. 6.
(*b*) Herod. L. VII. c. 66.
(*c*) Diod. Sicul. p. 573. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 5.
(*d*) Tit. Liv. L. XL. c. 3, 20. Mém. de l'Acad. des Inscrip. Bell. Lettr. T. XII. p. 262. & *suiv.*

dessus on fit partir de nouveaux Ambassadeurs, & le Sénat nomma des députés. Le dessein de Pharnace dans tout ceci, n'avoit été que d'amuser Eumene, & pendant ce temslà on se préparoit dans le Pont à l'attaquer au dépourvu. Léocrite, général de Pharnace, pénétra dans la Galatie vers la fin de la troisieme année de la cent quarante-neuvieme Olympiade. Eumene comptoit sur la fidélité des petits Princes qui gouvernoient la nation; mais, Léocrite gagna les uns, & ravagea le territoire des autres. L'armée, que Pharnace commandoit en personne, s'avança du côté de la Cappadoce.

Des procédés, si contraires à la bonne foi, irriterent Eumene au dernier point; & il rassembloit ses troupes avec une diligence extrême, lorsqu'Attale vint lui apporter la nouvelle de ce qui s'étoit passé à Rome. Ils concerterent ensemble les projets de la campagne. Leurs premiers efforts tomberent sur la Galatie; Léocrite n'y étoit plus. Eumene tourna ensuite ses armes contre Pharnace même. Ariarathe, avec ses Cappadociens, le joignit sur sa route; & après onze jours de marche, ils parurent l'un & l'autre à la vue d'Amisus, ville considérable du royaume de Pont. Là, ils apprirent que les députés du Sénat avoient débarqué en Asie. Attale partit aussi-tôt pour les aller recevoir.

Eumene, dans l'intervalle, ne s'occupa que du soin de discipliner son armée, & de la rendre plus nombreuse du double. Il vouloit faire connoître aux Romains qu'il étoit en état par lui-même, & indépendamment des secours étrangers, de faire repentir ceux qui oseroient l'insulter. Les députés arriverent enfin, & à leur sollicitation, les deux Rois cesserent les actes d'hostilité; ils représenterent cependant aux arbitres, que cette modération de leur part ne produiroit que de mauvais effets; que Pharnace étoit un prince violent, cruel & perfide. Il paroît que ce portrait n'avoit point été dicté par la haine. Polybe, historien très-exact, en parle comme du plus injuste des Monarques qui eussent jamais porté la couronne. Eumene ajouta que le moyen infaillible de dévoiler la fourberie & les artifices de Pharnace, étoit de l'engager à assister en personne aux conférences qui devoient se tenir. La proposition n'avoit rien que de raisonnable, & les commissaires du Sénat presserent le Roi de Pont avec une extrême vivacité, de venir lui-même faire valoir ses prétentions. Exhortations, prieres, tout fut inutile. Réduits par un refus aussi opiniâtre à chercher de nouveaux expédiens, ils lui firent promettre, à force de sollicitations, d'envoyer des Ambassadeurs munis de pleins pouvoirs. On s'apperçut bientôt

du peu de cas que ce Prince faisoit de la médiation & des médiateurs. Les plus petites choses étoient contestées, & les articles dont on étoit convenu un jour, on les éludoit le lendemain par des interprétations frivoles & captieuses.

Une mauvaise foi si marquée lassa la patience des Députés. Ils s'en retournerent à Rome, & les troupes d'Eumene, qui étoient restées sur les frontieres de la Galatie, rentrerent en campagne. Pharnace, de son côté, ne demeura pas dans l'inaction, il s'empara de quelques places de la Cappadoce, & Léocrite alla mettre le siege devant Tius, ville de Paphlagonie. La garnison se rendit après une vigoureuse résistance, à condition néanmoins qu'on lui conserveroit, & la vie, & la liberté de se retirer où bon lui sembleroit. Léocrite, non plus que son maître, ne se faisoit pas un scrupule de violer, & ses sermens, & sa parole. Diodore de Sicile nous apprend que les soldats & les habitans furent inhumainement passés au fil de l'épée. Eumene eut bientôt sa revanche; il pénétra dans le royaume de Pont avec une armée formidable, qui, selon toutes les apparences, y remporta quelque victoire signalée. Nous en jugeons par le traité de paix qui se lit encore aujourd'hui dans les écrits de Polybe. Eumene y parle en Prince qui, par la supériorité de ses armes, a contraint l'ennemi à recevoir la loi du vainqueur. On y ferme à Pharnace l'entrée de la Galatie, & ses traités avec les Gaulois sont déclarés nuls. A ces deux articles, on en joint plusieurs autres qui ne sont pas moins onéreux; sçavoir, que la Paphlagonie sera évacuée, & les habitans renvoyés dans leur ancienne demeure; que les places conquises sur Ariarathe seront restituées, les ôtages & les effets enlevés à ce Prince, rendus; que les habitans de Tius seront rétablis dans la possession de leur ville, & que de plus on leur remettra les prisonniers & les transfuges; que Pharnace paieroit neuf cens talens en forme de dédommagement, pour les sommes qu'il avoit injustement extorquées, qu'indépendamment de ces neuf cens talens, il en donneroit trois cens à Eumene, pour les frais de la guerre, & Mithridate autant, parce que malgré les traités faits avec lui, il avoit attaqué les États d'Ariarathe. Enfin, on exigea des ôtages du Roi de Pont, sur la bonne foi duquel les alliés avoient raison de ne pas trop compter.

PHARNACE, *Pharnaces*, Φαρνάκης, (a) fils de Mithridate

(a) Vellei. Paterc. L. II. c. 55. Plut. T. I. p. 641, 731. Dio. Cass. p. 34, 35, 36, 185. *& seq.* Appian. p. 247. *& seq.* Hirt Pans. de Bell. Alexand. p. 714. *& seq.* Just. L. XXXVIII. c. 6. Roll. Hist. Anc. T. V. p. 403. *& suiv.* Hist. Rom. T. VII. p. 540. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. T. X. p. 484.

le Grand, roi de Pont. Quoique Mithridate eût toujours distingué Pharnace entre ses autres enfans, & qu'il eût même déclaré plusieurs fois qu'il prétendoit en faire son successeur, ce fils dénaturé conspira contre son pere, & lui arracha la couronne avec la vie, l'an 63 avant Jesus-Christ. Les circonstances de ce tragique évenement sont rapportées sur la fin de l'article de Mithridate, qu'on peut consulter.

Aprés la mort de Mithridate, Pharnace s'étoit trouvé fort heureux d'être reconnu par Cn. Pompée roi du Bosphore, & décoré du titre d'ami & allié du peuple Romain. Mais, lorsque la guerre civile eut éclaté, l'occasion réveilla en lui des pensées ambitieuses, & pendant que les Romains occupoient leurs forces à se déchirer les uns les autres, il se laissa flatter de l'espérance de reconquérir les États que ses ancêtres avoient possédés, & qu'il regardoit toujours comme son patrimoine. Il commença par subjuguer au-delà du Bosphore la ville de Phanagorée, que Cn. Pompée avoit déclarée libre; il soumit ensuite la Colchide; puis il entra dans le Pont, & s'empara de Sinope, qui avoit été anciennement la ville royale de ses peres. Encouragé par le succès, il se jetta sur la petite Arménie qui appartenoit actuellement à Déjotare, & en l'absence de ce Prince il en fit aisément la conquête. Enfin, il porta ses armes dans la Cappadoce, & entreprit d'enlever ce royaume à Ariobarzane.

Déjotare, de retour dans son païs après la bataille de Pharsale, trouva les choses en cet état. Jules César étoit à Alexandrie, fort embarrassé & dans un très- grand péril. Cn. Domitius Calvinus, chargé par lui de veiller sur l'Asie & sur les provinces voisines, fut la seule ressource que pût implorer Déjotare, incapable comme il étoit de résister par ses propres forces à Pharnace.

Le Lieutenant de Jules César sentit parfaitement que cette guerre intéressoit autant le peuple Romain, que le roi Déjotare & Ariobarzane. Il envoya ordre aussi-tôt à Pharnace de sortir de la petite Arménie & de la Cappadoce, & de ne pas abuser des circonstances où se trouvoit le peuple Romain, pour lui manquer de respect, & en violer les droits & la majesté. Une déclaration si fiere avoit besoin d'être soutenue par la force. Cn. Domitius Calvinus avoit sous ses ordres trois légions, mais il fut obligé d'en envoyer deux au secours de Jules César, l'une par mer, l'autre par terre. A celle qui lui restoit, il en joignit deux de Galates & autres sujets de Déjotare, armés & disciplinés par ce prince, à la Romaine; & une quatrieme, qui venoit d'être levée à la hâte dans le royaume de Pont. Avec ces quatre légions & quelques

autres troupes auxiliaires ; il s'avança jusqu'auprès de Nicopolis dans la petite Arménie.

Pharnace avoit inutilement tâché de l'amuser par une négociation, & en lui envoyant députés sur députés pour demander que toutes choses demeurassent en état jusqu'à l'arrivée de Jules César. Tout son objet étoit de gagner du tems, parce qu'il sçavoit le danger pressant où étoit Jules César dans Alexandrie. Il avoit même intercepté des courriers porteurs de lettres, par lesquelles ce Général ordonnoit à Cn. Domitius Calvinus de s'approcher de l'Égypte par la route de Syrie. Ainsi, ne doutant point que le Lieutenant de Jules César ne s'éloignât incessamment, c'étoit pour lui une victoire que de traîner les affaires en longueur.

Dans cette vue, & pour éviter le combat, ou du moins ne combattre qu'à son avantage, il tira de la ville de Nicopolis, sous les murs de laquelle il étoit posté, vers le camp des Romains, deux fossés parallèles, à une médiocre distance l'un de l'autre, chacun de quatre pieds de profondeur. C'étoit entre ces deux lignes qu'il rangeoit son infanterie en bataille. Pour ce qui est de sa cavalerie, comme elle n'auroit pu agir dans un espace si étroit, & que d'ailleurs elle étoit supérieure à celle des Romains, il la plaçoit sur les aîles au-delà des fossés. Cn. Domitius Calvinus, précisément par les mêmes raisons qui engageoient Pharnace à se tenir sur la défensive, étoit très-empressé de combattre, & le désavantage qu'auroient ses troupes dans la position que nous avons décrite, ne put le retenir. Mais, n'ayant pas assez de capacité pour y suppléer, & plus ardent qu'habile dans le métier des armes, il fut battu par Pharnace. Les deux légions de Déjotare lâcherent pied dès le premier choc, & prirent tout d'un coup la fuite. La légion du Pont fut presqu'entierement taillée en pieces, soutint seule tout l'effort des ennemis, & fit une retraite honorable, ayant seulement perdu deux cens cinquante hommes.

Cette victoire rendit Pharnace absolument maître de la petite Arménie, de la Cappadoce & du Pont. Car, Cn. Domitius Calvinus ne fut plus en état de tenir la campagne, & ayant ramassé le mieux qu'il lui fut possible les débris de sa défaite, il se retira dans la province d'Asie. Le vainqueur abusa de sa prospérité avec cruauté & avec insolence. Il sembla qu'il prît à tâche, par les pillages, par les plus indignes traitemens, par les meurtres, de faire haïr & détester sa domination. Il se préparoit à pousser ses conquêtes jusques dans la Bithynie & dans la province d'Asie. Mais, il apprit qu'Asandre, qu'il avoit établi régent du Bosphore en son absence, s'étoit révolté. Cette nouvelle le força

de changer de plan, & de penser à réduire ce rebelle. Pendant que ce soin l'occupoit, un autre plus important vint à la traverse. Un ennemi plus redoutable approchoit ; c'étoit Jules César. Pharnace jugea, avec raison, qu'il n'avoit rien de plus pressé à faire que de venir à la rencontre du Général Romain. Il prit son poste sur une hauteur près de Zéla ou Ziéla dans le Pont, lieu qu'il regardoit comme d'un heureux présage pour lui, parce que son pere y avoit vaincu les Romains commandés par Triarius.

Il tint avec Jules César la même conduite qui lui avoit réussi avec Cn. Domitius Calvinus. Bien fortifié, bien résolu de soutenir la guerre, il feignit de désirer la paix. Il envoya à Jules César des Ambassadeurs, chargés de lui présenter une couronne d'or, & de lui protester en même tems qu'il seroit soumis à toutes ses volontés. Et pour prouver qu'il ne méritoit pas d'être traité en ennemi, il insistoit beaucoup sur ce qu'il n'avoit point donné de secours à Cn. Pompée. Jules César répondit que les services particuliers n'étoient point auprès de lui une compensation pour des offenses faites à la République ; & qu'après tout, c'étoit à lui-même que Pharnace avoit rendu service, en ne s'engageant pas dans un parti dont le sort avoit été malheureux. Il ajouta qu'il vouloit bien lui pardonner, pourvu qu'il sortît du Pont, & qu'il réparât tous les dommages qu'il y avoit causés. Quant à la couronne d'or, il la refusa, & dit que Pharnace devoit commencer par obéir, & ensuite lui envoyer les présens, que les Généraux victorieux avoient coutume de recevoir de leurs amis.

Ce Prince artificieux promit tout, dans le dessein de ne rien exécuter. Comme il sçavoit que des affaires très-importantes & très-pressantes appelloient Jules César à Rome, il comptoit qu'en tergiversant, en faisant naître des difficultés sur la maniere & sur le tems d'accomplir ses promesses, il viendroit à bout de le lasser; & qu'enfin ce Général, content d'avoir un prétexte honnête de quitter le Pont, prendroit le parti d'aller où sa présence étoit nécessaire. Jules César pénétra sans peine la ruse de Pharnace; & au lieu de perdre le tems à chicaner avec lui, son activité naturelle, augmentée encore par la nécessité des circonstances, le porta à brusquer l'affaire, & à terminer promptement la guerre par une bataille. Il n'avoit pourtant que des forces peu considérables, la sixieme légion qu'il avoit amenée d'Alexandrie, & qui par la longueur du service, par les fatigues des voyages, par les combats, se trouvoit réduite à moins de mille hommes ; une légion de Déjotare, & deux qui venoient d'être battues sous

le commandement de Cn. Domitius Calvinus par Pharnace. Mais, il sçavoit qu'un Chef tel que lui vaut seul une armée. Il s'avança donc avec ses troupes jusqu'à cinq milles de l'ennemi.

Le païs où Pharnace avoit établi son camp, étoit tout semé de hauteurs, séparées les unes des autres par de profondes vallées. Vis-à-vis de la colline qu'occupoit le Roi du Bosphore, à mille pas seulement de distance, s'en élevoit une, sur laquelle Jules César résolut de se transporter & de se fortifier. Dans ce dessein, il ordonna que l'on fît amas de tous les matériaux nécessaires pour dresser un rempart, fascines, branches d'arbres, pierres; ce qui ayant été exécuté promptement, il partit avec ses légions trois heures avant le jour, sans aucuns bagages; & au lever du soleil, lorsque les ennemis ne s'y attendoient en aucune façon, il se trouva maître de la colline à laquelle il en vouloit, & qui étoit le lieu même où Triarius avoit été défait par Mithridate. Aussi-tôt, tous les esclaves qui étoient à la suite de son armée, apporterent par son ordre les matériaux dont on avoit fait amas; & pendant que la premiere ligne des troupes Romaines faisoit face à l'ennemi campé sur la colline opposée, tout le reste des soldats travailloient en diligence à former le retranchement.

Pharnace, qui voyoit toute cette manœuvre, rangea aussi-tôt son armée en bataille à la tête de son camp. Jules César regarda cette démarche comme une bravade, bien éloigné de penser qu'il pût y avoir un mortel assez téméraire pour faire descendre des troupes dans une vallée, & remonter ensuite par une côte très-roide, à dessein de venir l'attaquer. Pharnace, par une présomption dont il est inutile de chercher le principe, osa ce que Jules César croyoit être au-dessus de la hardiesse la plus outrée; & il fit ce mouvement avec tant de vivacité, que les Romains furent surpris, & virent l'ennemi près d'eux, lorsqu'ils avoient encore la main à l'ouvrage. Il fallut donc que Jules César en même tems rappellât les travailleurs, leur ordonnât de prendre les armes, les rangeât en bataille.

Tout cela ne se put faire à la fois, sans qu'il y eût parmi eux quelque désordre, qu'augmentoient encore les chariots armés de faulx, qui marchoient à la tête de l'armée de Pharnace. Mais bientôt, les Romains se remirent de ce premier trouble, & aidés de l'avantage du lieu, ils repousserent aisément les ennemis. La victoire commença par l'aîle droite, où étoient les vieux soldats de la sixieme légion; ensuite, & l'aîle gauche, & le centre prirent la même supériorité. Les soldats de Pharnace sont ou tués, ou culbutés dans la vallée. Ceux qui pu-

rent s'échapper, jettoient leurs armes pour fuir plus à l'aise. Jules César les poursuit, & sans leur donner le tems de se reconnoître, il va attaquer leur camp & le force. Pendant l'attaque du camp, Pharnace trouva le moyen de se sauver.

On rapporte que Jules César fut étonné lui-même de la facilité avec laquelle il avoit remporté cette victoire, & qu'il s'écria : *Heureux Pompée ! voilà donc les ennemis dont la défaite vous a mérité le nom de Grand.* En écrivant à un de ses amis de Rome pour lui rendre compte de cet évenement, il exprima la rapidité de sa victoire par ces trois mots fameux, *veni*, *vidi*, *vici* ; c'est-à-dire : *je suis venu*, *j'ai vu*, *j'ai vaincu.* Et lorsqu'il triompha de Pharnace, il fit porter en pompe un tableau sur lequel ces trois mêmes mots étoient écrits en gros caracteres.

Jules César pouvoit en effet se glorifier d'avoir pleinement vaincu son ennemi par le gain de cette seule bataille ; car, il n'y eut plus de guerre. Pharnace s'étant retiré à Sinope y fut poursuivi par Cn. Domitius Calvinus, qui l'obligea d'abandonner & cette ville, & tout le païs. Sa folle ambition l'avoit réduit à n'avoir plus d'asyle. Car, le Bosphore étoit occupé par Asandre, qui s'étoit révolté contre lui, comme nous l'avons rapporté. Le Prince fugitif, voulant rentrer dans son Royaume, trouva le rebelle en état de lui en disputer la possession. Il se livra entre-eux un combat, dans lequel Pharnace périt ; & voilà à quoi aboutirent ses ambitieux projets.

PHARNACH, *Pharnach*, Φαρνὰχ. (*a*) de la tribu de Zabulon, fut pere d'Élisaphan, un de ceux qui furent choisis par Moïse pour partager aux enfans d'Israël la terre de Chanaan.

PHARNACIAS, *Pharnacias*, (*b*) un des Eunuques de Xerxès II, procura à Sogdien les moyens d'assassiner ce Prince, vers l'an 424 avant Jesus-Christ. Xerxès II n'avoit regné qu'un an, ou seulement deux mois, selon d'autres.

PHARNACIE, *Pharnacia*, Φαρνακία, (*c*) ville de l'Asie Mineure, dans le royaume de Pont, sur le bord du Pont Euxin, étoit située à trente mille pas de Trapésonte. Strabon dit que Pharnacie étoit une ville fortifiée, & qu'elle avoit été peuplée des habitans de Cotyorum. Du tems de ce Géographe, les Chaldéens étoient maîtres de Pharnacie, & ce peuple étoit alors soumis à Pythodoris, femme également distinguée par sa prudence & par son habileté dans l'art de bien gouverner.

Ce fut près de Pharnacie que

(*a*) Numer. c. 34. v. 25.
(*b*) Diod. Sicul. p. 319, 322, Roll. Hist. Anc. T. II. p. 400.

(*c*) Strab. p. 548, 549, 555, 677. Plin. T. I. p. 304. Ptolem. L. V. c. 6. Plut. T. I. p. 502.

périrent misérablement les sœurs & les femmes de Mithridate. Ces Princesses, qu'on avoit envoyées loin du danger près de cette ville, s'y croyoient en sûreté & en repos. Mais, Mithridate, dans sa fuite, leur dépêcha l'Eunuque Bachidas avec l'ordre de mourir.

Il y en a qui prétendent que Pharnacie est la même ville que Cérasonte. Mais, d'autres les distinguent formellement.

PHARNAPATE, *Pharnapates*, Φαρναπάτης, (a) le plus habile de tous les Généraux du roi Orode, & celui qui avoit le plus de réputation, fut tué par Ventidius.

PHARNUCHUS, *Pharnuchus*, Φαρνοῦχος, (b) un des officiers Généraux de Cyrus le jeune, obtint le gouvernement de la partie de la Phrygie, située vers le long de l'Hellespont & de l'Éolide.

PHAROS, *Pharos*, Φάρος, (c) isle d'Égypte, située vis-à-vis d'Alexandrie. Elle est qualifiée dans Pline colonie de César dictateur.

Cette isle donna son nom à une tour fameuse, qui y fut construite par Ptolémée Philadelphe. Elle étoit si grande & si magnifique, que plusieurs l'ont mise au rang des sept merveilles du monde. Ammien Marcellin & Tzetzès attribuent ce grand ouvrage à Cléopatre reine d'Égypte; d'autres en dondent la gloire à Alexandre le Grand. Mais, tous ces auteurs sont invinciblement réfutés par les témoignages de Strabon, de Pline, de Lucien, d'Eusebe, de Suidas, & de plusieurs autres, qui disent que Ptolémée Philadelphe en fut l'auteur; auxquels on peut ajouter Jules César, qui, dans son livre de la guerre d'Alexandrie, dit qu'elle avoit été bâtie par les rois d'Égypte. Cette différence d'opinions sur l'origine d'une tour, qui avoit autrefois porté le nom de son fondateur, est apparemment venue de la fourberie de Sostrate qui en fut l'architecte. Il vouloit immortaliser son nom; ce qui n'auroit pas été blâmable, s'il n'eût en même tems voulu supprimer celui de Ptolémée Philadelphe, qui en faisoit la dépense. Pour cet effet, il s'avisa d'un stratagême qui lui réussit; il grava profondément sur la tour cette inscription: *Sostrate Cnidien, fils de Dexiphane, aux Dieux Sauveurs en faveur de ceux qui vont sur mer*; & sçachant bien que le

(a) Plut. T. I. p. 930.

(b) Xenoph. p. 168, 230.

(c) Plin. T. I. p. 113, 283, 606, 690. T. II. p. 739. Strab. p. 37, 58, 124, 140, 536, 791. & *seq.* Ptolem. L. IV. c. 5. Pomp. Mel. p. 144, 149. Cæs. de Bell. Civil. L. III. pag. 684. & *seq.* Hirt. Pans. de Bell. Alexand. pag. 701, 702. Q. Curt. L. IV. c. 8. Ovid. Metam. L. XV. c. 6. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 31, 32. T. V. pag. 583, 584. Hist. Rom. Tom. VII. pag. 526. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. VI. pag. 577. & *suiv.* Tom. IX. pag. 426. & *suiv.* Tom. XVIII. p. 187. & *suiv.*

roi Ptolémée Philadelphe ne feroit pas content d'une telle inscription, il la couvrit d'un enduit fort léger, qu'il sçavoit bien ne pouvoir pas résister long-tems aux injures de l'air, & y mit le nom de Ptolémée. L'enduit & le nom du Roi tomberent quelques années après, & l'on n'y vit plus que l'inscription, qui en donnoit toute la gloire à Sostrate. Le nom de Ptolémée Philadelphe étant une fois tombé, cela produisit dans la suite des tems quelque différence de sentimens sur le fondateur de la tour de Phare.

Pline a prétendu que Ptolémée Phidalphe, par modestie & par grandeur d'ame, voulut que Sostrate mît son nom sur la tour, sans qu'il y fût fait aucune mention de lui. Mais, ce fait n'est nullement croyable; cela auroit passé dans ce tems-là, & passeroit même encore aujourd'hui pour une grandeur d'ame mal entendue. On n'a jamais vu de Prince qui ait refusé de mettre son nom sur des ouvrages magnifiques faits pour l'utilité publique, & qui en ait voulu donner toute la gloire aux architectes. Il y a plus d'apparence que Pline, sçachant qu'il n'y avoit sur la tour que le nom de l'architecte, & en ignorant la véritable cause, n'aura dit cela que par conjecture. Mais, cette conjecture n'a nulle vraisemblance.

Cette tour fut donc bâtie dans l'isle de Pharos, qui n'est éloignée de la terre ferme que de sept stades, ou d'un quart de lieue. Il s'éleve là-dessus une question à l'occasion d'Homere, qui fait dire à Ménélaüs dans son Odyssée, qu'elle est éloignée de l'Égypte d'une journée entiere d'un vaisseau allant le vent en pouppe.

La journée d'un vaisseau, suivant l'estime ordinaire des anciens, peut s'évaluer à dix-huit ou vingt lieues communes de France. Il est vrai qu'elle ne devoit pas être si longue dans les tems héroïques, où l'on ne se servoit ni de forçats ni de rameurs à gages. Les héros ne dédaignoient pas alors de manier l'aviron. L'expédition des Argonautes en fournit un exemple; & Ménélaüs, dans le même livre, dont le passage en question est tiré, le dit en termes exprès de ses compagnons, auxquels il avoit néanmoins donné l'épithete de semblables aux Dieux. On peut donc supposer qu'au tems d'Homere, ou plutôt de la guerre de Troie, la course d'un vaisseau étoit moins longue qu'elle ne le fut dans les siecles postérieurs. Mais, qu'on l'abrege tant qu'on voudra, il sera toujours incroyable que l'isle de Pharos, qui maintenant tient à l'Égypte, en fut alors éloignée de la plus petite journée.

Ératosthene & d'autres Écrivains accusent Homere d'ignorance à cet égard; ils prétendent que ce Poëte ne connoissoit pas les côtes d'Égypte. Strabon entreprend de le justifier

tifier d'un tel reproche, & fait son apologie en homme d'esprit. « C'est, dit-il, Ménélaüs » qui raconte ses voyages, il » use du privilege des voya- » geurs, il exagere, il ment. » D'ailleurs, c'est un Poëte » qui le fait parler. Homere » croyoit, avec tous les an- » ciens, que la basse Égypte » étoit un don du Nil; qu'elle » s'est peu à peu formée du » limon que le débordement de » ce fleuve amene chaque an- » née, & qu'ainsi le continent » empiete toujours de plus en » plus sur la mer. Il aura de- » là conclu que l'isle de Pha- » ros avoit été plus éloignée » de l'Égypte au tems de Mé- » nélaüs, qu'elle ne l'étoit au » sien. Peut-être ne croyoit-il » pas cette distance aussi con- » sidérable qu'il la fait; mais, » il veut intéresser son lecteur » par le merveilleux de la fic- » tion. »

Ce raisonnement de Strabon en faveur d'Homere n'a pas empêché le rhéteur Aristide, qui vivoit sous les Antonins, de reprocher au Poëte cette erreur géographique.

Eustathe, le plus sçavant des commentateurs d'Homere, propose une explication du passage. On prétend, dit-il, que dans les tems héroïques l'isle de Pharos étoit éloignée de Naucratis en Égypte, d'une journée de navigation, & que dans la suite cet espace a été rempli par le limon du Nil. Le commerce, ajoûte Eustathe, se faisoit alors dans cette ville de Naucratis, où l'on soupçonne qu'aborda Ménélaüs après avoir quitté l'isle de Pharos.

Cette explication s'accorderoit assez bien avec le texte, si dans les tems héroïques le continent de l'Égypte ne s'étoit étendu que jusqu'à Naucratis. En effet, de Naucratis à l'isle de Pharos on comptoit environ cinquante milles, qui font à-peu-près dix-huit de nos lieues. Mais, il n'est pas aisé de se prêter à cette supposition; car 1°. Au tems d'Hérodote le continent d'Égypte étoit à-peu-près tel qu'il est aujourd'hui. 2.° Naucratis n'existoit point dans les tems héroïques; c'est une ville Grecque fondée par les Milésiens, vers l'an 450 avant Jesus-Christ. Enfin, les traditions les mieux autorisées font aborder Ménélaüs à la bouche Canopique, qui est la plus ancienne embouchure du Nil.

Eustathe avoit apparemment senti le défaut de cette explication; du moins ne s'en contente-t-il-pas. Il en propose une seconde, en donnant au texte d'Homere une interprétation que Paulmier de Grente Mesnil a depuis adoptée. Selon eux, Αἰγύπτου dans cet endroit de l'Odyssée ne signifie point l'Égypte, mais le Nil qu'Homere a toujours désigné sous le nom Αἴγυπτος. Il faudra donc traduire Αἰγύπτου προπάροιθε, *vis-à vis le fleuve Egyptus*. De l'isle de Pharos à la bouche Ca-

nopique où Ménélaüs aborda, Strabon ne compte à la vérité que cent cinquante stades ; mais, nous avons observé que la journée d'un vaisseau n'étoit pas longue dans ces premiers tems. Cette explication simple & naturelle paroît à M. l'abbé Belley lever toute difficulté, & on peut s'y fixer. Revenons à l'isle Pharos.

Cette isle, comme nous l'avons dit, étoit éloignée du continent de sept stades, ou, selon Jules César, de neuf cens pas, ce qui revient presque au même. Elle étoit plus longue que large ; sa plus grande longueur étoit opposée d'un côté à la terre, & de l'autre à la pleine mer. Elle devint Péninsule dans la suite du tems ; les rois d'Égypte la joignirent à la terre par une chaussée, & par un pont qui alloit de la chaussée à l'isle, en sorte que du tems de Strabon elle étoit, selon cet auteur, presque terre ferme. Elle avoit un promontoire ou une roche, contre laquelle les flots de la mer se brisoient. Ce fut sur cette roche que Ptolémée Philadelphe fit bâtir de pierres blanches la tour du Phare, ouvrage d'une magnificence surprenante, à plusieurs étages voutés à-peu-près comme la tour de Babylone, qui étoit à huit étages, ou, comme Hérodote s'exprime, à huit tours l'une sur l'autre. C'est ainsi qu'il faut expliquer le πολυόροφος de Strabon, & non pas *multis fastigiis*, à plusieurs faites, ou à plusieurs sommets, comme a traduit l'interprete ; de même que quand nous lisons dans Hérodote, que les maisons de Babylone étoient τριώροφοι ou τετρώροφοι, nous entendons qu'elles étoient à trois ou quatre étages.

Le géographe de Nubie, auteur qui écrivoit il y a environ 600 ans, parle de la tour du Phare comme d'un édifice qui subsistoit encore de son tems, il l'appelle un candélabre, à cause du feu & de la flamme qui y paroissoient toutes les nuits. Il n'y en a point, dit-il, de semblable dans tout l'univers, quant à la solidité de la structure ; elle est bâtie de pierres très-dures jointes ensemble avec des ligatures de plomb. La hauteur de la tour, poursuit-il, est de 300 coudées ou de 100 statures ; c'est ainsi qu'il s'exprime pour marquer que la tour avoit la taille de 100 hommes, en comptant 3 coudées pour la taille d'un homme. Il n'est pas le seul qui donne à l'homme cette mesure. S. Jean Chrysostôme, dans son exposition sur le Pseaume XLVIII, appelle l'homme Βραχὺν καὶ τρίπηχυν, un animal de courte taille & de trois coudées de haut. Selon la description du géographe de Nubie, il falloit qu'elle fût fort large en bas, puisqu'il dit qu'on y avoit bâti des maisons. En effet, un scholiaste de Lucien manuscrit, cité par Isaac Vossius, assure que pour la grandeur elle pouvoit

être comparée aux pyramides d'Égypte; qu'elle étoit quarrée; que ses côtés avoient près d'un stade de long, que de son sommet on découvroit jusqu'à cent milles au loin.

Le géographe de Nubie ajoute que cette partie d'en bas, qui étoit si large, occupoit la moitié de la hauteur de cette tour; que l'étage qui étoit audessus de la premiere voûte, étoit beaucoup plus étroit que le précédent; en sorte qu'il laissoit une galerie où l'on pouvoit se promener. Il parle plus obscurément des étages supérieurs, & il dit seulement qu'à mesure que l'on monte, les escaliers sont plus courts, & qu'il y a des fenêtres de tous côtés pour éclairer les montées.

Les Arabes, & quelques voyageurs, ont rapporté de la tour du Phare bien des choses sujettes à caution. Ils disent que Sostrate fonda cette prodigieuse masse sur quatre grands cancres de verres; ce qui paroît si fabuleux, qu'on ne voudroit pas même se donner la peine de le réfuter. Cependant, Isaac Vossius assure qu'il a entre ses mains un ancien auteur manuscrit des merveilles du monde, qui raconte la même chose. Mais, cet auteur semble ne rapporter cela que sur un bruit public; & Vossius se donne inutilement la torture, pour rendre croyable un fait qui a si peu de vraisemblance. S'il y avoit eu quelque chose d'approchant de cela, on a peine à croire que de tant d'anciens auteurs qui ont parlé de la tour de Pharos, pas un n'en eût rien dit.

On doit encore ajouter moins de foi à ce que rapporte sur la foi des Arabes, Martin Crusius dans sa Turco-Grece, qu'Alexandre le Grand fit mettre au haut de la tour un miroir fait avec tant d'art, qu'on y découvroit de cinq cens Parasanges, c'est-à-dire, de plus de 100 lieues, les flottes des ennemis qui venoient contre Alexandrie ou contre l'Égypte; & qu'après la mort d'Alexandre ce miroir fut cassé par un Grec, nommé Sodore, qui prit un tems où les soldats de la forteresse étoient endormis. Cela supposeroit que le Phare étoit déjà bâti du tems d'Alexandre le Grand, ce qui est certainement faux. C'est assez le génie des Orientaux, d'inventer des choses si déraisonnablement merveilleuses.

L'extraordinaire hauteur de cette tour faisoit que le feu que l'on allumoit au-dessus, paroissoit comme une lune. C'est ce qui a fait dire à Stace :

Lumina noctivagæ tollit Pharos æmula lunæ.

Mais, quand on le voyoit de loin, il sembloit plus petit, & avoit la forme d'une étoile assez élevée sur l'horison, ce qui trompoit quelquefois les mariniers, qui, croyant voir un de ces astres qui les guidoient pour la navigation, tournoient leur proue d'un autre côté, &

alloient se jetter dans les sables de la Marmarique.

On dit que l'isle de Pharos se nomme aujourd'hui Farion, & qu'elle est appellée Magrals par les habitans du païs, & par les Arabes Magar Alecsandria, c'est-à-dire, le Phare d'Alexandrie.

PHAROS, *Pharos*, Φάρος, (*a*) isle de la mer Adriatique, qui, selon Pline & Strabon, se nommoit auparavant Paros. Strabon ajoute que cette isle, qui fut la patrie de Démétrius Pharien, étoit dans le voisinage des Ardiéens, ou Ardiens, & une colonie des habitans de Paros.

Ce fut l'an 385 avant l'Ere Chretienne, que ces Insulaires, sur l'avis d'un certain Oracle, envoyerent une colonie dans l'isle de Pharos, où ils bâtirent des maisons. Ils étoient favorisés dans cette transmigration par Denys le Tyran, qui peu d'années auparavant avoit envoyé dans cette même isle des habitans qui y avoient bâti une ville appellée Lissus. A la suite de cette premiere entreprise, Denys qui n'avoit alors aucune autre affaire qui le détournât, fit construire dans le même lieu un port & un abri pour deux cens vaisseaux, & outre cela un mur qui environnoit toute la ville. Son enceinte étoit si grande, qu'il n'y en avoit aucune qui l'égalât dans la Grece entiere. Il y fit disposer aussi des lieux d'exercice d'une très-vaste étendue le long du fleuve Anapus; il y fit élever sur-tout des temples des Dieux; en un mot, il l'embellit de tout ce qui pouvoit contribuer à la magnificence & à la réputation d'une ville.

Les Insulaires de la mer Égée, qui étoient venus bâtir Pharos, avoient permis aux Barbares qu'ils avoient trouvés dans le lieu, & auxquels ils ne firent aucun mal, de se retirer dans un endroit de l'isle, que sa situation rendoit très-fort; & pour eux ils firent de nouvelles fortifications à leur ville déjà bâtie au bord de la mer. Cependant, comme ces barbares voyoient impatiemment les Grces dans leur voisinage, ils obtinrent quelques secours de la part des Illyriens situés sur le rivage opposé; après quoi ils vinrent ensemble avec de légeres frégates se jetter au nombre de plus de dix mille hommes sur les nouvelles possessions des Grecs, & leur firent perdre même beaucoup de soldats. Mais, le Lieutenant de Denys à Lissus, qui avoit une flotte, vint attaquer les vaisseaux fournis par les Illyriens. Il en coula à fond une partie, & se rendit maître de l'autre; de sorte qu'il leur tua dix mille hommes & fit sur eux dix mille prisonniers.

Le P. Hardouin retranche

(*a*) Plin. T. I. p. 178. Strab. p. 315. Ptolem. L. II. c. 17. Diod. Sicul. pag. 464, 465.

l'isle de Pharos dans le Pline qu'il nous a donné. On lisoit autrefois : *Insulæ ejus finûs cum oppidis, præter supra significatas, Absyrtium, Arba, Tragurium, Issa Pharos, Paros antè.* Il supprime ces derniers mots : *Tragurium, Issa Pharos, Paros antè.* Cependant, Diodore de Sicile, Strabon, & Polybe, font mention de cette isle, que Ptolémée appelle Pharie. Aujoud'hui, on la nomme Lésina, Lexina, Lézina, ou Lisna.

PHAROS *Pharos*, Φάρος, (*a*) nom d'un fleuve que Xénophon place aux environs de la Cilicie & de l'Euphrate. Au lieu de Pharos, quelques manuscrits portent Psarus; & Ortélius croit que la meilleure orthographe est Sarus. Xénophon dit que ce fleuve étoit large de trois plethres.

PHAROS, ou plutôt PAROS, une des isles Cyclades. *Voyez* Paros.

PHAROS, (*b*) Tyrrhena, Phare de la mer Tyrrhene. L'empereur Claude avoit fait bâtir une haute tour au port d'Ostie, à l'imitation du Phare d'Alexandrie. C'est pour cela que cette tour fut appellée *Pharos Tyrthena.*

PHAROS, *Pharos*, Φάρες, *ou* Φόρος, (*c*) dont les enfans revinrent de la captivité de Babylone au nombre de deux mille cent soixante-douze. Le nom de Pharos peut se prendre pour celui d'un lieu, ou d'un chef de famille.

PHARPHAR, *Pharphar*, Φαρφάρ, (*d*) un des deux fleuves de Damas, selon le quatrieme livre des Rois. *Voyez* Chrysorhoas.

PHARRALE, *Pharralus.* *Voyez* Pharsale.

PHARRASIENS. *Pharrasii*, (*e*) peuple Indien, selon Quinte-Curse. *Voyez* Présides.

PHARSALE, *Pharsalus*, Φάρσαλος, (*f*) ville de Grece dans la Thessalie. Strabon la met dans la Phthiotide, qui étoit un canton de la Thessalie. Selon les cartes de M. d'Anville, la ville de Pharsale étoit située sur les bords de l'Énipée, qui alloit se rendre dans l'Apidanus.

Cette ville, suivant Polybe, n'étoit pas éloignée de Larisse; & ce voisinage est prouvé par la fuite de Cn. Pompée, qui, après la bataille de Pharsale, se retira vers Larisse, comme la ville la plus voisine, & où il n'entra pas néanmoins.

Selon Étienne de Byzance, le nom de Pharsale s'écrit de deux façons différentes, de sorte qu'on a dit Pharsale & Phar-

(*a*) Xenoph. p. 252.

(*b*) Juven. Satyr. 12. v. 76.

(*c*) Esdr. L. I. c. 2. v. 3. c. 8. v. 3. c. 10. v. 25. L. II. c. 3. v. 25. c. 7. v. 8. c. 10. v. 14.

(*d*) Reg. L. IV. c. 5. v. 12.

(*e*) Q. Curt. L. IX. c. 2.

(*f*) Strab. p. 431, 432, 434. Tacit. Hist. L. 1. c. 50. L. II. c. 38. Plin. T. I. p. 199, 388. Pauf. p. 633. Appian. p. 474. Tit. Liv. L. XXXII. c. 33. L. XXXVI. c. 14. L. XLIV. c. 1. Plut. T. I. p. 728. Xenoph. p. 517, 579. *& seq.* Thucyd. p. 72, 304. Crév. Hist. Rom. T. VII. p. 486. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lettr. T. VI. p. 547.

rale. Tacite, Pline, & Plutarque lisent Pharsalie; mais, c'est sans fondement que Tzetzès & Lycophron écrivent Phargale.

La fameuse bataille, que Jules César gagna sur Cn. Pompée, l'an 48 avant Jesus-Christ, se donna près de cette ville. C'est cette circonstance qui a rendu Pharsale si célebre, & peut-être que sans cela cette ville seroit demeurée ensevelie dans un profond oubli.

Appien dit qùe l'armée de Cn. Pompée étoit campée entre la ville de Pharsale & le fleuve Énipée; ce qui semble contredire ce que Strabon avance, que l'Énipée arrosoit la ville de Pharsale; mais, comme il y avoit deux villes de Pharsale, la nouvelle & la vieille, il y a apparence que l'une étoit bâtie sur le bord du fleuve, & que l'autre en étoit un peu éloignée. La bataille s'étant donnée, auprès de la vieille Pharsale, appellée *Palæopharsalus* par Eutrope, & *Palæpharsalus* par Tite-Live, c'étoit celle-là sans doute, qui se trouvoit à quelque distance du fleuve.

Quoi qu'il en soit, la ville de Pharsale a été d'abord le siege d'un Évêque suffragant de Larisse, & ensuite celui d'un Archevêque sous le Patriarchat de Constantinople. C'est aujourd'hui Farsa ou Pharsa dans la Turquie d'Europe.

PHARSALE, *Pharsalus*, (a) lieu situé quelque part dans l'Épire, selon Jules César. C'étoit un port de mer, puisque Jules César dit qu'il y débarqua ses soldats.

Quelques manuscrits, au lieu de *Pharsalus* portent *Pharsalia*; & d'autres, *Palæstina*; & c'est de cette derniere façon qu'écrit Lucain, en parlant de la flotte de Jules César.

Lapsa Palæstinas uncis confixit arenas.

Un auteur moderne dit que le manuscrit de Chalcis, au lieu de ces mots, *qui appellatur Pharsalus*, qu'on lit communément dans les commentaires de Jules César, porte *qui appellatur Palæste*; ce qui joint au témoignage de Lucain, fait une espece d'autorité.

PHARSALE, *Pharsalus*, ville appellée aussi Phasélis. *Voyez* Phasélis.

PHARSALE, *Pharsalia*, titre d'un Poëme de Lucain. *Voyez* Lucain.

PHARSALIA TERRA, (b) c'est-à-dire, le territoire de Pharsale. *Voyez* Pharsale.

PHARSALICI CAMPI, (c) c'est-à-dire, les plaines de Pharsale, que les Grecs nomment Φαρσάλιον πεδίον. Ces plaines sont devenues célebres depuis la bataille que Jules César y gagna sur Cn. Pompée. *Voyez* Pharsale.

PHARSALICUM BELLUM, (d) c'est-à-dire, la guerre de Phar-

(a) Cæs. de Bell. Civil. L. III. p. 583. Lucan. L. V. v. 460.
(b) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 6.
(c) Plin. T. I. p. 199. Plut. T. I. p. 656.
(d) Plin. T. I. p. 256.

fale, pour dire la bataille de Pharfale. *Voyez* Pharfale.

PHASALIE, *Pharfalia*, Φαρσαλία. *Voyez* Pharfale.

PRARSALIE, *Pharfalia*, (*a*) nom donné au païs fitué aux environs de la ville de Pharfale. *Voyez* Pharfale.

PHARSALIENS, *Pharfalii*, Φαρσαλιοι, (*b*) nom que Strabon donne aux habitans de Pharfale. *Voyez* Pharfale.

PHARSANDATHA, *Pharfandatha*, Φαρσανές, (*c*) l'aîné des enfans d'Aman, fut mis à mort, comme fon pere l'ennemi des Juifs.

PHARUDA, *Pharuda*, Φαρουδά, (*d*) dont les enfans revinrent de la captivité de Babylone à Jérufalem.

PHARUÉ, *Pharue*, (*e*) de la tribu d'Iffachar, fut pere de Jofaphat.

PHARURIM, *Pharurim*, Φαρουρίμ, (*f*) nom d'un lieu, fitué près du temple à Jérufalem. Nathanmélech, Eunuque du roi Jofias, avoit fa demeure près de l'entrée du temple à Pharurim.

PHARUS, *Pharus*, (*g*) capitaine Latin. Un jour que ce Capitaine faifoit de vaines menaces aux Troyens, & qu'il crioit de toute fa force, Énée s'arme d'un dard, & le plonge dans fa bouche ouverte.

PHARYGAS, *Pharygas*, (*h*) bourg de Grece dans la Phocide, fitué au pied du mont Acrorion. Plutarque fait mention de ce bourg.

PHASAEL, *Phafaëlus*, Φασάηλος, (*i*) une des principales tours qu'Hérode le Grand avoit fait bâtir à Jérufalem. Il nomma celle-ci Phafaël du nom de fon frere Phafaël. Cette tour étoit quarrée. Chacun de fes côtés avoit quarante coudées de long, & autant de haut, & elle étoit auffi toute maffive au-dedans. Il y avoit au-deffus une forme de veftibule de dix coudées de hauteur foutenu par des arcboutans, & environné de petites tours. Du milieu de ce veftibule, s'élevoit une tour dans laquelle étoient des logemens & des bains fi riches, que l'on y voyoit éclater par tout une magnificence royale ; & le haut de cette tour étoit auffi fortifié de crenaux & de parapets. Ainfi, toute fa hauteur étoit de quatre-vingt-dix coudées. Sa forme reffembloit à celle du phare d'Alexandrie, où un feu toujours allumé fervoit de fanal aux mariniers pour les empêcher de donner à travers des rochers qui auroient pu leur faire faire naufrage ; mais, celle-ci étoit plus fpacieufe que l'autre, & c'étoit dans ce fuperbe féjour que Simon avoit établi le fiege de fa tyrannie.

(*a*) Ovid. Metam. L. XV. c. 18.
(*b*) Strab. p. 431.
(*c*) Efth. c. 9. v. 7.
(*d*) Efdr. L. I. c. 2. v. 55.
(*e*) Reg. L. III. c. 4. v. 17.
(*f*) Reg. L. IV. c. 23. v. 11.
(*g*) Virg. Æneid. L. X. v. 322, 323.
(*h*) Plut. T. I. p. 757.
(*i*) Jofeph. de Antiq. Judaïc. L. XVI. p. 560. de Bell. Judaïc. L. VI. p. 914.

PHASAEL, *Phasaelus*, (a) Φασάηλος, ville située dans la vallée de Jéricho, du côté du septentrion. Ce fut aussi Hérode le Grand qui fit bâtir cette ville, & qui la nomma ainsi. Le territoire d'alentour, auparavant désert & abandonné, fut depuis ce tems-là cultivé & appellé du même nom que la ville.

PHASAEL, *Phasaelus*, (b) Φασάηλος, fils aîné d'Antipater & frere d'Hérode le Grand. Comme Hyrcan, grand-prêtre & prince des Juifs, avoit laissé à Antipater la principale autorité dans le gouvernement du païs, Antipater établit Phasaël son fils aîné, Général des troupes de la Judée, & Gouverneur de Jérusalem, ainsi que du païs d'alentour. Phasaël donna dans plusieurs rencontres des marques d'une grande valeur. Il battit Félix, qui vouloit venger sur lui la mort de Malichus, qu'Hérode son frere avoit fait tuer à Tyr. Quelque tems après, les Juifs accuserent devant M. Antoine les deux freres Phasaël & Hérode, comme ayant usurpé toute l'autorité, & ne laissant à Hyrcan que le seul nom de Prince. Mais, Hérode sçut si bien gagner M. Antoine, que ses ennemis n'oserent continuer leurs poursuites. Enfin, pendant la guerre d'Antigonus contre Hérode, Pacorus fils du roi des Parthes, étant entré dans la Judée, résolut de rétablir Antigonus sur le Trône. Il fit entrer Barzapharne avec ses troupes dans la Galilée, & envoya devant lui vers Jérusalem son grand échanson, nommé comme lui, Pacorus, avec un corps de cavalerie. Pacorus s'avança avec Antigonus jusqu'à Jérusalem, & ils se rendirent d'abord maîtres de la ville, & ensuite du temple. Hérode & Phasaël, qui suivoient le parti d'Hyrcan, s'étant enfermés dans le palais Royal, Pacorus se tint avec ses gens dans le fauxbourg. Mais, Antigonus l'ayant prié d'entrer dans la ville, Phasaël vint au devant de lui, & le reçut dans sa maison.

Pacorus, faisant semblant de vouloir pacifier les troubles, lui conseilla d'aller trouver Barzapharne; & comme Phasaël ne se défioit de rien, il se laissa persuader contre l'avis d'Hérode, qui connoissant la perfidie de ces barbares, lui conseilloit au contraire de se défaire de Pacorus & de tous ceux qui étoient venus avec lui. Phasaël se mit donc en chemin, & Pacorus lui donna pour l'accompagner deux cens chevaux & dix de ceux que l'on nommoit Libres. Lorsqu'il fut arrivé dans la Galilée, les Gouverneurs des places vinrent en armes au-devant de lui, & Barzapharne le reçut très-bien d'abord; il lui fit même des pré-

(a) Joseph. de Antiq. Judaïc L. XVI. p. 560.

(b) Joseph. de Antiq. Judaïc. L. XIV, p. 429. & seq. de Bell. Judaïc. L. I, p. 729. & seq.

sens, & pensa ensuite au moyen de le perdre. On le conduisit dans une maison proche de la mer, où Phasaël apprit qu'Antigonus avoit promis à Barzapharne mille talens & cinq cens femmes. Il commença alors à avoir de la défiance, & on l'avertit aussi qu'on vouloit cette même nuit lui donner des gardes pour s'assurer de sa personne ; ce qui en effet auroit été exécuté, si l'on n'eût pas voulu attendre que les Parthes demeurés dans Jérusalem eussent pris Hérode, de peur qu'il ne s'échappât, quand il sçauroit que Phasaël avoit été arrêté. Il parut bientôt que cet avis étoit véritable ; car, l'on vit bientôt après arriver des gardes. On conseilla à Phasaël, & particulierement un Officier qui avoit découvert ce secret par le moyen d'un homme le plus riche de tous les Syriens, de monter promptement à cheval pour se sauver., & il lui offrit des vaisseaux pour ce sujet, parce qu'il n'étoit pas loin de la mer. Mais, Phasaël ne crut pas devoir laisser Hérode son frere dans le péril. Ainsi, il prit le parti d'aller trouver Barzapharne, & lui dit qu'il ne pouvoit sans une extrême injustice & sans se déshonorer attenter à la vie d'une personne qui étoit venue le trouver de bonne foi, & dont il n'avoit nul sujet de se plaindre ; que s'il avoit besoin d'argent, il pouvoit lui en donner plus qu'Antigonus. Barzapharne lui protesta avec serment qu'il n'y avoit rien de plus faux que ce qu'on lui avoit rapporté, & s'en alla trouver Pacorus. Aussi-tôt que Barzapharne fut parti, on arrêta Phasaël, qui ne put faire autre chose que de détester sa perfidie.

Comme il n'appréhendoit pas tant la mort à laquelle il sçut qu'on le destinoit, que la honte de la recevoir des mains de son ennemi, & qu'il ne pouvoit se tuer lui-même parce qu'il étoit enchaîné, il se cassa la tête contre une pierre. On dit qu'Antigonus lui envoya des Médecins, qui au lieu d'employer des remedes pour le guérir, empoisonnerent les plaies. Il eut, avant que de rendre l'esprit, la consolation d'apprendre par la voie d'une femme, qu'Hérode s'étoit sauvé, & souffrit la mort avec joie, dans la pensée qu'il laissoit un frere qui la vengeroit ; & que ses ennemis recevroient par lui le châtiment de leur perfidie.

PHASAEL, *Phasaëlus*, (*a*) Φασάηλος, fils du précédent, n'avoit que sept ans à la mort de son pere. Lorsqu'il fut devenu grand, il épousa Salampso sa cousine germaine, qui étoit fille d'Hérode le Grand ; & il en eut trois fils, Antipater,

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. L. XIV, pag. 498. L. XVIII. pag. 627, 628.

Herode & Alexandre, & deux filles, Alexandra & Cypros.

PHASAEL, *Phasaëlus*, (a) Φασάηλος, fils d'Hérode le Grand, & de Pallas la septieme femme de ce Prince.

PHASAELIDE, *Phasaëlis*, Φασαηλις, nom que Josephe donne au territoire de la ville de Phasaël. *Voyez* Phasaël.

PHASAELITICUS AGER, le territoire de la ville de Phasaël. *Voyez* Phasaël.

PHASE, *Phasis*, Φάσις. (b) grand fleuve qui, selon quelques-uns, séparoit l'Europe de l'Asie. Strabon dit que le Phase a sa source dans l'Arménie; qu'il coule au travers de la Colchide; qu'il reçoit le Glaucus & l'Hippus qui sortent des montagnes voisines; qu'il est navigable jusqu'à Sarapana; & qu'à l'embouchure est une ville du même nom qui sert d'entrepôt aux Colques.

« Le Phase, selon Pline, » est le plus remarquable de » tous les fleuves qui se ren- » dent dans le Pont-Euxin. Il » naît chez les Mosques. Il est » navigable avec de grandes » barques dans un espace de » trente-huit mille cinq cens » pas, & ensuite avec de pe- » tites dans un long espace. On » le passe sur cent vingt ponts. » Il a eu sur ses rives plusieurs » villes, dont les plus célebres » étoient Tyndaride, Circée, » Cygnus & Phasis à son em- » bouchure. Mais, une ville » bien plus illustre que celles- » là, c'étoit celle d'Æa, située » à quinze mille pas de la mer, » à l'endroit où le Phase reçoit » l'Hippus & le Cyanée, deux » larges fleuves qui s'y rendent » de deux côtés opposés. Le » Phase n'a exactement sur ses » bords que la ville de Su- » rium, ainsi nommée d'un fleu- » ve qu'il reçoit près de cette » ville. Il en reçoit plusieurs » autres qui ne sont pas moins » admirables par leur grandeur » que par leur nombre, & en- » tre autres le Glaucus. A son » embouchure, il y a des isles » qui sont sans nom; » ce qui sembleroit prouver qu'elles n'étoient pas bien considérables.

Suivant les cartes de M. d'Anville, le Phase ou Boas, c'est ainsi que M. d'Anville appelle ce fleuve, après être né dans le païs des Mosques, près de la ville de Pharangium, vers les confins de l'Arménie, couloit du midi au nord jusques vers Sarapana, & là se tournant vers l'occident, il alloit presque en ligne droite se perdre dans le Pont-Euxin.

PHASE, *Phasis*, Φάσις, Prince de la Colchide. La Fa-

(a) Joseph. de Antiq. Judaïc. L. VXII. p. 584.

(b) Herod. L. I. c. 104. L. II. c. 103. L. IV. c. 38, 45, 86. Strab. p. 45, 52, 92, 288, 298, 497. & *seq.* Plin. Tom. I. p. 304, 305. Ptolem. L. V. c. 10. Pomp. Mel. p. 88. Q. Curt. L. VI. c. 5. Diod. Sicul. p. 603. Ovid. Metam. L. II. c. 6. L. VII. c. 1. Virg. Georg. L. IV. v. 367. Xenoph. pag. 333. Plut T. I. p. 637.

ble dit que Thétis, n'ayant pu le rendre sensible, le métamorphosa en fleuve. C'est le fleuve dont il est parlé dans l'article précédent.

PHASE, *Phase*, (*a*) terme qui est le même que celui de *Pascha*, Pâque. *Voyez* Pâque.

PHASÉA, *Phasea*, Φασὴ, (*b*) dont les enfans revinrent de la captivité de Babylone à Jérusalem.

PHASELES, *Phaseli*, (*c*) Φασήλοι, sorte de vaisseaux qui n'étoient ni proprement longs, ni proprement ronds. Appien en fait la description en ces termes: Octavie, dit-il, donna à son frere, après en avoir obtenu la permission de Marc Antoine son mari, dix Phaseles à trois rames, c'est-à-dire, des bâtimens qui tenoient un peu des vaisseaux de charge, & un peu des vaisseaux longs. Ces mêmes bâtimens qu'Appien appelle Phaseles, sont appellés dans Plutarque Myoparons, lorsqu'il dit, rapportant la même histoire, qu'Octavie obtint de son mari Marc Antoine la permission de donner à Octavien César son frere, vingt Myoparons, au-delà de ce dont ils étoient convenus ensemble.

On croit que les Phaseles furent ainsi nommés, parce qu'ils avoient été inventés à Phasélis, ville de Pamphylie, fameuse pour avoir servi longtems de retraite aux Corsaires. *Voyez* l'article suivant.

PHASÉLIS, *Phaselis*, (*d*) Φασηλὶς, ville de l'Asie mineure, située près du mont Climax, sur les confins de la Lycie & de la Pamphylie, ce qui a été cause que les uns l'ont attribuée à la Lycie, & d'autres à la Pamphylie.

Plutarque assure que les Phasélites étoient Grecs de nation; & Pomponius Méla, que leur ville avoit été fondée par Mopsus. Strabon dit que Phasélis étoit une ville très-considérable; qu'elle avoit trois ports & un lac. Selon Tite-Live, elle s'étendoit fort avant dans la mer, & c'étoit la premiere terre qu'appercevoient ceux qui alloient de Cilicie à Rhodes.

Les Phasélites, un jour, ne voulant ni recevoir dans leurs ports la flotte des Athéniens, ni se déclarer contre le roi de Perse, Cimon cingla vers leur ville. Après avoir fait le dégât dans leur païs, il s'approcha de leurs murailles pour les assiéger. Ceux de Chio, qui servoient sur sa flotte, & qui de toute ancienneté étoient amis

(*a*) Exod. c. 12. v. 11.

(*b*) Esdr. L. I. c. 2. v. 49.

(*c*) Appian. p. 726. Plut. T. I. p. 932. Antiq. expl. par D. Bern. de Monf. T. IV. p. 216.

(*d*) Plut. T. I. p. 486, 674. Pomp Mel. p. 72, 73. Strab. p. 666, 667. Plin. Tom. I. p. 122, 272. Tit. Liv. L. XXXVII. c. 23. Herod. L. II. c. 178. Cicer. in Verr. L. IV. c. 21. Pauf. p. 163. Demosth. Orat. in Lacrit. p. 948. *& seq.* Diod. Sicul. p. 746. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 11. Crév. Hist. Rom. T. VI. p. 172.

des Phaſélites, tâchoient d'adoucir la colere de Cimon ; & pendant qu'ils y travailloient, ils avertiſſoient les Phaſélites de tout ce qui ſe paſſoit par des lettres attachées à des fleches qu'ils jettoient dans la place par-deſſus les murs. Enfin, ils ménagerent leur accommodement, à condition qu'ils paieroient dix talens, qu'ils ſuivroient les Grecs, & qu'ils combattroient avec eux contre les Barbares.

Alexandre le Grand, étant venu à Phaſélis, y reſta pluſieurs jours. Pendant ſon ſéjour, il vit dans la place publique la ſtatue de Théodecte, que les habitans avoient érigée à ce poëte tragique, leur compatriote, auſſi-tôt après ſa mort ; & un jour qu'il s'étoit diverti dans un feſtin avec ſes amis, il alla danſer avec eux après ſouper autour de cette ſtatue, comme ceux, remarque Plutarque, qui vont en maſque aux momons du dieu Comus, & jetta ſur cette ſtatue pluſieurs couronnes de fleurs, rendant avec beaucoup de gentilleſſe & de grace par maniere de jeu cet honneur à la mémoire de ce perſonnage, & au commerce qu'il avoit eu autrefois avec lui par le moyen d'Ariſtote & de la Philoſophie.

Étienne de Byzance prétend que Phaſélis ſe nomma d'abord Pirguſſa, & enſuite Pharſalus. Cette ville n'entroit point en communauté avec les Lyciens ; elle ſubſiſtoit d'elle-même. Elle étoit épiſcopale. Parmi les Évêques qui ſouſcrivirent à la lettre adreſſée à l'empereur Léon, on trouve Ariſtodémus *Phaſelitanus* & Fronton. Un autre de ſes Évêques aſſiſta au Concile de Chalcédoine tenu l'an 451. Phaſélis étoit du tems des Romains une retraite de pirates, que Servilius détruiſit pendant que Cn. Pompée tenoit la mer avec une nombreuſe flotte. Ce fut à ces pirates que les Romains durent la découverte de certains vaiſſeaux fort légers. On les appelloit Phaſeles du nom du lieu où on les avoit inventés. Notre mot *Brigantins* répond à celui de Phaſeles.

PHASÉLITES, *Phaſelitæ*, Φασηλῖται. les habitans de la ville de Phaſélis. *Voyez* Phaſélis.

PHASÉRON, *Phaſeron*, (*a*) Φασιρών, dont la famille fut exterminée par Jonathas Maccabée, parce que ſes enfans étoient du parti de Bacchide.

PHASGA, *Phaſga*, (*b*) montagne ſituée au-delà du Jourdain dans le païs de Moab. Les monts Nébo, Phaſga & Abarim ne ſont qu'une même chaîne de montagnes près du mont Phogor, vis-à-vis Jéricho, ſur le chemin de Liviade à Esbus ou Esbon. Il eſt parlé du mont Phaſga en pluſieurs endroits de l'Écriture.

(*a*) Maccab. L. I. c. 9. v. 66.
(*b*) Numer. c. 21. v. 20. c. 23. v. 14. Deuter. c. 3. v. 17, 27. c. 4. v. 49. c. 34. v. 1. Joſu. c. 12. v. 3. c. 13. v. 20.

PHASHUR, *Phashur*, (*a*) Φασσοὺρ, dont les enfans revinrent de la captivité de Babylone au nombre de douze cens quarante-sept.

PHASIAINS, *Phasiani*, (*b*) Φασιανοὶ, peuple dont fait mention Xénophon. Ce devoient être les habitans des bords du Phase. *Voyez* Phasiens.

PHASIANUM LINUM, (*c*) Φασίανον λίνον, sorte de lin dont parle Xénophon. Comme le Pont-Euxin est appellé par quelques-uns *Phasianum mare*, il y a apparence que le lin appellé *Phasianum Linum*, étoit celui qui venoit sur les côtes de cette mer.

PHASIENS, *Phasiani*, (*d*) Φασίανοι, peuple d'Asie, suivant Diodore de Sicile. Les Phasiens étoient les habitans des bords du Phase. Les dix mille Grecs, dans leur retraite, traverserent leur païs. Nos Asiatiques ayant voulu attaquer les Grecs, ceux-ci les défirent dans un combat réglé, & en tuerent un grand nombre; après quoi, ils pillerent leurs demeures pleines de beaucoup de provisions qui furent d'un grand secours pour les vainqueurs, & qui leur procurerent quinze jours de repos & d'abondance.

PHASPHA, *Phaspha*, (*e*) Φασφὰ, de la tribu d'Aser, fut le second des fils de Jether.

PHASSUR, *Phassur*, (*f*) Φασχὼρ, Πασχωρ, fils de Melchias, de la famille d'Emmer, de la race des Prêtres, fut pere de Jéroham. Ayant été établi intendant de la maison du Seigneur, il entendit Jérémie qui prédisoit divers malheurs contre Jérusalem, le frappa, & le fit mettre en prison & dans les liens. Le lendemain de grand matin, Phassur fit délier Jérémie, & ce prophete lui dit: « Le » Seigneur ne vous appelle plus » Phassur, qui peut signifier » accroissement de splendeur, » ou celui qui cause la pâleur, » mais Magur Missabib, frayeur » de toutes parts. Vous ne » serez plus cet homme redou» table, qui faisoit trembler » & pâlir tout le monde, mais » un homme méprisé, & misé» rable en toutes manieres. Car, » ajouta-t-il, voici ce que dit » le Seigneur: Je vous rem» plirai de frayeur, vous & » vos amis; ils périront par » l'épée, & vous le verrez de » vos propres yeux.... Et » vous, Phassur, vous serez » emmené captif avec tous ceux » qui demeurent en votre mai» son; vous irez à Babylone, » vous y mourrez, & vous y » serez enterré avec tous vos » amis, à qui vous avez pro» phétisé le mensonge. » Cette prédiction eut apparemment son exécution après la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor.

(*a*) Esdr. L. II. c. 7. v. 41.
(*b*) Xenoph. p. 333.
(*c*) Xenoph. p. 975.
(*d*) Diod. Sicul. p. 412.
(*e*) Paral. L. I. c. 7. v. 38.
(*f*) Paral. L. I. c. 9. v. 12. Jerem. c. 20. v. 1. & seq. c. 21. v. 1. & seq.

On croit que ceci arriva l'année même de la mort de Josias, l'an du monde 3594, & avant J. C. 406.

Quelques années après, pendant que la ville étoit assiégée par Nabuchodonosor, Sédécias envoya Phassur & Sophonias vers Jérémie, pour lui demander si le Seigneur feroit éclater ses merveilles envers son peuple & s'il délivreroit Jérusalem de la main de Nabuchodonosor, qui la tenoit assiégée. Mais, Jérémie leur répondit que le Seigneur combattroit contre les habitans de Jérusalem par la famine, la peste & la guerre, & qu'après cela il les livreroit avec Sédécias leur roi, entre les mains de Nabuchodonosor.

PHATAIA, *Phataia*, (*a*) Φεθεΐα, un des Lévites qui, au retour de la captivité de Babylone, se trouverent avoir épousé des femmes étrangeres, & consentirent à les renvoyer.

PHATHAIA, *Phathaia*, (*b*) Φαθαΐα, fils de Méfézébel des enfans de Zara fils de Juda, étoit Commissaire du roi Artaxerxe pour toutes les affaires du peuple, au retour de la captivité de Babylone.

PHATHURA. *Voyez* Phéthor.

PHATUEL, *Phatuel*, Βατουὴλ, (*c*) fut pere du prophete Joël.

PHATURÈS, *Phatures*, Φαθώρη: Παθουρης, (*d*) contrée d'Égypte, dont parlent les prophetes Jérémie & Ézéchiel; mais, on n'en sçait pas bien la situation. Pline & Ptolémée en font mention, l'un sous le nom de Phthuris, & l'autre sous celui de Phthur ou Phthuri, & ils en parlent comme d'une ville. Il paroît qu'elle étoit dans la haute Égypte. C'est le païs des Phétrusim, descendans de Mesraïm, dont parle Moyse. Ézéchiel les menace d'une ruine entiere. Les Juifs s'y étoient retirés malgré Jérémie; & le Seigneur dit par Isaie qu'il les en ramenera.

PHATURITE [Le nome], *Nomos Phaturites*, (*e*) contrée d'Égypte. C'est la même que l'Écriture nomme Phaturès. *Voyez* Phaturès.

PHAU, *Phau*, (*f*) ville de l'Idumée, où demeuroit le roi Adar. Les Septante lisent Phogor, Φογώρ.

PHAVORINUS, *Phavorinus*, ou Favorinus. *Voyez* Favorinus.

PHAUSIADÈS, *Phausiades*, Φαυσιάδης. *Voyez* Phausius.

PHAUSIUS, *Phausius*, (*g*) fut pere d'Apisaon, qu'Homere appelle pour cela Phausiadès.

(*a*) Esdr. L. I. c. 10. v. 23.
(*b*) Esdr. L. II. c. 11. v. 24.
(*c*) Joël. c. 1. v. 1.
(*d*) Isaïe. c. 11. v. 11. Genes. c. 10. v. 13, 14. Jerem. c. 44. v. 1, 15. Ezech. c. 29. v. 14. Plin. T. I. p. 344. Ptolem. L. IV. c. 7.
(*e*) Plin. T. I. p. 253.
(*f*) Genes. c. 36. v. 39.
(*g*) Homer. Iliad. L. XI. v. 577.

PHAYLLUS, *Phayllus*, Φάϋλλος, (*a*) Athlete de Crotone, s'étoit rendu célebre par trois victoires remportées aux jeux Pythiques, deux au pentathle, & une à la course, mais plus encore par son combat naval contre les Perses. Car, lorsque tous les autres Grecs établis en Italie, avoient abandonné les véritables Grecs, les croyant absolument perdus, il équipa lui-même une galere à ses frais, y embarqua tous les Crotoniates qui voulurent le suivre, & se rendit à Salamine pour partager le péril avec ceux de sa nation. Alexandre le Grand, ayant vaincu les Perses, envoya aux Crotoniates en Italie une partie des dépouilles pour honorer encore tant d'années après la bonne volonté & le courage de Phayllus leur concitoyen.

PHAYLLUS, *Phayllus*, Φάϋλλος. (*b*) Grec, de l'isle de Zacynthe, passa au service du roi de Perse. Après la mort de Cyrus le jeune, il fut envoyé vers les Grecs pour leur faire des propositions. Ce doit être le même que Xénophon appelle Phalinus.

PHAYLLUS, *Phayllus*, Φάϋλλος, (*c*) le troisieme & le dernier des freres d'Onomarque. Après la mort de celui-ci, Phayllus lui succéda dans le commandement de l'armée Phocéenne, pendant la seconde guerre sacrée. Dans la vue de réparer au plus vîte la perte considérable que les Phocéens avoient faite dans le dernier combat, où Onomarque avoit péri, il commença par lever de toutes parts de grosses troupes de soldats étrangers, qui embrassoient son parti avec joie, parce qu'il leur donnoit une solde plus forte du double que celle qui se payoit alors aux autres soldats. Il se fit en même tems fournir par les peuples alliés des Phocéens, les secours d'hommes qu'ils devoient envoyer pour leur contingent; & par ce moyen, il remit en peu de tems sur pied une armée presque aussi nombreuse que l'étoit celle d'Onomarque, avant sa défaite. Pour armer toutes ces troupes, il fit fabriquer une très-grande quantité d'armes offensives & défensives, & il n'oublia pas de faire préparer de fort grosses sommes en or & en argent. C'est par ces grands préparatifs du nouveau général des Phocéens, que se termina la quatrieme année de la cent sixieme Olympiade.

L'année suivante, Phayllus travailla avec la même ardeur à relever le courage des Phocéens, en leur acquérant tous les jours de nouvelles forces, à

(*a*) Plut. T. I. p. 685. Pauf. p. 614. Herod. L. VIII. c. 47. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 13. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 667.

(*b*) Plut. T. I. p. 1017.

(*c*) Pauf. p. 612, 613. Diod. Sicul. p. 508, 529, 530. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 477. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. T. XII. p. p. 181, 185. *& suiv.*

quelque prix que ce fût; car, comme il avoit des trésors immenses en sa possession, & que par conséquent il ne couroit pas grand risque à répandre l'argent avec profusion, non-seulement il eut l'art d'attirer à lui un très grand nombre de particuliers, mais il parvint même à déterminer la plupart des villes de la Grece les plus considérables, à se déclarer ouvertement en faveur des Phocéens, & à leur fournir les secours d'hommes dont ils avoient besoin. Ce fut en effet alors que les Lacédémoniens lui envoyerent mille soldats, & les Achéens deux mille. Le contingent des Athéniens fut le plus fort, car ils envoyerent cinq mille hommes de pied & quatre cens chevaux, sous la conduite de Nausiclès, un de leurs plus expérimentés capitaines. Dans ce même tems-là, Lycophron & Pitholaüs, Tyrans des Phéréens, se trouvant, par la mort d'Onomarque, déchus de toute espérance de secours, & par conséquent hors d'état de résister davantage à la puissance de Philippe roi de Macédoine, furent forcés d'abandonner la ville de Pheres, siege de leur domination, & de la remettre entre les mains de ce Prince; & après avoir ramassé à la hâte deux mille hommes, ils allerent joindre Phayllus, dans le dessein de secourir les Phocéens leurs anciens amis & alliés.

Au reste, les villes illustres de la Grece que Phayllus avoit mises dans ses intérêts à force de présens, ne furent pas les seules à embrasser la querelle des Phocéens. La plus grande partie des villes médiocres ne s'y porterent pas avec moins de chaleur, & leur fournirent aussi une très-grande quantité de soldats, attirés par la grosse solde qu'on leur promettoit, ce qui leur fermoit les yeux sur l'injustice de la cause dont ils alloient prendre la défense.

Après avoir donc réuni tous ces secours, & formé une armée nombreuse, Phayllus jugeant bien qu'il étoit tems de faire essai de ses forces, & que ce seroit une chose honteuse pour lui de rester davantage dans l'inaction, entre dans la Béotie, s'avance jusqu'à Orchomene, rencontre près de cette ville les Béotiens, leur présente la bataille, y est défait, & y perd plusieurs des siens. Un pareil début étoit très-propre à décourager le soldat; aussi Phayllus se disposa-t-il à avoir dans peu sa revanche, si l'occasion s'en présentoit. Il crut trouver cette occasion, mais il ne fut pas plus heureux que la premiere fois; car, ayant rencontré les Béotiens auprès de la riviere appellée Céphise, il alla droit à eux, leur livra un second combat, dans lequel les Béotiens eurent encore tout l'avantage, puisqu'ils taillerent en pieces plus de quatre cens de ses soldats, & firent environ cinq cens prisonniers. A quelques jours de là,

là, Phayllus ayant tenté un troisieme combat, auprès de la ville de Coronée, les Béotiens furent encore victorieux, ayant tué cinquante Phocéens, & en ayant fait cent trente prisonniers.

Cependant, Phayllus entre à main armée dans le païs des Locriens que l'on surnommoit Épicnémidiens, attaque la plus part de leurs villes, & s'en empare à force ouverte. Une seule ville l'arrêta tout court, ce fut celle d'Aryca. Le général Phocéen n'ayant pu venir à bout de la prendre de force, trouva le moyen de traiter secrétement avec quelques traîtres, qui la lui livrerent de nuit; mais, il ne jouit pas long-tems du fruit de la trahison, & une révolte l'obligea bientôt d'abandonner la ville, avec perte de plus de deux cens des siens. De-là étant allé camper près d'une autre ville appellée Abes, il y fut attaqué pendant la nuit par les Béotiens qui taillerent en pieces un grand nombre des Phocéens.

Ce nouveau succès enfla le courage des Béotiens; ils entrerent avec précipitation dans la Phocide; & après avoir fait un dégât effroyable dans le plat païs, ils revinrent chez eux chargés d'un butin prodigieux. A leur retour, ils vont droit à Aryca, dans le dessein de la secourir, & d'obliger Phayllus à lever le siege de devant cette ville; car, ce Général profitant de l'absence des Béotiens, avoit formé le siege d'Aryca, dont il vouloit se rendre maître, pour se venger du mauvais tour que lui avoient joué ses habitans, en le chassant honteusement de leur ville. Mais, à peine les Béotiens étoient-ils arrivés devant Aryca, que Phayllus fondant tout à coup sur eux, les met en fuite, puis prend la ville d'assaut, la pille & la rase.

Ce fut-là la derniere action guerriere de Phayllus, action dans laquelle jouant, pour ainsi dire, de son reste, il entrevit un bonheur qui jusqu'alors n'avoit jamais accompagné ses armes. En effet, peu de jours après, il fut attaqué d'une phthisie qui le mit absolument hors de combat. Cependant comme il étoit jeune encore, & d'une complexion assez robuste, il eut la force de lutter très-long-tems contre le mal; mais, la phthisie, jointe à une fievre interne des plus ardentes, ayant enfin pris entierement le dessus, il fallut y succomber, & il mourut d'une maniere très-convenable à son impiété, au milieu des douleurs les plus vives & les plus cuisantes, après avoir laissé le commandement de l'armée à son neveu Phalécus, fils d'Onomarque.

On remarque que Phayllus porta l'impiété plus loin que ses prédecesseurs. Non content de s'être emparé, comme eux, de l'or & de l'argent monnoyé destiné à l'entretien du temple de Delphes, & à la dépense des

facrifices, il ofa encore enlever, fondre & convertir en efpeces, une grande partie des plus célebres offrandes que la piété de plufieurs Rois & Princes avoit confacrées dans le temple d'Apollon Pythien. En effet, fuivant le témoignage de Diodore de Sicile, ce fut ce troifieme général des Phocéens, qui, pour payer aux foldats étrangers qu'il avoit dans fon armée, la groffe folde qu'il leur avoit promife, fit fondre les cent vingt briques d'or, chacune du poids de deux talens, que Créfus, roi de Lydie, avoit dédiées à Apollon, & en fit fabriquer de la monnoie. Il convertit auffi au même ufage, trois cens foixante vafes d'or, qui pefoient chacun deux mines, & il y joignit encore la ftatue d'une femme en or, avec un lion d'or. Toutes ces offrandes en or, enlevées du temple de Delphes par Phayllus, furent eftimées valoir au moins trente talens d'or, lefquels évalués en argent, fur le pied de vingt-huit livres le marc, montoient à plus de quatre mille talens d'argent. Diodore de Sicile ajoute qu'après que la feconde guerre facrée dont il s'agit ici, eut été terminée, lorfque par l'ordre des amphictyons, on vint à faire le dénombrement des ftatues d'argent, des vafes & des autres offrandes de ce métal, dédiées à Apollon par Créfus, & par plufieurs autres Princes & riches particuliers, il fe trouva que les généraux Phocéens en avoient fucceffivement enlevé pour la valeur de plus de fix mille talens d'argent; de maniere qu'en ajoutant à cette derniere fomme, le calcul des offrandes d'or enlevées & fondues par Phayllus, le tout enfemble fe trouva monter à plus de dix mille talens d'argent, c'eft-à-dire, à plus de quinze millions de livres, à ne compter, comme nous le faifons, chaque talent qu'à raifon de cinq cens de nos anciens écus de neuf au marc.

PHAYLUS, *Phaylus*, Φάϋλος, (*a*) capitaine Syracufain. L'an 453 avant Jefus-Chrift, comme les Tyrrhéniens infeftoient la mer, les Syracufains ayant donné à Phaylus le commandement de leur flotte, l'envoyerent dans la mer Tyrrhene. Il commença par une defcente dans l'ifle d'Éthalie qu'il ravagea. Mais, ayant reçu en fecret de l'argent des Tyrrhéniens, il revint à Syracufe, fans avoir rien fait de remarquable. Les Syracufains lui firent fon procès, & le condamnerent à l'exil pour crime de trahifon.

PHÉACIE, *Phaacia*, un des noms que porta autrefois l'ifle de Corcyre. Celui-ci lui fut donné à caufe des Phéaciens qui s'y établirent. *Voyez* Corcyre.

(*a*) Diod. Sicul. p. 278.

PHÉACIENS, *Phæaces*, Φαίακες, (a) peuple célebre dans l'Odyssée. L'isle, habitée par les Phéaciens, n'est autre chose que l'isle de Corcyre. *Voyez* Corcyre.

Homere nous apprend que les Phéaciens habiterent d'abord dans les plaines d'Hypérie, près des Cyclopes, c'est-à-dire, dans la Sicile, & qu'ils passerent de-là dans l'isle de Corcyre, qui depuis fut appellée Phéacie. La vie, que menoient les Phéaciens, étoit une vie molle & efféminee. Les jeux, les danses, étoient leur unique occupation. Aussi n'étoient-ils gueres belliqueux; ils ne connoissoient pas même les armes. Comme ils faisoient consister la félicité dans le plaisir de la table, ils ne jugeoient les Dieux heureux, que parce qu'ils les imaginoient passant les jours dans des festins continuels.

Il paroîtroit d'après Homere, que le gouvernement des Phéaciens étoit mêlé de royauté, d'aristocratie & de démocratie.

Une chose surprenante, c'est qu'on dit que les Phéaciens furent ainsi appellés à cause de leur piété & de leur justice; car, selon la remarque de Bochart, ils avoient pris leur nom de l'Arabe Phaïk, qui signifie éminent, sublime, qui est au-dessus des autres par sa dignité & par sa vertu. Il n'y a point d'hommes, en effet, plus éminens & plus distingués que ceux qui s'élevent au-dessus des autres par leur piété, & qui ressemblent aux dieux par leur justice. Mais, il est bien difficile de conserver ces vertus dans une longue prospérité, & au milieu des plaisirs de toute espece.

PHÉAX, *Phæax*, Φαίαξ, (b) matelot de l'isle de Salamine, fut donné à Thésée par Scirus pour être à la proue de son vaisseau. Thésée fit bâtir une chapelle à Phéax, dans le bourg de Phalere, près du temple de Scirus.

PHÉAX, *Phæax*, Φαίαξ, (c) Athénien, fils d'Erasistrate, étoit un des plus célebres Orateurs de son tems. Il fut en état de se soutenir contre Alcibiade, & de balancer son autorité. Il étoit issu de parens fort nobles; mais, il étoit inférieur à son rival en beaucoup de choses, & sur-tout en éloquence. Il étoit bien plus agréable dans la conversation, & plus propre à persuader dans une dispute particuliere, que capable de soutenir avec éclat de grands combats dans les assemblées du peuple; car, com-

(a) Homer. Odyss. L. VI. v. 3. & *seq*. Strab. p. 26. Ovid. Metam. L. XIII. c. 19. Horat. L. I. Epist. 15 v. 23. Pausf. p. 503. Virg. Æneid. L. III. v. 291. Lucian. T. I. p. 44, 318, 917. Thucyd. p. 29.

(b) Plut. T. I. p. 7.

(c) Plut. T. I. p. 196, 531.

me dit Eupolis, il avoit beaucoup de facilité pour jaser, & très-peu pour parler.

PHÉCA, *Pheca*, (*a*) ville de Grece dans la Thessalie, étoit située entre Gomphes & les défilés étroits qui séparoient la Thessalie & l'Athamanie. Elle fut prise de force par Amynandre, roi des Athamanes, l'an 198 avant Jesus-Christ.

Ce qu'on vient de lire touchant cette ville, nous a été conservé par Tite-Live. Il y a apparence qu'elle est la même que cet Historien nomme ailleurs Phécade.

PHÉCADE, *Phecadus*. Voyez Phéca.

PHÉDAEL, *Phedaël*, Φαδαήλ, (*b*) fils d'Ammiud, de la tribu de Nephthali, fut un de ceux qui furent nommés par Moyse pour faire le partage de la terre Sainte.

PHÉDIME, *Phædimus*, (*c*) un des fils d'Amphion & de Niobé. Un jour, Phédime & Tantale son frere, ayant achevé leur exercice ordinaire, voulurent lutter ; & comme ils se tenoient déjà, & qu'ils étoient joints corps à corps, un trait poussé d'un grand effort, les perça de part en part, & les attacha l'un à l'autre. Ils en gémirent tous deux ensemble, & tous deux ensemble ils rendirent l'ame. Alphénor, qui les vit tomber, courut aussi-tôt pour les secourir ; mais, comme si ce devoir qu'il s'efforça de leur rendre, l'eût rendu criminel, il mourut lui-même dans un si pieux office. Car, Apollon lui lança un trait qu'on ne put tirer de son corps sans en arracher aussi une partie des poulmons, & le malheureux Alphénor perdit l'ame avec son sang.

PHÉDIME, *Phædimus*, Φαίδιμος, (*d*) lieutenant d'Eumene, informa ce Prince d'une conspiration formée par la plupart des Satrapes & des premiers Officiers. Plutarque observe que ce ne fut pas par bonne volonté pour Eumene ni pour l'obliger, qu'il lui donna cet avis, mais uniquement à cause de la crainte où il étoit de perdre l'argent qu'il lui avoit prêté.

PHÉDIME, *Phædimus*, Φαίδιμος, (*e*) poëte Grec, inconnu à Vossius, & dont on n'a rien dans l'Anthologie imprimée.

PHÉDON, *Phedon*, Φαίδων, (*f*) un des amis particuliers de Platon.

PHEDRE, *Phædrus*, Φαῖδρος, (*g*) un des amans de Chrysis, selon Térence dans son Andrienne.

PHEDRE, *Phædrus*, Φαῖδρος, (*h*) philosophe Epicurien, du tems de Cicéron, fut pere de

(*a*) Tit. Liv. L. XXXI. c. 41. L. XXXII. c. 14.

(*b*) Numer. c. 34. v. 28.

(*c*) Ovid. Metam L. VI. c. 6.

(*d*) Plut. T. I. p. 593.

(*e*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lettr. T. II. p. 266.

(*f*) Xenoph. p. 719.

(*g*) Terent. T. I. p. 31.

(*h*) Cicer. ad Amic. L. XIII. Epist. 1; Philipp. 5. c. 173.

Lysiade. Il étoit à Athenes un des principaux chefs de ceux de sa secte. Cicéron dit que Phedre fut d'abord regardé comme un grand Philosophe, mais que la réputation de Philon, autre philosophe Epicurien, diminua beaucoup dans la suite l'estime qu'on avoit eue pour Phedre.

PHEDRE, *Phædrus*, Φαῖδρος, (*a*) poëte Latin, natif de Thrace, & affranchi d'Auguste, est compté au nombre de ceux du second âge de la poësie Latine, c'est-à-dire, au nombre des plus beaux esprits du siecle d'Auguste. Il n'écrivit cependant que sous Tibere. Nous avons de lui cinq livres de fables en vers ïambes, à qui il donne lui-même le nom de fables d'Esope, parce qu'il s'est proposé pour modele ce premier inventeur, & qu'il en a même souvent emprunté le sujet de ses fables.

Il peut passer pour un excellent modele en ce genre d'écrire, dans lequel il est, pour ainsi dire, un auteur unique en sa langue. Il a beaucoup perfectionné son sujet, tant par le secours de la Poësie, que par une méthode qui lui est particuliere, & qui n'a rien de la sécheresse des fables d'Esope. Il a marqué plus de persévérance, & a été plus loin que Socrate; car, la Divinité, qui inspira en songe à ce Philosophe de s'appliquer à la Poësie, ne lui donna pas apparemment les moyens d'y réussir. Il essaya bien de mettre en vers les mensonges d'Esope, mais il en abandonna bientôt le dessein, sur les difficultés qu'il y trouva.

Phedre, au contraire, surmonta tous les obstacles. Il sçut mettre à profit les soins que l'on prit de le faire instruire dans sa jeunesse; & quoiqu'il fût de Thrace, il se mit beaucoup au-dessus de la barbarie qui étoit naturelle à ceux de son païs. La servitude ne diminua rien de la liberté & de la vigueur de son esprit. S'il fut esclave, il eut cela de commun avec d'autres grands hommes, & sa condition n'empêcha pas qu'il n'eût des sentimens de probité & d'honneur. On ne sçait par quel hazard il vint à Rome, ni comment il entra au service d'Auguste, ni ce qui le fit affranchir. On ne sçait aussi de sa vie que ce qu'il a voulu nous en apprendre lui-même.

Phedre déclare, dès le commencement de son ouvrage, que ce petit livre a deux avantages, qui sont d'amuser & d'égayer le lecteur, & de plus de lui fournir de sages conseils pour la conduite de sa vie. En effet, outre que les matieres de cet ouvrage, où l'on fait parler les bêtes & même les arbres, & où on leur donne de l'esprit, sont par elles mêmes réjouissantes; la maniere dont elles sont traitées, a tout l'agrément & toute l'élégance possibles, en sorte que

(*a*) Mart. L. III. Epigr. 20. v. 5. Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 194. & *suiv.*

l'on peut dire que Phedre a employé dans ses fables le langage de la nature même, tant le style en est simple & naif, & cependant plein d'esprit & de délicatesse.

Elles ne sont pas moins estimables par rapport aux avis sensés & à la solide morale qu'elles renferment. On sçait combien cette maniere d'instruire étoit en honneur & en usage chez les anciens, & le cas que les plus sçavans hommes en faisoient. Quand nous ne considérions ces fables que par l'utilité dont elles peuvent être pour l'éducation des enfans, à qui, sous l'écorce d'un récit divertissant, elles commencent déjà à proposer des principes de probité & de sagesse, elles devroient nous paroître d'un grand mérite. Mais, Phedre a porté ses vues plus loin ; il n'y a aucun âge, aucune condition, qui n'y puisse trouver d'excellentes maximes pour la conduite de la vie. Comme les vertus y sont par tout mises en honneur, & comblées de louanges ; les crimes aussi, comme l'injustice, la calomnie, la violence, y sont représentés sous de vives, mais d'affreuses couleurs, qui leur attirent le mépris, la haine, & la détestation publique. Et c'est sans doute ce qui anima contre lui Séjan, & l'exposa à un extrême danger sous ce Ministre ennemi de tout mérite & de toute vertu. Phedre n'en marque ni la cause, ni aucune circonstance particuliere, ni l'issue. Il se plaint seulement que toutes les formalités de justice sont violées à son égard, ayant pour accusateur, pour témoin, pour juge, Séjan lui-même qui étoit son ennemi déclaré.

Il y a beaucoup d'apparence que cet indigne favori, qui abusoit insolemment de la confiance de son maître, se trouva choqué de quelques portraits désavantageux tracés dans ses fables, qui pouvoient le regarder. Mais, comme ils étoient sans nom, s'en faire l'application soi-même, c'étoit se reconnoître ou du moins se sentir coupable, Phedre ayant pu n'avoir en vue que de décrier en général les vices des hommes, ainsi qu'il le déclare expressément.

On ne sçait ni le tems, ni le lieu, ni aucune particularité de sa mort. On croit qu'il a survécu à Séjan, qui mourut la dixhuitieme année de l'empire de Tibere.

Phedre se rend un témoignage bien honorable, en déclarant qu'il avoit arraché de son cœur toute envie d'amasser. Il ne paroît pas si indifférent, ni aussi désintéressé, par rapport aux louanges ; & il parle assez volontiers de son propre mérite. Il étoit grand en effet, & nous n'avons rien, dans toute l'antiquité, de plus accompli que ses fables, nous entendons dans le genre simple & naturel. Néanmoins, son style s'éleve quelquefois, & laisse assez voir que

l'auteur étoit capable de traiter de plus grands sujets.

Il est surprenant qu'avec tout ce mérite Phedre ait été si peu connu & si peu célébré par les anciens auteurs. Il n'y en a que deux qui en aient parlé, Martial & Aviénus ; encore doute-t-on que le vers où le premier nomme Phedre, regarde le nôtre. Casaubon, qui étoit sçavant, n'apprit qu'il y avoit un Phedre au monde, que par l'édition qu'en donna à Troies Pierre Pithou en 1596. Celui-ci en envoya un exemplaire au P. Sirmond qui étoit alors à Rome. Ce Jésuite le montra aux sçavans de Rome, & ils jugerent d'abord que c'étoit un livre supposé. Mais, l'ayant exsminé de plus près, ils changerent de sentiment, & crurent y rencontrer les caracteres du siecle d'Auguste.

Nicolas Rigault publia les fables de Phedre en 1600 avec des notes, & les dédia à Jacques Auguste de Thou, président au Parlement. Depuis l'édition de Rigault, il s'en est fait plusieurs autres avec des notes des plus sçavans Critiques. On en peut voir la liste dans la préface de Jean de Scheffer sur cet auteur, & y joindre l'édition faite à Amsterdam en 1698, que M. Burman a procurée, réimprimée à Utrecht en 1718, & qui contient avec les notes de M. Gudius, qui n'avoient jamais paru, les commentaires tout entiers de Conrard Ritters Shusius, de Nicolas Rigault, de Nicolas Heinsius, de Jean Scheffer, & de Louis Pracsh, avec des extraits de quelques autres commentaires. Nous avons plusieurs traductions en françois des fables de Phedre, entr'autres celle que l'on appelle traduction de Messieurs de Port Royal, faite, par M. de Saci.

PHEDRE, *Phædra*, Φαίδρα (a) fille de Minos II & de Pasiphaé. Théfée roi d'Athenes, envoya demander à Deucalion, qui venoit de monter sur le trône de Crete, sa sœur Phedre en mariage ; & celui-ci, qui étoit alors allié des Athéniens, la lui accorda volontiers. Mais, il étoit réservé au sang de Minos de troubler le repos de Théfée. Cette Princesse ne fut pas plutôt arrivée à Athenes, qu'elle devint amoureuse du jeune Hyppolite, que Théfée avoit eu de l'amazone Antiope, & qu'il faisoit élever à Trœzene chez son grand-pere Pitthée. Ce fut-là que la jeune Reine le vit pour la premiere fois dans un voyage où Théfée, qui vouloit se faire expier par son grand-pere, la mena avec lui, & où commença une passion trop funeste par la suite. Comme elle n'osa la déclarer à son amant, ni demander à son époux qu'il

(a) Diod. Sicul. p. 184. Plut. T. I. p. 13. Pauf. p. 38, 146, 664, 665. Virg. Æneid. L. VI. v. 445. Lucian. T. II. p. 894. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. p. 300. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. T. VIII. p. 300. *& suiv.*

fit venir Hyppolite à Athenes; elle s'avisa de faire bâtir un temple à Vénus sur une montagne qui étoit près de Trœzene, où, sous prétexe d'aller offrir ses vœux à la Déesse, elle avoit occasion de voir son amant qui faisoit ses exercices dans la plaine voisine. Elle fit d'abord nommer ce temple Hyppolition; & dans la suite on l'appella le temple de Vénus la Spéculatrice. Mais, cet expédient ne soulageoit pas cette malheureuse amante. Hyppolite n'entendoit pas, ou feignoit de ne pas entendre ce langage muet. Enfin, elle résolut de lui déclarer sa passion, & sa déclaration fut mal reçue. Son amour augmentant de jour en jour, ainsi que les mépris d'Hyppolite, elle se pendit de désespoir, pendant l'absence de Théſée. Ce Prince étant arrivé quelque tems après, & ayant trouvé dans la main de cette infortunée Princesse un billet par lequel elle déclaroit qu'Hyppolite avoit voulu la déshonorer, & qu'elle n'avoit évité ce malheur que par la mort, il envoya promptement chercher ce jeune Prince, pour le punir de cet attentat. Celui-ci, qui ignoroit le dessein de son pere, se pressa si fort d'arriver, que les chevaux échauffés prirent le mords aux dents; & son chariot s'étant brisé, il fut traîné parmi des rochers où il perdit la vie.

PHEDRE, *Phædra*, Φαίδρα; (*a*) huitieme femme d'Hérode le Grand, fut mere d'une fille nommée Roxane.

PHÉDRIA, *Phedria*, (*b*) fils de Lachés, & amant de Thaïs, suivant Térence dans son Eunuque.

PHÉDRIA, *Phædria*, (*c*) fils de Chrémès & neveu de Démiphon, selon Térence dans son Phormion

PHÉDRIAS, *Phædrias*, Φαίδριας. (*d*) l'un des trente tyrans, que Lysandre donna aux Athéniens.

PHÉE, *Phea*, Φεία, (*e*) ville du Péloponnese dans l'Élide. Homere a connu cette ville, dont les murs, selon ce Poëte, étoient baignés par le Jardan. Strabon dit que la ville de Phée étoit située sur un promontoire du même nom, & qu'il y avoit dans le voisinage une petite riviere. Quelques uns, ajoute Strabon, mettent cette ville pour le commencement du territoire de Pise. Il y avoit une petite isle & un port devant Phée.

PHÉGÉE ou PHÉGIE, *Phegia*, Φηγία, nom qui avoit été donné à la ville de Psophis. *Voyez* Psophis.

PHÉGÉE, *Phegeus*, Φηγεύς; (*f*) fils de Darès & frere d'Idée. *Voyez* Idée.

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. L. XVII. p. 584.
(*b*) Teren. T. I. p. 355.
(*c*) Teren. T. III. p. 7.

(*d*) Xenoph. p. 461.
(*e*) Homer. Iliad. L. VII. v. 135. Strab. p 342, 343. Thucyd. p. 116. & seq.
(*f*) Homer. Iliad. L. V. v. 9. & seq.

PHÉGÉE, *Phegeus*, Φηγεὺς, (*a*) roi de Phégée en Arcadie. *Voyez* Psophis.

Alcméon, fils d'Amphiaraüs, ayant tué Eriphyle sa mere, fut obligé d'aller à la cour de Phégée pour être expié de son crime, suivant l'usage de ce tems-là, & se délivrer en même tems des furies qui le persécutoient, c'est-à-dire, des remords de sa conscience, qui ne lui laissoient aucun repos. Ce Prince le reçut favorablement, & lui fit épouser sa fille Alphésibée, à qui Alcméon donna le collier d'Ériphyle; mais, l'ayant ensuite répudiée pour épouser Callirhoé, fille d'Achéloüs, chez qui il avoit été pour quelque affaire, il voulut aller demander ce collier à ses beaux-freres à qui Alphésibée l'avoit donné. Ceux ci, pour venger l'affront qu'il avoit fait à leur sœur, l'attendirent sur le chemin & l'assassinerent. Les enfans, qu'il avoit eus de Callirhoé, vengerent sa mort dès leur plus tendre jeunesse. C'est ainsi que le collier d'Ériphyle, si funeste à la maison d'Amphiaraüs, ne le fut pas moins à celle de Phégée.

On trouve dans Ovide, *Phegeius ensis*, l'épée de Phégée; expression qui fait allusion au récit qu'on vient de lire.

PHÉGÉE, *Phegeus*, (*b*) capitaine Troyen, qui fut immolé par Turnus.

PHÉGÉE, *Phegeus*, (*c*) autre capitaine Troyen, qui, comme le précédent, tomba sous les coups de Turnus. Un jour, il eut l'audace de s'opposer au char de ce Prince, de saisir les rênes de ses coursiers écumans, & de les détourner de leur route. Pendant qu'ils l'entraînent dans leur course rapide, Turnus lui porte un coup de lance dans sa cuirasse à double maille. Phégée, blessé légerement, se couvre de son bouclier, présente la pointe de son épée, & appelle à son secours. Mais, bientôt l'impétuosité du char le renverse. Alors, Turnus lui décharge un coup de son cimeterre entre le haut de sa cuirasse & le haut de son casque, lui enleve la tête, & laisse le reste de son corps étendu sur la poussiere.

PHÉGÉE, *Phegeus*, (*d*) esclave dont il est fait mention au cinquieme livre de l'Énéide.

PHEGEIUS ENSIS. *Voyez* Phégée.

PHÉGÉLAS, *Phegelas*, (*e*) Roi d'un canton des Indes, vers le fleuve Hypasis. Ce Prince, ayant appris l'arrivée d'Alexandre le Grand, commanda à ses sujets de labourer leurs terres comme à l'ordinaire, pendant qu'il alloit au-devant de lui avec des présens l'assurer de son obéissance.

PHÉGIEL, *Phegiel*, Φαγεὴλ, (*f*)

(*a*) Pauf. p. 491. & *seq.* Ovid. Metam. L. IX. c. 11. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 207, 208.

(*b*) Virg. Æneid. L. IX. v. 765.

(*c*) Virg. Æneid. L. XII. v. 371. & *seq.*

(*d*) Virg. Æneid. L. V. v. 263.

(*e*) Q. Curt. L. IX. c. 1.

(*f*) Numer. c. 7. v. 72. & *seq.*

fils d'Ochran, prince des enfans d'Afer, offrit au nom de fa tribu, un plat d'argent du poids de cent trente ficles, & un baffin d'argent de foixante-dix ficles au poids du fanctuaire, tous deux pleins de fine farine paitrie avec de l'huile, pour l'oblation qui devoit accompagner les facrifices ; un petit vafe d'or du poids de dix ficles plein d'encens; un jeune bœuf, un bélier, & un agneau d'un an pour l'holocaufte ; un bouc pour le péché ; & pour hofties pacifiques, deux bœufs, cinq béliers, cinq boucs & cinq agneaux d'un an. Ce fut-là l'offrande de Phégiel fils d'Ochran.

PHÉGOR, *Phegor*, *ou plutôt* Béelphégor. *Voyez* Béelphégor.

PHELDAS, *Pheldas*, (*a*) Φαλδὲς, le fixieme des enfans de Nachor & de Melcha.

PHELEIA, *Pheleia*, (*b*) Φαδαία, le troifieme des fils d'Élioënai.

PHÉLÉLIA, *Phelelia*, (*c*) Φαλαλία, fils d'Amfi & pere de Jéroham.

PHÉLETH, *Pheleth*, (*d*) Φαλὲθ, un des fils de Ruben, fut pere de On qui fe ligua avec Coré, Dathan & Abiron.

PHÉLÉTHIENS, *Phelethi*, Φελεθὶ. (*e*) peuple fort connu fous le regne de David. Les Phéléthiens étoient des plus vaillans foldats de l'armée de ce Prince. Banaïas, fils de Joiada, les commandoit avec les Céréthiens.

Ils étoient originairement Philiftins, de la ville de Geth, & le nom de Phéléthim femble être formé de celui de Philiftins. Il peut fignifier des hommes qui brifent, qui féparent, &c., de même que Céréthim, fignifie des hommes qui exterminent, qui détruifent; dénominations qui conviennent parfaitement aux Phéléthiens & aux Céréthiens. Quelques-uns croient que fous ce nom on doit entendre les membres du grand Sanhédrin. D'autres dérivent Phéléthim de l'Hébreu *pala* ou *nipla*, qui fignifie faire des prodiges, & ils croient que c'étoient des hommes miraculeux.

PHELLINE, *Phellina*, (*f*) Φελλίνη, ville d'Afrique, fut prife par Eumachus, lieutenant d'Agathocle. Les habitans des environs s'appelloient Afphodélodes. *Voyez* Afphodélodes.

PHELLO, *Phello*, Φελλώ. *Voyez* Phellopodes.

PHELLOPODES, *Phellopodes*, Φελλόποδες, (*g*) peuple imaginaire, dont Lucien fait mention. C'étoit, felon lui, des hommes qui avoient des pieds de liege, ainfi que le nom même l'indique; ce qui les foutenoit

(*a*) Genef. c. 22. v. 22.
(*b*) Paral. L. I. c. 3. v. 24.
(*c*) Efdr. L. II. c. 11. v. 12.
(*d*) Numer. c. 16 v. 1.
(*e*) Reg. L. II. c. 8. v. 18. c. 15. v. 18. c. 20. v. 7, 23. L. III. c. 1. v. 38, 44. L. IV. c. 11. v. 19. Paral. L. I. c. 18. v. 17.
(*f*) Diod. Sicul. p. 763.
(*g*) Lucian. T. I. p. 748.

ſur l'eau. Leur patrie étoit Phel-lo, c'eſt-à-dire, le Liege.

PHÉLONI, *Pheloni*, (*a*) ville de Judée, d'où étoit Ahia, un des braves de l'armée de David.

PHELTI, *Phelti*, Φελτὶ, (*b*) de la race des Prêtres, étoit chef de la famille de Miamin & de celle de Moadia, du tems de Joacim.

PHELTIAS, *Pheltias*, (*c*) Φαλτίας, fils de Banaias prince du peuple, vivoit du tems de Sédécias roi de Juda, & s'oppoſoit aux avis ſalutaires que donnoit Jérémie de ſe ſoumettre au roi Nabuchodonoſor. Ézéchiel, étant captif en Méſopotamie, eut une viſion, dans laquelle il vit à la porte du temple de Jéruſalem vingt-cinq hommes, entre leſquels Jézonias, fils d'Azur, & Pheltias, fils de Banaias, étoient les plus remarquables. Alors, le Seigneur lui dit : « Fils de l'homme, » ce ſont-là ceux qui ont des » penſées d'iniquité, & qui » forment des deſſeins perni- » cieux contre cette ville, » en diſant : Les maiſons ne » ſont-elles pas bâties depuis » long-tems ? Jéruſalem eſt la » chaudiere, & nous ſommes » la chair. Voici ce que dit » le Seigneur : Vous avez fait » un grand carnage dans cette » ville, & vous avez rempli ſes » rues de corps morts. Ce ſont » ceux-là qui ſont la chair, & la » ville eſt la chaudiere. Mais, » pour vous, je vous ferai ſor- » tir du milieu de cette ville, » & je vous ferai périr par » l'épée de vos ennemis. . . . » Comme il prophétiſoit de cette ſorte, Pheltias fils de Banaias, mourut.

PHÉMIUS, *Phemius*, (*d*) Φήμιος, donnoit des leçons de belles lettres & de muſique à Smyrne dans l'Ionie, & épouſa Crithéis, qui, d'un commerce illégitime, avoit déja eu pour fils Homere même, à l'éducation duquel ce beau-pere donna ſes ſoins, après l'avoir adopté. L'hiſtorien Éphore, cité par Plutarque, dans le petit ouvrage qu'on lui attribue ſur la vie & la poëſie d'Homere, dit la même choſe, à quelques circonſtances près.

Selon l'Auteur de la vie d'Homere, attribuée à Hérodote, Phémius n'épouſa en effet Crithéis qu'après le malheur de cette fille & la naiſſance d'Homere. Il conçut d'elle une ſi bonne opinion, la voyant dans ſon voiſinage uniquement occupée à gagner ſa vie à filer des laines, qu'il la prit chez lui, pour l'employer à filer celles, dont ſes écoliers avoient coutume de payer ſes leçons ; & charmé de la ſage conduite de cette fille, il en fit ſa femme. Suivant Éphore, Crithéis fut confiée par ſon pere mourant à un tuteur qui étoit ſon oncle ;

(*a*) Paral. L. I. c. 11. v. 36.
(*b*) Eſdr. L. II. c. 12. v. 17.
(*c*) Ezech. c. 11. v. 1. *&* *ſeq.*

(*d*) Lucian. T. II. p. 613. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lettr. T. X. p. 308.

& celui-ci, après avoir abusé de sa pupille, crut que pour cacher le déshonneur de l'un & de l'autre, il ne pouvoit la marier trop promptement, & lui fit épouser Phémius.

PHÉMIUS, *Phemius*, (a) Φήμιος, chantre fort célebre dans l'Odyssée d'Homere. Il y est parlé de lui en trois endroits, & il y passe pour un chantre inspiré des Dieux mêmes. Eustathe pousse encore plus loin l'éloge de Phémius, dont il fait un philosophe. Mais, c'est un titre que l'on prodiguoit assez volontiers dans ces anciens tems, aux Poëtes & aux Musiciens qui excelloient dans leur art. Le même Scholiaste le dit frere de Démodoque, sur la foi de Timolaus, ajoutant qu'il accompagna Pénélope à Ithaque, lorsqu'elle vint y épouser Ulysse; & qu'il étoit auprès de cette Princesse en la même qualité que son frere Démodoque auprès de Clytemnestre.

Phémius fut contraint par les poursuivans de Pénélope de chanter & de s'accompagner avec sa lyre en leur présence. Lorsqu'Ulysse fut de retour dans son palais, & qu'il se fut mis à tuer les poursuivans & tous ceux qui les avoient servis, Phémius cherchoit à éviter la mort dont il étoit menacé. Il se tenoit près de la fausse porte de la salle, sa lyre entre ses mains; il délibéroit en lui-même s'il sortiroit de la salle par cette petite porte pour aller se réfugier à l'autel de Jupiter Domestique qui étoit dans la Cour, & sur lequel Laërte & Ulysse avoient fait brûler tant de taureaux; ou plutôt, s'il iroit se jetter aux pieds d'Ulysse. Ce dernier parti lui parut le meilleur. Il met sa lyre à terre entre une grande urne & le siege où il étoit assis, & se jettant aux pieds d'Ulysse, il embrasse ses genoux, en lui adressant ces paroles: « Fils de Laërte, » vous me voyez à vos pieds, » avez pitié de moi, donnez-» moi la vie. Vous auriez une » douleur amere & un cuisant » repentir, si vous aviez tué » un chantre qui fait les dé-» lices des hommes & des Dieux. » Je n'ai eu dans mon art d'au-» tre maître que mon génie; » c'est Dieu même qui par ses » inspirations m'a enseigné tou-» tes sortes de chants. Je suis » prêt à chanter devant vous » comme devant un Dieu; c'est » pourquoi épargnez-moi, sau-» vez-moi la vie pour votre » propre intérêt. Le Prince vo-» tre fils pourra vous dire que » je ne suis venu dans votre » palais, ni volontairement, » ni par intérêt pour chanter » devant ces Princes après leur » repas, mais qu'ils m'y ont » forcé & entraîné malgré moi. » Pouvois-je résister à des » Princes si fiers, qui avoient

(a) Homer. Odyss. L. I. v. 153. & seq. L. XXII. v. 331. & seq. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. T. X. p. 207, 208.

» en main l'autorité & la force? »

Télémaque, l'entendant, se hâta de parler à Ulysse. « Re» tenez votre bras, mon pere, » lui dit-il, & ne le souillez » pas du sang d'un innocent. » Ulysse eut égard aux représentations de Phémius, & aux prieres de Télémaque & ordonna à Phémius de sortir promptement de la salle. Phémius sort sans différer, & va dans la cour s'asseoir près de l'autel de Jupiter, regardant de tous côtés, & ne pouvant encore se rassurer contre les frayeurs de la mort, dont l'image lui étoit toujours présente.

Nous remarquerons ici, que l'on croit qu'Homere n'a donné à ce Chantre le nom de Phémius, que pour faire honneur à son beau-pere, & immortaliser celui à qui il étoit redevable de son éducation.

PHÉMONOÉ, *Phemonoe*, Φημονόη, (*a*) la plus célebre de toutes les Pythies de Delphes, dont il nous reste un oracle rendu contre un insigne brigand, fils de Crius roi de l'isle d'Eubée. Elle fut la premiere prêtresse d'Apollon, & la premiere qui prononça des oracles en vers Hexametres.

Il y en avoit une autre du tems des guerres civiles de Jules César & de Cn. Pompée, à qui Lucain donne le même nom de Phémonoé. Cela peut faire juger que plusieurs Pythies avoient affecté de prendre ce nom, qui avoit été si fort illustré par la premiere qui l'avoit porté.

PHÉNARETE, *Phanarete*, Φαιναρέτη, (*b*) femme de Samon, intendant des troupeaux de Néoptoleme, découvrit à Pyrrhus la conspiration que Néoptoleme avoit formée contre lui. *Voyez* Néoptoleme.

PHÉNÉAS, *Phæneas*, (*c*) le premier des Étoliens, qui avoit sur-tout une grande démangeaison de parler. L'an de Rome 555, & 197 avant Jesus-Christ, il se trouva avec T. Quintius Flamininus à une entrevue que ce général des Romains eut avec le roi Philippe. Comme celui-ci s'emportoit avec chaleur contre tous les alliés, mais surtout contre les Étoliens, Phénéas l'interrompit & lui dit que les discours étoient inutiles dans un démêlé qui devoit être décidé par les armes; que c'étoit à lui de vaincre ou d'obéir aux vainqueurs.

Dans une autre circonstance, Phénéas, s'adressant au même Prince: « Eh bien, dit-il, Phi» lippe, nous rendrez-vous en» fin Pharsale, Larisse de Cré» maste, Echine, & Thebes de » Phthie? » Ce Prince répondit qu'ils pouvoient reprendre ces villes, & qu'il n'y mettoit

(*a*) Pauf. p. 617, 620. Lucan. L. V. v. 126. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. Tom. III. p. 174.

(*b*) Plut. Tom. I. p. 385.

(*c*) Tit. Liv. L. XXXII, c. 32, 34. L. XXXIII. c. 3, 13. L. XXXV. c. 45. L. XXXVI. c. 28, 35. L. XXXVIII. c. 8. Roll. Hist. Rom. T. IV. p. 146, 160, 270. & suiv.

aucun obstacle. Mais, Quintius Flamininus n'étoit pas d'accord avec les Étoliens au sujet de cette restitution. Car, il prétendoit que les trois premieres appartenoient aux Romains par droit de conquête, parce qu'ayant fait approcher son armée de leurs murailles, dans le tems qu'il n'y avoit encore rien de décidé, & ayant invité leurs habitans à faire amitié avec le peuple Romain, puisqu'il leur étoit libre de quitter le parti de Philippe, ils avoient cependant préféré l'alliance de ce Prince à celle des Romains. Phénéas repliquoit qu'en vertu de l'alliance qu'ils avoient faite, ils devoient rentrer en possession des biens qui leur avoient appartenu avant la guerre; outre que dans le premier traité il avoit été dit que les Romains auroient pour eux tout le butin & toutes les dépouilles qui pourroient se transporter, & que les campagnes & les villes demeureroient aux Étoliens. Mais, répondit T. Quintius; « Vous » mêmes avez violé ces conditions du traité, lorsqu'en renonçant à notre alliance, vous » avez fait la paix avec Philippe sans notre aveu. Et » Quand cela ne seroit pas, la » clause dont vous parlez, ne » regarderoit au plus que les » villes qui auroient été prises. » Mais, pour celles de Thessalie, elles ont embrassé volontairement le parti des Romains. » Tous les autres alliés approuverent les raisons du général Romain. Mais, les Étoliens ne les entendirent qu'avec indignation pour le présent, & bientôt elles les engagerent dans une guerre dangereuse qui leur attira des pertes infinies, & causa enfin leur ruine totale.

En effet, quand ils virent qu'ils ne pouvoient plus absolument résister aux Romains, ils députerent vers leur général. [c'en étoit un autre différent du précédent.] Phénéas, chef de la députation, fit une harangue longue & pathétique, dans l'espérance d'adoucir la colere du vainqueur, & finit en disant que les Étoliens remettoient leurs personnes & tout ce qui leur appartenoit à la bonne foi du peuple Romain. « Pensez y mûrement, lui dit le général » Romain, je vous somme de » me livrer, sans différer, votre » citoyen Dicéarque & Ménétas d'Epire, [cet homme » étant entré dans Naupacte » avec des troupes en avoit » soulevé les habitans] & Amynandre avec les principaux » des Athamanes, par le conseil desquels vous vous êtes révoltés contre nous. » Phénéas attendit à peine que le général Romain eût achevé de parler. Alors, prenant la parole avec vivacité: « Nous nous sommes » livrés à vous, dit-il, comme » amis, & non comme esclaves; & je suis persuadé que » c'est faute de faire réflexion » aux coutumes des Grecs, que » vous nous demandez des cho-

» ſes qui y ſont contraires. Je » me mets peu en peine, répliqua le genéral Romain, » qu'il ſemble aux Étoliens que » j'agis contre les coutumes des » Grecs, pourvu que, conformément à celles des Ro» mains, j'uſe de mon autorité » contre des peuples qui viènnent de s'y ſoumettre par leur » propre décret, & que j'avois » déjà ſoumis par les armes. » C'eſt pourquoi, ſi vous n'o» béiſſez dans le moment, je » vais vous faire mettre en pri» ſon. » Et ſur le champ il fit apporter des chaînes, & les fit entourer de ſes Licteurs. Ce fut alors que Phénéas & tous les autres perdirent toute leur fierté, & reconnurent quelle étoit leur véritable condition; & Phénéas dit qu'il avouoit avec tous ceux des Étoliens qui étoient préſens, qu'il falloit obéir aux ordres du général Romain; mais qu'il étoit néceſſaire d'aſſembler la nation pour en faire un décret; qu'il demandoit pour cet effet une treve de dix jours. Le général Romain la leur accorda; & les députés retournerent à Hypate. Là, Phénéas ayant expoſé aux Apocletes les demandes du général Romain, & le péril auquel lui & ſes compagnons s'étoient vus expoſés, ces conſeillers choiſis ne purent s'empêcher de gémir ſur les malheurs des Étoliens. Mais, ils n'en conclurent pas moins pour l'obéiſſance.

PHÉNÉATES, *Pheneatæ*, Φενεάται, les habitans de Phénée. *Voyez* Phénée.

PHÉNÉE, *Pheneum*, Φενεὸν, (*a*) ville du Péloponneſe dans l'Arcadie. Pauſanias entre dans un aſſez grand détail au ſujet de cette ville.

» La plaine de Phénée, dit» il, s'étend juſques ſous Ca» phyes. Cette plaine fut autre» fois tellement inondée, que » l'eau gagnant la hauteur, l'an» cienne ville de Phénée fut » ſubmergée. Il y a encore ſur » les montagnes des marques » auxquelles on peut juger juſ» qu'où l'eau monta. » Plutarque attribue cet accident à la vengeance d'Apollon, irrité de ce qu'Hercule avoit emporté du temple de Delphes un trépied, & l'avoit mis comme en dépôt à Phénée.

» A cinq ſtades de Caphyes, » continue Pauſanias, ce ſont » les monts Orexis & Sciathis. » Au bas de l'un & l'autre il » y a de larges foſſés qui ſont » comme l'égout des campa» gnes voiſines. Les Phénéates » croyent que ces foſſés ont » été faits de main d'homme, » & même par Hercule, dans » le tems qu'il demeuroit à » Phénée chez Laonomé mere » d'Amphitryon. Car, ils diſent » qu'Alcée eut Amphitryon, » non comme on le prétend,

(*a*) Pauſ. p. 342, 477. *& ſeq.* Virg. Æneid. L. VIII. v. 165. Plut. T. I. p. 812, 1045. Plin. T. I. p. 195, 196. Homer. Iliad. L. II. v. 112. Strab. pag. 388, 389. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lettr. T. XIV. p. 194.

» de Lysidice fille de Pélops, » mais de Laonomé fille de » Gunéüs, & native de Phé- » née. S'il est vrai qu'Hercule » ait demeuré chez ces peu- » ples, on peut croire que » chassé de Tirynthe par Eu- » rysthée, il ne vint pas d'a- » bord à Thebes, mais qu'il » s'arrêta quelque tems à Phé- » née. Il conduisit ce canal à » travers les terres des Phé- » néates, afin que le fleuve » Olbius ou Aroanius, comme » les autres Arcadiens l'appel- » lent, y pût tomber. Ces » travaux sont continués l'es- » pace de cinquante stades; & » aux endroits où les bords » sont revêtus & dans leur en- » tier, le canal a trente pieds » de profondeur. Mais, comme » il n'a pas été bien entretenu, » le fleuve a repris son ancien » cours. Depuis le pied des » montagnes où commencent » ces fossés jusqu'à Phénée l'on » compte environ cinquante sta- » des. Si l'on en croit les Phé- » néates, ils ont eu pour fon- » dateur un certain Phénéus » originaire du païs. Leur ci- » tadelle est sur un roc escarpé » de tous côtés. L'avantage de » la situation, joint à quelques » ouvrages que l'on y a faits, » rend cette place très-forte. » On y voyoit autrefois, un » temple de Minerve Tritonia, » mais il n'en reste plus que » les ruines. Les Phénéates di- » sent qu'Ulysse y consacra aussi » une statue de bronze à Nep- » tune Hippius. Selon eux, ce » fut à l'occasion de ses cavales » qu'il avoit perdues; car, après » les avoir cherchées inutile- » ment par toute la Grece, les » ayant retrouvées chez eux, il » bâtit un temple à Diane sous » le nom de Diane Heurippe, » & en même tems il fit ériger » une statue à Neptune Hip- » pius. Quant à ses cavales, il » vouloit qu'elles fussent nour- » ries dans les pâturages des » Phénéates, comme il faisoit » paître ses troupeaux de va- » ches dans le continent qui » est vis-à-vis d'Ithaque. Et en » effet, ils me montrerent sur » le piédestal de la statue une » inscription où il étoit parlé » de la récompense qu'Ulysse » promettoit à ceux qui au- » roient soin de ses jugemens. » Mais, je ne tiens pas ce récit » véritable en toutes ses par- » ties; on ne me persuadera » point qu'Ulysse ait érigé une » statue de bronze à Neptune. » Les hommes n'avoient point » encore alors l'art de fondre » le métal & de le jetter en » moule.

» Sur le penchant de la mon- » tagne où la citadelle est bâ- » tie, on a pratiqué un stade; » & sur la cime on voit le tom- » beau d'Iphiclès frere d'Her- » cule & pere d'Iolas.... Les » Phénéates l'honorent tous les » ans sur son tombeau comme » un héros. Mercure est de tous » les Dieux celui à qui ils ont » le plus de dévotion; ils céle- » brent en son honneur des » jeux qu'ils nomment Her-

„ méens,

» ménens, & ils lui ont bâti un » temple où le Dieu est en » marbre ; cette statue est un » ouvrage d'Euchir fils d'Eu- » bolide Athénien. Derriere » ce temple on voit le tombeau » de Myrtil, que les Grecs ont » cru fils de Mercure ... Les » Phénéates ont aussi un temple » de Cérès Éleusinienne, où » les mysteres de la Déesse se » célebrent de la même maniere » qu'à Éleusis; c'est même chez » eux, si on les en croit, que » ces mysteres ont d'abord été » institués. Car, ils préten- » dent que Naüs pour obéir à » un certain oracle de Del- » phes, vint en leur païs, & » que ce Naüs étoit arriere-pe- » tit-fils d'Eumolpe.

» Près du temple de Cérès » est un endroit appellé Pétro- » ma; ce sont deux pierres l'une » sur l'autre & parfaitement » bien jointes. Quand ce vient » le jour des grands mysteres, » comme ils les nomment, on » sépare ces deux pierres, on » en tire un écrit qu'elles ren- » ferment, & qui contient le » rit & les cérémonies qui se » doivent observer; on le lit » aux ministres de la Déesse, » & après qu'ils l'ont entendu, » la nuit même on le resserre au » même endroit. Ces deux pier- » res sont en si grande vénéra- » tion, que dans les affaires » importantes plusieurs jurent » en mettant la main dessus. » Elles sont sous une espece de » petit dôme, où l'on conserve » une image de Cérès surnom- » mée Cidaria. Le jour des » grands mysteres, le Prêtre » prend cette image, il la met » sur ses habits, & prenant en- » suite de petites baguettes, il » en donne quelques coups aux » naturels du païs en suivant un » certain ordre. Les Phénéates » disent qu'avant Naüs, Cérès » cherchant sa fille étoit venue » chez eux, & que pour ré- » compenser ceux qui lui firent » un bon accueil, elle leur » donna toute sorte de graines » hormis des feves. Pourquoi » ce légume en fut-il excepté, » & pourquoi le tiennent-ils » impur ? C'est un mystere qui » ne se révele point. Disaulès » & Damithalès qui, au rapport » des Phénéates, eurent l'hon- » neur de recevoir Cérès, lui » bâtirent ensuite un temple au » bas du mont Cyllene, & lui » établirent un culte qui s'est » perpétué jusqu'à nos jours. » Ce temple, dédié à Cérès » Thesmia, est à quinze stades » de la ville.

» Sur le chemin qui mene de » Phénée à Pellene & à Égire, » vous n'aurez pas fait quinze » stades, que vous trouverez le » temple d'Apollon Pythius. » Mais, vous n'en verrez que » les ruines avec un autel de » marbre blanc que le tems a » épargné, & où les Phénéates » sacrifient encore à Apollon » & à Diane. On croit que ce » fut Hercule qui, après la » prise d'Élis, fit bâtir ce tem- » ple. Aux environs on voit la » sépulture de plusieurs héros,

» qui partagerent avec lui l'hon-» neur de cette expédition, & » qui périrent dans le com-» bat. »

Les Phénéates avoient plusieurs bornes, qui les séparoient des Achéens. Du côté de Cyllene, ils avoient le fleuve Porinas, & du côté d'Égire le temple de Diane. Le mont Géronte étoit une borne commune entre les Phénéates & ceux de Stymphale. A la gauche de la montagne, les Phénéates étoient encore bornés par un lieu nommé Tricrene, à cause de trois fontaines qui étoient là. La ville de Phénée prend à présent le nom de Feneo.

PHÉNÉE, *Pheneum*, Φενεὸν, (*a*) lac ou marais du Péloponnese dans l'Arcadie. C'étoit dans ce lac que le fleuve Ladon avoit sa source. « J'ai oui dire, » lit-on dans Pausanias, que » les mêmes eaux qui font une » espece de marais dans la plaine » de Phénée, après s'être en-» gouffrées sous les montagnes » dont le païs est environné, » remontent & forment cette » source; ce qui en est, je ne le » sçais pas. »

Ovide attribue aux eaux du lac Phénée une vertu merveilleuse. Si on en buvoit la nuit, elles donnoient la mort; mais, on en pouvoit boire le jour sans aucun péril. C'est aujourd'hui le lac Feneo.

PHÉNENNA, *Phenenna*, Φεννάνα, (*b*) seconde femme d'Elcana. La premiere se nommoit Anne. Phénenna avoit plusieurs enfans, & Anne qui devint ensuite mere de Samuel, étoit stérile. Phénenna, au lieu de reconnoître que Dieu seul étoit l'auteur de sa fécondité, s'en élevoit & insultoit à Anne sa rivale. Mais, le Seigneur ayant visité Anne, Phénenna fut humiliée; & quelques interpretes croyent que Dieu lui ôta ses enfans, ou du moins qu'elle n'en eut plus depuis ce tems-là, suivant cette parole du cantique d'Anne: *Sterilis peperit plurimos, & quæ multos habebat filios, infirmata est.*

PHÉNIAS, *Phænias*. *Voyez* Phanias.

PHÉNICIE. *Voyez* Phœnicie.

PHÉNICIENNES [Les], *Phœnissæ*, Φοινίσσαι, titre d'une tragédie d'Euripide. Cette piece prit ce nom d'un chœur de femmes Phéniciennes, qui alloient se consacrer au dieu de Delphes, & qui passerent par Thebes, dans le tems du combat & de la mort des deux freres Étéocle & Polynice.

PHÉNICIENS. *Voyez* Phœniciens.

PHÉNIPPE, *Phænippus*, Φαίνιππος. (*c*) Athénien, contre lequel Démosthene prononça une de ses harangues.

PHÉNOMÉRIDES, *Phænomerides*, Φαινομηρίδες, (*d*) nom que les Poëtes par raillerie

(*a*) Pauf. p. 486. Ovid. Metam. L. XV. c. 7.
(*b*) Reg. L. 1, c. 1, v. 2. & seq.
(*c*) Demosth. Orat. in Phænipp. p. 1022. & seq.
(*d*) Plut. T. 1. p. 76.

donnoient aux filles de Sparte. Ce mot veut dire *qui montrent la cuisse*, de Φαίνω, *ostendo*, je montre, & μηρὸς, *femur*, cuisse.

PHÉNOPS, *Phænops*, Φαινὼψ, (a) pere de Xanthus & de Thoon, qu'il avoit eus dans sa vieillesse. Il vivoit encore, lorsque Xanthus & Thoon furent renversés par Diomede, & il n'avoit point d'autres enfans à qui il pût laisser ses grandes richesses. Diomede en un seul jour tua ses deux héritiers, sa seule espérance, & précipita ce malheureux pere dans une affliction & dans un deuil, qu'augmentoit encore la douleur de voir les curateurs s'emparer de sa succession pour la conserver à des collatéraux éloignés, qui la dévoroient déjà des yeux, & auxquels elle n'étoit pas destinée.

PHENOPS, *Phænops*, Φαινὼψ, (b) fut pere de Phorcys qui tomba sous les coups d'Ajax.

PHENOPS, *Phænops*, Φαινὼψ, (c) demeuroit à Abyde. De tous ceux que les nœuds de l'hospitalité attachoient à Hector, Phénops étoit celui que ce Prince aimoit le plus.

PHÉOCOME, *Phæocomes*, (d) un des Centaures, étoit couvert de plusieurs peaux de lion attachées ensemble. Il leva le tronc d'un arbre que quatre bœufs n'auroient pu traîner qu'avec peine, & du coup qu'il en donna sur la tête de Phonolénis qu'il écrasa, il en fit sortir la cervelle par la bouche, par le nez, par les yeux, & par les oreilles, comme un suc qu'on feroit sortir par force, par le petit trou d'un sac ou d'un crible. Mais, lorsque Nestor vit qu'il dépouilloit le mort de ses armes, comme pour s'en faire un trophée, il lui passa son épée au travers du corps.

PHÉRAULAS, *Pheraulas*, Φεραύλας, (e) Perse de la classe du peuple, du tems de Cyrus le Grand. Il convient dans Xénophon, que son pere lui procuroit une légere nourriture du travail de ses propres mains, pendant qu'il étoit encore enfant; & quand il fut devenu un peu grand, comme il ne pouvoit pas le nourrir sans qu'il travaillât, il le mena à la campagne, & l'y fit travailler. Phéraulas, depuis, nourrit à son tour son pere, en cultivant un petit champ, qui étoit très-fertile. Dans la suite, ils s'attacha à Cyrus, dont il mérita la bienveillance, & qui le combla de ses bienfaits.

PHÉRÉBŒE, *Pherebœa*, Φερέβοια, (f) une des femmes de Thésée, étoit fille d'Iphiclès.

PHÉRÉCLÈS, *Pherecles*, Φερεκλῆς, (g) certain homme,

(a) Homer. Iliad. L. V. v. 152. *& seq.*
(b) Homer. Iliad. L. XVII. v. 312.
(c) Homer. Iliad. L. XVII. v. 582. *& seq.*
(d) Ovid. Metam. L. XII. c. 11.
(e) Xenoph. p. 52. *& seq.*
(f) Plut. T. I. p. 13.
(g) Plut. T. I. p. 447.

par le moyen duquel Lysandre essaya en vain de corrompre les prêtresses de Dodone.

PHÉRÉCLUS, *Phereclus*, Φέρεκλος, (*a*) fils d'un charpentier très-habile, & petit-fils d'Harmonus, tomba sous les coups de Mérion. Phéréclus avoit hérité de l'art de son pere, & faisoit toute sorte de beaux ouvrages dans la perfection; aussi étoit-il particulierement aimé de Minerve. C'étoit lui qui avoit bâti les vaisseaux que Pâris mena en Grece, & qui furent la source de tous les malheurs qui accablerent les Troyens, & dans lesquels il fut enveloppé lui-même, parce qu'il avoit ignoré les oracles des Dieux. Mérion, l'ayant poursuivi & atteint, le blessa à l'emboîture de la cuisse droite, le fer de sa lance passe par-dessous l'os, & le perce d'outre en outre. Phéréclus tombe sur ses genoux en jettant un grand cri, & la mort répand sur lui ses ténebres. *Voyez* Phrontis.

PHÉRÉCLUS [AMARSYADAS], *Amarsyadas Phereclus*, Ἀμαρσυάδας Φέρεκλος. (*b*) nom que Simonide donnoit au vaisseau qui porta Thésée en Crete.

PHÉRÉCRATE, *Pherecrates*, Φερεκράτης, (*c*) Poëte comique, natif d'Athenes, étoit contemporain de Platon, qui en parle dans son Protagore, & d'Aristophane, qui le cite dans sa Lysistrate, à l'occasion d'un proverbe. Il fit quelques campagnes sous Alexandre, s'il en faut croire Suidas. Mais, ce qui est beaucoup plus certain, c'est qu'il s'acquit une grande réputation dans la Poësie comique. Hertélius, dans sa Bibliotheque des anciens Comiques Grecs, dont il nous reste quelques fragmens, lui fait remporter le prix en ce genre; & il ajoute que ce Poëte, n'étant encore que simple acteur ou comédien, se rendit imitateur & rival de Cratès. Mais, Hertélius n'allegue sur ces faits aucun garant. Il les a pris, ainsi que le Gyraldi, dans l'Anonyme Grec, imprimé à la tête des comédies d'Aristophane.

Phérécrate, comme celui-ci & les autres Comiques du même tems, travailla dans le goût de la vieille comédie, qui mettoit sur le théâtre, non des personnages feints & imaginaires, mais des personnages actuellement vivans, que leurs noms & leurs masques faisoient connoître aux spectateurs, & que l'on tournoit en ridicule. Malgré la licence qui regnoit alors sur la scene, Phérécrate s'étoit fait une loi, dit l'Anonyme, de n'injurier & de ne diffamer personne. Mais, il excelloit dans cette raillerie fine & délicate, qu'on appelloit urbanité Attique; parlant d'ail-

(*a*) Homer. Iliad. L. V. v. 59. *& seq.*
(*b*) Plut. T. I. p. 7.
(*c*) Suid. T. II. p. 1043. Athen. p. 55. *& seq.* Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. T. X. p. 269, 270 T. XV, p. 331. *& suiv.*

leurs très purement sa langue; ce qui lui a valu la qualification de ἀττικώτατος, que lui ont donnée Étienne de Byzance & Athénée. Il méritoit de plus les suffrages du public, observe encore l'Anonyme, par sa fécondité à imaginer de nouveaux sujets de comédies. Il fut auteur d'une sorte de vers, appellé de son nom Phérécratiens, dont parlent Héphestion & les autres Grammairiens, & composés des trois derniers pieds du vers hexametre, avec cette condition, que le premier de ces trois pieds doit toujours être un spondée. Héphestion en cite l'exemple suivant, tiré de la Carianna, comédie de Phérécrate même.

Ἄνδρες, πρόσχετε τὸν νοῦν
Ἐξευρήματι καινῷ,
Συμπτύκτοις ἀναπαίστοις.

C'est-à-dire, « Messieurs, écou» tez attentivement une nou» velle invention poëtique; ce » sont des Anapestes compli» qués. » Dans Horace, *Quamvis Pontica pinus* est un vers Phérécratien.

Suidas attribue à Phérécrate dix-sept comédies, & l'Anonyme Grec y en ajoute une qui fait la dix-huitieme. En voici les noms, tels que nous les ont conservés les divers Auteurs qui en citent quelques passages. 1°. Les Braves, 2°. les Sauvages, 3°. les Transfuges, 4°. les Vieilles, 5°. les Peintres, 6°. le Maître Valet, 7°. l'Oublieux, ou la Mer, 8°. le Four, ou la Veillée, 9°. la Voile, 10°. Corianno, 11°. les Crapatalles, sorte de monnoie de petite valeur; 12°. la Sorciere, 13°. les Niaiseries, 14°. les Mineurs, ou chercheurs de métaux, 15°. les Fourmis-Hommes, 16°. les Perses, 17°. la Rhétorique, 18°. Triptoleme, 19°. la Tyrannie, 20°. Chiron, 21°. le Faux Hercule. Au lieu de dix-huit pieces, en voilà vingt-une, dont Meursius & M. Fabricius ont recueilli les noms avec soin. Athénée nous a conservé des fragmens de presque toutes ces pieces.

Un des plus considérales de ces fragmens est certainement celui que nous devons à Plutarque, touchant la Musique. Il est tiré du Chiron de Phérécrate, comme nous l'apprend Nicomaque le Gérasénien, dans son Manuel Harmonique, si toutefois cette comédie est véritablement de Phérécrate; d'autres l'attribuent à un Nicomaque surnommé le Rhythmique. Lorsque Platon parle de Phérécrate dans le Protagore, c'est à l'occasion de la piece qui avoit pour titre *les Sauvages*, & qui fut représentée la quatrieme année de la LXXXIXe. Olympiade, sous l'Archontat d'Aristion.

Quant aux autres fragmens de Phérécrate, ceux qui paroissent les plus dignes de remarque, sont 1°. celui où il dit, parlant d'Alcibiade, que cet Athénien, qui sembloit à peine être un homme, étoit pourtant

le mari de toutes les femmes ; 2°. celui où il déplore la condition des vieillards, qui ne commencent à posséder la sagesse que lorsqu'ils ne sont plus bons à rien ; 3°. celui où il rappelle le souvenir de cette vie laborieuse que menoient les hommes avant qu'ils eussent des esclaves ou des valets ; 4°. celui où il introduit les Dieux, se plaignant des maigres sacrifices que leur font les mortels, qui ne leur offrent presque autre chose que les ossemens des victimes, après les avoir bien couverts de farine salée, pour mieux cacher leur turpitude ; 5°. celui où il reproche aux femmes Athéniennes, qu'au lieu que les hommes ne se servent que de coupes très-peu profondes & presque sans rebord, elles, au contraire, n'emploient que des gobelets très-larges & très-creux ; & que lorsqu'on les accuse d'intempérance dans l'usage du vin, elles alleguent pour se justifier, qu'elles ne boivent jamais qu'un seul coup, mais ce coup en vaut mille de ceux qu'en boivent les hommes ; 6°. le fragment où le Poëte assure que chez les Athéniens on n'a jamais vu ni cuisiniere, ni poissonniere, ajoutant que les arts doivent être distribués à chaque sexe d'une maniere convenable ; 7°. celui où il décrit la vie délicieuse des hommes du bon vieux tems, & qu'il peint sous l'image de celle qu'on passeroit dans ce qui s'appelle aujourd'hui le païs de Cocagne, où les alouettes, comme l'on dit, tombent du Ciel toutes rôties, & prient les hommes de les recevoir dans leur bouche pour y être mangées, &c. Cette description remplit quarante-deux vers, & se lit dans Athénée, qui l'a tirée en partie de la comédie des Mineurs, & en partie de celle des Perses.

PHÉRÉCRATE, *Pherecrates*, Φερεκράτης, (a) certain vieillard de Phthiotide, que Dicéarque suppose être descendu de Deucalion.

PHÉRÉCRATIEN, *Pherecratius*, sorte de vers, ainsi appellé du poëte Phérécrate, qui l'inventa. *Voyez* Phérécrate.

PHÉRÉCYDE, *Pherecydes*, Φερεκύδης, (b) Philosophe, né à Syros, une des isles Cyclades, étoit fils de Badys. Le lieu de sa naissance l'a fait appeller Phérécyde de Syros. Il eut pour disciple le célebre Pythagore, comme l'assure Andron d'Éphese dans Diogene Laërce & Cléanthe dans Porphyre, & comme le confirment Cicéron, Diodore de Sicile, Pline, Apulée & tant d'autres. Mais, en quel tems a donc vécu Phé-

(a) Cicer. de Tuscul. Quæst. L. I. c. 21.

(b) Suid. T. II. p. 1043. Diog. Laërt. p. 82. *&* *seq.* Plin. T. I. p. 111, 407, 417. Strab. p. 18, 169, 472, 632, 643. Pauf. p. 36. Plut. Tom. I. p. 474. Tzet. Hist. Chil. 2. v. 870. *&* *seq.* Cicer. Orat. L. II. c. 29. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. T. V. pag. 233. T. VI. pag. 163, 164. T. XIV. p. 383. *&* *suiv.*

récyde de Syros ? Jugeons-en par les synchronismes suivans.

Théopompe, cité par Laërce, déclaroit que Phérécyde de Syros avoit été le premier qui eût écrit sur la nature & sur les Dieux. Phérécyde étoit donc plus ancien que les sept Sages de la Grece, qui traiterent les mêmes matieres. L'antériorité de Phérécyde de Syros, sur les sept Sages de la Grece, paroît de plus, en ce qu'il ne fut disciple de personne, au rapport d'Hésychius & de Suidas, & qu'au contraire il eut Thalès pour disciple, comme l'assure Tzetzès ; ainsi, quand Diogene Laërce écrit, d'après Alexander Polyhistor, que Phérécyde de Syros entendit Pittacus, l'un de ces sept Sages de la Grece, il ne faut pas expliquer le terme *entendre* par celui d'*être disciple*. Pittacus fut contemporain de Thalès, & un peu plus ancien que lui. Phérécyde, maître de Thalès, a donc pu converser avec Pittacus. C'est le sens qu'on doit donner à ce que disoit Alexander Polyhistor, que Phérécyde entendit Pittacus. Cette explication concilie les divers témoignages cités d'Alexander Polyhistor, d'Hésychius, de Suidas, & de Tzetzès sur les années de Phérécyde de Syros.

Ce Philosophe ayant passé d'Olympie en Messénie, comme le rapporte Diogene Laërce, fut reçu dans la maison de Périlaüs, auquel il conseilla de quitter le païs ; & son avis n'ayant point été suivi, la Messénie fut conquise. Cette révolution, arrivée dans la Messénie, vers le tems de Phérécyde, regarde nécessairement la premiere ou la seconde guerre de Messene. Car, la troisieme guerre de Messene se fit environ l'an 450 avant Jesus-Christ, long-tems après la mort de Phérécyde de Syros, comme tout le monde en convient. On convient aussi que les deux premieres guerres furent antérieures à l'an 600 avant Jesus-Christ. Phérécyde vivoit donc avant cette derniere époque.

Hermippus, cité par Diogene Laërce, racontoit que Phérécyde de Syros avoit vécu au tems de la guerre des Éphésiens & des Magnésiens, laquelle se termina par la destruction de ce dernier peuple. Diogene Laërce semble ajouter que Phérécyde périt dans la bataille qui mit fin à la guerre. Mais, Dodwel observe avec raison, que cette derniere circonstance de la mort de Phérécyde n'est pas clairement énoncée dans le récit d'Hermippus ou de Diogene Laërce. Quand même elle le seroit, on devroit la tenir pour fausse ; car, nous sçavons par les témoignages incontestables d'Héraclide de Pont, de Pline, de Plutarque, de Pausanias, d'Élien, de Philostrate, d'Apulée, de Porphyre & d'Iamblique, que Phérécyde mourut de la maladie pédiculaire, & qu'il mourut dans l'isle de Samos, selon le même Héraclide, &

selon Dicéarque & les Écrivains les plus exacts, & non pas dans une bataille sur les frontieres des Éphésiens & des Magnésiens. Il suit uniquement du récit d'Hermippus, que Phérécyde vivoit du tems de la guerre de ces deux peuples, & que cette guerre fut la même que celle dont Archiloque faisoit mention dans ses poësies, selon Strabon & selon Saint Clément d'Alexandrie. Dodwel lui-même s'attache à prouver cette identité. Or, le tems d'Archiloque est connu. Il vivoit, suivant toute l'Antiquité, & en particulier suivant une autorité précise d'Hérodote, sous le regne de Gygès roi de Lydie, mort environ la XXVIIe. Olympiade, dont le milieu concourt avec l'an 670 avant Jesus Christ. Phérécyde de Syros, contemporain d'une guerre dont Archiloque avoit fait mention, vécut donc nécessairement environ l'an 650.

On ne doit pas oublier qu'Andron d'Éphese, cité par Diogene Laërce, reconnoissoit deux Phérécydes de Syros, l'un Astronome, & l'autre Théologien, fils de Badys & maître de Pythagore. Il sembleroit aussi que Pline en auroit reconnu deux, l'un qui écrivit le premier en prose sous le regne de Cyrus, & l'autre qui, ayant eu pour disciple Pythagore auteur d'une découverte astronomique, l'an 612, fut par conséquent beaucoup plus ancien que le regne de Cyrus. Mais, outre qu'Ératosthene, au rapport de Diogene Laërce, nioit positivement la distinction de ces Phérécydes, & qu'il disoit qu'il n'y en avoit eu qu'un seul de Syros, il semble que tel avoit été aussi le jugement de Théopompe, lorsqu'il déclaroit, suivant Diogene Laërce, que Phérécyde de Syros avoit le premier écrit sur la nature & sur les Dieux; paroles qui s'appliquent facilement à l'Astronome & au Théologien dont parloit Andron, aussi-bien qu'au Philosophe & au premier Écrivain en prose dont Pline fait mention. En même tems qu'Eratosthene, Strabon & les autres ont reconnu un seul Phérécyde de Syros, ils ont aussi reconnu un Phérécyde Athénien, historien célebre, & ont soigneusement distingué l'un de l'autre. Lloyd & Bentley paroissent les avoir confondus, du moins Dodwel le leur reproche. Quoi qu'il en soit, ni Dodwel, qui place la naissance de Phérécyde de Syros l'an 569, ni Lloyd, qui la met l'an 600, ni Bentley, qui la rapporte à l'an 629, ne lui donnent jamais une antiquité suffisante, pour que ce Philosophe puisse avoir le premier écrit sur la nature & sur les Dieux, avoir servi de maître à Thalès, avoir prévu les suites d'une des deux premieres guerres de Messene, & avoir été contemporain d'une guerre mentionnée dans les poësies d'Archiloque. Tous ces divers caracteres de tems se réunissent

à prouver le naiſſance de Phérécyde de Syros vers l'an 665 avant l'Ere Chrétienne.

Lorſque Pline dit que Phérécyde écrivit le premier en proſe, *proſam orationem condere inſtituit*, cela ne doit pas s'entendre, comme ſi avant lui perſonne n'avoit jamais écrit en proſe. Ces mots ſignifient ſeulement qu'il fut le premier qui s'appliqua à donner à la proſe cette eſpece de cadence qui lui eſt propre, dans les langues dont les ſyllabes reçoivent des accens ou ports de voix ſenſiblement variés, & dans leſquels la prononciation eſt meſurée par des tems, dont l'inégalité eſt conſidérable, principalement lorſque ces langues ſont ſuſceptibles de divers arrangemens ou conſtructions de mots. Quoiqu'il ne faille pas étendre trop loin ce principe, il eſt toujours vrai de dire que ces langues ſont capables de recevoir, même dans la proſe, une harmonie que nos oreilles françoiſes peuvent difficilement imaginer, accoutumées, comme elles le ſont, à une prononciation plus uniforme dans ſa durée & dans ſes ports de voix.

PHÉRÉCYDE, *Pherecydes*, Φερεκύδης, (*a*) vint à Sparte, peu de tems après l'établiſſement des loix de Lycurgue; & quoiqu'étranger, comme il chantoit continuellement les nouvelles maximes de la République, il y fut comblé d'honneurs. Il eſt vrai qu'il périt enſuite malheureuſement, il fut immolé pour le bien public, & les Rois de Sparte conſerverent ſoigneuſement ſa peau, pour obéir à nous ne ſçavons quel ordre d'un Oracle.

PHÉRÉCYDE, *Pherecydes*, Φερεκύδης. (*b*) hiſtorien Grec, natif d'Athenes, avoit compoſé dix livres des antiquités de l'Attique, intitulés *Autochthones*. Denys d'Halicarnaſſe le nomme un ancien Écrivain, qui ne le cede à aucun de ceux qui ont écrit des généalogies. Euſebe le fait contemporain de Thalès, mais cela ne doit pas s'entendre à la rigueur, car il eſt poſtérieur au philoſophe Phérécyde de Syros, & a vécu, ſelon les apparences, au tems de Cambyſe & de Darius.

PHÉRÉCYDE, *Pherecydes*, Φερεκύδης, (*c*) autre hiſtorien Grec, né dans l'iſle de Léros, peu avant la LXXVe. Olympiade, ou l'an 480 avant J. C. Il avoit compoſé pluſieurs ouvrages, un ſur l'iſle de Léros, un autre ſur Iphigénie, un autre ſur les fêtes de Bacchus, &c.

Il y en a qui aſſurent que ce dernier Hiſtorien eſt le même que le précédent. Nous ne prétendons pas garantir cette aſſertion.

PHÉRÉDATE, *Pheredates*,

(*a*) Plut. T. I. p. 289, 299. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. XXII. p. 163.

(*b*) Suid. T. II. p. 1043. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. T. VI. p. 167.

(*c*) Suid. T. II. p. 1043.

Φερεδάτης, le même que d'autres nomment Phérendate. *Voyez* Phérendate.

PHÉRÉE, *Pheraea*, Φηραία, (*a*) ville du Péloponnese dans l'Arcadie, selon Strabon.

PHÉRÉENS, *Pheraei*, Φεραῖοι, les habitans de Pheres, ville de Thessalie. *Voyez* Pheres.

PHÉRENDATE, *Pherendates*, Φερενδάτης, (*b*) neveu de Xerxès roi de Perse, étoit le second Commandant de l'armée de ce Prince, dans son expédition contre la Grece. Phérendate y périt l'an 470 avant Jesus-Christ. Les Grecs, ayant pénétré un jour jusqu'à la tente de ce Général, l'y égorgerent.

PHÉRENDATE, *Pherendates*, (*c*) Φερενδάτης, fils de Mégabase, commandoit les Saranges, qui faisoient partie de l'armée du roi Xerxès, dans l'expédition dont il est fait mention dans l'article précédent.

PHÉRENDATE, *Pherendates*, Φερενδάτης, (*d*) fils de Théaspe, commandoit les Mares & les Colques dans la même expédition dont on vient de parler. Le texte d'Hérodote porte dans un endroit Phérendate, & dans un autre Pharandate. Pausanias lit aussi Pharandate.

Ce Général avoit une concubine. Quand elle eut appris la déroute entiere des Perses à Platées & la victoire complete des Grecs, elle se para de ses plus beaux ornemens, & se rendit en cet état sur le champ de bataille, où elle trouva les Lacédémoniens encore occupés du carnage des ennemis. Là ayant considéré Pausanias qui les commandoit, elle reconnut ce grand homme, du nom & de la patrie duquel il y avoit déjà long-tems qu'elle avoit oui parler. Alors, se jettant à ses genoux : « Délivrez-moi, lui dit-» elle, roi de Sparte, je vous » en conjure, de la captivité » sous laquelle je gémis depuis » tant d'années. Je suis de l'isle » de Cos, fille d'Hégétoridas, » fils d'Antagoras. Après avoir » été enlevée de force de ma » patrie, je suis restée au pou-» voir d'un Perse. Ayez bon » courage, lui répondit Pau-» sanias, & ne craignez rien, » non-seulement parce que vous » êtes ma suppliante, mais en-» core parce que vous dites » vrai. Car, vous êtes en effet » fille d'Hégétoridas de l'isle » de Cos, mon hôte le plus dis-» tingué entre tous ceux qui » habitent cette isle. » Ayant ainsi parlé, Pausaunias la recommanda aux Éphores qui étoient présens, & la fit ensuite conduire dans l'isle d'Egine, où elle avoit désiré d'aller.

PHÉRENDATE, *Pherendates*, Φερενδάτης, (*e*) un des premiers Seigneurs de la Cour du roi Artaxerxe Ochus, fut établi par

(*a*) Strab. p. 357.
(*b*) Plut. T. I. p. 486. Diod. Sicul. p. 273.
(*c*) Herod. L. VII. c. 67.
(*d*) Herod. L. VII. c. 79. L. IX. c. 75. Pauf. p. 166.
(*e*) Diod. Sicul. p. 537.

ce prince Satrape ou gouverneur de l'Égypte, l'an 350 avant Jesus-Christ.

PHÉRÉNICUS, *Pherenicus*, Φερένικος, (*a*) Thébain de la faction de Pélopidas. Un jour, ayant pris la fuite avec ce grand homme & quelques autres amis, il fut comme eux condamné au bannissement par ceux de la faction opposée. Il eut depuis beaucoup de part au rétablissement des bannis; il partagea tous les dangers que l'on courut pour parvenir à ce rétablissement.

PHÉRÉPHATE, *Pherephata*, (*b*) le premier nom de Proserpine, sous lequel cette Déesse avoit des fêtes en Sicile appellées Phéréphaties

PEREPHATIES, *Perephatia*, fêtes. *Voyez* Phéréphate.

PHERES, *Pheræ*, Φεραὶ, (*c*) ville de Grece dans la Béotie. Strabon dit que c'étoit un des quatre villages qui se trouvoient dans le territoire de la ville, appellée Tanagra. Pline fait aussi mention de cette ville, mais il ne dit rien qui puisse donner la moindre idée de sa situation.

PHERES, *Pheræ*, Φεραὶ, (*d*) ville de Grece dans la Thessalie. Selon Strabon, elle étoit à l'extrêmité de la Pélasgiotide, du côté de la Magnésie, & avoit pour port un lieu nommé Pégases, qui en étoit éloigné de quatre vingt-dix stades. M. d'Anville, dans ses cartes, place Pheres dans la Phthiotide, sur les bords d'un fleuve qui alloit se rendre dans le golfe de Démétriade.

Cette ville n'a pas laissé que de jouer un rôle dans l'histoire ancienne. Elle a eu, comme d'autres, ses Tyrans. Le premier que nous connoissions, est Jason. Quoiqu'il eût gouverné ses sujets avec modération & avec sagesse, il fut tué en trahison par sept jeunes hommes, qui, au rapport d'Ephore, avoient fait par principe de gloire un serment entre-eux de l'égorger. D'autres Historiens pourtant rapportent qu'il fut assassiné par Polydore son frere, qui, lui ayant succédé, ne vécut qu'un an.

Polydore fut empoisonné par Alexandre son frere, l'an 369 avant Jesus-Christ, dans un repas où il s'étoit laissé enivrer. Alexandre jouit de cette Principauté l'espace de onze ans. Mais, comme il l'avoit acquise par le crime, il en usa avec violence. Ainsi, au lieu que ses Prédécesseurs s'étoient fait aimer de la nation par leur équité & par leur sagesse, celui-ci se fit haïr d'elle par ses duretés & ses injustices. Il fut tué en

(*a*) Plut. T. I. p. 280. *& seq.*

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 82. T. II. p. 223.

(*c*) Strab. p. 405. Plin. T. I. p. 198.

(*d*) Strab. p. 436. Plin. T. I. p. 199. Ptolem. L. III. c. 13. Corn. Nep. in Pelopid. c. 5. Diod. Sicul. p. 478, 488. *& seq.* Pauf. p. 23, 127, 636. Tit. Liv. L. XXXII. c. 13. L. XXXIII. c. 6. L. XXXVI. c. 9. *& seq.* Cicer. de Divinat. L. I. c. 53.

trahison par Thébé sa femme, aidée de ses deux freres Lycophron & Tisiphonus. Ceux-ci furent d'abord regardés comme les Libérateurs de leur patrie. Mais, se pervertissant bientôt, ils se donnerent des gardes à prix d'argent, & se rendirent Tyrans eux mêmes; alors, ayant fait mourir un grand nombre de ceux qui s'opposoient à leur domination, ils demeurerent enfin maîtres de la ville par la force & par la violence. Mais, l'an 352 avant Jesus-Christ, les Tyrans jugerent à propos de livrer Pheres à Philippe roi de Macédoine; & ce Prince rendit à cette ville une liberté pleine & entiere.

Long-tems après, un autre Philippe, aussi roi de Macédoine, s'étoit proposé de ruiner Pheres, l'an 198 avant Jesus-Christ. Mais, les habitans lui fermerent les portes; & comme il lui eut fallu pour les forcer plus de tems qu'il n'en avoit, il les laissa en repos, & repassa dans la Macédoine. Quelques années après, Antiochus le Grand, roi de Syrie, dans une expédition qu'il fit en Thessalie, envoya un jour déclarer aux habitans de Pheres, qu'il étoit venu dans le païs, non pour leur faire la guerre, mais pour défendre & affermir leur liberté. Mais, ceux de Pheres, sans donner aucune réponse à l'envoyé d'Antiochus, dépêcherent eux mêmes à ce Prince, Pausanias le plus considérable de leurs Citoyens, qui lui répondit avec encore plus de fierté, que n'avoient fait les Chalcidiens auprès du détroit de l'Euripe, dans une occasion semblable. Le Roi exhorta ceux de Pheres à penser mûrement à ce qu'ils alloient faire, & à ne point s'engager par trop de défiance & de précaution pour l'avenir, dans une entreprise dont ils se repentiroient bientôt. Mais, pour demeurer fideles aux Romains, ils n'hésiterent pas un moment à s'exposer à tout ce que la fortune voudroit ordonner d'eux. Ainsi, ils employerent toutes leurs forces pour défendre leur ville, dont Antiochus de son côté attaqua les murailles de toutes parts avec les siennes. Comme il étoit persuadé, & qu'il étoit indubitable, que suivant le succès qu'auroient ses armes, à la premiere ville qu'il attaquoit, il seroit dans la suite ou craint ou méprisé de toute la nation Thessalienne, il n'oublia rien de ce qui pouvoit dès le commencement jetter la terreur dans l'esprit des assiégés. Ils soutinrent ses premiers assauts avec assez de fermeté. Mais, comme ils virent que les assiégeans leur tuoient ou blessoient beaucoup de monde, peu à peu leurs courages s'abattirent. Cependant, les premiers de la ville les ayant exhortés à persévérer dans le dessein de ne se point rendre, ils abandonnerent les murailles extérieures, trop étendues pour être gardées par le peu de troupes qui leur res-

toient, & se retrancherent dans le cœur de la ville derriere un mur qu'ils avoient élevé à la hâte, & à qui ils avoient donné beaucoup moins de circonférence. Mais enfin, comme on les pressoit vivement, craignant que, s'ils attendoient qu'on les forcât, ils ne trouvassent le vainqueur impitoyable, ils se rendirent, l'an 191 avant Jesus-Christ. Ils rentrerent la même année sous la puissance des Romains avec les garnisons qu'Antiochus leur avoit laissées.

On croit que Pheres se nomme aujourd'hui Jénizar sur le golfe de Salonichi.

PHERES, *Pheræ*, Φεραὶ, (a) ville du Péloponnese dans l'Élide, selon Strabon. Mais, le texte Grec de ce géographe porte Phées, & non pas Pheres. C'est le traducteur Latin qui lit de cette derniere façon, en avertissant à la marge que c'est ainsi qu'on doit lire. Mais, il pourroit bien se tromper. *Voyez* Phérie.

PHERES, *Pheræ*, Φεραὶ, (b) autre ville du Péloponnese, dans la Laconie, selon Xénophon, Pline & Tite-Live. Ce doit être la même que Pausanias nomme Pharis. *Voyez* Pharis.

PHERES, *Pheræ*, Φηραὶ, (c) autre ville du Péloponnese, dans la Messénie, au-delà du fleuve Pamisus. Il y en a qui la mettent sur le golfe de Messénie. Strabon & Ptolémée font mention de cette ville. Pausanias lit Phares, au lieu de Pheres, selon le dialecte Dorique, qui change ordinairement l'*e* en *a*. Polybe écrit Phara au nombre singulier. Strabon assure que le fleuve Néda a son embouchure dans la mer auprès de Pheres. Cheramidi est son nom moderne, selon Sophien.

PHERES, *Pheræ*, Φηραὶ, (d) autre ville du Péloponnese, dans l'Achaïe, selon Pline & Ptolémée. Strabon la nomme Phare, & ses habitans Pharéens ou Phariens. Pausanias lit Phares. *Voyez* Phares, ville d'Achaïe.

PHERES, *Pheræ*, Φηραὶ. (e) Homere nomme plus d'une ville de ce nom. On en trouve une au cinquieme livre de l'Iliade, & une autre au neuvieme. La premiere est marquée au nombre singulier; & la seconde, au nombre pluriel. Malgré ces deux circonstances, nous croyons que c'est la même ville. Nous croyons aussi que c'est une de celles que nous venons de mettre dans le Péloponnese.

PHÉRÈS, *Pheres*, Φέρης, Φήρης, (f) fils de Créthée & de Tyro, fut établi roi d'un partie de la Thessalie, & y bâtit une

(a) Strab. p. 351.

(b) Xenoph. p. 536. Plin. Tom. I. p. 193. Tit. Liv. L. XXXV. c. 30.

(c) Strab. p. 360, 367. Ptolem. L. III. c. 16.

(d) Plin. T. I. p. 192. Ptolem. L. III. c. 16. Strab. p. 388.

(e) Homer. Iliad. L. V. v. 543. L. IX. v. 151.

(f Homer Odyss. . XI. v. 268. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 98, 361, 364, 365.

ville, qui, de son nom, fut appellée Pheres. Il eut deux enfans, Lycurgue & Admete, & une fille, nommée Idomene, qui fut mere de Bias & de Mélampe.

PHÉRÈS, *Pheres*, Φέρης, (*a*) fils de Jason & de Médée, & frere de Mermérus. *Voyez* Mermérus.

PHÉRÈS, *Pheres*, Φέρης, (*b*) un des Capitaines qui servirent en Italie sous Pallas dans l'armée d'Énée. Il fut tué par Halésus.

PHÉRÉTIADÈS, *Pheretiades*, Φηρητιάδης, (*c*) c'est-à-dire, fils de Phérès. On appelloit ainsi Admete, qui étoit en effet fils de Phérès. Homere donne le même nom à Eumélus, parce qu'il étoit roi de Pheres.

PHÉRÉZÉENS, *Pherezai*, Φερεζαῖοι, (*d*) peuple de Palestine. Les Phérézéens étoient mêlés avec les Chananéens, & il y a apparence qu'ils étoient eux mêmes Chananéens, mais que n'ayant point de demeures fixes, & vivant à la maniere des Scythes & des Nomades, dispersés tantôt dans un endroit, & tantôt dans un autre, ils furent pour cela qualifiés Phérézéens, c'est-à-dire, épars, dispersés. *Pherazoth* signifie des hameaux, des villages. Les Phérézéens n'habitoient pas un endroit fixe de la terre de Chanaan; il y en avoit en deçà & au-délà du Jourdain, dans les montagnes & dans les plaines. En plusieurs endroits, on met *Chananæum* & *Pheresæum* comme les deux principaux peuples du païs. Il est dit par exemple, que du tems d'Abraham & de Loth, le Chananéen & le Phérézéen étoient dans le païs.

Les Israëlites de la tribu d'Ephraïm se plaignant à Josué, qu'ils étoient trop resserrés dans leur partage, il leur dit d'aller, s'ils vouloient, dans les montagnes des Phérézéens & des Raphaïms, d'y défricher du terrein, & de le cultiver. Salomon assujettit & rendit tributaires les restes des Chananéens & des Phérézéens, que les enfans d'Israël n'avoient pu exterminer. Il est encore parlé des Phérézéens au tems d'Esdras, après le retour de la captivité de Babylone; & plusieurs Israëlites avoient épousé des femmes de cette nation.

PHÉRIE, *Pheria*, Φηρία, (*e*) place forte du Péloponnese dans l'Elide. Selon Diodore de Sicile, Phérie étoit la forteresse de la ville de Pheres que cet auteur nomme quelques lignes après. Mais, Palmérius observe qu'il n'y avoit point de Phérie ni de Pheres dans l'Elide, & qu'il faut lire Pheie ou Phée, ou même Phées au pluriel, comme on le voit dans Thucydide & autres auteurs.

(*a*) Pauf. p. 90.
(*b*) Virg. Æneid. L. X. v. 413.
(*c*) Homer. Iliad. L. II. v. 270.
(*d*) Genef. c. 13, v. 7. Jofu, c. 17. v. 15. Reg. L. III. c. 9. v. 20, 21. Paral. L. II. c. 8. v. 7. Efdr. L. I. c. 9. v. 1.
(*e*) Diod, Sicul. p. 309.

PHÉRINUM, *Pherinum*, (*a*) lieu fortifié de Grece, dans la Thessalie. Cette place fut prise par Amynandre roi des Athamanes, l'an 198 avant Jesus-Christ.

PHÉRISTUS, *Pheristus*, Φέριστς, (*b*) vint d'Elée avec Mégellus, rétablir & habiter Agrigente, qui, après la guerre des Athéniens, avoit été ruinée par les Carthaginois.

PHERMESTA, *Phermesta*, Φαρμασμά. (*c*) le septieme des enfans d'Aman, fut traité de la même maniere que son pere & ses freres, que les Juifs firent mourir comme leurs ennemis.

PHÉRON, *Pheron*, Φέρων, (*d*) succéda, selon Hérodote, à Sésostris son pere au royaume d'Égypte, vers l'an 1457 avant Jesus-Christ. Diodore de Sicile lui donne le nom de son pere, & Pline l'apelle Nuncoréus. Ce Prince ne fit aucune action digne de remarque. Il ne ressembla à son pere que par le malheur qu'il eut de perdre la vue, soit que ce fût une infirmité de famille, ou, selon que d'autres l'ont cru, une punition du Ciel. Car, on dit que de son tems le Nil s'étant débordé plus qu'à l'ordinaire, il inonda les terres de maniere que l'eau étoit haute de dix-huit coudées. Le Roi en colere lança une fleche dans les flots, comme s'il eût voulu châtier ce fleuve. Aussi-tôt il devint aveugle, & demeura dix ans en cet état. Il lui vint enfin un Oracle de la ville de Butis, qui lui marqua qu'il recouvreroit la vue, en se lavant les yeux avec l'urine d'une femme qui n'eût jamais connu d'autre homme que son mari. D'abord, il fit l'essai sur l'urine de la Reine sa femme, mais cela ne lui réussit pas; ensuite, il usa de celle de plusieurs autres femmes avec aussi peu de succès. Enfin, en ayant trouvé une qui le guérit, il fit enfermer toutes les autres dans une ville, y fit mettre le feu & les brûla. Après cet expédition, il fit de très-grandes offrandes dans tous les temples & consacra dans celui du Soleil deux Obélisques de cent coudées de haut, & de huit coudées de diametre. On voit aujourd'hui un de ces Obélisques devant l'église de S. Pierre à Rome, où il a été élevé par le pape Sixte V. Caius César l'avoit fait venir d'Égypte sur un vaisseau d'une fabrique si extraordinaire, qu'au rapport de Pline, on n'en avoit jamais vu de pareil. Cet Obélisque est tout uni sans aucun hiéroglyphe.

Selon Diodore de Sicile, la femme dans l'urine de laquelle Phéron avoit trouvé le remede qu'il cherchoit, étoit celle d'un jardinier. Phéron l'épousa après sa guérison. Hérodote donne à ce Prince pour successeur un

(*a*) Tit. Liv. L. XXXI. c. 14.
(*b*) Plut. T. I. p. 253.
(*c*) Esth. c. 9. v. 9.
(*d*) Herod. L. II. c. 111, 112. Diod. Sicul. p. 38. Plin. T. II. 737. Roll. Hist. Anc. Tom. I. p. 76. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. T. I. p. 195.

habitant de Memphis, nommé Protée.

PHERTATUS, *Phertatus*, Φέρτατος, (*a*) compagnon de Protus, selon Démosthene dans sa harangue contre Zénothémis.

PHÉRUSE, *Pherusa*, Φέρουσα. (*b*) Nymphe, fille de Nérée & & de Doris.

PHESDOMIM, *Phesdomim*, Φασοδαμὶν, (*c*) lieu de Palestine, situé dans la tribu de Juda. Ce fut en ce lieu que les Philistins, s'étant assemblés un jour, pour donner bataille, furent défaits par l'armée de David.

PHESHUR, *Pheshur*, Φασσοὺρ, le même que Phashur. *Voyez* Phashur.

PHESHUR, *Pheshur*, Φασσοὺρ, (*d*) dont les enfans revinrent de la captivité de Babylone en Judée, au nombre de douze cens quarante-sept. Il paroît être le même que Phashur. *Voyez* Phashur.

PHESSÉ, *Phesse*, Βεσσηέ, (*e*) de la tribu de Juda, étoit fils d'Esthon & petit-fils de Caleb.

PHESTE, *Phæstum*, ou *Phæstus*, Φαιστὸς, (*f*) ville de Crete, une de celles dont on attribue la fondation à Minos. Cette ville, selon Diodore de Sicile, étoit située sur le bord de la mer. Mais, selon Pline, elle étoit dans les terres, & le sentiment de ce dernier est confirmé par celui de Strabon, qui place Pheste à vingt stades de la mer, & à quarante du port de Métallum. Strabon ajoute que cette place qui étoit éloignée de soixante stades de Gortyne, fut détruite par les habitans de cette derniere qui s'emparerent du païs. Le poëte Epiménide étoit, dit-on, de Pheste. Les habitans de cette ville furent du nombre de ceux qui partirent pour le siege de Troie.

PHESTE, *Phæstum*, ou *Phæstus*, Φαιστὸς (*g*) ville de Grece, que Ptolémée attribue aux Estiotes. Pline la donne aux Locriens surnommés Ozoles. Ce dernier parle au même endroit d'un port, qu'il appelle *portus Apollinis Phæstii*. Tite-Live dit que la ville de Pheste fut prise d'assaut par les Romains, l'an 191 avant Jesus-Christ.

PHESTUS, *Phæstus*, Φαῖστος (*h*) capitaine Troyen, fils de Borus de Méonie, étoit venu de Tarné. Idoménée le frappa de sa pique à l'épaule droite, comme il vouloit monter sur son char, le jetta sur la poussiere, & couvrit ses yeux d'une éternelle nuit. Les écuyers d'Idoménée le dépouillerent de ses armes.

PHÉTEIA, *Pheteia*, Φεταῖα, (*i*) étoit chef de la dix-neuvieme

(*a*) Demosth. Orat. in Zenothem. p. 930.
(*b*) Homer. Iliad. L. XVIII. v. 43.
(*c*) Paral. L. I. c. 11. v. 13, 14.
(*d*) Esdr. L. I. c. 2. v. 38.
(*e*) Paral. L. I. c. 4. v. 12.
(*f*) Diod. Sicul. p. 237. Plin. T. I. p. 209. Strab. p. 479. Plut. T. I. p. 84. Homer. Iliad. L. II. v. 155. Odyss. L. III. v. 268.
(*g*) Ptolem. L. III. c. 13. Plin. T. I. p. 190. Tit. Liv. L. XXXVI. c. 13.
(*h*) Homer. Iliad L. V. v. 43. & seq.
(*i*) Paral. L. I. c. 24. v. 16.

me famille Sacerdotale, du tems de David.

PHÉTHOR, *Phethor*, (a) ville de Mésopotamie, d'où étoit le faux prophete Balaam. L'Hébreu appelle cette ville Péthura ou Pathura, & on pense que c'est celle que Ptolémée appelle Pacora ou Pacoria, qu'il place près de l'Euphrate.

Nous croyons, dit D. Calmet, que cette ville étoit vers Thapsaque au-delà de l'Euphrate. S. Jérôme, dans sa traduction du livre des Nombres, a omis ce nom. Il lit simplement : *Vers Balaam, qui demeuroit sur le fleuve des Ammonites. Les Septante traduisent : à Balaam fils de Béor Phatura, qui demeure sur le fleuve du païs de son peuple.* Il est certain que Balaam étoit de Mésopotamie.

PHÉTROS, *Phetros*, (b) contrée d'Égypte, qu'on croit être la même que celle de Phaturès. *Voyez* Phaturès.

PHÉTRUSIM, *Phetrusim*, Πατροσωνιειμ, (c) cinquieme fils de Mesraïm, fut avec Chasluim pere des Philistins & des Caphtorim.

PHÉVÉNIE, *Phevenia*. *Voyez* Callipatire.

PHIALÉ, *Phiale*, Φιάλη (d) nom d'une fontaine située à cent vingt stades de Césarée, à droite, sur le chemin qui conduisoit dans la Trachonitide. « Elle est » si ronde, dit Josephe, que » c'est ce qui lui a fait donner » le nom de Phialé, & elle rem» plit toujours si également son » bassin qu'on ne la voit jamais » diminuer ni s'accroître. On » avoit toujours ignoré jusqu'à » Hérode le tétrarque, que » cette fontaine fût la source » du Jourdain; mais, ce Prince » y ayant fait jetter de la pail» le, on trouva ensuite cette » paille dans la source de Pa» nium, d'où l'on ne doutoit » point que ce fleuve ne pro» vînt. »

PHIALÉ, *Phiale*, Φιάλη, (e) nom d'un lieu d'Égypte, situé dans la ville d'Alexandrie. On appelloit ainsi l'endroit où l'on serroit le bled, qu'on amenoit d'Égypte sur les bateaux, par le canal que l'on avoit creusé depuis Chérée jusqu'à Alexandrie. Mais, comme le peuple étoit accoutumé à exciter dans ce lieu de fréquentes séditions, Justinien, pour arrêter le cours de ces désordres, fit enfermer ce lieu d'une forte muraille.

PHIALÉ, *Phiale*, (f) une des Nymphes, qu'Ovide met à la suite de Diane.

PHIALIE, *Phialia*, Φιαλία, ville du Péloponnese dans l'Arcadie. *Voyez* Phigalie.

PHIALIENS, *Phialenses*, Φιαλεῖς, les habitans de Phialie. *Voyez* Phigalie.

PHIALUS, *Phialus*, Φίαλος, fils de Bucolion, succéda à son

(a) Numer. c. 22. v. 5. Ptolem. L. V. c. XVIII.
(b) Isaï. c. 11. v. 11.
(c) Genes. c. 10. v. 14.
(d) Joseph. de Bell. Judaïc. p. 860.
(e) Procop. Ædif. L. VI. c. 1.
(f) Ovid. Metam. L. III. c. 4.

pere au royaume d'Arcadie, qu'il laissa à Simus son fils. Il voulut s'attribuer la fondation de la ville de Phigalie. *Voyez* Phigalie.

PHICHOLA, *Phichola*, Φιχόλα, (*a*) nom d'un village, situé près de Jérusalem, d'où étoit Joseph fils de Tobie, & neveu du grand-Prêtre Onias I.

PHICOL, *Phicol*, Φιχὸλ, (*b*) général de l'armée d'Abimélech, vivoit du tems d'Abraham.

PHIDAS, *Phidas*, Φείδας, (*c*) capitaine Grec, alla au siege de Troie.

PHIDIAS, *Phidias*, Φειδίας, (*d*) fameux sculpteur, qui ne dut pas, comme Dédale, sa réputation à l'ignorance de son siecle. Nous ignorons l'année de sa naissance, mais nous sçavons certainement qu'il florissoit dans la 83.e Olympiade, ou vers le milieu du cinquieme siecle avant l'ere Chrétienne. Il étoit Athénien, fils de Charmidas, & non de Charminus, comme il se lit dans Strabon, par une méprise de copiste. Il eut pour maîtres Eladas d'Argos & Hippias, plus connus tous deux par l'honneur d'avoir eu un tel disciple, que par leurs propres ouvrages. Pline nous apprend que Phidias eut de célebres statuaires pour contemporains, entre autres, Alcamene, Critias, Nésiotès, &c.

Pline ajoute que Phidias fut le premier, qui trouva l'art de tourner avec goût, & que Polyclete acheva de le perfectionner. Il y a apparence que ce jugement ne signifie autre chose, sinon que les ouvrages de Polyclete avoient je ne sçais quoi de plus recherché, de plus élégant, de plus fini; aussi Phidias excelloit-il sur tout à bien représenter les Dieux, parce que les statues de cette espece demandent, non de l'élégance & de la délicatesse, mais de la grandeur, de la noblesse & de la dignité, qualités qui étoient proprement le caractere de Phidias; encore pourroit-on douter de cette prétendue supériorité de Polyclete dans les petits ouvrages, si l'on vouloit opposer témoignage à témoingnage; car, Phidias avoit fait en bronze une abeille, une cigale & une mouche, que l'antiquité a extrêmement vantées. On pourroit encore se prévaloir en sa faveur d'une épigramme de Martial, où il semble lui attribuer des poissons qui n'attendoient, dit-il, que de l'eau pour nager.

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. L. XII, p. 401.

(*b*) Genes. c. 21. v. 22.

(*c*) Homer. Iliad. L. XIII. v. 691.

(*d*) Paus. p. 6, 27, 44, 51, 62, 303. *& seq.* Plin. T. I. p. 396. T. II. p. 648. *& seq.* Plut. T. I. p. 159. *& seq.* Valer. Maxim. L. III. c. 7. Strab. p. 354. Homer. Iliad. L. I. v. 528. *& seq.* Quintilian. L. II. c. 3. L. XII. c. 10. Cicer. de Orat. L. II. c. 41. Orat. c. 5, 138. Lucian. T. I. p. 6, 7, 547, 585. T. II. p. 5, 31. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 307. T. V. p 601. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. T. I. p. 275. Tom. IX. p. 189. *& suiv.* T. XXI. p. 183.

Artis Phidiacæ toreuma clarum
Pisces aspicis; adde aquam, natabunt.

Mais, pour dire la vérité, nous croyons qu'en cet endroit, par *Artis Phidiacæ toreuma clarum*, il faut plutôt entendre l'art en général, que la main de Phidias.

Quoi qu'il en soit, ce grand statuaire parut dans un tems qui étoit tout à fait propre à faire éclater ses merveilleux talens. La Grece, après s'être vue menacée de l'invasion des Perses, commençoit enfin à respirer; elle s'en étoit sauvée comme par miracle, ou plutôt par un de ces coups extraordinaires de la fortune, dont il y a des exemples dans presque tous les Empires. La paix avoit donc succédé à une guerre formidable, qui intéressoit tout le corps de la nation Grecque. L'abondance, fille de la paix & mere des beaux arts, & sur-tout de ceux qui n'ont que l'agrément pour objet, faisoit éclore divers talens, qui, réunis par un seul homme dans un même point de vue, pouvoient tous concourir à la splendeur de l'État. Periclès, dont on connoît les grandes qualités, gouvernoit alors la république d'Athenes, & son unique ambition étoit de rendre cette ville la plus superbe ville du monde. Il songea d'abord à faire fleurir le commerce, qui est l'ame d'un État. Bientôt les Athéniens eurent trois cens galeres, qui firent leur sûreté, & dont plusieurs leur apportoient sans cesse les richesses des Indes, l'or, l'argent & l'ivoire, presque aussi précieux en ces tems-là que l'or & l'argent. Il y avoit dans le temple d'Apollon à Délos, un riche trésor, grossi par les contributions des divers peuples de la Grece, & que l'on pouvoit regarder comme une ressource dans les pressans besoins de la nation. Periclès, sous le prétexte des grands services que les Athéniens avoient rendus aux Grecs, fit transporter ce trésor à Athenes, non pour se l'approprier, il eut toujours les mains pures, mais pour en employer une partie à des édifices publics qui embellissent Athenes, & fissent de cette ville comme l'œil & la lumiere de la Grece. Il entreprit de bâtir ce que l'on appella dans la suite la grande muraille, le temple de Minerve, autrement dit le Parthénon, un théâtre pour la musique, & ces magnifiques vestibules si connus depuis sous le nom de Propylées, travaux immenses qui sembloient demander un siecle, & dont la plupart furent achevés en cinq ans; car, des ouvriers de toute espece qui sans lui auroient langui dans l'obscurité, s'animerent aussi-tôt, & seconderent à l'envi les uns des autres, & son goût & son zele. Il avoit pour architectes Ictinus & Callicrate, pour peintres Paucnus, Plistenete, Pharrhasius & Zeuxis, pour graveur le célebre Mys, & pour sculpteur Phidias, en-

tre les mains de qui l'ivoire, le marbre & le bronze prenoient telle forme, telle ressemblance qu'il vouloit. Mais, Phidias n'étoit pas de ces artisans qui ne sçavent que manier les instrumens de leur art; il avoit l'esprit orné de toutes les connoissances qui pouvoient être utiles à un homme de sa profession. L'histoire, les Poëtes, la Religion de son païs, même ces traditions qui étoient regardées alors comme respectables, & que nous avons justement appréciées, en leur donnant le nom de fables; il avoit étudié tout cela, & plus encore, l'optique & la géométrie, qui seules auroient pu le mettre au-dessus de tous les autres statuaires. On raconte de sa capacité dans ces deux sçiences, quelques traits singuliers qui méritent d'être rapportés. Un jour, on lui montra l'ongle d'un lion; à la seule inspection, il jugea de quelle grandeur étoit cet animal, d'où vient peut-être le proverbe si connu, *ex ungue leonem.* On cite de lui un autre trait, au sujet d'une statue de Minerve, que Phidias & Alcamene furent chargés de faire. *Voyez* Alcamene

La sculpture, ou pour parler sans équivoque, l'art du statuaire avoit commencé en Grece presque avec les Olympiades. On y conservoit précieusement des statues de Dipœne & de Scyllis, fameux ouvriers Crétois, qui, selon Pline & Pausanias, avoient eu Dédale pour maître; circonstance pourtant qui ne convient gueres avec les temps. On en conservoit aussi de Byzès, d'Anthermus, de Bupalus & de quelques autres anciens Sculpteurs. Cependant, pour dire le vrai, ces statues étoient plus recommandables par leur antiquité que par leur mérite. Phidias donna le premier aux Grecs le goût de la belle nature, & leur apprit à l'imiter. Ce qui est étonnant, ce n'est pas qu'il ait fait des statues admirables, c'est qu'il en ait pu faire un si grand nombre, car dans le temple d'Apollon à Delphes, au tour d'un cheval de bronze fait à l'imitation du cheval de Troie, on voyoit, outre un Apollon & une Diane, dix ou douze statues de héros Grecs, qui étoient aussi en bronze, & tous de sa main. Ajoutez à cela sa Vénus Uranie, sa Rhéa, son Apollon Parthénopius, une Minerve en marbre qu'il avoit faite pour les Thébains, cette Déesse Némésis faite du même bloc de marbre que les Perses, qui se tenoient sûrs de la victuire, avoient déjà débarqué à Marathon, pour en faire un trophée; une statue de Périclès, une du jeune Pantarcès, qui, selon les apparences, n'étoit pas la moins travaillée, quatre Minerves d'une grandeur prodigieuse, l'une dite Minerve Poliade, en bronze, si haute, que l'aigrette de son casque & le bout de sa pique se faisoient voir de quatre lieues de loin; l'autre Lemnienne,

aussi en bronze, que plusieurs ont regardée comme son chef d'œuvre, ainsi appellée parce que c'étoient les habitans de Lemnos qui l'avoient consacrée à la Déesse dans un de ses temples à Athenes; la troisieme d'or & d'ivoire, pour les habitans de Pellene, la quatrieme en bois & en marbre, pour les Platéens, sans compter sa Minerve d'Athenes & son Jupiter Olympien. On doit convenir que cet illustre artisan est peut-être le seul homme qui ait joint tant de facilité à tant de perfection; car, il faut rejetter tous les témoignages de l'antiquité, ou demeurer d'accord qu'il ne sortoit rien de ses mains qui ne fût d'une rare beauté. Cicéron, voulant donner une grande idée d'Hortensius, disoit que cet Orateur, dès sa premiere jeunesse, n'avoit pas plutôt paru dans le monde, que, comme les statues de Phidias, il avoit été admiré & goûté.

Nous avons déjà dit que son grand talent étoit de bien représenter les Dieux, & au rapport de Cicéron, il n'alloit pas chercher leurs traits & leur ressemblance dans quelque objet visible; mais, par la force de son génie, il s'étoit fait une idée du vrai beau, à laquelle il avoit sans cesse l'esprit attaché, & qui devenoit sa regle & son modele. Aussi Périclès, qui s'en rapportoit plus à lui qu'à tous les Architectes, l'avoit-il fait directeur, & comme sur-intendant des bâtimens de la République. Quand le Parthénon fut achevé, ce magnifique temple de Minerve, dont quelques restes assez bien conservés, charment encore aujourd'hui les voyageurs, il songea à en faire la dédicace, qui consistoit à y mettre une statue de la Déesse. Phidias fut chargé de l'ouvrage, & ce fut alors qu'il se surpassa lui-même; il fit une statue d'or & d'ivoire haute de vingt-six coudées, les Athéniens voulurent de l'ivoire, parce qu'alors l'ivoire étoit beaucoup plus précieux que le plus beau marbre. Quelque riche que fût cette prodigieuse statue, l'art y surpassoit infiniment la matiere. Phidias avoit gravé sur la partie convexe du bouclier de Minerve, le combat des Athéniens contre les Amazones, sur la partie concave le combat des Géans contre les Dieux; sur la chaussure de la Déesse, le combat des Centaures & des Lapithes; sur le piédestal, la naissance de Pandore & tout ce qu'en dit la Fable. Cicéron, Pline, Plutarque, Pausanias & plusieurs autres grands Écrivains de l'antiquité, tous connoisseurs, tous témoins oculaires, ont parlé de cette statue. Sur leur témoignage, on ne peut pas douter que ce ne fût en effet un des plus beaux ouvrages, & des plus étonnans qu'il y eût dans le monde. Il est aisé de juger quel éclat de gloire & de réputation un tel succès dût attirer à Phidias; cependant, cet ou-

vrage si admiré, si vanté, fut fatal à son ouvrier. Ce que dit Horace de l'envie, toujours attachée à la vertu, se trouve vrai en tous païs ; mais, il l'étoit à Athenes encore plus qu'ailleurs. Une grande supériorité de mérite, en quelque genre que ce fût, ne plaisoit pas longtems aux Athéniens ; Thémistocle, Miltiade, Alcibiade, Socrate, Démosthene en font autant de preuves. Phidias l'éprouva aussi ; l'éclat de sa gloire & la faveur de Périclès lui attirerent des envieux, sorte d'ennemis plus couverts que les autres, mais plus dangereux. D'ailleurs, on commençoit à se lasser de l'administration douce & modérée de Périclès. Les avantages chimériques de la nouvauté dégoûtent souvent des avantages réels du gouvernement présent. On voulut donc éprouver en la personne de Phidias, quelle étoit la disposition du peuple à l'égard de Périclès même, & l'on entreprit de perdre le favori, pour humilier en même tems son protecteur.

« Quelques-uns assurent, » dit Plutarque, que Phidias » avoit mis son nom au pié» destal de sa Minerve d'A» thenes. » Cette circonstance n'est point marquée dans Pausanias, & se trouve démentie par Cicéron, qui dit positivement que Phidias, n'ayant pas eu la liberté de mettre son nom à sa statue de Minerve, avoit gravé son portrait sur le bouclier de la Déesse. Plutarque ajoute que Phidias s'étoit représenté lui-même sous la forme d'un vieillard tout chauve qui leve une grosse pierre de ses deux mains, & qu'il avoit aussi représenté Périclès combattant contre une Amazonne, mais dans une telle attitude, que sa main qu'il étendoit pour lancer un javelot, lui cachoit une partie du visage. On lui fit un crime de ces deux portraits, qui choquoient en effet la vérité de l'histoire, mais on n'en demeura pas là. Ménon, un de ses éleves, demanda à être entendu, & se fit son dénonciateur. Il l'accusa d'avoir détourné à son profit une partie des quarante-quatre talens d'or qu'il devoit employer à la statue de Minerve. Périclès avoit eu un pressentiment de ce qui devoit arriver, & par son conseil, Phidias avoit tellement appliqué l'or à sa Minerve, qu'on pouvoit l'ôter aisément & le peser ; l'or fut donc pesé, & à la honte de l'accusateur, on y trouva les quarante-quatre talens.

Phidias étoit encore soupçonné d'attirer chez lui les plus belles femmes d'Athenes, pour donner à Périclès le moyen de les voir plus commodément, & à dire le vrai, ce soupçon n'étoit pas mal fondé. Aspasie, la fameuse maîtresse de Périclès, & ensuite sa femme, étoit devenue vieille, & Périclès dans un âge avancé, avoit encore les inclinations d'un jeune hom-

me. Quoi qu'il en soit, le dénonciateur de Phidias fut récompensé, & Phidias se vit traîner en prison, où il mourut de maladie, selon quelques-uns, & de poison, selon d'autres. Pour nous, nous déférons plus à l'autorité d'un ancien Scholiaste d'Aristophane que cite Meursius, & qui dit que Phidias, se voyant en danger d'être condamné, prit la fuite & se retira en Élide. Ce sentiment nous paroît plus probable, par la raison que le Jupiter Olympien de Phidias est certainement postérieur à sa Minerve. Il y a bien de l'apparence que piqué contre les Athéniens, il résolut de se venger de l'affront qu'il en avoit reçu, & qu'animé par cet esprit de vengeance, il employa toute son industrie à faire pour les Éléens, une statue qui pût effacer cette Minerve, que les Athéniens regardoient comme son chef-d'œuvre. Il y réussit, son Jupiter Olympien fut un prodige de l'art, & si bien un prodige, que pour l'estimer sa juste valeur, on crut le devoir mettre au nombre des sept merveilles du monde. Cette statue d'or & d'ivoire, haute de soixante pieds, & d'une grosseur proportionnée, fut le désespoir de tous les grands Statuaires qui vinrent après; aucun d'eux n'eut la présomption de penser seulement à l'imiter, dit Pline. Selon Quintilien, la majesté de l'ouvrage égaloit le Dieu, & ajoutoit encore à la religion des peuples. Aussi, les Grecs & les Romains regardoient-ils comme un malheur de mourir sans avoir vu ce merveilleux ouvrage; & ceux qui le voyoient, saisis d'étonnement, demandoient comment l'ouvrier avoit pu faire pour représenter Jupiter dans toute sa majesté. Le Dieu est-il descendu du Ciel pour se faire voir à Phidias, ou Phidias a-t-il été transporté au Ciel pour contempler le Dieu?

Juppiter ad terras, an ad æthera
Phidia venit
Ut viso fieret talis imago Deo!

C'est ainsi que Grotius a rendu une épigramme grecque qui se lit au quatrieme livre de l'Anthologie; mais, Phidias, interrogé lui-même où il avoit pris l'idée de son Jupiter Olympien, répondit en citant ces beaux vers d'Homere:

Η, καὶ κυανέῃσιν ἐπ' ὀφρύσι νεῦσε
Κρονίων,
Ἀμβρόσιαι δ' ἄρα χαῖται ἐπεῤῥώ-
σαντο ἄνακτος
Κρατὸς ἀπ' ἀθανάτοιο, μέγαν δ'
ἐλέλιξεν Ὄλυμπον.

voulant donner à entendre que c'étoit le génie d'Homere qui l'avoit inspiré. En effet, quoique Jupiter fût représenté assis, sa tête touchoit presque la voûte du temple, & il sembloit que pour peu que le Dieu se fût remué, il auroit ébranlé tout l'édifice.

Cet ouvrage étonnant mit le comble à la gloire de Phidias, & lui assura une réputation que deux mille ans ne lui ont pas ravie. Ce fut par ce grand chef-d'œuvre qu'il termina ses travaux. Long-tems après lui, on conservoit encore son attelier, & les voyageurs l'alloient voir par curiosité. Il avoit deux freres, Panénus & Plisteucte, qui tous deux excellerent en Peinture. Ses principaux éleves furent Alcamene, Agoracrite & Colotès. Les Éléens, pour faire honneur à sa mémoire, créerent en faveur de ses descendans, une charge, dont toute la fonction consistoit à nettoyer cette magnifique statue, & à la tenir toujours propre; ils étoient appellés Φαιδρύνται du mot φαιδρύνειν, qui signifie fourbir, éclaircir. Ils commençoient par faire un sacrifice à Minerve Ergané, & ensuite ils se mettoient à l'ouvrage.

PHIDIPPE, *Phidippus*, (a) Φείδιππος, fils de Thessalus, & frere d'Antiphus. *Voyez* Antiphus.

PHIDIPPE, *Phidippus*, (b) vieillard, que Térence donne pour mari à Myrrhina dans son Hécyre.

PHIDIPPIDE, *Phidippides*, Φειδιππίδης. *Voyez* Philippide.

PHIDIUS, *Phidius*, Φίδιος, (c) Gouverneur de la Bétique, fut défait & mis en déroute dans un grand combat que lui livra Sertorius sur le bord du fleuve Bétis, où il lui tua deux mille Romains.

PHIDON, *Phidon*, Φείδων, (d) un des trente Tyrans qui furent donnés aux Athéniens par Lysandre.

PHIDON, *Phidon*, Φείδων, (e) surnom de Démétrius, un des Officiers d'Alexandre le Grand. *Voyez* Démétrius.

PHIDON, *Phidon*, Φείδων, (f) mourut de rage & de désespoir.

PHIDYLÉ, *Phidyle*, (g) femme laborieuse, à qui Horace adresse une Ode.

PHIE, *Phia*, la même ville que d'autres appellent Phée. *Voyez* Phée.

PHIGALIE, *Phigalia*, (h) Φυγάλεια, Φυγαλία, ville du Péloponnese dans l'Arcadie, fut bâtie par Phigalus fils de Lycaon, qui lui donna son nom. Dans la suite, Phialus, fils de Bucolion, pour dépouiller Phigalus de l'honneur d'avoir fondé la ville de Phigalie, voulut la faire appeller de son nom Phialie, à quoi pourtant il ne réussit pas entierement. Car, on revint enfin à la premiere dénomination. On raconte beau-

(a) Homer. Iliad. L. II. v. 185.
(b) Terent. T. III. p. 235.
(c) Plut. T. I. p. 573.
(d) Xenoph. p. 461.
(e) Plut. T. I. p. 696.
(f) Lucian. T. I. p. 230.

(g) Horat. L. III. Ode. 17.
(h) Pauf. pag. 194, 261, 458, 462, 519. & seq. Diod. Sicul. pag. 477. Strab. pag. 348. Ptolem. L. III. c. 16.

coup d'autres choses, mais qui ne paroissent pas fort dignes de foi; car, les uns disoient que Phigalus étoit un homme originaire du païs, mais nullement fils de Lycaon; les autres, que Phigalie étoit une Nymphe du nombre des Dryades.

Quoi qu'il en soit, lorsque les Lacédémoniens firent la guerre aux Arcadiens, ils tournerent d'abord leurs forces contre Phigalie, entrerent dans le païs avec une armée, repousserent les habitans jusques dans leurs murs, & mirent le siege devant la ville. Les Phigaliens, se voyant près d'être forcés, capitulerent, & eurent la liberté de se retirer où ils voudroient; ils évacuerent donc la place, qui fut rasée sous l'archontat de Miltiade à Athenes, la seconde année de la XXXe. Olympiade, en laquelle Chionis Lacédémonien fut proclamé vainqueur aux jeux Olympiques pour la troisieme fois. Ces fugitifs ayant jugé à propos d'aller à Delphes pour consulter l'Oracle sur les moyens de rentrer dans leur païs, il leur fut répondu qu'en vain ils tenteroient leur retour par eux-mêmes; qu'ils prissent avec eux cent hommes d'élite de la ville d'Oresthasium; que ces cent hommes périroient tous dans le combat, mais qu'à l'aide de leur valeur les Phigaliens rentreroient dans leur ville. Lorsque les Oresthasiens sçurent la réponse de l'Oracle, ce fut parmi eux à qui s'enrôleroit le premier pour être du nombre de ces braves qui devoient procurer le retour des Phigaliens. Et ne demandant qu'à aller en avant, ils pousserent jusqu'aux portes de Phigalie, où s'étant battus avec la garnison Lacédémonienne, ils vérifierent l'Oracle de point en point; car, ils périrent tous jusqu'au dernier, mais les Spartiates furent chassés, & les Phigaliens se remirent en possession de leur patrie.

La ville étoit sur un rocher fort haut & fort escarpé, les murs étoient même bâtis pour la plus grande partie sur le roc; mais, tout au haut, il y avoit une plate-forme assez spacieuse, où Diane Conservatrice avoit un temple & une statue de marbre qui représentoit la Déesse toute droite; ils descendoient de ce temple en procession dans la ville. On voyoit dans le lieu d'exercice un Mercure qui sembloit mettre son manteau; cette statue étoit quarrée par en bas & sans pieds. Bacchus, surnommé Acratophore, avoit aussi son temple à Phigalie; le bas de sa statue étoit tellement couvert de feuilles de lierre & de laurier qu'on ne le pouvoit voir; les parties qui se voyoient étoient enluminées de vermillon. Ces peuples disoient que les Ibériens tiroient le vermillon des mêmes mines d'où ils tiroient l'or. Dans la place publique, on voyoit une statue d'Arrachion célebre pancratiaste; c'étoit une statue de marbre fort ancienne, comme il paroif-

soit sur-tout à son attitude ; les pieds étoient presque joints, & les mains pendantes sur les côtés jusqu'aux cuisses

On voyoit aussi dans la place publique de Phigalie la sépulture de ces braves Oresthasiens dont nous avons parlé ; les Phigaliens faisoient tous les ans leur aniversaire sur leur tombeau. La riviere de Limax traversoit la ville de Phigalie & alloit tomber ensuite dans le fleuve Nédas. Ce dernier passoit assez près de Phigalie, & les enfans de la ville alloient en cet endroit couper leurs cheveux pour les consacrer au fleuve. La ville de Phigalie étoit toute environnée de montagnes, du mont Cotylius à la gauche, & du mont Élaius à la droite. Le mont Cotylius étoit à quarante stades de la ville, & le mont Élaius n'en étoit qu'à trente. Dans cette derniere montagne étoit une grotte de Cérès la Noire, à laquelle les Phigaliens rendoient des honneurs extraordinaires. Entre autres marques de respect & de dévotion qu'ils lui donnerent, ils engagerent Onatas de l'isle d'Égine à leur faire une statue de la Déesse, lui promettant telle récompense qu'il voudroit. Ce Statuaire vivoit en même tems qu'Hégias d'Athenes.

« J'étois venu à Phigalie, dit » Pausanias, exprès pour voir » sa Cérès. Je n'immolai au» cune victime à la Déesse. Je » lui présentai seulement quel» ques fruits à la maniere des » gens du païs, sur-tout du » raisin avec des rayons de » miel, & des laines nulle» ment apprêtées, mais comme » la toison les donne. On met » ces offrandes sur un autel qui » est devant la grotte, & on » verse de l'huile dessus. Cette » espece de sacrifice se fait tous » les jours par les particuliers, » & une fois l'an par la ville » en corps ; c'est une Prêtresse » qui y préside, accompagnée » du Ministre le plus jeune. La » grotte est environnée d'un » bois sacré où il y a une » source d'eau très-froide. La » statue d'Onatas n'y étoit plus » de mon tems, & la plupart des » Phigaliens doutoient qu'elle » y eût jamais été. Un vieil» lard m'assura qu'environ trois » générations avant lui cette » statue avoit été fracassée par » de grosses roches qui s'étoient » détachées de la voûte, & » en effet l'on voit encore les » marques de ces ruines. »

PHIGALIENS, *Phigalenses*, Φιγαλέες, les habitans de Phigalie. *Voyez* Phigalie.

PHIGALUS, *Phigalus*, Φίγαλος, fils de Lycaon, passe pour avoir été le fondateur de la ville de Phigalie. *Voyez* Phigalie.

PHIGELLUS, *ou suivant le Grec*, PHYGELLUS, *Phigellus*, *Phygellus*, Φύγελλος, (a) Chrétien d'Asie, qui, s'étant trouvé

(a) Ad Timoth. Epist. 2. c. 1. v. 15.

à Rome pendant que S. Paul y étoit en prison, l'an de J. C. 65, l'abandonna dans le besoin, avec Hermogene.

PHIHAHIROTH, *Phihahiroth*, (*a*) l'un des campemens des Israëlites. Étant partis de Socoth, ils vinrent à Étham. Alors, le Seigneur dit à Moïse : « Dites aux enfans d'Israël, » qu'ils retournent, & qu'ils » aillent camper vis-à-vis Phi- » hahiroth, entre Magdalum & » la mer, vis-à-vis Béelsé- » phon. » Le terme *Phihahiroth* peut s'expliquer par le défilé de Hiroth, ou la bouche de Hiroth. L'Hébreu, dans les Nombres, le nomme simplement Hiroth ; & Eusebe, aussi bien que S. Jérôme, dans le livre des lieux Hébreux, l'appelle de même. D'autres traduisent, *vis-à-vis les creux ou les fossés*. Les Septante, dans l'Exode, traduisent, *vis-à-vis le village ;* d'autres, *vis-à-vis le défilé de la liberté*, ou *le défilé de la sécheresse*. D. Calmet croit que Hiroth est la même que la ville d'Héroüm ou Héroopolis, située à l'extrêmité ou à la pointe de la mer Rouge ; ou bien la ville de Phagroriopolis, placée par Strabon vers le même endroit, & capitale du canton Phagroriopolite. Il y a beaucoup d'apparence que Phihahiroth marque le défilé qui étoit près d'Héroüm. C'est au-delà de ce défilé que les Hébreux allerent camper sur la mer Rouge.

PHILA, *Phila*, (*b*) ville de Grece dans la Thessalie, éloignée de celle d'Héraclée d'environ cinq milles. Elle étoit située entre Dium & Tempé, autant qu'on en peut juger par le récit de Tite-Live. Cet Historien fait souvent mention de cette ville, qui doit être une place forte du païs.

Étienne de Byzance dit que la ville de Phila avoit été bâtie sur le bord du fleuve Pénée, par Démétrius, surnommé Gonatas, fils d'Antigonus, & qu'il la nomma Phila du nom de sa mere. C'est aujourd'hui Fello, petite ville de Macédoine.

PHILADELPHE, *Philadelphus*, Φιλάδελφος, (*c*) c'est-àdire, qui aime son frere, de φιλέω, *amo*, *j'aime*, & ἀδελφὸς, *frater*, frere, surnom qui fut donné par une espece de dérision ou de contre-vérité à Ptolémée, fils de Ptolémée Soter & de Bérénice, parce qu'il avoit fait mourir deux de ses freres, sous prétexte qu'ils lui tendoient des embûches.

PHILADELPHE, *Philadelphus*, Φιλάδελφος, (*d*) Roi de Paphlagonie, allié de M. Antoine, servoit dans l'armée & sous les ordres de ce Général Romain.

PHILADELPHENES, *Philadelpheni*, les habitans de Philadelphie. *Voyez* l'article suivant.

(*a*) Exod. c. 13. v. 20. c. 14. v. 1, 2. Numer. c. 33. v. 8. Strab. p. 805.
(*b*) Tit. Liv. L. XLII. c. 67. L. XLIV. c. 2. & *seq*.
(*c*) Pausf. p. 12.
(*d*) Plut. T. I. p. 944.

PHILADELPHIE, *Philadelphia*, Φιλαδέλφεια, (*a*) ville de l'Asie Mineure dans la Lydie, étoit située entre Sardes & Méonie, au pied du mont Tmolus, d'où la vue étoit très-belle sur la plaine. Strabon semble mettre Philadelphie dans la Mysie ; mais, ainsi que ce Géographe en convient, les bornes de la Phrygie, de la Lydie, de la Carie & de la Mysie, étoient tellement mêlées du côté du midi, qu'il seroit bien difficile de les distinguer.

Cette ville étoit sujette à de fréquens tremblemens de terre, de façon que les murs ne cessoient jamais de menacer ruine, & que les diverses parties de la ville s'ébranloient réciproquement les unes les autres. C'est pourquoi, il n'y avoit qu'un petit nombre d'habitans dans la ville, la plupart demeuroient à la campagne, & cultivoient leurs terres qui étoient très-fertiles. Il est surprenant, dit Strabon, que ces gens-là eussent un si grand attachement pour un païs où ils ne pouvoient demeurer sans danger. Mais, ajoute-t-il, il est encore plus surprenant qu'on se soit avisé de bâtir là une ville. Ce fut, selon Étienne de Byzance, Attale Philadelphe, frere d'Eumene, qui fonda cette ville, & lui donna son nom.

Elle fut célebre par ses jeux. George Weler rapporte une inscription, où, entre autres choses, on lit :

KOINA ACIAC EN.

ΦΙΛΑΔΕΛΦΙΑ.

C'est-à-dire, les fêtes communes de l'Asie à Philadelphie, ou l'assemblée solemnelle pour les jeux de l'Asie à Philadelphie.

Les habitans de cette ville, dans plusieurs Auteurs, sont appellés Philadelphenes, *Philadelpheni*.

Elle fut dès le premier siecle de l'Église un siege Épiscopal. Du tems que Saint Jean l'évangéliste écrivoit son Apocalypse, l'Ange ou l'Évêque de Philadelphie étoit un très-saint homme, à qui le Fils de Dieu adressa ces paroles. « Voici ce » que dit le Saint, le véritable, celui qui a la clef de » David, qui ouvre sans que » personne ferme, qui ferme » sans que personne ouvre. Je » sais quelles sont vos œuvres ; » je vous ai ouvert une porte » que personne ne peut fermer, » parce que vous avez peu de » force, & que vous avez gardé ma parole, & n'avez » point renoncé mon nom. Je » vous amenerai bientôt quelques-uns de ceux qui sont de » la synagogue de Satan, qui » se disent Juifs, & qui ne le » sont pas, mais qui sont des » menteurs. Je les ferai bientôt

(*a*) Strab. p. 579, 628. Plin. T. I. p. 277. Ptolem. L. V. c. 2. Tacit. Annal. L. II. c. 47. Apocal. c. 3. v. 7. & seq.

» venir se prosterner à vos » pieds, & ils connoîtront que » je vous aime. Parce que vous » avez gardé la patience ordonnée par ma parole, je » vous garderai aussi de l'alure » de la tentation, qui doit venir sur tout l'univers, pour » éprouver tous les habitans de » la terre. Je dois venir bientôt; conservez ce que vous » avez, de peur qu'un autre » ne prenne votre couronne. » Quiconque sera victorieux, » je ferai de lui une colomne » dans le temple de mon Dieu; » il n'en sortira plus, & j'écrirai » sur lui le nom de mon pere & » le nom de la ville de mon » Dieu, de la nouvelle Jérusalem qui descend du Ciel, » & mon nom nouveau. »

On ignore qui étoit cet Évêque de Philadelphie. Auréolus & de Lyra croient que c'étoit Saint Quadrat, disciple des Apôtres & apologiste de la Religion Chrétienne, qui présenta une apologie à l'empereur Adrien. Les Grecs, dans leur Office, lui donnent le nom d'Apôtre, & Eusebe faisant son éloge le nomme Évangéliste, parce qu'il s'étoit consacré à aller de province en province annoncer l'Évangile. Mais, aucun Ancien ne dit qu'il ait été évêque de Philadelphie. On connoît aussi un Saint Quadrat, évêque d'Athenes & martyr, l'an de Jesus-Christ 175. Mais, il est différent de l'Apologiste, & ce ne peut être celui dont parle Saint Jean dans l'Apocalypse.

Les Grecs conservent aujourd'hui l'ancien nom de Philadelphie; mais, les Turcs l'appellent Allahscheir, ou Allachars, comme qui diroit la ville de Dieu. Lorsqu'ils vinrent pour s'emparer du païs, les habitans se battirent & se défendirent vigoureusement. Les Turcs, pour leur donner de la terreur, firent un retranchement par une muraille toute d'os de morts, liés ensemble avec de la chaux. Les habitans furent forcés de se rendre; mais, ils firent leur capitulation plus douce que celle de leurs voisins. On leur laissa quatre églises qu'ils ont encore, sçavoir Panagia, Saint George, Saint Théodore & Saint Taxiarque, qui est le même que Saint Michel. Il y a dans Philadelphie plus de sept ou huit mille habitans, entre lesquels on peut compter deux mille Chrétiens.

PHILADELPHIE, *Philadelphia*, Φιλαδέλφεια, (*a*) autrement *Rabbath*, ou *Rabbath-Ammon*, *Rabbath filiorum Ammon*, *Rabbath Ammana*, capitale des Ammonites, étoit située dans les montagnes de Galaad, vers les sources du fleuve Arnon. Elle est quelquefois attribuée à l'Arabie, quelquefois à la Célésyrie. Eusebe la place à dix milles de Jazer vers l'orient.

(*a*) Strab. p. 760. Plin. T. I. p. 262. Ptolem. L. V. c. 15. Joseph. de Bell. Judaïc, p. 833. Deuter. c. 3. v. 11.

Il eſt aſſez vraiſemblable que cette ville étoit occupée par le roi Og, puiſque du tems de Moïſe, on y montroit encore ſon lit de fer, long de neuf coudées, & large de quatre. Philadelphie étoit du nombre des dix villes de la Décapole de de-là le Jourdain. Joſephe étend la Pérée ou la région de de-là le Jourdain, depuis ce fleuve juſqu'à Philadelphie. On dit que cette ville reçut le nom de Philadelphie de Ptolémée Philadelphe roi d'Égypte. Saint Ignace le martyr y avoit apparemment prêché l'Évangile; & c'eſt à l'Égliſe de ce lieu qu'il écrivit la lettre intitulée : *Aux Philadelphiens.*

PHILADELPHUS ANNIUS, *Philadelphus Annius*, (*a*) dont parle Cicéron dans ſa treizieme Philippique.

PHILÆNI VILLA, (*b*) nom que Ptolémée donne au lieu que d'autres appellent *Philænorum Aræ*. *Voyez* Philenes [Les Autels des].

PHILAGE, *Philagus*, (*c*) un des Lieutenans d'Alexandre le Grand, commandoit les Balacres. *Voyez* Balacres.

PHILAGRE, *Philager*, Φίλαγρος, (*d*) Athénien, du bourg de Mélite. Démoſthene en fait mention dans ſa harangue contre Néera. Le même parle auſſi d'un Philagre dans ſa harangue contre Macartale.

PHILAGRE, *Philager*, Φίλαγρος, (*e*) précepteur de Métellus Népos. Quand il fut mort, Métellus Népos le fit enterrer magnifiquement, & mettre ſur ſon tombeau un corbeau de marbre. Sur quoi nous obſerverons qu'on mettoit d'ordinaire ſur les tombeaux, ou des inſtrumens qui marquoient la profeſſion du mort, ou des figures d'animaux qui déſignoient ſon naturel. Quelque fois on mettoit de ces figures pour un ſimple ornement, & afin qu'elles ſerviſſent à diſtinguer le tombeau comme ici.

PHILAIDES, *Philaïdæ*, Φιλαΐδαι, (*f*) peuple de l'Attique dans la tribu Egéide. Plutarque nous apprend que ce peuple prit ſon nom de Philéus, fils d'Ajax. Piſiſtrate étoit du canton des Philaïdes.

PHILAMMON, *Philammon*, Φιλάμμων, (*g*) fils d'Apollon & de la nymphe Chione, tenoit de ſon pere le talent de la Poëſie & celui de la muſique, faiſant valoir l'un & l'autre par l'agrément de ſa voix, qu'il accompagnoit des ſons de ſa lyre. Il eut pour fils le fameux Thamyris.

Tatien range ce Poëte Muſicien parmi les écrivains, qui ont fleuri avant Homere ; & le

(*a*) Cicer. Philipp. 13. c. 26.
(*b*) Ptolem. L. IV. c. 3.
(*c*) Quint. Curt. L. IV. c. 13.
(*d*) Demoſth. Orat in Neær. p. 866. in Macart. p. 1031. & *ſeq.*
(*e*) Plut. T. I. p. 674.
(*f*) Plut. T. I. p. 83.
(*g*) Pauſ. p. 155, 279, 597, 620. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Letr. T. X. p. 161. & *ſuiv.* T. XIV. p. 188.

Scholiaste d'Apollonius de Rhodes assure, d'après Phérécyde, que ce fut lui, & non pas Orphée, qui accompagna les Argonautes dans leur expédition. Pausanias raconte qu'aux jeux Pythiques, où l'on proposoit des prix pour la Poësie & pour la Musique, le premier qui les remporta fut Chrysothémis fils de Carmânor, le second Philammon, que le sçavant traducteur françois, trompé par la version latine, fait fils de Chrysothémis, & le troisieme, Thamyris ou Thamyras; qu'Orphée, & Musée qui affectoit d'imiter en tout ce dernier, dédaignerent de s'y mettre sur les rangs; & qu'un autre musicien, nommé Eleuther, y mérita le prix par les seules graces de sa voix, & quoiqu'il n'eût chanté que la Poësie d'autrui. Or, cette Poësie consistoit en des hymnes en l'honneur d'Apollon, lesqu'elles se chantoient au son de la lyre ou de la cithare. On peut inférer de ce passage de Pausanias, observe M. Fabricius que dans ces jeux chaque Poëte chantoit ordinairement ses propres vers & non ceux des autres. Le même Historien ajoute que Philâmmon passoit pour avoir institué les mysteres des Lernéens; mais que la Prose & la Poësie, employées dans ces mysteres, & composées l'une & l'autre en langage Dorien, démentoient une antiquité si reculée, puisqu'avant le retour des Héraclides dans le Péloponnese, les Argiens n'avoient d'autre dialecte que l'attique, & qu'au tems de Philammon le nom des Doriens n'étoit pas même connu.

Philammon composa, selon Plutarque, des cantiques, où il célébroit la naissance de Latone, de Diane & d'Apollon. Sur quoi nous observerons qu'Amyot, dans sa version, omet Latone, soit par oubli, soit que ce nom manquât dans l'exemplaire Grec du traducteur; comme il manquoit apparemment dans celui du Gyraldi, qui fait la même omission, en alléguant ce passage de Plutarque.

Ce dernier attribue à Philammon l'etablissement des chœurs de Musiciens autour du temple de Delphes; ce qui est certifié par Eusebe & par le Syncelle. Ces chœurs, comme l'on sçait, étoient des troupes d'hommes ou de femmes, qui dansoient en chantant les louanges des Dieux au son des instrumens de Musique; ce qui faisoit une partie considérable du culte divin.

Enfin, Plutarque témoigne que Philammon avoit composé quelques-uns de ces airs ou chants appellés Nomes, & employés par Terpandre pour être joués aussi sur la cithare, dont le son accompagnoit celui de la voix, ou se faisoit quelquefois entendre séparément.

PHILAMMON, *Philammon*, Φιλάμμω, (*a*) officier dont se ser-

(*a*) Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 364, 451.

vit Sosibe pour faire tuer Arsinoé, sœur & femme de Ptolémée Philopator. Un assassinat si cruel & si barbare n'étoit pas apparemment l'apprentissage de Philammon. Les dames d'honneur de cette Princesse infortunée entreprirent de venger la mort de leur Maîtresse, & elles y réussirent. Un jour que Philammon venoit d'arriver de Cyrene à Alexandrie, profitant d'un tumulte qui s'étoit élevé dans la ville, elles allerent enfoncer les portes de la maison où il étoit, & l'assommerent à coups de pierre & de bâton.

PHILARCHUS, *Philarchus*, (*a*) Sicilien, de la ville de Centuripes, que sa naissance, ses vertus, ses richesses mettoient à la tête des Citoyens de cette ville. Malgré cela, il fut exposé aux rapines de C. Verrès. Il reçut même ordre de ce Préteur de faire rechercher toute l'argenterie qui étoit dans la ville, & de lui envoyer tout ce qu'il pourroit découvrir.

PHILARGYRE, *Philargyrus*, Φιλάργυρος (*b*) affranchi de M. Caton d'Utique. Un jour, s'étant embarqué au port de Cenchrées, il fit naufrage, & périt avec ce qui étoit dans le vaisseau.

PHILARGYRE, *Philargyrus*, (*c*) étoit un affranchi d'Aulus Torquatus, un des amis de Cicéron. Ce nom signifie, *qui aime l'argent*, de Φιλέω, *amo*, j'aime, & ἀργύριον, *pecunia*, argent.

PHILARQUE, *Philarchus*, (*d*) nom de Dignité parmi les Arabes. Le Philarque, chez eux, étoit le Prince, le chef de la nation. Ce mot vient de φιλέω, *amo*, j'aime, & ἀρχὴ. *principatus*, *imperium*, principauté, commandement.

PHILARQUE, *Philarches*, Φυλάρχης, (*e*) très-méchant homme, avoit fait beaucoup de maux aux Juifs, qui le tuerent avec Timothée, général des troupes Syriennes. Suivant le Grec, il faudroit lire Phylarque.

PHILÉAS, *Phileas*, (*f*) citoyen de Tarente, étoit à Rome sur le pied d'Ambassadeur, l'an de la fondation de cette derniere ville, 540 & 212 avant Jesus-Christ. C'étoit un homme d'un caractere inquiet, & qui souffroit impatiemment le repos dont il jouissoit depuis longtems. Il trouva le moyen d'être introduit auprès des ôtages, que les Tarentins avoient donnés à la République, & que l'on gardoit à Rome dans le vestibule du temple de la Liberté. On ne les veilloit pas avec beaucoup de soin, parce qu'il n'étoit ni de leur intérêt, ni de celui de leur patrie, de tromper les Romains. Dans plusieurs conversations qu'il eut avec eux, il leur per-

(*a*) Cicer. in Verr. L. VI. c. 24 44. 45.
(*b*) Plut. T. I. p. 777.
(*c*) Cicer. ad Amic. L. VI. Epist. 1.

(*d*) Cicer. ad Amic. L. XV. Epist. 1.
(*e*) Maccab. L. II. c. 8. v. 32.
(*f*) Tit. Liv. L. XXV. c. 7.

suada

ſuada enfin de ſe ſauver; & ayant corrompu deux de ceux qui avoient les clefs des portes du temple, il les tira à l'entrée de la nuit du lieu où ils étoient enfermés, & s'enfuit avec eux, leur ſervant en même tems & de chef & de guide. Dès que le jour parut, le bruit de leur évaſion ſe répandit dans la ville. On envoya ſur le champ après eux des gens qui les joignirent à Terracine, & les ramenerent à Rome. On les conduiſit dans le lieu des aſſemblées; & après y avoir été battus de verges, du conſentement du peuple, ils furent précipités du haut du roc Tarpeien.

PHILÉAS, *Phileas. Voyez* Philétas.

PHILÉBUS, *Philebus*, Φίληβος, (*a*) perſonnage imaginaire, dont il eſt parlé dans un dialogue de Lucien.

PHILÉENS, *Philæi*, Φιλαῖοι, les habitans de Phylé. *Voyez* Phylé.

PHILÉLIE D'APOLLON, (*b*) chanſon Grecque en l'honneur de ce Dieu. La Philélie, dit Athénée, étoit une chanſon, comme l'enſeigne Téléſilla. Elle fut ainſi appellée, obſerve Caſaubon, du refrain propre à cette chanſon, « Levez vous, levez-» vous, charmant Soleil. » Le ſeul nom de cette chanſon pourra donc terminer la queſtion par laquelle on a quelquefois propoſé, ſi le Soleil eſt dans l'ancienne fable le même qu'Apollon.

PHILELLEN, *Philellen*, Φιλέλλην, (*c*) c'eſt-à-dire, amateur des Grecs, de Φιλέω, *amo*, j'aime, & Ἕλλην, *Græcus*, Grec, ſurnom qui fut donné à Ariſtobule, roi des Juifs.

PHILÉMATIUM, *Philematium*, Φιλημάτιον, (*d*) nom commun à deux Courtiſannes, l'une jeune & l'autre vieille.

PHILÉMENE, *Philemenus*, (*e*) citoyen de Tarente, vivoit durant la ſeconde guerre Punique. L'an de Rome 540, & 212 avant Jeſus-Chriſt, il ſe mit avec Nicon à la tête de treize jeunes Tarentins des plus qualifiés, pour former une conſpiration contre les Romains. Nos deux chefs, perſuadés qu'ils devoient faire part à Annibal de leur deſſein, avant que de ſe mettre en devoir de l'exécuter, partirent de nuit pour l'aller trouver, étant ſortis de la ville ſous prétexte d'une partie de chaſſe. Lorſqu'ils furent près de ſon camp, les autres ſe tinrent cachés dans une forêt voiſine du chemin, tandis que Nicon & Philemene, s'étant avancés juſqu'aux premiers corps de garde, furent pris & conduits à Annibal, comme ils le demandoient. Quand ils lui eurent expoſé le ſujet de leur voyage, & l'entrepriſe qu'ils avoient formée, il leur donna de grands

(*a*) Lucian. T. II. p. 149.
(*b*) Athen. p. 619. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. T. IX. p. 355.
(*c*) Joſeph. de Antiq. Judaïc L. XIII. pag. 455.
(*d*) Lucian. T. II. p. 737.
(*e*) Tit. Liv. L. XXV. c. 8. & ſeq. L. XXVII. c. 16.

éloges. Et leur ayant promis toute sorte de récompenses, il voulut que pour persuader à leurs compatriotes qu'ils n'étoient sortis que pour butiner, ils chassassent devant eux, en s'en retournant dans la ville, des troupeaux appartenans aux Carthaginois, qui paissoient à quelque distance de ce lieu. Qu'ils le pourroient faire en toute sûreté, & sans trouver aucune résistance. Ils entrerent avec cette proie dans Tarente; & les jours suivans, on fut moins étonné de leur voir entreprendre & exécuter souvent la même chose.

Dans une entrevue qu'ils eurent avec Annibal, ils convinrent avec lui que les Tarentins conserveroient leurs loix & leur liberté; qu'ils ne payeroient aucun tribut aux Carthaginois, & ne seroient point obligés de recevoir garnison dans leur ville; mais que les Carthaginois demeureroient les maîtres des garnisons Romaines qui leur seroient livrées par le secours des Tarentins. Quand ils furent convenus de ces conditions, Philémene, connu d'ailleurs pour un grand chasseur, commença à rendre encore plus fréquente qu'auparavant, l'habitude où il étoit de sortir de la ville & d'y rentrer pendant la nuit. Il étoit ordinairement suivi d'une meute de chiens & de tout l'appareil de la chasse; & quand il avoit fait quelque capture, ou par son adresse, ou de concert avec les ennemis, il ne manquoit guere d'en faire part à ceux qui gardoient les portes, ou à leur commandant. On s'imaginoit que c'étoit la crainte des ennemis qui l'obligeoit de sortir pendant la nuit plutôt que dans un autre tems. Quand il eut si bien accoutumé les sentinelles à son manege, qu'en quelque tems qu'il leur donnât le signal d'un coup de siffler, la porte lui étoit aussi-tôt ouverte, Annibal jugea qu'il ne falloit pas différer davantage l'exécution de leur projet. Il étoit campé à trois journées de Tarente; & afin qu'on fût moins étonné de le voir rester si longtems dans le même lieu, il feignit d'être malade. Les Romains, qui étoient en garnison dans Tarente, ne soupçonnoient plus rien eux mêmes d'un si long séjour.

Au reste, quand il eut résolu d'aller à Tarente, il choisit dix mille hommes, tant cavaliers que fantassins, qu'il jugea les plus propres à cette expédition, par la légereté de leurs corps & de leurs armes, & partit avec eux à la quatrieme veille de la nuit. Sans en avertir aucun de son dessein, il leur commanda seulement de marcher en corps, défendant à qui que ce soit de s'écarter ou de sortir de son rang; d'être attentifs sur tout à exécuter ponctuellement les ordres de leurs officiers, sans faire aucun mouvement d'eux mêmes; que quand il seroit tems, il leur feroit sçavoir ses intentions. Environ à la même heure, le bruit s'étoit

répandu à Tarente, qu'un petit nombre de cavaliers Numides ravageoient le païs, & portoient la terreur au loin parmi les habitans de la campagne. Celui qui commandoit pour les Romains dans la ville, se contenta de faire sortir le lendemain, dès que le jour parut, une partie de sa cavalerie, pour donner la chasse à ces fourrageurs. Vers le milieu de la nuit suivante, Annibal sortit du poste où il s'étoit arrêté, conduit par Philémene, qui faisoit porter devant lui, selon sa coutume, le butin qu'il avoit fait à la chasse.

Les autres conjurés attendoient l'évenement, suivant les mesures qu'ils avoient prises entre eux. Ils étoient convenus que Philémene, en entrant par le gichet qu'on ne manquoit pas de lui ouvrir, introduiroit avec lui des gens armés, pendant que d'un autre côté, Annibal s'approcheroit de la porte appellée Téménide, située à l'orient du côté de la terre. Que Nicon se trouveroit avec sa troupe au milieu des tombeaux qui étoient en dedans de la ville, près des murailles. Annibal, n'étant pas éloigné de cette porte, fit paroître le feu, qu'il étoit convenu de donner pour signal. Nicon y répondit par un autre feu, & l'un & l'autre fut aussitôt éteint. Annibal s'avançoit en silence, tandis que Nicon, ayant surpris les gardes, les égorgea dans leurs lits, où ils dormoient tranquillement sans rien craindre; &, sur le champ, il ouvrit la porte. Annibal entra avec un corps d'infanterie, ordonnant à ses cavaliers de demeurer hors de la ville, afin d'avoir la liberté de courir où le besoin les appelleroit. Philémene de son côté, étant arrivé au gichet par où on avoit coutume de l'introduire, donna le signal ordinaire; & comme il eut crié aux gardes, qui connoissoient sa voix, qu'il avoit peine à soutenir le poids d'un sanglier énorme, la porte lui fut ouverte dans le même moment. Il entra, accompagné d'un chasseur alerte & vigoureux, précédé de deux jeunes hommes, qui portoient le sanglier devant lui. Dans le tems que le garde admiroit la grandeur de cet animal, tourné négligemment vers ceux qui le portoient, il le perça d'un coup d'épieu. Trente hommes armés qui le suivoient de près, égorgerent aussi-tôt les autres gardes, & ouvrirent la porte voisine aux troupes qui étoient dans ce lieu, & qui, étant entrées dans la ville en ordre de bataille, allerent se joindre à Annibal dans la place publique, en gardant un grand silence. Annibal ordonna à deux mille Gaulois, qu'il avoit partagés en trois corps, de s'avancer dans la ville, sous la conduite de quelques Tarentins, & de s'emparer des chemins les plus fréquentés; puis au premier tumulte qui s'exciteroit, de faire main basse sur les Romains, par-tout où ils

les trouveroient, mais d'épargner les habitans. Afin que cet ordre fût exécuté plus sûrement, il avertit les jeunes Tarentins qui étoient d'intelligence avec lui, d'exhorter leurs compatriotes, quand ils les rencontreroient, de se tenir en repos, de garder le silence, & de ne rien craindre.

Déjà il s'étoit excité un tumulte, & on poussoit de tous côtés des cris, comme dans une ville prise d'assaut, sans que personne sçût au juste la cause d'un si grand désordre. Les Tarentins soupçonnoient les Romains de s'être dispersés dans la ville pour la piller; & les Romains, à leur tour, s'imaginoient que le peuple s'étoit soulevé pour les perdre. Le gouverneur, réveillé par les premiers cris, s'enfuit dans le port; & là, s'étant jetté dans une chaloupe, il se fit conduire dans la citadelle. La terreur étoit augmentée par le son de la trompette, qu'on entendoit du théatre érigé dans la place publique. Elle étoit Romaine, & les traîtres, qui l'avoient préparée à dessein, s'en servoient pour donner le change. Mais, comme le Grec entre les mains de qui ils l'avoient mise, ne sçavoit pas s'en servir, on ignoroit de qui venoit ce signal, & à qui il s'adressoit. Dès la pointe du jour, les Romains, voyant de toutes parts les drapeaux des Carthaginois & ceux des Gaulois, ne douterent plus de la trahison; & les Grecs, ayant apperçu le carnage qu'on avoit fait des Romains, jugerent bien que c'étoit Annibal qui s'étoit emparé de la ville. Le jour étant devenu plus grand, ceux des Romains, qui avoient échappé au carnage, se retirerent dans la citadelle. Alors, le tumulte étant appaisé, Annibal ordonna aux Tarentins de s'assembler sans armes dans la place publique. Ils y coururent tous, à l'exception de ceux qui, fideles aux Romains, les avoient suivis dans la citadelle, pour courir la même fortune qu'eux. Annibal, après avoir témoigné aux Tarentins beaucoup de bienveillance, après avoir rappellé dans leur mémoire les obligations que lui avoient ceux d'entre-eux qu'il avoit faits prisonniers aux batailles de Trasimene & de Cannes, & s'être emporté avec chaleur contre la domination tyrannique de Rome, leur ordonna de se retirer chez eux, & d'écrire leurs noms sur les portes de leurs maisons; qu'il alloit sur le champ donner le signal anx siens, de piller toutes celles où l'on ne trouveroit point cette espece de sauvegarde; qu'il traiteroit comme ennemi quiconque mettroit cette marque salutaire sur les logemens des Romains, qui habitoient en leur particulier & séparés des Tarentins. L'assemblée ayant été congédiée, les Carthaginois, qui distinguoient aisément à cette marque les demeures de leurs hôtes de celles

de leurs ennemis, se disperserent de tous côtés, au signal qui leur fut donné, pour piller les maisons des Romains, où ils trouverent un butin considérable.

Trois ans après, Tarente fut reprise par les Romains. Dans l'action qui précéda la reddition de cette place, le cheval de Philémene l'ayant emporté hors du combat avec une extrême vitesse, fut rencontré quelque tems après errant par la ville, sans cavalier. Mais, on ne sçut ce qu'étoit devenu le corps de Philémene, à qui on reconnoissoit qu'il avoit appartenu. On crut communément qu'il s'étoit précipité de dessus son cheval dans un puits qu'il avoit trouvé ouvert en son chemin.

PHILÉMON, *Philemon*, Φιλήμων, avoit épousé Baucis. *Voyez* Baucis.

PHILÉMON, *Philemon*, Φιλήμων, (a) poëte comique Grec, de la nouvelle comédie, fils de Damon, vivoit du tems d'Antigonus Gonatas, environ l'an 274 avant Jesus-Christ. On dit que ce Poëte ne se soutenoit que par la commisération qu'on avoit de sa foiblesse. Malgré cela, il vainquit plusieurs fois Ménandre; mais, il ne dut ses victoires qu'à la cabale & au crédit dont il jouissoit. On raconte que Ménandre, l'ayant rencontré un jour, lui dit naïvement ces paroles: « Avouez-» le de bonne foi, Philémon, » n'est-il pas vrai que vous ne » sçauriez vous empêcher de » rougir, lorsque vous remportez sur moi la victoire? »

Philémon avoit composé quatre vingt-dix pieces de théâtre, entre autres, celle du marchand, que Plaute a imitée. On dit qu'il mourut de rire d'avoir vu son âne manger des figues. Il étoit âgé de près de cent ans.

PHILÉMON, *Philemon*, Φιλήμων, (b) fils du précédent, fut, comme son pere, Poëte comique, & auteur de cinquante-quatre pieces de théâtre. Nous en avons des fragmens considérables parmi ceux des poëtes tragiques & comiques, que Grotius a traduits en Latin.

PHILÉMON, *Philemon*, Φιλήμων, (c) Historien, dont Pline cite quelques traits qui supposent en lui une assez grande connoissance de la Germanie septentrionale; ce qui fait croire qu'il a vécu au plutôt sous Auguste.

PHILÉMON, *Philemon*, Φιλήμων, (d) Préfet du roi d'Égypte. On dit que ce fut cet officier qui le premier apporta de l'isle Topaze la pierre de ce

(a) Suid. T. II. p. 1052. Plin. T. II. p. 781. Valer. Maxim. L. IX. c. 12. Vellei. Paterc. L. I. c. 16. Lucian. T. II. p. 644. Roll. Hist. Anc. Tom. III. p. 164. T. VI. p. 137. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. Tom. XIII, p. 341.

(b) Suid. T. II. p. 1052.

(c) Plin. T. I. p. 220. T. II. p. 769, 770.

(d) Plin. T. II. p. 781.

nom à la reine Bérénice, Mere de Prolémée Philadelphe; que cette pierre plut extrêmement à cette Princesse; qu'on en fit une statue d'Arsinoé, femme de Ptolémée Philadelphe; & que cette statue qui avoit quatre coudées, fut placée dans un temple.

PHILÉMON [MÉTRILIUS], *Metrilius Philemon*, (*a*) avoit une maison de campagne dans le Pomptin, & y reçut Cicéron. On croit qu'au lieu de Métrilius Philémon, il faut lire M. Émilius Philémon qui est le nom d'un affranchi de la famille Æmilienne, dont Pédien dans le sommaire du plaidoyer de Cicéron pour Milon, a parlé en ces termes: Manutius Plancus, tribun du peuple, avoit fait paroître dans l'assemblée M. Émilius Philémon affranchi de M. Lépidus.

PHILÉMON, *Philemon*, Φιλήμων, (*b*) riche bourgeois de Colosses ville de Phrygie. fut converti à la foi Chrétienne avec Appia sa femme, par Epaphras disciple de S. Paul; car, S. Paul n'avoit pas prêché à Colosses. Nous ne connoîtrions pas S. Philémon sans Onésime son esclave, qui l'ayant volé, & s'étant enfui, vint à Rome, où il trouva S. Paul, lui rendit toute sorte de services, se convertit & reçut le baptême. Après cela, S. Paul le renvoya à Philémon auquel il écrivit une lettre que nous avons encore, & qui passe pour un chef-d'œuvre de cette éloquence naturelle, vive, animée & persuasive, qui est propre à S. Paul. Philémon avoit fait une eglise de sa maison. Ses domestiques étoient fideles, aussi bien que lui. Sa charité, sa libéralité, sa miséricorde étoient la ressource de tous les malheureux. Les constitutions Apostoliques disent que S. Paul le fit évêque de Colosses; mais, les Ménées portent qu'il alla à Gaza en Palestine, dont il fut l'Apôtre & le premier Évêque. De-là il revint à Colosses, où il souffrit le martyre avec Appia sa femme, du tems de Néron. Ils racontent plusieurs particularités de son martyre, & disent que son corps demeura à Colosses, où il fit plusieurs miracles. Son nom est marqué dans le martyrologe au 22 de Novembre.

PHILENE, *Philene*. *Voyez* Phylé.

PHILENES [Les autels des], *Philænorum*, *Aræ*, οἱ Φιλαίνων βωμοὶ. (*c*) lieu d'Afrique, sur le bord de la mer, presque au milieu du païs compris entre les deux Syrtes, selon Strabon. Pour parler d'une maniere plus précise d'après ce géographe, le lieu, nommé les autels des Philenes, étoit situé au fond d'un golfe de la grande

(*a*) Cicer. ad Amic. L. VII. Epist. 18.

(*b*) Ad Philem. Epist

(*c*) Strab p. 171, 836. Pompon. Mel, p. 32. Plin. T. I. p. 247. Sallust. in Jugurth. c. 15, 52. Valer. Maxim. L. V. c. 6. Roll. Hist. Anc. Tom. I. p. 132. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. II. p. 433.

Syrte ; entre Charax un des entrepôts des Carthaginois, & la forteresse d'Automala.

Plusieurs auteurs nous apprennent pourquoi ce lieu fut appellé les autels des Philenes. Salluste, entre autres, s'en exprime ainsi : « Dans le tems » que les Carthaginois donnoient la loi à la plus grande partie de l'Afrique, fleurissoient les Cyrénéens, peuple vaste & opulent. Ces » deux nations n'étoient séparées que par une campagne » rase & sablonneuse, sans riviere ni montagne qui distinguât les termes de leur Empire, ce qui étoit pour eux une » semence continuelle de guerres sanglantes. Après s'être » souvent défaits & par mer & » par terre, & s'être en quelque » maniere affoiblis les uns les » autres, ils commencerent à » craindre qu'un nouvel ennemi ne vînt donner sur le » vaincu & sur le vainqueur fatigués ; de sorte qu'ils convinrent ensemble dans une » treve, de faire le même jour » partir des envoyés chacun de » chez soi, & que le lieu de » leur rencontre seroit aussi le » terme commun des deux Empires. On fit partir de Carthage deux freres, nommés » Philenes, ils se hâterent d'avancer chemin. Les Cyrénéens alloient d'un pas plus » lent, je n'ai pas trop sçu à » quoi l'on attribuoit cette lenteur, si c'étoit à leur peu de » vigueur, ou bien au pur hazard. Ce que je sçais, c'est » que dans ce païs la tempête » empêche souvent d'avancer, » tout comme sur mer ; car, » quand une fois un vent impétueux vient à souffler dans » les sables de cette rase & stérile campagne, il les pousse » avec tant de rapidité, que » donnant entierement dans les » yeux & dans la bouche, ils » forcent un voyageur de s'arrêter faute de voir son chemin. Quand ceux de Cyrene » se virent tant soit peu devancés » par les deux freres, le mauvais succès de leur entreprise » leur fit craindre la punition ; » ils cherchent querelle aux » deux Carthaginois, ils les accusent d'être partis de chez » eux avant le tems ; en un mot, » leur retour étoit la chose du » monde qu'ils appréhendoient » le plus, après s'être vus devancés. Mais, les Carthaginois leur ayant demandé une » autre condition qui fût juste, » les Grecs leur donnerent le » choix, ou d'être enterrés » vifs dans le lieu qu'ils demandoient pour borne de leur » Empire, ou qu'à la même » condition il leur fût permis » d'avancer tant qu'ils voudroient. Les deux freres, » ayant accepté le premier parti, firent à la République » un sacrifice de leur personne » & de leur vie, ils furent donc » enterrés tout vifs. Les Carthaginois éleverent en ce lieu » des autels à la gloire des freres Philenes, tandis que dans

» la ville on leur destinoit d'au- » tres honneurs. »

Ces autels, au rapport de Strabon, ne subsistoient plus de son tems; mais, le lieu en conservoit toujours le nom.

PHILÉNIS, *Philænis*, Φιλαινὶς, (*a*) dont il est parlé dans un des dialogues de Lucien.

PHILÉNIS, *Philænis*, Φιλαινὶς, (*b*) Courtisanne dont il est aussi parlé dans Lucien.

PHILÉNIUS, *Philænius*, (*c*) historien Grec, natif d'Agrigente, écrivit l'histoire des guerres des Romains avec les Carthaginois. Il est accusé d'avoir été trop partial en faveur de ces derniers. Mais, il ne faut pas être surpris de cela, s'il est vrai, comme l'assure Cornélius Népos, qu'il ait suivi Annibal à sa guerre. Quelques-uns, au lieu de Philénius, lisent Philinius; d'autres, Philinus. M. Rollin s'est trompé lorsqu'il a dit que Philenius étoit de Lacédémone.

PHILES, *Philæ*, Φιλαί, (*d*) lieu d'Afrique sur le Nil. Ce lieu, selon Diodore de Sicile, étoit situé près des montagnes qui séparoient l'Éthiopie de l'Égypte, & ce sentiment paroît confirmé par celui de Strabon, qui assure que Philes étoit une habitation commune aux Éthiopiens & aux Égyptiens.

Strabon place Philes au-dessus de ce qu'il appelle Cataracte. Il paroît en faire une ville, ou du moins il suppose dans ce lieu une ville, qui, selon lui, étoit construite de la même maniere que celle d'Éléphantine, & qui étoit aussi de la même grandeur. Il y avoit à Philes des temples Égyptiens, où l'on honoroit un oiseau appellé Épervier. Mais, Strabon assure que cet Épervier ne ressembloit en rien à ceux d'Égypte. Les habitans prétendoient qu'il leur venoit d'Éthiopie, & quand un manquoit, on en apportoit un autre de ce païs. Strabon ajoute que la distance de Philes à Syene étoit de cent stades, & qu'il avoit fait cette route à travers une belle plaine.

« Il y en a, dit Diodore de » Sicile, qui soutiennent que » les corps d'Osiris & d'Isis ne » sont point à Memphis, mais » qu'ils ont été posés dans une » isle du Nil, qui est située près » du lieu nommé Philes, & que » pour cette raison l'isle même » s'appelle le champ sacré. Ils » apportent pour preuve de ce » qu'ils avancent le tombeau » superbe qui est dressé à Osi- » ris dans cette isle, tombeau » respecté des prêtres de toute » l'Égypte, & remarquable par » les trois cens soixante urnes » qui l'environnent. Les Prê- » tres du lieu remplissent cha- » que jour ces urnes de lait;

(*a*) Lucian. T. I. p. 1046.
(*b*) Lucian. T. II. p. 601, 717.
(*c*) Diod. Sicul. L. XXIII. Excerpt. Corn. Nep. in Annib. c. 13. Roll. Hist. Anc T. I. p. 271.
(*d*) Diod. Sicul. pag. 13. Strab. pag. 818.

» & se rangeant à l'entour, ils » font des lamentations & prononcent le nom de ces Dieux. » Il n'est permis qu'aux Prêtres » d'entrer dans cette isle ; & » tous les peuples de la Thébaïde, qui sont les plus anciens de l'Égypte, regardent comme inviolable le » serment qui se fait en attestant le tombeau d'Osiris à » Philes. »

Il y en a qui prétendent que cette isle s'appelloit aussi Philes, & que la ville de ce nom étoit dans l'isle même. Cette ville a été épiscopale. Dans le Concile d'Alexandrie, tenu l'an 362, on trouve la souscription de *Marcus Philorum Episcopus.*

PHILES, *Philæ*, Φιλαὶ. (a) isle d'Afrique, qui, selon Diodore de Sicile, étoit formée par le fleuve Triton ; ce qui convient assez avec le récit d'Hérodote, qui rapporte que le fleuve Triton va se perdre dans le lac Tritonide, où est l'isle de Phla pour Phila ou Philes. Diodore de Sicile assure qu'il y avoit dans l'isle de Philes une ville nommée Nyse, & il donne de cette ville une belle description, qu'on peut voir sous l'article de Nyse, ville de l'Arabie Heureuse.

» On assure, dit Hérodote, » que l'isle de Philes doit être habitée par les Lacédémoniens, » & voici, ajoute-t-il, comment » on prétend le prouver. On » dit que quand Jason eut fait » construire au pied du mont » Pélion le vaisseau qui fut » nommé Argo, & qu'il y eut » mis une hécatombe & un » trépied de cuivre, il fit » le tour du Péloponnese dans » le dessein d'aller à Delphes ; » que tenant sa route par le » promontoire de Malée, il » fut surpris par le vent du nord, » qui le jetta dans la Libye ; » qu'avant qu'il eût découvert » la terre, il se trouva embarrassé dans le Palus Tritonide ; que comme il étoit en » peine d'en sortir, un Triton » s'apparut à lui, & lui demanda son trépied pour lui » montrer le chemin, & le faire » sortir sans péril de l'embarras où il étoit ; que Jason lui ayant accordé ce qu'il » demandoit, ce Triton lui » montra un passage pour sortir ; qu'il mit ce trépied dans » son temple ; qu'il y rendit des » oracles, & qu'il déclara à » ceux qui étoient avec Jason, » que quand quelqu'un de leurs » descendans, qui voyageroient » dans le vaisseau nommé Argo, » auroient pris ce trépied, il » étoit porté par la Destinée, » que cent villes Grecques seroient bâties sur le Palus » Tritonide ; mais que les Libyens du païs cachèrent ce » trépied, après avoir appris » cet Oracle. »

PHILÉSIUS, *Philesius*, (b)

(a) Diod. Sicul p. 141, 142. Herod. L. IV. c. 178, 179.

(b) Xenoph. p. 299, 367.

Φιλίνιος, capitaine Achéen, fut mis à la place de Ménon qui étoit mort. Dans la suite, il fut chargé avec Xanthiclès de garder l'argent qu'on avoit rassemblé des vaisseaux ; mais, en ayant détourné vingt mines, il fut condamné.

PHILÉTAS, *Philetas*, (*a*) Φιλήτας, fameux Poëte, qu'Ovide & Properce ont célébré, eut pour pere Télephe, & naquit dans l'isle de Cos. Il publia plusieurs élégies qui lui acquirent une grande réputation, & dont Battis fut l'objet, au rapport d'Herméfianax qui la nomme Bittis. Le même Auteur nous apprend qu'elles mériterent à Philétas une statue de bronze, où il étoit représenté chantant sous un plane cette Bittis qu'il avoit tendrement aimée. On dépensa peu en métal, si la statue représentoit Philétas au naturel. Il étoit, dit Élien qui ne veut point garantir le fait, si petit, & d'une telle maigreur, que pour n'être pas emporté par le vent il fut obligé de mettre du plomb à sa chaussure. Et c'est peut-être, ajoute un bel esprit qui ne perd jamais la moindre occasion de rire, ce qui l'avoit rendu si habile dans l'Élégie ; un corps tellement atténué, que le vent pouvoit le renverser, n'étant pas en amour une fort belle lettre de recommandation.

Quoi qu'il en soit, livré chaque jour à de nouvelles douleurs, & ne jouissant jamais d'un instant de tranquillité, comme il s'en plaignit lui même, il étoit naturel qu'il s'appliquât à l'Élégie ; & pour y réussir, il n'eut besoin que de bien exprimer ce qu'il sentoit. C'est sans doute cet état d'affliction & de douleur qui le détermina à mettre en vers élégiaques les histoires amoureuses & tragiques dont fait mention Parthénius, & qui lui ont fait donner par Properce l'épithete de *Memor*.

Le tems n'a presque rien épargné des ouvrages de Philétas ; mais, le peu qui nous reste de ses Élégies, & plus encore de ses poësies badines que nous nommerions volontiers Élégiaques, suffit pour établir son caractere. Proclus dit formellement que Philétas excella dans le genre Élégiaque ; & Quintilien semble lui déférer le second rang parmi ceux qui s'y étoient appliqués.

Philétas vécut avec Callimaque à la cour de Ptolémée Philadelphe, dont il avoit été précepteur. Les Anciens, qui font mention de ces deux Poëtes, les joignent presque toujours ensemble. Properce invoque à la fois leurs manes, & quand il a commencé par les louanges de l'un, il finit ordinairement

(*a*) Suid. T. II. pag. 1052. Athen. p. 71, 327, 401, 552, 677, 678. Quintilian. L. X. c. 1. Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 11, 145. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. T. VII. p. 378, 379.

par les louanges de l'autre. Quintilien même, en parlant de l'Élégie, ne les a point séparés.

Philétas n'avoit pas seulement fait des Élégies, il avoit fait aussi des Épigrammes, & Vossius ne doute pas qu'il ne soit le même qui avoit écrit *de rebus Atticis*, & d'autres ouvrages.

PHILETAS, *Philetas*, (a) Φιλήτας, Poëte de Samos, dont il n'est point fait mention dans l'Anthologie imprimée. Néanmoins, Vossius le cite sous le nom de Philéas; & l'Auteur du grand Étymologique, sous celui de Philias.

PHILETE, *Philetus*, Φιλητὸς, (b) compagnon de l'hérésiarque Hymenée. Saint Paul, écrivant à Timothée, peu de tems avant son martyre, l'an de J. C. 65, lui dit: « Fuyez ceux qui tiennent des discours vains & prophanes, dont la doctrine comme un cancer gagne peu à peu. De ce nombre sont Hymenée & Philete, qui se sont écartés de la vérité, en disant que la Résurrection est déjà arrivée, & qui ont renversé la foi de quelques-uns. »

Nous n'avons rien de bien certain touchant Philete; car, nous comptons pour peu de chose ce qu'on en lit dans le faux Abdias, dans la vie de S. Jacques le Majeur, supposé même que cet auteur n'ait pas mis le nom de Philete pour celui de Phygelle. Voici le précis de ce qu'on lit dans Abdias. Saint Jacques fils de Zébédée, allant dans les synagogues de la Judée & de la Samarie, prêchoit par-tout la foi de J. C. Hermogene & Philete s'opposoient fortement à lui, disant que Jesus-Christ n'étoit pas le Messie. Hermogene étoit un grand magicien, & Philete étoit son disciple. Celui-ci, s'étant converti, & ayant voulu amener son maître à Saint Jacques, Hermogene le lia par son art magique, & l'empêcha d'aller voir l'Apôtre. Philete fit avertir Saint Jacques de ce qui lui étoit arrivé. Saint Jacques le délia, & Philete le vint trouver. Hermogene ayant éprouvé l'inutilite de son art contre le Saint, se convertit, aussi-bien que Philete.

PHILÉTERE, *Philetærus*, Φιλέταιρος, Paphlagonien, (c) qui est regardé par tous les Anciens comme le fondateur de la monarchie de Pergame. L'obscurité de sa naissance ne lui promettoit pas un si haut degré d'élévation; il étoit fils de Boa, danseuse & courtisanne, qui faisoit sa demeure ordinaire à Tios ville de Paphlagonie. C'est

(a) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Letr. T. II. p. 266.

(b) Ad Timoth. Epist. 2. c. 2. v. 17, 18.

(c) Strab. p. 623, 624. Pauf. p. 13, 18. Athen. pag. 577. Lucian. T. II. p. 637. Tit. Liv. L. XXXIII. c. 21. L. XLII. c. 55. Plin. T. II. p. 368. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 10, 248. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. T. XII. p. 204. *& suiv.*

un fait dont Antigonus de Caryftos nous a confervé la mémoire, fait en quelque maniere confirmé par le témoignage du grammairien Daphitas, qui rapporte à une vile efclave l'origine des Souverains de Pergame. Nous ne devons pas diffimuler néanmoins, que Nicandre la fait remonter jufqu'aux tems les plus reculés. Si on l'en croit, Philétere & fes fucceffeurs comptoient Hercule parmi leurs ancêtres; mais, en matiere de généalogie, les Poëtes ne fe piquent pas d'une exactitude fcrupuleufe. Uniquemement attentifs à flatter la vanité des Grands, peu leur importe que ce foit aux dépens de la vérité. Telles étoient à peu près les circonftances où fe trouvoit Nicandre.

Quoi qu'il en foit, Philétere, dans fa plus tendre enfance, courut rifque de perdre la vie. Des jeux publics avoient attiré à Tios une multitude de fpectateurs. La nourrice du jeune Philétere le porta imprudemment au milieu de la foule; & il y fut preffé avec tant de violence, qu'il fe vit dans la fuite hors d'état de penfer au mariage. Parvenu à un âge plus mûr, il s'attacha au Macédonien Docimus, qui avoit accompagné Alexandre dans toutes fes expéditions. Ce Général, après la mort de fon maître, fe déclara en faveur d'Antigonus; mais, foit mécontentement, foit envie d'affurer fa fortune, il réfolut d'abandonner un parti qui lui fembloit trop foible pour fe foutenir contre les forces réunies de Séleucus, de Ptolémée, de Caffandre & de Lyfimachus. Il paffa donc au fervice du dernier, & Philétere l'y fuivit. Ce Prince démêla bientôt fes talens, & l'honora de fa confiance la plus intime. La haute idée qu'il avoit conçue de fa fidélité, fut fans doute le motif qui le détermina à fe repofer fur lui de la garde de fes tréfors. Peut-être qu'il n'auroit jamais eu lieu de fe repentir d'un pareil choix, fi de funeftes amours n'étoient venus troubler la tranquillité qui regnoit dans fa famille. Arfinoé fa femme lui infinua qu'Agathocle l'aîné de fes enfans fongeoit à le renverfer du Trône; que prefque tous les Grands étoient dans fes intérêts, & que les troupes feconderoient avec ardeur les efforts des conjurés. Sur de fi légeres apparences, le pere fit arrêter fon fils, & l'immola, fans examen, à des craintes frivoles & mal fondées. Arfinoé ne s'arrêta pas en fi beau chemin; il lui étoit important de fe défaire des partifans du Prince; elle les attaqua les uns après les autres, & le trop crédule Lyfimachus les abandonna tous au reffentiment de fon époufe.

Philétere avoit prévu l'orage; & convaincu que fes fervices paffés ne le garantiroient pas de la foudre, il s'étoit prudemment retiré dans fon

gouvernement de Pergame, & cela vraisemblablement, sous des prétextes qui ne laisseroient aucun lieu de soupçonner sa fidélité, mais il étoit difficile de tromper long-tems un Prince aussi habile que l'étoit Lysimachus, & plus difficile encore de résister à des armées nombreuses & aguerries. La seule ressource qui restoit à Philétere dans une situation si embarrassante, étoit de susciter à son maître un ennemi qui ne lui cédât ni en valeur ni en puissance. Il traita donc sous main avec Séleucus roi de Syrie. Les trésors de Lysimachus contribuerent beaucoup au succès de la négociation; les députés avoient ordre de les lui offrir. Le roi de Syrie, dans l'espérance de réunir à ses États la plus grande partie des provinces dont Alexandre avoit fait la conquête, rassembla toutes ses troupes & s'avança jusqu'à Sardes. Lysimachus vint à sa rencontre, engagea le combat, & fut tué dans la mêlée. Sa mort calma les inquiétudes de Philétere, & lui fit naître la pensée de s'emparer du païs & des richesses qui avoient été confiées à sa garde. La fortune le servit au gré de ses désirs. Séleucus, sept mois après le gain de la bataille, périt par la trahison de Ptolémée surnommé Céraunus.

Philétere, attentif à profiter des conjonctures, racheta le corps du roi de Syrie, le fit brûler, & envoya ses cendres à Antiochus, fils & successeur de ce Prince; il signaloit parlà sa reconnoissance, & obligeoit, en quelque façon, Antiochus à ne le point trop presser pour l'exécution du traité conclu avec son prédécesseur. Cet habile politique se fortifioit en même tems de l'alliance des puissances voisines; & à l'aide de ses trésors, il parvint insensiblement à s'assurer la possession de Pergame. Il est même à présumer que la plupart des villes de l'Éolide, gagnées par ses libéralités & par son adresse, se soumirent volontairement à sa domination. Nous n'avançons rien que sur le témoignage de Strabon; il prétend que lorsqu'Antiochus déclara la guerre à Eumene, ce dernier étoit maître des places situées dans les environs de Pergame; or, la défaite d'Antiochus par Eumene, concourt avec la premiere année du regne de ce Prince, & dans un espace si court, lui auroit-il été possible de faire tant de conquêtes? Il résulte de-là, qu'elles étoient l'ouvrage de Philétere son prédécesseur.

Il jouit vingt ans de la souveraineté dont il avoit jetté les fondemens, & il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. C'est de Lucien que l'on tient cette circonstance. Dans ce cas, il devoit avoir soixante ans, lorsqu'il prit la résolution de se dérober à la violence d'Arsinoé. Quant à la retraite de Philétere dans son gouvernement de Pergame, on seroit fort tenté

de la rapporter à la seconde année de la CXXIVᵉ. Olympiade.

Philétere devint donc quelque tems après le souverain du païs dont auparavant il n'étoit que le Gouverneur. Il y a bien de l'apparence qu'alors paisible possesseur de Pergame, il ne balança point à prendre la qualité de Roi ; il faut pourtant avouer de bonne foi, que Polybe, Tite-Live & Strabon appuyent sans détour le sentiment contraire ; ils prétendent tous les trois qu'Attale, premier de ce nom, ayant battu les Gaulois, se donna le titre de Roi, dont ses prédécesseurs n'avoient osé se décorer. Quelque précises & quelque respectables que soient ces autorités, nous ne nous ferons point scrupule de les abandonner. Dans des faits de cette nature, les médailles forment des preuves dont la vérité ne sçauroit être contestée ; il est vrai que les monnoies des souverains de Pergame sont extrêmement rares. Cependant, Goltzius & Scaliger assurent en avoir vu une de Philétere où le mot Βασιλεὺς se lisoit très-distinctement. Ce monument, on en convient, ne se rencontre aujourd'hui dans aucun des cabinets de l'Europe. Inférera-t-on de-là que la médaille dont il s'agit, n'a jamais existé, & que ces critiques ont voulu en imposer au public ? C'est ce que quelques personnes n'ont pas craint d'avancer. Nous ne sommes pas, à beaucoup près, si hardis, & nous pensons qu'on ne devoit pas accuser d'imposture, des hommes tels que Goltzius & Scaliger, sans en alléguer des raisons qui ne souffrent pas la moindre replique ; peut-être que ces Censeurs auroient été plus circonspets, si le hazard leur eût fait tomber entre les mains une monnoie du cabinet de M. Pélerin, sur laquelle se voit la tête de Philétere ornée d'un diadème.

Il fut pendant son regne le protecteur des lettres, suivant Héron. Les Mathématiciens, selon lui, avoient désigné une certaine mesure par le nom de pied Philétérien ; leur vue, sans doute, avoit été d'immortaliser leur reconnoissance envers un Prince, qui les combloit de ses bienfaits. Les Botanistes, à leur exemple, honorerent du nom de Philétérie, une plante qui avoit quelque ressemblance avec la ruë. Pline en fait mention, & le P. Hardouin, dans ses notes, pense que cette dénomination lui a été donnée par rapport à Philétere roi de Cappadoce. Elle pourroit également avoir reçu son nom de Philétere de Pergame ; la difficulté seroit bientôt levée, si nous avions aujourd'hui l'histoire de ce Royaume, composée par le grammairien Téléphus.

Philétere, ainsi qu'il a été observé ci-dessus, ne pouvoit point espérer de postérité, & ses freres, Eumene & Attale, étoient morts il y avoit déjà quelques années. Ils avoient eu des enfans l'un & l'autre ; Eu-

mene étoit fils de l'aîné, Philétere le déclara son successeur.

PHILÉTERE, *Philetærus*, Φιλέταιρος, (*a*) petit-neveu du précédent, étoit fils d'Attale I & d'Apollonide de Cyzique.

PHILÉTERE, *Philæterus*, Φιλέταιρος, (*b*) roi de Cappadoce, au rapport de quelques Écrivains.

PHILÉTÉRIE, *Philleteria*, nom que l'on donna à une plante, par rapport à Philétere. *Voyez* Philétere.

PHILETÉRIEN [Pied], sorte de mesure qui avoit pris son nom de Philétere. *Voyez* Philétere.

PHILÉTÉRUS, *ou* PHILHÉTÉRUS. *Voyez* Clodius, affranchi de Cicéron.

PHILETO, *Phileto*, (*c*) nom d'une des Hyades, selon quelques-uns.

PHILÉTUS, *Philetus*, (*d*) dont parle Phedre dans la dixieme fable de son cinquieme livre. Selon M M. Rigault & Gudius, on trouve, dans quelques anciennes inscriptions, *Philetus lib.* C. D. *Libertus.* Philetus pouvoit être un affranchi d'Auguste.

PHILÉUS, *Philæus*, Φιλαῖος, (*e*) un des fils d'Ajax, reçut le droit de bourgeoisie à Athenes, & donna son nom à un canton de l'Attique, dont les habitans furent appellés Philaïdes.

PHILIADE, *Philiades*, Φιλιάδης, (*f*) homme détesté des Dieux, dit Démosthene, fut pere de Néon & de Thrasilochus, qui, étant devenus les tyrans des Messéniens, avoient été chassés par les Thessaliens. Mais, Alexandre le Grand, contre la foi du serment, les rétablit.

PHILIADE, *Philiades*, Φιλιάδης, (*g*) un de ceux à qui Timon, selon Lucien, avoit fait du bien. Il avoit reçu de Timon jusqu'au mariage de sa fille. Malgré cela, lorsque Timon fut tombé tout à coup dans une extrême pauvreté, Philiade n'eut pour lui que du mépris, & le frappa même un jour qu'il étoit malade, au lieu de le soulager. Qu'il y a de Philiades parmi les hommes!

PHILIAMENE, *Philiamenes*, (*h*) nom que Justin donne à un roi des Paphlagoniens. C'est le même que d'autres nomment Pylemene. *Voyez* Pylemene.

PHILIAS, *Philias*, (*i*) Messénien. Ses enfans, ayant été chassés de Messene, y furent rétablis par Alexandre le Grand.

PHILIAS, *Philias*. *Voyez* Philétas, poëte de Samos.

PHILIDAS, *Philidas*, Φιλίδας, (*k*) Thébain de la faction de Pélopidas, avoit trouvé le moyen de se faire greffier

(*a*) Strab. p. 624.
(*a*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lettr. T. XII. p. 209.
(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. III. p. 460.
(*d*) Phæd. L. V. Fabul. 10. v. 10.
(*e*) Plut. T. I. p. 83.

(*f*) Demosth. p. 163, 321.
(*g*) Lucian. T. I. p. 88, 89.
(*h*) Just. L. XXXVII. c. 4.
(*i*) Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 14.
(*k*) Plut. T. I. p. 281. & *seq.*

d'Archias & de Philippe, qui étoient actuellement Polémarques, & de la faction opposée; & en cette qualité il contribua beaucoup à la ruine des ennemis de sa faction. *Voyez* Archias.

PHILIDE, *Philides*, Φιλίδης, (*a*) avoit des haras. Un jour, Thémistocle lui demanda un jeune poulain; & en ayant été refusé, il le menaça que bientôt il feroit de sa maison un second cheval de Troie; c'est-à-dire, qu'il rempliroit sa maison d'ennemis qui causeroient enfin sa ruine, comme le cheval de bois étoit plein de Grecs qui saccagerent Troie.

PHILINIUS, *Philinius*. Φιλίνιος, *Voyez* Philénius.

PHILINNE, *Philinna*, Φίλιννα, (*b*) femme de basse condition, avoit eu de Philippe pere d'Alexandre le Grand, un fils qui fut nommé Aridée.

PHILINNE, *Philinna*, Φίλιννα, (*c*) fameuse Courtisanne, qui, dans un dialogue de Lucien, s'entretient avec sa mere.

PHILINUS, *Philinus*. *Voyez* Philénius.

PHILINUS, *Philinus*, Φίλινος, (*d*) Sicilien, de la ville d'Herbite, étoit un homme recommandable par son éloquence, par sa prudence, & par le rang qu'il tenoit parmi ses concitoyens. Il fit un jour un discours public sur les malheurs & la fuite des habitans de la campagne, qu'opprimoit C. Verrès.

PHILINUS, *Philinus*, Φιλῖνος, (*e*) dont parle Lucien dans un de ses dialogues.

PHILINUS, *Philinus*, Φιλῖνος, (*f*) très-habile ouvrier, fut pere de la courtisanne Corinne. Il l'avoit eue de Crobyle sa femme, qui étoit aussi une Courtisanne.

PHILIPPE, *Philippus*, Φίλιππος, terme composé de Φιλέω, *amo*, j'aime, & ἵππος, *equus*, cheval. Ce nom a été commun à un nombre de Princes, de Capitaines & d'autres grands hommes. Nous allons en faire connoître les principaux.

Rois de Macédoine du nom de Philippe.

PHLIPPE I, *Philippus*, Φίλιππος, (*g*) fils d'Argée, est compté pour le sixieme roi de Macédoine. Il succéda à son pere vers l'an 649 avant Jesus-Christ. Justin dit que ce Prince fut enlevé à ses sujets par une mort précipitée, & qu'avant que de mourir, il avoit nommé pour son héritier & son successeur Europus son fils encore enfant. Philippe regna pourtant trente-cinq ou trente-huit ans, suivant d'autres auteurs.

(*a*) Plut. T. I. p. 114.
(*b*) Plut. T. I. p. 707.
(*c*) Lucian. T. II. p. 706. & *seq.*
(*d*) Cicer. in Verr. L. V. c. 68.
(*e*) Lucian. T. I. pag. 859.
(*f*) Lucian. T. II. p. 718.
(*g*) Just. L. VII. c. 2.

PHILIPPE II, *Philippus*, Φίλιππος, (*a*) fils d'Amyntas & d'Eurydice, & pere d'Alexandre vainqueur des Perses, naquit l'an 383 avant Jesus-Christ. Amyntas, outre Philippe, avoit deux autres fils légitimes, Alexandre & Perdiccas, & un fils naturel, nommé Ptolémée.

Les Illyriens, ayant vaincu Amyntas, & obligé ce Prince, de leur payer un tribut, reçurent en ôtage Philippe, le plus jeune de ses fils, & le mirent en dépôt chez les Thébains. Ceux-ci confierent ce jeune Prince à Épaminondas leur concitoyen, comme à un homme très-capable de lui donner une excellente éducation. Épaminondas ayant actuellement chez lui un éleve de l'école de Pythagore, Philippe se remplit luimême des maximes Pythagoriciennes; & les deux Disciples, qui présentoient à leur maître un naturel admirable & une attention infinie, parvenoient à l'envi l'un de l'autre au plus haut degré de la vertu & du courage. Le premier y puisa cette valeur & cette patience dans les travaux militaires, qui donnerent à la ville de Thebes la supériorité sur toute la Grece; & Philippe, remplissant son ame des mêmes principes de vertus, ne demeura point inférieur à la gloire d'Épaminondas. Après la mort d'Amyntas, Alexandre son fils aîné prit les rênes du Gouvernement; mais Ptolémée, l'ayant tué en trahison se mit à sa place, & Perdiccas s'étant défait de celui-ci par la même voie, monta sur le trône. Très-peu de tems après, Perdiccas ayant été vaincu & tué dans une bataille que lui livrerent les Illyriens, son frere Philippe s'échappa du lieu où on le tenoit en ôtage & se fit roi de Macédoine, l'an 360 avant Jesus-Christ, dans un tems où il étoit difficile de lui conserver même le nom de Royaume. Car, les Macédoniens avoient perdu plus de quatre mille hommes dans la défaite qu'ils venoient d'essuyer. Tout le reste, effrayé de la puissance des Illyriens, songeoit plus à se cacher qu'à les combattre. Les Péoniens, autres voisins de la Macédoine, la ravageoient de leur côté par le mépris qu'ils avoient pour ses habitans. Mais, les Illyriens, suivant leur premiere vue, raf-

(*a*) Just. L. VI. c. 9. L. VII. c. 4. *& seq.* L. VIII. c. 1. *& seq.* L. IX. c. 1. *& seq.* L. XI. c. 1. L. XII. c. 6 L. XIII. c. 1, 2. L. XXIV. c. 5. Diod. Sicul. p. 510. *& seq.* Herod. L. VIII. c. 139. Q. Curt. L. III. c. 10. L. IV. c. 1. L. V. c 9. L. VI. c. 4, 5. L. VII. c. 1. L. VIII. c. 1. L. IX. c. 6, 8. Plut. T. I. p. 261, 291, 665. *& seq.* Pauf. p. 15, 45, 119, 172. *& seq.* Strab. p. 307, 320. *& seq.* Demosth. p. 1, 2. *& seq.* Tit. Liv. L. XLV. c. 9. Tacit. Annal. L. II. c. 63. L. IV. c. 43. Corn. Nep. in Iphicr. c. 3. in Thimoth. c. 3. in Eumen. c. 1, 6, 13. in Phocion. c. 1. in Reg. c. 2. Suid. T. II. p. 1054. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 356. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. Tom. III. pag. 166. T. IV. p. 18. T. V. p. 422, 423. T. VII. p. 52. T. IX. p. 160, 161. T. XII. p. 181. *& suiv.* T. XIII. pag. 20. *& suiv.* Tom. XIV. pag. 88. *& suiv.*

sembloient leurs forces, & se disposoient à une seconde attaque qui devoit être plus décisive contre la Mecédoine que la premiere.

Un prince de la maison Royale, nommé Pausanias, entreprit de monter sur le trône par le secours du roi de Thrace; & d'un autre côté les Athéniens qui n'aimoient pas Philippe, vouloient y porter Argée, auquel ils prêterent à ce dessein leur général Mantias à la tête de trois mille hommes bien armés, & d'une flotte considérable. Les Macédoniens, abattus par la bataille qu'ils avoient perdue & par les dangers qui les menaçoient de toutes parts, étoient dans une cruelle incertitude. Philippe, au milieu de tant de périls, & ne voyant autour de lui que des frayeurs & des allarmes, ne se laissa point abattre. Au contraire, faisant assembler fréquemment les Macédoniens, il leur inspiroit son courage par la force de ses discours; & leur fournissant d'excellentes armes, ils les tenoit continuellement occupés à des exercices militaires. Ce fut à cette occasion qu'il imagina le premier de donnner plus de liaison & plus d'épaisseur à la phalange Macédonienne, sur l'idée de cette haie de piques & de boucliers dont il est parlé dans l'Iliade à l'occasion du siege de Troie. Il étoit doux & affable dans les entretiens publics, & par ses promesses il s'étoit attiré l'affection de la multitude. Cependant, il veilloit sans cesse à éloigner les périls qui l'environnoient. Ainsi, voyant que les Athéniens s'obstinoient à recouvrer Amphipolis, & que ce n'étoit que dans cette vue qu'ils lui opposoient le phantôme du roi Argée, il se départit volontairement de la possession de cette ville, & la laissa se gouverner par elle même. Il envoya aussi aux Péoniens des ambassadeurs, qui, corrompant les uns par des présens, les autres par des promesses, les engagerent tous à conclure avec Philippe une paix qui étoit pour lui infiniment importante dans la situation présente de ses affaires. Il trouva moyen d'ailleurs, à force de présens, de détourner le roi de Thrace du dessein qu'il avoit de faire remonter Pausanias sur le trône de Macédoine.

Cependant, le général Athénien Mantias fit voile du côté de Méthone, où il s'établit, & envoya de là le roi Argée, avec un corps de soudoyés à Ægues, ville de Macédoine. Celui-ci invita les habitans à le recevoir & à l'aider à reconquérir le trône; mais, voyant que personne ne l'écoutoit, il revint seul à Méthone. Philippe, instruit de l'arrivée de ces soudoyés, étoit venu lui-même à Ægues; il les attaqua, & en ayant tué un grand nombre, quelques-uns se rendirent à lui, & les autres se réfugierent sur une colline, d'où il les renvoya sur leur serment. Cette pre-

miere victoire de Philippe rendit les Macédoniens plus courageux dans les combats où ils se trouverent dans la suite. Peu de tems après, les habitans de Thasos s'établirent les uns après les autres dans un lieu qu'on appelloit Crines. Le Roi prit cette habitation nouvelle sous sa protection, & lui donnant son nom même, il la peupla de citoyens.

L'année suivante, Philippe envoya des ambassadeurs à Athenes, par lesquels il amena aisément le peuple à faire la paix avec lui, en déclarant qu'il ne prétendoit rien sur Amphipolis. Se voyant en repos de ce côté-là, il apprit qu'Agis, roi des Péoniens, étoit mort, & il crut la circonstance favorable pour les attaquer. Ainsi, il fit marcher contre ces Barbares une armée avec laquelle il les défit & les rangea sous l'obéissance de la Macédoine. Il lui restoit encore les Illyriens à soumettre, & il avoit cette entreprise extrêmement à cœur. C'est pourquoi, faisant assembler son armée, il lui tint un discours convenable à l'importance de ce projet, & fit marcher aussi-tôt contre-eux dix mille hommes complets d'infanterie & six cens cavaliers. Dès que Bardylis, alors roi des Illyriens, sçut sa marche, il lui envoya des Ambassadeurs pour lui proposer la paix, sous la simple condition que chacun demeureroit maître des villes qu'il possédoit actuellement. Philippe répondit qu'il ne s'éloignoit point de la paix; mais que la condition unique en étoit que les Illyriens sortissent actuellement de toutes les villes qui appartenoient à la Macédoine. Sur cette réponse les Ambassadeurs s'en retournerent sans avoir rien fait; & ils furent obligés d'en passer par-là, après avoir perdu plus de sept mille hommes dans une bataille.

Philippe, s'etant rendu maître de toute la contrée, qui s'étendoit jusqu'au marais qu'on appelloit Lychnitide, revint dans la Macédoine, accorda aux Illyriens une paix glorieuse pour lui, & s'acquit sur les Macédoniens cette autorité que donnent le grand courage & les grandes actions. Cependant, les habitans d'Amphipolis qui ne l'aimoient pas, & qui lui fournissoient bien des prétextes d'armer contre-eux, lui firent prendre enfin le parti de conduire une forte armée devant leurs murailles. Il en abattit une grande partie par le jeu redoublé de ses machines, & ayant défait un corps considérable de citoyens sortis pour s'opposer à ses efforts, il entra enfin victorieux dans leur ville. Il en bannit aussi-tôt tous ceux qui lui étoient contraires, & traita tous les autres avec beaucoup d'humanité. La conquête de cette place, qui ouvroit en quelque sorte à Philippe l'entrée de la Thrace & des provinces circonvoisines, prépara dès lors

un grand accroissement à sa fortune & à sa puissance. En effet, il se vit bientôt après maître de Pydne. Il fit avec les Olynthiens un traité d'alliance, par lequel il s'engagea à leur soumettre Potidée, ville que les Olynthiens souhaitoient extrêmement de joindre à leurs possessions. Car, la ville d'Olynthe, étant alors très-puissante, & donnant par le nombre de ses citoyens un grand poids au parti dans lequel elle se trouvoit, attiroit l'attention de toutes les puissances qui cherchoient à s'agrandir. C'est pour cela que les Athéniens d'un côté, & Philippe de l'autre, faisoient tous leurs efforts pour la mettre dans leur alliance. Cependant, Philippe, après avoir pris Potidée, & en avoir fait sortir la garnison qui étoit Athénienne, traita celle-ci avec beaucoup d'égards, & la renvoya en toute sûreté à Athenes, parce qu'au fond il respectoit la dignité & la réputation de cette République. Mais, ayant fait esclaves les habitans de Pydne, il les remit eux & toutes les possessions de leur territoire aux Olynthiens. Étant passé de-là à Crenide, il en augmenta le nombre des citoyens. Il fit travailler aux environs à des mines d'or, qui, avant lui, étoient ou inconnues ou négligées, & il les amena par ses soins jusqu'à lui rapporter annuellement la valeur de plus de mille talens. S'étant fait par ce moyen en très-peu de tems un trésor considérable, il éleva bientôt à un très-haut point de gloire & de puissance le royaume de Macédoine. Il fit battre une monnoie d'or qui portoit son nom, il attira à son service un grand nombre de soudoyés; & il rendit par ses présens beaucoup de Grecs infideles à leur propre nation. Nous en verrons bientôt des exemples particuliers.

L'an 357 avant Jesus-Christ, deux freres, Lycophron & Tisiphonus, se rendirent tyrans dans la Thessalie. Ceux, qu'on appelloit les Alevades dans cette contrée, famille distinguée par sa noblesse & par le mérite des sujets qui la composoient, se déclarerent contre les Usurpateurs. Mais, Comme ils n'étoient pas en état de s'opposer seuls à leur puissance, ils inviterent Philippe roi de Macédoine à les soutenir dans leur entreprise. Philippe, à son arrivée, renversa les tyrans, & ayant rendu la liberté à toute la Thessalie, il s'acquit un grand nom parmi ces peuples. Depuis ce tems-là, il eut toujours les Thessaliens pour alliés dans ses expéditions militaires, & non-seulement il se procura leur secours pour lui-même, mais il l'assura encore à son fils Alexandre.

L'année suivante, Philippe se trouva menacé de guerre de la part de trois Rois en même tems; celui des Thraces, celui des Péoniens, & celui des Illyriens; ils étoient tous trois voisins de la Macédoine; au-

cun des trois n'étoit redoutable par lui-même, & ils avoient été déjà battus séparément. Mais, comme ils se trouvoient dans le voisinage de Philippe, ils crurent qu'en réunissant leurs armes, ils pourroient l'abattre tous trois ensemble. Cependant, Philippe les ayant surpris & vaincus dans l'embarras de leur arrangement, les réduisit à l'obéissance de la Macédoine.

Quelque tems après, ce Prince voyant que les citoyens de Méthone prêtoient leur ville pour retraite & pour citadelle à tous ses ennemis, en forma le siege. Les citoyens se défendirent quelque tems; mais enfin, ils furent réduits à accepter pour capitulation de sortir tous de la ville, n'ayant chacun que leur habit sur le corps. Philippe la fit raser de fond en comble & en distribua le territoire aux Macédoniens. Ce fut à ce siege qu'il reçut un coup de fleche qui lui fit perdre un œil. Appellé ensuite au secours des Thessaliens, il passa dans leur païs avec son armée, & fit la guerre en leur faveur à Lycophron tyran de Pheres. Celui-ci envoya demander du secours aux Phocéens; leur général Onomarque lui prêta aussi-tôt sept mille hommes à la tête desquels il mit Phayllus son frere. Mais, Philippe, ayant battu les Phocéens, les mit hors de la Thessalie. Onomarque, dans l'espérance d'envahir lui-même cette importante province, réunit toute son armée, & vint en personne au secours de Lycophron. Philippe, à la tête des Thessaliens, s'avança pour lui résister; mais, comme Onomarque le surpassoit en nombre de troupes, Philippe fut battu deux fois, & perdit en chacune de ces rencontres un grand nombre de Macédoniens. Il se vit alors en un extrême péril; ses soldats découragés l'abandonnoient, & il eut bien de la peine à faire renaître en eux à force d'exhortations, la confiance qu'ils lui avoient témoignée jusqu'alors, & l'obéissance même qu'ils lui devoient. Enfin, il se retira pour lors en Macédoine.

Mais, il ne tarda pas à revenir dans la Thessalie avec une forte armée, & attaqua une seconde fois Lycophron. Celui ci, qui se sentoit inférieur en forces à son ennemi, rechercha de nouveau l'alliance & le secours des Phocéens, en leur promettant de favoriser les vues qu'ils avoient sur cette province. Onomarque leur chef se mit aussi-tôt en marche de ce côté-là à la tête d'une armée de vingt mille hommes de pied & de cinq cens chevaux. Mais, Philippe engageant les Thessaliens à ne faire qu'un corps avec ses troupes, forma aussi une armée de plus de vingt mille hommes de pied & de trois mille chevaux. On en vint bientôt à une bataille où les Thessaliens supérieurs à leurs ennemis en cavalerie, & sur-tout en science militaire, procurerent à Philippe une victoire complette;

& Onomarque fut contraint de prendre la fuite avec le reste de ses troupes du côté de la mer. Le hazard voulut que pendant la déroute sanglante des Phocéens poursuivis, la flotte de l'Athénien Charès, composée de plusieurs galeres, passât devant ce rivage. A cet aspect, la plupart des vaincus commençoient à se dépouiller de leurs armes & de leurs habits, dans la vaine espérance d'arriver jusqu'à ces vaisseaux; & Onomarque lui-même étoit du nombre de ces malheureux. Il se fit là un carnage des Phocéens & de leurs alliés qui monta à plus de six mille hommes; on en prit trois mille vivans, entre lesquels se trouva le commandant Onomarque. Philippe le fit pendre, & on précipita tous les autres dans la mer, comme des impies & des sacrileges.

Ce Prince songea aussi-tôt à délivrer Pheres du joug d'une cruelle servitude, & il rendit à cette ville une liberté pleine & entiere. Enfin, après avoir pacifié la Thessalie, il s'avança du côté de Pyles pour attaquer les Phocéens; mais, les Athéniens lui ayant interdit le passage, il retourna dans la Macédoine dont il rendoit déjà le trône illustre par ses grandes actions & par la piété qu'il marquoit envers les Dieux. Ayant armé depuis contre les villes de la Chalcidice, il emporta d'assaut le château de Géra qu'il fit raser, & se montrant tout d'un coup devant quelques autres, ils se rendirent à son seul aspect. Passant de-là à Pheres de Thessalie, il en chassa Pitholaüs.

Comme il ambitionnoit beaucoup de joindre à sa Couronne les villes de l'Hellespont, il prit d'abord sans aucun effort de sa part, & par la trahison de quelques-uns des citoyens, les villes de Micyberne & de Torone. Ensuite, conduisant une armée en forme contre Olynthe, qui étoit la principale ville des confins de la Macédoine, il vainquit les Olynthiens en deux combats réglés, & les réduisit à soutenir un siege en forme. Il perdit un assez grand nombre de soldats dans les fréquens assauts qu'il donna à leurs remparts. Mais enfin, ayant corrompu par argent Euthicrate & Lasthenès qui avoient alors toute l'autorité dans la ville, elle lui fut livrée par eux. Il la pilla, & en rendit les habitans esclaves, & mit à l'encan les dépouilles & les citoyens. Il s'acquit par-là de grandes ressources pour les guerres qu'il méditoit, & de plus il épouvanta par cet exemple les villes qui auroient voulu lui résister. Il récompensa libéralement ceux de ses soldats qui s'étoient distingués par leur courage. Mais, il employa la plus grande partie de ses trésors à gagner les hommes puissans dans les villes sur lesquelles il portoit ses vues, & il fit par-là bien des traîtres à leur

patrie, aussi se vantoit-il lui-même d'avoir plus augmenté ses États par son argent que par ses armes.

Cependant, les Athéniens auxquels cet agrandissement de Philippe commençoit à devenir suspect, ne manquoient pas de prêter du secours à tous ceux à qui ce Roi déclaroit la guerre; & ils envoyoient sans cesse des Ambassadeurs à différentes villes pour les inviter à demeurer maîtresses d'elles-mêmes, & à punir de mort tous ceux qui parleroient de se soumettre à un Souverain. Ils s'offroient à toutes pour alliés, & se déclarant eux-mêmes ennemis du Roi, ils lui faisoient déjà la guerre en leur propre nom. Démosthene, le plus grand orateur que les Grecs eussent alors, les excitoit continuellement à défendre la liberté de la Grece contre Philippe. Cependant, c'est tout ce que la République pouvoit faire que de résister à l'esprit de trahison répandu pour lors dans son propre sein, & pour dire encore plus dans toutes les villes Grecques. C'est ce qui donna lieu à Philippe même, auquel on représentoit que les murailles d'une ville qu'il vouloit prendre, étoient d'une hauteur prodigieuse, de demander si l'on ne pouvoit pas faire passer de l'or par-dessus. Il sçavoit par les épreuves qu'il en avoit faites, que les mêmes places qui avoient résisté à la force ouverte, s'étoient laissé gagner aux présens secrets. Ainsi, il avoit à lui en différentes villes, des hommes corrompus qu'il appelloit ses hôtes & ses amis, dont il faisoit de très-mauvais citoyens par ses largesses, & qui corrompoient eux-mêmes les mœurs de la Grece. Après la prise d'Olynthe, il offrit aux Dieux des jeux Olympiques accompagnés de sacrifices pompeux, en reconnoissance de la victoire qu'ils lui avoient accordée. Il y forma une très-nombreuse assemblée, à laquelle on présenta pour spectacle toute sorte de combats, & où l'on reçut tous les étrangers à des tables magnifiquement servies. Il mangea lui-même à plusieurs de ces tables, où il tenoit des propos gracieux. Présentant la coupe aux convives, trouvant occasion de faire des présens à plusieurs & donnant de grandes espérances à tous, il fit naître dans les uns & dans les autres un ardent désir d'avoir part à son amitié.

Les Phocéens, qui possédoient trois villes fortes en Béotie, Orchomene, Chéronée & Corsies, en tirerent des troupes qu'ils firent marcher contre les Béotiens; & forts d'ailleurs en soudoyés, ils ravagerent la campagne, & eurent l'avantage sur les habitans ou épars, ou rassemblés qu'ils rencontrerent. Tous ces incidens obligerent les Béotiens fatigués de cette guerre, diminués de troupes, & épuisés d'argent, d'envoyer des Ambassadeurs à Philippe, pour l'inviter à les

fecourir. Philippe, qui n'étoit pas fâché de leur voir un peu baiffer le ton que la bataille de Leuctres leur avoit fait prendre, leur prêta un certain nombre de foldats, & feulement autant qu'il en falloit pour prouver aux Grecs qu'il n'abandonnoit point les intérêts de l'Oracle, dont les Phocéens avoient pillé les tréfors.

Les Béotiens & les Phocéens fe trouvoient donc à peu près également affoiblis par la guerre facrée, qui duroit depuis dix ans. Les Phocéens envoyerent demander du fecours aux Lacédémoniens qui leur prêterent auffi-tôt mille hommes d'armes fous la conduite de leur roi Archidame ; & les Béotiens ayant eu recours de leur côté à Philippe, ce Prince, à la tête de fes Theffaliens, qui lui formoient une affez groffe armée, fe jetta dans la Locride. Il chercha d'abord Phalécus, que les Phocéens avoient choifi pour Chef, & qui commandoit un corps affez nombreux de foudoyés ; & le Roi vouloit terminer la querelle par un combat. Phalécus, qui réfidoit alors à Nicée, ne fe croyant pas en état de réfifter au Roi, lui envoya parler d'accommodement. Le Roi fe prêta à cette propofition & décida que Phalécus, fortant de la Locride avec fes foldats étrangers, fe retireroit où il lui plairoit. Phalécus, accepta l'offre ; & après avoir prêté ferment, il paffa dans le Péloponnefe, fuivi de fes foudoyés qui montoient à huit cens hommes. Les Phocéens, fe trouvant alors fans appui & fans efpérance, fe donnerent eux-mêmes à Philippe.

Le Roi, Ayant ainfi terminé fans combat & contre toute attente la guerre facrée, tint un confeil public avec les Béotiens & les Theffaliens. On y réfolut de demander une affemblée générale des Amphictyons, à laquelle on remettroit d'ailleurs le jugement & la décifion de toutes les affaires préfentes. On y détermina d'abord de donner entrée dans ce confeil à Philippe & à fes defcendans ; & l'on décida de plus que lui & eux y auroient les deux voix, que les Phocéens actuellement vaincus y avoient eues. Il fut encore ftatué que Philippe conjointement avec les Béotiens & les Theffaliens auroient l'intendance des jeux Pythiens, à la place des Corinthiens qu'on fçavoit avoir eu part au facrilege commis par les Phocéens. On chargea enfuite les Amphictyons, conjointement avec Philippe, de brifer eux-mêmes les armes des Phocéens contre des pierres & d'en faire paffer enfuite tous les fragmens par le feu ; enfin, de faire vendre à l'encan tous leurs chevaux. Ces punitions étant réglées, on s'occupa de ce qui regardoit le rétabliffement de l'Oracle, & de ce qui pouvoit contribuer à la piété, à la paix & à la bonne in elligence de tous les Grecs. Philippe, fe foumettant fans

peine à tout ce qui avoit été décidé par les Amphictyons, revint en Macédoine, en laissant à l'assemblée de Delphes une aussi grande idée de sa piété, que de son courage & de sa capacité dans la guerre, mais aussi en rapportant lui-même dans le fond de sa pensée bien des projets pour l'agrandissement de son Royaume & de son autorité propre & personnelle. Il aspiroit dès-lors à se faire donner le titre de Généralissime de la Grece, pour porter la guerre en Perse, comme on le lui donna en effet quelque tems après.

Philippe, ayant ensuite mis d'accord entre elles les villes Grecques de la Thrace, porta la guerre aux Thraces mêmes. Chersoblepte, alors roi de cette nation, ne cessoit de persécuter toutes les villes de l'Hellespont qui confinoit à ses États, & en ravageoit tous les environs. Philippe, qui vouloit mettre fin à ce désordre, conduisit une forte armée contre les barbares. Les ayant battus en plusieurs rencontres, il les réduisit à payer le dixieme de leurs biens à la Macédoine ; & ayant fait bâtir lui-même des villes ou des forts en divers endroits convenables, il vint à bout de les contenir dans leurs barrieres. C'est pour cela aussi que les villes Grecques, délivrées par ses soins des incursions dont elles étoient tourmentées, entrerent avec reconnoissance & avec joie dans l'alliance d'armes que Philippe leur proposa.

Ce Prince, qui croissoit tous les jours en puissance, marcha depuis contre la ville de Périnthe, qui s'opposoit à ses intentions, & qui favorisoit les Athéniens. En ayant formé le siege, il fit battre continuellement ses murailles par ses soldats qui se relevoient les uns les autres. Mais, comme les Byzantins, qui étoient dans le voisinage des Périnthiens, leur fournissoient toute sorte de secours, Philippe partagea son armée, & en laissant une moitié devant Périnthe, sous les plus habiles de ses Lieutenans, il conduisit l'autre à Byzance, dont il forma tout d'un coup le siege, qu'il poussoit avec autant d'ardeur que le premier. Cela fit juger aux Athéniens que Philippe rompoit la paix qu'ils avoient conclue avec lui. Ainsi, ils envoyerent incessamment une flotte considérable au secours de cette ville. Les insulaires de Chio, de Cos & de Rhodes, aussi-bien que quelques autres colonies Grecques, prirent aussi le parti de ces nouveaux assiégés. Philippe, étonné d'un concours si général, leva le siege, & fit la paix avec les Athéniens & avec tous ceux que la même cause avoient réunis.

Ce Prince projettoit d'abaisser Athenes pour parvenir au commandement général de la Grece. Dans cette vue, il se saisit d'Élatée ville de la Phocide ; & assemblant là ses troupes, il se disposa à porter la

guerre aux Athéniens dans l'espérance de les trouver endormis, par la paix qu'il avoit lui même conclue avec eux depuis peu de tems. C'est aussi ce qui lui donna lieu de les vaincre plus facilement ; car, dès l'instant qu'Élatée fut prise, des courriers vinrent de nuit annoncer aux Athéniens cette nouvelle ; & ils ajouterent en même tems que Philippe s'étoit mis en marche avec toutes ses forces du côté de l'Attique. Les Généraux, frappés d'un procédé si extraordinaire, donnerent ordre à tous les trompettes d'aller publier dès cette nuit même dans tous les quartiers de la ville ce qu'on venoit de leur apprendre. Ce bruit, bientôt parvenu dans toutes les maisons, fit lever dans un instant les citoyens effrayés ; & dès la pointe du jour, toute la ville se trouva assemblée dans le théâtre, sans attendre, comme à l'ordinaire, la convocation des Magistrats. Les Généraux arriverent aussi, menant par la main celui qui leur avoit apporté cette nouvelle. Dès qu'il l'eut annoncée publiquement, un silence de terreur s'empara de toute l'assemblée, & aucun de ceux qui montoient ordinairement dans la tribune, n'eut le courage de se présenter. En vain, le crieur public appelloit par leur nom ceux qui faisoient profession de parler, lorsqu'il s'agissoit du salut de la patrie ils étoient tous devenus muets. Dans cette incertitude universelle, le peuple jette les yeux sur Démosthene. Celui-ci s'avançant aussi-tôt, exhorta ses concitoyens à ne pas se décourager, & dit ensuite qu'il falloit envoyer sur le champ des Ambassadeurs à Thebes pour inviter les Béotiens à se joindre à eux dans la défense de leur liberté commune. Car, ajouta-t-il, le tems ne vous permet pas d'envoyer à des villes plus éloignées. Il paroît que le Roi sera entré dans l'Attique avant qu'il soit deux jours; & comme d'ailleurs c'est par la Béotie qu'il doit passer, il vous est important de le prévenir dans la demande qu'il ne manquera pas de faire aux Béotiens de s'allier avec lui contre vous. Le peuple passa à cet avis, & le décret de l'ambassade fut porté. Démosthene lui-même en accepta la fonction, & l'ayant remplie sur le champ avec succès, il revint à Athenes. Le peuple, voyant ses forces doublées par cette alliance, reprit courage. Il nomma pour commandans Charès & Lysiclès, & les fit partir à la tête de leurs troupes pour la Béotie. Toute la jeunesse, qui s'étoit enrôlée avec zele & de bonne grace pour cette expédition, arriva promptement à Chéronée. Les Béotiens, qui admiroient cette diligence, n'en eurent pas moins de leur côté ; & s'avançant sur la route par où ils jugeoient que Philippe devoit passer, ils y dresserent pour les Athéniens & pour eux

un même camp, où ils attendoient l'ennemi avec impatience.

Philippe envoya d'abord au conseil général des Béotiens une ambassade dont le chef étoit Python, homme célebre par le talent de la parole. Il s'étoit trouvé en concurrence avec Démosthene dans la derniere députation de celui-ci aux Béotiens; & au sujet de l'alliance proposée avec Philippe ou avec Athenes, son avis avoit prévalu sur celui de tous les autres Orateurs, & n'avoit cédé qu'à l'éloquence de Démosthene. Philippe, obligé par-là de renoncer à l'alliance qu'il comptoit faire avec les Thébains, résolut de combattre les deux peuples. Il attendit seulement que ses autres alliés l'eussent joint, & il entra dans la Béotie à la tête de trente mille hommes de pied & de deux mille chevaux. Les deux armées ennemies furent bientôt en présence l'une de l'autre à Chéronée. La jalousie ou l'émulation, le bon ordre même & le courage étoient égaux des deux côtés. Mais, il faut avouer que le Roi avoit pour lui le nombre des troupes, & de sa part plus d'habileté à les conduire. Car, s'étant trouvé dans toutes les especes de combats auxquels les différentes circonstances peuvent donner lieu, & sur-tout ayant presque toujours remporté la victoire, l'expérience & le succès lui avoient procuré en ce genre une capacité peu commune. Du côté des Athéniens, au contraire, leurs plus grands Capitaines, Iphicrate, Chabrias, Timothée n'existoient plus. Charès, le meilleur de ceux qui leur restoit, ne surpassoit guere ni en courage, ni en capacité le reste des citoyens ou des soldats. Les deux armées se trouvant rangées en bataille dès le point du jour, le Roi mit à la tête de l'une de ses deux aîles Alexandre son fils qui entroit à peine dans l'adolescence, mais qui donnoit déjà des indices d'une valeur supérieure & d'une passion dominante pour la guerre; & il plaça autour de lui les plus habiles de ses Capitaines. Lui-même commanda l'autre aîle composée de troupes d'élites, & il disposa l'une & l'autre conformément à la nature du terrein & des autres circonstances. Les Athéniens, partageant leur armée suivant les deux nations qui la composoient, avoient aussi donné une aîle aux Béotiens, & faisoient eux mêmes l'autre. Le combat fut long; il tomba bien des morts des deux côtés; & la victoire demeura douteuse assez longtems, pour faire naître dans l'un & l'autre parti de grandes espérances de la fixer en sa faveur.

Cependant, Alexandre impatient de donner à son pere des preuves de son courage & saisi d'émulation à l'égard des braves Capitaines qui combattoient à ses côtés, tombe le premier sur le bataillon opposé à lui, le rompt & renverse tout

ce qu'il rencontre. Les officiers, qui l'accompagnoient, faisant la même chose, toute cette aîle fut mise hors de combat, ou dissipée par la fuite; de sorte qu'Alexandre eut l'avantage d'avoir commencé la victoire. Le Roi étoit encore dans le feu de l'action dont il vouloit au moins disputer la conclusion à son fils. Ainsi, redoublant ses efforts, enfonça aussi l'aîle qui lui étoit opposée, & réduisant les ennemis à fuir pour échapper à son épée, il eut en effet la gloire d'avoir terminé le combat. Il périt en cette journée mille Athéniens, & il y en eut deux mille de pris; & du côté des Béotiens, il y eut plus de morts que de prisonniers.

Philippe, après avoir érigé un trophée, & offert aux Dieux un sacrifice en actions de graces pour la victoire qu'il venoit de remporter, distribua des récompenses aux officiers & aux soldats, à chacun selon leur mérite & leur rang. La maniere dont il se conduisit après le gain de la bataille, montre qu'il est bien plus aisé de vaincre des ennemis armés, que de se vaincre soi même, & que de surmonter ses passions. Au sortir d'un grand repas qu'il avoit donné aux officiers, énivré également de joie & de vin, il se transporta sur le champ de bataille; & là, insultant à tous ces morts dont la terre étoit couverte, il mit en chant le commencement d'un décret que Démosthene avoit dressé pour exciter les Grecs à cette guerre; & chanta en battant la mesure: *Démosthene Péanien, fils de Démosthene, a dit.* Il n'y eut personne qui ne fût choqué de voir ce Prince se déshonorer lui-même & flétrir sa gloire par une bassesse si indigne d'un Roi & d'un vainqueur, mais tous gardoient le silence. L'orateur Démade, du nombre des prisonniers, mais toujours libre, fut le seul qui osât lui en faire sentir l'indécence. « Eh Seigneur, » lui dit-il, la fortune vous » ayant donné le rôle d'Aga» memnon, comment ne rou» gissez-vous point de jouer ce» lui de Thersite? » Cette parole, pleine d'une généreuse liberté, lui ouvrit les yeux, & le fit rentrer en lui-même. Loin de sçavoir mauvais gré à Démade, il l'en estima encore davantage, & lui fit toute sorte d'amitiés, & le combla d'honneur.

Depuis ce tems-là, il parut changer entierement d'esprit & de conduite, comme si, dit un Historien, la conversation de Démade eût adouci son humeur, & l'eût familiarisé avec les graces Attiques. Il renvoya libres tous les prisonniers Athéniens, sans exiger d'eux aucune rançon, & leur donna à la plûpart des habits, dans la vue de gagner par ce bon traitement, une République aussi puissante que celle d'Athenes. En quoi, selon Polybe, il remporta un second triomphe, plus glorieux pour lui & même plus avantageux que le premier. Car, dans le

combat, son courage n'avoit vaincu que ceux qui s'y trouverent présens; ici sa bonté & sa clémence lui gagnerent la ville entiere, & lui soumirent tous les cœurs. Il renouvella avec les Athéniens l'ancien traité d'amitié & d'alliance, & accorda la paix aux Béotiens, après avoir laissé une bonne garnison dans Thebes.

Ce Prince, enhardi par la victoire qu'il venoit de remporter à Chéronée, & par la crainte qu'elle avoit inspirée aux villes les plus célebres, tendoit à se faire nommer Commandant général de la Grece. Ainsi, faisant semer la nouvelle qu'il vouloit attaquer la Perse pour venger les Grecs, & pour la punir des profanations qu'elle avoit commises dans les temples de la Grece, il s'attira d'abord par ce projet la bienveillance des villes Grecques en général, & fit proposer ensuite à chacune en particulier d'entrer en conférence avec lui pour l'intérêt commun de la nation. Corinthe fut indiquée pour un rendez-vous si célebre. Ce fut-là qu'il proposa publiquement de porter la guerre aux Perses, & que faisant naître de grandes espérances dans tous les esprits, il fit prononcer le décret qu'il désiroit si vivement d'obtenir. Mais de plus, choisi lui-même pour Commandant général de la Grece, il fit les préparatifs convenables à une pareille entreprise; ayant enfin réglé pour chaque ville le nombre de soldats qu'il lui convenoit de fournir, il revint dans la Macédoine.

Se préparant dès-lors à la guerre contre les Perses, il envoya Attale & Parménion en Asie avec une partie de ses troupes, qu'ils devoient employer à délivrer les villes Grecques. Mais, soigneux d'avoir le consentement des Dieux pour cette entreprise, il interrogea lui-même la Pythie, qui lui répondit par ce vers:

La victime en festons est sous la main du Prêtre.

Philippe interprêta à son avantage cette réponse ambigue, & il ne douta pas que ce ne fût lui qui étoit désigné par le sacrificateur qui devoit immoler le roi de Perse; mais, un évenement qui arriva peu de tems après, fit bien voir que c'étoit Philippe même qui, dans une solemnité publique & dans un festin sacré, devoit être égorgé comme un taureau que l'on couronne, avant que de l'immoler aux Dieux.

Cependant, il se réjouissoit d'un Oracle qui sembloit lui donner les Dieux mêmes pour alliés, & lui annoncer la Perse bientôt soumise à l'empire de Macédoine. Ainsi, il redoubla la magnificence de ses sacrifices, & fit célébrer avec pompe le mariage de sa fille Cléopatre qu'il avoit eue de la reine Olympias son épouse. Il donna la Princesse à Alexandre, roi des Épirotes, propre frere de la reine Olympias; & comme il

vouloit joindre aux solemnités de religion de nombreuses assemblées de réjouissance, il fit trouver au festin des noces des Musiciens émules les uns des autres, & toutes les personnes habiles dans leur art, & fit dresser des tables sans nombre pour les amis & pour les étrangers. Il envoya inviter par toute la Grece ceux avec lesquels il avoit quelque liaison d'hospitalité, & il les chargea d'amener avec eux le plus qu'ils pourroient avoir sur-tout d'amis étrangers. Il aspiroit infiniment à se faire aimer des Grecs, & à les payer par des festins, par des spectacles, & par toute sorte de divertissemens publics du titre glorieux de chef de la Grece qu'ils venoient de lui donner. Enfin, dans ce concours d'hommes de toutes nations & au milieu des jeux & des spectacles, les noces furent célébrées à Ægues de Macédoine; & pendant cette célébration même, le couronnement de Philippe, comme chef & commandant Général des Grecs, se fit non-seulement par ceux qui étoient présens, mais encore au nom & de la part de plusieurs villes considérables qui lui avoient envoyé des couronnes d'or. Athenes se signala entre celles-ci, & elle fit publier à haute voix par son Héraut, que si quelque traitre, mécontent du titre que l'on donnoit à Philippe, se réfugioit dans ses murailles, elle le lui livreroit au même instant. Cette précaution prise & prononcée comme par surcroît, parut être dans la suite un avertissement divin, & une prédiction surnaturelle du coup que l'on devoit porter à Philippe. Il y eut même quelques autres voix qui s'éleverent comme involontairement, & qui annoncerent à ce Roi sa prochaine catastrophe.

Le poëte Néoptoleme représenta dans cette fête une tragédie intitulée *Cinyras*, où, sous des noms empruntés, il représentoit le Prince déjà vainqueur de Darius, & maître de l'Asie. Philippe écoutoit avec joie ces heureux présages, & les comparant avec la réponse de l'Oracle, il se tenoit assuré de sa conquête. Le lendemain du repas, on célébra des jeux & des spectacles. Comme ils faisoient partie de la Religion, on y porta en pompe & en cérémonie douze images des Dieux, travaillées avec un art inimitable. Une treizieme les surpassoit toutes en magnificence; c'étoit celle de Philippe, où il étoit représenté comme un Dieu. L'heure venue, il sort de son Palais, revêtu d'une robe blanche, & s'avance majestueusement au milieu des cris de joie & des applaudissemens vers le théâtre, où une multitude innombrable tant de Macédoniens que d'étrangers l'attendoient avec impatience. Il étoit précédé & suivi de ses gardes, qui, par son ordre, laissoient un assez long intervalle entre

eux & lui, afin qu'on le pût considérer plus facilement, & pour faire voir aussi qu'il regardoit l'amour des Grecs à son égard comme la pus sûre garde qu'il pût avoir.

Tout l'appareil de cette fête, toute la célébrité de ces noces, se termina au meurtre du Roi, & ce fut un déni de justice qui lui fit perdre la vie. Quelque tems auparavant, Attale, dans l'ardeur du vin & de la débauche, avoit fait une insulte à Pausanias, jeune Seigneur de Macédoine. Celui-ci poursuivoit depuis long-tems la vengeance du cruel affront qu'il avoit reçu, & ne cessoit d'implorer avec chaleur la puissance Royale. Mais, Philippe, pour ne point mécontenter Attale, oncle de Cléopatre qu'il avoit épousée depuis la répudiation d'Olympias sa premiere femme, demeuroit toujours sourd aux plaintes de Pausanias. Seulement, pour le consoler & lui donner des preuves de son estime & de sa confiance, il le mit parmi les premiers officiers de sa garde. Ce n'étoit pas ce que demandoit le jeune Macédonien. Sa colere se tourne donc en fureur; il s'en prend à son Juge, & forme le dessein de laver sa honte en se souillant d'un détestable parricide. Un homme, déterminé à mourir, est bien fort & bien redoutable. Pausanias, pour l'exécution de son dessein meurtrier, choisit le moment de cette pompeuse cérémonie, où tous les yeux étoient attachés sur le Prince, sans doute pour rendre sa vengeance plus éclatante, & pour la proportionner en quelque sorte à la grandeur de l'injure qu'il avoit reçue, dont il croyoit avoir droit de rendre le Roi responsable, après toutes les poursuites inutiles qu'il avoit faites auprès de lui pour en tirer la satisfaction qui lui étoit due. Le voyant donc seul dans cet espace vuide, que ses gardes laissoient autour de lui, il s'avance, le perce d'un coup de poignard, & le fait tomber mort à ses pieds. Ainsi mourut Philippe l'an 336 avant Jesus-Christ, âgé de quarante-sept ans, après en avoir regné vingt-quatre.

DIGRESSION

sur le portrait de Philippe.

Il seroit difficile de dire si ce Prince fut plus grand homme de guerre, que grand homme d'État. Environné, dès le commencement de son regne, & au-dedans & au-dehors, d'ennemis puissans & redoutables, il employe tantôt l'adresse, tantôt la force, pour les surmonter. Il s'applique & réussit à désunir ses envieux; pour frapper plus sûrement, il élude & détourne les coups qui le menacent; aussi sage dans la bonne & la mauvaise fortune, il n'abuse point de la victoire. Également prêt à la chercher & à l'attendre, il se hâte ou se modere suivant que le point de maturité l'exige. Il laisse uniquement aux bizarreries du hazard ce que ne peut leur ôter

la prudence. Enfin, il demeure toujours inébranlable, toujours fixe dans les justes bornes qui séparent la hardiesse d'avec la témérité.

On voit, dans la personne de Philippe, un Roi presque aussi maître de ses alliés que de ses sujets, & non moins redoutable dans les traités que dans les combats; un Roi vigilant, actif; lui-même son Surintendant, son Ministre, son Général. On le voit, avide & insatiable de gloire, la chercher où elle se vend à plus haut prix; faire ses plus cheres délices de la fatigue & du péril, former sans relâche ce juste, ce prompt accord de soins & de mouvemens que les expéditions militaires demandent; & avec tant d'avantages, attaquer des Républiques épuisées par de longues guerres, déchirées par des divisions domestiques, vendues par leurs propres citoyens, servies par une milice étrangere ou ramassée, rebelles aux sages conseils, & comme résolues à se perdre.

Il joignoit en lui deux qualités ordinairement inalliables & incompatibles, un flegme, un sang froid, qui le rendoit attentif à se prévaloir de toutes les conjonctures, & à saisir le moment favorable, sans que jamais aucun contretems le déconcertât; avec une activité, une ardeur, une vivacité, qui ne connoissoient ni momens de repos, ni différence de saisons, ni grandeur de dangers. Jamais Capitaine ne fut ni plus hardi, ni plus intrépide dans les combats. Démosthene, qui à son égard ne doit point paroître suspect, lui rend sur cet article un témoignage bien glorieux. Nous citerons ses propres paroles. « Je voyois, dit » cet Orateur, ce même Phi- » lippe, avec qui nous dispu- » tions de la souveraineté & » de l'Empire, je le voyois, » quoique couvert de blessu- » res, œil crevé, clavicule » rompue, main & jambe estro- » piées, résolu pourtant à se » précipiter encore au milieu » des hazards, & prêt à livrer » à la fortune telle autre par- » tie de son corps qu'elle vou- » droit, pourvu qu'avec ce qui » lui en resteroit il pût vivre » avec honneur & gloire. »

Philippe n'étoit pas seulement brave par lui-même, mais il avoit inspiré le même courage à toute son armée. Instruit par d'habiles maîtres, dans le métier de la guerre, il étoit venu à bout d'aguerrir ses troupes, de les dresser à sa maniere, & de se former des hommes capables de le seconder dans ses grandes entreprises. Il sçavoit, sans rien perdre de son autorité, se familiariser avec le soldat, & commandoit plutôt en pere de famille qu'en Général d'armée, dès que la discipline le permettoit. Aussi par cette affabilité, qui mérite d'autant plus de soumission & de respect qu'elle en exige moins, & qu'elle semble en dispenser, il

Il tiroit de ses troupes des services sans fin, & une obéissance sans bornes.

Jamais personne ne fit plus d'usage des ruses de guerre que Philippe. Les dangers où il s'étoit vu exposé dès sa jeunesse, lui avoient appris la nécessité des précautions & l'art des ressources. Une sage défiance, qui sert à mettre le péril dans son véritable point de vue, le rendoit, non timide & indécis, mais circonspect & prudent. Quelque raison qu'il eût de présumer de son bonheur, il ne se comptoit en sûreté, & ne se croyoit supérieur à l'ennemi, que par la vigilance. Toujours juste dans ses projets, & infini dans les expédiens, il avoit des vues immenses, le génie admirable pour distribuer dans le tems l'exécution de ses desseins, & toute l'adresse pour agir sans se laisser appercevoir. Impénétrable à ses meilleurs amis, il étoit capable de tout entreprendre & de tout cacher.

De si grandes qualités n'étoient point en lui sans défauts. Outre l'intempérance & la crapule, à laquelle il s'abandonnoit sans réserve & sans ménagement, on lui a reproché des mœurs également corrompues & déréglées. On en peut juger par ses liaisons les plus intimes & par les compagnies qui fréquentoienr le plus ordinairement sa maison. Une troupe de débauchés & de dissolus, de bouffons, de pantomimes, &, qui pis est, de flatteurs, que l'avarice & l'ambition amassent en foule autour du dispensateur des graces, eut la principale part à sa confidence & à ses bienfaits. Ce n'est pas seulement Démosthene qui fait ces reproches à Philippe; ils pourroient être suspects dans la bouche d'un ennemi si déclaré. Théopompe, historien célebre, qui avoit écrit l'histoire de ce Prince en cinquante-huit livres, dont malheureusement il ne nous reste que quelques légers fragmens, en parle d'une maniere encore plus désavantageuse. « Philippe, dit-il, n'avoit que » du mépris pour la modestie » & pour les bonnes mœurs. » Toute son estime & toute sa » libéralité se réservoient pour » des hommes plongés dans la » crapule, & prostitués aux » derniers excès d'une vie li- » centieuse. Il aimoit que ses » camarades de plaisir excellas- » sent dans l'art de l'injustice & » de la malignité, comme dans » la science de la débauche. Eh » quelle sorte d'infamie, quel » genre de crime ne commet- » toient-ils point, &c.? »

Mais, ce qui, à notre jugement, doit le plus déshonorer Philippe, c'est l'endroit même par lequel il paroît le plus estimable à bien des personnes, nous voulons dire sa politique. Il passe, dans ce genre, pour un des plus habiles Princes qui aient jamais été. En effet, on a pu remarquer dans le récit de ses actions, que dès le commen-

cement de son regne il s'étoit proposé un but & formé un plan, dont jamais il ne s'écarta; c'étoit de se rendre maître de la Grece. Mal affermi encore sur son Trône, & environné de toutes parts d'ennemis puissans, quelle apparence y avoit-il qu'il pût former, ou du moins exécuter un tel projet? Il ne le perdit jamais de vûe. Guerres, combats, traités de paix, alliances, confédérations, tout tendoit à ce but. Il prodiguoit l'or & l'argent pour se faire des créatures. Il avoit des intelligences secretes dans toutes les villes de la Grece; & par le moyen des pensionnaires qu'il tenoit à ses gages, & qu'il payoit grassement, il étoit informé exactement de toutes les résolutions qui s'y prenoient, & venoit toujours à bout de faire tourner les délibérations à son gré. Par-là il sçut tromper la prudence, éluder les efforts, & endormir la vigilance des peuples qui jusques-là avoient passé pour les plus actifs, les plus sages, & les plus clairvoyans de la Grece. En suivant toutes ses démarches pendant vingt ans, on le voit cheminer à pas réglés, & s'avancer régulierement vers son but, mais toujours par des détours & des souterreins, dont l'issue seule découvre le dessein.

Polyen nous marque clairement par quels moyens il s'assujettit la Thessalie, ce qui lui fut d'un grand secours pour venir à bout de ses autres desseins. « Il ne fit point la guerre » ouvertement aux Thessaliens, » dit-il, mais il profita des divi- » sions qui partageoient les vil- » les & tout le païs en différentes » factions. Il donnoit du secours » à ceux qui lui en demandoient; » & lorsqu'il avoit vaincu, il » ne détruisoit point ceux qui » avoient eu du désavantage, » il ne les désarmoit point, il » ne rasoit point leurs murail- » les; il protégeoit les plus » foibles, & s'appliquoit à af- » foiblir & à humilier les plus » forts; en un mot, il nour- » rissoit plutôt les divisions, » qu'il ne les appaisoit, tenant » par-tout à ses gages les ora- » teurs, vrais artisans de dis- » cordes, & les boute-feux des » Républiques. Ce fut par ces » artifices, & non par les ar- » mes, que Philippe se rendit » maître de la Thessalie. »

Tout cela est un chef-d'œuvre & une merveille en fait de politique. Mais, quels ressorts fait-elle jouer & quels moyens employe-t-elle pour parvenir à ses fins? La finesse, la ruse, la fraude, le mensonge, la perfidie, le parjure. Sont-ce là les armes de la vertu? On voit dans ce Prince une ambition démesurée, conduite par un esprit adroit, insinuant, fourbe, & artificieux; mais, on n'y voit point les qualités d'un homme véritablement grand. Philippe étoit sans foi & sans honneur. Tout ce qui pouvoit servir à augmenter sa puissance, lui paroissoit juste & légitime. Il donnoit

des paroles, qu'il étoit bien résolu de ne point garder. Il faisoit des promesses, qu'il auroit été bien fâché de tenir. Il se croyoit habile à proportion de ce qu'il étoit perfide, & mettoit sa gloire à tromper tous ceux avec qui il traitoit. En un mot, il ne rougissoit pas de dire qu'on amusoit les enfans avec des jouets, & les hommes avec des sermens. Quelle honteuse distinction pour un Prince, que celle d'être plus artificieux, plus dissimulé, plus profond en malice, plus fourbe, qu'aucun autre de son siecle, & de laisser de lui cette idée infamante à toute la postérité!

Il y a dans la vie des grands hommes, certains faits & certaines paroles, plus propres souvent à les faire connoître que leurs actions les plus éclatantes, parce que dans celles-ci, pour l'ordinaire, ils s'étudient, se contrefont, & se donnent en spectacle, au lieu que dans les autres parlant & agissant d'après nature, ils se montrent tels qu'ils sont, sans art & sans fard. M. de Tourreil a ramassé avec assez de soin la plupart des faits & paroles mémorables de Philippe, & il s'est appliqué particuliérement à peindre le caractere de ce Prince. Il ne faut pas, dans le récit de ces actions & de ces paroles détachées, attendre beaucoup d'ordre & de liaison.

Quoique Philippe aimât les flatteurs, & les récompensât jusqu'à payer du titre de roi en Thessalie les adulations de Thrasidée, il aimoit par intervalles la vérité. Il souffroit qu'Aristote lui fît des leçons sur l'art de regner. Il disoit qu'il avoit l'obligation aux orateurs d'Athenes de l'avoir corrigé de ses défauts, à force de les lui reprocher. Il gageoit un homme pour lui dire tous les jours, avant qu'il donnât audience : *Philippe, souviens-toi que tu es mortel.*

Il faisoit paroître beaucoup de modération, lors même qu'on lui parloit d'une maniere choquante & injurieuse, &, ce qui n'est pas moins admirable, lorsqu'on lui disoit ses vérités ; grande qualité, dit Séneque, pour bien regner. A la fin d'une audience qu'il donnoit à des ambassadeurs d'Athenes, venus pour se plaindre de quelques actes d'hostilité, il leur demanda s'il pouvoit leur rendre quelque service. « Le plus grand » service que tu nous puisses » rendre, dit Démocharès, c'est » de t'aller pendre. » A ces mots, sans s'émouvoir, quoiqu'il vît tout le monde justement indigné : « Dites à vos » maîtres, repliqua-t-il, que » ceux qui osent dire de pareilles insolences, sont plus » hautains & moins pacifiques, » que ceux qui sçavent les pardonner. »

Comme il assistoit à la vente de quelques captifs en une posture peu décente, l'un d'eux s'approchant de son oreille, l'avertit d'abattre le pan de sa ro-

be. *Qu'on mette cet homme-là en liberté*, dit-il, *je ne sçavois pas qu'il fût de mes amis.*

Toute sa cour le sollicitant de punir l'ingratitude des Péloponnésiens, qui l'avoient publiquement sifflé dans les jeux Olympiques : *Que ne feront-ils point*, répondit-il, *si je leur fais du mal, puisqu'ils se moquent de moi, après en avoir reçu tant de biens?*

Ses Courtisans lui conseillant de chasser quelqu'un qui disoit du mal de lui : *Bon, bon*, dit-il, *afin qu'il en aille dire par-tout.* Une autre fois qu'on vouloit l'obliger aussi de chasser un honnête homme qui lui faisoit quelque reproche : *Prenons garde auparavant*, répondit-il, *si nous ne lui en avons point donné sujet.* Et ayant appris que cet homme vivoit mal à son aise, sans recevoir aucune gratification de la cour, il lui fit du bien; ce qui changea ses reproches en louanges, & fit dire à ce Prince un autre beau mot : *Qu'il est au pouvoir des Rois de se faire aimer ou haïr.*

Comme on le pressoit d'aider de son crédit auprès des Juges, un homme que la sentence qui alloit être prononcée contre lui, décrioit absolument : *j'aime mieux*, dit-il, *qu'il soit décrié que moi.*

Une femme s'avisa de le prendre à la fin d'un long repas pour lui demander justice, & pour lui exposer des raisons qu'il ne goûta pas. Il la jugea & la condamna. Elle répond de sang froid : *J'en appelle. Comment*, dit Philippe, *de votre Roi? Et à qui? à Philippe à jeun*, repliqua-t-elle. La maniere dont il reçut cette réponse, feroit honneur au roi le plus sobre. Il examine l'affaire tout de nouveau, reconnoît l'injustice de son jugement & se condamne à la réparer.

Une pauvre femme se présentoit souvent devant lui pour lui demander audience, & pour le prier de vouloir bien terminer son procès; il lui répondoit toujours qu'il n'avoit pas le tems. Rebutée de ces refus réitérés tant de fois, elle repliqua un jour avec émotion : *Mais, si vous n'avez pas le tems de me rendre justice, cessez donc d'être Roi.* Il sentit toute la force de cette plainte, qu'une juste indignation avoit arrachée à cette pauvre femme; & loin de s'en choquer il la satisfit sur le champ, & devint dans la suite plus exact à donner ses audiences. Il reconnut qu'en effet être Roi, & être Juge, c'étoit la même chose; que le trône étoit un tribunal; que la souveraine autorité étoit un pouvoir suprême & en même tems une obligation indispensable de rendre justice; que la rendre à ses sujets, & leur accorder pour cela tout le tems nécessaire, n'étoit point une grace, mais un devoir & une dette; qu'il devoit se faire aider dans ce ministere, mais non s'en décharger entierement; & qu'il ne pouvoit pas plus renoncer à sa qualité de Juge, qu'à celle de

Roi. Tout cela est renfermé dans ce mot plein de naïveté, & encore plus de bon sens: *Cessez donc d'être Roi*; & Philippe le comprit.

Il entendoit la plaisanterie, & aimoit les bons mots, & en disoit. Ayant reçu une blessure près du gosier, & son chirurgien l'importunant tous les jours de quelque nouvelle demande: *Prens tout ce que tu voudras*, dit-il, *car tu me tiens à la gorge*. On rapporte encore, qu'après avoir écouté deux scélérats qui s'entr'accusoient de plusieurs crimes, il bannit l'un & condamna l'autre à le suivre.

Le médecin Ménécrate, dont l'extravagance alloit jusqu'à se croire Jupiter, écrivit à Philippe en ces termes: *Ménécrate Jupiter, à Philippe salut*. Philippe lui répondit: *Philippe à Ménécrate, santé & bon sens*. Ce Prince n'en demeura pas là, & pour guérir son visionnaire, il imagina une plaisante recette. Il le pria à un grand repas. Ménécrate eut une table à part, où l'on ne lui servit pour tout mets que de l'encens & des parfums, pendant que les autres conviés goûtoient tous les plaisirs de la bonne chere. Les premiers transports de joie qu'il ressentit de voir sa divinité reconnue, lui firent oublier qu'il étoit homme; mais, quand la faim le força de s'en souvenir, il se dégoûta d'être Jupiter, & prit brusquement congé de la compagnie.

(a) Just. L. XV. c. 4. L. XVI. c. 1. Pauf. p. 553.

Philippe dit un mot bien honorable & bien flatteur pour son Ministre. Comme on reprochoit à ce Prince de donner trop de tems au sommeil: *Je dors*, dit-il, *mais Antipater veille*.

Parménion voyant un jour les ambassadeurs de toute la Grece murmurer de ce que Philippe tardoit trop à se lever, & à leur donner audience: *Ne vous étonnez pas*, leur dit-il, *s'il dort, tandis que vous veillez; car, tandis que vous dormiez, il veilloit*. Par-là il leur reprochoit avec esprit l'assoupissement qui les tenoit endormis sur leurs propres intérêts, pendant que Philippe étoit bien éveillé & vigilant sur les siens. Démosthene ne cessoit de les en avertir avec sa liberté ordinaire.

Chacune des dix tribus d'Athenes élisoit, tous les ans, un nouveau Général; & chaque Général exerçoit tour à tour la charge de Généralissime. Philippe plaisantoit sur cette multiplicité de chefs, & disoit: *Je n'ai pu, en toute ma vie, parvenir qu'à trouver un seul Général*; [c'étoit Parménion] *mais, les Athéniens ne manquent pas d'en trouver à point nommé dix tous les ans*.

PHILIPPE III, *Philippus*, Φίλιππος, fils naturel du précédent, fut placé sur le trône de Macédoine, aussi-tôt après la mort d'Alexandre le Grand. Il s'appelloit alors Aridée. *Voyez* Aridée.

PHILIPPE IV, *Philippus*, (a)

Φίλιππος, l'aîné des fils de Cassandre, succéda à son pere au royaume de Macédoine, vers l'an 298 avant Jesus-Christ. Mais, son regne ne fut pas de longue durée, puisqu'il ne survécut que d'un an à Cassandre. Pausanias dit qu'il mourut de Phthisie.

PHILIPPE V, *Philippus*, (*a*) Φίλιππος, fils de Démétrius Poliorcete, étoit encore fort jeune, lorsque son pere mourut. Il fut mis sous la tutele de son cousin Antigonus, qui prit lui-même le titre de Roi, qu'il garda jusqu'à sa mort, arrivée vers l'an 223 avant Jesus-Christ. Ce ne fut qu'à cette époque que Philippe monta sur le trône de Macédoine, âgé alors de quatorze ans seulement.

Antigonus en mourant avoit recommandé sur toutes choses à Philippe de s'attacher à Aratus, & de se gouverner par ses conseils, quand il traiteroit avec les Achéens. Quelque tems auparavant, il l'avoit envoyé dans le Péloponnèse pour s'y former sous ses yeux & par ses avis. Aratus lui fit le meilleur accueil qu'il lui fut possible, le traita avec toutes les distinctions que méritoit son rang, & s'appliqua à lui inspirer tous les principes & les sentimens capables de le mettre en état de gouverner sagement un aussi grand Royaume que celui auquel il étoit destiné. Aussi ce jeune Prince étoit retourné en Macédoine plein d'affection pour Aratus, & dans les dispositions les plus favorables pour les intérêts de la Grece.

Mais, les Courtisans, qui avoient intérêt d'écarter un homme d'une probité aussi reconnue que l'étoit Aratus, pour s'emparer seuls de l'esprit du jeune Prince, le lui rendirent suspect; & le porterent à se déclarer ouvertement contre lui. Bientôt après néanmoins, reconnoissant qu'on l'avoit trompé, il punit séverement les délateurs, unique moyen d'écarter pour toujours d'auprès des Princes la calomnie, que l'impunité, & quelquefois la récompense, enhardissent & arment contre les plus gens de bien. Philippe rendit à Aratus toute sa confiance, & résolut de ne se plus conduire que par ses conseils. On s'en apperçut en plusieurs occasions, mais sur-

(*a*) Just. L. XXVIII. c. 3, 4. L. XXIX. c. 1. *& seq.* L. XXX. c. 1. *& seq.* L. XXXII. c. 2. *& seq.* Tit Liv. L. XXII. c. 33. *& seq.* L. XXIV. c. 40. L. XXVI. c. 28. *& seq.* L. XXVII. c. 30. *& seq.* L. XXVIII. c. 5. *& seq.* L. XXIX. c. 4. 12. L. XXX c. 42. L. XXXI. c. 1. *& seq.* L. XXXII. c. 4. *& seq.* L. XXXIII c. 2. *& seq.* L. XXXIV. c. 22. *& seq.* L. XXXV. c. 12 *& seq.* L. XXXVI. c. 3. *& seq.* L. XXXVII. c. 4. *& seq.* L. XXXVIII. c. 1. *& seq.* L. XXXIX. c. 23. *& seq.* L. XL. c. 3. *& seq.* Plut. T. I. pag. 258. *& seq.* Pauf. pag. 68, 373, 409. *& seq.* Appian. pag. 95. *& seq.* Vellei. Paterc. L. I. c. 6. Cor. Nep. in Annib. c. 2. Suid. T. II. pag. 1054. Roll. Hist. anc. T. IV pag. 336., 366. *& suiv.* Hist. Rom. T. III. pag. 301. *& suiv.* T. IV. pag. 53, 81. *& suiv.* Mem. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lettre T. XII. pag. 218. *& suiv.*

tout dans l'affaire de Lacédémone. Cette ville malheureuse étoit continuellement agitée de séditions. Dans une de ces émeutes, on tua un des Éphores, & avec lui plusieurs autres citoyens, parce qu'ils tenoient le parti de Philippe. Quand ce Prince fut arrivé de Macédoine, il écouta les députés de Sparte à Tégée où il les avoit mandés. Dans le Conseil plusieurs étoient d'avis qu'il traitât cette ville comme Alexandre avoit traité celle de Thebes. Il rejetta cette proposition avec horreur, & se contenta de faire punir les principaux auteurs de la sédition. On admira cette modération & cette sagesse dans un jeune Roi qui n'avoit que dix-sept ans, & l'on ne douta point que ce ne fût l'effet des bons conseils d'Aratus. Mais, il n'en fit pas toujours le même usage.

Étant arrivé à Corinthe, il reçut les plaintes de plusieurs villes contre les Étoliens, & d'un commun consentement la guerre leur fut déclarée. C'est ce qu'on appelle la guerre des alliés. Le décret fut envoyé à toutes les villes, & ratifié dans l'assemblée générale des Achéens. Ceux d'Étolie, de leur côté, se préparerent à la guerre, & mirent à leur tête Scopas, le principal auteur des troubles qu'ils avoient excités, & des violences qu'ils avoient commises. Philippe ramena ses troupes en Macédoine, & pendant les quartiers d'hiver travailla sérieusement aux préparatifs de la guerre. Il songea à se fortifier du secours des alliés, dont peu répondirent à ses vues, colorant de faux prétextes leurs retardemens. Il envoya aussi vers le roi Ptolémée, pour le prier de ne point aider les Étoliens ni de troupes ni d'argent.

A peu près dans le même tems, Démétrius de Pharos, dépouillé par les Romains, se réfugia vers Philippe, qui le reçut à bras ouverts. Les Romains en furent fort indignés & lui envoyerent des Ambassadeurs pour redemander Démétrius. Philippe, qui rouloit dès lors dans sa tête le dessein qui éclata bientôt après, n'eut point d'égard à leur demande.

Au retour du printems, ce Prince partit de Macédoine avec quinze mille hommes d'infanterie, & huit cens chevaux. Ayant passé la Thessalie, il arriva dans l'Épire. S'il avoit marché droit contre les Étoliens, il les auroit surpris & battus. Mais, à la priere des Épirotes, il forma le siege d'Ambracie, qui le retint quarante jours, & donna aux ennemis le tems de se préparer & de l'attendre. Néanmoins, ils n'empêcherent point Philippe d'entrer dans l'Étolie, & de s'y rendre maître de beaucoup de places importantes. Il auroit achevé de la soumettre; mais, la nouvelle qu'il reçut que les Dardaniens songeoient à faire une irruption dans son Royaume, l'obligea d'y retour-

ner. Il promit aux ambaſſadeurs des Achéens en partant, qu'il reviendroit au plutôt à leur ſecours. Sa prompte arrivée déconcerta les Dardaniens, & arrêta leur entrepriſe. Il revint en Theſſalie, dans le deſſein de paſſer le reſte de l'été à Lariſſe.

Cependant, ſur la nouvelle qu'il reçut que les Étoliens faiſoient de grands ravages en Épire, il partit de Lariſſe, quoique ce fût dans le fort de l'hiver, & arriva à Corinthe ſans qu'on eût eu aucun avis de ſa marche. Il y manda Aratus le pere, & marqua dans une lettre à ſon fils, qui cette année commandoit les troupes, l'endroit où il devoit les conduire. Le rendez-vous étoit à Caphyes. Euripidas, qui ne ſçavoit rien de l'arrivée de Philippe, menoit un détachement d'Éléens de plus de deux mille hommes pour ravager le territoire de Sicyone. Ils tomberent entre les mains de Philippe, & tous, à l'exception de cent, furent pris, ou tués, Le Roi ayant trouvé Aratus le jeune avec ſes troupes au rendez-vous marqué, marcha vers Pſophis pour en faire le ſiege. C'étoit une entrepriſe très-hardie; cependant, il en vint à bout. La ville, puis la citadelle ſe rendirent après quelque réſiſtance. Comme ils ne s'attendoient à rien moins qu'à un ſiege, le manque de vivres & de munitions avança beaucoup la priſe de la place. Philippe abandonna généreuſement cette ville aux Achéens, pour qui elle étoit d'une extrême importance, leur témoignant qu'il n'avoit rien plus à cœur que de leur faire plaiſir, & de les bien convaincre de ſon affection, & de ſon zele pour leurs intérêts. De-là, après s'être rendu maître de quelques autres villes qu'il laiſſa de même à ſes alliés, il paſſa chez les Éléens pour y faire le dégât. Ce païs étoit fort peuplé & fort riche, & les habitans de la campagne fort à leur aiſe. Autrefois, cette terre étoit comme ſacrée, à cauſe des jeux Olympiques qui s'y célébroient de quatre ans en quatre ans, & tous les peuples de la Grece étoient convenus de n'y jamais toucher, & de n'y point porter leurs armes. Les Éléens avoient perdu ce privilege par leur faute, s'étant ingérés comme les autres dans les guerres de la Grece. Philippe y fit un grand butin, & y enrichit ſes troupes; après quoi il ſe retira à Olympie. Ce Prince enſuite ayant pris Aliphéra, qui étoit une place très-forte, preſque toutes celles du païs, allarmées d'un ſuccès ſi étonnant, & laſſes d'être ſous le pouvoir tyrannique des Étoliens, ſe rendirent à lui. Ainſi, en aſſez peu de tems, il devint maître de toute la Tryphalie. Il ſe rendit après cela à Argos, & y paſſa le reſte de l'hiver.

Lorſque les troupes, revenues de leurs quartiers d'hiver,

se furent rassemblées, le Roi délibéra dans son Conseil sur les opérations de la campagne prochaine. Il fut résolu d'agir par mer, parce que c'étoit un moyen sûr de partager les forces des ennemis par l'incertitude où ils seroient de quel côté on devoit les attaquer. C'étoit aux Étoliens, aux Lacédémoniens & aux Éléens que Philippe devoit faire la guerre. Ce Prince, qui étoit retourné à Corinthe, s'étant mis en mer, arriva le second jour à Patres, & de-là étant abordé dans la Céphallénie, il forma le siege de Palée, ville qui par sa situation devoit lui être d'une grande utilité pour en faire sa place d'armes, & pour infecter de-là les terres des ennemis. Mais, il fut obligé d'abandonner l'entreprise par la faute de Léontius, un de ses principaux Officiers, qui le trahissoit. A la premiere nouvelle de l'attaque de Palée, les ennemis avoient envoyé Lycurgue avec quelques troupes dans la Messénie, & Dorimaque avec la moitié de l'armée dans la Thessalie, pour obliger Philippe par cette double diversion d'abandonner son entreprise. Il arriva bientôt des députés de la part des Acarnaniens & des Messéniens. Philippe, qui avoit levé le siege, assembla son Conseil, pour examiner de quel côté il devoit porter ses armes. Les Messéniens représentoient qu'en un jour on pouvoit arriver de Céphallénie dans leur païs, & accabler tout d'un coup Lycurgue, qui ne s'attendoit pas à une attaque si prompte. Léontius appuya fort cet avis. Sa raison secrete étoit, que le retour devenant impratiquable à Philippe à cause des vents qui lui seroient alors absolument contraires, il seroit obligé d'y rester, & qu'ainsi la campagne se passeroit sans rien entreprendre. Les Acarnaniens au contraire demandoient qu'on marchât droit vers l'Étolie, qui se trouvoit dénuée de troupes; parce que l'on ravageroit tout le païs impunément, & qu'on empêcheroit Dorimaque de faire une irruption dans la Macédoine. Aratus ne manqua pas de se déclarer pour ce dernier avis; & le Roi, qui depuis la lâche attaque de Palée, commençoit à se défier de Léontius, s'y rendit aussi.

Ayant pourvu au besoin pressant des Messéniens, il partit de Céphallénie, aborda le second jour à Leucade, de-là entra dans le golfe d'Ambracie, & arriva un peu avant le jour à Limnée. Aussi-tôt, il donna ordre aux soldats de prendre de la nourriture, de se décharger de la plus grande partie de leurs bagages, & de se tenir prêts à marcher. L'après-dîner, Philippe ayant laissé les bagages sous bonne garde, partit de Limnée; & au bout d'environ soixante stades, ou trois lieues, il fit alte, pour donner à son armée le tems de prendre de la nourriture & du repos. Puis, il marcha toute la nuit, & ar-

riva au point du jour au fleuve Achéloüs, dans le dessein de se jetter brusquement & à l'improviste sur Therme. Léontius conseilla au Roi de s'arrêter quelque tems, sous prétexte de donner aux soldats fatigués d'une longue marche le tems de respirer, mais en effet pour procurer aux Étoliens le loisir de se disposer à la défense. Aratus, au contraire, qui sçavoit que l'occasion passe & s'échappe rapidement, & que l'avis de Léontius étoit une trahison manifeste, conjura Philippe de saisir le moment favorable, & de partir sans délai.

Le Roi, déjà piqué & en défiance contre Léontius, part sur le champ, passe l'Achéloüs, & marche droit à Therme par un chemin très-âpre & très-difficile, creusé entre des rochers fort escarpés. C'étoit la capitale du païs, où les Étoliens chaque année tenoient leurs foires & leurs assemblées solemnelles, tant pour le culte des dieux, que pour l'élection des Magistrats. Comme cette ville passoit pour imprenable à cause de sa situation avantageuse, & que jamais ennemi n'avoit osé en approcher, les Étoliens y laissoient tous leurs meilleurs effets & toutes leurs richesses, & les y croyoient fort en sûreté. La surprise fut extrême, quand, vers la fin du jour, ils virent Philippe y entrer avec son armée. Les Macédoniens y firent un butin immense.

L'on remarque que Philippe se montra en cette circonstance un excellent Capitaine. Sa vue d'abord, en se mettant sur mer, étoit d'aller surprendre la ville de Therme, en profitant de l'absence des troupes Étoliennes. Pour couvrir son dessein, il prend un long circuit, qui laisse les ennemis dans l'incertitude du lieu où il veut tomber, & qui les empêche de songer à se saisir du pas des montagnes & des défilés où l'on pouvoit l'arrêter tout court. Il y avoit des rivieres à passer ; il falloit user d'une extrême diligence, & tourner tout d'un coup sur l'Étolie par une marche prompte & forcée. C'est ce qu'il fait, sans écouter les mauvais conseils des traîtres. Il laisse ses bagages pour rendre son armée moins pesante. Il passe les défilés sans trouver aucun obstacle, & entre dans Therme comme s'il y étoit tombé du Ciel, tant il avoit caché & brusqué sa marche, sans qu'il paroisse qu'on en eût eu le moindre soupçon.

Sa retraite ne fut pas moins admirable. Pour se l'assurer, il avoit fait occuper plusieurs postes importans, s'attendant bien qu'en descendant, son arriere-garde sur-tout ne manqueroit pas d'être attaquée. Elle le fut en effet à deux reprises différentes ; mais, les sages précautions qu'il avoit prises, rendirent inutiles les efforts des ennemis. Une entreprise si bien concertée, conduite avec tant

de secret, & exécutée avec tant de prudence & de promptitude, passe les forces d'un Prince à l'âge où étoit alors Philippe, & porte le caractere d'un vieux guerrier, exercé de longue main dans toutes les finesses & dans toutes les ruses de la guerre. On ne peut gueres douter, & le récit de Polybe l'insinue assez clairement, qu'Aratus, comme il avoit été l'auteur d'un si beau projet, n'en ait été aussi comme l'ame & le grand mobile dans toutes ses suites. Plutarque trouve qu'il étoit également glorieux à Philippe d'avoir été assez docile pour suivre de bons avis, & à Aratus d'avoir été assez habile pour les donner.

Quand Philippe, qui avoit repris le chemin par où il étoit venu, fut arrivé à Limnée, s'y trouvant en repos & en sûreté, il offrit aux Dieux des sacrifices en actions de graces des bons succès dont ils avoient favorisé ses entreprises, & fit un grand festin aux Officiers, qui n'étoient pas moins sensibles que lui à la gloire qu'il venoit de s'acquérir.

Pendant l'expédition de Philippe contre l'Étolie, Lycurgue roi de Sparte avoit fait une entreprise contre les Messéniens; mais, elle n'eut point de suites. Dorimaque, qui avoit mené un corps de troupes Étoliennes assez considérable en Thessalie, dans l'espérance de ravager le païs, & d'obliger Philippe de lever le siege de Palée pour aller secourir ses alliés, y trouva des troupes prêtes à le bien recevoir. Il n'osa pas les attaquer. La nouvelle de l'irruption de Philippe dans l'Étolie, l'obligea de s'y rendre à la hâte pour défendre son propre païs. Quelque diligence qu'il fît, il y arriva trop tard; les Macédoniens en étoient déja sortis.

Philippe conduisoit son armée avec une promptitude qu'on a peine à concevoir. Étant parti de Leucade avec sa flotte, & étant arrivé à Corinthe, il fit tirer ses vaisseaux à sec au port de Léchée, y débarqua ses troupes, les mit en marche, & passant par Argos il arriva le douzieme jour à Tégée, où il avoit donné le rendez-vous aux alliés. Sparte, qui avoit appris par le bruit public ce qui s'étoit passé à Therme, fut véritablement alarmée, quand elle vit ce jeune vainqueur sur ses terres, où l'on ne s'attendoit pas qu'il dût arriver si brusquement. Il y eut quelques actions entre les deux armées, où Philippe eut toujours l'avantage. Il montra partout un courage & une prudence supérieures à son âge, & cette expérience ne lui fit guere moins d'honneur que celle d'Étolie. Après avoir ravagé tout le païs, & fait beaucoup de butin, il retourna par Argos à Corinthe. Il y trouva des Ambassadeurs de Rhodes & de Chio, qui venoient offrir leur médiation, & porter les deux partis à un traité de paix. Le Roi, dis-

simulant ses véritables intentions, leur dit qu'il avoit toujours souhaité & qu'il souhaitoit encore avoir la paix avec les Étoliens, & les chargea, en les congédiant, de les y disposer. Il descendit ensuite à Léchée, pour passer de-là dans la Phocide, où il avoit dessein d'entreprendre quelque chose de plus important.

Il étoit encore à Léchée, lorsqu'on vit revenir d'Étolie les ambassadeurs de Rhodes & de Chio, après avoir fait consentir les Étoliens à une treve de trente jours. Ils assurerent le Roi que ce peuple étoit disposé à la paix. Philippe accepta la treve, & écrivit aux alliés d'envoyer leurs Plénipotentiaires à Patres pour traiter de la paix avec les Étoliens. Il partit aussi de Léchée pour s'y trouver, & y arriva après deux jours de navigation. Les Étoliens souhaitoient avec ardeur que la paix se conclût. Ils étoient las d'une guerre, où rien n'avoit répondu à leur attente. Ils s'étoient flattés de n'avoir affaire qu'à un Roi jeune & sans expérience, & avoient espéré de s'en jouer, comme d'un enfant. Philippe au contraire leur avoit fait connoître qu'en sagesse & en résolution il étoit homme fait, & qu'eux s'étoient conduits en enfans dans toutes leurs entreprises. Mais, sur la nouvelle d'un soulevement des troupes & d'une conjuration formée par les premiers officiers, ils reculerent le jour où ils devoient se trouver à Patres, dans l'espérance qu'il s'éleveroit à la Cour quelque sédition, dont le Roi ne se tireroit qu'avec peine. Philippe, qui dans le fond ne souhaitoit rien plus que de rompre les conférences sur la paix, saisit avidement l'occasion que les ennemis eux-mêmes lui en fournissoient, & engagea les alliés qui étoient venus au rendez-vous à continuer la guerre. Ensuite, il mit à la voile, & retourna encore à Corinthe. Il permit aux Macédoniens de s'en aller par la Thessalie prendre leurs quartiers d'hiver dans leur païs; puis, côtoyant l'Attique sur l'Euripe, il alla de Cenchrée à Démétriade, où il trouva Ptolémée, le seul des conjurés qui restoit, & le fit condamner à mort par une assemblée de Macédoniens. L'hiver venu, Philippe s'en retourna en Macédoine.

Dans son voyage, il avoit pris Bylazore, la plus grande ville de Péonie, & la plus avantageusement située pour faire des courses de Dardanie dans la Macédoine; de sorte que s'en étant rendu maître, il n'avoit presque plus rien à craindre de la part des Dardaniens. Après la prise de cette ville, il reprit le chemin de la Grece. Il jugea à propos de mettre le siege devant Thebes de Phthiotide, d'où les Étoliens faisoient des courses continuelles & de grands ravages sur les terres de Démétriade, de Pharsale, & même

de Lariſſe. L'attaque fut rude, & la défenſe très-vigoureuſe ; mais enfin, les aſſiégés, craignant d'être pris d'aſſaut, rendirent la ville. Par cette conquête, Philippe mettoit en ſûreté la Magnéſie & la Theſſalie, & enlevoit aux Étoliens un grand butin. Il reçut encore là des Ambaſſadeurs de Chio, de Rhodes, & de Byzance, au ſujet de la paix ; & il leur répondit, comme il avoit déjà fait auparavant, qu'il vouloit bien qu'elle ſe fît, & qu'ils n'avoient qu'à ſçavoir des Étoliens s'ils ſeroient dans les mêmes diſpoſitions. Ce n'eſt pas qu'en effet il déſirât fort la paix ; mais, il ne vouloit pas ſe déclarer.

Il partit enſuite avec ſes favoris pour ſe trouver aux jeux Néméens à Argos. Pendant qu'il aſſiſtoit à un des combats, arrive de Macédoine un courrier qui lui donnoit avis que les Romains avoient perdu une grande bataille dans la Toſcane près du lac de Thraſymene, & qu'Annibal étoit maître du plat païs. Le Roi ne montra cette lettre qu'à Démétrius de Pharos & lui défendit d'en parler. Celui-ci ſaiſit cette occaſion pour lui repréſenter qu'il devoit au plutôt laiſſer la guerre d'Étolie, pour attaquer les Illyriens, & paſſer en ſuite en Italie. Il ajoutoit que la Grece, déjà ſoumiſe en tout, lui obéiroit également dans la ſuite ; que les Achéens étoient entrés d'eux-mêmes & de plein gré dans ſes intérêts ; que les Étoliens, abattus & rebutés par les mauvais ſuccès de la guerre préſente, ne manqueroient pas de les imiter ; que s'il vouloit ſe rendre maître de l'univers, noble ambition qui ne convenoit mieux à perſonne qu'à lui, il falloit commencer par paſſer en Italie, & la conquérir ; qu'après la défaite des Romains dont il venoit d'apprendre la nouvelle, le tems étoit venu d'exécuter un ſi beau projet, & qu'il n'y avoit plus à héſiter. Un Roi jeune, heureux dans ſes exploits, hardi, entreprenant, & outre cela né d'un ſang qui s'étoit toujours flatté de parvenir un jour à l'Empire univerſel, ne pouvoit qu'être enchanté d'un pareil diſcours.

Cependant, comme il ſe poſſédoit, & que maître de ſes ſentimens il n'en montroit que ce qui convenoit au bien de ſes affaires, qualité bien eſtimable & bien rare dans un âge ſi peu avancé, il ne marqua point trop d'empreſſement pour la paix, quoiqu'alors il la ſouhaitât avec beaucoup d'ardeur. Il fit dire ſeulement aux villes alliées d'envoyer leurs Plénipotentiaires à Naupacte pour délibérer en commun ſur la paix. Preſſé par les Étoliens, il ſe rendit lui-même bientôt tout près de cette ville avec ſes troupes. On étoit de tous côtés ſi las de la guerre, qu'on n'eut pas beſoin de longues conférences. Le Roi fit propoſer aux Étoliens par les Ambaſſadeurs des alliés pour premier article, que de

part & d'autre on garderoit ce qu'on avoit. Ils y consentirent. On convint facilement des autres articles. Le traité fut ratifié, & chacun se retira dans son païs. Cette paix de Philippe & des Achéens avec les Étoliens, la bataille perdue par les Romains près du lac de Thrasymene, & celle qu'Antiochus perdit à Raphia, tous ces évenemens arriverent l'an 217 avant Jesus-Christ.

La guerre, allumée entre les Carthaginois & les Romains, attiroit alors l'attention de tous les Rois & de tous les peuples de la terre. Philippe s'y croyoit d'autant plus intéressé, que ses États n'étoient séparés de l'Italie que par la mer Adriatique. En apprenant qu'Annibal avoit passé les Alpes, il fut bien aise à la vérité de voir les Romains & les Carthaginois en guerre les uns contre les autres; mais, comme l'évenement étoit incertain, il ne voyoit pas encore clairement quel parti il devoit embrasser. Trois victoires remportées par Annibal ne lui laisserent plus lieu d'hésiter, & leverent tous ses doutes. Il lui envoya des Ambassadeurs, qui malheureusement tomberent entre les mains des Romains. A cette nouvelle, Philippe fit partir une seconde Ambassade, qui fut plus heureuse que la premiere, & rapporta le traité. Mais, ces contretems firent qu'on ne put rien entreprendre cette année-là, & tinrent encore les choses en suspens.

Philippe n'étoit plus occupé que du grand dessein de porter la guerre en Italie. Il avoit auprès de lui Démétrius de Pharos, qui ne cessoit d'allumer en lui de plus en plus ce désir, moins par zele pour les intérêts de ce Prince, que par haine contre les Romains qui l'avoient dépouillé de ses États, dans lesquels il croyoit ne pouvoir se rétablir que par ce moyen. C'est par son Conseil qu'il avoit fait la paix avec presque tous ses ennemis, pour donner tous ses soins & toute son application à cette guerre, dont la pensée ne le quittoit ni jour ni nuit, de sorte que dans tous ses rêves il ne parloit que de guerre & de combats contre les Romains, & se réveilloit souvent en sursaut plein de sueur, & tout hors de lui-même. Ce Prince, encore jeune, étoit naturellement vif & ardent dans tout ce qu'il entreprenoit. Ses heureux succès, les espérances que lui donnoit Démétrius, & le souvenir des grandes actions de ses prédécesseurs, allumoient en lui une ardeur qui prenoit tous les jours des nouvelles forces.

Pendant l'hiver, il songea à équiper une flotte, non pour hazarder un combat naval contre les Romains, il n'étoit pas en état de le tenter, mais pour transporter ses troupes en Italie avec plus de promptitude, & surprendre les ennemis lorsqu'ils l'attendroient le moins. Il fit donc construire chez les Il-

lyriens cent ou cent vingt barques, & après avoir exercé pendant quelque tems les Macédoniens à la manœuvre de la chiourme, il se mit en mer. Il s'empara de la ville d'Orique, située au côté occidental de l'Epire. M. Valérius Lévinus, commandant de la flotte qui étoit à Brundusium, en ayant été averti, partit sur le champ avec ce qu'il avoit de vaisseaux prêts à faire voile, reprit le lendemain Orique où Philippe n'avoit laissé qu'une légere garnison, & envoya un assez gros détachement au secours d'Apollonie, dont Philippe avoit formé le siege.

Les Macédoniens, se croyant sans péril, parce qu'ils se voyoient séparés des ennemis par la mer, étoient dans une grande sécurité, & avoient négligé toutes le précautions que la guerre prescrit, & qu'une exacte discipline demande. Le Commandant de la garnison, qui en avoit été informé, sortit de nuit de la ville sans faire de bruit, & arriva dans le camp où tout étoit endormi. Les cris de ceux qui furent attaqués les premiers, ayant éveillé les autres, ils ne songerent qu'à fuir & à se sauver. Le Roi lui-même, encore à demi endormi & presque nu, eut bien de la peine à gagner ses vaisseaux. Les soldats l'y suivirent en foule. Il y en eut près de trois mille pris ou tués. M. Valérius Lévinus, qui étoit resté à Orique, à la premiere nouvelle de cette sortie, avoit envoyé sa flotte vers l'embouchure de la riviere, pour en fermer la sortie à Philippe. Ce Prince, se voyant sans issue & sans ressource, après avoir mis le feu à ses vaisseaux, retourna par terre en Macédoine, menant avec lui les tristes débris de ses troupes presque entierement désarmées & dépouillées.

Il y avoit déjà quelque tems que Philippe, en qui jusques-là on avoit remarqué & admiré beaucoup de qualités d'un grand Roi, avoit commencé à changer de caractere & de conduite; & l'on attribuoit ce changement aux mauvais conseils de ceux qui l'environnoient, qui, pour lui plaire, ne cessoient de le louer, d'entrer dans toutes ses passions, & de lui faire entendre que la grandeur d'un Roi consistoit à gouverner avec empire, & à se faire obéir aveuglément & sans résistance. Au lieu de la douceur, de la sagesse, de la modération qu'il avoit fait paroître jusques-là, on le vit traiter les villes & les peuples, non-seulement avec fierté & hauteur, mais encore avec injustice & dureté; & n'étant plus sensible comme auparavant à sa réputation, il s'abandonna sans retenue à toute sorte de débauches & de déréglemens.

Il semble que l'échec que Philippe avoit reçu devant Apollonie, en le couvrant de honte, devoit abattre son orgueil, & le rendre plus traita-

table. Il ne fit qu'aigrir son humeur, & l'on auroit dit que ce Prince vouloit se venger sur ses sujets & sur ses alliés de l'affront qu'il avoit reçu de ses ennemis. S'étant rendu dans le Péloponnese peu de tems après sa défaite, il fit tous ses efforts pour tromper & surprendre les Messéniens. Mais, ses ruses ayant été découvertes, il leva le masque, & ravagea tout le païs. Aratus, qui étoit plein de probité & d'honneur, ne put tenir contre une injustice si criante, & s'en plaignit hautement. Il avoit déjà commencé dès auparavant à se retirer insensiblement de la Cour; ici il crut devoir rompre absolument avec un Prince qui ne respectoit plus le public, & qui ne gardoit plus aucune mesure avec lui-même. Car, il sçavoit le commerce qu'il avoit eu avec sa belle fille, dont il avoit été très-affligé; mais, il n'en avoit rien dit à son fils, à qui il n'auroit de rien servi de connoître sa honte, lorsqu'il étoit dans l'impuissance de s'en venger. Comme cette rupture ne put se faire sans éclat, Philippe à qui les plus grands crimes ne coutoient plus rien, résolut de se défaire d'un Censeur incommode, dont l'absence même lui reprochoit tous ses désordres. La grande réputation d'Aratus, & le respect qu'on avoit pour sa vertu, l'empêcherent de recourir à la force ouverte & à la violence. Il chargea Taurion, l'un de ses confidens, de le faire mourir par quelque voie secrete pendant son absence. Il fut obéi.

A peu près dans le même tems, Philippe fit une expédition contre les Illyriens, qui eut un heureux succès. Il souhaitoit depuis long-tems de se rendre maitre de la ville de Lissus; mais, il désespéroit de pouvoir prendre le château, qui passoit pour imprenable, tant il étoit bien situé & bien fortifié. Ne pouvant réussir par la force, il eut recours à la ruse.

L'année suivante, qui étoit la 211e. avant Jesus-Christ, M. Valérius Lévinus, qui commandoit dans la Grece & dans la Macédoine, sentit bien de quelle importance il étoit, pour diminuer les forces de Philippe, de lui débaucher quelques-uns de ses alliés. Comme les Étoliens étoient les plus puissans de tous, il s'adressa à eux, & les disposa à faire alliance avec les Romains. Le traité ne fut pas plutôt conclu, que les actes d'hostilité commencerent sur le champ. On prit quelques villes sur Philippe; après quoi, M. Valérius Lévinus se retira à Corcyre, bien persuadé que le Roi avoit assez d'affaires & d'ennemis sur les bras, pour être hors d'état de penser à l'Italie & à Annibal.

Philippe étoit en quartier d'hiver à Pella, quand il apprit la nouvelle du traité des Étoliens. Afin de pouvoir marcher au plutôt contre eux, il travailla à

régler

régler les affaires de la Macédoine, & à la mettre en sûreté contre les insultes des peuples voisins. Scopas de son côté se prépare à porter la guerre contre les Acarnaniens, qui, se voyant dans l'impuissance de tenir tête en même tems à deux peuples aussi puissans qu'étoient les Étoliens & les Romains, prirent néanmoins les armes plutôt par désespoir que par raison, & résolurent de vendre bien cher leurs vies. Étant partis sur le champ, ils vont au-devant de l'ennemi jusqu'aux frontieres de leur païs. Une telle résolution effraya les Étoliens. D'ailleurs, ils apprirent que Philippe s'étoit déjà mis en marche pour venir au secours de ses alliés. Ils rebroussèrent chemin & s'en retournerent chez eux; Philippe en fit autant.

L'an 208 avant Jesus Christ, P. Sulpicius & le roi Attale étant arrivés avec leur flotte au secours des Étoliens, ceux-ci conçurent de grandes espérances, & la terreur se répandit dans le parti contraire, d'autant plus que Machanidas, tyran de Sparte, attaquoit déjà les terres des Achéens, dont il étoit voisin. Aussi-tôt les Achéens & leurs alliés députent vers Philippe, & le pressent de venir en Grece pour les défendre & les soutenir. Il ne tarda pas. Les Étoliens, sous la conduite de Pyrrhias qui cette année avoit été nommé leur Général conjointement avec le roi Attale, s'avancent à sa rencontre jusqu'à Lamia. Pyrrhias avoit avec lui les troupes qu'Attale & P. Sulpicius lui avoient envoyées. Philippe le battit deux fois, & les Étoliens furent obligés de se renfermer dans les murs de Lamia. Philippe se retira à Phalare avec son armée.

Pendant le séjour qu'il y fit, il arriva des Ambassadeurs de la part de Ptolémée roi d'Égypte, des Rhodiens, des Athéniens, des habitans de Chio. Ils étoient chargés de faire tous leurs efforts pour etablir une paix solide entre Philippe & les Étoliens. Ce n'étoit pas tant par bonne volonté pour ceux-ci, que par la peine qu'ils avoient de voir Philippe entrer si fort dans les affaires de la Grece, ce qui pouvoit le rendre plus puissant que leurs intérêts ne le demandoient. Car, ses conquêtes sur les Étoliens & sur leurs alliés lui facilitoient le moyen de devenir maître de toute la Grece, à quoi ses prédécesseurs avoient toujours aspiré, & lui ouvroient même une entrée dans les villes que Ptolémée possédoit hors de l'Égypte. Philippe renvoya la délibération sur la paix à l'assemblée prochaine des Achéens & cependant accorda aux Étoliens une treve de trente jours. Quand il se fut rendu à l'assemblée, les Étoliens, par les propositions déraisonnables qu'ils firent, ôterent toute espérance d'accommodement. Philippe,

indigné que les vaincus prétendissent lui faire la loi, déclara qu'en venant à l'assemblée il n'avoit point du tout compté sur la droiture & la sincérité des Étoliens, mais qu'il étoit bien aise de convaincre ses alliés qu'il désiroit véritablement la paix, & que les Étoliens seuls y mettoient obstacle. Il partit de-là, après avoir laissé aux Achéens quatre mille hommes pour les soutenir, & se rendit à Argos, où l'on étoit près de donner les jeux Néméens, dont il étoit bien aise d'augmenter la célébrité par sa présence.

Pendant qu'il étoit occupé à la célébrité de ces jeux, P. Sulpicius étant parti de Naupacte, & ayant débarqué entre Sicyone & Corinthe, ravagea tout le plat païs. Philippe, sur cette nouvelle, quitta les jeux, marcha promptement contre les ennemis, & les trouvant chargés de butin, il les mit en fuite, & les poursuivit jusqu'à leurs vaisseaux. De retour aux jeux, il fut reçu avec un applaudissement général, d'autant plus qu'ayant quitté son diadême & sa pourpre royale, il s'égaloit & se confondoit avec tous les spectateurs, spectacle bien agréable & bien flatteur pour des villes libres. Mais, autant que ses manieres simples & populaires l'avoient fait aimer, autant bientôt ses débauches énormes le rendirent odieux. Il alloit de nuit dans les maisons en simple particulier, & y exerçoit toute sorte de licences. Il n'étoit pas sûr aux peres & aux maris de vouloir s'y opposer, & ils couroient risque de leur vie.

Quelques jours après la célébration des jeux, Philippe, avec les Achéens, qui avoient pour capitaine Cycliade, ayant passé la riviere de Larisse, s'avance jusqu'à la ville d'Élis, qui avoit reçu une garnison Étolienne. Le premier jour, il ravagea les terres voisines; puis, il s'approcha de la ville en bataille rangée, & fit avancer quelques corps de cavalerie jusqu'aux portes, pour engager les Étoliens à faire une sortie. Ils sortirent en effet; mais, Philippe fut bien étonné de voir parmi eux des troupes Romaines. P. Sulpicius étant parti de Naupacte avec quinze galeres, & ayant débarqué quatre mille hommes, étoit entré de nuit dans la ville d'Élis. Le combat fut rude. Damophante, général de la cavalerie des Éléens, ayant apperçu Philopœmen qui commandoit celle des Achéens, s'avança hors des rangs, & courut impétueusement contre lui. Celui-ci l'attendit de pied ferme, & le prévenant, il le renversa d'un coup de pique aux pieds de son cheval. Damophante tombé, sa cavalerie prit la fuite. D'un autre côté, l'infanterie Éléenne combattoit avec avantage. Le Roi, voyant que les siens commençoient à plier, pousse son cheval au milieu de l'infanterie Romaine. Son cheval, percé d'un coup

de javelot, le jette par terre. Alors, le combat devint furieux, chacun de son côté faisant des efforts extraordinaires, les Romains pour se saisir de Philippe, les Macédoniens pour le sauver. Le Roi signala son courage en cette occasion, ayant été obligé de combattre long-tems à pied au milieu de la cavalerie. Il se fit en ce combat un grand carnage. Enfin, ayant été enlevé par les siens, & mis sur un autre cheval, il se retira. Il alla camper à cinq milles de-là, & le lendemain ayant attaqué un château où s'étoit retirée une grande multitude de paysans avec tous leurs troupeaux, il fit quatre mille prisonniers, & prit vingt mille bêtes tant de gros que de menu bétail; avantage qui pouvoit le consoler de l'affront qu'il venoit de recevoir à Élis. Dans ce moment, il apprit que les barbares avoient fait une irruption dans la Macédoine. Il partit sur le champ pour aller défendre son païs, ayant laissé aux alliés deux mille cinq cens hommes de son armée.

P. Sulpicius & le roi Attale, qui étoient demeurés à Égine pendant les quartiers d'hiver, en sortirent dès que le printems fut venu, & se rendirent à Lemnos avec leurs flottes, qui jointes ensemble faisoient soixante galeres. Philippe de son côté, après avoir marqué le rendez-vous de l'armée à Larisse, ville de Thessalie, s'avança vers Démétriade, pour être en état de faire face à l'ennemi soit par terre, soit par mer. Les Ambassadeurs des alliés y vinrent de tous côtés pour implorer son secours dans le danger pressant où ils se trouvoient. Il les écouta favorablement, & leur promit à tous de leur envoyer du secours, selon que le tems & le besoin l'exigeroient. Il le fit en effet, & envoya différens corps de troupes en différens endroits, pour les mettre en sûreté contre l'attaque des ennemis. Il se rendit lui-même à Scotusse, & y fit passer ses troupes de Larisse qui en étoient fort près; puis, il retourna à Démétriade. Et afin de pouvoir courir à propos au secours des alliés qui seroient attaqués, il établit dans la Phocide, dans l'Eubée, & dans la petite isle de Péparéthe des signaux, & plaça de son côté sur le Tisée, montagne fort haute de Thessalie, des gens pour les observer, afin d'être averti promptement de la marche des ennemis, & des endroits qu'ils auroient dessein d'attaquer.

Le roi Attale assiégea Oponte, ville située assez près de la mer chez les Locriens dans l'Achaie. Philippe fit une diligence extraordinaire pour la secourir; ayant fait en un seul jour plus de soixante milles, c'est-à-dire, plus de vingt lieues. La ville venoit d'être prise, quand il en approcha, & il auroit pu surprendre Attale qui la ravageoit, si celui-ci, averti de son

arrivée, ne se fût retiré précipitamment. Philippe le poursuivit jusqu'au bord de la mer. Attale s'étant retiré à Orée, & là ayant appris que Prusias roi de Bithynie étoit entré dans ses États, reprit le chemin de l'Asie; & P. Sulpicius retourna à l'isle d'Égine. Philippe, après avoir pris plusieurs petites villes, & fait échouer le dessein de Machanidas, tyran de Sparte, qui songeoit à attaquer les Éléens occupés à préparer la célébration des jeux Olympiques, se rendit à l'assemblée des Achéens qui se tenoit à Égium, où il comptoit trouver la flotte Carthaginoise, & la joindre à la sienne; mais, sur la nouvelle du départ de celle des Romains, & d'Attale, elle s'étoit retirée.

Philippe avoit une vraie douleur de ce que, quelque diligence qu'il pût faire, il n'arrivoit jamais à tems pour exécuter ses projets; la fortune, disoit-il, prenant plaisir à lui enlever sous ses yeux toutes les occasions, & à rendre ses courses & tous ses mouvemens inutiles. Il dissimula pourtant son chagrin dans l'assemblée, & y parla avec un air de fermeté & de confiance. Ayant pris les Dieux & les hommes à témoin qu'il n'avoit manqué aucune occasion de se mettre en marche pour chercher par tout l'ennemi, il ajouta qu'il ne pouvoit dire de quel côté il y avoit eu le plus de promptitude, ou du sien à voler au secours des alliés, ou de celui des ennemis à se dérober de ses mains par la fuite; que c'étoit déjà de leur part un aveu qu'ils se croyoient inférieurs à lui en force; mais qu'il espéroit remporter bientôt sur eux une victoire complette, qui en seroit une preuve sensible. Ce discours rassura beaucoup les alliés. Après avoir donné les ordres nécessaires, & fait quelques légeres expéditions, il retourna en Macédoine, pour y porter la guerre contre les Dardaniens.

Quelque tems après, les Étoliens se voyant négligés par les Romains qui étoient plus occupés de la guerre des Carthaginois que de celle de Grece, firent leur paix avec Philippe. A peine le traité étoit-il conclu, qu'on vit arriver P. Sempronius proconsul avec dix mille hommes d'infanterie, mille chevaux, & trente-cinq vaisseaux de guerre, ce qui étoit un secours très-considérable. Il leur sçut fort mauvais gré d'avoir conclu cette paix sans le consentement des Romains, contre la teneur expresse du traité d'alliance. Les Épirotes aussi, las d'une si longue guerre, envoyerent des députés, avec la permission du Proconsul, vers Philippe qui étoit retourné en Macédoine, pour le porter à conclure une paix générale, lui faisant entendre qu'ils se tenoient comme assurés que s'il consentoit à avoir une entrevue avec P. Sempronius, ils con-

viendroient facilement des conditions. Le Roi reçut cette proposition avec joie, & se rendit en Épire. Comme de part & d'autre on souhaitoit la paix, Philippe, afin de mettre ordre aux affaires de son Royaume, les Romains pour être en état de pousser plus vivement la guerre contre Carthage, le traité fut bientôt conclu. Le Roi y fit comprendre Prusias roi de Bithynie, les Achéens, les Béotiens, les Thessaliens, les Acarnaniens, les Épirotes. Les Romains de leur côté y comprirent ceux d'Ilium, le roi Attale, Pleuratus, Nabis tyran de Sparte qui avoit succédé à Machanidas, les Éléens, les Messéniens, les Athéniens. Ainsi fut terminée cette guerre des alliés, par une paix qui ne fut pas de longue durée.

Antiochus roi de Syrie & Philippe, pendant la vie de Ptolémée roi d'Égypte, avoient paru fort attachés à ses intérêts, & toujours prêts à lui donner du secours. A peine fut-il mort, laissant après lui un jeune enfant, que les loix de l'humanité & de la justice les obligeoient de ne point troubler dans la possession du Royaume de son pere, qu'ils font entre eux une ligue criminelle, & s'animent l'un l'autre à partager cette succession & à se défaire du légitime héritier. Philippe devoit avoir la Carie, la Libye, la Cyrénaïque & l'Égypte; & Antiochus, tout le reste. Celui-ci entra pour cet effet dans la Célésyrie & dans la Palestine; & en moins de deux campagnes, il fit la conquête entiere de ces deux provinces, avec toutes leurs villes & leurs dépendances. Mais, la Providence, dit Polybe, pendant qu'ils ne cherchoient qu'à déchirer par morceaux le Royaume d'un enfant foible & abandonné, suscita contr'eux les Romains, qui renverserent de fond en comble les Royaumes de Philippe & d'Antiochus, & qui firent sentir à leurs successeurs des maux aussi grands que ceux dont ces deux Princes avoient voulu accabler le jeune pupille.

Pendant ce tems-là, Philippe étoit occupé à la guerre qu'il avoit entreprise contre les Rhodiens. Il remporta sur eux un léger avantage dans un combat naval qu'il donna près de l'isle de Ladé, vis-à-vis la ville de Milet. L'année suivante, il attaqua Attale, & s'avança jusqu'à Pergame capitale de son Royaume. Tous ses efforts dans l'attaque de cette ville ayant été inutiles, il tourna sa fureur & sa rage contre les Dieux, & ne se contentant pas de brûler leurs temples, il brisoit les statues, renversoit les autels, & arrachoit les pierres jusques dans les fondemens, afin qu'il n'en restât aucune trace. Il ne fut pas plus heureux contre les Rhodiens. Il leur avoit déjà donné une premiere bataille avec un médiocre succès. Il en hazarda une seconde à la

hauteur de l'isle de Chio. Attale avoit joint sa flotte à celle des Rhodiens. Philippe fut battu, & fit une perte considérable. Les morts dans son armée, monterent au nombre de trois mille Macédoniens & de six mille alliés, & l'on fit prisonniers, tant de Macédoniens que d'alliés, deux mille hommes & sept cens Égyptiens. Du côté des Rhodiens, il n'y eut que soixante hommes de tués, & Attale n'en perdit que soixante-dix. Philippe s'attribua toute la gloire de ce combat, & cela sur ces deux raisons; la premiere, qu'ayant poussé Attale sur le rivage, il s'étoit rendu maître du vaisseau de ce Prince; l'autre, qu'ayant jetté l'ancre près du promontoire d'Argenne, il s'étoit arrêté parmi les débris mêmes de ses ennemis. Mais, quelque bonne mine qu'il fît, il sentoit bien sa perte, & ne pouvoit se la dissimuler à lui-même, ni la cacher aux autres. Jamais ce Prince, ni sur terre ni sur mer, n'avoit perdu une si grande quantité de monde en un seul jour. Il en étoit pénétré de douleur, & il avoit un peu rabattu de sa premiere vivacité.

Cependant, le mauvais succès de cette bataille ne fit pas perdre courage à Philippe. C'étoit le caractere de ce Prince d'être ferme dans ses résolutions, de ne se point laisser abattre par les contretems, & de vaincre les difficultés par sa constance & son opiniatreté. Il continua donc la guerre avec un nouveau courage. Nous ne sçavons si l'on ne peut pas placer dans ce tems-ci le traitement cruel que Philippe fit souffrir aux Cianiens, qui lui est souvent reproché, & dont malheureusement on ignore le détail. Ce Prince marcha ensuite vers la Thrace & la Chersonnese, où plusieurs villes se rendirent à lui sans résistance.

Cependant, la gloire du peuple Romain venoit d'être portée dans toute la terre par la victoire de P. Scipion sur Annibal en Afrique, évenement qui termina d'une maniere si glorieuse pour eux la seconde guerre Punique. La Cour d'Égypte, dans le danger où la mettoit l'union de Philippe & d'Antiochus contre son Roi pupille, avoit eu recours aux Romains pour implorer leur protection, & leur offrir la tutele du Roi & la régence de ses États pendant sa minorité; assurant que le Roi défunt l'avoit ainsi recommandé à sa mort. Les Romains avoient intérêt d'empêcher que la puissance de Philippe & d'Antiochus ne se fortifiât par l'augmentation de tant de riches provinces qui composoient l'empire d'Égypte. Il leur étoit facile de prévoir qu'ils auroient bientôt la guerre avec ces deux Princes, avec l'un desquels ils avoient déjà eu des démêlés qui en annonçoient de plus grands. Ainsi; ils n'avoient point hésité à accepter la tutele, & en consé-

quence ils avoient nommé trois députés, qui furent chargés de le notifier aux deux Rois, & de leur faire sçavoir qu'ils eussent à cesser d'inquiéter les États de leur pupille, qu'autrement ils seroient obligés de leur déclarer la guerre. Il n'y a personne qui ne sente que c'est faire un digne usage de sa puissance, que de se déclarer si généreusement pour un Roi & pour un pupille opprimé.

Il arriva dans le même tems à Rome des Ambassadeurs de la part des Rhodiens & du roi Attale pour faire leurs plaintes aussi contre les entreprises des deux Rois, & pour donner avis aux Romains que Philippe, soit par lui-même, soit par ses députés, sollicitoit plusieurs villes d'Asie à prendre les armes, & qu'il avoit sans doute quelque grand dessein en tête. Ce fut une nouvelle raison de hâter le départ des Ambassadeurs. Étant arrivés à Rhodes, & ayant appris la nouvelle du siege d'Abyde, ils députerent vers Philippe le plus jeune d'entre eux, qui arriva à Abyde dans le tems même qu'on songeoit à livrer la ville. L'Ambassadeur dit à Philippe qu'il avoit ordre de l'exhorter de la part du Sénat à ne faire la guerre à aucun peuple de la Grece, à n'envahir rien de ce qui appartenoit à Ptolémée, & à mettre en justice réglée les prétentions qu'il avoit contre Attale & les Rhodiens ; que s'il se rendoit à ces remontrances, il vivroit en paix ; & que s'il refusoit de s'y soumettre, il auroit guerre avec les Romains. Philippe voulut faire voir que les troubles avoient commencé par les Rhodiens. « Mais, reprit l'Ambassadeur en l'interrompant, les » Athéniens & les Abydéniens » vous ont-ils attaqué les premiers ? » Philippe, qui n'étoit point accoutumé à s'entendre dire la vérité, choqué de la hardiesse d'une pareille réponse adressée à un Roi : « Votre âge, dit-il à l'Ambassadeur, votre beauté, [car » Polybe remarque que le Romain étoit réellement de très-» bonne mine] & plus que cela » encore le nom Romain vous » rendent extrêmement fier. » Pour moi, je souhaite que » votre République garde fidélement les traités qu'elle a » faits avec moi ; mais, si elle » m'attaque, j'espere lui faire » voir que l'empire de Macédoine ne le cede à Rome » ni en courage, ni en réputation. » Le député se retira avec cette réponse. Philippe s'étant rendu maître d'Abyde, y laissa une forte garnison, & retourna en Macédoine.

Cependant, ce Prince faisoit ravager l'Attique par ses troupes. Les Athéniens porterent leurs plaintes à Rome contre cette entreprise. Les Ambassadeurs des Rhodiens & du roi Attale se joignirent à eux. Les Romains ne cherchoient qu'une occasion de rupture avec

Philippe dont ils étoient fort mécontens, Il avoit fort mal observé les conditions du traité de paix conclu avec lui trois ans auparavant, en ne cessant de molester les alliés qui y étoient compris. Tout récemment il avoit envoyé des troupes & de l'argent à Annibal en Afrique. On apprenoit qu'actuellement il remuoit en Asie. Tous ces mouvemens donnoient de l'inquiétude au peuple Romain. Il se souvenoit des peines que lui avoit causées Pyrrhus avec une poignée d'Épirotes, nation bien inférieure aux Macédoniens. Ainsi, délivré de la guerre contre Carthage, il crut devoir prévenir les entreprises de ce nouvel ennemi qui pouvoit devenir redoutable, si on lui laissoit le tems de se fortifier. Le Sénat, après avoir répondu favorablement à tous ces Ambassadeurs, chargea M. Valérius Lévinus propréteur de s'approcher de la Macédoine avec une flotte, pour examiner les choses de plus près, & être en état de secourir promptement les alliés.

Cependant, on délibéroit sérieusement à Rome sur le parti qu'il falloit prendre. Dans le têms même que le Sénat étoit assemblé pour examiner cette importante affaire, arriva une seconde ambassade de la part des Athéniens, qui marqua que Philippe étoit près d'entrer en personne dans l'Attique, & qu'infailliblement il se rendroit maître d'Athenes, si l'on ne leur envoyoit un prompt secours. On reçut aussi des lettres de M. Valérius Lévinus, par lesquelles on apprit qu'on avoit tout à craindre de Philippe; que le danger étoit très-pressant, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre. Sur ces nouvelles, il fut résolu qu'on déclareroit la guerre à Philippe. Le consul P. Sulpicius, à qui la Macédoine étoit échue par le sort, se mit en mer avec une armée, & il arriva bientôt. Les Ambassadeurs Athéniens vinrent promptement l'y trouver, pour lui apprendre qu'Athenes étoit assiégée, & pour implorer son secours. Il détacha une escadre de vingt galeres, commandée par Claudius Cento, qui partit sur le champ. Ce n'étoit pas Philippe en personne qui avoit formé le siege d'Athenes. Il y avoit envoyé un de ses Lieutenans. Pour lui, il avoit porté ses armes contre Attale & contre les Rhodiens.

Claudius Cento, étant entré dans le Pirée avec ses galeres, rendit aux Athéniens le courage & la confiance. Il ne se contenta pas de mettre la ville & tout le païs voisin en sûreté; mais, ayant appris que la garnison de Chalcis ne gardoit aucune regle ni aucune discipline comme éloignée de tout danger, il partit avec sa flotte. Arrivé près de la ville avant le jour, & ayant trouvé les sentinelles endormies, il y entra sans peine, mit le feu aux greniers publics

remplis de bled, & à l'arsenal qui étoit plein de machines de guerre, tailla en pieces toute la garnison, & après avoir fait porter dans ses vaisseaux le butin immense qu'il avoit amassé, il retourna au Pirée d'où il étoit parti.

Philippe, qui étoit pour lors à Démétriade, à la premiere nouvelle qu'il reçut du désastre de cette ville alliée, accourut dans l'espérance de surprendre les Romains. Mais, ils n'y étoient plus, & il sembla n'être venu que pour être témoin du triste spectacle de cette ville encore fumante & à demi-ruinée. Il voulut rendre la pareille à Athenes, & en seroit venu à bout, si un de ces coureurs qu'on appelloit Hémérodromes, ayant apperçu de la hauteur où il étoit placé, les troupes du Roi, n'en avoit porté promptement la nouvelle à Athenes, où tout étoit endormi. Philippe arriva peu d'heures après, mais avant le jour. Voyant que la ruse lui avoit mal réussi, il résolut d'attaquer la ville de vive force. Les Athéniens avoient rangé leurs troupes en bataille hors de l'enceinte des murailles à la porte Dipyle. Philippe, marchant à la tête de son armée, les attaqua vigoureusement, & en ayant tué plusieurs de sa main, les repoussa dans la ville, où il ne jugea pas à props de les suivre. Il déchargea sa colere sur les maisons de plaisance, sur les lieux publics d'exercice comme le Lycée, & sur tous les temples qui se trouvoient hors de la ville, mettant le feu par-tout, & ruinant tout ce qui se rencontroit sans épargner ni les tombeaux, ni ce qu'il y avoit de plus sacré. Il partit de-là pour surprendre Éleusis, où il manqua aussi son coup. Puis, il marcha vers Corinthe, & ayant appris que les Achéens tenoient leur assemblée à Argos, il s'y rendit.

On y délibéroit au sujet de Nabis tyran de Sparte, qui ravageoit tout le païs par ses courses. Philippe offrit de se charger seul de cette guerre. Cette proposition fut reçue avec un applaudissement général. Il y ajouta une condition qui rabattit bien de cette joie, c'étoit de lui fournir autant de troupes qu'il en falloit pour garder Orée, Chalcis & Corinthe, & pour ne point laisser ses derrieres sans défense pendant qu'il iroit combattre pour eux. On sentit que son dessein étoit de tirer du Péloponnese la jeunesse des Achéens pour s'en rendre maître, & pour l'engager dans la guerre contre les Romains. Cycliade, qui présidoit à l'assemblée, éluda la proposition, en marquant qu'il n'étoit pas permis selon leurs loix de délibérer d'autre chose que de ce qui avoit fait le sujet de l'assemblée. Ainsi, l'on se sépara, après avoir résolu la guerre contre Nabis, & Philippe vit encore son espérance frustrée.

Il fit une nouvelle tentative

contre Athenes, qui ne lui réussit pas mieux que la premiere, si ce n'est qu'il acheva de détruire ce qui étoit resté dans le païs de temples, de statues & d'ouvrages précieux. Après cette expédition, il se retira dans la Béotie.

Le consul P. Sulpicius, qui campoit entre Apollonie & Dyrrachium, envoya en Macédoine un détachement assez considérable sous la conduite du lieutenant L. Apustius, qui ravagea le plat païs, & se rendit maître de plusieurs petites villes. Philippe, qui étoit retourné en Macédoine, travailloit aussi fortement de son côté aux préparatifs de la guerre.

La grande attention des deux peuples étoit d'engager dans leur parti les Étoliens. Leur assemblée générale alloit se tenir. Philippe, les Romains & les Athéniens y envoyerent leurs Ambassadeurs. Celui de Philippe prit le premier la parole. Les députés d'Athenes, du consentement des Romains, parlerent les seconds. Les députés de Rome furent les derniers qui parlerent. Damocrite, préteur des Étoliens, que l'on prétend que Philippe avoit gagné par argent, sentit que le discours du chef de la députation des Romains alloit entraîner tous les suffrages. Sans paroître prendre aucun parti, il représenta que l'affaire étoit trop importante pour être décidée sur le champ, & qu'il falloit prendre du tems pour y songer mûrement. Par-là, il éluda l'effet de l'assemblée, & il se vantoit d'avoir rendu un service considérable à la République, qui attendroit l'évenement pour se déterminer, & alors se déclareroit pour le plus fort.

Philippe cependant préparoit vigoureusement la guerre par terre & par mer; mais, le Consul Romain la faisoit déjà. Il étoit entré en Macédoine, & s'étoit avancé vers les Dassaretes. Philippe se mit aussi en campagne. Ils ignoroient encore tous deux quelle route l'ennemi avoit prise. On fit de part & d'autre un détachement pour aller à la découverte. Ces deux troupes se rencontrerent. Comme elles n'étoient composées que de gens d'élite, le combat fut rude, & la victoire demeura douteuse. Il resta sur la place, du côté des Macédoniens, quarante cavaliers, & trente-cinq du côté des Romains.

Le Roi, persuadé que le soin, qu'il prendroit d'ensevelir ceux qui étoient morts dans cette rencontre, contribueroit beaucoup à lui gagner l'affection des troupes, & à les animer à combattre vaillamment pour lui, fit amener leurs corps dans le camp, afin que toute l'armée fût témoin des honneurs qu'il leur rendroit. Il n'y a rien sur quoi l'on doive moins compter que sur les sentimens & les dispositions de la multitude. Ce spectacle, qu'on croyoit devoir animer les soldats, ne

servit qu'à ralentir leur courage. Ils n'avoient eu affaire jusques-là qu'avec les Grecs & les Illyriens, qui n'employoient gueres que des fleches, des javelots, & des lances, & par cette raison faisoient de moins grandes blessures. Mais, quand ils virent les corps de leurs compagnons couverts de larges plaies faites par les sabres Espagnols, des bras coupés, des épaules entieres enlevées, des têtes séparées du tronc, cette vue les saisit de frayeur, & leur fit comprendre contre quels ennemis on les menoit.

Le Roi lui-même, qui n'avoit point encore vu de près les Romains dans un combat en forme, en fut effrayé. Ayant sçu par des transfuges l'endroit où les ennemis s'étoient arrêtés, il s'y fit conduire par les guides avec son armée, qui étoit de vingt mille hommes de pied, & de quatre mille chevaux; & il se posta à deux cens pas & un peu plus de leur camp, près de la petite ville d'Athaque, sur une hauteur qu'il fit fortifier de bons fossés & de bons retranchemens. Quand du haut de sa colline il considéra la disposition du camp Romain, il s'écria que ce n'étoit pas-là un camp de barbares.

Le consul Romain & le Roi demeurerent deux jours sans faire de mouvement, s'attendant l'un l'autre. Au troisieme, P. Sulpicius sortit de son camp & rangea ses troupes en bataille. Phillippe, qui craignoit de hazarder une action générale, envoya contre les ennemis un détachement de quinze cens hommes, moitié infanterie & moitié cavalerie, auquel les Romains en opposerent un de pareil nombre, qui eut l'avantage, & mit l'autre en fuite. Ils éviterent aussi prudemment une ambuscade que le Roi leur avoit préparée. Ces deux avantages, l'un de force ouverte, & l'autre de ruse, remplirent les troupes de confiance & de hardiesse. Le consul Romain les remena dans le camp, & après un jour de repos, il les en fit sortir, & alla présenter la bataille au Roi, qui ne jugea pas à propos de l'accepter, & demeura renfermé dans son camp malgré les reproches insultans de P. Sulpicius, qui l'accusoit de crainte & de lâcheté.

Comme dans un tel voisinage des deux armées les fourrages étoient forts dangereux, le consul Romain s'éloigna d'environ huit milles, & s'avança vers un bourg nommé Octolophe, d'où les fourrageurs se répandirent dans tous les environs par pelotons séparés. Le Roi se tint d'abord enfermé dans ses retranchemens comme si la peur l'y eût retenu, afin que l'ennemi, en devenant plus hardi, devînt aussi moins précautionné. Cela ne manqua pas d'arriver. Quand Philippe les vit répandus en grand nombre dans la campagne, il sortit brusquement de son camp avec toute sa cavalerie, que les Cré-

tois suivirent autant que le pouvoient faire des piétons, & alla à toutes brides se poster entre le camp des Romains & les fourrageurs. Là, divisant ses troupes, il en envoie une partie contre les fourrageurs, avec ordre de faire main-basse sur tout ce qu'ils rencontreroient; & lui, avec l'autre partie, il se saisit de tous les passages par où ils pouvoient revenir. Ce n'étoient de tous côtés que meurtres & carnage, sans qu'on sçût rien encore dans le camp des Romains de ce qui se passoit au dehors, parce que les fuyards tomboient dans les troupes du Roi, & ceux qui gardoient les chemins en tuoient un bien plus grand nombre que ceux qui étoient envoyés à la poursuite des ennemis.

Enfin, cette triste nouvelle arriva dans le camp. P. Sulpicius donna ordre aux cavaliers d'aller, chacun par où il le pourroit, secourir leurs compagnons; pour lui, il il fit sortir les légions du camp, & les mena en bataillon quarré contre l'ennemi. Les cavaliers, dispersés de côté & d'autre, s'égarerent d'abord, trompés par les cris qui venoient de divers endroits. Plusieurs rencontrerent les ennemis. Le combat s'engagea en même tems de différens côtés. La plus rude mêlée fut dans le corps de troupes que le Roi commandoit en personne, & qui par le grand nombre de fantassins & de cavaliers faisoit presque une juste armée, outre que les troupes étoient infiniment animées par la présence du Roi, & que les Crétois qui combattoient serrés & de pied ferme contre des ennemis dispersés & en désordre, en tuoient un grand nombre. Il est certain que s'ils avoient sçu se modérer dans la poursuite des Romains, cette journée auroit décidé, non-seulement de la bataille présente, mais peut-être encore du succès de toute la guerre. Mais, pour s'être livrés témérairement à une ardeur inconsidérée, ils tomberent dans les cohortes Romaines, qui s'étoient avancées avec leurs Officiers. Et pour lors les fuyards, ayant apperçu les enseignes Romaines, firent volte-face, & pousserent leurs chevaux contre les ennemis qui étoient tout en désordre. En un moment, la face du combat changea, ceux qui poursuivoient auparavant prenant la fuite. Beaucoup furent tués en combattant de près, beaucoup en fuyant; & ils ne périssoient pas seulement par le fer, mais plusieurs se précipitant dans des marais, périssoient dans la boue avec leurs chevaux. Le Roi lui-même courut un grand risque; car, ayant été jetté à bas par son cheval qui avoit reçu une rude blessure, il alloit être percé de coups, si un cavalier, en sautant brusquement de son cheval, ne l'y eût fait monter à sa place. Mais lui-même, ne

pouvant suivre à pied les cavaliers qui fuyoient, fut tué par les ennemis. Philippe, après avoir fait de longs circuits autour des marais, arriva enfin dans le camp, où l'on n'espéroit plus de le revoir.

Ce Prince n'avoit pas perdu beaucoup de monde dans cette action, mais il en craignoit une seconde, & que le vainqueur ne vînt brusquement l'attaquer. Il envoya sur le soir un Hérault au Consul Romain lui demander une suspension d'armes pour enterrer ses morts. Ce Général, qui s'étoit mis à table, lui fit dire que le lendemain matin il lui rendroit réponse. Philippe, pour dérober sa marche aux Romains, ayant laissé dans son camp beaucoup de feux allumés, en partit sans faire aucun bruit, dès que la nuit fut venue, & ayant d'avance sur P. Sulpicius la nuit entiere, & une partie du jour suivant, il le mit hors d'état de le poursuivre.

P. Sulpicius se mit en marche le lendemain, ne sçachant pas encore quelle route le Roi avoit prise. Celui-ci avoit espéré l'arrêter dans des défilés, dont il fortifia l'entrée par des fossés, des retranchemens, & de gros amas de pierres & d'arbres; mais, la patience Romaine surmonta toutes les difficultés. P. Sulpicius, après avoir fait le dégât dans le païs, & s'être rendu maître de plusieurs places importantes, ramena son armée à Apollonie, d'où il étoit parti au commencement de la campagne.

Les Étoliens, qui n'attendoient que l'évenement pour prendre leur parti, ne tarderent pas alors à se déclarer en faveur des Romains; les peuples d'Athamanie suivirent leur exemple. Les uns & les autres firent dans la Macédoine quelques courses qui leur réussirent assez mal, Philippe les ayant battus en plusieurs occasions. Il vainquit aussi les Dardaniens, qui étoient entrés dans son païs pendant son absence, & se consola par ces petits avantages du mauvais succès qu'il avoit eu contre les Romains.

L'année suivante, Philippe en se préparant aux opérations de la campagne qui alloit bientôt commencer, avoit de grandes inquiétudes sur les suites de la guerre où il s'étoit engagé. Outre qu'il avoit affaire à des ennemis puissans & redoutables, il craignoit que l'espérance de la protection Romaine ne lui fit perdre ses alliés, & que les Macédoniens, mécontens du gouvernement présent, ne songeassent à remuer & ne lui demeurassent pas fideles. Dans la vue d'écarter ces dangers, il relâcha quelques villes aux Achéens, pour se les attacher plus fortement par cette libéralité, à laquelle ils ne s'attendoient pas; & en même tems il envoya des Ambassadeurs en Achaïe pour faire prêter aux alliés le serment qui devoit se renouveller tous les ans. Quand

aux Macédoniens, il travailla à gagner leur affection aux dépens d'Héraclide, l'un de ses Ministres & de ses confidens, qui étoit haï & détesté des peuples à cause de ses rapines & de ses concussions, & qui leur avoit rendu le Gouvernement fort odieux. Il le fit arrêter & mettre en prison ; ce qui causa une joie universelle parmi les peuples.

Néanmoins, il ne se passa rien de considérable pendant cette campagne, parce que les Romains n'entroient dans la Macédoine que sur l'arriere saison, & que tout le reste du tems se consumoit en de légeres escarmouches, pour forcer quelques passages, ou pour enlever des convois.

T. Quintius Flamininus, ayant été nommé consul, & la Macédoine lui étant échue par le sort, n'imita pas ses prédécesseurs, mais il partit de Rome dès le commencement du printems.

Philippe ayant tenté inutilement des propositions de paix dans une entrevue qu'il eut avec ce nouveau Général où ils ne purent s'accommoder, il fallut en venir à la force ouverte. Il se donna plusieurs légeres escarmouches dans une plaine qui avoit assez d'étendue, les Macédoniens descendant par pelotons de leurs montagnes pour attaquer l'ennemi, puis se retirant par des sentiers rudes & escarpés. Les Romains, animés par l'ardeur du combat, voulant les y poursuivre, eurent beaucoup à souffrir, parce que les Macédoniens avoient disposé sur tous ces rochers des catapultes & des balistes, & les accabloient à coups de pierres & de traits. Il y eut beaucoup de blessés de part & d'autre, & la nuit sépara les combattans. Mais, les Romains eurent bientôt leur revanche. Ayant été conduits au haut de ces montagnes par des bergers qui connoissoient les sentiers, ils tombent sur les Macédoniens, qui se voyant attaqués en tête & en queue, perdent courage, & prennent tous la fuite. Il n'en fut pourtant pas tué plus de deux mille, parce que la difficulté des lieux empêcha de les poursuivre. Les vainqueurs pillerent leur camp, & prirent leurs tentes & leurs esclaves. Philippe d'abord avoit pris la route de Thessalie, mais craignant que les ennemis ne vinssent encore l'y attaquer, il tourna vers la Macédoine, & s'arrêta à Tempé, pour être plus en état de secourir les villes qu'on attaqueroit.

Cependant, le Consul Romain forma le dessein de détacher les Achéens du parti de Philippe, & de leur faire embrasser celui des Romains. Mais, les Achéens se trouvoient fort embarrassés sur le parti qu'ils devoient prendre. Le pouvoir des Lacédémoniens, leurs perpétuels ennemis, les tenoit en bride. Ils redoutoient encore plus les armes Romaines.

Ils avoient de tout tems, & tout récemment encore, de grandes obligations aux Macédoniens; mais, Philippe leur étoit suspect à tous à cause de sa perfidie & de sa cruauté, & ils appréhendoient de tomber sous sa domination, quand la guerre seroit terminée. Ces derniers motifs l'emporterent, & l'alliance des Achéens & des Romains fut signée. Mais, malgré cette alliance, Philippe demeura maître de deux de leurs plus fortes places, Corinthe & Argos.

La saison étant déjà avancée, T. Q. Flamininus avoit pris ses quartiers d'hiver dans la Phocide & dans la Locride, lorsque Philippe lui envoya un Hérault d'armes pour lui demander une entrevue. Il ne se rendit pas difficile, & la lui accorda, parce qu'il ne sçavoit pas encore ce qu'on avoit résolu à Rome à son sujet, & qu'une conférence lui laissoit la liberté, ou de continuer la guerre si on lui prorogeoit le commandement, ou de porter les choses à la paix si on lui envoyoit un successeur. Le lieu & le jour pris, ils s'y rendirent de part & d'autre. Philippe avoit avec lui plusieurs Seigneurs de Macédoine & Cycliade un des principaux des Achéens qu'ils avoient depuis peu exilé. Le Général Romain étoit accompagné d'Amynandre roi des Athamanes, & des députés de tous les alliés.

La premiere entrevue s'étant passée en altercations, on se rassembla le lendemain. Philippe se rendit fort tard au lieu dont on étoit convenu. On crut qu'il l'avoit fait exprès pour ne point laisser aux Étoliens & aux Achéens le tems de lui répondre. Il s'aboucha avec T. Q. Flamininus en particulier. Celui-ci ayant rapporté ses propositions aux alliés, nul d'eux ne les agréa, & l'on étoit près de rompre toute conférence, lorsque Philippe demanda qu'on remît la décision au lendemain, promettant de céder de sa part, s'il ne venoit pas à bout de les persuader. Quand on se fut rassemblé, il pria instamment T. Q. Flamininus & les alliés de ne pas s'opposer à la paix, & il se réduisit à demander du tems pour envoyer à Rome des Ambassadeurs, s'engageant, ou à conclure la paix aux conditions que lui-même proposoit, ou à accepter celles qu'il plairoit au Sénat de lui imposer. On ne put lui refuser une demande si raisonnable, & l'on convint d'une treve, à condition néanmoins que sur le champ il feroit sortir ses troupes de la Phocide & de la Locride. On envoya de part & d'autre des Ambassadeurs à Rome. La réponse fut que l'on laissoit T. Q. Flamininus maître de faire la paix ou de continuer la guerre. Il comprit bien par-là que le Sénat n'étoit pas fâché qu'on la continuât; & de son côté, il aimoit bien mieux terminer la guerre par une vic-

toire que par un traité de paix. Ainsi, il n'accorda plus d'entrevue à Philippe, & lui fit déclarer qu'il n'écouteroit plus aucune proposition de sa part, s'il ne convenoit d'abord d'abandonner toute la Grece. Philippe alors songea sérieusement aux préparatifs de la guerre.

Quand le printems fut venu, les armées des deux côtés se mirent en marche pour en venir aux mains & pour terminer la guerre par une bataille. Elles étoient à peu près égales en nombre, & composées chacune de 20 ou 26 mille hommes. T. Q. Flamininus s'avança en Thessalie, où il apprit que les ennemis étoient aussi arrivés; mais, ne pouvant encore découvrir au juste où ils étoient campés, il donna ordre à ses troupes de couper des pieux pour s'en servir au besoin. Il se mit ensuite en marche à la tête de toutes ses troupes. Après quelques légeres escarmouches, où la cavalerie Étolienne se distingua & eut toujours l'avantage, les deux armées s'arrêterent près de Scotusse. Une grosse pluie accompagnée de tonnerres étant tombée la nuit précédente, le lendemain matin le tems étoit si couvert & si sombre, qu'à peine voyoit-on à deux pas du lieu d'où l'on étoit. Philippe détacha un corps de troupes avec ordre de s'emparer du sommet des hauteurs appellées Cynoscéphales, qui séparoient son camp de celui des Romains. T. Q. Flamininus détacha aussi dix escadrons de cavalerie, & environ mille soldats armés à la légere, pour aller reconnoître l'ennemi, en leur recommandant fort de prendre garde aux embuscades à cause de l'obscurité du tems. Ce détachement rencontra celui des Macédoniens qui s'étoit emparé des hauteurs. D'abord, on fut de part & d'autre un peu surpris de cette rencontre, ensuite on se tâta les uns les autres. Des deux côtés, on envoya avertir les Généraux de ce qui se passoit. Les Romains mal menés dépêcherent à leur camp pour demander du secours. T. Q. Flamininus y envoya aussitôt Archédame & Eupoleme, tous deux Étoliens, & les fit accompagner de deux Tribuns qui commandoient chacun mille hommes, & de cinq cens chevaux, qui, joints aux premiers, firent bientôt changer de face au combat. De la part des Macédoniens, on ne manquoit pas de valeur; mais, accablés sous le poids de leurs armes, ils se sauverent par la fuite sur les hauteurs, & de-là envoyerent au Roi demander du secours.

Philippe, qui avoit détaché pour un fourrage une partie de son armée, instruit du danger où étoient ses premieres troupes, & l'obscurité commençant à se dissiper, fit partir Héraclide qui commandoit la cavalerie Thessalienne, Léon sous les ordres duquel étoit celle de

de Macédoine, & Athénagore qui avoit sous lui tous les soldats soudoyés à l'exception des Thraces. Quand ce renfort eut été ajouté au premier détachement, les Macédoniens reprirent courage, retournerent à la charge, & à leur tour chasserent les Romains des hauteurs. La victoire même eût été complete, sans la résistance qu'ils rencontrerent dans la cavalerie Etolienne, qui combattit avec un courage & une hardiesse étonnans. C'étoit ce qu'il y avoit de meilleur chez les Grecs que cette cavalerie, surtout dans les rencontres & les combats particuliers. Elle soutint si bien le choc & l'impétuosité des Macédoniens, qu'elle empêcha que les Romains ne fussent poussés jusques dans le vallon. A quelque distance de l'ennemi, ils prirent un peu haleine, & retournerent ensuite au combat.

Il venoit à Philippe courriers sur courriers, qui crioient que les Romains épouvantés prenoient la fuite, & que le moment étoit venu de les défaire entierement. Ni le tems ni le terrein ne plaisoient à Philippe; mais, il ne put se refuser à ces cris redoublés, ni aux instances de l'armée, qui demandoit à combattre, & il la fit sortir de ses retranchemens. Le Général Romain en fit autant de son côté, & mit son armée en ordre de bataille. Chacun des Chefs, dans ce moment qui alloit décider de leur sort, anima ses troupes par les motifs les plus intéressans. Philippe représentoit aux siennes les Perses, les Bactriens, les Indiens, toute l'Asie & tout l'Orient domptés par leurs armes victorieuses, ajoutant qu'il falloit maintenant combattre avec d'autant plus de courage, qu'il s'agissoit ici, non de la souveraineté, mais de la liberté, plus chere & plus précieuse à des gens de cœur que l'empire du monde entier. T. Quintius Flamininus mettoit devant les yeux de ses soldats leurs propres victoires encore toutes récentes; d'un côté la Sicile & Carthage, de l'autre l'Italie & l'Espagne assujetties aux Romains; & pour tout dire en un mot, Annibal, le grand Annibal, comparable certainement & peut-être supérieur à Alexandre, chassé de l'Italie par leurs mains triomphantes; &, ce qui devoit les animer encore plus vivement, ce même Philippe contre lequel ils alloient combattre, vaincu plus d'une fois par eux-mêmes, & obligé de prendre la fuite devant eux. Animés par de tels discours, ces soldats, qui se disoient, les uns vainqueurs de l'Orient, les autres vainqueurs de l'Occident, tout fiers, ceux-là de la gloire de leurs ancêtres, ceux-ci de leurs propres trophées & de leurs victoires encore toutes récentes, se préparerent de part & d'autre au combat.

T. Q. Flamininus, ayant com-

mandé à son aîle droite de ne pas branler de son poste, place les éléphans devant cette aîle, & marchant d'un pas fier & assuré mene lui-même l'aîle gauche aux ennemis. Les escarmoucheurs, se voyant appuyés des légions, retournent à la charge & en viennent aux mains. Philippe, avec les soldats armés à la légere & l'aîle droite de sa phalange, se hâta d'arriver sur les montagnes, & donna ordre à Nicanor de marcher incessamment après lui avec le reste de l'armée. D'abord, arrivé assez près du camp des Romains, & voyant aux mains ses soldats armés à la légere, ce spectacle lui fit beaucoup de plaisir. Mais, quand il les vit plier, & dans un besoin extrême d'être secourus, il fallut les soutenir, & entrer dans une action générale, quoique la plus grande partie de sa phalange fût encore en marche pour venir sur les hauteurs où il étoit. Il reçoit cependant ceux des siens qui étoient repoussés; il les rassemble, tant infanterie que cavalerie, à son aîle droite, & donne ordre aux armés à la légere & à la phalange de doubler leurs files, & de serrer leurs rangs sur la droite. Cela fait, comme les Romains étoient proches, il commande à la phalange de marcher à eux piques baissées, & aux armés à la légere de les déborder. T. Q. Flamininus avoit aussi en même tems reçu dans ses intervalles ceux qui avoient commencé le combat, & chargeoit les Macédoniens. Le choc étant engagé, on jetta de part & d'autre des cris épouvantables. L'aîle droite de Philippe avoit visiblement tout l'avantage, parce que tombant impétueusement de ces lieux hauts sur les Romains avec sa phalange, ceux-ci ne purent soutenir le choc de ces troupes serrées & couvertes de leurs boucliers, & dont le front présentoit une haie de piques. Les Romains furent obligés de plier.

Il n'en fut pas de même à l'aîle gauche de Philippe, qui ne faisoit que d'arriver. Comme ses rangs étoient rompus & séparés par les hauteurs & les inégalités qui remplissoient ce terrein, T. Q. Flamininus passa promptement à son aile droite, & chargea vivement cette aîle gauche des Macédoniens, comptant que s'il pouvoit l'enfoncer & la mettre en désordre, elle entraîneroit avec elle l'autre aîle quoique victorieuse. La chose arriva de la sorte. Cette aîle, ne pouvant, à cause de l'inégalité & de la difficulté des lieux, se maintenir en forme de phalange, ni doubler ses rangs pour donner de la profondeur à ce corps, ce qui faisoit toute sa force, fut entierement renversée.

En cette occasion, un Tribun, qui n'avoit pas avec lui plus de vingt compagnies, fit un mouvement qui contribua

beaucoup à la victoire. Voyant que Philippe, fort éloigné du reste de l'armée, pouſſoit vivement l'aîle gauche des Romains, il quitte la droite où il étoit qui n'avoit pas beſoin de ſon ſecours, & ſans prendre conſeil que de lui-même & de la diſpoſition préſente des armées, il marche vers la phalange de l'aîle droite des ennemis, arrive ſur leurs derrieres, & les charge de toutes ſes forces. Or, tel étoit l'état de la phalange par la longueur exceſſive de ſes piques & par le ſerrement de ſes rangs, qu'on ne pouvoit ni ſe tourner en arriere, ni combattre d'homme à homme. Le Tribun enfonce donc toujours en tuant à meſure qu'il s'avançoit, & les Macédoniens ne pouvant eux-mêmes ſe défendre, jettent leurs armes, & prennent la fuite. Le déſordre fut d'autant plus grand, que ceux des Romains, qui avoient plié, étant ralliés, étoient venus en même tems attaquer en front la phalange.

Philippe, jugeant d'abord du reſte de la bataille par l'avantage qu'il remportoit de ſon côté, comptoit ſur une pleine victoire. Lorſqu'il vit ſes ſoldats jetter leurs armes, & les Romains fondre ſur eux par les derrieres, il s'éloigna un peu du champ de bataille avec un corps de troupes, & de-là il conſidéra en quel état étoient toutes choſes. Quand il vit que les Romains, qui pourſuivoient ſon aîle gauche, touchoient preſque au ſommet des montagnes, il raſſembla ce qu'il put de Thraces & de Macédoniens, & chercha ſon ſalut dans la fuite.

Après le combat, où de tous les côtés la victoire s'étoit déclarée en faveur des Romains, Philippe ſe retira à Tempé, où il s'arrêta pour y attendre ceux qui s'étoient ſauvés de la défaite. Il avoit pris la ſage précaution d'envoyer à Lariſſe brûler tous ſes papiers, afin que les Romains ne fuſſent point en état d'inquiéter aucun de ſes amis. Les Romains pourſuivirent les fuyards pendant quelque tems. On accuſa les Étoliens d'avoir été cauſe que Philippe ſe ſauva. Car, ils s'amuſerent à piller ſon camp, pendant que les Romains étoient occupés à la pourſuite; de ſorte que, quand ils furent revenus, ils ne trouverent preſque plus rien. Ils leur en firent d'abord des reproches, entrerent enſuite en querelle, & de part & d'autre ils ſe chargerent d'injures. Le lendemain, après avoir ramaſſé les priſonniers & le reſte des dépouilles, on prit le chemin de Lariſſe. La perte des Romains dans cette bataille fut d'environ ſept cens hommes. Les Macédoniens y perdirent treize mille hommes, dont huit mille reſterent ſur le champ de bataille, & cinq mille furent faits priſonniers. Ainſi ſe termina la journée de Cynoſcéphales.

Quelques jours après le com-

bat, il vint des Ambassadeurs de Philippe à T. Q. Flamininus qui étoit à Larisse, sous prétexte de demander une treve pour enterrer les morts, mais en effet pour obtenir de lui une entrevue. Le Général Romain accorda l'un & l'autre, & ajouta des honnêtetés pour le Roi, en disant qu'il devoit avoir bonne espérance. Il partit ensuite avec les alliés pour le rendez-vous qui étoit à l'entrée de Tempé. Philippe s'y étoit aussi rendu; & le jour qu'il entra au lieu de la conférence, il parla avec beaucoup de sagesse & de prudence. Il dit qu'il acceptoit & exécuteroit tout ce que les Romains & les alliés lui prescriroient, & que pour le reste il s'en remettoit entierement à la discrétion du Sénat. T. Q. Flamininus lui accorda quatre mois de treve, reçut de lui quatre cens talens, prit pour ôtages Démétrius son fils & quelques autres de ses amis, & lui permit d'envoyer à Rome pour recevoir du Sénat la décision de son sort. Le peuple approuva tout ce qu'avoit fait T. Q. Flamininus, & l'on envoya dix Commissaires pour régler les affaires de la Grece de concert avec lui. Les principales conditions du traité de paix furent que toutes les villes Grecques, tant en Asie qu'en Europe, excepté Chalcis, Démétriade & Corinthe, seroient libres & se gouverneroient selon leurs loix; que Philippe, avant la fête des jeux Isthmiens, évacueroit celles où il avoit garnison; qu'il rendroit aux Romains les prisonniers & les transfuges, & leur livreroit tous ses vaisseaux pontés, à l'exception de cinq felouques, & de la galere à seize rangs de rames; qu'il donneroit mille talens, moitié incessamment, & l'autre moitié en dix ans, cinquante chaque année en forme de tribut. Parmi les ôtages qu'on exigea de lui, étoit Démétrius son fils, qui fut envoyé à Rome.

Mais, Philippe conservoit toujours dans le cœur un vif ressentiment contre les Romain, dont il croyoit avoir un juste sujet d'être mécontent pour bien des choses, mais sur-tout parce que dans le traité de paix on ne lui avoit pas laissé la liberté de sévir contre ceux de ses sujets qui l'avoient abandonné pendant la guerre. On avoit tâché de le consoler, en lui permettant d'attaquer l'Athamanie & Amynandre son roi, en lui abandonnant quelques villes de Thessalie dont les Etoliens s'étoient emparés, en laissant sous sa domination Démétriade & toute la Magnésie, & en ne l'empêchant point de se rendre maître de plusieurs villes dans la Thrace; ce qui l'avoit un peu appaisé. Il songeoit toujours néanmoins à profiter du repos que lui laissoit la paix pour se préparer à faire la guerre, quand il en trouveroit une occasion favorable; de sorte que l'état de la Grece n'étoit point tranquille, & que l'on portoit

de toutes parts à Rome des plaintes contre Philippe.

Ces plaintes, ayant été écoutées du Sénat, renouvellerent tous les anciens mécontentemens de Philippe. Trois Commissaires qu'on avoit envoyés de Rome, étant arrivés à Tempé, on y convoqua une assemblée où comparurent, d'un côté les Ambassadeurs des Thessaliens, des Perrhebes & des Athamanes, & de l'autre Philippe, démarche fort mortifiante déjà en soi même pour un Prince aussi puissant que lui. Les Ambassadeurs exposerent les divers sujets de plainte qu'ils avoient contre Philippe, plus ou moins fortement, chacun selon leur caractere & leur génie. Philippe, afin de paroître accusateur plutôt qu'accusé, fit de son côté de violentes plaintes contre ceux qui venoient de parler, sur-tout contre les Thessaliens. Il dit que, semblables à des esclaves, affranchis subitement contre toute espérance, qui s'emportent en injures contre leurs maîtres & leurs bienfaiteurs, ils abusoient insolemment de l'indulgence du peuple Romain, incapables, après une longue servitude, de faire un usage modéré de la liberté qui leur avoit été enfin accordée. Les Commissaires, après avoir entendu les accusations & les réponses, dont nous avons cru devoir supprimer le détail peu intéressant, & avoir fait quelques réglemens particuliers, différerent à prononcer sur les demandes respectives de part & d'autre.

Ils passerent de-là à Thessalonique pour examiner ce qui regardoit les villes de Thrace, & le Roi fort mécontent les y suivit. Les Ambassadeurs d'Eumene représenterent aux Commissaires, que si Rome avoit résolu de rendre la liberté aux villes d'Énos & de Maronée, leur maître étoit bien éloigné de s'y opposer ; mais que si elle ne s'intéressoit point à l'état de ces villes conquises sur Antiochus, les services d'Eumene & ceux d'Attale son pere sembloient demander qu'on les abandonnât plutôt à leur maître qu'à Philippe, qui n'y avoit aucun droit, & qui les avoit usurpées par une violence ouverte ; que d'ailleurs ces villes avoient été abandonées à Eumene par le décret des dix Commissaires nommés par les Romains pour régler toutes ces contestations. Les Maronites, qu'on entendit après, se plaignirent amérement des injustices & des violences que la garnison de Philippe exerçoit dans leur ville.

Ici Philippe ne parla plus comme il avoit fait auparavant ; mais, adressant son discours personnellement aux Romains mêmes, il déclara que depuis long-tems il s'appercevoit qu'ils étoient déterminés à ne lui rendre justice en rien. Il fit un long dénombrement, & des torts considérables qu'il prétendoit avoir reçus, & des services qu'il avoit rendus aux Ro-

mains en différentes occasions, faisant fort valoir l'attachement inviolable qu'il avoit témoigné pour eux, jusqu'à refuser trois mille talens, cinquante vaisseaux armés en guerre, & un grand nombre de villes, qu'Antiochus lui avoit offerts pour entrer en alliance avec lui; que cependant il avoit la douleur de voir qu'on lui préféroit en tout Eumene, avec qui il ne daignoit pas même se comparer; & que les Romains, loin d'ajouter quelque chose à son domaine comme il croyoit l'avoir bien mérité, lui enlevoient des villes qui lui appartenoient de droit, ou dont eux-mêmes l'avoient gratifié. « C'est à vous, Romains, leur » dit-il en finissant, de voir sur » quel pied vous voulez que je » je sois avec vous. Si vous » avez résolu de me traiter en » ennemi, & de me pousser à » bout, continuez d'en user à » mon égard comme vous avez » fait jusqu'ici. Mais, si vous » respectez encore en moi la » qualité de Roi, d'allié & » d'ami, épargnez-moi, je vous » supplie, la honte d'être traité » si indignement. »

Ce discours du Roi toucha les Commissaires. Ils crurent donc devoir laisser les choses en suspens par une réponse qui ne décidoit rien, en déclarant que si les villes en question avoient été adjugées à Eumene par les dix Commissaires, comme il le prétendoit, ils ne pouvoient rien changer à ce décret; que si Philippe les avoit acquises par droit de conquête, il étoit juste qu'elles lui demeurassent; que si ni l'un ni l'autre n'étoit prouvé, il falloit réserver au jugement du Sénat la connoissance de cette affaire, & cependant retirer les garnisons des villes, le droit des parties demeurant dans son entier de côté & d'autre.

Ce réglement, qui par provision ordonnoit à Philippe de retirer des villes les garnisons qu'il y avoit, loin de satisfaire ce Prince, laissa dans le fond de son cœur un mécontentement & une aigreur, qui furent encore augmentés par l'ordre qu'il reçut bientôt après de Rome. Car, le Sénat envoya de nouveaux Commissaires pour examiner sur les lieux s'il s'étoit retiré, selon qu'il l'avoit promis, des villes de Perrhébie, & pour lui ordonner d'évacuer Énos & Maronée, & de sortir en un mot de tous les châteaux, terres & villes qu'il occupoit sur la côte maritime de la Thrace.

Quand Philippe eut appris qu'il falloit absolument qu'il évacuât les villes de la Thrace, irrité jusqu'à la fureur de voir sa domination resserrée de tous les côtés, il déchargea sa rage sur les habitans de Maronée. On y introduisit de nuit un corps de Thraces qui firent main-basse sur les citoyens, & en massacrerent un grand nombre. Philippe, ainsi vengé de ceux qui n'étoient pas de sa faction, at-

tendoit tranquillement l'arrivée des Commissaires, persuadé que personne n'auroit la hardiesse de se déclarer son accusateur. Quelque tems après arrive Appius Claudius, qui, bientôt informé du traitement fait aux Maronites, en fait de vifs reproches au Roi de Macédoine. Celui-ci soutint qu'il n'avoit point eu de part à ce massacre, & il le rejetta sur une émeute populaire. « Les uns, dit-il, » inclinant pour Eumene, les » autres pour moi, la querelle » s'échauffa, & ils s'égorge- » rent les uns les autres. » Il porta la confiance jusqu'à ordonner qu'on amenât devant lui quiconque voudroit l'accuser. Mais, qui auroit osé le faire? La punition auroit suivi de près, & le secours qu'on auroit pu attendre des Romains étoit trop éloigné. « Il est inutile, lui dit » Appius Claudius, que vous » vous excusiez. Je sçais ce qui » s'est passé, & qui en est l'au- » teur. » Ce mot jetta Philippe dans de grandes inquiétudes.

Après le départ des Commissaires qui s'en allerent bien convaincus que Philippe avoit ordonné le massacre de Maronée, & qu'il étoit prêt à rompre avec les Romains, le Roi de Macédoine faisant réflexion seul & avec ses amis, que sa haine contre les Romains & le désir de s'en venger commençoient à éclater, auroit bien voulu prendre incessamment les armes, & leur faire ouvertement la guerre. Mais, comme ses préparatifs n'étoient pas encore faits, il imagina un expédient pour gagner du tems. Il prit le parti d'envoyer à Rome son fils Démétrius, qui ayant été longtems en ôtage dans cette ville, & s'y étant acquis de l'estime, lui parut très-en état, ou de le défendre contre les accusations qu'on pourroit intenter contre lui devant le Sénat, ou de l'excuser sur les fautes qu'il auroit en effet commises. Il disposa donc tout ce qui étoit nécessaire pour cette ambassade, & avertit les amis dont il vouloit que le Prince son fils fût accompagné. Il promit en même tems aux Byzantins de les secourir, non qu'il prît beaucoup d'intérêt à leur défense, mais parce qu'allant à leur secours, il jetteroit la terreur parmi tous les petits Souverains de Thrace voisins de la Propontide, & les empêcheroit de mettre obstacle au dessein qu'il avoit de faire la guerre aux Romains En effet, ayant vaincu ces petits Rois dans un combat, & pris leur Chef, il les mit hors d'état de lui nuire, & retourna en Macédoine.

Cependant, Démétrius revint de Rome, accompagné des Ambassadeurs qu'on envoyoit à son pere. Leur arrivée produisit différens effets, selon la différente disposition des esprits. Le peuple, qui craignoit extrêmement les suites de la rupture avec les Romains & de la guerre qui se préparoit, voyoit d'un bon œil Démétrius, dans l'espé-

rance qu'il feroit le conciliateur & l'auteur de la paix. D'ailleurs, il le regardoit comme celui qui devoit monter sur le Trône après la mort de son pere. Car, quoique pour l'âge il fût le cadet, il avoit cet avantage d'être né d'une mere qui étoit femme légitime de Philippe, au lieu que son frere Persée étoit né d'une concubine, & passoit même pour avoir été supposé.

Philippe voyoit avec peine se former de son vivant même & sous ses yeux comme une seconde cour, par l'affluence & le concours des Macédoniens chez Démétrius. Le jeune Prince lui-même n'étoit point assez attentif à prévenir ou à guérir l'indisposition des esprits. Le mécontentement de Philippe augmenta encore beaucoup à l'arrivée des nouveaux Ambassadeurs, auxquels son fils faisoit plus régulierement sa cour qu'à lui-même, & lorsqu'il se vit obligé d'abandonner la Thrace, d'en retirer ses garnisons, & de faire d'autres choses conformément aux décrets des premiers Commissaires, ou sur les nouveaux ordres qui lui étoient venus de Rome; ordres & décrets qu'il n'exécutoit que malgré lui, & frémissant en lui-même de colere, mais qu'il exécutoit pour ne pas s'attirer sur les bras une guerre à laquelle il ne s'étoit pas encore préparé. Pour ôter même tout soupçon qu'il y songeât, il porta ses armes jusques dans le milieu de la Thrace contre des peuples auxquels les Romains ne prenoient aucun intérêt.

Mais, ses dispositions n'étoient pas inconnues à Rome. Un des Commissaires, qui avoit signifié à Philippe les ordres du Sénat, écrivit que tous les discours & toutes les démarches du Roi annonçoient une guerre prochaine. Pour s'assurer davantage des villes maritimes, il en fit sortir tous les habitans avec leurs familles, les transplanta dans la partie de la Macédoine la plus septentrionale, & mit à leur place des Thraces & d'autres peuples barbares sur lesquels il croyoit pouvoir compter davantage. Ce changement excita un murmure général dans toute la Macédoine, & toutes les provinces retentissoient des cris & des plaintes de ces pauvres malheureux qu'on arrachoit de leurs maisons & de leur païs natal, pour les confiner dans des terres & dans des demeures inconnues. On n'entendoit de tous côtés que malédictions & qu'exécrations contre le Prince qui causoit tous ces mouvemens. Loin d'en être touché, il n'en devint que plus féroce. Tout lui étoit suspect, & lui faisoit ombrage. Il avoit fait mourir un grand nombre de personnes, qu'il soupçonnoit d'être attachées aux Romains. Il crut ne pouvoir mettre sa vie en sûreté, qu'en s'assurant de leurs enfans, & il prit le parti de les enfermer sous bonne garde, dans

le dessein de les faire périr les uns après les autres. Rien n'étoit plus horrible en soi qu'une telle cruauté ; mais, le désastre d'une famille des plus puissantes & des plus illustres de la Thessalie la rendit encore plus criante. On détestoit Philippe publiquement comme un tyran cruel, & l'on faisoit par-tout, contre lui & ses enfans, d'horribles imprécations, qui eurent bientôt leur effet, dit Tite-Live, les Dieux l'ayant livré à une fureur aveugle qui le porta à sévir contre son propre sang.

Persée voyoit avec une peine & une douleur infinies, que la considération de son frere Démétrius dans la Macédoine, & son crédit chez les Romains, augmentoient de jour en jour. N'ayant plus d'espérance de parvenir au Trône que par le crime, il y mit toute sa ressource. Il accusa Démétrius des crimes les plus noirs ; & Philippe, ajoutant trop légérement foi aux fausses imputations de Persée, condamna son fils à perdre la vie. Il se passa près de deux ans sans qu'on découvrît rien du complot formé par Persée contre son frere. Cependant, Philippe, dévoré de chagrins & de remords, déploroit sans cesse la mort de son fils, & se reprochoit à lui-même sa cruauté. Le fils qui lui restoit, qui se comptoit déjà pour Roi, & à qui les Courtisans commençoient à s'attacher, le regardant comme devant être bientôt leur maître, ne lui causoit pas moins d'amertume. Il voyoit avec une peine infinie sa vieillesse méprisée, les uns attendant sa mort avec impatience, & les autres même ne l'attendant pas.

Parmi ceux qui l'approchoient, Antigonus tenoit le premier rang. Il étoit neveu de cet autre Antigonus, qui avoit été tuteur de Philippe. Il étoit toujours demeuré, au milieu des mouvemens & des cabales de la cour, attaché inviolablement par devoir & par affection à la personne du Prince. Persée ne l'aimoit pas déjà par lui-même ; mais, cette fidélité & cet attachement inviolables à son pere l'en rendoient l'ennemi déclaré. Antigonus sentit à quel danger il se trouveroit exposé, quand ce Prince seroit monté sur le Trône. Lorsqu'il vit que l'esprit de Philippe commençoit à s'ébranler, & qu'il regrettoit de tems en tems avec larmes & soupirs son fils Démétrius, il crut devoir profiter de cette ouverture ; & tantôt prêtant l'oreille aux discours que le Roi tenoit sur ce sujet, tantôt l'y mettant de lui-même, & regrettant la précipitation avec laquelle on s'étoit conduit dans cette affaire, il entroit dans ses sentimens & dans ses plaintes, & leur donnoit par-là une nouvelle force. Et comme la vérité laisse toujours après elle quelques vestiges & quelques traces qui la font discerner, il s'appliquoit avec toute l'attention possible à dé-

couvrir & à démêler les intrigues secretes du complot de Persée.

Xychus, que l'on croyoit avec raison pouvoir en être instruit, se présenta par hazard devant Antigonus. Il le fit arrêter, le fit conduire au palais, & l'ayant laissé entre les mains des gardes, il alla trouver Philippe. « Il m'a paru, lui dit-il, par » plusieurs discours que vous » m'avez tenus, que rien ne » vous feroit plus de plaisir que » de sçavoir au vrai ce que » vous deviez penser de vos » deux fils, & d'être bien assuré lequel avoit dressé des » embûches à l'autre. Vous » avez en votre pouvoir l'homme le plus capable de vous » en éclaircir; c'est Xychus. » Il est dans votre palais, & » vous pouvez le faire venir. » On l'amena sur le champ. Il commença d'abord par nier tout, mais foiblement, & de maniere qu'on vit bien que pour peu qu'on l'intimidât, il découvriroit tout ce qu'on vouloir sçavoir; & il le fit en effet. Mais, tout cela ne servit qu'à renouveller & à redoubler la douleur de Philippe; pere également infortuné & à plaindre, soit qu'il jettât les yeux sur celui de ses fils qui étoit mort, soit qu'il envisageât celui qui lui avoit survécu.

Persée, ayant appris que tout étoit découvert, connoissoit trop son pouvoir & son crédit, pour croire qu'il dût songer à se mettre en sûreté par la fuite; il prit seulement la précaution de se tenir éloigné de la Cour, attentif alors uniquement, pendant que son pere vivroit encore, à se soustraire à son indignation.

Philippe n'espéroit pas de pouvoir le faire arrêter, pour le punir comme il le méritoit. La seule pensée qui l'occupa, fut d'empêcher qu'avec l'impunité il ne pût encore jouir du fruit de son crime. Dans cette vue, il fait venir Antigonus, à qui il étoit redevable de la découverte du complot, & qu'il jugeoit très-propre à remplir le trône de Macédoine par son mérite personnel, & par la réputation & la gloire encore toutes récentes de son oncle Antigonus. « Réduit au triste » état, lui dit-il, de souhaiter pour moi ce que les autres peres détestent comme » le plus horrible des malheurs; » je veux dire d'être sans enfans, je songe à remettre » entre vos mains un Royaume » dont je suis redevable à la » tutele de votre oncle, & » que non-seulement il m'a » conservé par sa fidélité, mais » qu'il a encore beaucoup augmenté par son courage. Je » n'ai que vous que je juge » digne du sceptre. Si je ne trouvois personne capable de le » porter dignement, j'aimerois » mieux qu'il pérît & s'anéantît pour toujours, que de » le voir passer entre les mains » de Persée comme la récompense de sa perfide impiété.

» Je croirai Démétrius sorti du » tombeau, & rendu à son » pere, si je puis vous subsrituer à sa place, vous qui » seul avez pleuré sur la mort » de mon fils, & sur la mal- » heureuse crédulité qui me l'a » fait perdre. »

Depuis ce discours, il le combla de toute sorte d'honneurs pour le mettre en vue, & le produire en public. Pendant que Persée étoit dans la Thrace, Philippe visita plusieurs villes de Macédoine, & recommanda Antigonus aux grands Seigneurs avec beaucoup de zele & d'affection; &, s'il avoit vécu plus long-tems, on ne doutoit point qu'il ne l'eût mis en possession du Trône. Étant parti de Démétriade, il s'étoit arrêté long-tems à Thessalonique, de-là il passa à Amphipolis, où il tomba dans une fâcheuse maladie. On convenoit pourtant qu'il étoit plus malade d'esprit que de corps. Le chagrin lui causoit une insomnie continuelle, & il s'imaginoit souvent voir pendant la nuit l'ombre de son fils, qui lui reprochoit sa mort, & le chargeoit de malédictions. Il expira, en pleurant l'un de ses fils, & prononçant des exécrations contre l'autre, l'an 179 avant Jesus-Christ. Antigonus auroit pu être mis sur le Trône, si la mort du Roi eût été d'abord rendue publique. Le médecin Calligene, qui présidoit aux consultations, n'attendit pas que le Roi fût mort. Dès les premiers indices qu'il ne pouvoit pas relever de cette maladie, il dépêcha vers Persée des courriers qu'il tenoit tout prêts, comme ils en étoient convenus ensemble; &, jusqu'à ce qu'il fût arrivé, il céla la mort du Roi à tous ceux qui étoient hors du palais. Persée surprit tout le monde par sa prompte arrivée, & se mit en possession du Royaume qu'il avoit acquis par son crime.

DIGRESSION

sur le caractere de Philippe.

Ce Prince avoit toutes les qualités qui rendent un Roi recommandable; de la vivacité d'esprit, de la mémoire, le talent de la parole, & une grace naturelle dans tout ce qu'il faisoit; une beauté de visage, accompagnée d'un air noble & majestueux qui lui attiroit le respect; de la douceur, de l'affabilité, & un penchant à faire plaisir; enfin, un courage, une hardiesse, une expérience dans la guerre qui passoient son âge; de sorte qu'on ne peut comprendre le changement étrange qui arriva depuis dans ses mœurs & dans sa conduite.

PHILIPPE, *Philippus*, (a) Φίλιππος, aventurier qui se donna pour fils de Persée, dernier roi de Macédoine. En cette qualité, il voulut usurper le

(a) Roll. Hist. Anc. T. V, p. 126, 127.

trône de Macédoine. Mais, sa prétendue royauté fut de peu de durée. Il fut vaincu & tué par Trémellius.

Un seul roi de Syrie du nom de Philippe.

PHILIPPE, *Philippus*, (*a*) Φίλιππος, fils d'Antiochus Grypus, & frere jumeau d'un autre Antiochus. Ils avoient encore trois freres, Séleucus, Démétrius, & Antiochus Denys. Philippe se fit couronner Roi, & regna dans une partie de la Syrie. Antiochus Denys son frere, s'étant rendu maître de Damas, s'en fit déclarer Roi, & se servit pour cela de l'occasion de l'absence de son frere qui étoit allé faire la guerre aux Arabes. Aussi-tôt que Philippe en eut avis, il revint en diligence, rentra dans Damas par le moyen de Milésius, gouverneur de la forteresse. Mais, pour faire croire que c'étoit la terreur de son nom, & non pas une intelligence qui lui avoit fait recouvrer cette place, il ne le récompensa que d'ingratitude. Milésius, pour s'en venger, prit le tems qu'il étoit allé dans l'Hippodrome voir exercer des chevaux, lui ferma la porte de la ville, & la conserva à Antiochus Denys.

Ce ne fut pas le seul démêlé que Philippe eut avec ses freres, & sur tout avec Démétrius. On croit qu'il fut tué dans quelque action en se défendant contre Tigrane.

Empereurs Romains du nom de Philippe.

PHILIPPE [M. Jule] *M. Julius Philippus*, (*b*) étoit Arabe de nation, né à Bostra dans le petit païs de Trachonite, d'une extraction basse, & même odieuse, s'il est vrai, comme le dit l'Épitome de Victor, qu'il fut fils d'un chef de brigands. Il s'étoit poussé dans le service, au point de pouvoir aspirer à la charge de Préfet du Prétoire, à laquelle réellement Gordien le nomma après la mort de Mysithée. On a dit qu'il étoit chrétien. Mais, si cela est, il nous paroît fort étonnant qu'aucun des auteurs payens qui ont parlé de lui, n'en ait fait la remarque. Zosime en particulier, qui est plein de venin contre le Christianisme, & qui se plaît à déchirer Constantin par les calomnies les plus atroces, auroit eu belle matiere à s'exercer sur le compte de Philippe. Les écrivains chrétiens, sur l'autorité desquels est fondée l'opinion du Christianisme de ce Préfet du Prétoire, qui devint bientôt après Empereur, sont sans doute dignes de respect. Mais, leurs récits sont si confus, si chargés de circonstances incompatibles entre elles, ou démenties par l'histoire, que le poids

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 460. & *seq.* Roll. Hist. Anc. T. V. p. 226. & *suiv.*

(*b*) Crév. Hist. des Emp. T. V. p. 381. & *suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. T. I. p. 242.

de leur témoignage en eſt conſidérablement affoibli. Quoique M. de Tillemont incline à s'y rendre, nous ne craignons point d'avouer que de ce qu'il a écrit ſur ce point, il peut en réſulter une impreſſion contraire. Si Philippe a fait profeſſion de notre Religion, c'étoit aſſurément un mauvais chrétien. Il vaut mieux croire que né dans le voiſinage du païs qui a été le berceau du Chriſtianiſme, il pouvoit en avoir pris quelque teinture, & qu'il le favoriſa, comme avoit fait Alexandre Sévere, mais ſans ſe départir des ſuperſtitions idolâtriques, dont il fit acte étant Empereur.

La charge de Préfet du Prétoire ne fut conſidérée par Philippe que comme un degré pour arriver au trône, & dans cette vue les crimes ne lui couterent rien. Pendant que l'on marchoit contre les Perſes, il ſe propoſa de faire perdre à Gordien l'affection des ſoldats, & pour cela d'amener la diſette dans l'armée. Myſithée avoit pris les plus ſages meſures pour y entretenir perpétuellement l'abondance. Philippe dirigea la marche par des campagnes arides de la Méſopotamie, en s'éloignant des magaſins. Il écarta, par des ordres perfides, les bateaux qui portoient les vivres. La faim commença à ſe faire ſentir, & les ſoldats à murmurer. Philippe tira avantage du déſordre dont il étoit l'unique cauſe. Il fit inſinuer par ſes émiſſaires aux troupes, qu'il ne falloit pas s'étonner ſi les choſes alloient mal ſous la conduite d'un Prince que ſon âge mettoit dans le beſoin d'être lui-même conduit; qu'il ſeroit bien plus utile de donner le commandement à celui qui avoit de la capacité & de l'expérience pour en bien uſer. Il gagna même un nombre des principaux officiers; & enfin les choſes en vinrent au point que toute l'armée demanda Philippe pour Empereur. Gordien & ſes amis s'efforcerent de réſiſter à la ſédition. Mais, la cabale étoit trop forte; il fallut tranſiger; & par accommodement les ſoldats ordonnerent [c'eſt l'expreſſion de l'Hiſtorien] que Philippe ſeroit aſſocié à Gordien, comme ſon collegue & ſon tuteur. Ce n'en fut pas aſſez pour l'ambition de Philippe. Il prétendit regner ſeul; & d'ailleurs ſçachant combien le nom de Gordien étoit chéri, ſoit à Rome, ſoit dans les provinces; craignant même de la part des ſoldats un retour de tendreſſe vers ce jeune Empereur, lorſque la cauſe qui avoit produit leur mécontentement ſeroit paſſée, ſentant enfin avec quel déſavantage, homme de baſſe naiſſance comme il étoit, & parvenu à la ſouveraine puiſſance par les plus mauvaiſes voies, il lutteroit contre un Prince légitimement élu, neveu & petit-fils d'Empereurs; il conclut de ces réflexions qu'il n'y avoit point de ſûreté pour lui tant que Gordien vivroit,

& il le fit périr apparemment par des embûches secretes, l'an de Jesus-Christ 244.

Philippe, étant parvenu par les voies que nous venons de décrire à se faire nommer Empereur par les soldats, avoit un grand intérêt d'obtenir promptement la confirmation du Sénat. Il écrivit à cette compagnie pour la demander, déguisant son crime par rapport à Gordien, & disant que ce jeune Prince étoit mort de maladie. Le Sénat trompé, ou voulant bien l'être, joignit son suffrage à celui des troupes, & par une même délibération il décerna les honneurs divins à Gordien, & à Philippe tous les titres de la puissance impériale.

Si un écrivain tel que Zonare méritoit quelque créance, nous devrions dire que le Sénat ne se rendit pas si facile aux désirs de Philippe; qu'il commença par choisir successivement deux empereurs, Marcus philosophe de profession, & Sévérus Hostilianus, qui moururent l'un & l'autre au bout de très-peu de jours; & que ces morts précipitées réduisirent le Sénat, destitué des ressources qu'il avoit voulu se procurer contre Philippe, à le reconnoître enfin pour Empereur. Mais, l'autorité de Zonare est bien foible; son récit a bien peu de vraisemblance.

Philippe prit encore dès les commencemens de son élévation, une précaution utile pour affermir le sceptre dans sa main. Il s'associa son fils, de même nom que lui, & âgé seulement de sept ans, sous le titre de César. Le besoin de ses affaires l'appelloit à Rome pour y établir son autorité, & dans ces circonstances il ne crut pas qu'il lui convînt de pousser la guerre contre Sapor, qui devoit être fort abattu par les pertes qu'il avoit souffertes. Philippe fit la paix avec le roi des Perses, qui, dans l'état où il se trouvoit, l'accepta volontiers; & il ramena l'armée Romaine en Syrie.

C'est ici que l'on place la plus éclatante preuve du prétendu Christianisme de Philippe, qui, dit-on, se trouvant à Antioche aux fêtes de Pâques, voulut venir à l'église pour participer aux saints Mysteres, & repoussé à cause de ses crimes, & du meurtre de Gordien, par l'évêque S. Babylas, se soumit à la pénitence publique. Après ce que nous avons dit sur l'opinion qui suppose Philippe Chrétien, on voit aisément ce que nous devons penser du fait de sa pénitence, qui d'ailleurs n'est exactement & completement rapporté par aucun auteur ancien. Il a fallu coudre ensemble plusieurs témoignages, les suppléer, les réformer l'un par l'autre, pour composer un tout supportable. Le plus court & le plus sûr est de ne point admettre un récit embarrassant & mal appuyé. Nous n'avons point d'intérêt

de donner la torture à l'histoire pour revendiquer un tel chrétien.

Philippe, qui s'étoit étudié à gagner l'affection des troupes par d'abondantes largesses, arrivé à Rome, employa auprès du Sénat & des Grands l'amorce des caresses, des manieres affables & populaires, de tous les dehors d'une parfaite modération. En même tems, attentif au solide, & soigneux de se précautionner, il confia en des mains sûres les deux commandemens les plus importans de l'Empire, & il mit à la tête des troupes de Syrie d'une part, & de l'autre de celles de Mœsie & de Macédoine, L. Priscus son frere & Sévérien son beau-pere. Se croyant alors bien assuré, & voulant apparemment se rehausser par le brillant de la gloire des armes, il marcha en personne contre les Carpiens qui tout récemment avoient ravagé les environs du Danube.

Philippe se transporta sur les lieux, & leur ayant livré bataille, il les défit, & les obligea de se renfermer dans une place forte, où il les assiégea. Mais, de dessus les murs les assiégés ayant apperçu un grand nombre des leurs, qui, dispersés dans les campagnes par la fuite, se rassembloient en corps d'armée, firent une sortie sur les Romains, sans doute dans l'espérance d'être secondés par leurs camarades, & de forcer les ennemis à lever le siege. Le succès leur ayant été contraire, ils demanderent la paix, & l'obtinrent aisément ; & Philippe s'en retourna vainqueur à Rome.

Ce Prince ne perdoit point de vue le dessein de s'établir solidement sur le Trône, & de perpétuer la puissance impériale dans sa famille. L'an de Jesus-Christ 247, il prit pour collegue dans le Consulat son fils âgé de dix ans, & avant la fin de l'année il le déclara Auguste. L'année suivante, il le nomma Consul pour la seconde fois avec lui. Mais, par ces honneurs précoces, il ne fit que rendre plus certaine la perte de son fils, lorsqu'une fois son appui manqueroit à cet enfant.

Au vingt-unieme jour d'Avril de cette même année 248, finissoit l'an mille de la fondation de Rome, selon le cacul de Varron, qui a été le plus suivi. Cette époque fut célébrée par les jeux Séculaires, quoique Sévere les eût donnés quarante-quatre ans auparavant. La célébration de ces jeux, où se déployoit toute la pompe des superstitions payennes, est un témoignage formel de la profession publique que faisoit l'empereur Philippe d'attachement à l'Idolâtrie. C'est violer toute vraisemblance, que de supposer gratuitement que ce Prince ait pu les célébrer sans prendre part aux sacrifices qui les accompagnoient, ou plutôt qui en étoient la partie essentielle & le fondement de toute la fête.

Il profita, pour en accroître

la magnificence, de tout l'appareil qui avoit été amassé pour la solemnité du triomphe de Gordien sur les Perses. Capitolin nous a laissé le dénombrement des animaux que l'on montra au peuple en cette occasion, ou que l'on fit combattre pour son amusement, trente-deux éléphans, dix élans, dix tigres, soixante lions & trente léopards apprivoisés; dix hyenes, dix lions singuliers dans leurs especes, dix chameaux tenant de la forme du léopard, vingt ânes & vingt chevaux sauvages, un hippopotame & un rhinocéros. Mille couples de Gladiateurs furent aussi donnés en spectacles. Les jeux Séculaires de Philippe paroissent avoir été les derniers qu'on ait célébrés dans Rome. Aurélius Victor, qui vit la centieme année suivante, se plaint qu'elle se soit passée sans être consacrée par cette cérémonie religieuse, dont il croyoit que la vertu étoit grande pour assurer la stabilité de l'Empire. Zosime fait les mêmes plaintes, & avec encore plus d'indignation.

Philippe, peu de tems après cette solemnité, rendit une ordonnance qui lui fait honneur. Il interdit la licence du crime contre nature, qui s'exerçoit publiquement dans Rome moyennant un tribut payé au fisc. Il n'abolit pas sans doute le crime; mais, il effaça la tache de la publicité, & d'une tolérance qui couvroit de honte le gouvernement. Alexandre Sévere n'avoit pas osé tenter cette réforme. Philippe l'exécuta; & son ordonnance subsista dans toute sa force, & n'eut pas besoin d'être renouvellée.

Jusques-là le regne de Philippe avoit été assez tranquille; & autant qu'il est permis de conjecturer avec le peu de lumieres que fournissent nos auteurs, on peut attribuer ce calme à la prudence du Prince, qui paroît avoir été adroit & habile politique. Il fit pourtant une faute, en laissant son frere L. Priscus abuser du pouvoir qui lui étoit confié en Orient. L'arrogance de ce commandant, & ses vexations tyranniques dans la levée des impôts, exciterent un soulevement. C'étoit alors une coutume établie de pousser tout d'un coup la rébellion à l'excès, & les moindres séditions amenoient aussi la nomination d'un Empereur. Jotapien, qui se prétendoit, & qui pouvoit être parent d'Alexandre Sévere, fut revêtu de la pourpre & proclamé Auguste. Les mêmes causes produisirent le même effet dans la Mœsie, & les troupes de cette région firent empereur P. Carvilius Marinus, qui étoit un simple centurion.

Sur les suites de ces évenemens, qui aboutirent enfin à priver Philippe de l'Empire & de la vie, & à porter Dece sur le trône des Césars, nous n'avons que ce que nous débitent Zosime & Zonare, & nous ne pouvons nous résoudre à transcrire

crire les absurdes récits de ces écrivains sans jugement, qui même ne s'accordent pas. Peut-on se persuader en effet que Philippe, effrayé des révoltes de Jotapien & de P. Carvilius Marinus, ait prié le Sénat, ou de le secourir, ou de le décharger du poids du gouvernement? Que Dece, nommé par l'Empereur pour aller, après la ruine de P. Carvilius Marinus, prendre le commandement des troupes de Mœsie, ait voulu refuser cet emploi, dont il prévoyoit si bien l'issue, qu'il la prédisoit lui-même à Philippe, l'avertissant qu'il en pourroit résulter de fâcheux inconvéniens pour l'un & pour l'autre? Que Philippe, qui ne manquoit pas assurément d'intelligence, l'ait néanmoins forcé d'obéir? Que Dece, proclamé Empereur par les troupes à son arrivée dans la Mœsie, ait résisté à son élévation, & qu'il ait fallu lui mettre l'épée sous la gorge pour lui arracher son consentement? Enfin que ce même Dece, dans le tems qu'il marchoit contre Philippe, lui ait écrit de ne point s'allarmer, parce qu'il abdiqueroit dès qu'il seroit entré dans Rome? Toutes ces circonstances, ou sont inventées à plaisir, ou cachent les profondeurs de la politique ambitieuse de Dece, qui aura commencé par tromper son Empereur, pour parvenir ensuite à le détruire.

Nous nous réduirons à la simple écorce des faits. Jotapien & P. Carvilius Marinus périrent par leur propre impéritie dans les provinces même où ils avoient joué pendant un espace de tems fort court le rôle de Rois de théâtre. Dece fut envoyé par Philippe dans la Mœsie pour châtier ceux qui avoient favorisé l'entreprise de P. Carvilius Marinus. Les soldats, qui se sentoient coupables, penserent que le meilleur moyen pour éviter la peine de leur rébellion, c'étoit d'en hazarder une nouvelle; & Dece, homme de mérite, qui passoit pour sçavoir la guerre, leur parut un chef capable de leur assurer l'impunité. L'ambition de Dece fomenta cette disposition des esprits. Ainsi, il renouvella avec eux un attentat dont il devoit être le vengeur; & proclamé Auguste par les armées de Mœsie & de Pannonie, il se mit promptement en marche pour venir attaquer Philippe en Italie. Philippe alla au-devant de lui avec des troupes plus nombreuses. Mais, il étoit, dit-on, moins habile dans le métier de la guerre. La capacité triompha du nombre; & les deux armées s'étant heurtées près de Vérone, Philippe fut vaincu, & tué, soit sur le champ de bataille même, soit dans la ville de Vérone, où il s'étoit réfugié. Sa défaite & sa mort sont datées par M. de Tillemont de l'an de Jesus-Christ 249, dans quelqu'un des mois de l'été, ou au commencement de l'automne.

Ainsi, Philippe avoit regné cinq ans & plusieurs mois. Son fils fut tué à Rome par les Prétoriens, dès que l'on y eut appris le désastre du pere.

Un écrivain rapporte que ce jeune Prince étoit d'un caractere si sérieux, & même si triste, que depuis l'âge de cinq ans jamais il ne rit, quelque tentative que l'on employât pour lui en faire naître l'envie, & qu'aux jeux Séculaires ayant vu son pere qui rioit d'une façon qui lui parut immodérée, il jetta sur lui un regard d'indignation. Cette diposition dans un enfant seroit bien contre nature; & on ne peut se dispenser de soupçonner au moins de l'exagération dans le récit de l'écrivain.

Le plus considérable monument du regne de Philippe, est la colonie de Philippopolis, qu'il fonda dans l'Arabie Pétrée près de Bostra, d'où il étoit originaire.

Il fit creuser dans le quartier de Rome au-delà du Tibre un canal destiné à y porter de l'eau pour la commodité des habitans.

Il réunit au fisc impérial la maison des Gordiens, qui avoit, appartenu autrefois à Pompée. Cette démarche paroît contraire au respect qu'il affectoit pour la mémoire de son prédécesseur.

On rapporte sous son regne un grand incendie, qui consuma le théâtre de Pompée, & le portique appellé les cent colonnes.

On trouve dans le Code une loi sous son nom, qui déclare que les Poëtes n'ont point de privilege pour jouir d'aucune exemption. C'est les priver d'une ressource, dont la modicité de leur fortune peut souvent avoir besoin.

Il faut que Dece ait conservé quelques ménagemens pour la mémoire de ce Prince, s'il est vrai, comme le dit Eutrope, que les Philippes, après leur mort, aient été mis au rang des Dieux.

PHILIPPE [M. JULE SÉVERE] *M. Julius Severus Philippus*, (a) fils du précédent. Tout ce que nous sçavons de ce Prince a été rapporté sous l'article de son pere.

Il existe une médaille de Philippe le fils, pour qui elle paroît avoir été frappée quand il fut déclaré César dans l'Orient; car, cette médaille n'a point d'époque comme les précédentes. On lit autour de la tête du jeune Philippe, ΑΥΤοκρατορα ΚΑΙΣαρα Μάρκον ΙΟΥλιον ΦΙΛΙΠΠΟΝ, & au revers ΙΩΤΑΠΕΙΤΩΝ; par ceux de Jotapé.

Autres grands hommes du nom de Philippe.

PHILIPPE, *Philippus*, (b) Φίλιππος, fameux athlete de Crotone, étoit surnommé Butacide. Après avoir fiancé la

(a) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. T. I. p. 259.

(b) Herod. L. V. c. 47. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. T. I. p. 290.

fille de Télys Sybarite, il fut banni de Crotone & se retira à Cyrene, se voyant privé de l'espérance d'épouser une femme qui lui avoit été accordée. Il en partit ensuite pour se joindre à Doriée avec un vaisseau & des soldats qu'il entretenoit à ses dépens. Comme il étoit sorti vainqueur des jeux Olympiques, & qu'il avoit été jugé le plus brave & le plus beau de tous les Grecs de son tems, ceux d'Égeste ayant égard à son courage & à sa beauté, firent en sa faveur & pour sa gloire, ce qu'ils n'avoient jamais fait pour aucun autre; car, ils lui dresserent un sépulcre comme à un héros & lui firent des sacrifices.

PHILIPPE, *Philippus*, Φίλιππος. (*a*) Thébain, étoit un homme fort riche, plein d'ambition, & porté pour l'oligarchie. Aussi fut-il de la faction opposée à celle de Pélopidas. Comme il étoit Polémarque, lorsque ceux que sa faction avoit bannis, entreprirent de rentrer dans leur patrie, il fut un des premiers que l'on massacra.

PHILIPPE, *Philippus*, (*b*) Φίλιππος. certain personnage que Xénophon introduit dans son traité du banquet.

PHILIPPE, *Philippus*, (*c*) Φίλιππος, seigneur Macédonien, fut pere d'Antigonus, un des principaux officiers des troupes d'Alexandre le Grand. Le nom de ce Seigneur ne seroit peut-être pas parvenu jusqu'à nous sans la réputation que son fils s'étoit acquise.

PHILIPPE, *Philippus*, (*d*) Φίλιππος, un des médecins d'Alexandre le Grand, étoit Acarnanien de nation. Comme il avoit toujours servi ce Prince dès son bas-âge, il l'aimoit tendrement, non-seulement comme son Roi, mais comme son nourrisson. Un jour, Alexandre étant tombé dans un état qui ne laissoit presque aucun espoir à la guérison, vouloit que ses médecins lui donnassent quelque remede violent, parce que ses affaires ne permettoient pas qu'on temporisât. Mais, aucun de ses médecins n'osoit rien hazarder, dans la crainte d'être responsable de l'évenement. Dans cette circonstance Philippe, s'élevant par affection pour son maître au-dessus de toutes les considérations d'une prudence humaine, offrit de lui donner un remede, qui ne seroit pas fort violent, & qui ne laisseroit pas de faire un prompt effet. Il demandoit trois jours pour le préparer. A cette offre, chacun trembla, excepté celui qui y étoit le plus intéressé, que le délai seul de trois jours affligeoit dans l'impatience où

(*a*) Plut. T. I. p. 280. & *seq.*
(*b*) Xenoph. p. 874. & *seq.*
(*c*) Just. L. XIII. c. 4.
(*d*) Diod. Sicul. p. 578. Plut. T. I. p. 674, 675. Just. L. XI. c. 8. Q. Curt. L. III. c. 6. L. IV. c. 6. L. VI. c. 10. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 9. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 584. & *suiv.*

il étoit de paroître à la tête de ses armées.

Cependant, Alexandre reçut une lettre de Parménion, qui étoit resté en Cappadoce, celui de tous les Grands de sa cour en qui il se fioit le plus, par laquelle il lui mandoit de se défier de Philippe, que Darius avoit corrompu en lui promettant mille talens, & sa sœur en mariage. Cette lettre le jetta dans une grande perplexité, ayant tout le tems de peser en lui-même les raisons de craindre & d'espérer qui s'offroient à son esprit. La confiance en un médecin, dont il avoit connu & éprouvé dès sa premiere enfance le tendre & le fidele attachement, l'emporta bientôt, & dissipa tous ses doutes. Il referma la lettre, & la mit sous son chevet, sans la communiquer à personne. Le jour venu, Philippe entre avec son remede. Alexandre, tirant la lettre de dessous son chevet, la donne à lire à Philippe. En même tems, il prend la coupe, & les yeux attachés sur lui, il l'avale sans hésiter, & sans témoigner ni le moindre soupçon, ni la moindre inquiétude. Philippe, en lisant la lettre, avoit témoigné plus d'indignation que de surprise & de crainte, & la jettant sur le lit du Roi: « Seigneur, lui dit-» il, d'un ton ferme & assuré, » votre guérison me justifiera » bientôt du parricide dont » on m'accuse. La seule grace » que je vous demande, est » que vous mettiez votre esprit » en repos, & que vous laissiez opérer le remede, sans » songer à ces avis que vous » ont donnés des serviteurs » pleins de zele à la vérité, » mais d'un zele peu discret, » & tout-à-fait hors de saison. » Ces paroles ne rassurerent pas seulement le Roi, mais lui remplirent l'ame de joie & d'espérance; & prenant Philippe par la main: « Soyez vous même en » repos, lui dit-il; car, je vous » crois doublement inquiet, sur » ma guérison d'abord, puis » sur votre justification. »

Cependant, la médecine travailla de telle sorte, que les accidens qui s'ensuivirent, fortifierent l'accusation de Parménion. Le Roi perdit la parole, & tomba dans de si grandes syncopes, qu'il n'avoit presque plus de poulx, ni d'apparence de vie. Philippe n'oublia rien de ce qui étoit de son art pour le secourir; & quand il le vit revenu à lui, il se mit à l'entretenir de choses agréables, lui parlant tantôt de sa mere & de ses sœurs, tantôt de cette grande victoire qui s'avançoit à grands pas pour couronner ses premiers triomphes. Enfin, la médecine s'étant rendue maîtresse, & ayant répandu dans toutes les veines une vertu salutaire & vivifiante, l'esprit fut le premier à reprendre sa vigueur, & le corps ensuite, beaucoup plutôt qu'on ne l'avoit espéré. Trois jours après, il se fit voir à son armée, qui ne pouvoit se lasser de le con-

templer, & qui avoit peine à croire ce qu'elle voyoit, tant la grandeur du danger l'avoit consternée & abattue. Il n'y eut point de caresses qu'elle ne fit au médecin, chacun venant l'embrasser, & lui rendre graces comme à un Dieu qui avoit sauvé la vie au Prince.

PHILIPPE, *Philippus*, (a) Φίλιππος, étoit frere de Lysimachus, un des principaux officiers d'Alexandre le Grand. Un jour, ce Prince, avec sa cavalerie, se mit à la poursuite de quelques rebelles; & comme c'étoit dans un païs rude & pierreux, ils s'en tirerent d'abord comme ils purent. Mais enfin, les chevaux ayant la corne des pieds usée, & même étant harassés, & les personnes aussi à cause des longues traites, il y en eut plusieurs qui ne purent suivre, & la troupe s'éclaircissoit peu à peu, le grand travail l'emportant enfin sur la honte de demeurer derriere. Le Roi changeoit souvent de chevaux, & poursuivoit toujours les fuyards. Toute la jeune noblesse, qui avoit accoutumé de l'accompagner, étoit accablée. Philippe seul, jeune homme de dix-neuf à vingt ans, & plein de courage, comme il le fit bien voir, put résister à une fatigue si horrible; car, étant à pied, il suivit l'espace de cinq cens stades [chose incroyable] le Roi qui étoit bien monté, sans vouloir prendre le cheval de son frere qui le lui offrit plusieurs fois; & quoiqu'il eût la cuirasse sur le dos, & qu'il fût chargé de ses autres armes, jamais il ne quitta le Roi d'un pas. Quand on fut arrivé à un bois où les barbares s'étoient mis en embuscade, il fit des merveilles, & tira le Roi de la mêlée; mais, après que les ennemis eurent pris la fuite, ce grand cœur qui l'avoit soutenu dans la chaleur du combat, lui manqua tout à coup. Il lui prit une sueur froide par tout le corps, & s'étant appuyé contre un arbre, il expira entre les bras d'Alexandre, qui lui fit faire de superbes funérailles.

PHILIPPE, *Philippus*, (b) Φίλιππος, fils de Balacer, & officier d'Alexandre le Grand, commandoit un corps de troupes à la bataille d'Arbeles.

PHILIPPE, *Philippus*, (c) Φίλιππος, autre officier d'Alexandre le Grand, commandoit aussi un corps de troupes à la bataille d'Arbeles. Il avoit sous ses ordres les Thessaliens, qui, suivant la remarque de Diodore de Sicile, surpassoient tous les autres en bravoure & par l'agilité de leurs évolutions.

PHILIPPE, *Philippus*, (d) Φίλιππος, un des amis d'Alexandre le Grand, fut nommé par ce prince Satrape d'un

(a) Just. L. XV. c. 3. Q. Curt. L. VIII. c. 2.
(b) Diod. Sicul. p. 592.
(c) Diod. Sicul. p. 592.
(d) Plut. T. I. p. 699.

royaume d'une grandeur & d'une puissance infinies.

PHILIPPE, *Philippus*, (a) Φίλιππος, fils d'Antipater, fut un de ceux qui empoisonnerent Alexandre le Grand. Il avoit coutume de servir le Roi à table, & son emploi étoit de goûter de la boisson, avant que de la présenter à Alexandre. Cette circonstance lui facilita le moyen de mêler le poison avec le vin qu'il versa dans la coupe.

PHILIPPE, *Philippus*, (b) Φίλιππος, Officier, qui, après la mort d'Alexandre le Grand, eut pour partage l'Hyrcanie, selon Justin. Selon Diodore de Sicile, il obtint le gouvernement de la Bactriane & de la Sogdiane. Dans la suite, il passa à celui de la Parthie.

PHILIPPE, *Philippus*, (c) Φίλιππος, frere de Cassandre, & un de ses Capitaines. Cet Officier, ayant été envoyé contre les Étoliens, avoit déjà fait du ravage, & dans l'Acarnanie & dans l'Étolie, lorsqu'il apprit qu'Æacide, roi d'Épire, revenu dans son Royaume, y faisoit de grandes levées de soldats; il se mit aussi-tôt en marche pour l'attaquer seul, & avant qu'il eût pu se joindre aux Étoliens. Philippe trouva en arrivant les Épirotes préparés à se défendre, & le combat fut livré à son abord. Il leur tua bien des soldats & fit sur eux beaucoup de prisonniers, entre lesquels le sort fit rencontrer une cinquantaine de ceux qui avoient contribué au rappel de leur Roi. Philippe les envoya les mains liées à Cassandre. Les fuyards de l'armée d'Æacide s'étant rejoints, & ayant pris parti dans les troupes de l'Étolie, Philippe revint à la charge, & ayant battu encore les uns & les autres, le roi Æacide lui-même fut tué. Par tous ces avantages qu'il remporta en très-peu de jours, il jetta l'Étolie dans une telle consternation, que ses habitans laissant toutes leurs villes sans défense, se réfugierent avec leurs femmes & leurs enfans dans les fentes ou dans les creux de leurs montagnes.

PHILIPPE, *Philippus*, (d) Φίλιππος, fils d'Antigonus, & frere de Démétrius Poliorcete, mourut fort jeune.

PHILIPPE, *Philippus*, (e) Φίλιππος, fils de Lysimachus & d'Arsinoé, fut tué entre les bras de sa mere par Ptolémée roi de Macédoine, vers l'an 277 avant Jesus-Christ. Ce meurtre fut d'autant plus atroce, que Ptolémée étoit devenu beau-pere de Philippe, par son mariage avec Arsinoé qu'il avoit épousée après la mort de Lysimachus.

PHILIPPE, *Philippus*, (f) Φίλιππος, préteur des Épirotes,

(a) Just. L. XII. c. 14. Q. Curt. L. X. c. 4.

(b) Just. L. XIII. c. 4. Diod. Sicul. p. 628, 648. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 24.

(c) Diod. Sicul. p. 712. Pauf. p. 20.

(d) Plut. T. I. p. 889.

(e) Just. L. XXIV. c. 3.

(f) Tit Liv. L. XXIX. c. 12.

se trouva en cette qualité à une assemblée qui se tint à Phœnice ville d'Épire, l'an 205 avant Jesus-Christ. Il fut conclu dans cette assemblée, entre le roi de Macédoine & les Romains, un traité de paix dans lequel furent compris tous les peuples de la Grece.

PHILIPPE, *Philippus*, (a) Φίλιππος. l'aîné des enfans d'un certain Alexandre de la ville de Mégalopolis. Comme cet homme se prétendoit descendre d'Alexandre le Grand, il avoit donné à son fils aîné le nom de Philippe, & au cadet celui d'Alexandre. Sa fille ayant épousé Amynandre roi des Athamanes, Philippe la suivit dans l'Athamanie, & obtint du roi son beau-frere le gouvernement de l'isle de Zacynthe. Mais, Amynandre le fit ensuite revenir, pour l'employer dans la guerre qu'il fit aux Romains, après qu'il se fut uni avec le roi Antiochus. On prétend même que cette union avoit été ménagée par Philippe. Car, comme il étoit d'un caractere vain & ambitieux, les Syriens & les Étoliens l'avoient flatté de l'espérance de monter sur le trône de Macédoine, puisqu'il étoit véritablement de la race de ses Rois, s'il pouvoit engager Amynandre & les Athamanes à se joindre à Antiochus.

Dans le tems que Philippe commandoit dans Pellinée, le consul Man. Acilius vint se présenter devant cette place. Les Athamanes se rendirent à lui les premiers; & aussi-tôt après, Philippe en fit autant. Comme il se retiroit de la place, le roi Philippe qui se trouva par hazard sur son passage, ordonna aux siens de le saluer du nom de Roi par dérision; puis s'en étant approché lui-même, il l'appella son frere, par une raillerie peu digne de la majesté Royale. Il fut ensuite conduit au Consul qui le fit charger de chaînes, & peu de jours après, l'envoya à Rome en cet état, l'an 191 avant Jesus-Christ.

PHILIPPE, *Philippus*, (b) Φίλιππος, officier des troupes d'Antiochus le Grand, étoit le chef & le maître des éléphans. Il commandoit au centre de la bataille avec Minion & Xeuxis, dans le combat qu'Antiochus livra aux Romains, l'an 190 avant Jesus-Christ.

PHILIPPE, *Philippus*, (c) Φίλιππος, surnommé Pœnus, étoit un jeune homme qui avoit servi aux plaisirs de L. Quintius.

PHILIPPE, *Philippus*, (d) Φίλιππος, commandoit avec Python pour les Macédoniens la garnison de Cassandrie, l'an de Rome 583, & 169 avant Jesus-Christ. Ce fut en vain que les Romains tenterent cette année d'emporter la place. Il fallut

(a) Tit. Liv. L. XXXV. c. 47. L. XXXVI c. 14, 32.
(b) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 40.
(c) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 42.
(d) Tit. Liv. L. XLIV. c. 12.

honteusement en abandonner le siege. *Voyez* Cassandrie.

PHILIPPE, *Philippus*, (a) Φίλιππος, étoit frere de Persée dernier roi de Macédoine, par la nature, & son fils par adoption. Il fut pris avec Persée & conduit à Rome l'an 168 avant Jesus-Christ. L'année suivante, il fut mené en triomphe par le vainqueur L. Émilius Paulus. Dans la suite, il devint, selon Plutarque, un excellent tourneur & un merveilleux ouvrier en toutes sortes de petits ouvrages qui demandent une grande délicatesse de main. Il apprit aussi la langue Romaine; qu'il parla & écrivit si parfaitement, qu'on ne trouva personne plus propre que lui à remplir la charge de greffier, & qu'il servit les Magistrats en cette qualité avec beaucoup de réputation & de louange.

Nous remarquerons qu'en attribuant à ce fils adoptif de Persée, ce que nous venons de rapporter d'après Plutarque, nous avons suivi la traduction Françoise de M. Dacier, mais que dans le texte Grec de Plutarque on lit Alexandre, & non pas Philippe.

PHILIPPE, *Philippus*, (b) Φίλιππος, Phrygien d'origine, étoit frere de lait d'Antiochus Épiphane, & l'un des principaux confidens de ce Prince. Quelque cruel que fût Antiochus Épiphane, Philippe l'étoit encore plus que lui. Aussi lorsqu'il eut été établi gouverneur de la Judée, il fit une infinité de maux aux Juifs, pour les obliger de renoncer à leur religion. Voyant qu'Apollonius & Séron avoient été défaits par Judas Maccabée, il demanda de nouveaux secours à Ptolémée gouverneur de la Célé-Syrie, qui lui envoya Gorgias & Nicanor avec une puissante armée. Quelque tems après, Antiochus étant allé au-delà de l'Euphrate, pour y amasser de l'argent, Philippe l'y accompagna. Antiochus se voyant près de mourir, l'établit régent du Royaume, lui mit entre les mains son diadême, son manteau royal & son anneau, afin qu'il les rendît à son fils Antiochus Eupator. Mais, Lysias s'étant emparé du gouvernement, sous le nom du jeune Prince, Philippe qui n'étoit pas le plus fort, n'osa revenir en Syrie, mais il alla en Égypte, portant avec lui le corps d'Antiochus Épiphane, pour demander du secours à Ptolémée Philométor, contre Lysias usurpateur du royaume de Syrie. L'année suivante, pendant que Lysias étoit occupé à la guerre contre les Juifs, Philippe se jetta dans la Syrie & s'empara d'Antioche. Mais, Lysias, étant retourné en diligence dans le

(a) Just. L. XXXIII. c. 2. Tit. Liv. L. XLII. c. 52. L. XLV. c. 6. Suppl. 3. c. 3. Plut. T. I. p. 275.

(b) Maccab. L. I. c. 6. v. 14. & seq. L. II. c. 5. v. 22. c. 8. v. 8. & seq. c. 9. v. 29. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 419. & seq. Roll. Hist. Anc. T. IV, p. 674, 701. T. V. p. 158.

païs reprit Antioche, & fit mourir Philippe, qui fut arrêté dans la ville.

PHILIPPE, *ou* PHILIPPUS. *Voyez* Marcius.

PHILIPPE, *Philippus*, (*a*) Φίλιππος, affranchi de Cn. Pompée, marqua le plus grand attachement pour son patron jusqu'après sa mort. Ce grand homme ayant été tué dans sa galere par quelques officiers du roi Ptolémée, au moment qu'il alloit prendre terre sur la côte d'Égypte, les meurtriers, après lui avoir coupé la tête, jetterent hors du vaisseau le corps tout nu, & le laisserent là en spectacle à tous ceux qui eurent la curiosité de le voir. Philippe demeura toujours auprès de lui, jusqu'à ce qu'ils fussent rassasiés de cette vue. Quand il n'y eut plus personne, il le lava dans l'eau de la mer; & l'ayant enseveli avec sa propre chemise, parce qu'il n'avoit aucun autre linge, il jetta les yeux par tout sur la côte, & apperçut quelques vieux restes d'un petit bateau de pêcheur, qui, quoique peu considérables, suffisoient pourtant pour composer dans la nécessité le bûcher d'un pauvre corps tout nu, & qui n'étoit pas même entier.

Pendant qu'il ramassoit toutes ces pieces, & qu'il les assembloit, un Romain déjà vieux, & qui, dans sa jeunesse, avoit fait ses premieres campagnes sous Cn. Pompée, s'étant approché, lui demanda: « Qui » es-tu, mon ami, toi qui te » prépares à faire les funérailles du Grand Pompée? » Philippe lui ayant répondu qu'il étoit son affranchi: « Ha, lui » repartit le Romain, tu n'auras pas seul cet honneur; je » te prie de me recevoir pour » compagnon, & de m'associer » à cette œuvre, comme à une » rencontre pieuse & sainte, » afin que je n'aie pas sujet de » me plaindre en tout de ma » mauvaise fortune, qui m'a » confiné depuis tant d'années » dans ces païs étrangers; puisqu'après tous les malheurs » qui m'y sont arrivés, j'ai » enfin la consolation de toucher de mes mains & d'enterrer le corps du plus grand » Capitaine que les Romains » ayent jamais eu. »

PHILIPPE, *Philippus*, (*b*) Φίλιππος, médecin & esclave du roi Déjotarus, se laissa gagner à force d'argent par Castor petit-fils de ce Prince. Ce perfide accusa son ayeul d'avoir voulu assassiner Jules César; & pour mieux faire recevoir la calomnie, Philippe appuya tout ce que Castor avoit déféré.

PHILIPPE, *Philippus*, (*c*) Φίλιππος, gendre de Lysanias, au rapport de Cicéron dans son oraison pour L. Flaccus.

(*a*) Plut. T. I. p. 661.
(*b*) Cicer. Orat. pro Reg. Dejot. c. 1. *& seq.*
(*c*) Cicer. Orat. pro L. Flacc. c. 34.

PHILIPPE, *Philippus*, Φίλιππος, (*a*) surnommé Vitricus, chez qui fut élevé le jeune Octavien.

PHILIPPE, *Philippus*, (*b*) Φίλιππος, natif de Thessalonique, fit du tems de l'empereur auguste, un recueil d'épigrammes Grecques, tiré seulement de quatorze Poëtes.

PHILIPPE, *Philippus*, (*c*) Φίλιππος, fils d'Hérode le Grand & de Cléopatre. Quoiqu'il fût le Prince le plus accompli de toute sa famille, & que mille belles qualités l'eussent fait également estimer des Juifs & des Romains, il encourut cependant la disgrace d'un pere jaloux & défiant, qui, séduit par les artifices d'Antipater son aîné, ne lui avoit donné par son premier testament aucune part à sa succession, mais qui revenu de ses préventions, le fit ensuite Tétrarque de la Trachonite & de l'Auranite, provinces sous lesquelles étoient comprises la Panéade, la Gaulanite, l'Iturée, &c. Après la mort d'Hérode, pendant qu'Archélaus fit le voyage de Rome, pour aller demander à Auguste la confirmation du testament de son pere, il laissa en Judée Philippe son frere, pour la gouverner, & pour avoir soin de ses affaires. Quelque tems après, Varus, gouverneur de Syrie, envoya aussi Philippe à Rome, pour soutenir Archélaus son frere, ou pour veiller à ses propres intérêts.

Après qu'Auguste eut confirmé le testament d'Hérode, Philippe revint dans sa Tétrarchie, où il vécut plusieurs années en Prince modéré & paisible, qui se contentoit de sa condition, & qui mettoit son plaisir à bien gouverner son peuple. En effet, il demeuroit toujours dans ses États; & lorsqu'il alloit à la campagne, il menoit seulement avec lui un petit nombre d'amis choisis, & faisoit porter un siege qui étoit une espece de trône pour s'asseoir & rendre la justice; car, il s'arrêtoit aussitôt que quelques-uns la lui demandoient, & après avoir entendu leurs raisons, il condamnoit sur le champ les coupables, & renvoyoit absous les innocens. Il mourut à Juliade. Ses funérailles furent très-magnifiques, & on l'enterra dans le superbe tombeau qu'il avoit fait faire. Comme il n'avoit point d'enfans, Tibere unit ses États à la Syrie, à condition que l'argent du revenu qui en proviendroit, demeureroit dans le païs.

Philippe avoit gouverné sa Tétrarchie pendant trente-sept ans. Il avoit épousé Salomé, fille d'Hérode son frere, surnommé aussi Philippe; ce qui a donné lieu à de célebres écrivains de confondre ces deux Princes, quoiqu'ils soient assez distingués dans les livres Saints

(*a*) Vell. Patercul. L. II. c. 59.
(*b*) Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 147.
(*c*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 599. & *seq.* de Bell. Judaïc. p. 776, 781. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. T. V. p. 271, & *suiv.*

& dans Josephe, qui donne toujours le nom d'Hérode à celui qui avoit épousé sa niece Hérodias, & ne lui donne jamais le titre de Tétrarque.

Josephe nous apprend que Philippe embellit extrêmement Panéade, ville située près des sources du Jourdain, & la nomma Césarée. Il augmenta aussi de telle sorte le bourg de Bethsaïde, placé sur le bord du lac de Génésareth, qu'on l'auroit pris pour une ville, le peupla d'habitans, l'enrichit, & le nomma Juliade en l'honneur de Julie fille d'Auguste.

PHILIPPE, *Philippus*, (*a*) Φίλιππος, nom que l'Évangile donne à Hérode l'un des enfans du grand Hérode. *Voyez* Hérode.

PHILIPPE, *Philippus*, (*b*) Φίλιππος. fils de Jacimus, de la Trachonite, fut un homme d'une éminente vertu & d'un grand mérite. Agrippa le fit Général de ses armées, & l'envoya à Jérusalem au commencement de la révolte du peuple, pour tâcher de le faire rentrer dans le devoir. Philippe ne réussit pas dans son dessein; car, les séditieux l'assiégerent dans le palais Royal, où peu s'en fallut qu'il ne fût tué. Voyant donc que le mal étoit sans remede, & qu'il couroit risque de perdre la vie, il se retira avec trois mille hommes, se joignit à Cestius par l'ordre d'Agrippa, & lui rendit de très-grands services.

PHILIPPE, *Philippus*, (*c*) Φίλιππος, un des Apôtres, étoit natif de Bethsaïde, ville de Galilée. Eusebe dit qu'il étoit marié, & avoit plusieurs filles.

Jesus-Christ, l'ayant vu, l'invita à le suivre, & lui dit: Suivez-moi. Philippe le suivit; & peu de tems après, ayant rencontré Nathanaël, Philippe lui dit: Nous avons trouvé le Messie, dont Moïse & les Prophetes ont parlé; c'est Jesus fils de Joseph de Nazareth. Nathanaël lui répondit: Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth? Philippe repartit: Venez & voyez-le vous même. Ainsi, il amena Nathanaël à Jesus; & ils allerent avec lui aux noces de Cana en Galilée. S. Clément d'Alexandrie dit comme une chose dont tout le monde convenoit, que ce fut Saint Philippe qui répondit à Jesus-Christ, lorsqu'il lui dit de le suivre: Permettez-moi d'aller premierement ensevelir mon pere; & à qui le Sauveur repartit: Laissez aux morts le soin d'ensevelir leurs morts. Tertullien assure expressément que ce fut un Apôtre qui fit cette réponse à Jesus-Christ. Mais, les Évangélistes ne nous ont point dit qui étoit cet Apôtre; & il seroit fort étrange que S. Jean, qui nous raconte en détail ce

(*a*) Marc. c. 6. v. 17.
(*b*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 584.
(*c*) Matth. c. 8. v. 21, 22. c. 10. v. 2. *& seq.* Luc. c. 6. v. 13. *& seq.* Joann. c. 1. v. 43. *& seq.* c. 6. v. 5. *& seq.* c. 12. v. 20. *& seq.* c. 14. v. 8. *& seq.*

que Jesus-Christ dit à Saint Philippe, en l'appellant à l'Apostolat, n'eût pas fait mention de cette circonstance si remarquable.

Saint Philippe fut appellé tout au commencement de la mission du Sauveur, & environ un an après, il fut désigné Apôtre. Lorsque le Sauveur voulut nourrir cinq mille hommes, qui le suivoient, il demanda à Saint Philippe, pour le tenter, d'où l'on pourroit acheter du pain pour tant de monde. Saint Philippe répondit qu'il en faudroit pour plus de deux cens deniers. Quelques Gentils, voulant voir Jesus-Christ, un peu avant sa Passion, s'adresserent à S. Philippe, qui en parla à Saint André; & tous deux ensemble en parlerent à Jesus-Christ. A la derniere Cene, Saint Philippe demanda au Sauveur qu'il lui plût de leur faire voir le Pere, & que c'étoit tout ce qu'il demandoit. Mais, Jesus leur répondit qu'en voyant le fils, ils voyoient le Pere. C'est tout ce que nous trouvons de Saint Philippe dans l'Évangile.

Saint Clément d'Alexandrie rapporte que Saint Philippe maria quelques unes de ses filles. Théodoret dit qu'il prêcha dans les deux Phrygies; & Eusebe raconte qu'il fut enterré à Hiérapolis, dans la Phrygie Pacatienne. Polycrate, évêque d'Éphese, assure que Saint Philippe & Saint Jean célébroient la Pâque au quatorzieme de la lune. Le même auteur semble dire que Papias avoit appris des filles de Saint Philippe, qu'il y avoit eu un mort de ressuscité du tems de cet Apôtre. Les fausses histoires, que l'on a de Saint Philippe, portent qu'il mourut âgé de quatre vingt-sept ans, sous Domitien, ou sous Trajan. On a faussement attribué à cet Apôtre des actes, qui furent condamnés par le pape Gélase, & un Évangile dont les Gnostiques se servoient.

Quant à ses filles, Polycrate, évêque d'Éphese, dit qu'il y en eut deux qui garderent la virginité, & furent enterrées avec leur pere à Hiérapolis. C'est de celles-ci que Papias avoit appris la résurrection d'un mort; & Sozomene croit que c'étoient elles-mêmes qui l'avoient ressuscité. Polycrate parle encore d'une autre fille de Saint Philippe, qui avoit vécu dans une grande sainteté, & qui reposoit à Ephese. C'est apparemment cette derniere qui avoit été mariée; & c'est peut-être aussi celle que les Grecs honorent sous le nom de Sainte Hermione, qu'ils disent avoir été enterrée à Ephese, & qu'ils font fille de S. Philippe apôtre.

PHILIPPE, *Philippus*, (a) Φίλιππος, l'un des sept Diacres que les Apôtres choisirent après l'Ascension de Jesus-Christ, étoit, dit-on, de Césarée en

(a) Actu. Apost. c. 6. v. 5. c. 8. v. 5. *& seq.*

Palestine. Il est certain que ses filles demeuroient dans cette ville. Après la mort de Saint Étienne, tous les chrétiens, excepté les Apôtres, ayant quitté Jérusalem, & s'étant dispersés en divers endroits, Saint Philippe alla prêcher à Sébaste ou Samarie, où il fit plusieurs miracles & convertit plusieurs personnes. Il leur donna le baptême; mais, n'étant que Diacre, il ne pouvoit leur donner le sacrement de confirmation & le Saint Esprit. C'est pourquoi, il fit sçavoir aux Apôtres qui étoient à Jérusalem, que les Samaritains avoient reçu la parole de Dieu, & qu'ils vinssent leur imposer les mains, & leur donner le Saint Esprit. Saint Pierre & Saint Jean s'y rendirent, & les Samaritains convertis reçurent le Saint Esprit par leur moyen. Simon le magicien fut admis au baptême avec les autres, par Saint Philippe; mais, Saint Pierre ne lui imposa pas les mains, & rejetta avec exécration la proposition qu'il lui fit, d'acheter de lui le pouvoir de donner le Saint Esprit.

Saint Philippe étoit encore apparemment à Samarie, lorsqu'un Ange vint lui annoncer d'aller du côté de la partie méridionale du païs, sur le chemin qui menoit de Jérusalem à Gaza la déserte; car, il y avoit deux villes de Gaza, l'ancienne & la nouvelle. L'ancienne étoit alors déserte, & étoit sur le chemin d'Égypte. S. Philippe obéit, & rencontra un Éthiopien, eunuque de Candace reine d'Éthiopie, & surintendant de ses finances, lequel étant venu à Jérusalem pour y adorer Dieu, s'en retournoit dans son païs, lisant dans son chariot le prophete Isaïe. Alors, l'esprit de Dieu dit à Philippe : Avancez, & approchez-vous de ce chariot. Philippe s'étant approché, & entendant que cet homme lisoit le prophete Isaïe, lui dit : « Croyez-vous entendre ce que » vous lisez? Il répondit : Com» ment l'entendrois-je, si quel» qu'un ne me l'explique ? » Et il pria Philippe de monter & de s'asseoir auprès de lui.

Le passage qu'il lisoit, étoit celui-ci : « Il a été mené comme » une brebis à la boucherie, » & n'a point ouvert la bou» che, non plus qu'un agneau » qui demeure muet devant » celui qui le tond, &c. » L'Eunuque dit donc à Philippe : « Je vous prie de me dire de » qui le Prophete entend par» ler? Si c'est de lui-même, » ou de quelqu'autre. » Alors, Philippe commença à lui annoncer Jesus. Après avoir marché quelque tems, ils rencontrerent une fontaine; & l'Eunuque dit à Philippe : « Voilà de l'eau; » qui empêche que je ne sois » baptisé? » Philippe lui répondit : « Vous pouvez l'être si » vous croyez de tout votre » cœur. » Il lui repartit : « Je » crois que Jesus-Christ est le » fils de Dieu. » Il fit aussi-tôt arrêter son chariot, ils descendirent tous deux dans l'eau, &

Philippe baptisa l'Eunuque. Étant remontés hors de l'eau, l'esprit du Seigneur enleva Philippe, & l'Eunuque ne le vit plus. Cependant, Philippe se trouva à Azoth, & il annonça l'Évangile à toutes les villes par où il passa, jusqu'à ce qu'il vint à Césarée de Palestine, environ à trente lieues d'Azoth.

L'Écriture ne nous apprend point ce qu'il fit depuis ce tems, c'est-à-dire, depuis l'an de J. C. 33. Les nouveaux Grecs disent que ce Saint Diacre quitta la Palestine pour aller à Tralles en Asie, où il fonda une Église, dont il fut l'Apôtre & l'Évêque, & où il reposa en paix après avoir fait plusieurs miracles. Les Latins, d'après Usuard & Adon, racontent sur le 6 de Juin, qu'il mourut en paix à Césarée, & que trois de ses filles y furent enterrées avec lui. Adon ajoute que la quatrieme mourut à Éphese ; mais, il a confondu cette quatrieme fille de Saint Philippe diacre avec Sainte Hermione fille de Saint Philippe apôtre, dont nous avons parlé dans l'article précédent. Caius, ancien prêtre de l'église Romaine, confond aussi apparemment les filles de Saint Philippe diacre, avec celles de l'apôtre du même nom, quand il dit que les quatre filles du diacre demeuroient à Hiérapolis en Phrygie. Lorsque Sainte Paule vint à Césarée, l'an de J. C. 386, elle y voulut voir la maison de Saint Philippe & les chambres de ses filles. Les Grecs font la fête de Saint Philippe diacre le 11 Octobre, & les Latins le 6 de Juin.

PHILIPPE [Q.], *Q. Philippus*, K. Φίλιππος, (*a*) avoit été proconsul d'Asie. Nous avons une lettre de Cicéron à Q. Philippe. Elle ne fut écrite qu'après que ce Magistrat fut de retour de sa province dans sa famille.

PHILIPPE, *Philippus*, (*b*) Φίλιππος, médecin fort ignorant, suivant Juvénal.

PHILIPPE, *Philippus*, (*c*) Φίλιππος, interlocuteur d'un dialogue de Lucien. Il s'entretient avec Alexandre.

PHILIPPE, *Philippus*, (*d*) Φίλιππος, poëte Grec, né à Thessalonique. On a des pieces de ce Poëte dans l'Anthologie manuscrite de la bibliotheque du Roi.

PHILIPPES, *Philippi*, (*e*) Φίλιπποι, ville que quelques-uns attribuent à la Macédoine, & d'autres à la Thrace ; c'est-à-dire, que comme elle étoit sur les confins de ces deux contrées,

(*a*) Cicer. ad Amic. L. XIII. Epist. 73.
(*b*) Juven. Satyr. 13. v. 125.
(*c*) Lucian. T. I. pag. 256. *& seq.*
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. T. II. p. 266.
(*e*) Appian. p. 650. Strab. p. 331, 674. 797. Plin. T. I. p. 204, 400. Pomp. Mel. p. 105. Dio. Cass. p. 348. Corn. Nep. in Tit. Pomp. Attic. c. 11. Virg. Georg. L. I. v. 489. *& seq.* Plut. T. I. p. 1001. *& seq.* Tacit. Hist. L. I. c. 50. L. II. c. 38. Diod. Sicul. p. 514. Actu. Apost. c. 16. v. 12. *& seq.* Crév. Hist. Rom. T. VIII. p. 245. *& suiv.*

elle a pu appartenir tantôt à l'une, tantôt à l'autre.

M. d'Anville, dans ses cartes, place Philippes au pied du mont Pangée, qu'il étend entre le Strymon & le Nestus, & il la met à peu de distance d'un golfe situé devant l'isle de Thasos.

Cette ville est devenue célebre, 1°. par son fondateur, Philippe roi de Macédoine, & pere d'Alexandre le Grand, qui, trouvant le lieu avantageux pour faire la guerre au peuple de Thrace, le fit fortifier; 2°. par la bataille qui se donna dans ses plaines, l'an 42 avant Jesus-Christ; 3°. par l'épître que Saint Paul adressa à ses habitans.

Octavien & M. Antoine, s'étant déclarés hautement contre les meurtriers de Jules César, prirent les armes & poursuivirent vivement M. Brutus & C. Cassius. La bataille se donna auprès de Philippes. La victoire fut très-balancée entre les deux partis; car, si d'un côté C. Cassius fut défait par M. Antoine; de l'autre, M. Brutus rendit bien la pareille à Octavien, qu'il battit & força dans son camp. La perte étoit égale de part & d'autre; mais, C. Cassius, par une erreur fatale à son parti, rendit les choses fort inégales. Persuadé que M. Brutus avoit couru la même fortune que lui, il se donna la mort de ses propres mains. M. Brutus, resté seul, n'en fit pas une moins vigoureuse résistance, & tint ferme lui seul contre les deux autres Généraux. La disette générale où les ennemis étoient réduits, lui rendoit la victoire certaine, s'il eût pu tirer la guerre en longueur; mais, la même raison qui perdit Cn. Pompée, fut aussi la cause de la défaite de M. Brutus. Les sollicitations vives & pressantes des principaux Officiers de son armée le forcerent à combattre. La victoire se déclara d'abord pour lui; mais, la retraite précipitée des troupes de C. Cassius causa la perte entiere de la bataille. M. Brutus, ne pouvant survivre à ce malheur, contraignit Straton, en qui il avoit une confiance particuliere, de lui ôter la vie, aimant mieux la perdre ainsi que de tomber entre les mains de ses ennemis. La République, qui trouvoit encore de grandes ressources dans cet illustre défenseur de sa liberté, vit finir avec lui toutes ses espérances. Peu de tems après, l'empire Romain ne reconnut plus d'autre maître qu'Octavien qui prit le titre d'Auguste.

Saint Paul prêcha à Philippes, l'an de Jesus-Christ 52, & y convertit quelques personnes, entr'autres, une marchande de pourpre nommée Lydie. Il y délivra du Démon une servante, qui avoit un esprit familier qui la faisoit deviner plusieurs choses, & qui produisoit un grand profit à ses maîtres. Ceux-ci émurent toute la ville contre Saint Paul, & les Magistrats

le firent arrêter, fouetter & mettre en prison; mais, le lendemain, on le renvoya avec excuses, ayant appris qu'il étoit citoyen Romain.

Avant que Philippe fit fortifier cette ville, elle se nommoit Datus, & avant qu'elle eût reçu ce denier nom, elle portoit celui de Crénides, terme qui veut dire source ou fontaine, parce qu'il sortoit de-là quantité de fontaines. Appien, de qui nous apprenons ces circonstances, ajoute que la ville étoit située sur une montagne, dont elle occupoit toute la largeur, presque au sortir des gorges par où avoit débouché l'armée de M. Brutus & de C. Cassius. Du côté de l'occident, elle dominoit sur une plaine qui s'étendoit en pente douce à près de quinze lieues jusqu'au fleuve Strymon. Dans cette plaine, à deux mille pas seulement de la ville, s'élevoient deux collines distantes de l'espace d'un mille, & défendues d'un côté par les montagnes que le détachement Romain, sous la conduite de Rhascuporis, avoit eu tant de peine à franchir, & de l'autre par un marais qui communiquoit avec la mer. Ce fut sur ces deux collines que M. Brutus & C. Cassius établirent leurs camps; le premier, sur la plus septentrionale; l'autre, sur celle qui étoit au midi; & dans cet intervalle de mille pas qui les séparoit, ils tirerent des lignes & un parapet d'une colline à l'autre. Ils assuroient ainsi la communication des deux camps, qui se soutenoient & se défendoient mutuellement, comme s'ils n'en eussent fait qu'un seul. Ils étoient pourtant réellement distingués; & cette distinction procuroit à chacun des deux Chefs plus de facilité pour contenir les siens, & pour faire observer parmi eux une bonne discipline.

Ce campement leur étoit extrêmement commode par toute sorte d'endroits. Les hauteurs qu'ils occupoient les mettoient hors d'insulte, & en état de se tenir sur la défensive, s'ils le jugeoient à propos. S'ils vouloient combattre, ils avoient devant eux une belle plaine pour étendre leurs nombreuses armées. Une petite riviere, appellée Ganga ou Gangitès, couloit au pied de leur camp. Derriere étoit la mer, qui leur fournissoit toutes les provisions dont ils pouvoient avoir besoin. L'isle de Thasos, à douze milles, leur servoit de magasin général; & à neuf mille pas, la ville de Néapolis ouvroit son port à leur flotte, & l'y tenoit en sûreté. Une position si avantageuse les détermina à ne pas aller plus loin; & quand ils l'eussent voulu, la chose leur auroit été difficile. Malgré cela, comme on vient de le voir, ils n'en succomberent pas moins sous les efforts de leurs ennemis.

Les Romains établirent une colonie à Philippes. Aussi, le

titre

titre de colonie est-il donné à cette ville dans les Actes des Apôtres, dans Pline, & sur plusieurs médailles.

Le Sieur Lucas, qui a vu les ruines de Philippes, dit qu'étant parti de Drame, il marcha cinq heures, au bout desquelles il arriva au commencement de ces ruines, que les Grecs appellent aujourd'hui Philippipi, c'est-à-dire, la terre de Philippes. On trouve d'abord le château qui est à main gauche. On l'a bâti sur une montagne; il est très-vaste, & ses murailles sont encore presque tout entieres. Sur différentes éminences qui entourent la montagne & le château, s'élevent plusieurs autres forteresses qui y ont des correspondances. Diverses grandes murailles en dépendent, & s'étendent jusque dans la plaine. Lorsqu'on est arrivé dans la place de Philippes, on trouve des monceaux de pierres & de marbre, sans qu'il paroisse aucun vestige de bâtimens. Ensuite, on rencontre un grand nombre d'édifices, seulement à moitié abattus. Il est aisé de s'appercevoir qu'il y a eu, parmi de beaux temples bâtis de marbre blanc, de superbes palais, dont les restes donnent encore une haute idée de l'architecture ancienne, & plusieurs monumens magnifiques. Après avoir marché une heure & demie dans ces ruines, nous trouvâmes, ajoute le Sieur Lucas, une grosse pierre d'environ vingt pieds de haut, & de quatre pieds sur chaque face. Elle paroît avoir servi de piédestal. Sur un des côtés, il y avoit une inscription en lettres majuscules; mais, elles sont absolument rongées, & on ne peut découvrir que ces deux lignes, qui étoient les deux premieres.

C. VIBIVS CF. COR. QVARTVS.

MILLE C. V. MACEDONIO.

PHILIPPES, *Philippi*, (a) nom que Philippe, pere d'Alexandre le Grand, donna à des mines d'or, situées près de la ville de Crénides.

PHILIPPIDE, *Philippides*, (b) Φιλιππίδης, Athénien, un de ces coureurs que leur extrême diligence faisoit surnommer Hémérodromes. Les Athéniens, à la veille d'être attaqués par les Perses, qui n'étoient plus qu'à dix milles de la ville, s'adresserent dans cette extrémité aux Lacédémoniens, & leur dépêcherent Philippide, avec ordre de leur représenter que le danger étant pressant demandoit un prompt secours. Philippide ne fut que deux jours à se rendre d'Athenes à Lacédémone, quoique la distance fût de onze cens quarante stades, selon la supputation de Saumaise. Héro-

(a) Freinf. Suppl. in Q. Curt. L. II. c 3.
(b) Corn. Nep. in Miltiad. c. 4. Herod. L. VI. c. 105, 106. Lucian. T. I. p. 519. Plin. T. I. p. 386.

dote, au lieu de Philippide, lit Phidippide.

PHILIPPIDE, *Philippides*, Φιλιππίδης, (*a*) Poëte comique d'Athenes, étoit fils de Philocle, poëte tragique & frere de Morsimus, aussi poëte tragique. Il florissoit environ 336 avant Jesus-Christ, & étoit de la nouvelle comédie. Il vivoit dans une grande intimité avec le roi Lysimachus. Toutes les fois que Philippide paroissoit devant lui au commencement de quelque action ou de quelque expédition importante, ce Prince regardoit cette vue comme une bonne rencontre & comme un présage heureux. D'ailleurs, il étoit en réputation pour ses bonnes mœurs, n'étant ni importun ni empressé comme la plupart des Courtisans. Un jour, Lysimachus le comblant de caresses, & lui faisant encore meilleure mine qu'à l'ordinaire, lui dit: « Mon » pauvre Philippide, de quoi » te ferois-je bien part de tout » ce qui est à moi? De tout » ce que vous voudrez, lui » répondit Philippide, si ce » n'est de vos secrets. » Ce Poëte mourut de joie, après avoir remporté le prix de la Poësie contre son attente. Suidas lui attribue quarante-cinq comédies.

PHILIPPIDE, *Philippides*, Φιλιππίδης, (*b*) fut un de ceux qui se mêlerent de gouverner la république d'Athenes, du tems d'Hypéride, qui avoit fait une harangue contre lui. Il étoit si maigre, qu'Alexis, poëte comique, employa cette expression, *devenir Philippide*, pour signifier *devenir maigre*. quelques autres Poëtes comiques ont fait allusion à la même chose, comme on peut le voir dans le XIIe. livre d'Athénée. C'est de-là qu'est tiré ce que l'on en trouve dans Suidas.

PHILIPPIENS, *Philippenses*, Φιλιππησίοι, (*c*) nom que Saint Paul donne aux habitans de Philippes. Ils furent toujours fort reconnoissans de la grace qu'ils avoient reçue de Dieu par le moyen de Saint Paul. Ils l'assisterent en plusieurs occasions, & lui envoyerent de l'argent pendant qu'il étoit dans l'Achaïe. Lorsqu'ils sçurent qu'il étoit prisonnier à Rome, ils lui députerent Epaphrodite, leur évêque, pour lui rendre toutes sortes de services. Epaphrodite tomba malade; & S. Paul, pour tirer d'inquiétude les Philippiens, qui avoient appris sa maladie, le leur renvoya, dès qu'il fut guéri, & leur écrivit la lettre que nous avons encore aujourd'hui adressée aux Philippiens. Saint Paul y loue leur libéralité, & marque beaucoup de reconnoissance de l'attention qu'ils avoient eue pour le secourir dans les besoins où il s'étoit trouvé.

(*a*) Suid. T. II. p. 181, 1053. Plut. T. I. p. 894, 900. Athen. p. 23, 90, 230. & *seq.* Aul. Gell. L. III. c. 15.

(*b*) Suid. T. II. p. 552.

(*c*) Ad Philipp. Epist.

Ces Philippiens sont bien différens de ceux de Philippopolis. Ce sont les habitans de la ville de Philippes, sur les confins de la Macédoine & de la Thrace, ville bâtie par Philippe, pere d'Alexandre le Grand ; au lieu que Philippopolis étoit bien plus vers le nord de la Thrace.

PHILIPPIQUES, *Philippicæ*, Φιλιππικά, (a) nom que l'on a donné aux harangues que Démosthene prononça contre Philippe, roi de Macédoine, & pere d'Alexandre le Grand.

On a donné le même nom aux oraisons de Cicéron contre Marc-Antoine.

PHILIPPOPOLIS, *Philippopolis*, Φιλιππόπολις, (b) ville de Grece dans la Thessalie. L'an 181 avant Jesus-Christ, les Étoliens & les Thessaliens se disputerent cette place & quelques autres du voisinage.

PHILIPPOPOLIS, *Pilippopolis*, Φιλιππόπολις, (c) ville de Thrace, située au pied du mont Rhodope dans le païs des Cœletes, selon Pline. Ce Géographe dit que cette ville fut d'abord appellée Ponéropolis ; qu'ensuite elle prit le nom de Philippopolis à cause de son fondateur, ou plutôt de son restaurateur ; & que de son tems elle portoit celui de Trimontium, à cause de sa situation au pied de trois montagnes.

Ptolémée se trompe, lorsqu'il assure que Philippopolis & Hadrianopolis ne sont qu'une même ville. Quoique situées l'une & l'autre sur l'Hebre, elles étoient fort différentes, & dans des positions assez éloignées.

Ceux qui confondent Philippopolis avec Philippes, se trompent encore davantage. La ville de Philippes étoit située aux confins de la Macédoine & de la Thrace, assez près de la mer, au lieu que celle de Philippopolis en étoit fort éloignée. Philippes étoit d'ailleurs entre le Strymon & le Nestus au pied du mont Pangée.

Il nous reste une médaille de l'empereur Commode, sur laquelle on lit ΦΙΛΙΠΠΟΠΟΛΕΙΤΩΝ. C'est aujourd'hui Philippopoli, dans la Romanie, province de la Turquie d'Europe, à vingt-cinq lieues d'Andrinople & à soixante-quinze de Constantinople. Il y réside un Sangiac, & son archevêché est suffragant de Constantinople. Elle n'a point aujourd'hui de muraille ; mais, elle est bâtie sur trois petites montagnes, qui se tiennent presque, & sont sur la même ligne. C'est apparemment sur ces hauteurs qu'étoient autrefois ses forteresses. Elle a d'un côté la Marise, qui baigne le pied de ses maisons. Cette riviere, qui est l'Hebre des Anciens, y porte toute sorte de bateaux, & par conséquent la plupart des commodités de la vie. De l'autre

(a) Plut. T. I. p. 885.
(b) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 25.
(c) Plin. T. I. p. 202. Ptolem. L. III. c. 11. Pomp. Mel. p. 102. Tit. Liv. L. XXXIX. c. 53. Tacit. Annal. L. III. c. 38.

côté est un fameux bourg assez grand, avec lequel on communique par un beau pont de bois. Il y a environ cent vingt maisons de Juifs; mais, en général, les bourgeois sont presque tous Chrétiens. Il y a jusqu'à six églises, & c'est, dit Paul Lucas, la seule ville de Turquie où j'aie vu une cloche qui sonne les heures du jour. Elle est dans une tour bâtie sur une des trois montagnes.

PHILIPPOPOLIS, *Philippopolis*, Φιλιππόπολις, (a) ville d'Arabie. Le plus célebre monument du regne de l'empereur Philippe, c'est la colonie de Philippopolis qu'il fonda dans l'Arabie Pétrée, près de Bostra, d'où il étoit originaire. Il est parlé de cette ville de Philippopolis dans le concile de Chalcédoine. La notice des Patriarches d'Antioche & de Jérusalem en fait aussi mention.

PHILIPPUS THESSALONICUS, (b) Philippe de Thessalonique, poëte Grec, dont il nous reste des pieces dans l'Anthologie manuscrite de la bibliotheque du Roi.

PHILISCUS, *Philiscus*, (c) Φιλίσκος, capitaine Abydénien, fut envoyé en Grece par le roi Artaxerxe, l'an 369 avant J. C. Il y apportoit de la part de ce Roi des invitations à tous les Grecs de mettre fin à leurs divisions, & de faire entre eux une paix durable. Ils y consentirent tous à l'exception des Thébains seuls, qui persistoient toujours dans le point fixe, que toute la Béotie ne formât qu'un seul & même Gouvernement. Sur leur refus, Philiscus laissa aux Lacédémoniens deux mille soudoyés choisis, qui avoient même reçu leur paie d'avance, & il s'en revint en Asie.

PHILISCUS, *Philiscus*, (d) Φιλίσκος, dont parle Démosthene dans sa harangue contre Aristocrate. C'étoit un homme cruel qui fut tué par Thersagoras & Exécestus.

PHILISCUS, *Philiscus*, (e) Φιλίσκος, un des disciples d'Apollonius de Tyanes.

PHILISTE, *Philistus*, (f) Φίλιστος, célebre écrivain, étoit, au rapport de Suidas, de Naucratis, selon les uns, & de Syracuse, selon les autres. Le dernier de ces deux sentimens est le seul véritable. Le témoignage de Cicéron & celui de

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 397.
(b) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lettr. T. II. p. 268
(c) Xenoph. pag. 619. Diod. Sicul. p. 494. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 370.
(d) Demosth. Orat. in Aristocr. pag. 747. & seq.
(e) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 147.
(f) Suid. T. II. p. 1055. Dionys. Halicarn. L. I. c. 4. Diod. Sicul. p. 380. & seq. Paus. p. 25, 56, 334. Plut. T. I. p. 296, 962, 963, 973, 974. Corn. Nep. in Dion. c. 3. Quintilian. L. X. c. 1. Cicer. ad Q. Frat. L. II. Epist. 12. de Divinat. L. I. c. 39. de Orator. L. II. c. 57. Brut. c. 33. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 180, 217, 229, 230, 248. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. T. XIII. p. 1. & suiv.

Denys d'Halicarnasse, doivent naturellement enlever tous les suffrages ; ils avoient lu les ouvrages de Philiste avec attention, les avoient examinés en critiques habiles, & certainement ils y auront découvert les preuves qui constatoient le fait dont il est question. Opposera-t-on à des autorités si respectables, le texte d'un Grammairien, qui sur le chapitre de Philiste est tombé dans une infinité de méprises ? Tantôt, il le nomme Philisque, tantôt il lui attribue des ouvrages qui n'ont jamais été de sa façon. De tant d'inadvertances, nous ne nous proposons de relever que celles qui ont une liaison plus intime avec notre sujet.

Suidas prétend que le pere de Philiste s'appelloit Archondas ; Archoménidès est le nom que lui donne Pausanias. L'un des passages est sûrement altéré; mais, il seroit difficile, faute de monumens, de décider lequel des deux a souffert de la négligence des copistes. A la vérité, la chose importe peu ; il seroit sans doute plus intéressant de sçavoir au juste en quel tems Philiste est venu au monde ; on se trouveroit par-là plus en état de statuer sur certains articles qui regardent l'histoire de sa vie ; il n'est pas néanmoins impossible de déterminer, à peu de chose près, l'époque de la naissance de cet Historien.

Lorsque Denys, la troisieme année de la XCIII^{e}. Olympiade, osa soulever le peuple de Syracuse contre ses propres Généraux, Philiste offrit de payer l'amende à laquelle les Magistrats avoient condamné ce harangueur séditieux. L'âge de Philiste l'autorisoit donc, & à parler dans les assemblées publiques, & à disposer de son patrimoine en maître absolu. Supposons qu'il eût alors vingt-cinq ans, & certes il ne pouvoit gueres en avoir moins, il s'ensuivra que sa naissance doit se rapporter à la seconde année de la LXXXVIIe. Olympiade. Diodore de Sicile, sur les textes duquel ce raisonnement est fondé, assure que Philiste possédoit des biens très-considérables. Archoménidès, de qui il les tenoit, eut un soin tout particulier de son éducation. Les Muses sembloient, depuis quelque tems, avoir établi dans Athenes le siege de leur empire ; la jeunesse, curieuse de se former sous d'excellens maîtres, y accouroit de toutes parts. Philiste y vint comme les autres, & tourna ses études du côté de la Rhétorique. A Syracuse, ainsi que dans plusieurs villes de la Grece, le pouvoir souverain étoit entre les mains du peuple ; & le peuple, susceptible des impressions qu'il plaisoit aux Orateurs de lui donner, se reposoit entierement sur eux de la conservation de leur liberté. En un mot, ils étoient à la tête des affaires, & l'éloquence conduisoit par des routes presque infaillibles aux pla-

ces les plus importantes. Philiste, qui avoit de l'ambition, résolut de cultiver soigneusement un art, à la faveur duquel il se flattoit de gouverner un jour sa patrie; il s'attacha donc à Isocrate, le plus célebre des Rhéteurs qui vécussent alors. Quoique Cicéron ne s'explique pas bien clairement là-dessus, ses paroles néanmoins, examinées avec attention, ne sçauroient recevoir un autre sens.

Il est assez probable que Denys d'Halicarnasse le regardoit aussi comme sorti de la même école, puisqu'au jugement de ce Rhéteur, Théopompe, Éphore & Philiste s'étoient principalement appliqués à imiter la maniere d'écrire d'Isocrate. Nous ne devons pas dissimuler toutefois, que ce sentiment souffre quelques difficultés; un fait incontestable, c'est que la naissance d'Isocrate concourt avec la premiere année de la LXXXVIe. Olympiade; or, celle de Philiste ne lui est postérieure que de sept ans, nous l'avons établi sur des fondemens qui paroissent assez solides. Lors donc que cet Historien vint à Athenes, Isocrate étoit fort jeune, & à en juger par le cours ordinaire des choses, il n'est gueres vraisemblable qu'il se fût alors érigé en maître de Rhétorique. Cependant, toutes réflexions faites, il n'y a rien là qui ne soit dans les regles de la possibilité, & l'histoire fournit quelques exemples de personnes dont les progrès ont été infiniment rapides. Il vaut mieux, après tout, avoir recours à cette solution, que d'accuser Cicéron & Denys d'Halicarnasse de n'avoir pas sçu se garantir de l'erreur. Nous avons déjà observé que ces deux écrivains avoient lu exactement les ouvrages de Philiste; ajoutez à cela, que l'on conservoit alors dans les bibliotheques, plusieurs monumens, à l'aide desquels il leur étoit facile de démêler la vérité. Nous ne sçavons dans quelles sources Suidas a puisé que Philiste avoit encore étudié sous Événus de Paros; on ne peut nier que cette opinion ne convienne parfaitement avec la chronologie. Platon, qui le cite de tems en tems, le fait contemporain de Socrate, à qui même il a survécu de quelques années. Mais, objectera-t-on, Événus n'est connu que par ses Élégies, & on ne voit nulle part que Philiste se soit jamais avisé de faire des vers? La réponse est aisée, & nous la tirons de plusieurs endroits de Platon. Il y parle de ce Parien, comme d'un homme qui avoit travaillé sur la Rhétorique, & qui de plus se vantoit d'enseigner le chemin de la vertu, & le grand art de gouverner les États. Il étoit mal-aisé que Philiste ne se laissât pas séduire par des promesses qui flattoient si agréablement son goût & son inclination.

De retour à Syracuse, il ne s'occupa que du soin de son

agrandissement. Des qualités éminentes, une pénétration peu commune, beaucoup de valeur & de fermeté, le menoient comme par la main aux emplois les plus brillans de la République; mais, dans la crainte de n'y parvenir que lentement, il ne se fit point un scrupule d'entrer dans les complots que Denys tramoit contre sa patrie. Les Syracusains, que les malheurs d'Agrigente avoient vivement touchés, soupçonnoient leurs Généraux d'avoir livré aux Carthaginois cette ville infortunée. Denys ne négligea pas une si belle occasion de s'insinuer dans l'esprit de la multitude, & de perdre les seules personnes qui pussent traverser ses projets ambitieux. De concert avec Philiste, il harangua le peuple, & censura sans ménagement la conduite de ceux auxquels on avoit confié le commandement de l'armée. La hardiesse de ce discours allarma les Magistrats, qui, dans la vue d'en arrêter les suites pernicieuses, prononcerent contre lui une amende considérable. Philiste prit la parole, & s'engagea de payer les sommes auxquelles Denys seroit condamné. L'affection de la populace & les intrigues de Philiste, le rendirent peu de tems après maître de Syracuse. Plus ami néanmoins de la tyrannie que du Tyran, selon la remarque de Cornélius Népos, il paroît que l'intérêt seul fut le motif des liaisons de Philiste avec Denys. Il est vrai que les désordres qui regnoient alors dans les Démocraties, n'étoient gueres propres à inspirer l'amour du bien public; on y persécutoit souvent la vertu & la probité; le mérite étoit toujours suspect, & la faveur du peuple, quoique passagere, ne s'acquéroit que par des flatteries basses & honteuses. Ces réflexions auroient ébranlé un homme moins pervers que ne l'étoit Philiste; ses conseils & sa bravoure contribuerent beaucoup à faire réussir les desseins de Denys.

Le commencement de son regne fut très-agité; & dès la premiere année, réduit aux extrêmités les plus fâcheuses, il résolut de céder à sa mauvaise fortune, & d'abandonner Syracuse. Ses amis assemblés, il les pria de lui suggérer les moyens qui leur sembleroient les moins préjudiciables à sa réputation. Philoxene, son beau-pere, lui conseilla de monter sur le meilleur de ses chevaux, & de se retirer dans quelque ville de l'obéissance des Carthaginois. Il ne sied point à un Monarque, repliqua Philiste, d'être redevable de son salut à la vîtesse d'un cheval, il faut qu'il se laisse arracher du Trône par les pieds. Tel fut son avis, si cependant ce récit de Diodore de Sicile, ou de Timée plutôt, mérite quelque croyance. En effet, Plutarque déclare expressément que Philiste, bien loin

de se faire honneur de ce discours, le mettoit dans la bouche d'un autre. Bien plus, Diodore de Sicile lui-même l'attribue à Mégaclès, partisan zélé de Denys. Philiste fut un de ceux qui le servirent le plus utilement dans les guerres qu'il eut à soutenir, & contre les Carthaginois, & contre les villes de Sicile, qui supportoient impatiemment sa domination. Sûr de la fidélité de Philiste, le Tyran lui confia le gouvernement de la citadelle de Syracuse, poste très-important, & de la conservation duquel dépendoit la destinée de l'usurpateur. Cependant, tous les Anciens, sans exception, nous le représentent comme le Prince du monde le plus soupçonneux; mais, de quoi ne vient pas à bout un Courtisan adroit, délié & toujours prêt à sacrifier l'honneur & la probité au goût & aux inclinations de son maître? Il en étoit chéri au point, que le Tyran eut la complaisance de fermer les yeux sur le commerce scandaleux que sa mere entretenoit publiquement avec cet Historien. Elle ne devoit plus être jeune, & l'amour eut vraisemblablement moins de part à la tendresse de Philiste, que le désir de s'acquérir une nouvelle protection auprès de Denys. On lit quelque part dans Plutarque, que sa mere lui ayant demandé un jour la permission de se marier, il éluda la proposition par une plaisanterie. Il y a bien de l'apparence qu'elle fit cette démarche ridicule à la sollicitation de son amant, & Denys qui craignoit de le rendre trop puissant, refusa de céder à une priere si peu convenable.

Le mauvais succès de ses premieres tentatives, ne rallentit point en Philiste l'envie de s'allier avec la maison regnante. Leptine, frere du Tyran, avoit deux filles; charmé que cet Historien voulût bien en épouser une, il ne balança point à la lui accorder. Mais, dans la juste appréhension que Denys ne s'opposât au mariage, ils le célébrerent à son insçu. Malgré toutes leurs précautions, la nouvelle en vint bientôt à la connoissance du Tyran. Jaloux de son autorité, outré que des personnes de ce rang resserrassent les liens de leur amitié par des nœuds si étroits, il oublia dans un moment, & le sang, & les obligations infinies qu'il avoit à l'un & à l'autre. La femme de Leptine fut chargée de fers, ses filles privées des choses mêmes nécessaires à la vie, & le beau-pere, ainsi que le gendre, envoyés en exil. Diodore de Sicile, qui rapporte cet évenement à la derniere année de la XCVII^e. Olympiade, assure qu'ils se retirerent à Thurium. Plutarque dit au contraire que Philiste alla s'établir dans la petite ville d'Adria. Ces sentimens, quoique différens en apparence, peuvent néanmoins se concilier

aisément. Leptine obtint quelque tems après la permission de retourner à Syracuse. A son départ, Philiste prit le parti de chercher un azyle à Adria où il avoit des amis. Que si cette solution ne paroissoit pas suffisante, nous adopterions la narration de Plutarque préférablement à celle de Diodore de Sicile, qui n'a pas toujours été sur ses gardes. Il prétend dans cet endroit-là même, que Leptine & son gendre recouvrerent les bonnes graces du Tyran. Le fait est vrai à l'égard du premier; mais, il est constant, & par le témoignage de Cornélius Népos, & par celui de Plutarque, que le second ne fut rappellé de son exil que sous le regne de Denys le Jeune; & l'autorité du dernier de ces Écrivains doit être d'autant plus respectée ici, que de son propre aveu il n'avance rien que d'après Timonidès, témoin oculaire des guerres qui désoloient alors la Sicile.

Le loisir, dont Philiste jouit pendant son séjour à Adria, procura au public des ouvrages qui furent reçus avec de grands applaudissemens, l'histoire de Sicile & celle de Denys l'Ancien. Les louanges qu'il y prodiguoit au Tyran, ne fléchirent point sa colere, & Philiste vécut éloigné de sa patrie jusqu'à l'avenement de Denys le Jeune à la couronne. Dans les commencemens de son regne, il déféra beaucoup aux conseils de Dion, homme sage & nourri dans le sein de la Philosophie. Admirateur de Platon, il vantoit souvent à Denys les lumieres de cet Athénien, & l'excellence de sa doctrine. Ses discours inspirerent à ce Prince une envie extrême de voir & d'entendre Platon. Dion se chargea de l'engager à entreprendre le voyage. Il s'embarqua à la sollicitation de son ami; la réception fut des plus magnifiques. Denys lui envoya son char à la descente du vaisseau, & ordonna un sacrifice solemnel en actions de graces du présent que les Dieux lui faisoient ce jour-là. D'abord, il se livra tout entier à l'étude de la sagesse, devint humain, doux & bienfaisant; enfin, il y eut tout lieu d'espérer que bientôt les fers des Syracusains seroient brisés. La plupart des Courtisans, allarmés d'un changement qui les réduisoit à la condition de simples particuliers, au désespoir que les loix allassent désormais bannir la licence & l'impunité, travaillerent de concert à détourner l'orage qui les menaçoit.

Philiste, de retour de son exil, commença par jetter des soupçons dans l'esprit de Denys. Il lui représenta que Platon étoit absolument dans les intérêts de Dion son ami & son disciple, & que ces belles & pompeuses maximes de Philosophie avec lesquelles on tâchoit de le séduire, ne tendoient qu'à lui donner du dégoût pour l'autorité souveraine. A peine se-

rez-vous descendu volontairement du Trône, ajouta-t-il, que vous y verrez monter les enfans d'Aristomaque, vos freres & les neveux de Dion. On fit entendre quelques jours après au Tyran, que Dion entretenoit des intelligences avec les Carthaginois, & on produisit des lettres, qui, quoique fausses, acheverent de persuader un Prince qui n'avoit point d'expérience. Dion fut obligé de se retirer dans le Péloponnese, & Platon perdit tout son crédit par les artifices de ses envieux. Il met, dans la troisieme de ses lettres, Philistidès à la tête de ceux dont les calomnies contribuerent le plus à lui aliéner l'esprit du Tyran. Il y a lieu de penser que le nom de Philistidès a pris ici le nom de Philiste. Il est toujours représenté comme le plus ardent des ennemis de ce Philosophe; & on lit dans Plutarque, que les Syracusains, à l'arrivée de Platon, se flatterent que son éloquence triompheroit de la malice de Philiste. Il est question ici du second voyage que fit cet Athénien à la cour de Denys le Jeune. Il n'en put rien obtenir.

Dion, ennuyé de son exil, & touché des malheurs de sa patrie, repassa en Sicile la quatrieme année de la CV^e. Olympiade. Jamais entreprise ne parut plus téméraire; à peine étoit-il accompagné de mille soldats, & il marchoit contre un Prince qui, maître de cinq cens vaisseaux, avoit encore sous ses ordres cent mille hommes de pied & dix mille de cavalerie. Dion, à la vérité, espéroit beaucoup du mécontentement général des peuples. Les habitans d'Agrigente, de Géla & de quelques autres villes, se joignirent à lui. Fortifié de ces secours, il se présenta devant Syracuse; on lui en ouvrit les portes, & il y fut reçu avec des acclamations de joie, qui l'animerent de nouveau à délivrer ses citoyens du joug de la servitude. Dans cette vue, il assiégea la citadelle & les forts différens que Denys l'Ancien avoit fait construire. Le Tyran, que des attaques vives & souvent réitérées avoient réduit à l'extrêmité, écrivit à Philiste de s'approcher de Syracuse avec la flotte dont il avoit le commandement; elle étoit composée de soixante voiles. Les Syracusains allerent à sa rencontre avec un pareil nombre de vaisseaux. Philiste engagea le combat, sa bravoure & son intrépidité firent d'abord pencher la victoire de son côté; la fin ne répondit pas à de si heureux commencemens, les autres Chefs ne sçurent pas profiter de ces premiers avantages; & malgré toute la résistance du Général, les Syracusains défirent entierement la flotte du Tyran. Philiste, dans une conjoncture si fâcheuse, aima mieux se donner la mort, que de tomber vif entre les mains de ses citoyens. Il avoit été l'auteur, en

partie, de tous les maux qui les avoient affligés sous le regne des deux Denys. Son attachement à ces princes l'avoit rendu infiniment odieux ; & à quelles indignités ne devoit-il pas s'attendre de la part des Syracusains, qui le détestoient avec tant de justice ?

Cependant, la maniere dont Philiste perdit la vie, est racontée fort diversement dans les écrits des anciens ; celle que nous venons de rapporter a été transmise à la posterité par Éphore, auteur contemporain, & d'une grande réputation. Malgré des préjugés si favorables, nous croyons qu'il est beaucoup plus sûr de s'en tenir au récit de Timonidès. Il avoit suivi Dion en Sicile, & les évenemens les plus considérables de cette fameuse expédition s'étoient passés sous les yeux de l'écrivain dont on vient de parler. Pourroit-on, sans injustice, le soupçonner de ne s'être pas informé suffisamment d'un fait qui alors ne pouvoit être ignoré du moindre soldat ? Sa relation, à ce que nous apprend Plutarque, étoit adressée au Philosophe Speusippus. Le vaisseau de Philiste, suivant Timonidès, étant venu échouer sur le rivage, les Syracusains saisirent ce Général, lui arracherent sa cuirasse, le dépouillerent de ses habits, l'exposerent nu à la vue du public ; & après plusieurs traitemens ignominieux, lui couperent la tête, & livrerent son cadavre aux enfans, avec ordre de le traîner à travers les rues de l'Achradine, & de le précipiter dans les Latomies. Le même Timonidès remarque que Philiste étoit déjà vieux ; & selon notre calcul, il devoit avoir 69 ou 70 ans.

Nous ne pouvons mieux terminer l'article qui regarde sa vie que par quelque réflexions de Plutarque sur les louanges qu'Ephore donne à cet Historien, & les injures dont Timée l'accable. Nous suivrons la traduction de M. Dacier. « Mais » Timée, dit Plutarque, prenant pour prétexte, non sans » quelqu'ombre de justice, le » zele & l'empressement de » Philiste pour le maintien de » la Tyrannie, & sa fidélité » pour le Tyran, a pris plaisir » de remplir son histoire de ca- » lomnies contre lui ; peut-être » ceux qui souffrirent alors de » l'injustice du Tyran, sont-ils » pardonnables de s'être em- » portés jusqu'à un excès de » colere, qui leur ôta tout sen- » timent de leur affreuse cru- » auté. Mais, des Historiens » qui long-tems après viennent » à écrire tout ce qu'il a fait & » dit, qu'il n'a jamais offensés, » & qui doivent toujours pren- » dre la raison pour guide dans » leurs écrits, en vérité le » soin même de leur réputa- » tion devroit les empêcher de » lui reprocher outrageusement » & avec d'indignes railleries, » des malheurs dans lesquels le » plus honnête homme du mon-

» de peut être précipité par » un revers de fortune. D'un » autre côté, Éphore n'eſt pas » non plus fort ſage, de faire ces » grands éloges de Philiſte ; » car, quoiqu'il ſoit le plus ha- » bile & le plus adroit des » écrivains, pour donner des » prétextes honnêtes & de » bons motifs aux actions les » plus injuſtes, & des appli- » cations favorables aux mœurs » les plus dépravées, & pour » trouver des diſcours ornés » de beaux ſentimens & de fi- » gures très-pathétiques, ce- » pendant, quelques efforts » qu'il faſſe, il ne pourra ja- » mais effacer de ſes écrits l'i- » dée qu'il donne de lui-même, » qu'il a toujours été le plus » grand partiſan de la Tyran- » nie & l'homme du monde qui » a le plus admiré & recher- » ché la pompe, le luxe, la puiſ- » ſance, les richeſſes & l'alliance » des tyrans. Mais, celui qui » ne s'attache ni à louer les ac- » tions de Philiſte, ni à lui » reprocher ſes malheurs, tient » le juſte milieu que l'Hiſtorien » demande, & remplit le de- » voir de l'Hiſtorien. »

Nous ſommes du ſentiment de Plutarque, il auroit été à déſirer que Philiſte eût ſervi ſa patrie avec autant de zele qu'il a ſervi la République des lettres. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que des ouvrages excellens ont rendu ſon nom à jamais mémorable. Suidas le fait auteur de pluſieurs morceaux qui ne lui appartiennent point. De ce nombre ſont un traité de l'art oratoire, un autre de la théologie des Égyptiens, l'hiſtoire d'Égypte, de Libye, & de Syrie. Il n'eſt gueres douteux que ces volumes ne ſoient de la façon d'un autre Philiſte, que Suidas, d'ordinaire peu exact, a confondu mal à propos avec le Sicilien. Aucun des Anciens ne lui attribue les monumens qu'on vient de citer, & les ſeuls dont ils lui faſſent honneur, ſont les antiquités de Sicile, l'hiſtoire de Denys l'Ancien & celle de Denys le Jeune. A en juger par les textes de quelques Écrivains, ces trois ouvrages, quoique très-diſtincts, avoient été publiés ſous le titre de Σικελικα, qui leur étoit commun. Les paroles de Diodore de Sicile ne ſont point équivoques ; il aſſure que Philiſte avoit conduit juſqu'au ſiege d'Agrigente la premiere partie de ſes antiquités de Sicile. Ceci ſuppoſe une ſeconde partie, & il eſt conſtant que l'Auteur avoit donné le même titre à ſon hiſtoire des deux Denys. Nous avons dans Théon des paſſages également précis & concluans. Philiſte, à ce qu'il dit, dans le huitieme livre Τῶν Σικελικῶν, racontoit les préparatifs de guerre du Tyran contre les Carthaginois ; & dans le onzieme, il décrivoit les funérailles de ce Prince. Étienne de Byzance fait mention du huitieme, neuvieme & dixieme livre, ce qui prouve clairement que les volumes, conſacrés à l'hiſtoire

dès deux Denys, étoient regardés comme une suite des antiquités. Elles étoient composées de sept livres, la vie du premier Denys en contenoit quatre; & celle du second, deux seulement. Voilà treize livres en tout, & dès-lors il est aisé de comprendre la raison qui a déterminé les Auteurs à citer, tantôt le huitieme, tantôt le neuvieme, tantôt le onzieme livre de Philiste. Mais, objectera-t-on, si toutes ces productions se réduisent à treize livres, pourquoi le quinzieme se trouve-t-il cité dans Étienne de Byzance? A l'égard du nombre des livres, il ne sçauroit être révoqué en doute. D'où il s'en suit nécessairement que le texte de ce Géographe est corrompu; la meilleure maniere de le rétablir est de substiroer treize à la place de quinze. Au reste, les treize livres dont il s'agit, quoique connus sous un même titre, formoient néanmoins deux corps en quelque façon séparés. Les antiquités de la Sicile faisoient le sujet du premier, & dans le second étoient renfermés les regnes de Denys l'Ancien & de son fils. Le passage de Diodore de Sicile, déjà rapporté, semble l'insinuer; mais, on voit la démonstration complette dans la lettre de Cicéron à Quintus; il y parle de Philiste. *Siculus ille*, dit-il, *capitalis, creber, acutus, brevis, pene pusillus Thucydides, sed utros ejus habueris libros [duo enim sunt corpora] an utrosque nescio. Me magis de Dionysio delectat, ipse est enim veterator magnus, & perfamiliaris Philisto.* Denys d'Halycarnasse s'exprime en termes absolument semblables; & il en résulte, si nous ne nous trompons pas, que Philiste luimême étoit l'auteur de cette distribution.

Le nombre des livres du premier des écrits de Philiste, montoit à sept. Le témoignage de Diodore de Sicile la-dessus est formel; il ajoute que ces sept livres contenoient les évenemens arrivés pendant l'espace de plus de huit cens ans, & que ces huit cens ans finissoient à la troisieme année de la LXXXIIIe. Olympiade. Dans le premier livre, Philiste examinoit quels étoient les peuples barbares qui, dans ces tems obscurs, s'étoient établis en Sicile. Le second traitoit des colonies Grecques qui s'étoient emparées à différentes reprises des cantons les plus fertiles de cette isle. Dans le troisieme, il avoit décrit le regne de Gélon, fameux par la défaite des Carthaginois, & par la douceur de son gouvernement. Les quatre autres comprenoient ce qui s'étoit passé de plus mémorable en Sicile, depuis la mort de Gélon jusqu'à la tyrannie de Denys l'Ancien. Théon semble insinuer que la guerre du Péloponnese faisoit un article considérable de ces derniers livres. Quoi qu'en dise cet Auteur, nous ne sçaurions nous imaginer que Philiste y eût

transfmis à la postérité les combats divers qui se donnerent alors entre les Lacédémoniens & les Athéniens ; autrement il feroit forti de fon fujet, qui naturellement devoit fe renfermer dans le récit des évenemens qui concernoient la Sicile. Rien de plus malaifé néanmoins que de vouloir porter là-deffus un jugement bien certain ; cet ouvrage de Philifte ne fubfifte plus aujourd'hui.

Son hiftoire de Denys l'Ancien, malgré l'éloge qu'en fait Cicéron, n'a point été à couvert d'une femblable difgrace. Diodore de Sicile nous apprend que ce morceau étoit compofé de quatre livres, dont le premier faifoit le huitieme des antiquités, comme on l'a déjà obfervé. Philifte n'y avoit omis aucune des particularités qui regardoient ce Prince, pas même les fonges & les autres efpeces de prodiges qui annonçoient fa grandeur future. Il n'avoit garde de paffer fous filence des circonftances qui faifoient du Tyran un homme extraordinaire, & à la deftinée de qui les Dieux mêmes s'intéreffoient vifiblement. Le détail des moyens qui avoient conduit Denys jufqu'au Trône, occupoit une partie du premier livre ; il contenoit outre cela, à ce que prétend Théon, les préparatifs de la guerre que ce Tyran méditoit contre les Carthaginois ; l'ordre des trois autres ne nous eft pas connu. Philifte, dans cet ouvrage, ne s'étoit pas fait un fcrupule de fupprimer quantité de faits dont l'horreur ne pouvoit être colorée. On y auroit en vain cherché les cruautés affreufes que Denys avoit exercées contre les barbares, celles principalement qui n'avoient aucune liaifon avec les affaires de la Grece. C'eft ce que Plutarque & Paufanias reprochent à cet Hiftorien, inexcufable d'avoir facrifié indignement la vérité au défir de rentrer dans fes emplois, & de récouvrer les bonnes graces du Tyran.

Il n'eft pas douteux que le même défaut ne régnât dans l'hiftoire de Denys le Jeune, la troifieme des productions de Philifte. Elle étoit partagée en deux livres qui formoient le douzieme & le treizieme des antiquités, & finiffoit à la cinquieme année du regne de ce Prince. Denys d'Halicarnaffe fait à Philifte une efpece de crime de n'avoir pas mis la derniere main à l'ouvrage dont il s'agit, comme s'il avoit voulu en cela imiter de plus près Thucydide, qui n'avoit point achevé fon hiftoire du Péloponnefe. Il eft conftant qu'une affectation de cette nature feroit puérile & peu fenfée ; mais, Philifte eft-il tombé dans ce cas-là de deffein prémédité ? Nous ofons affurer que non. La preuve en eft fimple ; on a vu ci-deffus que cet Écrivain perdit la vie dans un combat naval, & ce combat, de l'aveu de tous les Anciens, a précédé

de plusieurs années la mort de Denys le Jeune. Quelque parti que l'on prenne, il n'est gueres possible de justifier la méprise de Denys d'Halicarnasse, à moins qu'on ne veuille soutenir que ces paroles doivent s'entendre du premier Denys, & signifient que Philiste avoit laissé la vie de ce Prince imparfaite. Une semblable prétention ne sçauroit se concilier avec les témoignages de Théon & de Plutarque. On apprend de l'un que les funérailles de Denys l'Ancien étoient décrites dans le onzieme livre des antiquités, le dernier de ceux qui appartenoient au regne de ce Prince ; & l'autre nous instruit de l'attention avec laquelle Philiste avoit relevé l'éclat & la magnificence des obseques du Tyran. Il est donc incontestable qu'il ne manquoit rien à ce morceau de ce qui pouvoit le rendre complet. Voilà de tous les ouvrages de Philiste, ceux qui sont venus jusqu'à nous ; nous ne croyons pas qu'il en ait jamais publié d'autres. Il est vrai que Diodore de Sicile cite quelquefois un Philiste, à qui le public étoit redevable de l'histoire de la premiere guerre Punique ; mais, la différence des tems prouve, à n'en pouvoir douter, que le Philiste en question n'a rien de commun avec celui dont nous parlons. D'ailleurs, Philinus est le véritable nom de cet Auteur.

De tous les jugemens que les anciens Écrivains ont portés des ouvrages de Philiste, celui de Denys d'Halicarnasse est le plus travaillé. « Philiste, » dit-il, imite Thucydide, au » caractere près. Dans les » écrits de l'Athénien regnent » une généreuse liberté, beau- » coup d'élévation & beaucoup » de grandeur. Le Syracusain » flatte en esclave les excès » des Tyrans ; il a affecté, à » l'exemple de Thucydide, de » laisser imparfait l'ouvrage » qu'il avoit entrepris ; il n'a » point employé certaines fa- » çons de parler étrangeres & » recherchées, propres à Thu- » cydide ; il en a très-bien at- » trapé la rondeur. Son style, » ainsi que celui de cet Histo- » rien, est serré, plein de » nerf & de véhémence. Phi- » liste, cependant, n'a pu at- » teindre à la beauté de l'ex- » pression, à la majesté & à » l'abondance des pensées de » l'original ; il n'en a ni le » poids, ni le pathétique, ni » les figures ; rien de si petit » ni de si rampant, lorsqu'il » s'agit de décrire un canton, » des combats de terre & de » mer, & la fondation des » villes. Son discours ne s'é- » gale jamais à la grandeur de » la chose ; il est néanmoins » délié, &, en matiere d'élo- » cution, bien plus utile que » Thucydide, pour ceux qui » se destinent au maniement des » affaires publiques. » Denys d'Halicarnasse ajoute autre part que la phrase de Philiste n'est

point variée ; que ses périodes sont uniformes, & presque toujours sur le même ton.

Si tel avoit été le style de tous les ouvrages de Philiste, il faut avouer que la lecture en auroit paru justement désagréable & dégoûtante. En ce cas-là, les Anciens, & Denys d'Halicarnasse lui-même, se seroient bien donné de garde de le proposer comme un de ces modeles qu'on devoit avoir perpétuellement devant les yeux. De plus, Saint Clément d'Alexandrie nous a conservé un fragment de Philiste, auquel les critiques les plus séveres ne trouveroient rien à redire ; la seule chose que lui reproche Saint Clément, c'est de s'être approprié une réflexion dont Thucydide avoit déjà fait usage. Il n'y a rien en cela d'étonnant, & avec toute l'attention possible, il est bien malaisé de ne pas employer, & même sans s'en appercevoir, les pensées des Auteurs qui nous sont extrêmement familiers. Thucydide étoit celui de tous les Écrivains Grecs que Philiste avoit le plus lu ; il l'avoit imité scrupuleusement, aussi est-il appellé dans Cicéron, *pene pusillus Thucydides*. Ses écrits, quoique plus clairs que ceux de l'Athénien, étoient néanmoins obscurs & difficiles; il en faut chercher la raison, à ce que prétend Démétrius de Pharlere, dans l'obliquité de la construction de Philiste. Pour nous, nous pensons que le style serré & concis de cet Auteur, & qui plus est, son application extraordinaire à ne rien dire qui ne fût nécessaire absolument, n'avoient gueres moins contribué à l'obscurité de ses ouvrages, obscurité qui, suivant Cicéron, avoit rebuté la plûpart des lecteurs. On ne sçauroit nier pourtant que les défauts qui s'y rencontroient, ne fussent compensés par de grandes vertus ; on en voit le précis dans ce passage de l'orateur Latin : *Itaque ad Callisthenem & ad Philistum redeo, in quibus te video volutatum. . . . Siculus ille capitalis, creber, acutus, brevis, &c.*

Il avoit sçu même quelquefois s'élever jusqu'au sublime, si cependant le texte de Longin, de qui on tient cette remarque, n'a point souffert quelqu'altération de la part des copistes. « Jusques-là, dit-il, qu'on » voit beaucoup de Poëtes & » d'Écrivains, qui, n'étant pas » nés pour le sublime, n'en » ont jamais manqué néanmoins, » quoique pour l'ordinaire ils » se servissent de façons de par» ler basses, communes & fort » peu élégantes. En effet, » ils se soutiennent par le seul » arrangement des paroles qui » leur enfle & grossit en quel» que sorte la voix. Philiste est » de ce nombre ; tel est aussi » Aristophane en quelques en» droits, & Euripide en plu» sieurs. » Les noms d'Aristophane & d'Euripide, poëtes l'un & l'autre, font juger à M. Dacier que celui de Philiste n'est

n'eſt point ici à ſa place ; aucun Auteur ne s'eſt aviſé de l'inſérer dans le catalogue des Poëtes, & M. Dacier ne doute pas que Philiſcus ne ſoit la véritable leçon ; mais, les paroles de Longin, examinées de près, ne ſont gueres favorables à cette conjonɛture. Il obſerve premierement que pluſieurs Écrivains & en proſe & en vers, quoique naturellement peu portés au ſublime, n'avoient pas laiſſé d'y atteindre. Son intention a donc été de citer des exemples en l'un & en l'autre genre, & dès-lors le changement, que propoſe M. Dacier, ne ſçauroit ſubſiſter; autrement, il n'y auroit que des Poëtes qui paroîtroient ici ſur les rangs, & cela contre la penſée de l'Auteur. En ſecond lieu, Longin aſſure que les Écrivains dont il veut parler, s'étoient ſervis d'expreſſions baſſes, communes & peu élégantes. C'eſt juſtement un des reproches que Timée faiſoit à Philiſte ; & quoique Plutarque accuſe ce même Timée, le cenſeur outré de tous les grands hommes qui avoient vécu avant lui, d'avoir porté les choſes trop loin à cet égard, il eſt conſtant néanmoins, & Pollux en fournit quelques preuves, il eſt conſtant, diſons-nous, que Philiſte a employé des termes qui n'étoient pas du bel uſage. Ces défauts n'ont pas empêché les Écrivains mêmes, qui les objeɛtent à Philiſte, de le mettre au nombre des Hiſtoriens les plus diſtingués. Quintilien, critique judicieux, ne balance point à lui donner la ſupériorité ſur beaucoup d'auteurs, dont les produɛtions avoient été très-bien reçues du public. Au reſte, les ouvrages de Philiſte étoient en grande réputation dès le tems d'Alexandre. Ce Prince ſouhaita de les avoir, & ils lui furent envoyés par Harpalus. Pluſieurs ſiecles après, on les conſervoit encore dans les bibliotheques ; Porphyre du moins les y avoit vus, lui qui ſe plaint de la négligence des copiſtes, qui les avoient extrêmement défigurés.

PHILISTHINS, *Philiſthæi*, *Philiſthiim*, *Philiſthini*, (a) peuple qui étoit venu de l'iſle de Caphtor dans la Paleſtine, & qui deſcendoit des Caphtorims ſortis des Caſluim enfans de Meſraïm. Les Philiſtins étoient donc originairement ſortis de Meſraïm pere des Égyptiens. Le Deutéronome nous apprend que les Caphtorims, ſortis de Caphtor, chaſſerent les Hévéens, qui demeuroient depuis Haſérim juſqu'à Gaza, & qu'ils s'établirent dans ce païs. Ce n'eſt donc que depuis les Hévéens ou Chananéens, que les Philiſtins ſont venus dans la Paleſtine, & qu'ils ont oc-

(a) Geneſ. c. 10. v. 13, 14. Deuter. c. 2. v. 23. Joſu. c. 13. v. 2, 3. Reg. L. II. c. 5. v. 17. c. 8. v. 1. *& ſeq.* L. IV. c. 18. v. 8. Paral. L. II. c. 26. v. 6, 7. c. 28. v. 18. Iſaï. c. 20. v. 1. Jerem. c. 47. v. 4. Amos. c. 9. v. 7. Joſeph. de Antiq. Judaïc. L. X. p. 345. Ptolem. L. IV. c. 5. Strab. pag. 837.

cupé le païs dont ils ont été maîtres si long-tems. On ne sçait point précisément l'époque de leur sortie de l'isle de Capthor ; mais, il y avoit déjà long-tems qu'ils étoient dans la terre de Chanaan, lorsqu'Abraham y vint, l'an du monde 2083, & avant Jesus-Christ 1917.

Le nom de Philistins n'est point hébreu. Les Septante le traduisent ordinairement par *Allophyli*, qui veut dire étrangers. Les Phéléthiens & les Céréthiens étoient aussi Philistins ; & les Septante traduisent aussi quelquefois *Cerethim* par *Creti*, Crétois.

Les Casluim ou Casluchims, peres des Caphtorims, demeuroient originairement dans la Pentapole Cyrénaïque, selon le paraphraste Jonathan, ou dans le canton Pentaschénite de la basse Égypte, selon le paraphraste Jérosolymitain. D. Calmet dit que l'on trouve dans la Marmarique la ville d'Axilis, & dans la Libye voisine de l'Égypte, une autre ville nommée Zagylis, citées l'une & l'autre dans Ptolémée, & il ajoute que ces noms ont un rapport sensible avec celui de Casluim. Ce païs étoit situé près de l'Égypte, où tous les enfans de Mesraïm ont eu leur demeure, & vis-à-vis l'isle de Crete. Strabon ne met que mille stades de distance entre le port de Cyrene & celui de Crete, nommé Criou Métopon, ou front du bélier. Le commerce étoit autrefois grand entre la Cyrénaïque & l'isle de Crete, comme il paroît par le même Strabon & par Pline. Il y a donc beaucoup d'apparence que les Casluims envoyerent de la Cyrénaïque des colonies dans cette isle, lesquelles passerent de-là sur les côtes de la Palestine. Ce systême paroît le plus probable de tous ceux qui ont été proposés jusqu'ici.

Outre la conformité qui se remarque entre les noms de Céréthim & de Crétois, on trouve beaucoup de ressemblance entre les mœurs, les armes, les Divinités & les coûtumes des Philistins & des Crétois, ainsi qu'on peut le voir dans la dissertation de D. Calmet sur l'origine & les Divinités des Philisthins, imprimée à la tête du premier livre des Rois.

Les Philisthins étoient déjà puissans dans la Palestine dès le tems d'Abraham, puisqu'ils y avoient des Rois, & y possédoient plusieurs villes considérables. Ils ne sont point marqués dans le nombre des peuples dévoués à l'anathême, & dont le seigneur abandonna le païs aux Hébreux. En effet, ils n'étoient pas de la race maudite de Chanaan. Néanmoins, Josué ne laissa pas de donner leur païs aux Hébreux, & de les attaquer par le commandement du Seigneur, parce qu'ils occupoient un païs qui étoit promis au peuple de Dieu. Mais, il faut que les conquê-

tes de Josué n'aient pas été bien défendues, puisque sous les Juges, sous Saül, & au commencement du regne de David, les Philisthins avoient des Rois ou des Satrapes, qu'ils appelloient Sazenim ; que leur État étoit divisé en cinq petits Royaumes ou Satrapies, & qu'ils opprimerent les Israëlites pendant le gouvernement du grand-prêtre Héli & de Samuel, & pendant le regne de Saül. Il est vrai que Samgar, Samson, Samuel & Saül leur tinrent tête, & leur tuerent assez de monde. Mais, ils n'abattirent pas leur puissance ; ils demeurerent indépendans jusqu'au regne de David, qui les assujettit à son Empire.

Ils resterent sous la puissance des Rois de Juda, jusqu'au regne de Joram fils de Josaphat, c'est-à-dire, pendant environ deux cens quarante-six ans. Joram leur fit la guerre, & les réduisit apparemment sous son obéissance, puisqu'il est marqué dans l'Écriture, qu'ils se révolterent de nouveau contre Ozias, & que ce Prince les contint dans le devoir pendant tout son regne. Durant les malheurs du regne d'Achaz, les Philisthins firent le dégât dans les terres de Juda ; mais, Ézéchias, fils & successeur d'Achaz, les assujettit de nouveau. Enfin, ils se mirent entierement en liberté sous les derniers Rois de Juda ; & nous voyons par les menaces que leur font les prophetes Isaïe, Amos, Sophonie, Jérémie & Ézéchiel, qu'ils avoient fait mille maux aux Israëlites, & que Dieu devoit châtier leur cruauté par les plus grandes calamités.

Assaraddon, successeur de Sennachérib, assiégea Azoth, & la prit, par les armes de Thasthan, général de ses troupes. Psammétichus, roi d'Égypte, prit la même ville, après un siege de vingt-neuf ans, suivant Hérodote ; & c'est le plus long siege de ville que l'on connoisse. Pendant le siege de Tyr, qui dura treize ans, Nabuchodonosor employa une partie de son armée à soumettre les Ammonites, les Moabites, les Égyptiens & les autres peuples voisins des Juifs. Il y a assez d'apparence que les Philisthins ne lui résisterent pas, & qu'ils lui demeurerent assujettis avec les autres peuples de la Syrie, de la Phénicie & de la Palestine. Ils tomberent ensuite sous la domination des Perses, puis sous celle d'Alexandre le Grand, qui ruina la ville de Gaza, la seule ville des Phéniciens qui osa lui résister. Après la persécution d'Antiochus Épiphane, les Asmonéens démembrerent peu à-peu plusieurs villes du païs des Philistins, qu'ils assujettirent à leur domination. Tryphon, régent du royaume de Syrie, donna à Jonathas Asmonéen le gouvernement de toute la côte de la Méditerranée, depuis Tyr jusqu'à l'Égypte, & par conséquent tout le païs des Philisthins.

Le nom de Palestine est venu des Philisthins, quoique ces peuples n'en possédassent qu'une assez petite partie.

PHILISTIDE, *Philistides*, (*a*) un des lieutenans de Philippe roi de Macédoine, avoit été établi par ce Prince Gouverneur de la ville d'Orée.

PHILISTION, *Philistio*, (*b*) un des lieutenans d'Épicyde, fut tué à Syracuse par les Siciliens, l'an de Rome 540, & 212 avant J. C.

PHILLA, *Philla*, Φίλλα, (*c*) fille d'Antipater, épousa d'abord Cratérus, & la cérémonie du mariage se fit en Macédoine. Cette fête se passa avec la pompe la plus auguste. Après la mort de Cratérus, Philla fut mariée à Démétrius Poliorcete, qui la prit contre son gré, parce qu'elle étoit plus âgée que lui. Mais, son pere l'avoit forcée de l'épouser en lui citant un vers d'Euripide, qu'il parodia par le changement d'un seul mot : *Là où il y a du bien, là il convient de se marier, même contre son inclination.* Cette maxime, quelqu'ancienne qu'elle soit, ne vieillit point ; & quelque contraire qu'elle soit aux sentimens de la nature, elle se renouvelle de jour en jour.

Après la ruine entiere de Démétrius, Philla, qui s'étoit retirée dans la ville de Cassandrie, désolée du funeste état où elle voyoit son mari, & effrayée des malheurs où la décadence de ses affaires alloient l'exposer elle-même, avala du poison, & se délivra de la vie, qui lui étoit devenue plus insupportable que la mort. Elle avoit eu de Démétrius deux enfans, Antigonus & Stratonice.

Philla étoit une des Princesses de son siecle les plus accomplies. Sa beauté faisoit la moindre partie de son mérite. L'éclat en étoit beaucoup relevé par la douceur & la modestie qui brilloient sur son visage, & par un air de bonté & une pente à obliger qui lui gagnoient tous les cœurs. Elle joignoit à des qualités si estimables un génie supérieur & une rare prudence, qui la rendoient capable des plus grandes affaires. On dit que toute jeune qu'elle étoit, Antipater son pere, un des plus habiles politiques de son tems, n'entreprenoit rien d'important sans la consulter. Elle n'employa le crédit qu'elle eut sur l'esprit de ses deux maris, que pour faire du bien aux Officiers, ou à leurs filles, ou à leurs sœurs. Si elles étoient pauvres, elle leur donnoit dequoi se marier ; si le malheur vouloit qu'on vînt à les calomnier, elle-même s'intéressoit à leur justification. Une libéralité si généreuse l'avoit rendue

(*a*) Freinsh. Suppl. in Q. Curr. L. I. c. 7.
(*b*) Tit. Liv. L. XXV. c. 28.
(*c*) Diod. Sicul. p. 637, 703. Plut. T. I. p. 893, 895, 911. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 40, 41, 115, 168.

toute puissante auprès des troupes. Il n'étoit point de cabales qu'elle ne dissipât par sa présence, ni de révolte qu'elle n'assoupît par ses manieres.

PHILLA, *Philla*, Φίλλα, (a) fille de Séleucus Nicator & de Stratonice, fut mariée à Antigonus, vers l'an 276 avant Jesus-Christ.

PHILLIS, *Phillis*, Φιλλὶς, (b) contrée de Thrace, située aux environs du mont Pangée. Hérodote fait mention de cette contrée. Quelques manuscrits portent Phullis, ou plutôt Phyllis.

PHILLIS, *Phillis*, autrement Phyllis. *Voyez* Phyllis.

PHILOBŒOTE, *Philobœotus*, Φιλοβοιωτὸς, (c) ruisseau de Grece dans la Béotie. Il couloit au pied d'une éminence très-fertile, couverte d'arbres, & située au milieu de la plaine d'Élatée. Polyen fait de Philobœote un lieu fortifié.

PHILOCHARE, *Philochares*, Φιλοχάρης, (d) frere d'Échine, étoit Peintre.

PHILOCHARIS, *Philocharis*, (e) citoyen de Tarente, étoit fort puissant dans cette ville, mais si décrié pour ses mœurs, qu'on lui avoit donné le surnom de Thaïs, fameuse courtisanne. *Voyez* Tarente.

PHILOCLE, *Philocles*, (f) Φιλοκλῆς, capitaine Athénien. L'an 405 avant Jesus-Christ, les Athéniens lui confierent le commandement de leur flotte. Comme il la tenoit à l'encre à l'embouchure du fleuve Ægos, & que Lysandre, général de celle des Lacédémoniens, qui n'en étoit pas éloigné, ne cherchoit qu'à tirer la guerre en longueur pour affoiblir de plus en plus ses ennemis, qui étoient épuisés, Alcibiade se rend sur la flotte des Athéniens; & là en présence de toute l'armee, il leur promet que s'ils vouloient le laisser agir, il forceroit Lysandre, ou à combattre, ou à demander la paix; que les Lacédémoniens n'éludoient un combat sur mer, que parce qu'ils n'y étoient pas si forts que sur terre; que pour lui, il se faisoit fort d'engager Seuthès, un des Rois de Thrace, à les chasser de la terre ferme; que par ce moyen ils se verroient réduits à la nécessité, ou d'en venir à une bataille, ou à terminer une bonne fois la guerre par la paix qu'ils seroient contraints de demander. Philocle ne pouvoit disconvenir de la bonté de cet expédient; mais, la jalousie l'empêcha de le mettre à exécution; il prévoyoit bien qu'en laissant faire Alcibiade, il ne seroit plus d'aucune considération dans l'armée; qu'il n'auroit point l'honneur du succès,

(a) Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 204.
(b) Herod. L. VII. c. 113.
(c) Plut. T. I. p. 461.
(d) Æsch. vit. ex Apollon.
(e) Roll. Hist Rom. T. II. p. 386.
(f) Diod. Sicul. pag. 388, 389. Corn. Nep. in Alcibiad. c. 8. Pauf. p. 591. Xenoph. p. 457. Plut. T. I. p. 438. & seq. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 526, 527.

si la chose venoit à réussir, & qu'il demeureroit au contraire chargé de tout l'évenement s'il arrivoit quelque échec. Alcibiade, se séparant de lui fort piqué, lui dit : « Puisque vous » vous opposez aux avantages » de la patrie, souvenez-vous » du moins de faire vos retranchemens bien près de l'ennemi, & de ne point éloigner votre flotte de la sienne ; » car, si vos soldats viennent » une fois à se débander, vous » courez beaucoup de risque, » & Lysandre ne manquera » pas de profiter de l'occasion » de mettre une déroute générale dans votre armée. » L'évenement justifia la prédiction d'Alcibiade. Lysandre envoya reconnoître la flotte des Athéniens, & ayant appris que le soldat s'étoit mis aux champs pour fourrager, & que les vaisseaux étoient presque entierement dégarnis de troupes, il saisit l'occasion favorable qui se présentoit ; & ayant fait brusquement attaquer l'armée ennemie, il termina la guerre par une action absolument décisive. Philocle fut fait prisonnier & conduit à Lampsaque.

C'étoit lui qui avoit fait précipiter du haut d'un rocher, tous les prisonniers de deux galeres prises sur les ennemis, l'une d'Andros, l'autre de Corinthe, & qui avoit autrefois persuadé au peuple d'Athenes d'ordonner qu'on couperoit le pouce de la main droite à tous les prisonniers de guerre, afin qu'ils fussent hors d'état de manier la pique, & qu'ils ne pussent servir qu'à la rame. Lysandre le fit donc venir, & lui demanda à quoi il se condamnoit lui-même, pour avoir porté ses citoyens à donner le cruel décret dont on vient de parler. Philocle, sans rien rabattre de sa fierté, malgré l'extrêmité du danger où il se trouvoit, lui répondit : « N'accuse » point des gens qui n'ont point » de Juges ; & puisque tu es » vainqueur, use de tes droits, » & fais contre nous ce que » nous eussions fait contre toi, » si nous t'avions vaincu. » En même tems, il alla se mettre au bain, prit ensuite un manteau magnifique, & marcha le premier au supplice.

PHILOCLE, *Philocles*, (a) Φιλοκλῆς, un des principaux Lieutenans de Philippe roi de Macédoine, fut envoyé par ce Prince avec deux mille hommes d'infanterie & deux cens cavaliers pour ravager les terres des Athéniens, l'an 200 avant Jesus-Christ. Quelque tems après, Philocle partit d'Eubée avec deux mille hommes Thraces & Macédoniens pour aller de nouveau ravager l'Attique, & passa le défilé de Cithéron vis-à-vis d'Éleusis. De-là, en-

(a) Tit. Liv. L. XXXI. c. 16, 26. L. XXXII. c. 16, 23, 25. L. XL. c. 20, 55. Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 656. & *suiv.*

voyant une partie de ses gens piller la campagne, il se mit en embuscade avec le reste dans un lieu commode où il se tint caché, afin que si la garnison du fort d'Éleusis sortoit pour aller attaquer ses fourrageurs, il pût lui-même fondre tout d'un coup sur elle, quand elle se seroit dispersée dans les champs. Mais, ses embûches ayant été découvertes, il rappella les soldats qu'il avoit détachés pour piller, & les ayant mis en ordre de bataille, alla avec eux pour donner l'assaut au fort d'Éleusis, d'où ayant encore été repoussé avec beaucoup de perte, il rejoignit Philippe qui venoit de l'Achaïe.

Deux ans après, Philocle, qui commandoit dans Chalcis, envoya dire à ceux d'Érétrie, qui étoient assiégés par trois flottes à la fois, qu'ils n'avoient qu'à tenir bon, & qu'il viendroit à leur secours assez tôt pour sauver la ville. Cette espérance, qui soutenoit leur crainte, les obligea de prolonger le siege plus que leur intention & leurs forces ne le leur permettoient. Mais, quand ils virent que Philocle avoit été repoussé, & s'étoit retiré en désordre à Chalcis d'où il étoit parti, ils livrerent la place aux assiégeans.

Philocle, étant venu depuis dans l'Achaïe, non-seulement fit lever le siege de Corinthe, mais se rendit encore maître d'Argos par la trahison de quelques-uns des premiers de la ville, qui avoient pris soin auparavant de s'assurer du consentement du peuple. C'étoit une coutume chez les Argiens, que le premier jour de leurs assemblées, les Préteurs, pour attirer la bénédiction du ciel sur leurs entreprises, commençassent par invoquer Jupiter, Apollon & Hercule; & depuis, on avoit ordonné par une loi que Philippe fût nommé après ces Divinités. Mais, comme en conséquence de l'alliance faite avec les Romains, le crieur n'ajouta point celui du Roi, la multitude murmura d'abord contre cette omission; & un moment après, on entendit plusieurs voix qui nommoient Philippe, & demandoient qu'on obéit à la loi, jusqu'à ce qu'enfin ce Prince fut nommé avec de grands applaudissemens de tout le peuple. Philocle, pour profiter de cette faveur, s'empara pendant la nuit d'une forteresse appellée Larisse, qui commandoit la ville, & y ayant mis garnison, descendit dès le lendemain enseignes déployées, vers la place qui étoit au-dessous de cette citadelle.

Philocle fut envoyé dans la suite à Rome avec Apelle pour y prendre des informations au sujet de Démétrius fils de Philippe. Comme les deux députés étoient d'intelligence avec Persée, autre fils de Philippe, qui cherchoit à perdre son frere, ils rapporterent de Rome, sous le se nom de T. Q. Flaminius, une lettre qui fut fatale à Démétrius. Après la mort de

ce jeune Prince, le bruit commun à la Cour étoit qu'on avoit supposé cette lettre, & qu'on y avoit mis une fausse signature. Mais, ce n'étoit qu'une simple conjecture, & l'on n'en avoit point de preuve. Xychus, qui avoit été à Rome avec Philocle & Apelle, en qualité de secrétaire d'Ambassade, découvrit toute l'intrigue. On fit arrêter sur le champ Philocle, qui se trouva à la Cour. Apelle, qui étoit absent, ayant appris que Xychus avoit tout découvert, se sauva en Italie. On ne sçait pas bien certainement ce qu'on tira de Philocle. Quelques-uns prétendent qu'après avoir nié hardiment le fait, lorsqu'on lui eut confronté Xychus, il ne put pas soutenir sa présence. D'autres disent qu'il souffrit constamment la torture, & protesta jusqu'à la fin de son innocence.

PHILOCLE, *Philocles*, (*a*) Φιλοκλῆς interlocuteur d'un dialogue de Lucien. Il s'entretient avec Tychiade.

PHILOCRATE, *Philocrates*, Φιλοκράτης, (*b*) Capitaine, dont Xénophon fait mention, au sujet de l'attaque & de la prise de Corinthe par Praxitas.

PHILOCRATE, *Philocrates*, Φιλοκράτης, (*c*) capitaine Athénien, fils d'Éphialte, partit avec dix vaisseaux, pour aller en Chypre porter du secours à Évagoras.

PHILOCRATE, *Philocrates*, Φιλοκράτης, (*d*) étoit frere de ce Callicrate, qui fit assassiner Dion. Il eut même quelque part au complot. Car, Callicrate, tenant une galere toute équipée dans le port de Syracuse, en donna le commandement à Philocrate, avec ordre de faire faire à l'équipage la manœuvre accoutumée, sous prétexte d'exercer la chiourme, mais en effet pour avoir une retraite toute prête, en cas que son projet vînt à échouer.

PHILOCRATE, *Philocrates*, Φιλοκράτης, (*e*) fameux Orateur, contemporain de Démosthene, eut, au rapport de Plutarque, des liaisons particulieres avec Philippe roi de Macédoine, & favorisa le parti de ce prince. Aussi, Démosthene lui fait-il bien des reproches dans ses harangues.

PHILOCRATE, *Philocrates*, Φιλοκράτης, (*f*) esclave de C. Gracchus. Il y en a qui prétendent que C. Gracchus étant poursuivi par ses ennemis, Philocrate le tua de ses propres mains, & se tua ensuite lui-même après lui avoir rendu ce service. D'autres disent qu'ils furent pris tous deux en vie par leurs ennemis, & que Philocrate embrassa si étroitement C. Gracchus, & le couvrit si

(*a*) Lucian. T. II. p. 461. & *seq.*
(*b*) Xenoph. p. 522.
(*c*) Xenoph. p. 540.
(*d*) Corn. Nep. in Dion. c. 9.
(*e*) Plut. T. I. p. 853. Demosth. Orat. de Halon. p. 72. de Fals. Legat. p. 300. & *seq.* Lucian. T. II. p. 368, 943.
(*f*) Plut. Tom. I. p. 842.

bien de son corps, qu'aucun d'eux ne put le frapper que l'esclave ne fût percé auparavant de tous les coups que l'on portoit à son maître, & tombé mort à ses pieds.

PHILOCRATE, *Philocrates*, Φιλοκράτης. (*a*) un des principaux Ambassadeurs que les Rhodiens envoyerent à Rome, l'an de la fondation de cette ville 585, & 167 avant J. C. *Voyez* Astymede.

PHILOCTETE, *Philoctetes*, Φιλοκτήτης. (*b*) un des Héros les plus célebres de son tems, étoit fils de Pœan, & le fidele compagnon d'Hercule, qui, en mourant, lui laissa ses fleches, dont l'une dans la suite lui devint fatale. Il s'étoit engagé par serment à ne jamais découvrir le lieu où il avoit déposé le corps de ce Héros. Mais, les Grecs dans la suite près de partir pour Troie, ayant appris de l'Oracle de Delphes, que pour se rendre maîtres de cette ville, il falloit qu'ils fussent en possession des fleches d'Hercule, envoyerent des députés à Philoctete, pour apprendre en quel lieu elles étoient cachées. Philoctete, qui ne vouloit ni violer son serment, ni priver les Grecs de l'avantage que devoient leur procurer ces fleches, après quelque résistance, montra avec le pied le lieu où il avoit inhumé Hercule, & avoua qu'il avoit ses fleches en son pouvoir. Cette indiscrétion lui couta cher dans la suite; car, dans le tems qu'il alloit à Troie, une de ces fleches étant tombée sur le même pied avec lequel il avoit montré le lieu de la sépulture d'Hercule, il s'y forma un ulcere qui jettoit une si grande puanteur, qu'à la sollicitation d'Ulysse on le laissa dans l'isle de Lemnos, où il souffrit pendant dix ans tous ces maux & toutes ces douleurs, que l'illustre Auteur de Télémaque décrit si éloquemment d'après Euripide & Ovide. Cependant, après la mort d'Achille, les Grecs, voyant qu'il étoit impossible de prendre la ville sans les fleches qu'il avoit emportées avec lui à Lemnos, Ulysse quoiqu'ennemi mortel de Philoctete, se chargea de l'aller chercher & de le ramener, ce qu'il exécuta en effet. Ce voyage & cette négociation, pour le dire en passant, font le sujet d'une des plus belles tragédies que l'Antiquité nous ait transmises.

Philoctete ne fut pas plutôt arrivé dans le camp des Grecs, que Pâris lui fit demander un combat singulier; mais, le héros Grec l'ayant blessé mortelle-

(*a*) Tit. Liv. L. XLV. c. 25.

(*b*) Homer. Iliad. L. II. v. 223. *& seq.* Odyss. L. III. v. 189. Ovid. Metam. L. XIII. c. 2, 9. Lucian. T. II. P. 541. Plut. T. I. p. 89, 115. Diod. Sicul. p. 169, 170. Virg. Æneïd. L. III. v. 401, 402. Pauf. p. 311, 467, 509. Just. L. XX. c. 1. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 393. Tom. VII. p. 245, 262, 263, 366, 469. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. Tom. IX. p. 93.

ment d'une de ses fleches, il alla mourir entre les bras de sa chere Œnone. Comme son ulcere n'étoit point encore guéri, n'osant après la prise de Troie retourner dans son païs, il alla dans la Calabre, où il bâtit la ville de Pétilie, & fut enfin guéri par les soins de Machaon, comme nous l'apprenons de Properce & d'Ovide. On lui attribue aussi la fondation de Thurium.

Philoctete avoit été un des plus fameux Argonautes; & comme il survécut long-tems à la prise de Troie, c'est une preuve de la proximité de ces deux évenemens. Homere dit que Philoctete étoit le plus adroit de tous les Grecs à tirer de l'arc, & qu'il commandoit sept vaisseaux qui portoient ceux de Méthone, de Thaumacie, de Mélibœe & d'Olizon.

PHILOCYPRE, *Philocyprus*, Φιλόκυπρος, (a) un des rois de l'isle de Cypre, habitoit une petite ville, que Démophoon, fils de Thésée, avoit bâtie sur les bords du fleuve de Claros, en un lieu fort d'assiette, mais dont le terroir étoit stérile & dur. C'est pourquoi, Solon étant arrivé dans cette ville, & voyant qu'il y avoit au-dessus une belle plaine, conseilla à Philocypre de transporter là sa ville, & de la rendre plus grande & plus agréable; il lui aida lui-même à la bâtir, & pourvût à tout ce qui étoit nécessaire pour la commodité & la sûreté de ses habitans, de maniere qu'elle fut bientôt très-peuplée, & que tous les autres Princes voisins en furent jaloux. Philocypre, voulant rendre à Solon l'honneur qui lui étoit dû, changea le nom de sa ville, qui étoit appellée Aipeia, c'est-à-dire, la haute, & la nomma Soli, du nom de son fondateur. Solon parle lui-même de cet établissement dans ses élégies, où, s'adressant à Philocypre, il dit: « Puissiez-» vous régner long-tems dans » Soli, & habiter en paix cette » ville, vous & votre postérité! » Et pour moi, que la belle » Vénus me fasse partir en bon-» ne santé de cette isle, & » que, pour cette nouvelle fon-» dation, elle me fasse part de » ses graces, me comble d'hon-» neur, & me conduise heu-» reusement dans ma patrie. »

PHILODAMUS, *Philodamus*, (b) de la ville d'Oponte, fut condamné par Cn. Dolabella, après avoir été député à Rome par ses concitoyens; mais, le jugement de Cn. Dolabella fut infirmé.

PHILODAMUS, *Philodamus*, (c) de la ville de Lampsaque, tenoit le premier rang parmi les habitans de cette ville, par sa naissance, par ses richesses, & par le crédit dont il jouissoit. Il fut mis à mort lui & son fils,

(a) Plut. T. I. p. 92, 93.
(b) Cicer. in Verr. L. IV. c. 75.
(c) Cicer. in Verr. L. III. c. 43. *& seq.* Crév. Hist. Rom. T. VI. p. 73.

le pere pour s'être opposé à ce que C. Verrès déshonorât sa fille, & le fils pour avoir pris la défense de son pere & de sa sœur.

PHILODEME, *Philodemus*, Φιλόδημος, (*a*) Athénien, pere de Philon & d'Epicrate.

PHILODEME, *Philodemus*, Φιλόδημος, (*b*) officier Argien, à qui Épicyde avoit confié la garde du fort d'Euryale, situé dans un quartier de Syracuse. L'an de Rome 540, & 212 avant Jesus-Christ, M. Claudius Marcellus, pendant qu'il faisoit le siege de cette ville, ayant tourné du côté de ce fort, envoya Sosis pour sonder Philodeme. Ils eurent ensemble une assez longue conversation qui se termina sans rien décider; en sorte que Sosis revint annoncer à M. Claudius Marcellus que cet officier avoit demandé du tems pour délibérer sur ses propositions. Mais, comme il différoit de jour en jour à rendre une réponse positive, parce qu'il espéroit, que si Hippocrate & Himilcon, qu'il attendoit, pouvoient entrer dans la citadelle avec leurs légions, il feroit aisé de faire périr l'armée Romaine, M. Claudius Marcellus, qui vit qu'il ne pouvoit se rendre maître du fort d'Euryale, ni par composition ni par force, alla camper entre deux quartiers de Syracuse aussi grands que des villes entieres. Cependant, Philodeme, ne voyant aucune apparence de recevoir du secours, après avoir tiré parole de M. Claudius Marcellus, qu'il pourroit se retirer sain & sauf vers Épicyde, sortit avec sa garnison, & abandonna le fort d'Euryale aux Romains.

PHILODEME, *Philodemus*, Φιλόδημος, (*c*) poëte Grec, dont nous avons des pieces dans l'anthologie manuscrite de la bibliotheque du Roi.

PHILODICE, *Philodices*, Φιλοδίκης; (*d*) un des députés que les Athéniens envoyerent un jour au roi des Perses.

PHILODORE, *Philodorus*, (*e*) avoit servi de témoin dans une affaire, au rapport de Cicéron.

PHILŒTIUS, *Philœtius*, (*f*) Φιλοίτιος, avoit la garde des troupeaux d'Ulysse dans l'isle des Céphaléniens. Un jour, il se rendit à Ithaque, dans le tems qu'Ulysse venoit d'y arriver sans s'être fait connoître. Philœtius avoit mené avec lui par l'ordre des Poursuivans de Pénélope une génisse grasse & des chevres pour une fête. Après avoir attaché ses chevres & sa génisse, il s'approche d'Eumée, qui étoit chargé de veiller sur tous les pasteurs d'Ulysse, &

(*a*) Demosth. Orat. de Falf. Legat. p. 419.
(*b*) Tit. Liv. L. XXV. c. 25.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lettr. T. II. p. 266.
(*d*) Xenoph. p. 436.
(*e*) Cicer. Orat. pro L. Flacc. c. 42.
(*f*) Homer. Odyss. L. XX. v. 185. & *seq.* L. XXI. v. 187. L. XXII. v. 170. & *seq.*

lui dit : « Mon cher Eumée, qui » est cet étranger nouvellement arrivé dans le Palais » de notre Maître ? De quel » païs est-il & de quelle famille? Malgré l'état malheureux où il est, il a la majesté » d'un Roi. Hélas ! comment » les Dieux épargneroient-ils » les gens du commun, s'ils » n'épargnent pas les Rois mêmes, & s'ils les assujetissent » à toutes sortes de miseres & » d'humiliations ? » En disant ces mots il s'approche d'Ulysse, le prend par la main, & lui parle en ces termes : « Étranger, » mon bon pere, puissiez-vous » être heureux, & qu'à tous » vos malheurs succede une » prospérité qui vous accompagne toute votre vie. Grand » Jupiter, vous êtes le plus » cruel des Dieux ! Après que » vous avez donné la naissance » aux hommes, vous n'avez » d'eux aucune compassion, & » vous les plongez dans toutes » sortes de calamités & de souffrances. Nous en avons un » grand exemple dans ce Palais. Je ne puis retenir mes » larmes toutes les fois que je » me souviens d'Ulysse ; car, » je m'imagine que vêtu de méchans haillons comme cet » étranger, il erre de Royaume en Royaume, si même il » est encore en vie, & qu'il » jouisse de la lumiere du soleil. Que si la Parque a tranché le fil de ses jours, & l'a » précipité dans les enfers, je » ne cesserai jamais de pleurer un si bon maître, qui, » malgré ma grande jeunesse, » eut la bonté de m'établir sur » ses troupeaux dans l'isle de » Céphalénie. Ses troupeaux » ont tellement multiplié entre » mes mains, que je ne crois » pas que jamais Pasteur ait vu » un aussi grand fruit de ses travaux & de ses veilles. Mais, » des étrangers me forcent de » leur amener ici pour leurs » festins ce que j'ai de plus » beau & de meilleur. Ils n'ont » aucun égard pour notre jeune » Prince, & ils ne craignent » pas même la vengeance des » Dieux à qui rien n'est caché ; » car, leur insolence va jusqu'à vouloir partager entre » eux les biens de ce Roi absent. Cependant, mon cœur » est combattu de différentes » pensées. D'un côté, je vois » que ce seroit une très-mauvaise action, pendant que le » jeune Prince est en vie, de » m'en aller chez quelque autre peuple & d'emmener tous » ses troupeaux ; mais d'un autre côté aussi, il est bien fâcheux, en gardant les troupeaux d'un maître, de passer » sa vie dans la douleur, exposé aux insolences de ces » Poursuivans. Les désordres » qu'ils commettent, sont si insupportables, qu'il y a déjà » long-tems que je me serois » retiré chez quelque Roi puissant ; mais, je prends patience & je differe toujours pour » voir si ce malheureux Prince » ne reviendra point chasser ces

» insolens de son Palais.

» Pasteur, répondit Ulysse, » vos paroles témoignent que » vous êtes un homme sensé, & » plein de courage & de sa» gesse; c'est pourquoi, je ne » ferai pas difficulté de vous » apprendre une nouvelle qui » vous réjouira, & afin que » vous n'en puissiez douter, je » vous la confirmerai par ser» ment. Oui je vous jure par » Jupiter & par tous les autres » Dieux, par cette table où » j'ai été reçu, & par ce foyer » d'Ulysse où j'ai trouvé un » asyle, Ulysse sera arrivé dans » son Palais avant que vous en » sortiez, & si vous voulez, » vous verrez de vos yeux les » Poursuivans, qui font ici les » maîtres, tomber sous ses » coups, & inonder cette salle » de leur sang. Ah, repliqua le » Pasteur, daigne le grand Ju» piter accomplir cette grande » promesse. Vous seriez content » ce jour-là de mon courage » & de la force de mon bras. » Eumée pria de même tous les Dieux qu'Ulysse pût revenir dans son Palais.

Ce Prince ne tarda pas à se faire connoître aux deux Pasteurs, comme on peut le voir à l'article d'Eumée, & ils l'aiderent à se défaire de ses ennemis. Philœtius, après avoir tué Pisandre, choisit encore pour sa victime Ctésippe, & en le frappant au milieu de l'estomac, il l'insulte en ces termes: « Fils » de Polytherse, qui n'aimes » qu'à vomir des injures, ne » cede plus à ton emporte» ment & à ta folie, qui te » rendent si insolent & si hau» tain, & apprends enfin à être » plus modeste dans tes dis» cours, en te soumettant aux » Dieux qui sont plus puissans » que les hommes. Voilà le » présent que je te fais pour le » pied de bœuf dont tu régalas » Ulysse qui mendioit dans sa » maison. » Ainsi parla, ainsi en usa ce fidele Pasteur.

Nous remarquerons que Ctésippe avoit jetté à la tête d'Ulysse un pied de bœuf. Il en reçoit présentement le salaire. Philœtius lui donne un grand coup de pique au travers de l'estomac, & en le perçant il lui dit; « Voilà le présent que » je te fais pour le pied de » bœuf. » Et Eustathe nous apprend que ce mot, *voilà le présent pour le pied de bœuf*, a été depuis en Grece un proverbe qu'on appliquoit à ceux qui recevoient le salaire du mal qu'ils avoient fait. Homere a fourni sa langue de beaucoup de proverbes, comme *la grace du Cyclope*, *les lettres de Bellérophon*, & une infinité d'autres, & cela n'arrive qu'aux grands Poëtes.

PHILOGÉE, *Philogeus*, (a) nom que le Mythologue Fulgence donne à un des chevaux du Soleil. Ce mot veut dire qui aime la terre, de Φιλέω, *amo*, j'aime, & γῆ, *terra*, terre.

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. IV, p. 148.

PHILOLAUS, *Philolaüs*, (*a*) Φιλόλαος, natif de Crotone, philosophe Pythagoricien, contemporain de Platon, vivoit environ 400 ans avant J. C. Il avoit pris les leçons d'Archytas de Tarente. Il croyoit que tout se fait par harmonie & par nécessité. Il fut auteur du systeme du mouvement de la terre, qui a été renouvellé par Copernic & par Tycho-Brahé, & expliqué fort au long par M. Boulliauld dans son astronomie Philolaïque.

On met Philolaüs au nombre des philosophes Pythagoriciens qui enseignoient que chaque étoile étoit un monde, qui renfermoit une terre, un air, & un éther. Selon Démétrius de Magnésie, il fut le premier des Pythagoriciens qui écrivit de la Physique. On assure que Philolaüs, voulant faire sortir un de ses écoliers de prison, fit présent d'un de ses livres à Denys tyran de Syracuse, qui le donna à Platon, & que celui-ci s'en servit pour son Timée. D'autres ajoutent que Platon l'acheta des parens de Philolaüs qui mourut de déplaisir, parce qu'on l'accusa de se vouloir rendre le tyran de sa Patrie. Il ne faut pas le confondre avec Philolaüs qui donna des loix aux Thébains.

PHILOLAUS, *Philolaüs*, (*b*) Φιλόλαος, un des amis d'Apollonius de Tyanes. *Voyez* Apollonius.

PHILOLOGIE, *Philologia*, Φιλολογία, (*c*) espece de science, composée de Grammaire, de Poëtique, d'Antiquités, d'Histoire, de Philosophie, quelquefois même de Mathématiques, de Médecine, de Jurisprudence, sans traiter aucune de ces matieres à fond, ni séparément, mais les effleurant toutes en partie.

Nous pouvons dire que la Philologie est une espece de littérature universelle, qui traite de toutes les sciences, de leur origine, de leurs progrès, des auteurs qui les ont cultivées.

La Philologie n'est autre chose que ce que nous appellons en france le belles Lettres, & ce qu'on nomme dans les universités les humanités. Elle faisoit autrefois la principale & la plus belle partie de la Grammaire.

Nous ne sçavons pourquoi une science, qui a fait tant d'honneur aux Scaligers, aux Saumaises, aux Casaubons, aux Vossius, aux Sirmonds, aux Gronovius, &c., & qui est encore fort cultivée en Angleterre, en Allemagne, & en Italie, est presque méprisée en France, où l'on ne fait plus de cas que des sciences exactes, & portées à leur perfection,

(*a*) Cicer. de Orator. L. III. c. 77. Diog. Laërt. p. 620, 621. Lucian. T. I. p. 521. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. Tom. I. p. 12. T. IX. p. 5.

(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 128.

(*c*) Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 27.

comme la Physique, la Géométrie, &c. L'académie royale des Inscriptions & belles Lettres, qui, sous ce nom, renferme toutes les especes d'érudition ancienne & moderne, & qui donne tous les ans dans ses mémoires des traités sur toutes sortes de matieres, peut contribuer beaucoup à renouveller parmi nous & à augmenter ce goût de Philologie & d'Érudition.

PHILOLOGUE, *Philologus*, Φιλόλογος, (*a*) dont parle Saint Paul. Cet Apôtre, écrivant aux Romains, salue philologue, dont on ne sçait aucune particularité. Les Grecs le font évêque de Sinope dans le Pont, & marquent sa fête au quatrieme de Novembre. Origene croit que Phililogue pouvoit être le mari de Julie, marquée au même endroit; mais, d'autres doutent si Julias n'est pas plutôt un nom d'homme que de femme.

PHILOLOGUE, *Philologus*, Φιλόλογος, c'est-à-dire, amateur des discours, des lettres, ou des sciences, de Φίλος, *amicus*, ami, & λόγος *sermo*, discours, nom que l'on donne à quiconque embrasse cette littérature universelle, qui s'étend sur toutes sortes de sciences & d'auteurs, comme ceux qui ont travaillé sur les anciens auteurs pour les examiner, les corriger, les expliquer & les mettre au jour.

Eratosthene, bibliothécaire d'Alexandrie, fut le premier qui porta le nom de Philologue, si l'on en croit Suétone, ou celui de Critique, selon St. Clément d'Alexandrie. Il vivoit du tems de Ptolémée Philadelphe, & mourut fort âgé dans la CXLVI.^e Olympiade.

On compte encore parmi les Philologues fameux dans l'antiquité, Varron, Asconius Pédianus, Pline l'ancien, Lucien, Aulu-Gelle, Athénée, Julius Pollux, Solin, Philostrate, Macrobe, Donat, Servius, Stobée, Photius, Suidas, &c.

Entre les Modernes, les deux Scaliger, Turnebe, Casaubon, Lambin, les Vossius, les Heinsius, Erasme, Juste-Lipse, les PP. Sirmond, Pétau & Rapin, Gronovius, Grævius, Spelman, &c., se sont très-distingués dans la Philologie.

PHILOLOGUS, *Philologus*, Φιλόλογος, (*b*) jeune homme que Cicéron avoit instruit dans les belles lettres & les sciences, étoit un affranchi de son frere Q. Cicéron. Ce fut ce jeune homme qui livra Cicéron à la mort, en découvrant au Tribun des soldats qui le cherchoit pour lui ôter la vie, la litiere dans laquelle on le portoit du côté de la mer.

Après la mort de ce grand homme, Philologus fut livré par M. Antoine entre les mains de Pomponia, femme de Q. Cicéron. Cette femme, que la

(*a* Ad Rom. Epist. c. 16. v. 15. | *b*) Plut. T. l. p. 885.

mort de son fils, de son mari & de son beau-frere, rendoit insatiable de vengeance, se voyant maîtresse du corps de ce traître, lui fit souffrir tous les supplices les plus cruels; entre autres, elle le força de se couper lui-même toutes les chairs peu-à-peu, de les faire rôtir & de les manger, car c'est ainsi que le rapportent quelques Historiens. Il est vrai que Tyron, l'affranchi de Cicéron, ne disoit pas un mot de l'infidélité de Philologus.

PHILOMAQUE, *Philomache*, Φιλομάχην, (a) fille d'Hagnias Athénien, épousa Philagre, duquel elle eut Eubulide.

PHILOMAQUE, *Philomache*, Φιλομάχην, (b) petite-fille de la précédente, étoit fille d'Eubulide. Elle fut mariée à Sosithée.

PHILOMBROTUS, *Philombrotus*, Φιλόμβροτος. (c) fut élu Archonte d'Athenes avec Solon.

PHILOMÉDUSE, *Philomedusa*, Φιλομέδουσα, (d) Princesse d'une grande beauté, avoit épousé le roi Aréithoüs, duquel elle eut Ménesthius.

PHILOMELE, *Philomelus*, Φιλόμηλος. (e) Phocéen, fils de Théotime, de la ville de Lédon, étoit un homme audacieux & sans religion. S'étant saisi du temple de Delphes, il donna lieu à la seconde guerre Sacrée sur différens prétextes.

Les Lacédémoniens ayant perdu la bataille de Leuctres, les Thébains vainqueurs se plaignirent hautement dans le Conseil des Amphictyons de ce que les Lacédémoniens s'étoient emparés injustement de la citadelle de Cadmée, & ceux-ci en effet furent condamnés à une amende considérable. Les Phocéens avoient été imposés par le même Conseil à une amende d'un certain nombre de talens, pour avoir fait labourer à leur profit une grande partie du territoire de Cirrha, qui étoit consacré au Dieu de Delphes. Comme les Phocéens ne se pressoient point de satisfaire à ce décret, les gardiens du temple présenterent au Conseil une requête, par laquelle ils demandoient qu'au cas que les Phocéens refusassent de rendre au Dieu les terres qu'ils lui avoient enlevées, il leur fût permis à eux gardiens du temple, de consacrer au Dieu les terres des Phocéens mêmes. Ils ajoutoient qu'il leur paroîtroit convenable d'obliger tous les autres condamnés, entre lesquels se trouvoient les Lacédémoniens, de satisfaire incessamment à leur amende, sous peine d'être exposés à la haine & à la malé-

(a) Demosth. Orat. in Macart. pag. 1031.
(b) Demosth. Orat. in Macart. pag. 1031, 1032.
(c) Plut. T. I. p. 85.
(d) Homer. Iliad. L. VII. v. 10.
(e) Homer. Iliad. L. II. v. 23. *& seq.* Diod. Sicul. pag. 522. *& seq.* Pauf. p. 611. *& seq.* Plut. T. I. pag. 251. Just. L. VIII. c. 1. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 473. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. T. IX. p. 99. *& suiv.*

diction

diction de toute la Grece.

Comme on étoit sur le point d'exécuter cet arrêt auquel les autres Grecs avoient consenti, & qu'on alloit commencer par les terres des Phocéens, Philomele, l'homme le plus considérable de sa nation, fit d'abord assembler ses compatriotes, & leur représenta comme une chose impossible le paiement de la taxe énorme qu'on exigeoit d'eux, mais que de souffrir que l'on consacrât leurs champs malgré eux, ce seroit une foiblesse de femme, qui de plus les jetteroit dans une indigence absolue de toutes choses. Il entreprit ensuite de faire voir l'injustice du décret des Amphictyons, en ce qu'ils avoient imposé une amende qui passoit de beaucoup le prix du petit territoire que les Phocéens avoient cultivé pour eux. Il leur conseilla même de songer dès lors aux moyens d'annuler ce décret, & il fit valoir les sujets très-légitimes qu'avoient les Phocéens de se plaindre des Amphictyons. Il leur fit observer que c'étoient eux-mêmes à qui il parloit, qui avoient eu autrefois la propriété & l'intendance de l'Oracle, selon le témoignage du plus ancien & du plus grand des Poëtes, qui nomme Chédius pour chef des Phocéens qui habitoient Cyparisse & Pithon ; qu'ainsi ils devoient demander hardiment la présidence de l'Oracle, comme ayant appartenu à leurs ancêtres. Il ajouta qu'ils viendroient infailliblement à bout de leur prétention, s'ils le nommoient lui-même chef absolu, indépendant & souverain de cette entreprise. Les Phocéens, qui ne laissoient pas de craindre beaucoup le jugement porté contre eux, donnerent en effet à Philomele une pleine autorité ; & de son côté, il se porta avec tout le zele imaginable à l'exécution de sa promesse. Il fit d'abord un voyage à Sparte, où ayant eu des entretiens secrets avec le roi Archidame, il lui fit aisément comprendre que les Spartiates étoient aussi intéressés que les Phocéens à annuler le décret des Amphictyons, puisqu'on avoit prononcé contre les uns & les autres des sentences également injustes ; que son projet étoit donc de se saisir de Delphes, & dès qu'il en seroit maître, d'y casser en cette qualité toutes les sentences que les Amphictyons y avoient prononcées. Archidame se prêta volontiers à ce projet. Il ajouta néanmoins que pour le présent il ne lui convenoit pas de se déclarer ouvertement, mais qu'il lui fourniroit en secret, ou sous d'autres prétextes, de l'argent & des soldats.

Philomele reçut en effet du Roi quinze talens, & en ayant avancé autant de son côté, il forma un corps de soudoyés étrangers, auxquels il joignit mille Phocéens armés à la légere ; en un mot, s'étant fait une armée convenable pour son

dessein, il se saisit du temple & de l'Oracle, après en avoir tué la garde qu'on appelloit les Thracides, dont il donna toute la dépouille à ses soldats. A l'égard des autres citoyens de Delphes, il les rassura lui-même en leur promettant qu'on ne leur feroit aucun mal. Cependant, la nouvelle de la prise du temple bientôt divulguée, les Locriens voisins de la Phocide s'armerent contre Philomele, & vinrent lui livrer auprès de Delphes une bataille qui ne leur fut pas avantageuse, & dans laquelle ils perdirent beaucoup des leurs; la fuite ramena le reste dans leur païs. Philomèle, enhardi par sa victoire, arracha le décret des Amphictyons des colomnes auxquelles il étoit attaché, & fit déchirer tous les registres sur lesquels il étoit écrit. Il fit courir en même tems un manifeste par lequel il déclaroit qu'il n'avoit aucun dessein de piller le temple, ni d'y commettre aucune autre espece de profanation; mais que n'étant conduit que par le zele qu'il avoit pour sa patrie, son unique but étoit de rétablir le droit qu'elle avoit à la présidence du temple, & de casser les sentences injustes des Amphictyons.

Cependant, les Béotiens s'étant assemblés, convinrent entr'eux de prêter du secours à Delphes, & y envoyerent aussitôt des soldats. Philomele de son côté fit environner le temple d'un mur; il leva en même tems de nouveaux soudoyés & augmenta à tous leur paie d'une moitié en sus. Il fit inscrire ensuite pour cette guerre tout ce qu'il y avoit d'hommes forts & courageux parmi les Phocéens, ce qui forma bientôt une armée considérable. Elle n'étoit pas de moins de cinq mille hommes, avec lesquels il fermoit les avenues de Delphes & commençoit à se rendre redoutable à ceux qui voudroient l'attaquer. Il se jetta d'abord sur les terres des Locriens; & en ayant ravagé une grande partie, il posa son camp sur le bord d'un petit fleuve qui lavoit le pied d'une citadelle. Il entreprit de la forcer; mais, ne pouvant pas en venir à bout, il leva le siege, & livra aux Locriens un combat dans lequel il perdit vingt hommes. Ne pouvant recouvrer leurs corps par lui-même, il les envoya demander aux Locriens par un héraut. Ceux-ci les refuserent en donnant pour raison, que c'étoit une loi générale parmi les Grecs de priver de la sépulture les profanateurs des temples. Philomèle, outré de cette réponse, attaqua une seconde fois les Locriens, & prit à tâche de s'emparer de leurs morts, de sorte qu'ils furent réduits à un échange pour les ravoir. Se voyant maître de leurs campagnes, il y fit un très-grand dégât, après lequel il s'en revint à Delphes, & distribua libéralement à ses soldats le pillage qu'il apportoit de la Locride.

Il voulut ensuite interroger

lui-même le Dieu sur l'évenement de cette guerre, & il obligea la Prêtresse de s'asseoir sur le trépied pour lui donner sa réponse, suivant la coutume. Elle lui répondit que la coutume permettoit aussi de répondre debout. Mais, il la menaça & la contraignit de monter sur son siege. Elle lui dit de-là que sa hardiesse & sa violence l'autorisoient à faire tout ce qu'il vouloit. Il se tint satisfait de ces paroles, & déclara qu'il avoit reçu une réponse favorable. Il la fit transcrire aussi-tôt, pour la répandre dans le public, & il répétoit par-tout que le Dieu lui avoit permis de faire tout ce qu'il voudroit. Il fit même assembler les troupes qu'il avoit là, & leur signifiant son Oracle, il les exhortoit à prendre courage & à se disposer à la guerre. Il arriva un nouveau prodige dans le temple d'Apollon ; un aigle, volant sur le toit du temple, & de-là fondant tout auprès de terre, se mit à poursuivre les colombes que l'on nourrissoit dans le temple, & en saisit une sur l'autel même. Ceux qui se mêloient d'interprêter les signes, conclurent de celui-là que Philomele réduiroit sous son pouvoir la ville de Delphes & son Oracle. Animé par tous ces présages, il choisit les plus intelligens d'entre les siens, & les envoya comme Ambassadeurs, les uns à Athenes, les autres à Lacédémone, les troisiemes à Thebes, en un mot dans toutes les

villes les plus considérables de la Grece, pour se justifier de s'être emparé de Delphes, & pour déclarer par-tout que son dessein n'étoit aucunement d'enlever les trésors du temple, & qu'il n'avoit d'autre vue que de faire rendre aux Phocéens ses compatriotes la présidence d'un lieu, dont ils avoient été en possession de toute antiquité ; ajoutant qu'il étoit prêt à rendre un compte exact en présence de tous les Grecs, du nombre & du poids de toutes les offrandes qui avoient été jusques-là faites au Dieu, toutes les fois qu'on voudroit le lui demander. Il invitoit enfin ceux qui en vouloient aux Phocéens, de se joindre plutôt à eux dans une cause aussi juste que la leur, ou du moins de demeurer neutres. Ces Ambassadeurs, qui avoient rempli leur commission suivant ses désirs, obtinrent en effet des Athéniens, des Lacédémoniens & de quelques autres villes, qu'elles prissent le parti de Philomele, & lui promissent même du secours. Mais, les Béotiens, les Locriens & d'autres aussi déciderent contr'eux, & se déclarerent pour le Dieu de Delphes. Voilà ce qui se passa dans le cours de l'année 355 avant J. C.

L'année suivante, Philomele, qui sentoit toute la conséquence de la guerre dans laquelle il s'étoit engagé, leva un grand nombre de soudoyés, auxquels il joignit ce qu'il avoit de meil-

leurs soldats parmi les Phocéens. Mais, comme la guerre ne se soutient point sans argent, il crut à la vérité devoir respecter les trésors du temple; mais, il tira des plus riches habitans de Delphes, les sommes dont il avoit besoin pour satisfaire ses soudoyés, & pour en tirer de nouveaux. S'étant fait par ce moyen une armée considérable, il la mit en campagne, comme déclarant la guerre à tous les ennemis des Phocéens. Les Locriens vinrent les premiers s'opposer à sa marche; le combat fut donné auprès des roches Phédriades, où Philomele vainqueur leur tua beaucoup de monde, fit sur eux un grand nombre de prisonniers, & réduisit plusieurs d'entr'eux à se jetter du haut en bas du précipice qui environnoit cet endroit-là. Cet évenement inspira bien de la confiance aux Phocéens, & abattit au contraire celle des Locriens, au point qu'ils envoyerent des Ambassadeurs à Thebes, pour inviter les Béotiens à venir incessamment à leur secours & à la défense du Dieu de Delphes. Les Béotiens, tant par un motif de piété que parce qu'il étoit de leur intérêt ou de leur honneur que l'on soutînt les décrets des Amphictyons, envoyerent des députés aux Thessaliens, & aux autres Grecs qui avoient entrée dans le Conseil, pour les engager à se réunir contre les Phocéens. La déclaration de guerre, qui fut en effet signifiée à ces derniers de la part des Amphictyons, mit toute la Grece en trouble & en mouvement. Les uns disoient qu'il falloit défendre le Dieu, & punir les Phocéens comme des profanateurs; les autres au contraire favorisoient leurs prétentions.

Comme on sçavoit que les Béotiens rassembloient toutes leurs forces pour les conduire dans la Phocide, Philomele crut devoir grossir le nombre de ses soudoyés; & les levées des gens de guerre ne se faisant point sans de grosses sommes d'argent, il se crut permis enfin de toucher aux trésors du temple, & il s'en saisit. Il fit publier en même tems la promesse qu'il faisoit à tous les étrangers d'une paie de moitié plus forte que l'ordinaire, & par-là il attira sous ses enseignes un grand nombre de ces soldats qui se donnoient au plus offrant. Aussi n'avoit-il dans ses troupes aucun homme de quelque religion ou de quelques mœurs, par rapport à l'aspect désavantageux que l'offense des Dieux donnoit à sa cause; & son camp eut le malheur de devenir un rendez-vous de scélérats, qui étoient charmés que la longue & ancienne dévotion des peuples leur eût préparé le moyen de s'enrichir sans peine & en peu de tems. Philomele profita d'abord lui-même de ce malheureux avantage, & il eut bientôt une armée

très-considérable, tant par le nombre des soldats que par l'abondance des provisions. Il se jetta d'abord, suivi de dix mille hommes, sur les terres des Locriens. La premiere rencontre fut un combat de cavalerie, où les Locriens, soutenus par des Béotiens, furent battus par les Phocéens. Peu de tems après, les Thessaliens s'étant assemblés avec leurs alliés les plus voisins, au nombre de six mille hommes, se jetterent aussi dans la Locride, & en vinrent à un combat auprès d'une colline nommée Argola; mais, ils furent défaits eux-mêmes. Cependant, les Béotiens réunis se remontrerent encore au nombre de treize mille hommes; mais, d'un autre côté, les Achéens du Péloponnese au nombre de quinze mille prirent le parti des Phocéens; & les deux armées ennemies, rendues au même lieu, dresserent leur camp vis-à-vis l'une de l'autre.

Cette disposition donna lieu aux Béotiens de prendre vifs un grand nombre de soudoyés de Philomele, qui sortoient de leurs retranchemens pour aller au fourrage. Les ayant amenés devant les murs de la ville, ils sommerent à grands cris les Amphictyons de condamner à la mort des hommes coupables d'avoir volé le trésor du temple; & exécutant eux-mêmes cette sentence comme si elle eût été déjà prononcée, ils les percerent sur le champ à coups de traits. Les soudoyés des Phocéens, irrités de cette exécution militaire, exigerent de Philomele qu'il rendît la pareille à ceux du parti opposé qui tomberoient entre ses mains. Très-attentifs eux-mêmes à surprendre ceux qui s'écartoient un peu dans la campagne, ils les amenoient vivans à Philomele qui leur fit subir à tous le même genre de mort. Une vengeance si exacte tempéra le zele & la rigueur de leurs ennemis. A quelque tems de-là, les deux armées qui cherchoient à camper ailleurs, se rencontrerent dans un lieu embarrassé de pierres & d'arbres; aussitôt les premieres lignes en vinrent aux mains, & le combat s'étendant de plus en plus, les Béotiens qui étoient de beaucoup plus forts en nombre, défirent pleinement les Phocéens; de sorte que ceux-ci & leurs soudoyés, embarrassés encore par les pierres & par l'inégalité du terrein, y perdirent un très-grand nombre de leurs gens. Philomele, combattant avec un courage invincible & déjà couvert de plusieurs blessures, se trouva enfermé sur la pointe d'une hauteur. Ne pouvant s'échapper de-là, & craignant les suites de la captivité, il se précipita lui-même, & vengea ainsi par sa mort le Dieu de Delphes.

Cependant, Onomarque son frere prend le commandement en chef, & ayant ramassé à la hâte les débris de l'armée Phocéenne, qui avoient échappé

à la défaite générale, & tenu tête à l'ennemi, il court au devant des fuyards qui se sauvoient par pelotons, les uns d'un côté, les autres de l'autre, & il les rallie tous en un corps, dans l'intention de les mettre hors de toute insulte, & de les reconduire dans peu dans la Phocide. Ce fut par cette victoire considérable remportée sur les Phocéens, & par la mort de Philomele leur général, que se termina la seconde année de la seconde guerre Sacrée.

Il y a des Auteurs, qui, au lieu de Philomele, lisent Philodeme.

PHILOMELE, *Philomelus*, Φιλόμηλος, (a) capitaine Étolien, amena douze cens hommes au secours des Phocéens contre les Gaulois, que Brennus commandoit.

PHILOMELE, *Philomela*, Φιλομήλα, (b) fille de Pandion I, roi d'Athenes, avoit une sœur, nommée Procné. Ces deux Princesses étoient extrêmement belles. Comme Pandion n'avoit point d'enfans mâles, il chercha un gendre qui fût puissant & voisin de ses États. Térée, Roi d'un petit royaume peu éloigné de l'Attique, fut celui qu'il choisit, & il lui fit épouser Procné, espérant d'en tirer quelque secours dans la guerre qu'il avoit contre les Thébains; mais, la brutalité de son gendre lui causa tant de chagrin, qu'il en mourut. En effet, quelques années après son mariage, soit que Procné fût morte, comme le veut Hygin, ou que ce fût à la sollicitation de cette Princesse qui désiroit de voir sa sœur, comme le raconte Ovide, Térée alla à Athenes la demander à son pere, dans le dessein de l'emmener en Thrace, où sa sœur l'attendoit avec impatience. Pandion refusa longtems de répondre à l'empressement de son gendre, comme si véritablement il eût prévu que ce voyage devoit être funeste à sa fille; mais enfin, il la lui accorda, en donnant des gardes à la jeune Princesse pour veiller sur sa conduite. Aussi-tôt que Térée se vit en possession de cette beauté, qu'il aimoit éperdument, il ne songea plus qu'à satisfaire sa passion; & dès qu'il put prendre terre, il fit mourir les gardes que Pandion avoit fait embarquer avec lui, & ayant conduit Philomele, ou sur une montagne, comme le dit Hygin, ou dans un vieux château qui lui appartenoit, ainsi que le prétend Ovide, il lui fit violence. Désespéré des reproches sanglans qu'elle lui fit, il lui coupa la langue & la laissa enfermée dans le château sous la garde de quelques personnes affidées.

Cependant, Philomele par le moyen d'un morceau de point d'éguille qu'elle traça, fit connoître à sa sœur le mal-

(a) Pauf. pag. 652.

(b) Ovid. Metam. L. VI. c. 10. *& seq.* Virg. Eclog. 6. v. 79. Georg. L. IV. v. 511. Pauf. p. 77, 78, 616. Homer. Odyff. L. XIX. v. 518. *& seq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. p. 5. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. Tom. XIV. p. 209.

heur qui lui étoit arrivé. Celle-ci, profitant d'une des fêtes de Bacchus, pendant laquelle il étoit permis aux femmes de courir à travers les champs, alla au château où étoit sa sœur, l'emmena avec elle, l'enferma secrétement dans le Palais, tua son fils Itys, le mit en pieces, & l'ayant fait cuire, le fit servir dans le festin qu'elle donnoit à son mari à l'occasion de la fête dont on vient de parler. Philomele, paroissant à la fin du repas, jetta sur la table la tête de cet enfant. Le Roi, outré de rage & de fureur, mit l'épée à la main pour tuer sa femme & sa belle-sœur; mais, ces deux Princesses, étant montées sur un vaisseau, qu'elles avoient fait préparer à ce dessein, arriverent à Athenes avant qu'il eût pu les atteindre.

Jusques-là tout est naturel; mais, les Poëtes ne manquent gueres d'ajouter à de pareils évenemens l'intervention des Dieux. On publia que Procné avoit été changée en hirondelle, Philomele en rossignol, Itys en faisan ou en chardonneret, & Térée en huppe. Les Mythologues trouvent des raisons favorables à ces métamorphoses. On a voulu, disent-ils, par ces changemens symboliques, peindre le caractere de ces différentes personnes. Comme la huppe est un oiseau qui aime le fumier & l'ordure, on a prétendu nous marquer par-là les mœurs impures de Térée, & parce que le vol de cet oiseau est fort lent, on fait voir en même tems que Térée ne put point attraper ces Princesses, son vaisseau étant moins bon voilier que le leur. Un vers d'Aristophane, dans le premier acte de sa comédie des oiseaux, où Térée, pour diminuer l'étonnement d'Eulpis, surpris de voir ce Prince sous une figure si hideuse, nous donne assez à entendre que c'étoient les Poëtes tragiques qui souvent avoient inventé, ou du moins donné cours aux anciennes fictions, & particulierement à celle-ci, puisque Térée dit: *Ainsi a-t-il plu à Soplocle de me défigurer de la sorte.* Le rossignol, qui se cache dans les bois & les broussailles, semble vouloir cacher sa honte & ses malheurs; & l'hirondelle, qui fréquente les maisons, marque l'inquiétude de Procné, qui cherche vainement son fils qu'elle a inhumainement massacré.

Pausanias dit que ces infortunées Princesses, retirées à Athenes, & sans cesse occupées de leurs malheurs, se consumerent d'ennui & de tristesse; & ce qui, ajoute-t-il, donna lieu de dire que l'une avoit été changée en hirondelle, l'autre en rossignol, c'est que le chant de ces oiseaux a en effet je ne sçais quoi de triste & de plaintif.

Anacréon & après lui Apollodore assurent que Philomele fut changée en hirondelle, & Procné en rossignol.

Quoi qu'il en soit, on prétend que cet évenement étoit

arrivé à Daulis, ville de Phocide, où Térée étoit venu demeurer; ce qui peut être vrai, en disant que ce Prince voulant secourir Pandion son beau-pere, qui étoit en guerre avec les Thébains, étoit venu avec sa Cour dans la Phocide, pour être plus en état de lui donner du secours.

Homere, dont l'autorité est d'un si grand poids dans ces matieres, a suivi une autre tradition. En effet, dans l'endroit où il parle des sujets de chagrin de Pénélope: « Cette Princesse, dit-il, faisoit entendre » ses regrets, comme la plaintive Philomele, fille de Pandarée, toujours cachée entre les branches & les feuilles des arbres, dès que le printems est venu, fait entendre sa voix & pleure son cher Itys, qu'elle a tué par une cruelle méprise; & dans ses plaintes continuelles, elle varie ses tristes accens. » Il paroît, par cette comparaison, qu'Homere n'a connu ni Procné ni Térée.

PHILOMELE, *Philomele*, (a) Φιλομήλα, nom d'une tragédie, dont il est fait mention dans Juvénal.

PHILOMÉLIDÈS, *Philomelides*, Φιλομηλείδης, (b) roi de Lesbos, défioit à la lutte tous les étrangers qui arrivoient dans son isle. C'est pourquoi, Homere dit qu'Ulysse, se trouvant à Lesbos, fut défié à la lutte par ce Prince, mais qu'il le terrassa, & réjouit par sa victoire tous les Grecs spectateurs du combat. Sur quoi Eustathe réfute avec beaucoup de raison la ridicule tradition, qui disoit que ce roi Philomélidès étoit patrocle même, parce qu'il étoit fils de Philomele. Outre que l'analogie ne le souffre point, car de Philomele on ne fera jamais Philomédès, & que d'ailleurs jamais Homere n'a tiré ses noms patronymiques du nom des meres, la raison y répugne encore davantage. Car, comment les Grecs se seroient-ils réjouis de la défaite de Patrocle, qui étoit si honnête homme & l'intime ami d'Achille?

PHILOMÉLIENS. *Voyez* Philomélium.

PHILOMÉLIUM, *Philomelium*, Φιλομήλιον, (c) ville de l'Asie Mineure, dans la grande Phrygie, étoit située dans une plaine, vers le Septentrion. Les habitans de cette ville sont nommés dans Pline *Philomelienses*. Dans le concile de Constantinople, il est fait mention de *Theosebius Philomeliensis*, ce qui revient à la dénomination que fournit Pline. Mais, le siege de ce Prélat est placé dans la Pisidie.

PHILOMÉLUS, *Philomelus*,

(a) Juven. Satyr. 7. v. 92.
(b) Homer. Odyss. L. IV. v. 342. & seq.

(c) Strab. p. 577, 663. Plin. Tom. I. p. 271. Ptolem. L. V. c. 2. Cicer. in Verr. L. V. c. 166.

(a) frere de Plutus. « De Cérès
» & de Jasion, disoit un ancien
» Historien, naquirent deux
» fils, Philomélus & Plutus, qui
» se ressemblerent peu. Le der-
» nier qui étoit extrêmement
» riche, ne faisoit aucune part
» de son bien à son frere; ce-
» lui-ci vendit le peu de bien
» qu'il avoit, en acheta deux
» bœufs, & se mit à labourer
» la terre, & il fut le premier
» qui s'appliqua à l'agriculture.
» Sa mere Cérès, après avoir
» admiré l'art que son fils ve-
» noit d'inventer, le plaça par-
» mi les Astres, où il forme le
» Bootès, ou l'Artophylax. »

PHILOMÉTOR, *Philometor*, Φιλομήτωρ, c'est-à-dire, amateur de sa mere, de φιλέω, *amo*, j'aime, & μήτηρ, *mater*, mere, surnom qui fut donné à Ptolémée VI, roi d'Égypte, & à Attale III, roi de Pergame. *Voyez* Ptolémée VI & Attale III.

PHILON, *Philo*, Φίλων, (b) un des Ambassadeurs que les Thébains envoyerent un jour à Philippe, pere d'Alexandre le Grand. Ce fut Philon, qui, dans cette circonstance, porta la parole.

PHILON, *Philo*, Φίλων, (c) Athénien, du bourg d'Exon, fut pere de Callippe, selon Démosthene, dans sa harangue contre Polyclès.

PHILON, *Philo*, Φίλων, (d) Athénien, fils de Philodeme, vivoit du tems de Démosthene.

PHILON, *Philo*, Φίλων, (e) un des capitaines d'Alexandre le Grand, obtint, après la mort de ce Prince, le gouvernement de l'Illyrie.

PHILON, *Philo*, Φίλων, (f) de la ville d'Ænia en Macédoine. *Voyez* Pithon, Parthe d'origine.

PHILON, *Philo*, Φίλων, (g) historien Grec natif de Thebes, nous est connu pour avoir été cité par Plutarque dans la vie d'Alexandre le Grand.

PHILON, *Philo*, Φίλων, (h) l'un des plus habiles Architectes de son tems, vécut environ trois cens ans avant Jesus-Christ. Démétrius de Phalere, pendant qu'il gouvernoit Athenes, s'appliqua particulierement à fortifier & à embellir le Pirée. L'arsenal, qui y fut alors construit, a été regardé comme un des plus beaux ouvrages qu'il y ait eu dans la Grece. Démétrius en donna la conduite à Philon. Il s'acquitta de cette

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. V. p. 122, 123.
(b) Demosth. Orat. de Fals. Legat. p. 314.
(c) Demosth. Orat. in Polycl. p. 1090.
(d) Demosth. Orat. de Fals. Legat. p. 410.
(e) Just. L. XIII. c. 4.
(f) Diod. Sicul. p. 630.
(g) Plut. T. I. p. 691.
(h) Cicer. de Orator. L. I. c. 32. Valer. Maxim. L. VIII. c. 13. Plut. T. I. p. 461. Roll. Hist. Anc. T. V. p. 379.

commission avec tout le succès qu'on devoit attendre d'un homme de sa réputation. Quand il en rendit compte dans l'assemblée publique, il le fit avec tant d'élégance, de netteté & de précision, que le peuple d'Athenes, bon juge en matiere d'éloquence, le trouva aussi disert orateur que sçavant Architecte, & n'admira pas moins son talent pour la parole que son habileté pour les bâtimens. Philon fut aussi chargé du changement qu'on jugea à propos de faire au magnifique temple de Cérès & de Proserpine à Éleusis.

Il donna des descriptions des différens ouvrages auxquels il avoit travaillé, & tint un rang considérable parmi les auteurs Grecs qui avoient écrit sur les arts; mais, ses descriptions ne sont point venues jusqu'à nous. Quelques-uns prétendent qu'il est le même que Philon de Byzance, auteur d'un traité des machines de guerre, qu'on a imprimé en 1687, au Louvre, sur un manuscrit de la bibliotheque du Roi. Ce dernier est encore auteur d'un traité des sept merveilles du monde, qui a été traduit du Grec en Latin, par Leo Allatius, & imprimé à Rome en 1640. Ce traité a été donné depuis en Grec & en Latin, de la traduction de Denys Salvin de Boissieu en 1661, in 8.° à la suite de son commentaire sur l'Ibis d'Ovide.

PHILON, *Philo*, Φίλων, (*a*) officier natif de Chalcis, servit sous le roi Antiochus. Dans un traité, que ce Prince conclut avec les Romains, l'an de Rome 564, & 188 avant Jesus-Christ, il fut spécifié, entre autres conditions, que Philon de Chalcis seroit livré aux Romains.

PHILON, *Philo*, Φίλων, (*b*) un des plus ardens défenseurs du parti de Cn. Pompée. Un jour, Jules César, ayant fait entrer des troupes dans la ville d'Hispalis, la garnison de Cn. Pompée qui y étoit, indignée de ce qu'on les avoit reçues, envoya Philon dans la Lusitanie où il étoit fort connu, avec ordre d'aller trouver Cécilius Niger, surnommé le Barbare, qui étoit campé sur les bords du Lénius avec une bonne troupe de Lusitaniens. Philon rentra de nuit avec eux dans la place par-dessus le mur, égorgea la garnison de Jules César, pilla la place, & en fit boucher les portes.

PHILON, *Philo*, Φίλων, (*c*) Philosophe, chef de l'académie à Athenes, succéda à Clitomaque son maître. Il enseignoit dans un tems la Philosophie, & dans un autre la Rhétorique.

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 45. L. XXXVIII. c. 38.

(*b*) Hirt. Pans. de Bell. Hispan. p. 856, 857.

(*c*) Plut. T. I. p. 520, 861. Cicer. de Orator. L. III. c. 61. Brut. c. 169. Acad. Quæst. L. IV. c. 11. & seq.

Ayant été obligé pendant la guerre de Mithridate, de quitter sa patrie avec les principaux des Athéniens, il vint à Rome. Ce fut alors que Cicéron se livra tout entier à l'étude de la Philosophie, prenant des leçons de notre Philosophe Académicien, dont il fréquentoit assidument l'école. Philon étoit celui de tous les Disciples de Clitomaque, que les Romains admiroient le plus pour son éloquence, & qu'ils aimoient le plus pour la douceur & pour la sagesse de ses mœurs.

PHILON, *Philo*, Φίλων, (a) surnommé Philon d'Alexandrie, ou Philon le Juif, de la race Sacerdotale, & frere d'Alexandre Lysimachus, Alabarque ou prince de la Synagogue dans Alexandrie, vivoit dans le premier siecle de l'ere Chrétienne. Josephe, parlant de ce Philon, dit que c'étoit un homme de très-grand mérite & grand Philosophe. Il étoit né sous l'empire de Tibere, & fleurit principalement sous celui de Caligula. Il fut le chef de la députation, que les Juifs d'Alexandrie envoyerent à ce Prince, contre les Grecs habitans de cette ville, vers l'an de Jesus-Christ 40. Son voyage fut sans effet. L'Empereur lui donna audience, mais il ne lui accorda rien. Car, comme Philon se préparoit à parler pour les Juifs, Caligula lui commanda de se retirer, & s'emporta tellement de colere contre lui que s'il n'eût obéi promptement, il l'auroit sans doute outragé. Alors, Philon se tournant vers les Juifs qui l'accompagnoient, leur dit : « C'est maintenant que nous devons plus espérer que jamais, » puisque l'Empereur étant si » irrité contre nous, Dieu ne » sçauroit manquer de nous être » favorable. » Voilà ce que nous lisons dans Josephe.

Selon Philon lui-même, Caligula donna audience aux Juifs, près de la ville de Rome dans des maisons de Plaisance & leur reprocha qu'ils étoient les seuls peuples du monde qui ne vouloient pas le reconnoître pour Dieu, & proféra des blasphêmes qui font horreur. Il leur dit qu'ils avoient à la vérité offert des sacrifices pour sa santé, mais qu'ils avoient aussi offert leurs sacrifices à d'autres. Puis, prenant un ton sérieux, il leur demanda pourquoi ils ne mangeoient point de pourceaux, & enfin sur quoi ils fondoient leur droit de bourgeoisie. Il leur fit ces demandes à diverses reprises, & sans se donner la patience de s'arrêter, ni d'écouter leurs réponses. Il les congédia, sans rien prononcer sur le fond, il dit seulement :

(a) Suid. T. II. pag. 1065. Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 639. in Apion. p. 1051. Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 248. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 62. & *suiv*. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. T. III. p. 4. T. IV. p. 64, 65.

« Ces gens-là ne me paroissent » pas aussi méchans, qu'ils sont » malheureux & insensés de ne » pas me reconnoître pour » Dieu. »

Philon a écrit plusieurs ouvrages, dont nous avons encore une partie, & qui sont fort estimés des personnes intelligentes. Photius croit que c'est de lui qu'est venue dans l'Église la coûtume d'expliquer l'écriture Sainte par allégories, & il est vrai que souvent les Peres, surtout S. Clément d'Aléxandrie & Origene, ont suivi la méthode de Philon. Mais, on ne peut disconvenir que la coutume de tourner l'Écriture en allégories, n'ait été en usage longtems auparavant, ainsi qu'on le voit dans le livre de la Sagesse & dans l'Écclésiastique. Josephe témoigne qu'il a eu dessein de composer un ouvrage, dans lequel il expliqueroit ce que Moïse avoit caché sous des allégories. Enfin, S. Paul a si souvent employé cette maniere d'expliquer l'Écriture, qu'on voit bien que cela étoit ordinaire parmi les Juifs, & qu'on ne peut pas dire que Philon en soit le premier, ni même le principal auteur.

Plusieurs anciens ont cru que Philon avoit voulu décrire la vie des premiers chrétiens d'Alexandrie dans son livre intitulé: *De la vie Contemplative*, où il représente la vie des Thérapeutes. On dit que Philon connut S. Pierre à Rome sous Claude, qu'il lui parla, & fit amitié avec lui. Photius assure même qu'il embrassa le Christianisme, & qu'il le quitta depuis par mécontentement. Mais, on ne trouve cette circonstance chez aucun Ancien. Nous ignorons le tems de sa mort.

L'on a donné différentes éditions de ce qui nous reste des ouvrages de Philon. On en a une, faite à Paris en 1640, & une autre à Wittemberg en 1690, l'une & l'autre de la version de Sigismond Gélénius & de quelques autres. Elle est divisée en trois parties. La premiere contient ses *Cosmopoetica*, ou la création du monde; la seconde, ses *Historica*, c'est-à-dire, qui regardent l'histoire Sainte; & la troisieme, ses *Juridica seu legalia*, c'est-à-dire, qui regardent la loi. Ses ouvrages sont pleins de pensées morales, & d'allégories continuelles sur les histoires de la Bible. Il est riche dans ses pensées morales, éloquent & diffus dans son style. Il étoit Platonicien; & il a si bien imité le style de Platon, qu'il a été appellé par quelques-uns Platon le Juif. La derniere édition de ses ouvrages a paru en Angleterre, en 1742. On trouve dans cette édition, deux traités de Philon qui n'avoient point encore paru, sçavoir, un traité sur la postérité de Caïn, tiré de la bibliotheque du Vatican, & un autre sur les trois derniers commandemens du Décalogue, tiré

d'un manuscrit de la bibliotheque Bodléjenne.

PHILON, *Philo*, Φίλων, (*a*) célebre Grammairien, connu sous la dénomination de Philon de Byblos, parce qu'il étoit né dans cette ville, vivoit sur la fin du premier siecle de l'ere Chrétienne. Il avoit composé douze livres de la maniere d'acquérir & de choisir des livres, trente livres des villes & des grands hommes que chaque ville avoit produits, & un traité de l'empire d'Adrien, sous lequel il avoit vécu.

Philon de Byblos avoit traduit en Grec l'histoire Phénicienne de Sanchoniathon, & le donnoit pour un auteur antérieur à la guerre de Troie. Mais, quelques sçavans révoquent en doute l'existence de Sanchoniathon, & prétendent qu'il ne la doit qu'à Philon de Byblos, qui, sous ce nom supposé, a donné son propre ouvrage.

PHILON, *Philo*, Φίλων, (*b*) fut pere d'une fille, que Pamphile auroit épousée, s'il avoit eu envie de se marier. Mais, il préféroit la courtisanne Myrtium.

PHILON, *Philo*, Φίλων, (*c*) est, comme le précédent, un personnage imaginaire, dont parle Lucien dans un de ses dialogues. Il étoit, suivant Lucien, fils de Dinias.

PHILONDAS, *Philondas*, Φιλώνδας, (*d*) Athénien. Il en est parlé dans la harangue de Démosthene contre Timothée.

PHILONICUS, *Philonicus*, Φιλόνικος (*e*) Thessalien, natif de Pharsale, amena à Philippe, pere d'Alexandre le Grand, le cheval Bucéphale. *Voyez* Bucéphale.

PHILONICUS, *Philonicus*, (*f*) terme qui veut dire un mutin. Dans un passage de Plutarque, vie de Paul Émile, quelques-uns ont fait de ce terme un nom propre; mais, il paroît qu'ils se sont trompés. Car, comme Plutarque désigne Émilius par l'épithete de Héraut, qui marque sa profession, il désigne de même Licinnius par celle de Philonicus, un mutin, un séditieux, qui marque son caractere.

PHILONIDE, *Philonides*, Φιλωνίδης, (*g*) fils de Zotus, natif de la Chersonnese de Crete, étoit un des coureurs d'Alexandre le Grand. Vers l'an 330 avant Jesus-Christ, il alla de Sicyone à Élis en neuf hueres, quoique ces deux villes fussent éloignées de douze cens stades, ou cent cinquante milles. Au

(*a*) Suid. T. II. p. 1064, 1065. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lettr. T. VI. pag. 518. & *suiv.*

(*b*) Lucian. T. II. pag. 704, 705.

(*c*) Lucian. T. II. p. 1016, 1018.

(*d*) Demosth. Orat. in Trimoth. pag. 1078.

(*e*) Plut. Tom. I. pag. 667. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 4.

(*f*) Plut. T. I. p. 275.

(*g*) Pauf. p. 373. Plin. T. I. p. 109, 386.

retour, il employa quinze heures à cette course, quoique le chemin allât en pente, parce qu'en courant de Sicyone à Élis, il suivoit le cours du soleil, & qu'en revenant d'Élis à Sicyone, il étoit obligé de marcher contre le cours de cet astre, qu'il avoit en face.

PHILONIDE, *Philonides*, Φιλωνίδης, (*a*) auteur qui est cité par Pline.

PHILONIDE, *Philonides*, (*b*) Φιλωνίδης, bouffon de Tarente, eut un jour l'insolence d'insulter les Romains d'une maniere indigne, en souillant d'urine leurs habits. *Voyez* Tarente.

PHILONIS, *Philonis*, (*c*) fille de Bosphorus & de Cléobée, naquit dans un bourg de l'Attique, & fut mere de Philammon.

PHILONOME, *Philonome*, Φιλονόμη, (*d*) seconde femme de Cycnus, qui l'épousa après la mort de Proclée sa premiere femme. Philonome devint amoureuse de Ténès son beau-fils. Comme il ne voulut pas consentir à sa passion, elle l'accusa auprès de son pere d'avoir attenté à son honneur. Ce pere trop crédule enferma son fils dans un coffre de bois & le précipita dans la mer; mais, Neptune, ayant pitié du sort de ce jeune homme, fit arriver le coffre dans l'isle de Leucophrys, où Ténès fut bien reçu & reconnu pour Roi. Le nom de cette isle fut changé en celui de Ténédos.

PHILONOMIE, *Philonomia*, (*e*) fille de Nyctimus ou Nyctinus & d'Arcadie, suivant Diane à la chasse, fut rencontrée par Mars, dont elle conçut deux enfans, qu'elle jetta dans le fleuve Érymanthe. Mais, les Dieux permirent qu'ils furent jettés par les eaux dans le creux d'un chêne, où ils furent nourris par une louve; ensuite, le berger Télephe les ayant apperçus, les éleva. L'un fut appellé Leucaste; & l'autre, Parrhasius. Ils furent tous deux rois d'Arcadie.

(*a*) Plin. T. I. p. 284.
(*b*) Roll. Hist. Rom. T. II. p. 388.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lettr. T. XIV. p. 188.
(*d*) Pauf. p. 634.
(*e*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lettr. T. VI. p. 26.

Fin du Tome trente-troisieme

A CHAALONS, chez SENEUZE, Imprimeur du Roi.

L'Approbation à la fin du Volume ſuivant.



